4991

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 3155
Sala Grande
Scansia 18 Palchetto
N.° d'ord. 13

Palat. XXXVIII-51 (10

Digitized by Google

EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

MAI.

EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

CONTENANT l'explication du Mystere, ou la vie du Saint de chaque jour; avec des Réflexions sur l'Epître, une Méditation sur l'Evangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété propres à toutes sortes de personnes.

Par le Pere JEAN CROISET.

DERNIERE ÉDITION.

MAI.

BIBLIOTECA VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A LYON,

Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.

EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

MAI.

PREMIER JOUR.

INT JACQUES ET SAINT PHILIPPE, APÔTRES.

INT JACQUES, dit le Mineur, parce ne fut appelé à l'Apostolat qu'après l'autre tre saint Jacques fils de Zebedée, et frere de t Jean, étoit fils d'Alphée, et de Marie fille léophas, cousine germaine de la très-sainte ge, appelée sa sœur, selon la coutume des , qui appellent freres et sœurs les proches ns; et c'est pour la même raison que notre t est appelé dans l'Evangile le frere de Jesus-st, quoiqu'il ne fût que son cousin.

int Jacques vint au monde quelques années

avant la naissance du Sauveur. Il fut saint, dit Hégésippe, dès le ventre de sa mere: c'est-à-dire, qu'il fut consacré à Dieu par ses parens avant que de naître, et par-là engagé à observer toute sa vie les regles prescrites aux Nazaréens; engagement dont il s'acquitta jusqu'à la mort avec une exacte fidélité.

Sa vie, dit S. Jérôme, ne fut qu'un jeûne perpétuel; il s'interdit l'usage de la chair et du vin dès l'enfance; il ne marchoit jamais que nus pieds, et il vivoit d'une maniere si austere, que selon S. Chrysostôme, il ressembloit plus à un squelette qu'à un homme vivant: sa piété répondoit à sa pénitence. Lié à Dieu par un dévouement particulier à son service, il s'interdit tous les plaisirs de la vie presque dès le berceau. On peut dire que son unique occupation étoit la priere: on le trouvoit à toutes les heures dans le Temple, demandant sans cesse pardon pour le peuple, et priant continuellement pour son salut. Son assiduité à prier Dieu à deux genoux, sans soulagement, sans appui, les lui avoit durcis comme ceux d'un chameau. La simplicité de ses habits, son air et sa modestie, et la sainteté qui éclatoit dans toutes ses actions, lui avoient acquis une estime, et une autorité si extraordinaire parmi toutes sortes de personnes, que c'étoit le seul laïque à qui il fût permis d'entrer dans le sanctuaire; aussi ne l'appeloit-on que le *Juste*; et y ayant une grande sécheresse, il étendit ses mains vers le Ciel, et obtint aussi-tôt de la pluie par ses prieres. C'est sans doute ce qui lui fit donner le surnom d'*Oblia*, qui signifie en Syriaque, le Soutien du peuple, ou la Forteresse de Dieu.

Tel étoit S. Jacques, lorsque le Sauveur du Monde daigna l'appeler à l'Apostolat. L'Ecriture Sainte ne nous apprend pas en quel temps, ni en quelle occasion notre Saint fut choisi; il est nommé le neuvieme parmi les Apôtres dans

Evangile. Il est probable que ce ne fut que la econde année de la prédication du Sauveur que aint Jacques et saint Jude son frere furent mis u nombre des douze.

Saint Epiphane nous assure que S. Jacques écut toujours dans le célibat. Le nom de frere e Jesus-Christ que les Disciples même lui donoient communément, fait assez voir avec quelle endresse notre Saint aimoit son divin Maître, et ombien il en étoit tendrement aimé.

C'étoit une ancienne tradition, selon S. Jéôme, que S. Jacques résolut le soir de la Cene, e ne boire ni manger que Jesus-Christ ne fût essuscité; et que c'est ce qui obligea ce divin auveur d'abord après sa résurrection, de se faire oir à S. Jacques. Ce qu'il y a de certain, c'est ue Jesus-Christ étant réssuscité apparut à saint acques en particulier, comme dit saint Paul, près s'être fait voir à saint Pierre et aux onze pôtres; et saint Clément d'Alexandrie, l'un des lus anciens Ecrivains de l'Eglise, assure que le auveur du monde après sa résurrection, communiqua le don de science à saint Pierre, à saint acques le Juste, et à saint Jean: c'est-à-dire, omme le fait entendre ce Pere, une surabonance de lumieres et de connoissances surnatuelles par rapport aux emplois particuliers auxuels il les destinoit.

Après l'Ascension du Sauveur dans le Ciel, aint Pierre ayant été établi par Jesus-Christ même Chef visible de toute l'Eglise, saint Jacques fut fait Evêque de Jérusalem. Saint Jerôme it que les Apôtres ne firent que déclarer solemellement à tous les Disciples le choix que esus-Christ avoit fait de notre Saint pour cette glise particuliere où l'on peut dire que le Chrisanisme étoit né. Certainement on ne pouvoit pas onner aux Juifs convertis à la foi, dont cette glise étoit composée, un Pasteur qui leur fût

plus agréable, et pour lequel ils eussent plus de vénération et de respect.

Son zele accompagné de cette piété et de cette douceur qui le rendoient si respectable, soutenu de la sainteté de sa vie austere, et autorisé par les miracles qu'il faisoit, peupla bientôt cette Eglise naissante. La ferveur de ces nouveaux Fidelles répondoit merveilleusement à la sollicitude du saint Pasteur; et leur foi triompha avec éclat dans la premiere des pérsécutions que l'enfer suscita dans Jérusalem contre l'Eglise.

La douceur, l'innocence, et la modestie de saint Jacques ne contribuerent pas peu à lui gagner les cœurs de plusieurs Juifs, même des principaux de la Nation, qui embrasserent la foi de Jesus-Christ; et par les prédications de notre Saint, on voyoit croître chaque jour le nombre des Fidelles. L'attachement opiniâtre que témoignoient pour les cérémonies de la Loi ces Juifs convertis, obligeoit notre Saint de les ménager, à l'exemple de son divin Maître. Cette sage condescendance dans des points peu essentiels, gagna bien des Juifs à Jesus-Christ, mais elle ne laissa pas d'être l'occasion de quelques troubles.

Quelques Chrétiens de Judée, encore trop zélés pour l'ancienne Loi, troublerent l'Eglise d'Antioche en voulant obliger les Gentils à la Circoncision. On envoya pour cela saint Paul et saint Barnabé à saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, qui étoient à Jérusalem, pour les consulter comme les oracles de la vérité, les dépositaires de la foi, et comme les colonnes de l'Eglise, comme parle saint Paul, écrivant aux Galates (*a*). Ce fut à cette occasion que se tint à Jérusalem le premier Concile. Saint Pierre qui y présidoit, raconta toutes les merveilles que Dieu avoit faites par son ministere en faveur des

(a) *Gal.* 2.

Gentils qui avoient embrassé la foi, et à qui Dieu avoit donné le Saint-Esprit comme aux autres Fidelles; et il conclut, que puisqu'on ne devoit être sauvé que par la grace du Rédempteur, il ne falloit pas surcharger les disciples d'un joug dont Jesus-Christ avoit délivré les Fidelles.

Après que saint Pierre eut parlé, saint Jacques (*a*), comme l'Evêque du lieu, prit la parole : Mes Freres, dit-il, écoutez-moi. Simon vous a exposé comme Dieu a commencé de tirer d'entre les Gentils un Peuple qui fût à lui; et c'est à quoi les paroles des Prophetes s'accordent, selon ce qui est écrit : Je reviendrai ensuite, et je rebâtirai la maison de David, qui est tombée, je rebâtirai ce qui a été ruiné, et je le releverai, afin que le reste des hommes et toutes les nations qui sont connues sous mon nom, cherchent le Seigneur. Lui-même qui fait ces choses parle de la sorte. Dieu connoît de tout temps son œuvre; c'est pourquoi je juge à propos qu'on n'inquiete point ceux d'entre les Gentils qui se convertissent à Dieu; mais qu'on doit leur écrire qu'ils s'abstiennent de ce que les Idoles ont rendu immonde, de la fornication, de ce qui a été étouffé, et du sang. Ce sentiment fut suivi. Les Apôtres, et les Prêtres avec toute l'Eglise furent d'avis d'envoyer à Antioche saint Paul et saint Barnabé, avec Jude et Silas; et voici ce qu'on écrivit par eux : Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne vous charger de rien davantage que de ce qui est nécessaire; c'est que vous vous absteniez des choses sacrifiées aux Idoles, de la fornication, etc. En vous gardant de tout cela vous ferez bien. Adieu.

Cependant le nombre des Fidelles croissoit tous les jours à Jérusalem, par le zele, la douceur et la piété de saint Jacques. Il ménageoit avec sagesse l'opiniâtre délicatesse des Juifs, et

(a) *Act.* 15.

toléroit tout ce qui n'étoit pas incompatible avec le Christianisme, gagnant leur cœur et leur confiance par cette douceur chrétienne, afin de les porter peu à peu à se défaire de ces inutiles cérémonies légales, à quoi ils paroissoient toujours attachés. L'an 58, saint Paul étant venu à Jérusalem, alla dès le lendemain visiter saint Jacques, qui lui conseilla de paroître ne pas rejeter certaines cérémonies de la Loi ancienne de peu de conséquence, pour ne pas scandaliser les esprits foibles ; ce que l'Apôtre fit.

Après la mort de Festus Gouverneur de Judée, et avant qu'Albin son sucesseur fut arrivé, les Docteurs de la Loi et les Pharisiens irrités de voir les grands progrès que faisoit la Religion Chrétienne dans toute la Judée, et sur-tout dans Jérusalem, résolurent de mettre tout en œuvre pour l'exterminer et l'éteindre. L'an 62. Ananus Grand-Prêtre, fils de cet autre Ananus ou Anne beau-frere de Caïphe, dont il est parlé dans l'Evangile, homme hardi et entreprenant, voulut profiter de l'Interregne. Il assembla le grand Conseil, appelé le Sanhédrin, pour délibérer des moyens de ruiner l'Evangile. L'expédient le plus efficace qu'on trouva fut de contraindre Jacques le Juste de désavouer Jesus-Christ, d'abjurer sa Religion, et de désabuser le peuple par ses paroles et par son exemple. On le fait comparoître devant l'assemblée. La réputation du Saint attira tout le peuple autour du Palais ; la salle fut bientôt pleine des plus considérables de la Ville. Saint Hégésippe dit, que les gens de l'assemblée feignirent de le consulter pour avoir de quoi le punir. Il est certain cependant que plusieurs agissoient de bonne foi dans les demandes qu'ils lui firent : Nous vous avons appelé, lui dirent-ils, pour nous aider à ramener le peuple de ses égaremens, et le guérir de ses erreurs ; vous voyez que tout le monde devient sectateur de la doc-

trine de Jesus, qu'on regarde comme le Messie promis : il faut qu'aujourd'hui vous désabusiez tout ce grand peuple, que la fête de Pâques a assemblé ici de toute part : car tous vous reconnoissent pour un homme juste, un homme vrai, et sans respect humain ; tous aussi sont prêts de s'en rapporter au témoignage que vous rendrez à la vérité ; montez donc sur la terrasse du Temple, afin que tout ce peuple puisse vous entendre, et savoir de vous ce que vous en pensez, et ce qu'on en doit croire.

Saint Jacques ayant paru, les Scribes et les Pharisiens commencerent à lui crier d'en bas : Dites-nous, homme juste, ce que nous devons croire de Jesus qui a été crucifié ; car nous nous en tiendrons à votre témoignage. Alors S. Jacques s'écria : écoutez, mes Freres, le témoignage que je vais rendre à la vérité : Ce Jesus fils de l'Homme dont vous parlez, est au Ciel, assis à la droite de la Majesté Souveraine, comme vrai Fils de Dieu, et doit venir un jour porté sur les nuées du Ciel pour juger tous les hommes ; c'est le Messie attendu de nos peres, en qui doit être toute notre confiance, et l'espérance d'Israël.

Saint Jacques n'eut pas plutôt achevé de parler, qu'un grand nombre touché de ce témoignage crut aussi-tôt en Jesus-Christ, et ils commencerent à louer Dieu, disant : Hosanna au Fils de David. Mais les Scribes et les Pharisiens se repentant trop tard de ce qu'ils avoient fait, s'écrierent de toutes leurs forces : Peuples, le Juste s'égare ; et entrant en fureur contre le Saint, montent sur la terrasse, et le précipitent du haut du Temple en bas. Le Saint ne mourut pas sur l'heure, il se releva sur les genoux, et pria pour ceux qui lui ôtoient la vie. Ceux-ci ne pouvant le voir survivre à sa chute, l'assommoient à coups de pierres, lorsqu'un Foulon s'étant trouvé là avec le levier dont il se servoit à fouler les draps, lui en déchargea un grand coup sur la tête, et acheva de le tuer.

Ainsi mourut saint Jacques, le jour de Pâques de l'an 62, après avoir gouverné l'Eglise de Jérusalem près de vingt-neuf ans. On croit qu'il fut enterré dans le lieu même où il avoit été martyrisé. Sa mort fut pleurée ; jamais homme ne fut plus regretté ; et les Juifs même regarderent cette mort injuste comme l'une des causes principales des malheurs publics de la nation, et de la ruine même de Jérusalem, qui arriva huit ans après la mort de cet Apôtre.

Saint Jacques, comme Evêque de Jérusalem et comme l'Apôtre plus particuliérement des Juifs, écrivit cette admirable Epître qui fait partie des Saintes Ecritures, et qui est la premiere des sept que l'on appelle Catholiques, c'est-à-dire, universelles, parce qu'elles ne s'adressent à aucune personne, ni à aucune Eglise en particulier, mais généralement à tous les Fidelles. Elle est adressée aux douze Tribus, c'est-à-dire, à tous les Juifs convertis, répandus dans toutes les parties du Monde. Cette excellente Epître a toujours été regardée comme l'abrégé le plus moëlleux de toute la morale Chrétienne. Le style en est vif et pressant, et l'on ne voit guere autre part les abus repris avec des termes plus énergiques.

L'Eglise célebre en ce même jour la Fête de saint Philippe, qui ayant été appelé à l'Apostolat avant saint Jacques, est toujours nommé le premier dans l'Office du jour.

Saint Philippe étoit natif de Bethsaïde, ville de Galilée sur le bord du lac de Génésareth. Il étoit marié et avoit trois filles. Sa piété, dit saint Chrysostôme, le rendoit respectable : il méditoit continuellement la Loi et les Prophetes, et attendoit avec un grand fond de religion le Messie qui devoit être la rédemption d'Israël.

Saint Jean-Baptiste ayant dit tout haut en pré-

ence de ses Disciples, que Jesus étoit l'Agneau le Dieu, André et Simon, qui fut ensuite appelé Pierre, suivirent le Sauveur. Jesus étant parti le lendemain pour la Galilée, trouva sur le chemin Philippe; il ne fit que lui dire: Suivez-moi; et par ces deux mots il le gagna tellement, qu'il lui inspira un ardent désir non-seulement de tout quitter pour le suivre, mais encore de lui attirer autant de Disciples qu'il pourroit. En effet saint Philippe ayant rencontré peu après Nathanaël, il l'assura qu'il avoit eu le bonheur de trouver celui dont Moyse avoit tant parlé dans les livres de la Loi, et dont les Prophetes faisoient le portrait; et il l'amena à Jesus. Saint Clément d'Alexandrie dit comme une chose dont tout le monde convenoit, que ce fut saint Philippe qui demandoit d'aller ensevelir son pere, et à qui Jesus-Christ répondit: Laissez les morts ensevelir leurs morts.

Saint Philippe s'attacha dès-lors si fort à Jesus-Christ qu'il ne le quitta plus. Il fut élevé l'année suivante à l'Apostolat, et mis au nombre des douze; et il est nommé dans l'Evangile d'abord après saint Jean. La distinction que le Sauveur du monde faisoit de saint Philippe, montre combien il l'aimoit. Lorsque Jesus-Christ voulut faire le miracle de la multiplication des pains, il demanda à saint Philippe pour le sonder, où l'on pourroit trouver tant de pains pour donner à manger à cette foule de peuple. Des étrangers voulant voir Jesus-Christ, s'adresserent à saint Philippe, comme à celui qui passoit pour avoir plus d'accès auprès du Sauveur; et Jesus-Christ ayant parlé de son Pere dans ce grand discours qu'il fit à ses Apôtres la veille de sa Passion, Philippe prit la liberté de le prier qu'il leur fît voir le Pere, et que c'étoit là tout ce qu'ils souhaitoient; et Jesus-Christ lui répondit, que qui voyoit le Fils, voyoit le Pere.

Après l'Ascension du Sauveur dans le Ciel, et la descente du Saint-Esprit, tous les Apôtres s'étant dispersés par-tout l'Univers pour porter par-tout la lumiere de l'Evangile, saint Philippe alla prêcher la foi dans la Phrygie; il y convertit un grand nombre de gens par les merveilles qu'il y opéra. Etant venu à Hiérapolis, il fut touché de compassion, et en même-temps indigné en voyant le culte que ce peuple rendoit à une monstrueuse vipere. Animé de son zele il fit crever sur le chemin ce vil animal; et découvrant à ce peuple leurs grossieres erreurs, il les convertit à la foi, et y fonda une florissante Eglise: mais le démon ne la laissa guere en paix. Les Ministres des Idoles et les Magistrats, voyant les progrès merveilleux que faisoit la Foi, résolurent de faire mourir le saint Apôtre. Ils s'en saisirent, et après l'avoir tenu quelques jours en prison, le firent déchirer cruellement à coups de fouet, l'attacherent à la croix et l'assommerent à coups de pierres. Un horrible tremblement de terre qui arriva un peu avant sa mort effraya les Païens, et les ayant tous dissipés, laissa la liberté aux Chrétiens de détacher le saint Apôtre; mais saint Philippe sentant bien qu'il ne lui restoit que quelques momens de vie, pria qu'on la lui laissât terminer sur la croix, à l'exemple de son Sauveur; ce qu'il obtint, y étant expiré peu après, en recommandant à Dieu son ame, et son peuple. Cette précieuse mort arriva le premier jour de Mai de l'an 54, selon Baronius; ou vers l'an 90, selon ceux qui le font âge de 87 ans. Une partie de ses reliques fut portée à Constantinople, et l'autre à Rome, et elles sont honorées dans l'Eglise des saints Apôtres, bâtie par le Pape Pelage I et Jean III son successeur.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui nos annuâ (postolorum tuorum Phi-ippi et Jacobi solemnitate ætificas : presta quæsu-ius ut quorum gaudemus ieritis, instruamur exem-lis. Per Dominum nos-rum, etc.

O DIEU, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance dans la solemnité de vos Apôtres saint Philippe et S. Jacques ; faites que comme leurs mérites nous donnent de la joie, nous profitions aussi de leurs exemples. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 5.

STABUNT Justi in ma-na constantia adversùs os qui se angustiaverunt, t qui abstulerunt labores' orum. Videntes turbabun-ur timore horribili, et mi-ıbuntur in subitatione ins-eratæ salutis, dicentes ıtra se, pœnitentiam agen-:s, et præ angustia spi-'tûs gementes : Hi sunt uos habuimus aliquando ı derisum, et in similitu-inem improperii. Nos in-ensati vitam illorum esti-ıabamus insaniam, et fi-em illorum sine honore. Ecce quomodo computati ınt inter filios Dei et inter 'anctos sors illorum est.

LES justes s'éleveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'afflictions, et qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux. Les méchans à cette vue seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur ; ils seront surpris d'étonnement, en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés. Ils diront en eux-mêmes, étant pénétrés d'un vif regret, et jetant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs. Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple des personnes dignes de mépris. Insensés que nous étions, eur vie nous paroissoit une folie, et leur mort honteuse : t cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu, t leur partage est avec les Saints.

Salomon ayant rapporté dans les chapitres précédens l'état pitoyable où se trouvent les méchans à la fin de leur vie, et les cruels sentimens qu'ils ont à ce moment fatal qui décide de leur sort éternel, représente dans le cinquieme chapitre la gloire, et pour ainsi dire, le triomphe des Justes après leur vie, durant toute l'éternité.

RÉFLEXIONS.

La patience et l'humilité, inséparables de la véritable vertu, ferment la bouche aux gens de bien persécutés, les rendent muets et presque insensibles, et les empêchent de s'élever durant cette vie contre ceux qui les accablent d'afflictions, et qui leur ravissent le fruit de leurs travaux. Mais quand cette poignée de jours sera passée, quand ce triste exil aura fini, quand la persécution aura cessé avec leur exil, et que ces heureux Elus de Dieu seront entrés dans la joie du Seigneur et auront pris possession de la gloire éternelle, quels reproches n'auront-ils pas à faire à ceux qui auront si indignement traité la vertu et la religion; et quels seront alors les sentimens et les regrets de ceux qui auront si fort exercé leur patience!

Que les impies de profession persécutent la vertu, on n'est pas surpris que des ennemis déclarés fassent la guerre; mais que la plus dure et la plus sensible persécution que les gens de bien ayent à essuyer vienne de ceux qui devroient être leur appui, et que la mauvaise humeur, les duretés même des personnes qui font profession de piété, soient la plus rude épreuve souvent d'une vertu naissante; c'est ce qu'on a de la peine à croire, et c'est pourtant ce que l'on voit.

Une jeune personne prend-elle des sentimens chrétiens, se dégoûte-t-elle des plaisirs mondains, prend-elle un esprit de réforme, que n'a-t-elle

pas à souffrir de la part de ceux qui devroient être les premiers à applaudir à sa résolution, et au parti qu'elle a pris ? Mais la surprise doit être bien plus grande, lorsque dans ces religieuses sociétés qui sont l'asile de la vertu, et où la piété la plus austere doit être à l'abri de toute insulte, elle s'y trouve, cette vertu, exposée à mille chagrinantes contradictions, et censurée, baffouée, condamnée par ceux-mêmes qui en devroient être les panégyristes. La réformation de la conduite et des mœurs déplaît, sur-tout quand elle se soutient par une vie plus exemplaire que ne le vouroient ceux qui ne se piquent guere de régularité. On regarde son édifiante exactitude comme ne dédaigneuse singularité : on trouve sa modestie affectée, sa retenue gênante ; on critique, on blâme jusqu'à son humilité. Une vertu encore jeune n'a guere de plus tentante persécution ; il n'est peu que cette épreuve n'ébranle. De quelle source naît cette maligne âpreté, et cette acrimonie contre la vertu d'une personne qui ne se distingue des autres que par la ponctualité à remplir tous ses devoirs : quel en est le principe ? ce n'est pas le zele ni l'amour de la régularité ; c'est la jalousie, c'est l'orgueil ; c'est que la conduite édifiante de ce particulier est une censure secrete, et un reproche muet pour bien des gens ; c'est un dépit secret qu'on sent de servir d'ombre ; c'est la crainte qu'on a que sa réforme ne fasse voir la nécessité que les autres ont de se réformer. Une personne âgée a honte de voir qu'une personne réformée depuis deux jours ait fait tant de progrès ; une plus jeune, et qui n'a pas le courage d'être aussi vertueuse, a de la jalousie et du dépit de voir qu'en devenant meilleur on prouve qu'on est plus sage ; ces sortes d'épreuves sont les persécutions que les passions excitent. Les relâchemens n'irritent jamais la bile des ames rédes ; une dévotion toute neuve et fort exacte

met toujours de mauvaise humeur les faux dévots ; mais enfin ces injustes censeurs, ces persécuteurs dissimulés, ces ennemis domestiques seront confondus ; ils seront contraints d'avouer et de détester leurs erreurs, de reconnoître leur malignité, et de rendre justice à la sagesse et à la vertu du Juste. L'estime et la vénération est un tribut que les impies mêmes payent tôt ou tard à la vertu.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 14.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Non turbetur cor vestrum. Creditis in Deum, et in me credite. In domo Patris mei mansiones multæ sunt. Si quo minùs dixissem vobis : quia vado parare vobis locum. Et si abiero, et præparavero vobis locum : iterùm venio, et accipiam vos ad meipsum, ut ibi sum ego, et vos sitis. Et quò ego vado, scitis, et viam scitis. Dicit ei Thomas : Domine, nescimus quò vadis, et quomodo possumus viam scire ! Dicit ei Jesus : Ego sum via, et veritas, et vita. Nemo venit ad Patrem, nisi per me. Si cognovissetis me et Patrem meum utique cognovissetis : et amodò cognoscetis eum, et vidistis eum. Dicit et Philippus : Domine, ostende nobis Patrem, et sufficit nobis. Dicit ei Jesus : Tanto tempore vo-

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Ne vous troublez point. Vous croyez en Dieu : croyez aussi en moi. Il y a plusieurs logemens dans la maison de mon Pere. Sans cela je vous aurois dit : Je vas vous préparer une place et après être allé vous la préparer, je reviendrai vous prendre avec moi, afin que vous soyez où je serai. Vous savez où je vas, et par quelle voie on y va. Seigneur, lui dit Thomas, nous ne savons point où vous allez : et comment pouvons-nous savoir par quelle voie on y va ? Jesus lui dit : Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne va au Pere que par moi. Si vous m'aviez connu, vous n'auriez pas manqué de connoître aussi mon Pere. Vous l'allez connoître, et même vous l'avez vu. Seigneur, lui dit Philippe, faites-nous voir votre Pere, et cela nous suffit. Jesus lui répondit : Il

iscum sum : et non cogno-istis me ! Philippe, qui idet me, videt et Patrem. Quomodo tu dicis : Ostende obis Patrem ! Non cre-itis quia ego in Patre, t Pater in me est ! Verba, uæ ego loquor vobis, à eipso non loquor. Pater utem in me manens, ipse acit opera. Non creditis, uia ego in Patre, et Pater n me est ! Alioquin propter opera ipsa credite. Amen, amen dico vobis, ui credit in me, opera uæ ego facio, et ipse faiet, et majora horum faiet ; quia ego ad Patrem ado. Et quodcumque peeritis Patrem in nomine eo, hoc faciam.

y a si long-temps que je suis avec vous, et vous ne m'avez point connu ; Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Pere. Comment dites-vous : Faites-nous voir votre Pere ? Quoi, vous ne croyez point que je suis dans le Pere, et que le Pere est dans moi : ce que je vous dis, je ne le dis pas de moi-même. Et pour ce que je fais, le Pere qui demeure en moi, c'est lui qui le fait. Vous ne croyez point que je suis dans le Pere, et que le Pere est dans moi ? Si cela est croyez-le pour les œuvres mêmes. En vérité je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais : il en fera même de plus grandes ; parce que je vas à vous lui demanderez en mon

ion Pere. Et tout ce que om, je le ferai.

MÉDITATION.

le la connoissance et de l'amour de Notre-Seigneur Jesus-Christ.

PREMIER POINT.

ONSIDÉREZ que la véritable félicité, que la vie ernelle, c'est de connoître Jesus-Christ. Toutes s lumieres de l'esprit, toutes les autres connissances sans celle-ci, ne sont que de vaines eurs, de faux brillans, de nuées éclatantes qui couvrent un faux jour, et qui ne montrent ue des voies spacieuses qui menent à la perdition. sus-Christ est la voie qu'il faut suivre, la vé-é qu'il faut croire, la vie inséparable de la sou-

veraine félicité : mais cette voie est-elle fort fréquentée ? cette vérité est-elle fort goûtée ? vit-on de cette vie qui fait l'heureuse éternité ? Jesus-Christ est-il connu de ces ames charnelles qui ne vivent que de la vie des sens, et que les passions aveuglent ? Jesus-Christ est-il connu de ces libertins qui le persécutent, de ces mondains qui le méconnoissent, de ces demi-Chrétiens qui le décrient par leur conduite, de ces personnes même qui font profession de piété, et qui le déshonorent par leurs mœurs si peu régulieres ? est-il connu, ce souverain Maître, par ceux-mêmes qui sont à son service, et qui le servent si indignement ?

Connoît-on ce qu'il est, ce qu'il peut, ce qu'il fait ? le regarde-t-on comme le Maître souverain de toutes choses, comme l'arbitre seul de notre sort, comme le souverain Juge de tous les hommes ?

Souverainement et essentiellement heureux par lui-même de toute éternité, il s'est fait homme dans le temps, pour l'amour des hommes, et s'est livré lui-même à la mort sur la Croix pour racheter ces hommes : connoît-on ce bienfait ? comprend-on ces Mysteres ? et si l'on a cette foi qui produit toutes ces connoissances, quels sentimens de respect, d'amour et de reconnoissance ne doit-on pas avoir pour ce divin Sauveur ? ceux que je sens prouvent-ils que je le connoisse ? et si ma connoissance est juste, comment puis-je honorer si peu, et servir si mal Jesus-Christ ? C'est en Jesus-Christ que sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science ; en lui réside corporellement toute la plénitude de la Divinité ; en lui nous avons pleinement toutes choses ; il est le chef de toutes les Principautés et de toutes les Puissances ; c'est lui qui a effacé l'arrêt qui nous condamnoit ; il l'a annullé en l'attachant à la croix. Reconnoissons-nous toutes

es prérogatives, toutes ces éminentes qualités, out ces dons, tous ces bienfaits dans Jesus-hrist ? Quelle est donc notre vénération, nôtre rofond respect, notre tendresse ? De peur que loignement n'affoiblît notre foi, il s'est rap-roché ; il est venu demeurer au milieu de nous. ous n'eussions pas pu supporter l'éclat de sa ajesté, il l'a enveloppé, cachée sous les appa-nces du pain dans l'adorable Eucharistie : il y t réellement : l'y reconnoissons-nous tel qu'il y t ? Consultons notre modestie dans le Lieu saint, otre empressement à l'y visiter, notre assiduité lui faire la cour, notre faim pour le recevoir, otre dévotion, notre respect en sa présence. ! qu'il est vrai que nous ne connoissons point lui qui est au milieu de nous : qu'il est vrai 'il est dans le monde, et que le monde ne le nnoît point ; qu'il est venu dans son propre ritage, et qu'il n'a point été reçu par les siens. ais quel malheur pour ceux qui le mécon-issent !

SECOND POINT.

Considérez que si c'est le plus grand de tous malheurs de ne pas connoître Jesus-Christ, ce n est pas un moins funeste de ne le point aimer le connoissant.

Les démons croient toutes les vérités de la Re-ion, ils les croient, et ils en tremblent. Ils crient ! Vous êtes le Fils de Dieu ; ils savent il est le Christ. D'où vient qu'ils sont si mal-ureux ? C'est qu'avec cette foi si pénétrante, ec toutes ces stériles connoissances, les démons iment point Jesus-Christ. N'y a-t-il point de rétiens sur la terre à qui on puisse faire un pa-l reproche ?

La tendresse pour Jesus-Christ devroit être sible : tout sollicite, tout demande, tout

exige notre affection, notre amour. Beauté sans pareille, bonté sans égale, bienfaits sans nombre et sans prix. Il nous a aimés avec excès; nous aime-t-il encore à présent avec moins de libéralité, avec moins de tendresse? il ne nous demande pour toute reconnoissance que notre cœur. Il compte pour peu, ce semble, de vouloir être notre caution, notre rédemption, notre guide; il se fait notre propre nourriture, il veut être notre récompense. Que vous en semble? en fait-il assez pour nous témoigner sa tendresse, mais en fait-il assez pour être aimé, assez pour toucher, pour gagner notre cœur, ce cœur qu'un mot obligeant, que le moindre bienfait saisit, que nous donnons, que nous prodiguons par humeur, par caprice? Jesus-Christ est-il aimé?

On s'étudie à plaire, on ne refuse rien quand on aime beaucoup. Quel empressement a-t-on de plaire à ce divin Sauveur? que fait-on même pour ne lui pas déplaire? On profane scandaleusement le Lieu saint; on porte l'impiété et l'irréligion jusqu'aux pieds des Autels; quel respect, ou pour mieux dire, quelles profanations, quelles irrévérences en sa présence! L'indévotion, le libertinage aujourd'hui a-t-il des bornes? Quel cas fait-on de la doctrine de Jesus-Christ? Hélas on méprise ses lois, on raille de ses serviteurs, on condamne presque sa morale. Ces jeunes libertins, ces femmes mondaines, ces gens d'affaires ou de plaisir, ces personnes consacrées au service divin, et si peu Religieuses : tout cela aime-t-il Jesus-Christ? Et l'on s'étonne du dérangement des saisons, et des malheurs publics qui font gémir, qui désolent. Ignore-t-on que toutes les créatures s'arment pour venger notre ingratitude à l'égard d'un Sauveur si bienfaisant?

Que saint Paul avoit raison de s'écrier : *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum....* Si quelqu'un n'aime pas Jesus-Christ Notre-Sei-

eur, qu'il soit anatheme. Quelle ingratitude, ielle malice, quelle impiété de ne pas aimer :sus-Christ !

Ah ! mon divin et aimable Sauveur, puis-je e flatter de vous connoître ; et si je suis assez ureux pour dire avec votre Apôtre, Vous êtes CHRIST, le Fils du Dieu vivant, trouverai-je i toute ma conduite un témoignage pour dire ie je vous aye aimé ? Couvert de confusion, ein de regret, et en même temps de confiance i votre grace, j'ose vous promettre, mon aiable Sauveur, que je vous aimerai, que je ımmencerai même dés ce moment de vous conɔître et de vous aimer.

Aspirations dévotes durant le jour.

Diligam te Domine fortitudo mea, refugium eum, et liberator meus. Psal. 17.

Je vous aimerai désormais, Seigneur, vous ui êtes ma force, tout mon refuge, et mon bérateur.

Et si oportuerit me simul commori tibi, non te egabo. Marc. 14.

C'en est fait, Seigneur, je veux être tout à ous ; et quand même il me faudroit mourir avec ous, je ne vous renoncerai jamais.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

.° LA vie eternelle, disoit le Sauveur du londe à son Pere, c'est de vous connoître pour e seul véritable Dieu, vous, et Jesus-Christ ue vous avez envoyé. Ne pas connoître Jesus-Christ, c'est le plus grand malheur qui puisse arri-er à un homme : mais en est-ce un moindre de e connoître, ce divin Sauveur, et ne le pas aiıer ! Nous avons le bonheur de connoître Jesus-Christ ; et nul de nous qui ne se fasse honneur,

qui ne se fasse gloire d'être son Disciple. Mais pouvez-vous dire avec vérité que vous aimez Jesus-Christ ? Vous savez ce qu'il est ; et lui rendez-vous l'honneur et le respect que vous savez vous-même qu'il mérite ? Et tandis que vous êtes si jaloux de vos droits, et si ardens à vous faire rendre les honneurs qui vous sont dus, avec quelle modestie, quelle dévotion, quel respect vous tenez-vous en sa présence ? Consultez ici la ferveur et la ponctualité avec laquelle vous vous acquittez de vos devoirs de Religion ; consultez votre modestie et votre respect à l'Église. L'Evangile est la parole de Jesus-Christ : quelle estime, quelle vénération avez-vous pour cette divine parole ? Mais vous n'ignorez point les préceptes et les maximes de Jesus-Christ ; quel cas faites vous des uns et des autres ? consultez vos sentimens et votre conduite. Il y a beaucoup de Chrétiens : y a-t-il beaucoup de vrais Fidelles ! voyez si vous n'êtes point de ceux dont parle saint Paul dans son Epître à Tite : *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant* (a), qui assurent qu'ils connoissent Dieu, mais ils le nient par leurs actions. N'oubliez jamais ces belles paroles du même Apôtre : *Cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt : sed obscuratum est insipiens cor eorum : dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt.* Ne sont-ils pas inexcusables, de ce qu'ayant connu Dieu ils ne l'ont point glorifié comme Dieu ? mais leur esprit insensé s'est aveuglé ; car des gens qui se disoient sages sont devenus fous.

2.° Dites hardiment avec saint Paul (*b*) : *Non erubesco Evangelium :* Je ne rougis point de l'Evangile ; et ainsi ne soyez pas surpris si je pardonne si chrétiennement cette injure, si je ne m'emporte plus comme je faisois auparavant, si je ne parois plus aux spectacles, à la Comédie,

(a) *Tit.* 1. (b) 1. *Rom.*

Opéra ; si je ne parois plus dans ces assem-
es publiques de jeu, si je ne me trouve point
s ces profanes Académies ; Jesus-Christ que
connois véritablement pour mon Dieu, pour
n Sauveur, pour mon Juge, me le défend ; son
ngile m'ordonne de m'interdire tous ces pro-
s divertissemens : *Non erubesco Evangelium :*
ne rougis point de l'Evangile. Un malheureux
ect humain fait quelquefois échouer les meil-
s propos. Dites hardiment désormais à ces
onnes qui vous sollicitent d'être moins aus-
, moins rigide, un peu plus complaisante ; à
personnes qui vous invitent à les suivre dans
assemblées mondaines, dites-leur comme di-
autrefois sainte Blandine : *Christiana sum :*
apud nos admittitur sceleris : Je suis Chré-
ne, et cette seule qualité, ce seul nom,
nterdit tout profane divertissement. Allez
ourd'hui faire une visite particuliere à Jesus-
ist dans le saint Sacrement, pour lui demander
lon de l'avoir si peu connu jusqu'ici, et encore
ns aimé ; et promettez-lui une fidélité inal-
ble ; demandez-lui-en la grace, et récitez
Litanies du Nom de JESUS et de la sainte
rge pour cela. Souvenez-vous de ce que dit
t Jean : Que celui qui dit qu'il connoît Jesus-
ist, et qui ne garde pas ses commandemens,
menteur : *Qui dicit se noscere Deum, et man-*
ejus non custodit, mendax est (a).

) 1. *Joan.* 2.

SECOND JOUR.

S. ATHANASE, PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

SAINT ATHANASE, que toute l'Eglise a toujours honoré comme l'appui inébranlable de la foi orthodoxe, l'illustre défenseur de la Divinité du Fils de Dieu, l'une des plus grandes lumieres du Monde Chrétien, et que nous regardons comme l'un des plus grands Saints de l'Eglise, naquit dans Alexandrie en Egypte, vers l'an 294. Ses parens s'y distinguoient par leur noblesse et encore plus par leur piété : aussi n'oublierent-ils rien pour donner à leur fils une éducation qui répondît et à la sainteté de sa Religion, et à l'éclat de sa famille. La vivacité, le brillant, la pénétration extraordinaire de l'esprit du jeune Athanase étonnerent tous ceux qui étoient appliqués à le former; et le progrès prématuré qu'il fit dans l'étude des Belles-Lettres, dans un âge où à peine un enfant sait parler, fit assez entrevoir ce que celui-ci devoit être. Rufin dit qu'en un jour de Fête, Athanase encore fort jeune, se divertissant avec des enfans de son âge, contrefit les cérémonies de l'Eglise, et baptisa quelques-uns de la troupe qui ne l'avoient pas encore été. Le Patriarche saint Alexandre informé de ce fait, interrogea le jeune Athanase, et sur ses réponses il ne jugea pas que ces enfans dussent être rebaptisés.

Le saint Evêque prit ce jour pour un présage des grands desseins que la Providence avoit sur cet enfant. Il en prit soin ; et le voyant peu de temps après habile dans les Sciences humaines, il lui conseilla de s'appliquer à l'étude des Lettres divines, et l'on peut dire que jamais homme n'y

plus de progrès en moins de temps. Ce qu'il écrit pour la défense de notre Religion, fait ez voir combien il excelloit dans toutes les ences. Habile dans tous les Beaux-Arts, excel- t Philosophe, Théologien exact et profond, isconsulte même très-habile ; et tout cela dans âge où d'ordinaire le plus grand mérite, c'est désir de savoir.

En devenant tous les jours plus savant, il deve- t plus saint. La réputation du grand saint toine l'attira dans le désert. Ce fut sous un Maître qu'il fit dans moins de deux ans de si rveilleux progrès dans la science du salut, que basse Thébaïde eût seule possédé ce trésor, e saint Patriarche d'Alexandrie n'eût employé autorité pour le rappeler dans son Eglise.

l y parut avec cet éclat que donne un mérite raordinaire, quand il se trouve joint avec une lime vertu. Devenu l'admiration des Fidelles, levint la terreur des Hérétiques et des Gentils. l'avoit guere que vingt ans, lorsqu'il composa tre eux deux admirables Traités, dont le se- d a pour titre : *De l'Incarnation du Verbe.* nt Alexandre reconnoissant un mérite si dis- gué, le choisit pour son Secrétaire, l'éleva aux lres sacrés, et se servit de sa plume et de son nistere contre les Mélétiens, et les autres rétiques.

Mais le plus grand ennemi de l'Eglise, contre uel notre Saint étoit singuliérement destiné, l'impie Arius Prêtre d'Alexandrie, et Curé de Paroisse de Beaucale, qui ayant déjà été chassé l'Eglise par le Patriarche saint Pierre, avoit ien su déguiser la malignité de son esprit et son cœur, sous des airs affectés de pénitence de piété, qu'ayant été rétabli, il fut promu par nt Achillas à la Prêtrise. Devenu Curé par ses rigues, il voulut devenir Patriarche ; et ne ayant souffrir que saint Alexandre lui eût été

préféré, il se fit chef de parti, se déclara contre la Divinité de Jesus-Christ, et devint le plus grand ennemi qu'ait eu l'Eglise.

Saint Athanase combattit ce monstre, et le défit dès qu'il parut. Mais comme l'hérésie a toujours des ressources, l'impie Hérésiarque eut beau être confondu en particulier et en public par notre Saint, il trouva jusque dans le Clergé des partisans; et pour arrêter le mal, il fallut assembler le célebre Concile de Nicée. Saint Athanase y accompagna son Evêque, et se distingua par sa suffisance et par son zele. L'impiété Arienne y fut foudroyée, et notre Saint y acquit tant de réputation dans les disputes qu'il soutint contre l'Hérésiarque, et qu'il confondit; il s'y fit si fort admirer par sa vigilance et sa pénétration à découvrir ses artifices, à résoudre ses sophismes, à déconcerter son parti, qu'encore qu'il ne fût que Diacre, il fut regardé dès-lors comme le fléau des Ariens, et considéré comme une des plus éclatantes lumieres de l'Eglise.

Le Concile fini, saint Alexandre retourna avec son Diacre à Alexandrie, et usé par ses austérités et par ses fatigues, il y mourut saintement cinq mois après. Quelques momens avant que d'expirer, ne voyant point paroître saint Athanase, que la crainte de lui succéder avoit fait fuir: *Athanase*, s'écria le saint Patriarche par un esprit de Prophétie, *Athanase, vous croyez avoir échappé par la fuite: mais la fuite ne vous privera pas du Siege Patriarcal.* Alexandre mourut, et Athanase fut proclamé Patriarche parmi les acclamations de tout le Clergé et du Peuple. Il n'y eut que son absence qui fit différer son Ordination. Il se tint si bien caché qu'on fut six mois sans en apprendre de nouvelles: enfin on le découvrit. L'opiniâtreté de son refus fut une nouvelle preuve de son mérite. On n'écouta ni ses raisons ni ses larmes: il fut ordonné le 27 de Décembre de l'an 326; et sa conduite

nduite dès les premiers jours de son Episcopat, bien voir qu'on ne pouvoit pas trouver un sujet is digne du second Siege de l'Eglise.

Les Ariens qui le regardoient déjà comme leur ıu, n'ayant pas pu empêcher son Ordination, ublierent rien pour la faire passer pour peu ıonique. Ils porterent leurs calomnies jusqu'à Cour de l'Empereur. Eusebe de Nicomédie, éonis et Alaris, insignes protecteurs de l'Aria- me, mirent tout en usage pour le décrier; is tous leurs artifices tournerent à leur honte, l'on sut qu'au moment que notre Saint fut vé sur le Siege Patriarcal, l'Esprit de Dieu it dit à saint Pacôme : *J'ai établi Athanase pour la colonne et la lumiere de l'Eglise; il aura à ffrir bien des tribulations et des calomnies pour ndre la Foi et la piété; mais comme il sera tou- s soutenu par la force de Jesus-Christ, il sur- ıtera toutes les tentations, et annoncera aux lises la vérité de l'Évangile.*

amais Evêque ne remplit mieux tous les de- rs de l'Episcopat. Consommé en science et en tu, il n'étoit pas seulement l'admiration de s les Prélats, il en étoit encore le plus parfait dele. Quoiqu'il fût chargé d'un des plus grands ceses de l'Eglise, peu de ses ouailles qui n'en- dissent chaque année sa voix; nulle qui appât à sa sollicitude pastorale. Doux, affable compatissant, il se faisoit tout à tous pour les ner tous à Jesus-Christ; et la charité, la dou- r, accompagnerent toujours son zele.

es travaux apostoliques, quoique continuels, iqu'accablans, ne diminuerent jamais rien de excessives austérités. Le jeûne et la priere ompagnoient l'étude et l'action. Il n'eut jamais revenus que pour les pauvres. Son activité jours égale sur tous les besoins spirituels et porels de son peuple, prévenoit l'indigence. Il

étoit Pasteur, il étoit pere, et sa douceur donnoit un nouveau lustre à sa charité.

Cependant l'impie Arius ayant été condamné dans le Concile de Nicée, et banni par l'Empereur Constantin, employoit tous les artifices pour imposer au public, et pour séduire l'esprit du Prince : il y réussit. Ayant présenté une profession de foi, en apparence catholique, il fut rappelé; mais le saint Patriarche reconnoissant sa mauvaise foi, lui refusa sa communion; et malgré toutes les sollicitations de ses partisans, il ne voulut jamais le réconcilier à l'Eglise. On ne manqua pas de faire un crime à saint Athanase de sa fermeté; et les Ariens et les Mélétiens s'étant unis contre lui, il n'est point de calomnies, point d'artifices qu'on ne mît en œuvre, pour le décrier et pour le perdre.

Ils commencerent par l'accuser d'un crime d'Etat, en soutenant qu'il avoit imposé de son autorité aux Egyptiens un tribut de robes de lin pour l'Eglise d'Alexandrie. En ayant été pleinement justifié par deux de ses Prêtres, Alipe et Macaire, qui se trouverent à la Cour, on lui suscita deux nouvelles accusations toutes plus noires; l'une d'avoir fait briser un calice, et détruit une Eglise par un de ses Prêtres nommé Macaire; l'autre d'avoir envoyé une grosse somme d'argent à un rebelle nommé Philumene, qui s'étoit révolté contre l'Empereur, et qui vouloit usurper l'Empire. Constantin manda le Saint; il reconnut son innocence et la malice de ses ennemis, et le renvoya avec éloge dans son Eglise.

L'hérésie a beau être confondue, elle ne se rebute point. On accusa le Saint d'avoir tué Arsene Evêque Mélétien, et de lui avoir coupé la main droite pour s'en servir à des opérations magiques; et pour imposer davantage au public, on avoit l'insolence de porter par-tout dans une boîte une

ain droite qu'ils avoient fait sécher. Mais Arsene
: découvert en Phénicie où il s'étoit caché ; et
nposture des Ariens et des Mélétiens fut con-
ıdue.

La honte suspendit pour quelque temps la ma-
e de ses ennemis ; et notre Saint profita de ce
ı de tranquillité pour faire la visite des Eglises
son Diocese qui étoient les moins à portée
ntendre et de voir leur Pasteur. Ce fut dans le
ırs de cette visite qu'il vit pour la premiere
s le célebre Monastere de Tabenne. Saint Pa-
ne en étoit Abbé : il vint au-devant de lui,
:ompagné de tous ses Moines, au nombre de
ısieurs mille ; et ce fut au chant des Pseaumes
: cette religieuse troupe, divisée en vingt-
ıtre classes, conduisit comme en triomphe
tre Saint jusqu'au Monastere.

Cependant les Ariens et les Mélétiens désespé-
ıt de surprendre la foi, ou d'ébranler la fer-
té de saint Athanase, firent jouer de nouveaux
sorts pour le décrier dans l'esprit de l'Empe-
ır. Ils obtinrent la permission d'assembler un
ncile à Césarée en Palestine. Saint Athanase
ısidérant que cette assemblée n'étoit composée
: de ses adversaires, fit difficulté de s'y trouver.
sebe de Nicomédie, chef de la cabale des
ıens, et les autres Prélats ennemis du Saint,
ınt si bien valoir ce refus auprès de l'Empe-
ır, que ce Prince prit dès-lors contre le saint
riarche de méchantes impressions, dont il ne
ėrit plus. Il ordonna qu'on s'assembleroit à Tyr
ınée suivante, et ordonna à saint Athanase de
trouver ; le Saint obéit.

Lorsqu'il fut entré dans l'assemblée, on le fit
ıeurer debout comme un criminel devant ses
ges ; ce qui indigna si fort saint Potamon, que
lressant à Eusebe de Césarée, l'un des Prési-
ıs : Avez-vous oublié, lui dit-il, ce que la lâ-
eté nous a fait faire durant la derniere perse-

cution ? comment osez-vous donc demeurer assis ; tandis qu'Athanase est debout, lui qui a toujours été d'une vie irréprochable ? La hardiesse de ce saint homme fit appercevoir à plusieurs saints Prélats de l'assemblée qu'on les avoit surpris. Saint Paphnuce prenant par la main saint Maxime Evêque de Jérusalem, sortit avec plusieurs autres du Concile.

Les Ariens ne se déconcerterent point, on continua d'instruire le procès ; les anciennes calomnies revinrent sur la scene ; le Prêtre Macaire fut interrogé de nouveau. On alloit faire de nouvelles informations sur le prétendu meurtre d'Arsene, lorsqu'Arsene avec ses deux mains parut au milieu de l'assemblée ; on y fit paroître une malheureuse Courtisane qu'on avoit subornée par argent, pour accuser le saint Prélat ; elle déclara en plein Concile qu'Athanase l'avoit déshonorée.

Le Saint par un de ces traits de prudence qu'inspire le Saint-Esprit dans le besoin, étant entré dans le Concile avec un de ses Prêtres nommé Timothée, celui-ci faisant semblant d'être le Patriarche, et s'adressant à cette effrontée : Est-ce moi, lui dit-il, qui vous ai fait violence ? Oui, répondit-elle, c'est vous-même, et elle imploroit en même temps la justice de tout le Concile pour venger ce crime. Le Concile la chassa comme elle méritoit : mais la conviction de tant de friponneries et d'impostures irrita à un tel point les Ariens que se jetant sur notre Saint, ils l'eussent mis en pieces, si on ne l'eût arraché de leurs mains pour le faire partir secrétement la nuit suivante.

Tant de calomnies découvertes n'empêcherent pas les Ariens de faire chaque jour de nouvelles accusations ; et comme ils savoient combien l'Empereur étoit sensible à tout ce qui regardoit sa nouvelle ville de Constantinople, ils assurerent

rontément qu'Athanase avoit menacé d'empêcher
'avenir que l'on ne transportât du blé d'Alexan-
ie dans cette nouvelle Capitale de l'Orient. L'Em-
reur en fut si outré, que sans vouloir permettre
'on lui fît voir la fausseté de cette chimérique accu-
ion, il bannit le Saint à Treves. Quelque visible
e fût son innocence, il obéit. Il arriva après bien
s fatigues au lieu de son exil : il y fut reçu avec
aucoup de respect par saint Maximin qui en
oit Evêque, et qui le regarda toujours comme
invincible défenseur de la foi, et un illustre
onfesseur de la Divinité de Jesus-Christ. L'Em-
reur Constantin étant mort, le jeune Constan-
n son fils, Empereur d'Occident, renvoya saint
thanase à son Eglise après deux ans de bannisse-
ent, et écrivit aux habitans d'Alexandrie qu'il
ur rendoit leur saint Evêque Athanase, l'oracle
e la Loi divine, que le grand Constantin son
ere n'avoit envoyé dans les Gaules pour quelque
mps, que pour le mettre à couvert de la fureur
es méchans qui vouloient le faire périr. Cons-
nce son frere, Empereur d'Orient, n'osa s'y oppo-
r, quoiqu'il se déclarât déjà le fauteur de l'héré-
e Arienne.

Le saint Patriarche fut reçu du peuple et du
lergé avec les réjouissances que cause le retour
es saints persécutés pour la Foi ; mais la tran-
uillité ne fut pas longue. Les Ariens qui l'avoient
éposé dans leur Conciliabule de Tyr, en assem-
lerent un autre à Antioche l'an 341, où ils
rdonnerent Grégoire Cappadocien, Evêque
'Alexandrie. Cet intrus y étant venu à main
rmée, s'empara des Eglises, et y commit toutes
ortes de violences et de profanations. Saint
thanase fut obligé d'en sortir et de se réfugier
Rome. Le Pape Jules le reçut avec vénération,
t écrivit aux Evêques d'Orient de se trouver à
Rome pour terminer ces différends. Le Concile se
int l'an 342. Saint Athanase y fut pleinement

justifié ; on y fit l'éloge de sa foi et de sa fermeté ; et le Pape charmé de son savoir et de sa vertu, le retint trois ans à Rome. Les Ariens que l'Empereur Constance favorisoit, s'opposerent avec menaces à son retour. Il fallut assembler un nouveau Concile à Sardique l'an 347. On y reconnut avec admiration et avec éloge l'innocence de notre Saint ; on excommunia l'intrus, et l'on rétablit saint Athanase dans son Eglise. Les Evêques Ariens qui s'étoient retirés du Concile, s'assemblerent à Philippolis, et eurent l'insolence de dire qu'ils excommunioient tous les Peres du Concile de Sardique, et même le Pape Jules, pour avoir communiqué avec notre Saint. Il fallut toute l'autorité de l'Empereur Constant pour le rétablir dans l'Eglise d'Alexandrie.

La pompe et la réjouissance publique avec laquelle il y fut reçu, irriterent encore les Ariens ; et l'éclat de sa vertu, son zele et sa hardiesse à défendre la Divinité de Jesus-Christ, lui attirerent une nouvelle tempête. Le Saint étant allé à Antioche saluer l'Empereur Constance, les Ariens prierent ce Prince de demander à Athanase une Eglise dans Alexandrie pour ceux de leur secte : Je le veux bien, mon Prince, répondit le Saint, pourvu que les Ariens en donnent une aux Catholiques à Antioche. Cette réponse à laquelle les hérétiques ne s'attendoient pas, les embarrassa ; et ils aimerent mieux se passer d'Eglise à Alexandrie, que d'en donner une aux Catholiques à Antioche.

Le retour de notre Saint à Alexandrie y fit refleurir la piété ; mais le calme ne dura pas. L'Empereur Constant étant mort, et le Saint ne cessant d'écrire et de prêcher contre l'impiété Arienne, il se vit bientôt battu de nouveaux flots. On assembla contre lui des Conciles à Aquilée, à Arles et à Milan. Saint Eusebe Evêque de Verceil, saint Denis de Milan, Lucifer de Cagliari, le fameux

Osius et le Pape Libere n'ayant pas voulu signer la condamnation de saint Athanase, furent envoyés en exil, et notre Saint banni d'Alexandrie. Il y demeura caché quelque temps, ne pouvant se résoudre d'abandonner son peuple; mais la persécution devenant plus violente, il se retira dans le desert; et les Ariens mirent Georges, fils d'un Foulon de Cappadoce, à sa place. On ne peut penser sans horreur à tous les sacrileges et à tous les crimes que les hérétiques commirent en cette occasion.

La consolation qu'eut notre Saint dans sa solitude, fut d'y recevoir la robe, pauvre à la vérité, mais précieuse, que saint Antoine, qui étoit mort cette année, lui avoit léguée, et laquelle il porta ensuite comme un ornement précieux toutes les grandes Fêtes. Son loisir ne fut pas oisif dans le désert; nous devons une grande partie de ses écrits à cette retraite. Il y composa son Apologie qu'il adressa à l'Empereur; et ce qui arriva aux Conciles de Seleucie et de Rimini, donna lieu à notre Saint de faire son Traité des Synodes.

Cependant l'Empereur Constance étant mort, Julien son successeur rappela les Evêques exilés; et ce fut à la faveur de cet Edit que saint Athanase revint dans son Eglise. Comme l'usurpateur Georges y avoit été tué dans une émeute populaire, le Saint y jouit de quelque repos, qu'il employa à la réformation des mœurs, et au rétablissement de la discipline Ecclésiastique.

Mais saint Athanase étoit trop haï des Ariens, pour ne l'être pas des Païens. Julien l'Apostat sachant dans quelle réputation de sainteté étoit ce Patriarche, envoya ordre de le faire mourir. Le Saint craignant que le peuple qui avoit résolu de donner sa vie pour sauver celle de son cher Pasteur, ne fût maltraité, se jeta promptement dans un bateau sur le Nil, et remonta vers la Thébaïde. Celui qui étoit chargé de le tuer,

ayant appris sa fuite, le poursuivit ; il l'eût atteint bientôt, si le Saint par un autre trait de la sagesse divine, n'eût fait tout-à-coup tourner son bateau pour retourner à Alexandrie. Il alla ainsi à la rencontre de ceux qui le poursuivoient. Les deux bateaux s'étant joints, le meurtrier demanda à ceux qui étoient dans le bateau de notre Saint, si Athanase étoit bien loin. Ils lui répondirent qu'il n'étoit pas loin ; il fit donc faire force de rames pour l'atteindre, et passa outre. Saint Athanase rentra ainsi dans la ville, où il demeura caché jusqu'à la mort de Julien, qui fut tué six mois après. Jovien, Prince très-Catholique, étant monté sur le Trône, mit tous ses soins pour faire triompher la foi de Nicée. Il fit venir saint Athanase à Antioche, et voulut apprendre de lui-même tout ce qu'il avoit souffert pour la Religion.

Le Saint ne fit pas long séjour à la Cour. Sa sollicitude pastorale le rappela bientôt pour pourvoir aux besoins de son Diocese. Il en fit la visite ; mais Dieu ne vouloit, ce semble, le sanctifier que par les tribulations. La prompte mort du pieux Empereur Jovien ranima la fureur et la malice des hérétiques. Valens qui avoit succédé à l'Empire, favorisoit les Ariens, et la premiere grace qu'il leur accorda, fut de chasser saint Athanase de son Siege. La consternation fut universelle dans Alexandrie. Le Saint crut qu'il falloit céder à la tempête ; il se renferma dans le sépulcre de son pere, où il demeura caché durant quatre mois. C'étoit la quatrieme retraite que le Saint faisoit pour ne point donner occasion aux maux dont les émotions populaires qui auroient suivi son emprisonnement, sont ordinairement suivies.

Il semble que Dieu ne le portoit à se cacher, que pour lui donner plus de loisir de rendre de plus grands services à l'Eglise. L'Arianisme n'étoit

pas l'unique objet qui animoit le zele de notre Saint ; il ne fut pas moins ardent à réprimer les autres hérésies. Il défendit la Divinité du Saint-Esprit contre les Macédoniens, comme il avoit fait celle du Verbe contre les Ariens, et il employa les dernieres années de sa vie à défendre le Mystere de l'Incarnation contre les Apollinaristes.

Cependant le peuple d'Alexandrie ne pouvant plus souffrir l'absence de son Pasteur, commença à murmurer si haut, que ses cris allerent jusqu'à l'Empereur Valens, qui craignant une sédition, donna ordre qu'on laissât en paix dans son Eglise saint Athanase. Il y resta tranquille jusqu'à sa mort, employant tout ce temps à maintenir la foi dans sa pureté, et la discipline des mœurs dans toute sa vigueur ; enfin, après quarante-six ans d'Episcopat, consommé dans le feu de la plus vive et de la plus turbulente persécution, il mourut comblé de mérites, le second jour de Mai de l'an 373.

Les honneurs qu'on lui rendit après sa mort, répondirent à l'estime et à la vénération qu'on avoit eu pour lui durant sa vie ; et ses funérailles furent toute la pompe et toute la majesté d'un triomphe. Ses Reliques furent transportées à Constantinople dans le huitieme siecle ; ce qui donna occasion à saint Germain qui en étoit Patriarche, de composer un nouvel Office en son honneur. On assure qu'elles furent enlevées de cette ville dans la suite des temps, et portées à Venise, où elles sont gardées avec beaucoup de soin.

Les écrits de saint Athanase ont toujours été si estimés, que l'Abbé Côme disoit que quand on trouveroit quelque Opuscule de ce saint Patriarche, il le falloit écrire sur ses habits, si l'on manquoit de papier. Saint Grégoire de Nazianze a commencé l'éloge de ce Saint par dire, que

c'est louer la vertu même, que de louer saint Athanase.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

EXAUDI, quæsumus Domine, preces nostras, quas in beati Athanasii Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus, et qui tibi dignè meruit famulari, ejus intercedentibus meritis ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.

EXAUCEZ, Seigneur, les prieres que nous vous offrons en la fête de votre Confesseur et Pontife S. Athanase : et comme il vous a dignement servi, daignez nous délivrer aussi de tous nos péchés en considération de ses mérites et de son intercession. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée de la seconde Épître de saint Paul aux Corinthiens. Chap. 4.

FRATRES : Non nosmetipsos prædicamus, sed Jesum Christum Dominum nostrum ; nos autem servos vestros per Jesum : quoniam Deus qui dixit de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris, ad illuminationem scientiæ claritatis Dei, in facie Christi Jesu. Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus : ut sublimitas sit virtutis Dei, et non ex nobis. In omnibus tribulationem patimur, sed non angustiamur : apo-

NOUS ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais nous prêchons Jesus-Christ Notre-Seigneur, et nous faisons profession nous autres d'être vos serviteurs pour l'amour de Jesus : d'autant que Dieu, qui commanda que la lumiere sortît du milieu des ténebres, a répandu lui-même sa clarté dans nos cœurs, pour faire connoître avec plus d'éclat la gloire de Dieu dans ce qui paroît de Jesus-Christ ; mais nous avons ce trésor dans des vases d'argile, afin que ce qu'il y a de sublime en nous

iamur, sed non destituimur : persecutionem patimur, sed non derelinquimur : dejicimur, sed non perimus : semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. Semper enim nos qui vivimus, in mortem tradimur propter Jesum : ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali. Ergo mors in nobis operatur, vita autem in vobis. Habentes autem eumdem spiritum fidei, sicut scriptum est : Credidi propter quod locutus sum, et nos credimus, propter quod et loquimur : scientes quoniam qui suscitavit Jesum, et nos cum Jesu suscitabit, et constituet vobiscum.

vienne de la vertu de Dieu, et non pas de nous. Nous trouvons par-tout des sujets d'affliction, mais cela ne nous réduit pas à l'extrémité ; nous sommes dans de grandes inquiétudes, mais nous ne sommes pas sans ressources ; nous sommes persécutés, mais nous ne sommes pas abandonnés ; nous sommes renversés, mais nous ne périssons pas ; portant toujours dans notre corps la mortification de Jesus, en quelque lieu que nous allions, afin que la vie de Jesus se fasse voir aussi dans nos corps. Car tandis que nous vivons nous sommes sans cesse livrés à la mort pour Jesus ; afin que la vie de Jesus se fasse voir aussi dans notre chair mortelle. La mort agit donc en nous, et la vie en vous ; mais ayant le même esprit de foi conformément à ce qui est écrit : J'ai cru, et c'est pour cela que j'ai parlé ; nous croyons aussi, et c'est pour cela aussi que nous parlons ; sachant que celui qui a ressuscité Jesus, nous ressuscitera de même avec Jesus, et nous fera paroître devant lui avec vous.

L'attachement des Fidelles de Corinthe à la doctrine que saint Paul leur avoit prêchée, et les artifices dont se servoient quelques faux Apôtres pour decrier saint Paul, donnerent lieu à cette seconde Lettre. Dans ce quatrieme chapitre d'où l'Epître de la Messe est tirée, le but de l'Apôtre est de montrer qu'encore que les Ministres de l'Evangile fussent assujettis à beaucoup de miseres, et exposés à beaucoup d'humiliations et d'adversités, cela ne devoit pas rebuter les Fidelles.

RÉFLEXIONS.

Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais nous prêchons Jesus-Christ. Il n'y a que les fidelles Ministres de l'Evangile qui ayent droit de parler de la sorte; mais combien de Ministres infidelles! Plusieurs ne prêchent Jesus-Christ que pour se prêcher eux-mêmes; leur but principal, c'est leur propre estime et leur réputation. De là ces récits éternels de ses travaux, de ses succès, de ses prétendues merveilles; de là ce dégoût universel, ce dédaigneux mépris de tout ce qui croît dans une autre terre; rien ne paroît précieux à leurs yeux que ce qui naît dans leur propre fonds. L'Esprit de Dieu a d'autres sentimens, et parle toujours un autre langage; un homme apostolique s'estime peu, et se loue encore moins.

Quelle différence des croix qu'on trouve dans le service de Dieu, et des épines qu'on trouve au service du monde! Celles-là durent peu, et portent un fruit d'un goût merveilleux; celles-ci sont toujours stériles, elles piquent et blessent, et leur blessure ne guérit point.

Il faut l'avouer, les adversités sont de toutes les saisons, et naissent dans toutes les terres; nul climat qui ne soit le leur. Mais les adversités que Dieu envoie aux gens de bien sont d'une autre nature que celles que souffrent les gens du monde: les chagrins mortels, les amertumes intérieures, les dépits cuisans, le désespoir accompagnent toujours ces malheureuses victimes de l'ambition; et quelle ressource trouvent-ils dans leurs miseres? Nous avons des traverses, s'écrie l'Apôtre; mais nous ne sommes pas réduits à l'extrémité. Nous sommes dans des inquiétudes; mais nous ne sommes pas sans ressource. C'en est une grande que la

main même qui seme ces croix, et qui répand ces amertumes. On sait que l'astre qui excite les brouillards, a la vertu de les dissiper. Il est consolant de penser qu'il n'y a pas un cheveu de notre tête qui ne soit compté, et que Dieu ne conserve; il est doux de savoir qu'on a pour rémunérateur celui-là même qu'on a pour modele, et qu'on doit avoir pour Juge; il est glorieux de marcher sur les traces du Sauveur, de remplir dans soi-même les restes des souffrances de Jesus-Christ, de porter ses livrées. Il n'est pas surprenant que le même Apôtre s'écrie en un autre endroit : Je suis rempli de consolation; je suis dans un excès de joie au milieu de mes tribulations et de toutes mes peines. Quel mondain en a jamais pu dire autant? Il y a des persécutions, il y a des tribulations, il y a des traverses dans le monde; mais quelles sont les ressources, quels en sont les adoucissemens, quel en est le prix, et quelle en sera la récompense?

Nous sommes persécutés, continue l'Apôtre, *mais nous ne sommes pas abandonnés*. Ce divin Sauveur que saint Etienne vit debout à la droite de Dieu, est encore présent à tous les combats que soutiennent ceux qui le servent. La véritable Religion trouve des ennemis qui la persécutent; mais elle trouve dans son propre fonds les armes pour se défendre, et tous les secours dont elle a besoin. On peut dire la même chose de la vertu chrétienne.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 10.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Cùm persequentur vos in civitate ista, fugite in aliam. Amen dico vobis, non consummabitis civitates Israël, donec veniat Filius Hominis. Non est Discipulus super Magistrum, nec servus super Dominum suum. Sufficit Discipulo, ut sit sicut Magister ejus : et servo, sicut Dominus ejus. Si patrem familias Beelzebub vocaverunt, quantò magis domesticos ejus ! Ne ergo timueritis eos. Nihil est enim opertum, quod non revelabitur ; et occultum, quod non scietur. Quod dico vobis in tenebris, dicite in lumine : et quod in aure auditis, prædicate super tecta. Et nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere : sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere ingehennam.

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez-vous-en dans une autre. Je vous le dis en vérité, vous n'aurez pas été par toutes les villes d'Israël que le Fils de l'Homme viendra. Le Disciple n'est pas au-dessus du Maître, ni l'esclave au-dessus de son Seigneur. Il suffit au Disciple d'être comme son Maître, et à l'esclave d'être comme son Seigneur. S'ils ont appelé le Pere de famille Béelzébub, combien plus feront-ils le même à ses domestiques. Ne les craignez donc point : car il n'y a rien de caché qui ne vienne à se découvrir, ni rien de secret qui ne vienne à se savoir. Ce que je vous dis dans les ténebres, dites-le en plein jour ; et ce qui vous est dit à l'oreille, publiez-le sur les toits. Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et qui ne peuvent ôter celle de l'ame ; mais craignez plutôt celui qui peut précipiter dans l'enfer l'ame et le corps.

MÉDITATION.

De la crainte de Dieu.

PREMIER POINT.

ONSIDÉREZ que la crainte de Dieu est le ncipe de la véritable sagesse; la foi, la raison, bon sens inspirent cette crainte ; et n'est-ce la plus insigne folie de ne craindre pas Dieu? Craignez Dieu, dit le Sage (*a*), et observez commandemens ; car c'est-là le tout de omme. On peut dire que sans cette crainte omme n'est rien. Fût-il le plus brillant, le is bel esprit de l'univers ; cet homme, fût-il vé par sa naissance, par son emploi, par richesses, par ses belles qualités, sur la e de tous les autres hommes, s'il n'a pas la inte de Dieu, qu'est-il aux yeux de Dieu qui il juge sainement de toutes choses ? que a-t-il aux yeux de toutes les créatures durant te infinie durée des siecles ? que sera-t-il me à ses propres yeux durant toute l'éternité ? On aura craint, car la crainte est autant ffet de l'amour-propre que de la raison ; st une inquiétude de l'ame qui la porte à oire qu'un bien qu'elle désire n'arrivera pas ; st une appréhension d'un mal qui nous mece ; tout cela est trop naturel pour en être empt. On craint donc d'une crainte raisonble, c'est prudence. Et qu'aura-t-on craint ? privation d'un prétendu bien dont on doit être dispensablement dépouillé ; une diminution nonneur, de réputation, de crédit qui ne bsistent guere que dans l'opinion, et qui doivent

(a) *Luc.* 12.

toujours disparoître comme des songes. On craint des infirmités, des maladies qu'on ne sauroit guere éviter ; on craint des adversités qui sont inséparables de la vie ; enfin on craint la mort qu'on sait bien devoir nécessairement arriver : et l'on ne craint pas Dieu, l'auteur et la source unique de tous les biens ! On ne craint pas Dieu, de qui seul dépend notre fortune durant le temps, et notre félicité dans l'autre vie. On ne craint pas Dieu, qui seul peut calmer les flots, dissiper les orages, prévenir les malheurs, et ôter à la mort ce qu'elle a de plus affreux. On ne craint pas Dieu, qui est le seul, à proprement parler, que nous ayons à ménager, le seul que nous devions craindre. Il n'y a que des insensés qui puissent n'avoir pas cette crainte. Quelle preuve plus sensible de folie que cette effrontée, que cette impie sécurité ? La crainte des maux de cette vie peut avoir de la foiblesse ; mais la crainte de Dieu est inséparable de la véritable sagesse, et de la grandeur d'ame. Il n'y a que les fous et les enfans qui ne craignent point les plus affreux précipices. Ne pas craindre Dieu, c'est toujours et foiblesse d'esprit et corruption de cœur.

La crainte de Dieu est inséparable des principales vertus Chrétiennes. On croit, quand on craint ; on espere, quand on craint de perdre ; et comme ce n'est point ici une crainte servile, mais filiale, c'est-à-dire, une crainte d'amour et de respect, la charité n'en est jamais exclue. Ces vertus capitales de notre Religion se trouvent-elles dans une ame qui ne craint pas Dieu ?

SECOND POINT.

Considérez quel est le véritable sens de cet oracle : Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et qui ne peuvent ôter celle de l'ame,

t-on haï, disgracié, outragé, persécuté à rance ; la persécution allât-elle même jusqu'à r la vie, c'est un bien qu'on doit un jour né- sairement perdre ; mais les hommes ne sau- ent pousser leur malice ni leur pouvoir plus n, ils ne peuvent qu'avancer de quelques jours dépouillement inévitable ; mais cette ame rnelle n'est point de leur juridiction. Que llustres Martyrs ont expiré sur les échafauds ! e de gens innocens maltraités ! que de per- nnes vertueuses dans l'obscurité et dans la ssiere ! Saint Athanase en est un bel exemple. ur disgrace a été l'ouvrage de la malice des mmes ; mais cette disgrace n'a servi qu'à ner un plus haut prix à leur mérite ; leur ire en reçoit à présent un nouvel éclat dans Ciel : nulle de leurs disgraces, nulle de rs persécutions qui ne trouve place dans leurs ges.

Craignez plutôt, continue le Sauveur, celui i peut précipiter dans l'enfer l'ame et le ps. Que craindra-t-on si l'on ne craint un eu si puissant, un Juge si formidable ?

Quoi de plus raisonnable, quoi de plus na- el que de craindre de déplaire à un Dieu, i seul peut nous rendre heureux, et qui nous fait, et nous fait encore tous les jours plus biens que nous n'en pouvons comprendre ? oi de plus juste que de craindre d'irriter un eu qui pour une seule offense grieve précipite corps et l'ame dans des feux éternels ? Nulle issance sur la terre qui soit à craindre au- là de cette vie ; mais la colere de Dieu ne fait jamais plus sentir ; elle n'est en effet nais plus terrible qu'après la mort ; supplices rnels, feux inextinguibles, remords qui ne sent point, vengeance sans mesure, sans rnes, sans relâchement, à l'égard de tous ux qui meurent dans la disgrace. Que vous

en semble, a-t-on raison de craindre Dieu? et qu'est-ce qu'un homme qui n'a pas cette crainte? Aura-t-il de la droiture, de la retenue, de la probité? quelle modération mettra-t-il à ses plaisirs? quel frein à ses passions? quelle mesure, quelles bornes à sa cupidité, à la licence et au libertinage? La crainte de Dieu est cette haie qui défend la vigne; cette haie est-elle ôtée, la vigne est exposée au pillage; ce mur est-il détruit, qui peut l'empêcher d'être foulée aux pieds?

Donnez-moi, Seigneur, cette crainte si nécessaire et si salutaire. Que je vous aime, mon divin Sauveur, et que je ne craigne rien tant que de vous déplaire. Que je ne craigne rien tant que de ne vous pas aimer durant le temps et durant toute l'éternité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Confige timore tuo carnes meas : à judiciis enim tuis timui. Psal. 118.

Pénétrez-moi de votre crainte, afin que je sois plus en état d'éviter vos terribles jugemens.

Beatus vir qui timet Dominum : in mandatis ejus volet nimis. Psal. 111.

Heureux l'homme qui craint le Seigneur, et qui met tout son plaisir à en accomplir les commandemens.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA crainte de Dieu, dit le Prophete (*a*), est le principe de la véritable sagesse; rien ne prouve mieux la petitesse, l'imbécillité de l'esprit et la corruption du cœur que de ne pas craindre Dieu. Il y a une crainte purement servile, c'est celle des esclaves, qui n'a pour objet que les châtimens, et nullement le mérite de

(a) *Psal.* 10.

personne. Nous ne sommes point les enfans l'esclave, dit saint Paul (*a*), mais de celle est libre ; notre crainte doit être celle des ans qui craignent de déplaire à un pere qu'ils ent. Plus on aime, plus on craint de déso-r, de déplaire à celui qu'on aime : et c'est là que vient cette ponctualité à s'acquitter ses devoirs, ce désir de prévenir le com-ndement, cette délicatesse de conscience s tous ceux qui ont de la Religion et de la é. Etudiez-vous à avoir cette crainte de Dieu alutaire. L'esprit s'aprivoise avec le vice, la science s'aveugle, et le cœur se durcit par bitude dans le péché : alors on craint peu, nsensiblement on cesse de craindre : on traite vaines frayeurs, de petitesse de génie, de pules déraisonnables, cette crainte de Dieu, e délicatesse de conscience qu'on perd toujours c l'innocence, et qui ne revient que rarement. dez-vous bien de railler jamais de cette scru-euse délicatesse, qui est l'apanage des ames tes. Que leur ferveur, leur ponctualité, leur lance vous humilie et vous confonde ; par-- en toujours avec estime, avec éloge, et gnez toujours d'offenser Dieu.

.° Fuyez ces personnes qui font les prétendus rits forts, en faisant profession de ne rien ndre, ou de craindre peu ; ces personnes, ui tout ce qui flatte la cupidité et l'amour-ore, paroît permis, qui ne doutent de rien : gens qui traitent de minuties et d'inutilités pratiques de piété les plus utiles. La conver-on de ces sortes de gens, d'ordinaire en ap-nce assez réglée, est contagieuse. N'ayez honte d'avoir une conscience timorée. Quelle nte, quelle scrupuleuse délicatesse même t-on pas pour ne pas déplaire au Prince ? cun se fait honneur de ses scrupules sur cet

(*a*) *Gal.* 4.

article : et depuis quand rougira-t-on de son attention à plaire à Dieu ? Examinez aujourd'hui s'il n'y a rien dans votre domestique, dans votre famille, dans votre négoce, dans vos affaires, dans toute votre conduite qui demande quelque réforme, s'il n'y a rien qui vous donne sujet de craindre. Avez-vous des enfans, des domestiques, des inférieurs : répétez-leur souvent cette belle leçon que Tobie faisoit si souvent à son fils : *Omnibus diebus vitæ tuæ in mente habeto Deum, et cave ne aliquando peccato consentias :* Ayez Dieu dans l'esprit tous les jours de votre vie, et gardez-vous de consentir jamais à aucun péché. Nous serons heureux si nous craignons Dieu, *si timuerimus Deum.* C'est une sainte dévotion de dire souvent l'oraison suivante : Seigneur, faites-nous avoir sans cesse une crainte respectueuse, un amour ardent de votre saint Nom ; puisque vous n'abandonnez jamais ceux que vous avez établis en la solidité de votre amour. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ. *Sancti nominis tui Domine timorem pariter et amorem fac nos habere perpetuum : quia nunquam tuâ gubernatione destituis quos in soliditate tuæ dilectionis instituis. Per Dominum, etc.*

TROISIEME JOUR.

L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

L'INVENTION de la sainte Croix est une Fête que l'Eglise célebre en mémoire de la découverte de ce glorieux trophée de notre Rédemption à Jérusalem par sainte Hélene mere de Constantin, l'an 326, un peu après que cet Empereur eut vaincu Maxence, en vertu du signe de la Croix.

Constantin allant pour combattre ce Tyran
i avoit une armée de près de deux cent mille
mmes, vit bien qu'il avoit besoin d'un secours
ɔérieur. Il s'adressa au Dieu des Chrétiens,
nt il n'ignoroit pas la toute-puissance, ne
ɜsant durant sa marche d'invoquer ce seul Dieu.
vit en plein jour une Croix dans le Ciel plus
rnineuse que le soleil, autour de laquelle
lisoit ces paroles : *In hoc Signo vinces :* C'est
ce Signe que vous vaincrez. Cette merveille
ɔnna l'Empereur et toute l'armée. La nuit sui-
nte Jesus-Christ apparut à Constantin avec le
ême signe qu'il avoit vu dans le Ciel, et lui
donna d'en faire une image, et de s'en servir
drapeau dans les combats. L'Empereur obéit ;
fit venir incessamment des Joailliers et des
rfevres, et leur expliquant la figure de l'En-
ɜigne qu'il vouloit faire, leur ordonna de la
ire d'or, et de l'enrichir de pierres précieuses.
L'ouvrage fut bientôt achevé ; c'étoit une
roix d'or de la hauteur d'une pique, enrichie
e pierreries d'un grand prix ; au-dessus étoit
n chiffre ou monogramme, qui marquoit le
om de Jesus-Christ, et qui étoit accompagné
e la premiere et de la derniere lettre de l'al-
habet Grec, pour signifier que Jesus-Christ est
e commencement et la fin de toutes choses. De
a traverse de la Croix pendoit un petit drapeau
arré d'une étoffe très-précieuse de pourpre tissue
l'or et chargée de pierres précieuses : au-dessus
lu drapeau, et au-dessous du chiffre étoient le
ɔuste de l'Empereur et ceux de ses deux fils
en or ; et cette nouvelle enseigne fut appelée
Labarum, qui étoit portée devant l'Empereur
par les plus braves et les plus pieux de ses
Gardes. Constantin en fit faire plusieurs sem-
blables pour toutes ses troupes ; lui-même
portoit sur son casque une Croix d'or dans le
monogramme du Sauveur du Monde, et les

soldats le portoient aussi sur leurs boucliers. Ayant fait venir des Evêques, il voulut être instruit de notre Religion, et il prit la résolution dès-lors de n'en souffrir point d'autre dans son Empire.

Cependant Maxence fit sortir ses troupes de Rome au nombre de plus de cent et quatre-vingt mille hommes. Constantin plein de confiance en la Croix de Jesus-Christ, les défit; Maxence se noya dans le Tibre : jamais victoire ne fut plus complete. Rome ouvrit ses portes aux victorieux, qui pour témoigner qu'il devoit cette victoire à la Croix, fit faire sa statue dans Rome, tenant ce trophée de notre rédemption à la main, avec une inscription qui marquoit sa foi et sa gratitude.

Après l'entiere défaite de Licinius Empereur d'Orient, Constantin se voyant seul maître des deux Empires, mit tous ses soins à faire fleurir la véritable Religion, en détruisant les malheureux restes du paganisme.

Les Païens n'avoient rien oublié pour profaner les Lieux saints, et pour abolir la mémoire de la Résurrection du Sauveur du Monde. Ils avoient comblé la grotte du saint Sépulcre, élevé même au-dessus une grande quantité de terre, pavé de pierres le haut; et ils y avoient bâti un Temple de Vénus, où ils offroient les plus abominables sacrifices à cette Idole, empêchant par-là les Chrétiens d'y paroître jamais. Constantin donna ordre de détruire ce monument de l'impiété, et d'y bâtir une Eglise si magnifique, qu'elle surpassât les plus superbes édifices des autres Villes. Il écrivit pour cela à l'Evêque Macaire : « J'ai » donné ordre, lui dit-il, à Dracilien Vicaire des » Préfets du Prétoire et Gouverneur de la Pro- » vince, d'employer suivant vos ordres, les ou- » vriers nécessaires pour élever les murailles. » Mandez-moi quels marbres précieux et quelles

» colonnes vous jugerez plus convenables, afin » que je les y fasse conduire. Je serai bien aise » de savoir si vous jugez à propos que la voûte » de l'Eglise soit ornée de lambris, ou de quel- » que autre sorte d'ouvrage : si c'est du lambris, on y pourra mettre de l'or. »

Sainte Hélene mere de l'Empereur voulut se harger elle-même de ce grand ouvrage. Elle toit alors âgée de quatre-vingts ans, uniquement occupée depuis long-temps aux œuvres de iété et de charité, et à tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire de la Religion et de l'Eglise. 'Empereur avoit voulu qu'elle fût appelée Auuste et reconnue Impératrice, et qu'elle disposât comme il lui plairoit de l'argent de son pargne, et de ses trésors. Ennemie du faste, lle étoit habillée fort simplement ; mais elle 'épargnoit rien pour enrichir et pour orner isqu'aux plus petits Oratoires des moindres illes.

Nonobstant son grand âge, cette pieuse Prinesse vint à Jérusalem. Etant montée sur la mongne de Golgotha, brûlant du désir de trouver Croix du Sauveur, elle surmonta toutes les fficultés qui sembloient devoir la rebuter de sa cherche. Ces difficultés étoient grandes, parce ie, comme dit Sozomene, les Gentils en haine i nom Chrétien avoient fait tous leurs efforts our abolir même la mémoire du lieu où étoit le int Sépulcre ; ils y avoient fait apporter quanté de terre et de pierres, en sorte qu'ils avoient nsidérablement élevé le terrein, sur lequel ils oient encore bâti un Temple à Venus, comme a dit, et placé la statue de Jupiter sur l'enoit même où étoit le saint Sépulcre.

Sainte Hélene commença par faire abbattre le emple et l'Idole ; on ôta ensuite les terres ; et r les avis d'une ancienne tradition, elle fit ouser si avant, que l'on découvrit enfin le

saint Sépulcre, auprès duquel on trouva trois Croix de même grandeur et de même forme, sans qu'on pût discerner quelle étoit celle du Sauveur; le titre où Pilate avoit écrit, *Jesus de Nazareth, Roi des Juifs*, avoit été arraché, et étoit parmi ces Croix; ce qui faisoit assez voir que l'une des trois étoit celle qu'on cherchoit; mais il ne fut jamais possible de la connoître.

Dans cet embarras l'Impératrice consulta saint Macaire Evêque de Jérusalem, lequel fut d'avis qu'on fît toucher ces trois Croix à des malades, ne doutant point que Dieu ne déclarât par des miracles quelle étoit la vraie Croix du Sauveur. Cet expédient fort approuvé, on appliqua ces trois croix séparément sur une Dame de qualité qui étoit à l'agonie : les deux premieres n'opérerent rien; mais à peine la malade eut touché la troisieme, qu'elle fut guérie sur le champ en présence d'une foule de peuple qui fut témoin du miracle. Pour s'assurer encore davantage de la vérité, on mit des corps morts sur ces croix, et la seule qui avoit déjà fait le premier miracle, ressuscita celui qui fut mis sur elle; et dès-lors on rendit à ce glorieux trophée de notre rédemption le culte qui lui étoit dû.

L'Impératrice sainte Hélene fit bâtir une magnifique Eglise au même endroit où la Croix avoit été trouvée, et dans cette Eglise elle remit la moitié de ce bois sacré qu'elle fit enchâsser richement; et elle apporta l'autre moitié à l'Empereur Constantin son fils, qui reçut ce riche présent avec une vénération singuliere. Ce Prince persuadé qu'il ne pouvoit pas enrichir davantage sa nouvelle ville de Constantinople, qu'en enfermant dans ses murs un trésor si précieux, fit mettre une portion de ce bois sacré dans sa statue élevée au milieu de la grande place sur une magnifique colonne de porphyre, tenant en sa main droite une pomme d'or avec cette inscription;

n : *O Christ mon Dieu, je vous recommande cette lle.* Le reste de cet instrument sacré de notre lemption fut envoyé à Rome, et placé dans la ignifique Eglise que cet Empereur y fit bâtir près, et qui fut appelée pour cela l'Eglise de inte-Croix de Jérusalem.

Saint Cyrille qui fut Evêque de Jérusalem igt ans après saint Macaire, témoigne que nivers se trouva en peu de temps rempli de orceaux de la portion de la Croix qui étoit à rusalem, parce que ses prédécesseurs depuis nt Macaire et lui-même en donnoient des parlles aux Pélerins de qualités qui venoient par votion à Jérusalem pour la voir, et pour la vérer ; et le même Pere ajoute, comme témoin ulaire, que cette portion de la Croix ne diminoit point pour être ainsi coupée si souvent, et elle renouveloit visiblement le miracle de la ltiplication des cinq pains, étant sans cesse tribuée en morceaux sans être diminuée.

Saint Paulin qui vivoit en 400, dit que cette rtu miraculeuse de ce bois sacré, qui tout mort il est, semble se reproduire encore comme l étoit vivant, lui a été communiquée par l'atchement de cette chair divine, qui ayant ffert la mort sur ce même bois, l'a vaincue r une Résurrection glorieuse : *Crux in materia ensata, vim vivam tenens, ita ex illo tempore umeris penè hominum votis lignum suum commevit, ut detrimenta non sentiret, et quasi intacta maneret quotidie dividuam sumentibus, et semper am venerantibus ; sed istam imperibilem virtun, et indelebilem soliditatem de illius carnis Sanine bibit, quæ passa mortem, non vidit corrupnem.* Cette Croix, toute matérielle qu'elle est, toute seche, n'ayant plus rien de végétable, mble encore vivre et se nourrir : de sorte que puis ce temps-là, coupée en un nombre infini de rcelles pour satisfaire aux vœux et à la dévo-

tion des Fidelles, elle ne diminue point ; et quoique tant de gens en ayent des morceaux, on diroit qu'on n'y a pas touché, et elle paroît toujours toute entiere à ceux qui viennent l'honorer. Il est aisé de voir qu'elle tire cette vertu miraculeuse d'intégrité par laquelle elle se conserve toujours toute entiere, du sang précieux de ce Corps adorable qui, ayant souffert la mort, a été exempt de corruption. C'est ainsi que parle saint Paulin de ce miracle de la Croix dans l'Epître XI à Sévere.

Comme c'étoit l'ancienne coutume des Juifs d'enterrer tous ceux qu'on faisoit mourir comme criminels, avec tous les instrumens de leur supplice, outre le titre on trouva encore les clous, et probablement aussi la couronne d'épines, qui du temps de Grégoire de Tours qui vivoit dans le sixieme siecle, paroissoit encore si verte, que ce saint et savant Evêque dit qu'elle sembloit reverdir tous les jours. On ne sait pas ce que sainte Hélene fit du Titre de la Croix ; mais pour ce qui regarde les clous, la pieuse Princesse en fit tout le cas que méritoit une si précieuse Relique. Saint Ambroise, saint Grégoire de Nazianze, Nicephore et Zonaras assurent que sainte Hélene ne trouva que trois clous avec la Croix. Il fut aisé de les distinguer de ceux qui avoient servi au crucifiement des deux Larrons, parce que ceux-ci étoient tous mangés de rouille, au lieu que ceux du Sauveur s'étoient miraculeusement conservés, et paroissoient tout neufs. L'Impératrice en fit employer un au mors du cheval de Constantin ; et saint Ambroise ajoute que sainte Hélene en fit mettre un autre au diademe ou au casque de l'Empereur, et qu'elle fit jeter le troisieme dans la mer Adriatique pour appaiser la tempête. On assure que ce clou ne fut pas perdu, mais qu'il revint sur l'eau comme autrefois la hache du Prophete Elisée ; de sorte que sainte

Hélene l'estima plus que les autres, et le donna à l'Eglise de Treves, dont saint Agrice étoit alors Archevêque, pour qui elle avoit une singuliere vénération. Elle fit présent quelque temps après à l'Eglise de Latran de celui qui avoit été mis au casque ou diademe de l'Empereur, et envoya ensuite à l'Eglise de Milan celui que l'on avoit attaché au mors du cheval de ce Prince.

L'Invention, ou la découverte de ce glorieux trophée de notre Rédemption étoit trop avantageuse à toute l'Eglise pour n'en pas célébrer la mémoire avec solemnité. Cette Fête étoit déjà établie en France sous le regne de la premiere Race de nos Rois; et l'on en trouve l'Office dans les anciens Missels de la Liturgie Gallicane. Le Roi Errige qui régnoit en Espagne dans le septieme siecle, donna une déclaration qui se trouve encore parmi les loix des Visigoths, qui obligeoit les Juifs qui se trouvoient dans ses Etats, de célébrer la Fête de l'Invention de la Sainte-Croix, comme celles de l'Annonciation, de Noël, de la Circoncision, de l'Epiphanie, de Paques et de l'Ascension.

Ce n'est que pour rapprocher cette Fête le plus qu'il est possible de la solemnité de la Passion du Sauveur, et de l'adoration de la Croix, qu'on l'a fixée au troisieme de Mai, c'est-à-dire, au premier jour libre d'après le terme de la Pâque, dont l'octave peut aller jusqu'au second.

On conserve en plusieurs Eglises des portions considérables de la vraie Croix: outre celle qui est à Rome, on en voit en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne et en Portugal. Justin, second Empereur de Constantinople, en envoya une partie considérable à sainte Radegonde, femme du Roi Clotaire I, qui en enrichit son Monastere de Sainte-Croix à Poitiers, et ce fut en cette occasion que Fortunat qui étoit alors auprès de cette Sainte, et qui fut ensuite Evêque de cette

Ville, composa ces Hymnes célebres qui ont été ensuite employées dans l'Office de la Passion et de la Croix, et qui commencent par ces mots : *Vexilla Regis prodeunt*, et par ceux-ci : *Pange lingua gloriosi lauream certaminis.* Saint Grégoire envoya une parcelle de la vrai Croix, comme un très-riche présent, à Reccarede Roi des Goths en Espagne. Saint Louis retira des Vénitiens la partie qui étoit restée à Constantinople, il la fit transporter en France l'an 1241, et la mit avec la sainte Couronne d'épines qu'il avoit reçue du même lieu deux ans auparavant, dans la Sainte-Chapelle qu'il bâtit en 1242.

La Messe de ce jour est en l'honneur de la sainte Croix.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui in præclara salutiferæ Crucis Inventione Passionis tuæ miracula suscitasti : concede, ut vitalis ligni pretio, æternæ vitæ suffragia consequamur. Qui vivis et regnas, etc.

O DIEU, qui en la merveilleuse Invention de la sainte Croix, avez renouvelé les miracles de votre Passion : accordez-nous, s'il vous plaît, que par le prix de cet arbre de vie nous obtenions les suffrages qui nous procurent la vie éternelle. Qui vivez et régnez, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître du Bienheureux Paul, Apôtre, aux Philippiens. Chap. 2.

FRATRES : Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu : qui cùm in forma Dei esset, non

MES Freres : Entrez pour cela dans les mêmes sentimens qu'a eu Jesus-Christ, lui qui étant l'image de Dieu,

rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo : sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo. Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen, quod est super omne nomen : ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, et infernorum : et omnis lingua confiteatur, quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris.

n'a point cru que d'être égal à Dieu ce fût pour lui une usurpation : qui cependant s'est anéanti lui-même, prenant la figure d'esclave, s'étant fait semblable aux hommes, et s'étant trouvé dans la condition de l'homme, il s'est abaissé lui-même, ayant été obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur la Croix. C'est pour cela aussi que Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom ; afin qu'au nom de Jesus, tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre, et dans les enfers, fléchisse le genou, et que toute langue confesse que le Seigneur Jesus-Christ est dans la gloire de Dieu le Pere.

Les Chrétiens de Philippes en Macédoine, qui avoient donné en plusieurs rencontres à saint Paul des preuves sensibles de leur affection, redoublerent leurs charités, lorsqu'ils apprirent qu'il étoit prisonnier à Rome pour Jesus-Christ ; c'est ce qui obligea cet Apôtre de leur écrire cette admirable Lettre l'an 62.

RÉFLEXIONS.

Rien ne doit tant nous humilier que notre orgueil. S'en faire accroire, s'enorgueillir, s'estimer plus que les autres, parce qu'on trouve le nom de sa famille écrit sur de vieux parchemins, ou parce qu'on a un bisaïeul qui avoit du mérite ; être plein de l'idée de soi-même, aimer la distinction, vouloir que tout plie devant nous. Et pourquoi ? Parce qu'on a une charge qui nous éleve sur nos égaux ; parce qu'on a acheté une terre qui a de beaux droits ; parce qu'on est un peu plus richement habillé que les autres. Quand

on remonte jusqu'à la source de notre orgueil, en bonne foi n'a-t-on pas sujet de s'humilier? et si cette maladie étoit moins commune, la nommeroit-on autrement que folie? Quelle plus visible imbécillité? peu de gens qui veulent être à niveau de leurs égaux; encore moins à qui la tête ne tourne, dès qu'ils se voient élevés d'un degré sur les autres. Voilà ce que nous dit la simple raison; mais quelles réflexions, et quels sentimens ne doit pas nous inspirer la foi touchant notre orgueil?

Avoir horreur de l'obscurité dans laquelle on est né, fuir le mépris et l'humiliation comme un grand mal, ne soupirer qu'après les honneurs et l'éclat, n'avoir du goût que pour la distinction, vouloir primer par-tout, et par-tout ambitionner le faste et les premieres places, et tout cela à la vue d'un Dieu qui s'est anéanti lui-même, prenant la figure d'esclave; qui s'est humilié, abaissé jusqu'à mourir, et à mourir sur la Croix: et les adorateurs de ce Dieu ainsi humilié s'enorgueillissent! La vanité, l'amour de la gloire, l'ambition, sont la passion dominante de la plupart des Chrétiens. Cette femme mondaine, dont le faste et la vanité auroient été répréhensibles chez les Païens, et qui fait de sa beauté son idole, se prosterne devant la Croix, adore Jesus-Christ humilié, prétend n'avoir point d'autre Religion que l'Evangile: cet homme dont l'ambition est sans bornes, se dit Disciple de Jesus-Christ, veut mourir en tenant le Crucifix en ses mains, croit les Mysteres de sa Religion, et fait profession d'en suivre la doctrine. On traite d'extravagance bien des choses qui ne sont pas si opposées au bon sens que cette pitoyable conduite. On s'étonne après cela que l'erreur fasse tant de progrès! L'hérésie est la fille de l'orgueil; la foi se nourrit de l'humilité, la Religion est toujours foible,

languissante, souvent éteinte dans ces ames orgueilleuses. Que l'erreur soit dans l'esprit ou dans les mœurs, en est-on moins à plaindre !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 3.

In illo tempore : Erat homo ex Pharisæis, Nicodemus nomine, Princeps Judæorum. Hic venit ad Jesum nocte, et dixit ei : Rabbi, scimus quia à Deo venisti Magister : nemo enim potest hæc signa facere, quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo. Respondit Jesus, et dixit ei : Amen, amen dico tibi, nisi quis renatus fuerit denuò, non potest videre regnum Dei Dicit ad eum Nicodemus : Quomodo potest homo nasci, cùm sit senex ! numquid potest in ventrem matris suæ iteratò introire, et renasci ! Respondit Jesus : Amen, amen dico tibi, nisi quis renatus fuerit ex aquâ et Spiritu sancto, non potest introire in regnum Dei. Quod natum est ex carne caro est : et quod natum est ex spiritu, spiritus est. Non mireris quia dixi tibi : oportet vos nasci denuò. Spiritus ubi vult spirat : et vocem ejus audis, sed nescis unde veniat, aut quò vadat : sic est omnis, qui natus est ex spiritu. Res-

En ce temps-là : Un des Pharisiens nommé Nicodeme, homme considérable parmi les Juifs, alla trouver Jesus la nuit, et lui dit : Maître, nous savons que vous êtes envoyé de Dieu pour enseigner : car nul ne peut faire ces miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. Jesus lui répondit : En vérité, en vérité je vous le dis : nul ne peut voir le Royaume de Dieu, s'il ne naît une seconde fois. Nicodeme lui dit : Comment un homme qui est vieux peut-il naître ! Est-ce qu'il peut rentrer dans le ventre de sa mere, et naître tout de nouveau ! En vérité, en vérité je vous le dis, repartit Jesus, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne soyez pas surpris de ce que je vous ai dit : il faut que vous naissiez une seconde fois. L'esprit souffle où il lui plaît, et vous entendez le son, mais vous ne savez d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de quiconque est né de l'esprit.

pondit Nicodemus, et dixit ei : Quomodo possunt hæc fieri ! Respondit Jesus, et dixit ei : Tu es Magister in Israël, et hæc ignoras ! Amen, amen dico tibi, quia quod scimus loquimur, et quod vidimus testamur, et testimonium nostrum non accipitis. Si terrena dixi vobis, et non creditis : quomodo, si dixero vobis cælestia, credetis ! Et nemo ascendit in cælum, nisi qui descendit de cælo, Filius Hominis, qui est in cælo. Et sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium Hominis ut : omnis, qui credit in ipsum, non pereat, sed habeat vitam æternam.

Nicodeme lui répondit : Comment cela se peut-il faire ? Quoi, lui dit Jesus, vous êtes Docteur en Israël, et vous ne savez pas cela ! En vérité, en vérité je vous le dis : nous parlons de ce que nous savons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu, et vous ne recevez point notre témoignage. Si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle le langage de la terre, comment me croirez-vous quand je vous parlerai le langage du Ciel ? Personne n'est monté au Ciel que celui qui est descendu du Ciel, c'est-à-dire, le Fils de l'Homme, qui est au Ciel. Et comme Moyse éleva en haut le serpent dans le désert, il faut que le Fils de l'Homme soit élevé de la même maniere, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

MÉDITATION.

Du mérite des Croix.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les croix, les adversités sont des remedes : les plus amers ne sont pas les moins salutaires. En fait de salut on ne doit jamais consulter les sens ; comme en fait de santé on ne doit point consulter le goût.

Depuis que Jesus-Christ a sanctifié la Croix par le choix qu'il en a fait ; depuis qu'il l'a anoblie, en en faisant son trône ; depuis qu'elle est devenue l'instrument de notre salut, elle est devenue

l'objet des vœux de tous les Saints : elle ne fait pas seulement le plus précieux ornement de la couronne des Princes, et la principale decoration des Autels ; elle est la terreur de tout l'enfer, le contre-poison de toutes les passions ; et l'on peut l'appeler l'arbre de vie. Nous pouvons dire la même chose des croix, des maladies, des disgraces, de toutes les adversités : rien n'est plus amer à la nature ; mais cette amertume est très-salutaire, et la source de bien des douceurs.

N'attribuons pas nos chagrins et nos inquiétudes à des causes étrangeres : tous nos déplaisirs, tous nos malheurs naissent dans notre propre fonds. Nos passions sont nos tyrans ; elles seules troublent notre repos, rendent nos jours peu calmes et peu sereins, fatiguent notre esprit et notre cœur ; et nous en sommes toujours les dupes. L'orgueil sur-tout, et l'amour du plaisir sont les deux grands mobiles de tous les chagrins de la vie ; mais qui ne sait que le premier fruit, pour ainsi dire, de la croix, c'est d'humilier l'esprit, et de dompter l'amour-propre ! L'ambition la plus démesurée, la fierté la plus hardie, se brisent toujours contre ce Trône ; la sensualité ne trouve guere à se nourrir dans les souffrances ; les croix humilient. La tête tourne sur ces hauteurs, dans ces postes si élevés ; une brillante fortune éblouit ; les fleurs entêtent ; toute prospérité est une dangereuse tentation : mais quand les croix nous font descendre de ces élévations ; quand on se voit à niveau de ceux-mêmes qu'on regardoit comme des inférieurs ; quand une disgrace écarte ces courtisans et ces flatteurs ; quand une maladie efface tous ces traits de beauté, éteint cette couleur vive et ces airs enjoués, et bannit de toutes les compagnies ; quand une perte considérable, une déroute des affaires, un malheur viennent nous couvrir de la poussiere qu'on avoit secouée depuis peu de temps ; quand tout

est dévoré, on devient humble ; la douceur et l'affabilité prennent la place de la fierté et de l'arrogance ; et avec le secours de la grace la conversion alors coûte peu. Rien ne nous rapproche tant de la raison et de la dévotion, que les adversités. La prospérité enivre ; les croix remettent la raison et la foi dans tous leurs droits.

Mon Dieu, qu'on connoît peu le mérite des croix ! ce sont des trésors cachés. On en trouve assez, il est vrai, mais connoît-on la vertu de son fruit ? On s'arrête à une écorce qui rebute, qui pique ; mais on ignore le prix d'un arbre dont le fruit est souverain. Hé, Seigneur, vous nous l'avez assez appris, combien les croix sont précieuses : quand est-ce que je les estimerai autant que je dois ?

SECOND POINT.

Considérez qu'il ne faut que faire attention à la maniere dont le Sauveur du Monde parle des croix, pour en connoître le prix, la nécessité et le mérite : Celui qui ne porte pas sa croix, dit-il (*a*), et ne me suit pas, ne peut être mon Disciple. Heureux ceux qui pleurent, dit-il ailleurs (*b*), car ils seront consolés. Le monde se réjouira ; les mondains vivront dans les plaisirs ; on les appellera les heureux du siecle : ce seront cependant les plus malheureux, les plus à plaindre, et gardez-vous bien de leur porter envie. Pour vous, vous aurez les croix en partage ; vous détremperez votre pain dans les pleurs ; les calomnies, les persécutions, toutes sortes d'adversités vous accompagneront par-tout (*c*) ; par-tout vous aurez à souffrir, à être méprisés, à être regardés comme ce qu'il y a de plus vil au monde, comme le rebut de tous les hommes ; et tout cela, parce que vous êtes mes favoris, mes héri-

(a) *Luc.* 24. (b) *Matth.* 1. (c) 1. *Cor.* 4.

tiers, les bien-aimés de mon Pere. Quel avantage revient-il à Jesus-Christ de nous voir souffrir, nous aimant aussi tendrement qu'il fait ? pourquoi veut-il que les croix soient notre apanage ? voilà le mystere que les mondains, que les hommes charnels et terrestres ne comprennent point ; mais que les hommes sages, les vrais Fideles, les Saints entendent sans peine. Depuis le péché du premier des hommes, la peine et le travail sont l'héritage qu'il nous a laissé ; mais cet héritage ne portoit que des épines et des ronces : le Sauveur en payant nos dettes, a changé notre sort ; comme notre Pere il nous a laissé son héritage : ce n'est plus une terre stérile, arrosée de larmes et de sueurs, et ne rapportant que des ronces ; c'est la Croix teinte de son Sang, et par-là devenue un arbre de vie : son fruit est peu agréable aux yeux, mais exquis au goût : *Gustate et videte*, nous dit-il par le Prophete. Gardez-vous bien d'en juger par les sens, tout rebute, tout déplaît, tout révolte : *Gustate ;* mais quand on fait l'expérience des douceurs qu'on trouve à souffrir pour Dieu ; quand on commence par goûter combien il est consolant de vivre en vrai Chrétien, de mener une vie humble, pauvre, obscure, en un mot, une vie ressemblante à celle de Jesus-Christ, on s'écrie alors avec joie : *Si quid patimini propter justitiam, beati :* Si vous souffrez pour l'amour de Dieu, en satisfaction de vos péchés, pour être vrai Disciple de Jesus-Christ, *Beati :* ô que vous êtes heureux ! Le monde ne connoît pas ce bonheur, il le regarde comme une chimere, parce que les mondains sont tous ensevelis dans les sens ; mais Dieu juge bien autrement des adversités : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam* (a). Il falloit que Jesus-Christ souffrît et entrât par-là dans sa gloire : *Oportuit*, il falloit : et quel homme en

(a) *Luc.* 24.

peut être exempt ! *et ita intrare in gloriam suam*, et qu'il entrât par-là dans la gloire : *et ita*, et non pas autrement; et quel homme sera si insensé de s'imaginer qu'il entrera dans le Ciel sous un autre titre et par une autre voie ?

Mon Dieu ! qu'on penseroit bien autrement qu'on ne fait des adversités et des afflictions de cette vie, si l'on en connoissoit le mérite, la vertu et le prix ! C'est sans doute pour nous la donner, cette haute idée, que tout est parsemé de croix dans notre Religion : on l'éleve sur tous les Autels : on nous apprend dès l'enfance à la mettre, pour ainsi dire, à la tête de toutes nos actions, on la place jusque sur la couronne des Princes.

Ne permettez pas, mon divin Sauveur, que j'ignore plus long-temps la vertu et le mérite des adversités dont votre Croix est le symbole, et puisqu'elle vous a servi d'instrument pour me sauver, faites, Seigneur, que les croix et les adversités de la vie me deviennent désormais un moyen de salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. Gal. 6.

Pour moi, Dieu me garde de me glorifier d'autre chose que de la Croix de Jesus-Christ.

Virga tua et baculus tuus : ipsa me consolata sunt. Psal. 22.

Je trouve ma consolation dans les châtimens mêmes, Seigneur, que vous exercez sur moi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° CE n'est pas la rareté des croix durant cette vie, qui leur donne le prix; rien n'est plus commun dans toutes les conditions et dans tous les

états. Il est étonnant que l'abondance ne nous ait pas appris à en faire un bon usage; le malheur est que nous ne connoissons pas le mérite de cet excellent remede de nos passions. Quelle perte n'avez-vous pas fait jusqu'ici, pour n'avoir pas su mettre à profit vos adversités et les traverses de cette vie! Connoissez-en aujourd'hui le prix et le mérite; vous avez dans votre propre fonds de quoi vous enrichir, ne reconnoissez durant cette vie de véritable mal que le péché : pour tout ce qu'on appelle adversités, malheurs, pertes, disgraces, regardez tout cela d'un œil chrétien; faites-en tout le cas que vous devez; parlez-en comme d'un présent du Ciel, comme d'une faveur insigne; soyez sûr que cette croix vous étoit nécessaire, que sans elle votre salut étoit en danger, et qu'à l'heure de la mort, et durant toute l'éternité même, vous regarderez cette affliction, cette perte de biens, cette maladie, cette disgrace comme une grace à laquelle étoit attachée votre prédestination. Le temps de votre prospérité n'est pas le plus heureux de votre vie. Dieu ne sauroit nous traiter avec plus de bonté, qu'en nous traitant comme Jesus-Christ son Fils bien-aimé, et comme il a traité tous les Saints : ce n'est point ici une pratique de dévotion arbitraire, c'est une des plus importantes pratiques de Religion.

2.° Rien n'est plus ordinaire parmi les Chrétiens que de faire le signe de la Croix, rien n'est plus salutaire, et rien cependant qu'on fasse avec moins de fruit, parce qu'il n'est rien qu'on fasse avec moins de dévotion et de respect : ce signe respectable que les Apôtres instruits par Jesus-Christ ont institué pour nous remettre dans l'esprit les principaux mysteres de notre Foi, pour faire voir aux autres que nous les croyons; car le signe de la Croix est une profession de foi abrégée pour attirer enfin le secours de Dieu, et sa bénédiction par les mérites de Jesus-Christ

mort en Croix. Ne manquez pas, à l'exemple des premiers Chrétiens, de faire le signe de la Croix au commencement de chaque priere, des principales actions, et quand vous vous trouvez en quelque danger. Ce signe a toujours été en usage dans toutes les Eglises du monde, et chez tous les Chrétiens de tous les siecles : faites-le fréquemment et toujours avec foi, avec respect, et avec un esprit de religion. Gardez-vous bien de tomber dans le défaut de la plupart des gens qui ne semblent faire le signe de la Croix que par dérision et par pure grimace. Quelques gesticulations du poignet et des doigts sur l'estomac tiennent lieu aujourd'hui de signe de la Croix, dans la plupart des gens ; on ne daigne pas, ce semble, porter la main au front, comme si l'on rougissoit de l'Evangile ; ce n'est plus un signe de la Croix qu'on fait, c'est un signe d'indévotion qu'on donne. Corrigez-vous d'un defaut si irréligieux et si commun ; et ayez soin de faire toujours le signe de la Croix avec dévotion et avec révérence. Cet avis est important.

QUATRIEME JOUR.

SAINTE MONIQUE VEUVE, MERE DE SAINT AUGUSTIN.

SAINTE MONIQUE naquit l'an 332, dans une ville d'Afrique, d'une famille Chrétienne, qui se distinguoit encore plus par sa vertu que par le rang qu'elle tenoit. Des parens si Chrétiens ne manquerent pas de donner une éducation fort chrétienne à leur fille ; et pour l'élever avec plus de soin, ils la confierent à une vieille gouvernante qui étoit dans la maison depuis si long-temps, qu'elle avoit vu le pere de Monique au berceau :

la sagesse et l'exacte probité de cette ancienne domestique les obligea de lui en donner la conduite ; elle s'en acquitta avec soin et avec succès. On vit croître la piété dans la jeune Monique avec l'âge, et comme elle avoit beaucoup d'esprit et un penchant pour la vertu, la pieuse gouvernante n'eut pas beaucoup à faire.

Sainte Monique racontoit elle-même à son fils, que nonobstant toutes les sages instructions de cette vertueuse femme qui vouloit que les jeunes filles ne bussent que de l'eau, il s'étoit glissé dans son cœur une inclination à boire du vin, et que n'ayant pas eu soin de l'étouffer dans son principe, elle auroit peut-être donné dans l'excès, si le reproche que lui en fit une jeune servante en l'appelant ivrognesse, ne lui eût fait ouvrir les yeux pour voir combien le vice qu'on lui reprochoit étoit honteux ; elle se condamna elle-même sur l'heure, et s'en corrigea pour toujours.

Le bon esprit, les belles manieres, la retenue et la piété de Monique, la faisoient tous les jours plus aimer de ses parens, qui la voyant en âge d'être mariée, et comptant encore plus sur sa vertu que sur toutes ses autres belles qualités, lui firent épouser un riche Bourgeois de la ville de Tagaste en Numidie, nommé Patrice, quoiqu'il fût encore Païen, ne doutant point que leur fille, par sa sagesse et par sa haute vertu, n'en fît bientôt un parfait Chrétien.

Monique en entrant dans ce nouvel état en comprit parfaitement et les obligations et les peines. Elle s'étudia d'abord à connoître le naturel et l'humeur de son mari. La colere et la débauche étoient ses vices dominans ; elle s'appliqua à adoucir l'un par sa modestie et par sa douceur, et à corriger l'autre par sa dissimulation et par sa patience. Quelque violent, quelque colere que fût Patrice, Monique prit le parti de ne lui résister jamais dans sa promptitude, et de

ne lui pas répondre le moindre mot ; elle prévenoit ses volontés, et alloit au-devant de tout ce qui pouvoit lui plaire.

Quelques jeunes femmes de ses amies se plaignant confidemment à elle des mauvais traitemens qu'elles souffroient de leurs maris : Prenez garde, leur répondit-elle, que vous ne vous les attiriez par votre faute : rien n'est plus propre pour éteindre le feu de la colere, et pour apprivoiser et radoucir l'humeur la plus bizarre d'un époux, que le silence respectueux, que l'air humble et serein, que la patience douce et persévérante d'une femme ; la soumission que nous devons à nos maris ne nous permet pas de leur tenir tête ; le contrat de mariage est toujours un contrat onéreux, il nous impose l'obligation de supporter leurs défauts avec patience ; si vous saviez vous taire, vous vous épargneriez bien des chagrins.

Sa conduite répondoit à ses sages avis. Quelque emporté, quelque brutal même que fût Patrice, elle le désarmoit par sa patience, et le gagnoit par sa douceur ; attentive à tous ses devoirs, elle étoit toute à son domestique ; ses exercices de piété et les soins de sa famille occupoient tout son temps ; pour tout délassement elle n'avoit que la priere ; aussi eut-elle bientôt la consolation de voir régner dans une maison presque toute païenne, un esprit tout chrétien.

Sa belle-mere gagnée par sa douceur, et charmée par sa vertu, en fit son idole. Monique devint bientôt l'admiration de toute la Ville ; on ne parloit que de la paix qui régnoit dans sa maison, et de l'éducation édifiante qu'elle donnoit à sa famille, et cette réputation lui fit tant d'honneur, qu'elle devint par sa sagesse l'arbitre de tous les différends, et la pacificatrice de toutes les familles.

Cependant sa piété augmentoit tous les jours, et sa tendresse sur-tout envers la sainte Vierge,

étoit sa dévotion favorite : elle lui recommandoit sans cesse sa famille, et demandoit à Dieu tous les jours par son intercession, la conversion de son mari ; elle l'obtint. Patrice charmé de la douceur, de la haute vertu et des belles manieres de sa femme, ne put plus douter qu'elle ne fût dans la bonne Religion ; il reconnut ses erreurs, les détesta, et étant parfaitement instruit, il reçut le Baptême. On ne peut dire quelle fut la joie de notre Sainte, lorsqu'elle vit son époux devenu Chrétien. Son changement de Religion le fut aussi de ses mœurs : les grands exemples de piété que lui donnoit depuis long-temps sa femme, eurent tous leurs effets : Patrice devint doux, humble, chaste et craignant Dieu ; on peut dire que ce fut-là la premiere conquête de la piété de notre Sainte ; mais le Seigneur lui en réservoit une autre bien plus avantageuse à l'Eglise, dans la personne de son fils Augustin ; c'étoit l'aîné de ses enfans, dont la conversion lui coûta bien des larmes.

Il étoit encore fort jeune lorsque son pere mourut. Sainte Monique ne s'appliqua dans son veuvage qu'à acquérir toutes les vertus que saint Paul exige des veuves. Retirée, mortifiée, invisible presque au reste des créatures, elle passoit ses jours dans la priere et dans les exercices des bonnes œuvres, et donnoit tous ses soins à l'éducation de ses enfans. Elle en eut trois de son mariage : deux fils et une fille. L'aîné fut Augustin, dont le salut lui coûta tant d'inquiétudes et tant de pleurs.

La vivacité de son génie lui fit tout craindre, et ses remontrances n'eurent point la force de retenir l'impétuosité de son naturel, ni de modérer son penchant pour le plaisir ; elle eut le chagrin de le voir donner dans les erreurs des Manichéens, parce qu'elles favorisoient la débauche et le libertinage. Elle ne se rebuta pas néanmoins ;

et demandant sans cesse à Dieu par les jeûnes, par la priere, par les aumônes, et par toutes sortes de bonnes œuvres, la conversion d'un fils dont le salut lui étoit si cher, elle ne cessoit de l'avertir de ne pas se laisser aller au désordre. Augustin n'écoutoit que ses passions ; les larmes d'une si bonne mere l'attendrissoient ; mais elles n'éteignoient point le feu violent d'une jeunesse déréglée : elle en répandoit jour et nuit en la présence de Dieu, pour tâcher d'attirer sur lui sa miséricorde, et accompagnoit ses prieres des plus grandes austérités ; mais Dieu ne voulut pas qu'elle demeurât long-temps sans consolation et sans espérance. Elle eut un songe par lequel Dieu lui fit comprendre que son fils changeroit de croyance et de mœurs, et qu'il reviendroit au giron de l'Eglise.

Sa tendresse ne lui permettoit guere de le perdre de vue, elle le suivit à Carthage, où il étudioit. Plus Augustin s'éloignoit de Dieu par ses déréglemens, plus la bonne mere s'en rapprochoit par ses gémissemens, et tâchoit de toucher sa miséricorde par ses pleurs et par ses prieres. Elle obtint enfin cette faveur, et saint Augustin reconnoît que sa conversion, selon la prédiction d'un saint Evêque, fut le fruit des larmes de sa pieuse mere.

« Dans quel abyme ne m'étois-je point plongé, » s'écrie-t-il dans le onzieme Chapitre de ses » Confessions! et vous, mon Dieu, vous avez » étendu votre main du haut du Ciel, pour me » tirer de ces profondes ténebres où j'étois ense- » veli. Ma mere cependant me pleuroit avec une » douleur plus sensible que les meres ne pleu- » rent leurs enfans, lorsqu'elles les voient porter » en terre ; car elle me voyoit mort devant vous, » et elle le voyoit par l'œil de la foi, et par la » lumiere de l'esprit que vous aviez répandu en » elle : aussi, mon Dieu, vous avez écouté ses

» vœux, et vous n'avez point méprisé ses larmes,
» dont elle versoit des torrens en votre présence
» dans tous les lieux où elle vous offroit sa priere.
» Vous l'avez exaucée dès-lors, et l'en avez
» comme assurée par ce songe que vous seul sans
» doute lui envoyâtes, et qui la consola si fort,
» aussi-bien que par la parole de ce S. Evêque
» qui lui dit qu'il n'étoit pas possible qu'un fils
» qui lui coûtoit tant de larmes, périt jamais. »

Cependant Augustin, quelque tendresse qu'il eût pour sa mere, déféroit peu à ses remontrances et à ses pleurs. Dégoûté de l'insolence des Ecoliers de Carthage où il enseignoit la Rhétorique, il résolut de passer la mer, et d'aller à Rome, où on lui faisoit espérer plus de satisfaction. Notre Sainte en apprit la nouvelle avec beaucoup de chagrin, craignant que ce voyage n'éloignât sa conversion, de laquelle elle concevoit tous les jours de nouvelles espérances. Quelque mesure qu'elle prît pour l'empêcher, Augustin se déroba, et partit la nuit, pendant qu'elle étoit dans la Chapelle de Saint-Cyprien, où elle s'étoit retirée pour faire sa priere. Cette séparation lui coûta; elle gémit dans son cœur, et redoubla ses sollicitations auprès de Dieu.

A peine Augustin étoit arrivé à Rome, qu'il y tomba dangereusement malade, et se vit à deux doigts de la mort. Il témoigne lui-même qu'il doit sa guérison aux prieres de sa vertueuse mere. Sainte Monique ayant appris que son fils avoit quitté Rome pour aller enseigner la Rhétorique à Milan, elle résolut aussitôt de passer la mer, et de l'aller joindre. Une furieuse tempête avoit jeté tout l'équipage dans une morne consternation; notre Sainte pleine de confiance encourageoit elle-même les Matelots, et l'on ne douta point que ce ne fût par ses prieres qu'on évita le naufrage.

En arrivant à Milan, elle eut la consolation

d'apprendre la conversion de son fils. On ne peut dire quelle fut sa joie en apprenant qu'il n'étoit plus Manichéen, mais elle ne fut parfaite que quand elle le vit bon Catholique : ce fut alors qu'elle s'écrioit avec des sentimens de la plus vive reconnoissance : Je mourrai maintenant en paix, Seigneur, puisqu'il vous a plu exaucer les vœux de votre indigne servante : soyez à jamais béni, Dieu de miséricorde ; daignez achever votre ouvrage dans la conversion de mon fils.

Les entretiens qu'elle eut avec saint Ambroise durant le séjour qu'elle fit à Milan, acheverent de perfectionner sa vertu. Elle avoit accoutumé de s'exercer dans certaines pratiques de piété qui étoient d'usage en Afrique, et que saint Ambroise avoit interdites à Milan : on ne lui eut pas plutôt dit que l'Evêque avoit défendu ces sortes de dévotions, qu'elle obéit aussitôt avec une soumission qui faisoit bien voir qu'elle n'avoit aucune attache à sa coutume et à ses usages, moins encore à son propre sens et à sa volonté.

Ayant résolu de s'en retourner en Afrique, elle partit de Milan avec saint Augustin : étant arrivés à Ostie, ils s'y reposerent des fatigues du chemin, en attendant le temps de leur embarquement. Un jour sainte Monique et son fils Augustin se trouvant seuls, ils eurent un fort long entretien sur la caducité et le néant des biens de cette vie, et sur l'éternelle félicité dont jouissent les Saints dans le Ciel. En parlant ainsi de cette vie heureuse, et en la recherchant avec ardeur, dit saint Augustin (*a*), nous nous élevâmes jusqu'à la sentir, et à la goûter en quelque sorte, par un prompt élancement de notre cœur ; mais sainte Monique ne fut pas long-temps sans en jouir. Cinq ou six jours après elle tomba malade : dans le cours de sa maladie elle eut un évanouissement qui la tint quelque temps sans connoissance :

(a) *Conf. 9. liv. chap.* 10.

étant revenue, elle regarda saint Augustin et son frere Navigius, et leur dit : Où étois-je ? Les voyant accablés de tristesse et saisis de douleur, elle ajouta : Mes enfans, vous ensevelirez ici votre mere. Navigius son second fils ayant témoigné lui souhaiter au moins la consolation de mourir dans son pays : " Voyez un peu ce qu'il dit, „ reprit-elle ; vous ne devez point être en peine „ de mon corps, il importe peu en quel pays il „ soit après ma mort ; la seule chose que je „ vous demande, c'est qu'en quelque lieu que „ vous soyez, vous vous souveniez de moi à „ l'Autel du Seigneur (*a*). Lui ayant demandé, „ dit saint Augustin, si elle n'avoit point quelque „ peine d'être enterrée en un lieu si éloigné de „ son pays : On n'est jamais loin de Dieu, répon- „ dit-elle, en quelque lieu du monde que l'on „ puisse être ; et je ne crains pas qu'au jour du „ Jugement Dieu soit en peine de trouver mon „ corps pour le ressusciter avec tous les autres. „ Ainsi cette ame si pleine de religion et si sainte, continue saint Augustin, fut séparée de son corps le neuvieme jour de sa maladie, dans la cinquante-sixieme année de son âge, et à la trente-troisieme du mien.

Sitôt qu'elle eut rendu l'esprit, Evode jeune homme de Tanaste, ami de saint Augustin, récita le Pseaume 100. On ne peut dire combien saint Augustin sentit cette perte ; la pensée du bonheur dont il croyoit que jouissoit sa mere, arrêtoit ses larmes, mais elle n'étouffoit pas sa douleur. " Le „ corps étant porté à l'Eglise, dit-il lui-même dans „ ses Confessions (*b*), j'allai et je revins sans „ répandre une seule larme ; car je ne pleurai „ point durant les prieres qu'on fit lorsque le „ corps étant exposé dans l'Eglise, on offrit pour „ elle, selon la coutume, avant que de l'enterrer, „ le divin Sacrifice de notre Rédemption. Nous

(a) *Conf. liv. 9. chap. 11.* (b) *Liv. 6. chap. 12.*

„ crûmes, ajoute-t-il, qu'il étoit indécent d'ac-
„ compagner ses funérailles de larmes et de sou-
„ pirs, parce qu'on ne s'en sert que pour déplo-
„ rer le malheur des morts ; au lieu que la mort
„ de ma mere n'avoit rien qui méritât des pleurs,
„ et que ce n'étoit qu'un passage à une meilleure
„ vie : c'est de quoi nous étions assurés, et par
„ la pureté de ses mœurs, et par la sincérité de
„ sa foi, et par la régularité de toute sa vie : *Et*
„ *si quis peccatum invenerit flevisse me matrem*
„ *meam exiguâ parte horæ* : Que si quelqu'un
„ trouve que j'ai eu tort de pleurer durant quel-
„ ques momens une mere qui venoit de mourir à
„ mes yeux, une mere qui m'avoit pleuré durant
„ tant d'années par l'extrême désir qu'elle avoit
„ de me voir vivre aux yeux de Dieu : *non irri-*
„ *deat*, qu'il excuse ma trop grande tendresse,
„ et qu'il pleure lui-même pour mes péchés, s'il
„ a quelque charité. „

Quoique saint Augustin fût persuadé que Dieu avoit accordé à sa pieuse mere la grace qu'il ne cessoit de lui demander pour elle par ses prieres, il n'oublia jamais, non-seulement d'offrir pour elle le Sacrifice de la Messe, comme elle l'en avoit prié, et auquel, comme dit le même saint Augustin, elle avoit assisté si assidument et avec une si grande dévotion tous les jours de sa vie ; mais de prier tous ses amis qui étoient élevés au Sacerdoce de se souvenir d'elle et de son pere Patrice à l'Autel.

C'est depuis le temps de sa mort que sainte Monique a été en singuliere vénération dans l'Eglise. On conserve des Reliques de cette Sainte dans l'Abbaye d'Arouaisa à Rome et ailleurs, et par-tout avec beaucoup de dévotion.

La Messe de ce jour est en l'honneur de cette Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, mærentium consolator, et in te sperantium salus, qui Beatæ Monicæ pias lacrymas in conversione filii sui Augustini misericorditer suscepisti : da nobis utriusque interventu peccata nostra deplorare, et gratiæ tuæ indulgentiam invenire. Per Dominum, etc.

O DIEU, le Consolateur des affligés, et le salut de ceux qui esperent en vous, qui avez reçu favorablement les larmes que la piété de la Bienheureuse Monique lui a fait verser pour la conversion de son fils Augustin : donnez-nous par l'intercession de tous les deux la grace de pleurer nos péchés, et d'en obtenir le pardon par votre miséricorde. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de saint Paul Apôtre, à Timothée. Chap. 5.

CHARISSIME : Viduas honora, quæ verè viduæ sunt. Si qua autem vidua filios, aut nepotes habet : discat primùm domum suam regere, et mutuam vicem reddere parentibus ; hoc enim acceptum est coram Deo. Quæ autem verè vidua est, et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus et orationibus, nocte ac die. Nam quæ in deliciis, est, vivens mortua est. Et hoc præcipe, ut irreprehensibiles sint. Si quis autem suorum, et maximè domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior. Vidua eligatur non minùs sexaginta annorum,

MON très-cher fils : Ayez soin des veuves qui sont véritablement veuves. Que si quelque veuve a des enfans, ou des petits-fils, qu'avant toutes choses elle apprenne à bien gouverner sa famille, et à rendre le réciproque à son pere et à sa mere : car cela est agréable aux yeux de Dieu. Mais celle qui est véritablement veuve et délaissée, qu'elle mette son espérance en Dieu, et qu'elle passe constamment les jours et les nuits en prieres et en oraison. Car celle qui est dans les plaisirs, c'est une personne morte, toute vivante qu'elle est. Donnez-leur encore cet avis-ci, afin que leur conduite soit irréprochable. Que

que fuerit unius viri uxor, in operibus bonis testimonium habens, si filios educavit, si hospitio recepit, si sanctorum pedes lavit, si tribulationem patientibus subministravit, si omne opus bonum subsecuta est.

si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particuliérement de ceux qui sont dans sa maison, il a renoncé à la foi, et il est pire qu'un infidelle. Qu'on n'élise point de veuve qui n'ait au moins soixante ans; qu'elle n'ait eu qu'un mari; que ses bonnes œuvres rendent témoignage d'elle; si elle a bien élevé ses enfans; si elle a exercé l'hospitalité; si elle a lavé les pieds aux Saints; si elle a fourni aux besoins des misérables; si elle a recherché l'occasion de faire toutes sortes de bonnes œuvres.

La premiere Épître à Timothée fut écrite par saint Paul de Macédoine, où il étoit venu de Rome après qu'il fut sorti de prison. Saint Chrysostôme dit que ce fut dans les dernieres années de sa vie, c'est-à-dire, vers l'an 64 de Jesus-Christ. Cette Épître est pleine d'instructions salutaires pour les Ministres de l'Eglise : c'est ce qui a obligé S. Augustin d'en recommander si fort la lecture à tous ceux qui sont destinés au service des Autels.

RÉFLEXIONS.

C'est une erreur d'aller chercher hors de son état les voies de la perfection; ce goût pour ces fruits étrangers est pour le moins une délicatesse nuisible. Dieu a tellement ordonné toutes les conditions, qu'elles sont toutes sur la grande route de la perfection chrétienne. Va-t-on la chercher ailleurs, on se dépayse; et se dépayser en fait de dévotion, c'est s'égarer.

Si quelque veuve a des enfans, ou des petits fils, dit saint Paul, *qu'avant toutes choses elle apprenne à bien gouverner sa famille;* il ne dit pas qu'avant toutes choses elle passe ses jours à l'Eglise ou dans les Hôpitaux, qu'elle emploie son loisir dans les bonnes œuvres, mais qu'avant toutes choses elle ait soin de ses enfans, qu'elle les

élève dans la crainte de Dieu, qu'elle apprenne à bien gouverner sa famille. Ces dévotes de réputation, ces meres de famille qu'un séduisant prétexte de bonnes œuvres et de dévotion tire continuellement de la retraite, et n'expose qu'à un trop grand tumulte, et qu'à un trop grand jour, suivent-elles le conseil de l'Apôtre? A Dieu ne plaise qu'on prétende blâmer ici la charité édifiante de ces Dames Chrétiennes qui sont d'un si grand secours à tant de malheureux, et qui font revivre avec tant d'éclat l'esprit primitif du Christianisme. On ne parle que de ces dévotions déplacées, fruits ordinaires de l'amour-propre et d'un orgueil secret.

Le soin d'une famille lasse, la vigilance continuelle sur un domestique fatigue, l'assiduité au logis ennuie : l'amour-propre cherche à se satisfaire ; il faut un prétexte pour se dispenser des devoirs qu'on sent bien être essentiels ; une fausse idée de dévotion le fournit : on assiste à tous les saluts, on est de toutes les assemblées de piété, on passe la plus grande partie du jour à l'Eglise : occupations saintes, emploi du temps bien louable, pour qui n'a pas des devoirs incompatibles avec ce pieux loisir ; mais si tandis que cette mere de famille assiste fort dévotement à une assemblée de piété, ses domestiques vivent dans une licence scandaleuse ; si tandis qu'elle s'emploie à mettre la paix dans la famille d'autrui, la division, la mésintelligence, le trouble regnent dans la sienne ; si tandis qu'elle console les affligés, elle aigrit et irrite l'esprit de son mari par sa pieuse oisiveté et par ses longues abstinences ; enfin si tandis qu'elle fait de si longues stations à l'Eglise, ses enfans livrés à la discrétion de quelques domestiques ou vicieux ou négligens, sont sans éducation, n'entendent que des discours peu séans, ne voient que de mauvais exemples ; Dieu lui saura-t-il gré de tous ses empressemens

pour les étrangers ! Dieu lui tiendra-t-il compte d'un zele si peu sage et si peu réglé! ses dévotions si peu à leur place, et si peu compatibles avec les devoirs de son état, seront-elles du goût de Dieu! Les cris tumultueux de ses enfans, les plaintes de son mari, les murmures de tout son domestique n'empêcheront-ils point le Seigneur d'entendre sa voix durant ses prieres ! Chose étrange ! Dieu ne pouvoit pas, ce semble, rendre la vertu plus aisée et plus à portée de tout le monde, qu'en l'attachant aux devoirs de chaque état, et on la trouve trop obscure dans son état ; elle n'a qu'un goût fade pour bien des gens ; on n'estime point la vertu qui croît dans son propre fonds ; on ne veut que des fruits étrangers, que des arbres transplantés, mais qui perdent tout leur prix dans un autre climat. L'air natal est toujours plus salutaire ; que ces meres de famille se sanctifient dans leur état, sans aller chercher ailleurs ce qu'elles trouvent sûrement chez elles ; si elles désirent de pratiquer l'humilité, la mortification, et d'exercer leur zele, elles en trouveront une assez ample matiere dans leur propre famille ; leur piété sera d'autant plus pure, qu'elle sera moins exposée à la vaine gloire ; en remplissant leurs devoirs, elles feront ce que Dieu demande d'elles. Que les peres et les meres de famille n'oublient jamais cet oracle de l'Apôtre saint Paul : *Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particuliérement de ceux qui sont dans sa maison, il a renoncé à la foi, et il est pire qu'un Infidelle* (a).

(a) 1. *Timoth.* 5.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 7.

IN illo tempore : Ibat Jesus in civitatem quæ vocatur Naïm : et ibant cum eo Discipuli ejus, et turba copiosa. Cùm autem appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ : et hæc vidua erat, et turba civitatis multa cum illâ. Quam cùm vidisset Dominus, misericordiâ motus super eam, dixit illi : Noli flere. Et accessit, et tetigit loculum. (Hi autem, qui portabant, steterunt,) et ait : Adolescens, tibi dico, surge ; et resedit qui erat mortuus, et cœpit loqui. Et dedit illum matri suæ. Accepit autem omnes timor : et magnificabant Deum dicentes. Quia Propheta magnus surrexit in nobis : et quia Deus visitavit plebem suam.

EN ce temps-là : Jesus alla à une ville appelée Naïm, suivi de ses Disciples et d'une troupe nombreuse. Comme il approchoit de la porte de la Ville, on portoit un mort au lieu de la sépulture : c'étoit un fils unique dont la mere étoit veuve ; et il y avoit avec elle grand nombre de gens de la ville. Dès que le Seigneur la vit, il fut touché de compassion pour elle. Ne pleurez point, lui dit-il. Puis s'étant approché, il toucha le cercueil : ceux qui le portoient s'arrêtereut, et il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne. Le mort se mit aussi-tôt en son séant, et commença à parler : et Jesus le rendit à sa mere. Tout le monde fut alors saisi de frayeur, et ils publioient les grandeurs de Dieu, disant : Il a paru un grand Prophete parmi nous, et Dieu a visité son peuple.

MÉDITATION.

De la sincere volonté d'être à Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il est surprenant que ce jeune homme ressuscité ne soit devenu un des plus fidelles disciples de Jesus-Christ, et que le Sauveur lui-même l'ait rendu à sa mere : que cela prouve bien que Dieu veut le cœur, sans quoi les plus éloquentes protestations, les plus belles paroles sont sans mérite.

Il est très-probable qu'à la vue de cette merveille, la mere touchée des plus tendres sentimens de la plus vive reconnoissance, offrit son fils à Jesus-Christ, et que ce jeune homme, dans les transports de joie que lui causoit son retour du tombeau, protesta cent fois qu'il n'auroit jamais d'autre Maître que son Sauveur, et qu'il ne vouloit plus s'éloigner de sa personne : cependant Jesus-Christ le rend à sa mere, et l'un et l'autre laissent partir Jesus-Christ. Mon Dieu! que cet exemple a de copies!

Ressuscités à ces Fêtes de Pâques par une sainte Confession, revenus pour ainsi dire du tombeau par la pénitence, quelles ferventes protestations de reconnoissance, de tendresse, de fidélité! mais que deviennent un mois après toutes ces religieuses promesses? Le jeune homme reconnoît ce qu'il doit à son bienfaicteur; mais son cœur reste encore attaché à la terre; et c'est pour cela que Jesus-Christ n'en veut point. Les passions assoupies se réveillent, les habitudes vicieuses reprennent leur force; la nonchalance, la tiédeur succedent à ces premiers momens de

ferveur, et à la tiédeur succede le dégoût; et ainsi dégoûté du service de Dieu, on reprend ses premieres inclinations, on retourne à son premier maître. Rechutes malheureuses, mort funeste; d'où vient cette épouvantable désertion, ce retour? Conversion dans l'esprit et dans les paroles; mais point de conversion de cœur, et de-là si peu de conversions persévérantes, si peu de sinceres conversions. Puis-je me flatter que la mienne soit sincere? Convertissez-vous à moi, dit le Seigneur (*a*), de tout votre cœur, et non pas du bout des levres; déchirez vos cœurs, et non pas vos vêtemens; moins de parades de conversion, et plus de sincérité dans la pénitence. Que dois-je penser de la mienne? Ah, Seigneur! que d'inutiles paroles, que de vaines promesses dans tous mes propos!

SECOND POINT.

Considérez que Dieu veut le cœur, c'est-à-dire, le sacrifice entier et non à demi de nos inclinations, de nos passions, de nos désirs trop humains et trop favorables à l'amour-propre. Dieu veut le cœur; mais ce cœur est indivisible, il ne sauroit être à deux maîtres; ou il haïra l'un, et aimera l'autre; ou s'il respecte celui-là, il méprisera celui-ci. Dieu veut le cœur, et dès-lors il veut être aimé avec générosité, avec ardeur, avec tendresse; il veut être servi avec joie, avec persévérance, avec fidélité; enfin Dieu veut le cœur. Et peut-il vouloir autre chose? peut-il du moins vouloir de toute autre chose sans vouloir notre cœur? tout le reste est à lui, et il n'a pas besoin de notre consentement pour le prendre. Il nous a donné un cœur, et il n'y a, à proprement parler, que ce cœur qui soit à nous; il nous l'a donné, et il veut que nous en soyons les maîtres:

(*a*) *Joël* 12.

il ne veut point léser notre liberté, il se contente de nous inviter par ses sollicitations et par ses promesses, de nous presser par sa grace. Il nous le demande ce cœur; mais il ne le prend pas si nous ne le lui donnons; le lui refuser, c'est ingratitude, c'est impiété, c'est injustice. Mais quand on aime si fort le monde, quand on ne cherche que ses propres commodités, quand on se livre tout à ses passions, à sa convoitise, à ses propres intérêts, peut-on dire qu'on donne alors son cœur à Dieu?

Et l'on s'étonne que Jesus-Christ ait assuré expressément qu'il y aura peu de gens de sauvés! Il y a bien des gens qui font profession de servir Dieu, d'aimer Dieu; mais y a-t-il beaucoup de ces prétendus serviteurs de Dieu, qui aiment Dieu de tout leur cœur? c'est là cependant une condition inséparable du premier des préceptes: *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo;* et combien de gens observent aujourd'hui ce premier Commandement, la base et le principe de tous les autres! Concluez, s'il est possible, de cette doctrine, et de tout ce que vous savez du monde, qu'il y a beaucoup de gens qui aiment Dieu de tout leur cœur.

Dire qu'on aime Dieu, et ne le pas aimer de tout son cœur, c'est mensonge; dire qu'on aime Dieu de tout son cœur, et ne le servir qu'à demi, c'est folie; se flatter même de servir Dieu, et ne faire presque rien de ce qu'il ordonne, c'est extravagance, c'est impiété.

Hé, Seigneur! ne viens-je point de faire mon portrait, en faisant celui de ces serviteurs infidelles? puis-je dire que je vous aime de tout mon cœur, et que je suis à vous sans réserve? je ne réponds, mon divin Sauveur, que par mes regrets et par mes larmes. Ah! prenez-le ce cœur; je vous le donne sans partage; et ma conduite désormais, avec le secours de votre grace, prouvera, comme je l'espere, que je vous l'ai donné.

Aspirations dévotes durant le jour.

In toto corde meo exquisivi : nè repellas me à mandatis tuis. Psal. 118.

Je cherche de tout mon cœur, ô mon Dieu ! à vous plaire ; ne permettez pas que je m'éloigne jamais de vós commandemens.

Deus cordis meis : pars mea Deus in æternum. Psal. 72.

Vous êtes le Dieu de mon cœur, ô mon Dieu, parce que ce cœur est à vous, et il n'aura jamais d'autre maître ; vous êtes tout mon trésor, et mon unique trésor ; mon cœur ne sauroit être que dans vous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN de si aisé à connoître, ce semble, que la sincere volonté d'être à Dieu, et rien cependant à quoi on se méprenne davantage. Cette sincérité se montre toujours par les œuvres ; mais peu de gens consultent ces œuvres : on se contente de donner des paroles, et ces paroles sont d'ordinaire la seule preuve de notre sincérité ; faut-il être surpris qu'on s'y méprenne, qu'on impose aux hommes par ces apparences trompeuses de sincérité ? Cela n'est pas surprenant ; mais qu'on se flatte de plaire à Dieu par des protestations que le cœur dément, par des promesses sans effet, par de belles paroles si peu sinceres ; voilà ce qu'on peut appeler momerie de religion, et une espece de sacrilege. N'êtes-vous point coupable de ce défaut ? aimez-vous Dieu de tout votre cœur ? êtes-vous à Dieu sans réserve ? Vous lui avez dit bien souvent que vous lui donniez tout votre cœur ; ne l'avez-vous pas bientôt repris ? réparez dès ce moment cette faute par une protestation, par une donation plus sincere. Voyez ce qui vous tient le plus au cœur : cette inclination,

ce point d'honneur, cette délicatesse de distinction, ce divertissement, cette immortification, cet attachement, ce meuble; commencez par en faire un sacrifice à Dieu, après quoi vous lui direz que vous lui donnez votre cœur, que vous l'aimez de tout votre cœur, que vous voulez vivre et mourir à son service. Souvenez-vous qu'Isaac ne donne point sa bénédiction à son fils sur sa voix, mais sur le témoignage de ses mains: *Vox quidem, vox Jacob est; sed manus, manus sunt Esaü* (a).

2.° Gardez-vous bien d'une illusion en cette matiere, d'autant plus à craindre, qu'elle est plus séduisante et plus plausible; l'amour-propre l'autorise toujours et la nourrit: donnez, dit-on, une fois pour toutes, votre cœur à Dieu; après quoi soyez tranquilles, et ne vous mettez plus en peine de rien; ne soyez plus alarmés, quelque bruit que fassent vos passions, quelque attraits que vous sentiez pour les objets, quelque grossieres que vos imperfections paroissent. Vous avez dit à Dieu que vous lui donniez votre cœur, l'acceptation est faite, soyez en paix. C'est ici une erreur des plus dangereuses, c'est un quiétisme mitigé; s'il ne s'agissoit pour être tout à Dieu, que de dire: Je vous donne mon cœur pour toujours, Jesus-Christ auroit eu grand tort de nous dire qu'il faut sans cesse prier et veiller; qu'il faut sans cesse avoir les armes à la main; qu'il faut se faire une éternelle violence; que c'est, comme dit le Prophete, tous les jours à recommencer. Il en est de notre propre cœur comme de ces animaux domestiques qu'on a élevés: on a beau les chasser, on a beau les donner, ils reviennent. S'il en étoit de notre cœur comme d'un meuble qui ne se trouve plus chez nous quand on l'a donné, on pourroit être moins en garde; mais ce cœur, la source et le siege des passions, ce cœur où regne l'amour-propre, reste dans notre

(a) *Genes.* 27.

propre fonds ; après l'avoir donné à Dieu, il faut empêcher qu'il ne se donne lui-même aux créatures ; faut-il pour cela vivre dans une dévote inaction, dans une affectueuse paresse ? suffit-il de se mettre en la présence de Dieu, et passer mollement une heure à ne penser à rien, de peur de troubler une fausse sécurité par la vue de beaucoup d'imperfections et même de désordres ? ne faut-il pas au contraire se défier sans cesse de son propre cœur ; faire une guerre actuelle et continuelle à ses passions ; rappeler souvent en détail ses devoirs ; ne perdre jamais de vue sa dernière fin ; examiner souvent au tribunal de Dieu même toute sa conduite, et nourrir sa piété de l'exercice de la mortification. Ayez toutes ces directions trop spéculatives pour suspectes, et fuyez tout Directeur qui, sous prétexte de vous faire aller à grand vol à la perfection, vous nourrit dans une spécieuse oisiveté et dans une dangereuse paresse. Dites souvent à Dieu que vous lui donnez votre cœur ; mais faites qu'encore plus souvent votre humilité, votre mortification, votre ponctualité à vous acquitter de vos devoirs, la violence continuelle que vous vous ferez, en un mot que toutes vos actions le lui disent : *Filioli mei, non diligamus verbo, neque linguâ, sed opere et veritate.* Mes chers enfans, dit l'Apôtre saint Jean, que notre amour ne soit point en paroles, ni sur la langue ; mais qu'il soit effectif et véritable. Souvenez-vous de cet avis salutaire dans toutes vos pratiques de dévotion, et en fait de dévotion ne prenez jamais de sentiers écartés, mais suivez toujours la grande route ; c'est celle que tous les Saints ont tenue, celle que l'Evangile nous trace, et que Jesus-Christ nous apprend.

CINQUIEME JOUR.

SAINT PIE PAPE, cinquieme du nom.

LE saint Pape Pie cinquieme du nom, étoit de la noble famille des Ghisleri ou Gisler, originaire de Boulogne ; il naquit l'an 1504 à Bosche, qui est un Bourg à deux lieues d'Alexandrie de la Paille, du Diocese de Tortone. Il fut appelé Michel, et les premiers soins de ses vertueux parens furent de lui donner une éducation chrétienne. Ils y réussirent avec d'autant plus de facilité, que son naturel avoit plus de penchant pour la vertu. Il n'y eut jamais une humeur plus douce, un air plus modeste, un esprit plus docile, ni plus pliant. Une dévotion tendre et affectueuse à la Mere de Dieu fit en partie presque dès le berceau son caractere ; peu de serviteurs de Marie plus ardens et plus zélés.

Le jeune Michel croissoit en sagesse en croissant en âge, lorsque ses parens peu accommodés des biens de la terre penserent à lui faire apprendre un métier dont il pût subsister ; mais le Seigneur avoit d'autres desseins sur cette grande ame. Michel songeoit à quitter un monde qu'il n'étoit pas encore en âge de connoître ; et dès l'âge de douze ans il résolut de se faire Religieux. La Providence lui en fournit bientôt les moyens.

Deux Religieux de l'Ordre de Saint Dominique passant par Bosche, furent obligés d'y rester quelques jours. Le jeune Michel leur parla ; ils furent si charmés de la piété, de la sagesse prématurée de ce jeune homme, et de tous ses beaux sentimens, qu'ils lui offrirent de le mener au Couvent de Voghere, et de prendre soin de

ses études s'il vouloit embrasser leur saint Institut. Rien ne pouvoit être plus conforme à son inclination ; il se jeta à leurs genoux, et fondant en larmes, il les conjura de ne lui pas refuser cette grace. Ses parens y ayant consenti, Michel partit avec les deux Religieux, qui reconnurent bien que Dieu destinoit à quelque chose de grand leur éleve. Les progrès surprenans qu'il fit dans les Belles-Lettres et dans la vertu, firent hâter sa réception. Il reçut le saint habit à l'âge de quinze ans, et fut envoyé peu après au Couvent de Vigevane pour y faire son noviciat. La ferveur et la perfection avec quoi il le fit, firent juger dès-lors que le Frere Michel seroit un jour un grand Saint, et un des plus beaux ornemens de ce saint Ordre.

On peut dire que la rapidité avec laquelle il avança dans la vertu et dans les sciences, vérifia bientôt cette prédiction. A peine avoit-il achevé ses études, qu'il fut destiné à enseigner : il le fit avec éclat ; mais le soin qu'on lui donna de gouverner les Couvens de Vigevane, de Sancinno, d'Albe, ne lui fit pas moins d'honneur. Il rétablit la discipline religieuse par-tout, par-tout il fit revivre l'esprit primitif de saint Dominique. Ses exemples avoient plus de part à ses succès que ses paroles. Le premier au Chœur, et à tous les exercices de la Religion, il ne crut jamais que ses études ou son zele pour le salut du prochain, dussent être incompatibles avec la régularité religieuse. Humble, pauvre, mortifié jusqu'à des excès, on croyoit voir revivre en lui les Pacôme, les Hilarion, et les autres maîtres de la perfection monastique.

L'éclat de tant de vertus le fit bientôt sortir de sa chere retraite. Il fut établi Inquisiteur de la Foi à Côme pour le Milanez et la Lombardie. Son zele, sa sagesse et sa piété se signalerent dans cet important emploi. Le fruit de ses pré-

dications et de sa vigilance parurent principalement dans la Valteline et le Comté de Chiavenne, où l'hérésie avoit répandu son poison. Le grand nombre de conversions fit bientôt changer de face à toute cette contrée. Ces grands succès le firent choisir l'an 1551 pour Commissaire général de l'Inquisition ; et quatre ans après il fut fait Vicaire de l'Inquisiteur général. On ne peut dire les grands biens qu'il fit dans cette charge, ni tout ce qu'il eut à souffrir. Devenu le fléau des hérétiques, il devint l'objet de leur haine ; mais il ne fut jamais effrayé ni des pieges qu'on lui tendit, ni des dangers où il se vit exposé. Son zele et sa charité nourrissoient son courage, et le succès l'animoit.

Le Pape Paul IV, connoissant son mérite, le fit Evêque de Nepi et de Sutri, deux Sieges joints en un dans la Toscane. Son humilité eut beau en être alarmée, il fallut obéir. Sa vertu brilla encore plus dans l'Episcopat que dans le Cloître ; et le Souverain Pontife ne l'eut pas plutôt vu de plus près, qu'il le fit Cardinal. Cette haute dignité ne servit qu'à le rendre plus religieux, plus mortifié et plus humble, il prit la qualité de Cardinal Alexandrin du nom d'Alexandrie de la Paille, ville la plus proche du lieu obscur de sa naissance ; et l'on peut dire que la pourpre ne servit qu'à faire admirer davantage sa modestie, et à donner plus d'éclat à toutes ses autres vertus.

Paul IV étant mort, Pie IV son Successeur n'honora pas moins notre Saint ; il le confirma dans la suprême dignité d'Inquisiteur souverain, se servit de lui dans les affaires les plus importantes de l'Eglise, lui donna toutes les marques imaginables de son estime, et il le transféra de son évêché de Nepi et de Sutri à celui de Mondovy en Piémont, qui avoit grand besoin d'un tel Evêque.

La vue de l'état pitoyable où étoit ce Diocese, l'attendrit ; tout y étoit en friche : mais le zele toujours efficace du nouveau Pasteur y fit bientôt revivre la discipline, et y ramena avec la piété la reformation des mœurs. Ses exemples et sa douceur faisoient autant de conversions que ses paroles ; rien ne pouvoit résister à la modestie, à l'humilité, à la vie austere et exemplaire d'un si grand Evêque, d'un Inquisiteur Souverain, et d'un si saint Cardinal.

Le Pape Pie IV étant mort l'an 1565, notre Saint fut élu Pape par les soins de saint Charles. Jamais élection ne fut plus universellement applaudie. Le Clergé, le peuple de Rome, tous les Princes Chrétiens se promirent dès-lors toutes sortes de prospérités sous un si saint Pontife. Il commença par régler sa famille, afin qu'elle pût servir d'exemple et de modele à toute la Ville de Rome pour la modestie et la piété. Il engagea les Cardinaux à en faire de même ; cette réforme fut celle de toute la Ville, qui dans peu de temps changea de face. Il obligea les Evêques ou à résider, ou à se demettre. Il rétablit le culte divin dans toute sa majesté ; il fit refleurir l'esprit de régularité et de ferveur dans toutes les maisons Religieuses ; il proscrivit les debauches des cabarets, et interdit la plupart des spectacles ; il dota toutes les pauvres filles pour les tirer du danger, et ses soins et ses charités en retirerent un grand nombre du désordre ; il rétablit l'exactitude et l'intégrité dans la police et l'administration de la Justice, et fit beaucoup de réglemens salutaires pour le Clergé séculier et régulier.

Sa sollicitude pastorale n'étoit pas renfermée dans les bornes de l'Etat Ecclésiastique, toute la Chrétienté ressentit bientôt les effets du zele et de la vigilance de ce saint Pasteur. L'hérésie fiere de ses succès, et soutenue de la licence

des Grands, et de l'ignorance des peuples, faisoit d'horribles ravages en Allemagne, en France, et dans les Pays Bas. Le saint Pape se donna des soins infinis, et mit tout en œuvre pour arrêter ces tristes progrès. Il envoya des Légats dans toutes les Cours, et de zélés Missionnaires dans toutes les Eglises affligées, et employa tous les revenus du Saint Siege pour aider les Princes à dompter ces impies ennemis de la Religion et de l'État. La ville d'Avignon et le Comtat Venaissin ne furent préservés de la contagion que par les soins et la vigilance du saint Pontife. La France et les Pays-Bas n'en ressentirent pas de moindres effets.

Le Roi Charles IX reconnoissant qu'il devoit aux prieres du saint Pape, et aux secours de troupes et d'argent qu'il en avoit reçus, les célebres victoires remportées sur les Huguenots à la bataille de Jarnac et de Moncontour, lui envoya plusieurs drapeaux. Le Duc d'Albe avoua qu'il devoit à notre Saint le salut de la Flandre; et la Religion ne se soutint presque en Allemagne que par les fruits du zele et de la charité inépuisable de ce grand Saint. Sa sollicitude pastorale ne s'épuisa point en Europe, elle s'étendit jusqu'à l'Amérique, jusqu'aux Indes, et aux extrémités du Japon, où les Missionnaires et les Néophytes ne subsisterent durant quelque temps que des libéralités du Saint Pere.

Il n'y eut jamais un zele plus pur ni plus universel; nul homme Apostolique qu'il n'animât par ses exemples, qu'il ne soutînt par ses prieres, qu'il n'encourageât par ses bienfaits. Parfaitement instruit de la sainteté et de l'utilité de la nouvelle Compagnie de Jesus, non-seulement il s'en déclara le Protecteur, mais le Pere. Il admiroit son Institut, il exaltoit sans cesse les travaux de ses Enfans, et la combla de bienfaits, de graces et de privileges, par

quatre Bulles qui renferment le plus bel éloge qu'on puisse faire de cette Compagnie.

Mais en travaillant ainsi au rétablissement de la Foi dans l'Europe, et à la conversion du Nouveau-Monde, il n'oublioit rien de ce qui pouvoit arrêter les progrès que faisoit l'ennemi commun du nom Chrétien. Il envoya dès le commencement de son Pontificat de puissans secours à l'Isle de Malthe, pour la remettre du siege qu'elle avoit si glorieusement soutenu contre Soliman II Empereur des Turcs. Le Sultan Selim II son fils ayant rompu le traité fait avec les Vénitiens, et s'étant saisi du Royaume de Chypre, menaçoit Malthe, Venise, la Sicile et tout le reste de la Chrétienté. La frayeur étoit répandue par-tout, et l'on ne trouvoit à se rassurer que sur le pouvoir qu'avoit auprès de Dieu le saint Pape. La confiance des Fidelles ne fut pas vaine. Le saint Pontife joignit toutes ses forces avec celles des Princes Chrétiens, et épuisa, pour ainsi dire, les trésors de l'Eglise pour cette glorieuse entreprise. La flotte Ottomane commandée par Ali-Bassa, composée de deux cents Galeres et de près de soixante-dix Frégates et Brigantins, avoit mouillé à Lépante, et ne pensoit pas que l'armée navale Chrétienne osât sortir de ses Ports. Elle parut cependant le 7 Octobre dès la pointe du jour au Golfe de Lépante. Dom Jean d'Autriche qui commandoit, et Marc-Antoine Colonna Général des troupes du Saint-Siege, voyant approcher les Turcs, donnerent le signal pour combattre, en faisant arborer l'étendard qu'ils avoient reçu de Sa Sainteté.

L'image de Jesus-Christ sur la Croix brodée sur cet étendard, ne fut pas si-tôt déployée, que toute l'armée se prosternant la salua avec de grands cris de joie; et la priere étant faite, on en vint aux mains. Le vent qui portoit la flotte

Ottomane sur les Chrétiens tomba tout-à-coup ; et se leva dès le commencement du combat en faveur de l'armée Chrétienne, et tandis que le Pontife, comme un autre Moyse, levoit les mains au Ciel, les Chrétiens remporterent la victoire la plus complette et la plus glorieuse qu'on eût jamais vue. Ce fut le 7 d'Octobre de l'an 1571. Les Turcs y perdirent plus de trente mille hommes avec leur Général Ali-Bassa, et plus de trois cents tant Galeres qu'autres bâtimens. On fit cinq mille prisonniers ; près de vingt mille esclaves Chrétiens recouvrerent la liberté, le butin fut immense, et le fier ennemi du nom Chrétien consterné, et l'on en attribua toute la gloire, après Dieu, à saint Pie, qui depuis le départ du général Colonna pour l'armée, ne cessoit d'affliger son corps, déjà si exténué de maladies, par de nouvelles austérités, priant et faisant prier Dieu continuellement pour le succès, et répandant jour et nuit des torrens de larmes devant le Seigneur, qui au moment que les Chrétiens triomphoient des Turcs, lui révéla dans une espece d'extase cette grande victoire.

Le saint Pape s'entretenoit avec plusieurs Prélats dans le Palais du Vatican, lorsque les quittant tout-à-coup, il ouvrit une fenêtre, et les yeux fixés vers le Ciel, il fut quelque temps immobile; après quoi, comme revenu de ce ravissement, s'adressant aux Prélats : il n'est plus temps, leur dit-il, de parler d'affaires ; allez incessamment rendre graces à Dieu de la célebre victoire que notre armée vient de remporter sur les Turcs ; et se prosternant lui-même au pied de son Crucifix, il passa le reste du jour en prieres. Le Courrier, qui ne put arriver que quatorze jours après, fit bien voir que notre Saint en avoit été averti par révélation le jour même.

Parmi les prieres qu'il ordonna en actions de graces à Dieu, sa tendre dévotion envers la sainte

Vierge, le porta à établir une Fête particuliere au 7 d'Octobre, sous le nom de Notre-Dame de la Victoire, en reconnoissance de celle qu'elle avoit obtenue de son Fils en faveur des Chrétiens. Grégoire XIII son successeur, remit cette Fête au premier Dimanche du même mois, sous le titre de Notre-Dame de la Victoire et du saint Rosaire, dont on célébroit auparavant la Fête avec beaucoup de dévotion et de solemnité le 25 de Mars.

Le saint Pape ne survécut pas long-temps à cette célebre victoire, qui affoiblit si fort la puissance et la fierté de l'Empire Ottoman, et qui causa tant de joie à toute l'Eglise. Usé par ses travaux Apostoliques, et par ses excessives austérités, consumé par les ardeurs de son zele, ce grand Pape eut un pressentiment de sa mort. Les douleurs de la pierre dont il avoit été si long-temps tourmenté, redoublerent au mois de Mars; les approches de sa fin lui firent redoubler sa ferveur. Il voulut visiter les sept Eglises de Rome pour la derniere fois, et il le fit avec une dévotion toujours nouvelle. Quoiqu'il fût très-malade, et qu'il souffrît des douleurs très-aiguës et continuelles, il ne voulut jamais se dispenser de l'abstinence, ni du jeûne du Carême. Il se confessa presque tous les jours durant sa maladie, et dit la Messe jusqu'à l'extrémité. Il se fit donner l'Extreme-Onction, qu'il reçut avec une dévotion très-tendre. On l'entendoit répéter souvent ces paroles du Prophete : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus :* J'ai été comblé de joie en apprenant que nous irons dans la maison du Seigneur. Enfin, après une courte agonie, qu'on eût pris pour une oraison, ce grand Pape mourut de la mort des Justes, le premier jour de Mai de l'an 1572, la sixieme année de son Pontificat, et la soixante-huitieme de sa vie.

L'affliction fut universelle non-seulement à Rome, mais dans tout le monde Chrétien. Jamais Souverain Pontife ne fut plus regretté; autant les Chrétiens furent affligés de sa mort, autant les Turcs en firent paroître de joie, parce qu'ils le regardoient comme le plus terrible ennemi de la Puissance Ottomane. Son corps fut exposé dans l'Eglise de Saint-Pierre pendant quatre jours, durant lesquels les peuples accoururent en foule avec vénération, et la dévotion du public fut accompagnée de beaucoup de miracles.

Seize ans après sa mort, le Pape Sixte V lui fit dresser un magnifique mausolée dans l'Eglise de Sainte-Marie-Majeure. La translation de ses Reliques se fit avec beaucoup de solemnité. Le grand nombre de miracles que Dieu a faits par l'intercession de ce grand Saint, et durant sa vie et après sa mort, porterent le Pape Clément X, l'an 1672, à le déclarer, le 1 de Mai, solemnellement Bienheureux, et le Souverain Pontife Clément XI, qui a rempli si dignement le Saint-Siege, l'a mis au Catalogue des Saints par la Bulle de sa Canonisation du 4 Août de l'an 1711; et la magnificence avec laquelle on a solemnisé par-tout cette Fête, fait assez voir la dévotion et la vénération des peuples pour ce grand Saint.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui ad conterendos Ecclesiæ tuæ hostes, et ad divinum cultum reparandum, Beatum Pium Quintum Pontificem maximum eligere dig-

O DIEU, qui avez choisi le Bienheureux Pape Pie cinquieme du nom pour détruire les ennemis de votre Eglise,

natus es : fac nos ipsius defendi præsidiis, et ita tuis inhærere obsequiis, ut omnium hostium superatis insidiis perpetuâ pace lætemur. Per Dominum, etc.

et pour faire refleurir partout votre culte : faites, Seigneur, que par le secours de ce grand Saint, et le secours de votre grace, nous soyons si fidelles dans votre service, qu'après avoir vaincu tous les ennemis de notre salut, nous jouissions d'une paix éternelle. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 44 et 46.

Ecce Sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus : et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam. Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis : conservavit illi misericordiam suam : et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu Regum : et dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum : et dedit illi Sacerdotium magnum : et beatificavit illum in gloria. Fungi sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius : et offerre illi incensum dignum in odorem suavitatis.

Voici ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui dans le temps de la colere de Dieu est devenu la réconciliation des hommes avec lui. Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la Loi du Très-Haut ; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son Peuple comme il le lui avoit promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne ; il l'a connu, et il l'a béni ; il lui a conservé sa miséricorde ; il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois, et il lui a donné une couronne de gloire ; il a fait avec lui une alliance éternelle ; il lui a conféré le grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur et de gloire, afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

Le Livre de l'Ecclésiastique d'où cette Épître est tirée, est appelé indifféremment le Livre de la Sagesse, parce qu'il contient des exhortations à la sagesse, et des instructions propres à nous la faire acquérir; les Grecs l'appellent Panaretos, *qui signifie un recueil ou trésor de toutes les vertus, ou un Livre qui donne des préceptes pour la pratique de toutes les vertus, et des instructions admirables pour tous les états de la vie.*

RÉFLEXIONS.

Il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. La faveur des grands du monde n'exclut pas le mérite; elle ne le suppose pas aussi, et le donne encore moins. On peut plaire sans le mériter; mais, le mérîtât-on, quel avantage réel et durable de ce don de plaire? C'est la destinée des Favoris, de ne pas conserver leur faveur jusqu'à la fin, soit que les Princes se lassent d'eux quand ils leur ont tout donné, soit que les Favoris eux-mêmes se lassent des Princes quand ils n'ont plus rien à attendre: mais dût-on être dans les bonnes graces du Prince jusqu'à la mort, que remporte-t-on de tous ses bienfaits dans l'autre vie? Grande consolation pour un Favori qui est damné, d'avoir été un objet d'envie à la Cour, d'avoir eu part à toutes les graces et à la confidence du Prince. La faveur des Grands est toujours à un haut prix, il en coûte pour la conserver; et la disgrace est souvent l'effet du caprice. En coûte-t-il autant pour trouver grace devant les yeux du Seigneur?

Je plais à Dieu dès que je veux lui plaire; et c'est toujours par ma faute quand je lui déplais. Ici la faveur ne cause point de jalousie; plus on est dans les bonnes graces du Seigneur, plus souhaite-t-on ardemment que le nombre des Favoris augmente. Le trésor des graces est infini; on ne

perd jamais rien par le partage : à proprement parler, il n'y a que l'amour de Dieu qui donne le vrai merite. La naissance, les biens, la place d'honneur, un mérite étranger, le brillant de l'esprit, la pénétration, la politesse, n'en donnent qu'un fort superficiel et bien mince. Il y a de belles qualités qui rendent les gens respectables : l'idée a beaucoup de part à cette vénération ; après tout, de quelle utilité et de quelle durée sont tous ces prétendus mérites ? la vertu seule ne dépend ni de l'idée, ni du caprice des hommes, ni de l'inconstance du temps. Est-on agréable aux yeux de Dieu, est-on dans ses bonnes graces, on a du mérite. Que la naissance soit obscure ; qu'on n'ait qu'un médiocre génie ; qu'on soit pauvre ; qu'on soit sans nom, sans appui, sans secours : est-on ami de Dieu, on est respectable. Les libertins les plus outrés respectent l'innocence dans le plus vil esclave ; on a beau railler, plaisanter sottement de la dévotion, intérieurement on l'estime ; c'est un tribut forcé que la raison paye indispensablement à la vertu. *Il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur.* Voilà un éloge raccourci qui renferme tout ce qu'on peut dire de plus flatteur et de plus magnifique. *Il a trouvé grace* : donc sa fortune est faite, et pour le temps, et pour l'éternité. Et cette fortune ne fait pas le seul objet de notre ambition ! et nous estimons peu cette faveur ! et ce mérite nous touche peu ! et nous ambitionnons une autre gloire ! Bon Dieu ! que cette dépravation de goût et de jugement est humiliante ! mais quel regret, quel désespoir un jour, d'avoir fait si peu de cas des bonnes graces du Seigneur !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii verò unum, unicuique secundùm propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque : similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui. Accessit autem, et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son Pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussi-tôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres ; pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres ; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Longtemps après le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens étant venu, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux

tradidisti mihi : ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus. Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui.

de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

MÉDITATION.

Combien il est important de ne pas négliger les moindres choses.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ avec quelle exactitude, avec quel soin le Pere de famille se fait rendre compte des moindres talens, et avec qu'elle sévérité il punit la négligence du serviteur trop paresseux et trop timide. Il n'avoit négligé que de faire valoir un talent, et il est puni du dernier supplice : terrible leçon pour ceux qui font peu de cas des moindres devoirs.

Le motif même de cette grande libéralité est une instruction bien utile : Parce que vous avez été fidelle dans peu de choses, dit le Maître, je vous donnerai un grand bien à gouverner. Désabusons-nous et défaisons-nous de nos faux préjugés : c'est une erreur de s'imaginer que cette exacte ponctualité à s'acquitter des moindres devoirs, soit une vertu de Novice, et que la solide piété soit indépendante de cette scrupuleuse régularité ; nulle véritable dévotion sans cette exactitude : *Quia super pauca fuisti fidelis ;* on ne parle ni de sacrifice d'éclat, ni d'aumônes de prix, ni de victoire extraordinaire ; ce ne sont ni les déserts, ni les échafauds qui deviennent la mesure du salaire : *Quia super pauca fuisti fide-*

lis ; ces grandes actions d'éclat qui font tant de bruit, et qui édifient si fort le public, sont peu fréquentes. On n'entre pas tous les jours en Religion, les grandes mortifications arrivent rarement : on ne fait le sacrifice de ses parens et de ses biens qu'une fois dans la vie : Dieu demande un amour plus persévérant, une fidélité plus constante : la fidélité dans les moindres choses, est une fidélité de tous les jours, et de toutes les heures. On a à tous momens des passions à dompter, des occasions de souffrir, une humeur, un naturel à vaincre ; ces victoires ne font pas tant de bruit devant les hommes, ni tant d'honneur ; mais elles sont d'un grand mérite devant Dieu ; et quelle abondance de graces ne doit pas suivre cette multiplicité de victoires ? Faut-il une dévotion passagere, une ferveur volage, une vertu superficielle, pour être si constamment religieux ?

On peut dire que la plus éminente vertu dépend de cette ponctuelle fidélité dans les moindres choses ; il est du moins certain qu'il faut avoir un amour de Dieu bien parfait pour être si exact. Les grandes actions font trop d'honneur pour ne pas affoiblir les difficultés. On trouve jusque dans les plus grandes humiliations un éclat qui flatte ; mais quand les devoirs n'ont rien qui réveille la cupidité, quand le mérite de l'action est tout intérieur, dans ces actions obscures et ordinaires, où l'amour-propre ne trouve rien qui soit de son goût, rien qui pique ; dans ces actions dont tous les motifs sont surnaturels, où la Religion seule sert de mobile : quelle dévotion plus solide, quel amour de Dieu plus ardent et plus épuré ! et l'on se décourage, et l'on désespere d'arriver à la perfection, parce qu'on n'a pas le courage, ou l'occasion de faire de grandes choses. Quelle confusion, quel regret, quand on verra que la plus haute vertu dépendoit de la fidélité à s'acquitter des moindres devoirs ! SECOND

SECOND POINT.

Considérez le soin que Dieu a eu de nous démontrer cette vérité, en faisant dépendre des plus petits devoirs, des plus légeres circonstances, les effets les plus merveilleux.

Quelle plus légere cérémonie que de lever les mains vers le Ciel ! cependant c'est de cette posture que dépend la victoire sur les Amalécites. Prendre de l'eau seulement dans le creux de la main, et ne pas se courber pour boire plus commodément, c'est une circonstance bien mince ; c'est pourtant de cette minutie que dépend le salut d'Israël. Qu'avez-vous fait Joas, s'écrie le Prophete, vous n'avez frappé que trois fois la terre avec vos fleches ? si vous eussiez frappé cinq, six, ou sept fois, vous eussiez battu la Syrie jusqu'à l'exterminer entiérement (*a*). Frapper la terre avec une fleche deux ou trois fois de plus, c'étoit une cérémonie bien légere ; c'est cependant de cette légere cérémonie que Dieu fait dépendre la gloire et la tranquillité du regne de Joas.

Mon Dieu ! combien de gens rampent toute leur vie dans les voies de la perfection ! combien qui veillissent dans de grossieres imperfections, et meurent dans une effrayante tiédeur, à qui on pourroit dire comme à Joas : *Si percussisses quinquies aut sexies ;* vous aviez fait le plus difficile, vous n'aviez qu'à faire deux ou trois pas de plus ; quelques jours, quelques mois encore de persévérance vous rendoient supérieur au respect humain. Vous aviez été assez régulier dans votre conduite, il ne falloit qu'un peu plus de courage et de fidélité à remplir certains petits devoirs, à observer certaines petites regles, pour obtenir de Dieu les grandes graces, et pour arriver à une éminente sainteté. Qu'un regret en cette matiere

(a) 4. *Regum.*

est cuisant, sur-tout quand il naît purement de l'amour-propre !

Si pour arriver à une haute perfection, il falloit traverser les mers, faire le sacrifice de ses biens, souffrir de grands affronts, faire de grandes aumônes ; si pour être Saint il falloit donner sa vie, y auroit-il à délibérer ? la sainteté peut-elle être à un trop haut prix ? *Si rem grandem dixisset tibi, ecce facere debueras*, dit-on à Naaman : *quantò magis quia nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis !* Si Dieu avoit fait dépendre la haute vertu de ce qu'il y a de plus pénible et de plus laborieux dans la vie : *Ecce facere debueras ;* rien n'eût dû nous en dispenser : *Quantò magis quia nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis !* Quelle excuse aurons-nous, sachant que Dieu a attaché, pour ainsi dire, les plus grandes faveurs et la plus haute vertu à la fidélité dans les moindres choses ? Quel regret à qui aura manqué de cette fidélité !

Je le sens ce regret, mon divin Sauveur, et je sens toute l'amertume de ma confusion au triste souvenir de mes illusions et de mes lâchetés passées ; mais ce sentiment même qui est l'effet de votre grace, me fait espérer que je ne manquerai plus de fidélité dans les moindres devoirs, moyennant votre secours.

Aspirations dévotes durant le jour.

Tu mandasti mandata tua custodiri nimis. Psal. 118.

C'est bien avec raison, ô mon Dieu, que vous nous avez ordonné de garder vos commandemens avec la derniere exactitude.

Justificationes tuas custodiam : non me derelinquas usquequaque. Psal. 118.

Oui, Seigneur, j'ai résolu de garder désormais vos ordonnances avec la plus grande ponctualité : daignez seulement me soutenir contre ma foiblesse.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° C'EST une erreur assez commune parmi ceux mêmes qui font profession de piété, de craindre peu les petites fautes, et de faire peu de cas des petits devoirs. On regarde une délicatesse de conscience comme de vaines frayeurs d'une ame foible; et une ponctualité scrupuleuse dans les moindres choses passe souvent pour une preuve d'un génie borné. On prétend qu'un bon esprit perd de vue ces minuties, et que la véritable vertu est indépendante d'un tas de menues observances qui avilissent l'esprit, rendent fatigant et impoli le commerce de la vie, et dessechent la dévotion, bien loin de la nourrir. Sur ce faux principe on fuit la gêne et la contrainte; les sens ne sont plus resserrés, les passions se mettent au large: et quelle autre source des plus funestes chutes, et quel autre principe du relâchement! Souvenez-vous qu'une petite fente négligée fait submerger un vaisseau. A-t-on laissé ruiner les dehors d'une Place, en a-t-on laissé tomber les murs; on n'est guere en état de défense. Qu'on fasse tant de retranchemens qu'on voudra, on ne tient pas long-temps, quand on est si fort à découvert. Les petites pratiques de piété, la modestie, la retenue dans le monde, et les plus petites regles dans l'état Religieux, sont comme ces ouvrages avancés qui éloignent l'ennemi de la Place. Quand on ne se dispense jamais de la priere du matin, de la lecture d'un livre de piété, du fréquent usage des Sacremens, de certains petits devoirs de son état, de certaines petites regles, on n'est guere capable de manquer à des devoirs essentiels; mais lorsque ces postes avancés sont abandonnés, lorsque ces avenues ne sont plus gardées, on est bientôt pris

au dépourvu. Désabusons-nous : on n'est pas loin de rompre avec un ami, avec un maître, quand on le ménage si peu, quand on lui déplaît si souvent. Examinez-vous scrupuleusement sur cet article. Ne négligez-vous point les petits devoirs ? n'avez-vous point déjà quitté certaines petites pratiques de dévotion et de religion même que vous gardiez si utilement dans vos premieres années de ferveur ? marquez votre relâchement sur ce point, et corrigez-le.

2°. Prenez une ferme résolution, et faites-vous une loi pour toute votre vie de ne jamais quitter certaines petites pratiques de dévotion et de religion même très-salutaires, très-utiles, et dont bien des gens ignorent le mérite et le prix ; par exemple, faites toujours le signe de la Croix en Chrétien, c'est-à-dire, avec décence, avec dévotion et avec respect, et jamais à demi ; faites-le posément, religieusement, et comme les Apôtres nous l'ont appris, en portant la main droite au front, puis à l'estomac, ensuite à l'épaule gauche, de-là à la droite, et disant en même-temps : *Au nom du Pere, et du Fils, et du Saint-Esprit ;* faites-le souvent ; c'est, comme l'on a dit, une profession de foi abrégée : il semble aujourd'hui qu'on n'ose plus la faire, qu'on a honte même de faire cette profession. Est-ce faire le signe de la Croix en le faisant comme le font aujourd'hui plusieurs personnes ? c'est momerie, c'est mépris, c'est irréligion 2.° Ne vous dispensez guere de prendre de l'eau-bénite en entrant dans l'Eglise, et en sortant. Il y a des gens qui regardent cette pratique Chrétienne, si sainte, si ancienne, comme une dévotion de peuple ; ils croiroient se déshonorer s'ils portoient de l'eau-bénite jusqu'au front. C'est ainsi que la foi des Chrétiens s'affoiblit peu à peu par ces sortes de négligences : mon Dieu, qu'elles nuisent

à la piété ! 3.° C'est une sainte et salutaire pratique d'avoir toujours de l'eau-bénite dans sa chambre, d'en prendre quand on sort, et quand on entre, d'en bénir le lit le soir avant que de prendre son repos. 4.° Ne manquez jamais de dire le *Benedicite*, et graces à chaque repas. Tous les Fidelles ont toujours été très-religieux à garder cette pratique. Hélas ! aujourd'hui, combien de Chrétiens se mettent à table et en sortent en Païens ! Quel tort nous feroit-on si l'on nous demandoit si parmi les Chrétiens il y a aujourd'hui beaucoup de Fidelles ?

SIXIEME JOUR.

SAINT JEAN DEVANT LA PORTE LATINE, C'EST-A-DIRE, LE MARTYRE DE SAINT-JEAN DEVANT LA PORTE LATINE.

L'EGLISE voulant honorer la mémoire de ce que saint Jean l'Evangéliste a souffert pour Jesus-Christ, a déterminé ce jour comme la fête de son Martyre.

Le Sauveur du monde allant à Jérusalem pour y consommer son sacrifice, entretenoit ses Apôtres de tout ce qu'il devoit y souffrir, leur prélisant toutes les ignominies de sa Passion, jusqu'aux moindres circonstances. Vous voyez, leur disoit-il, que nous allons à Jérusalem ; c'est-là que le Fils de l'homme sera trahi, et livré entre les mains des Chefs du peuple, des Docteurs, des Magistrats et des princes des Prêtres, qui le livreront aux Gentils ; c'est-là qu'on l'exposera à la risée d'une populace insolente, qu'on lui crachera au visage, qu'on le fouettera cruellement, et qu'enfin on le condamnera à mourir sur une Croix ; mais sa mort sera suivie d'une résurrec-

tion glorieuse. Tout ce discours étoit aux Apôtres une énigme, où ils ne comprenoient rien; ils ne savoient ce qu'on leur disoit, et ne pouvoient accorder tant d'ignominies avec tant de dignité et de grandeur dans la personne de leur Maître.

La cause de leur ignorance étoit la difficulté que la nature trouve d'ordinaire à concevoir et à estimer les choses dont elle a de l'aversion. Comme les Disciples de Jesus n'avoient point encore appris à aimer les Croix, ils ne l'entendoient guere volontiers parler de cette matiere, et ils comprenoient encore moins ce qu'il leur en disoit; ils aimoient encore l'honneur, et ne pensoient qu'à s'élever au-dessus des autres. C'est ce qui porta les deux fils de Zebédée Jacques et Jean à prier leur mere qui étoit parente de la Mere du Sauveur, de demander pour eux à Jesus-Christ quelque distinction dans son Royaume. Cette femme instruite par ses enfans qu'elle avoit à ses côtés, se présenta devant lui, l'adora avec respect, et le supplia, dit l'Evangile, de trouver bon qu'elle lui demandât une grace. Le Sauveur le lui ayant accordé selon sa bonté ordinaire: Maître, lui dit-elle avec beaucoup de confiance et d'ingénuité, je vous prie d'avoir de la prédilection pour mes deux fils; de leur donner la préférence sur tous vos Disciples, et de les placer à vos deux côtés quand vous serez dans votre gloire.

Jesus ne crut pas devoir répondre à la mere qui ne parloit que pour ses enfans; il s'adressa donc aux deux freres, et, sans leur reprocher leur petite ambition, il se contenta de leur faire voir leur grossiéreté et leur ignorance. Vous ne savez, leur dit-il, ce que vous demandez; il paroît bien que vous n'avez pas encore appris ce que c'est que d'être grand dans mon Royaume, quelles en sont les premieres places, et par quels degrés on y parvient: les humiliations, les adversités, les souffrances sont la voie par où on y monte. Avez-

vous assez de cœur pour boire la calice amer que je boirai le premier, et pour vouloir être baptisé dans votre sang comme je le serai dans le mien ? Quelque grossiers, quelque imparfaits que fussent encore ces deux Apôtres, comme il paroît par leur demande, l'amour qu'ils avoient pour leur divin Maître leur donna du courage, et leur fit répondre hardiment qu'ils étoient prêts à tout endurer à son exemple et pour son service, et qu'il n'avoit qu'à les mettre à l'épreuve pour voir ce qu'ils seroient capables de souffrir pour son amour.

Cette réponse plut si fort au Sauveur, que dès-lors il leur promit la couronne que gagnent ceux qui prennent part à ses peines : Oui, vous boirez mon calice, leur dit-il, et vous serez baptisés du même Baptême que moi; mais pour ces premieres places où vous prétendez être élevés aux deux côtés de mon Trône, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que si vous me regardez simplement comme homme, ce n'est point à moi à vous les donner; ou si c'est moi qui les donne, je n'ai égard ni à la parenté, ni à la faveur, ni à aucune autre considération humaine; vous pouvez les obtenir avec le secours de ma grace, si vous voulez vous en rendre dignes; ce sont des récompenses réservées à ceux pour qui mon Pere les a préparées, et c'est moi qui par son ordre les assigne à chacun d'eux, selon leur mérite et leur vertu.

On peut dire que saint Jean, ce disciple favori, qui aimoit si ardemment le Sauveur, et qui en étoit si tendrement aimé, vérifia bientôt la promesse que lui avoit faite son cher Maître de boire son calice; il le but, et il en sentit toute l'amertume, son cœur ayant participé à toutes les souffrances de son cher Maître, et ne le quittant pas un seul moment jusqu'à la mort.

Mais la prédiction du Sauveur en faveur de saint Jean devoit s'accomplir encore plus à la

lettre. Ce n'étoit pas assez pour le Disciple bien-aimé d'avoir souffert intérieurement le martyre du cœur, en étant témoin des souffrances et de la mort ignominieuse de son bon Maître, il falloit qu'il y eût part encore plus visiblement, et ce ne fut, à proprement parler, qu'après avoir reçu le Saint-Esprit que le Sauveur le fit participant de son calice. Saint Jean souffrit d'abord la prison, le fouet et les opprobres avec saint Pierre dans la persécution que les Juifs firent aux Apôtres après la mort de saint Etienne. Ce ne furent là que les préludes de ce qu'il devoit endurer dans la suite sous les Princes Païens.

L'Empereur Domitien ayant succédé à Titus son frere l'an de Jesus-Christ 81, fut le second des Empereurs Romains qui employerent leur puissance pour tâcher de détruire le Royaume de Jesus-Christ, et pour éteindre le nom Chrétien. Comme il ne cédoit en rien à Néron, la persécution qu'il fit aux Chrétiens fut encore plus cruelle que la premiere. Saint Jean étoit à Ephese où il avoit établi sa résidence pour pouvoir plus aisément pourvoir aux besoins des Eglises d'Asie qu'il avoit fondées, et qu'il gouvernoit. Il avoit reçu beaucoup de mauvais traitemens de la part des Gentils; la vénération qu'on avoit pour lui ne le mit pas à couvert de la persécution; il fut banni d'Ephese, et peu de temps après emmené à Rome, où, chargé de chaînes et renfermé dans un horrible cachot, il tressailloit de joie de se voir à la veille de donner son sang et sa vie pour son cher Maître.

L'Empereur informé du caractere et des qualités de ce Héros Chrétien, voulut le voir. Saint Jean parut devant le Tyran avec cette majestueuse modestie, cet air de douceur et de sainteté qu'on a toujours admiré dans cet Apôtre. Son âge le rendoit encore respectable, et l'Empereur parut frappé à la vue d'un si vénérable vieillard.

Il l'interrogea sur sa Religion ; ses réponses firent admirer son intrépidité et sa grandeur d'ame. Il faut, lui dit l'Empereur, que vous renonciez à une Religion dont la morale est ennemie des plaisirs des sens, et dont le dogme est incompréhensible; il faut que vous passiez dans la nôtre où vous finirez vos jours en paix. A cette proposition le saint Apôtre frémit d'horreur ; et plein d'une sainte indignation, animé de ce zele généreux que son amour tendre pour Jesus-Christ rendoit tous les jours plus vif et plus ardent : Ne croyez pas, ô Empereur, répond-il, nous ébranler par vos promesses, ni par vos menaces : il n'y a qu'un seul Dieu, et ce Dieu est celui que j'adore et que je sers : le plus grand bonheur pour moi, c'est de donner mon sang pour lui ; il y a long-temps que je soupire après ce sacrifice.

L'Empereur parut comme interdit d'abord par la fermeté et la noble hardiesse d'un si vénérable vieillard ; mais sa cruauté ne fut pas long-temps suspendue. Revenu de son étonnement, il ordonna que le Saint fût jeté sur l'heure même dans l'huile bouillante pour y perdre la vie.

Une grande place près de la porte appelée Latine, parce qu'elle conduisoit aux villes du *Latium*, ou Pays Latin, qu'on nomme aujourd'hui Campagne de Rome, fut choisie pour être le lieu du supplice. On y remplit d'huile une grande chaudiere sur un grand feu. L'âge, la réputation et la magnanimité du Saint y attirerent le Sénat et la plus grande partie de la Ville. Le saint Apôtre fut dépouillé et cruellement fouetté, selon les Lois Romaines, qui ordonnoient ce supplice à tous ceux qui étoient condamnés à mort. Ce fut après avoir eu le corps tout déchiré et tout en sang par cette grêle de coups, que ce grand Saint fut plongé dans cette huile bouillante ; mais le Seigneur qui ne vouloit que lui donner la gloire du martyre, comme il le lui avoit prédit, sans

laisser aux hommes le pouvoir de lui abréger une vie aussi précieuse que la sienne, et dont l'Eglise avoit encore besoin ; le Seigneur, dis-je, renouvela en sa faveur le miracle fait en faveur des trois Enfans jetés dans la fournaise. L'huile toute bouillante devint pour le saint Apôtre un bain rafraîchissant qui guérit dans le moment toutes ses plaies ; et le feu qu'on s'efforçoit de rendre plus violent, tourna ses flammes contre ceux qui fournissoient sans cesse de nouvelle matiere. Le miracle étoit trop évident et trop sensible pour être sans effet. Tous en furent frappés, et un grand nombre converti ; l'Empereur même, par le rapport que lui en fit le Sénat, en parut si étonné, qu'il se contenta d'envoyer saint Jean en exil dans la petite isle de Pathmos dans la mer Egée, qu'on appelle aujourd'hui Potina, ou Palmosa, où il resta jusqu'à la mort de Domitien ; et ce fut durant le séjour qu'il y fit que Dieu lui révéla tous les mysteres de l'Apocalypse. C'est en cette maniere que fut accompli ce que Jesus-Christ lui avoit prédit, qu'il boiroit le calice de sa Passion : aussi les Anciens lui donnerent avec l'Eglise le titre de Martyr. « Car on peut dire, » dit saint Augustin, que si le martyre lui a » manqué, il n'a pas manqué lui-même au mar- » tyre. Il n'a pas souffert jusqu'à la mort, con- » tinue ce Pere : Dieu qui voyoit les dispositions » de son cœur, connoissoit de quoi il étoit ca- » pable, et toute la terre l'a connu. Les trois » jeunes hommes ont été jetés dans la fournaise » pour y être réduits en cendres ; cependant ils » en sont sortis vivans, dirons-nous pour cela » que ce ne sont pas des Martyrs ? Si nous consi- » dérons les feux, ils n'en ont point été con- » sumés : si nous considérons leur cœur et leur » volonté, ils ont été couronnés. »

Ce miracle arriva vers l'an de Jesus-Christ 95. Les Chrétiens voulant honorer la mémoire du

glorieux combat de saint Jean, et en même-temps de son Martyre et de son triomphe, bâtirent dès les premiers siecles une fort belle Eglise sous le titre de Saint-Jean dans le même lieu où il avoit été jeté dans l'huile bouillante. L'on visise cette Eglise avec un grand concours le sixieme de Mai, auquel jour l'Eglise, comme on l'a dit, célebre la mémoire de son Martyre. Cette fête a été de précepte durant plusieurs siecles dans diverses Eglises de France, et elle a été aussi de commandement en Angleterre, depuis le douzieme siecle jusqu'au schisme : depuis le schisme les Anglois se sont contentés d'en conserver le nom dans le Calendrier de leur nouvelle Liturgie. Ces tristes restes de leur ancienne catholicité, aujourd'hui si éteinte, devroient bien les faire appercevoir de leurs erreurs, et de leur funeste et pitoyable égarement.

La Messe de ce jour est en l'honneur de saint Jean.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui conspicis quia nos undique mala nostra perturbant : presta, quæsumus, ut Beati Joannis Apostoli tui et Evangelistæ intercessio gloriosa nos protegat. Per Dominum nostrum, etc.

O Dieu, qui voyez que nous sommes effrayés par les maux qui nous environnent de toutes parts : faites, s'il vous plaît, que nous soyons protégés par la glorieuse intercession de votre Apôtre et Evangéliste saint Jean. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 5.

STABUNT Justi in magna constantia adversùs eos qui se angustiaverunt, et qui abstulerunt labores eorum. Videntes turbabuntur timore horribili, et mirabuntur in subitatione insperatæ salutis, dicentes intra se, pœnitentiam agentes, et præ angustia spiritûs gementes : Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum, et in similitudinem improperii. Nos insensati vitam illorum estimabamus insaniam, et finem illorum sine honore. Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter Sanctos sors illorum est.

LES justes s'éléveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'afflictions, et qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux. Les méchans à cette vue seront saisis de trouble, et d'une horrible frayeur; ils seront surpris d'étonnement, en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés. Ils diront en eux-mêmes, étant pénétrés d'un vif regret, et jetant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs : Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple des personnes dignes de mépris. Insensés que nous étions, leur vie nous paroissoît une folie, et leur mort honteuse : et cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu, et leur partage est avec les Saints.

Quoiqu'on ait toujours donné aux Livres de Salomon, et même à l'Ecclésiastique, le titre de Livres Sapientiaux, celui cependant d'où cette Epître est tirée a toujours été nommé, comme par excellence, le Livre de la Sagesse, c'est-à-dire, comme un Livre plein de sages et saintes maximes, non-seulement pour les Grands du monde, à qui l'Auteur adresse principalement son discours, mais encore pour toutes sortes de personnes.

RÉFLEXIONS.

A voir la sécurité avec laquelle on vit dans le monde, la joie qui brille dans toutes les parties

de plaisirs, et les plaisirs répandus dans tous les âges de la vie; à voir ce luxe fastueux qui confond presque toutes les conditions; à entendre les entretiens les plus ordinaires des gens peu dévots, et des femmes mondaines, diroit-on que ces personnes croient les vérités les plus effrayantes du Christianisme; et quel tort leur feroit-on, si on leur demandoit s'ils sont Chrétiens? leur licence, pour ne pas dire leur effrontée impiété à railler impudemment de la dévotion et des dévots, à ridiculiser les pratiques de piété les plus respectables, à s'ériger en censeurs des Lois les plus saintes, à enseigner les maximes les plus corrompues du vice et du libertinage, à traiter de gens simples et d'esprits foibles les personnes chrétiennes; cette licencieuse hardiesse, cette effronterie scandaleuse, cet air, ce ton païen interdisent les gens de bien; la vertu plie, pour ainsi dire, elle se rétrécit, elle s'humilie sous cette impudente fierté; mais la tyrannie ne dure pas longtemps. La mort rend toujours justice à la vertu; l'équité, le vrai mérite, ne prescrivent point. Libertins et dévots, femmes mondaines et Dames Chrétiennes, tout se rend tôt ou tard à ce tribunal, tout paroît devant le souverain Juge: *Tunc stabunt justi in magna constantia.* Le rôle a changé, c'est une nouvelle scene; les titres, les grands noms n'y sont pas reçus; qu'importent les équipages, les riches meubles? Tout paroît aux yeux de Dieu sans déguisement, sans masque. Quelle joie, quelle confiance alors pour le Juste! Il s'élevera, dit le Sage, avec grande hardiesse contre ceux qui l'auront si maltraité. Mais quel trouble, quelle horrible frayeur pour les méchans! quelle surprise en voyant tout d'un coup contre leur attente le Juste sauvé! *Et mirabuntur in subitatione insperatæ salutis.* Les prestiges se dissipent alors, le masque tombe, les passions sont éteintes. Mais quels reproches stériles! quels

stériles regrets ! alors ces gens sans religion, ces idoles mondaines, ces impies démasqués se diront l'un à l'autre, en jetant de cruels soupirs dans le serrement de leurs cœurs : *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum :* Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries et de nos outrages, ceux que nous regardions en pitié. *Nos insensati.* Insensés que nous étions, leur vie nous paroissoit une folie, et leur mort honteuse. *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei.* Cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu ; et nous malheureux réprouvés, nous voilà devenus l'objet de sa plus terrible colere. Leur partage est avec les Saints ; et notre demeure éternelle, c'est l'enfer. Voilà, gens de plaisirs, hommes sans religion, libertins réjouis, femmes mondaines, voilà ce que vous penserez un jour, ce que vous direz un jour avec des regrets d'autant plus cruels, qu'ils seront plus inutiles. On joue dans le monde la comédie, on rit, on applaudit, on triomphe : un peu de patience, la mort, le jugement, l'éternité rendent justice à tous.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 20.

In illo tempore : Accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis, adorans et petens aliquid ab eo. Qui dixit ei : Quid vis ! Ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo. Respondens autem Jesus dixit : Nescitis quid petatis. Potestis

En ce temps-là : La mere des enfans de Zébedée s'approcha de Jesus avec eux, et l'adora, lui faisant une demande. Que souhaitez-vous, lui dit-il ! Elle répondit : Ordonnez que dans votre royaume mes deux fils que voilà soient assis, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche. Mais pour réponse Jesus leur dit : Vous

bibere calicem, quem ego bibiturus sum. Dicunt ei : Possumus. Ait illis : Calicem quidem meum bibetis : sedere autem ad dexteram meam vel sinistram, non est meum dare vobis, sed quibus paratum est à Patre meo.

ne savez pas ce que vous demandez : pouvez-vous boire le calice que je boirai ? Ils lui dirent : Nous le pouvons. A la vérité, leur répliqua-t-il, vous boirez le calice que je dois boire : mais d'être assis à ma droite, ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous l'accorder, c'est pour ceux à qui mon Pere l'a destiné.

MÉDITATION.

Que les plus grands déréglemens, et les chutes les plus funestes viennent souvent de la négligence qu'on a à s'acquitter des moindres devoirs.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que rien ne dispose plus aux grandes fautes que les petits péchés. Ces négligences habituelles à remplir les plus petits devoirs, ces infidélités fréquentes dans les moindres choses affoiblissent l'ame. Les graces deviennent moins abondantes, les passions plus vives, la confiance en Dieu plus languissante, et le tentateur plus hardi.

Nul édifice n'est si bien bâti, dit le Sage, qu'une gouttiere qu'on néglige, ne ruine. La paresse, ajoute-t-il, sera cause que le plancher viendra à s'affaisser. L'eau venant peu à peu à pourrir la charpente du bâtiment, pénetre dans les murailles, en détrempe le ciment (*a*), et passant jusques aux fondemens, les mine et les cave de telle sorte qu'enfin toute la maison s'écroule ; faute d'y avoir fait au commencement quelques réparations, faute d'en avoir recherché le toit, tout est tombé en ruine. Il en est de

(a) *Eccl.* 10.

même de l'édifice spirituel, dit Cassien : un certain esprit de relâchement, je ne sais quelle tiédeur, à la faveur du peu de cas qu'on fait des fautes légeres, s'insinuent jusque dans l'ame, ébranlent la fermeté de ses plus saintes résolutions, et affoiblissent enfin de telle maniere les fondemens de notre piété, que tout l'édifice spirituel tombe. Il eût été aisé d'y remédier au commencement : rien de plus foible que la cause du mal ; ce torrent qui a tout renversé n'étoit qu'un fort petit ruisseau dans sa source. Une petite fente par où l'eau sera entrée imperceptiblement, est souvent la cause d'un funeste naufrage. Désabusons-nous, peu de ces grandes chutes par rapport aux mœurs, qui n'ayent un principe fort mince et fort léger. Bon Dieu ! que de réprouvés n'auroient jamais été précipités dans les enfers, s'ils eussent goûté cette morale.

Il en est des maladies de l'ame comme de celles du corps. Il eût été aisé de prévenir ce débordement d'humeurs, cette inflammation des poumons, ces fievres malignes, ces catarres : toutes ces maladies mortelles n'étoient presque rien dans leur principe ; si l'on se fût abstenu de ce fruit, si l'on n'eût pas fait ces excès, si l'on eût usé d'abord de régime, un petit remede nous eût délivrés d'un grand mal. Mais après que ces humeurs malignes ont inondé, après que la fluxion a pris son cours, après cet amas de bile et de pituite, inutilement court-on au remede. Quand le mal a prévalu, le secours vient trop tard. Les morts subites n'ont guere d'autres causes. Ne raisonnons pas autrement des maladies spirituelles, l'analogie est assez juste. Mon Dieu ! que de petites fautes négligées menent loin ! et qu'un peu plus de délicatesse de conscience dans cent petits devoirs, qu'un peu plus de retenue, de régularité, de mortification, eussent prévenu de funestes chutes ! C'est ce qui a fait dire aux Saints,

que les petites fautes sont en quelque façon plus dangereuses que les plus grandes, d'autant que celles-ci plus on les connoît, plus la connoissance qu'on en a, porte ou à les éviter avec soin, ou à se relever promptement lorsqu'on y tombe; mais les autres plus on les connoît, moins les évite-t-on. Un violent accès de fievre alarme trop pour ne pas faire courir au remede; mais on s'apprivoise avec une fievre lente, qui tôt ou tard mene au tombeau. Hé, mon Dieu! à quoi ai-je attribué jusqu'ici mes plus grandes fautes?

SECOND POINT.

Considérez combien de tristes exemples nous démontrent cette importante vérité.

Tertullien, cet illustre défenseur de la Foi, ce célebre Apologiste de la morale Chrétienne, se pervertit; Origene ne fait pas une meilleure fin; et qui n'est effrayé au seul souvenir de la chute de Salomon, et de la malheureuse fin du traître Apôtre! N'allons pas chercher dans la violence de la persécution, ni dans les ruses du tentateur, ni dans le torrent du mauvais exemple la cause de ces funestes révolutions (*a*): *Abscissus est lapis, et percussit statuam:* Une petite pierre a brisé, a renversé ces colosses.

Tertullien nourrit une aigreur secrete contre les Clercs de l'Eglise Romaine, de qui il croit avoir reçu quelque affront. Voilà la petite pierre qui renverse la statue.

Origene plein de sa propre réputation, un peu trop content de lui-même, se livre à son propre esprit. Une petite vanité écoutée, négligée, nourrie, perd enfin ce grand homme: *Abscissus est lapis.*

Salomon, le plus religieux de tous les Rois, le plus sage de tous les hommes, après avoir

(a) *Rom.* 2.

bâti un si magnifique Temple au vrai Dieu ; tombe lui-même dans l'idolâtrie ; et Judas, ce Disciple favori, cet Apôtre si bien appelé, trahit son Maître. De si terribles chutes ne viennent jamais de trop près ; on fait bien des pas pour aller si loin. Salomon se défie peu de son propre cœur, et Judas de son avarice. Les passions n'ont rien de farouche dans leur naissance ; elles marchent d'abord, pour ainsi dire, à petits pas ; elles font peu de bruit : ce n'est rien qu'un petit murmure (*a*) : *Ut quid perditio hæc !* Un leurre de charité en autorise même le motif. Mais un amour-propre apprivoisé, une jeune passion flattée, ne vieillissent jamais sans faire bien du dégât. Ce n'étoit d'abord qu'un petit lionceau apprivoisé et familier, dont on ne se défioit pas ; mais devenu lion, il saura bientôt trouver sa proie, et dévorer ceux-mêmes qui le nourrissent (*b*) : *Factus est leo, et didicit prædam capere.*

Détrompons-nous : celui qui manque aux plus petits devoirs, ne sera pas plus fidelle aux plus grands, c'est Jesus-Christ lui-même qui nous en assure : un Chrétien imparfait, un Religieux tiede dit le contraire. Qui doit être cru ?

On refuse à Dieu l'observation d'une légere regle, on lui refuse de purs riens : et l'on veut que quand nous serons aux prises avec l'ennemi, Dieu aille choisir dans ses trésors les secours les plus exquis, les graces les plus efficaces. Quand on a laissé ruiner les dehors d'une place, quand on a laissé tomber ses murs, on n'est guere en état de défense. On n'a plus cette grande réserve, cette délicatesse de conscience, cette exacte et scrupuleuse régularité ; on sera bientôt pris au dépourvu. Ces petites pratiques de piété, ces dévotions de surérogation, ces menues observances religieuses, sont comme ces ouvrages

(a) *Matth.* 26. (b) *Ezech.* 26.

avancés qui arrêtent l'ennemi loin de la Place; mais lorsque les avenues ne sont plus gardées, est-ce merveille si l'on est insulté ?

Saül fait main basse sur les Amalécites, il épargne seulement quelques troupeaux, et encore les destine-t-il pour le Sacrifice. Saül n'a obéi qu'à demi, et Saül est réprouvé pour avoir négligé quelques points ce semble assez légers dans son obéissance.

Hé, Seigneur, que n'ai-je pas à me reprocher sur cet article ! mais que ne dois-je point appréhender ! Infidelle à vos ordres, j'ai compté pour rien ma négligence à m'acquitter des petits devoirs, et peut-être ces infidélités seront la source de ma perte. Ne le permettez point, ô mon Dieu, je connois mon erreur, je condamne ma négligence, et j'espere que la crainte que j'aurai désormais de manquer dans les moindres choses, et mon exacte ponctualité, moyennant votre sainte grace, me mettront à l'abri de ce danger.

Aspirations dévotes durant le jour.

Servavi mandata tua, et testimonia tua, quia omnes viæ meæ in conspectu tuo. Psal. 118.

Vous êtes témoin, Seigneur, de toutes mes actions, aussi veux-je continuellement vous plaire.

Concupivit anima mea desiderare justificationes tuas in omni tempore. Psal. 118.

Mon ame désire avec une extrême ardeur d'observer avec la derniere exactitude toutes vos lois.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN n'est plus étonnant que de voir quelquefois des personnes respectables par la sainteté de leur état, instruites à l'école de Jesus-Christ,

nourries si long-temps du pain des Anges, après avoir vieilli dans la pratique de la vertu, faire les plus funestes chutes, et devenir le triste objet de la colere du Seigneur, après l'avoir été de ses plus grandes miséricordes et de ses bontés. Ne cherchons pas dans la violence des orages, ni dans la multiplicité des écueils, la principale cause de ces tristes naufrages : désabusons-nous, ce ne sont pas les vents impétueux qui renversent les plus hauts cedres du Liban : la sécheresse, un petit ver fait périr les arbres de haut vent : une petite pierre renverse la statue la plus superbe. Parlons sans figure. Ces ames du premier ordre, ces personnes si chéries de Dieu, ces grands modeles Chrétiens se sont insensiblement démentis. Ces Héros ont commencé de se lasser au milieu de leur carriere : ce n'étoit d'abord qu'une nonchalance, ou tout au plus un délassement innocent ; le dégoût a suivi de près la lassitude ; on a regardé derriere soi, après avoir mis la main à la charrue ; le relâchement a bientôt succédé à ce qu'on appeloit relâche, et l'indévotion au relâchement. Ne pourriez-vous point servir d'exemple et de preuve de cette triste vérité ? Que vous êtes à plaindre si vous avez fait cette funeste expérience ! C'est aux petites fautes, à ces petits ralentissemens de ferveur, à ces légers relâchemens qu'on doit attribuer ces grandes chutes : remédiez-y sans délai, et concevez dès ce moment une horreur extrême des petits péchés.

2.° N'êtes-vous point sujet à parler un peu trop aisément des défauts d'autrui ? Ne conservez-vous point certain petit ressentiment contre les manieres désobligeantes, ou la mauvaise volonté de certaines gens qui vous ont fait tort, ou pour qui vous avez naturellement de l'antipathie ? Ne faites-vous point certaines visites trop fréquentes ? N'avez-vous point certains en-

tretiens un peu trop longs, ou trop affectueux avec des personnes d'un sexe différent, fût-ce sous des prétextes spécieux et plausibles? Ne faites-vous point certaines fautes légeres, du moins selon votre système de conscience, contre vos vœux? Ne donnez-vous point certaines libertés peu innocentes à vos sens? Ne prenez-vous point certaines satisfactions que la dévotion vous avoit autrefois interdites, et que la conscience, et l'esprit même de religion condamnent encore aujourd'hui? Mettez en même rang certains péchés d'omission qu'on traite de fautes légeres, etc. Voilà la source funeste des plus grieves fautes, et comme les arrhes, pour ainsi dire, de la damnation. Ne passez pas le jour sans faire tarir cette malheureuse source, et faites une priere particuliere à la sainte Vierge pour cela.

SEPTIEME JOUR.

SAINT STANISLAS, EVÊQUE ET MARTYR.

SAINT STANISLAS, fils de Wielislas et de Bogna, d'une des plus illustres familles de Pologne, naquit le 26 de Juillet de l'an 1030, à Sezepanow, dans le Diocese de Cracovie. Ses parens encore plus distingués par leur vertu que par leur naissance et par leurs grands biens, étoient les peres des pauvres; les veuves et les orphelins trouvoient toujours auprès d'eux une puissante protection; nulle famille plus édifiante et plus chrétienne. La dévotion singuliere qu'ils avoient à sainte Magdelaine, les porta à bâtir dans une de leurs Terres une magnifique Eglise sous son nom, où ils passoient la grande partie du jour

en prieres. Il y avoit long-temps qu'ils avoient perdu l'espérance d'avoir des enfans, lorsqu'après trente ans de mariage ils eurent Stanislas. Leur joie devint encore plus douce et plus sensible quand ils s'apperçurent que cet enfant de prieres sembloit être né avec l'inclination pour la vertu.

Jamais parens ne prirent tant de soins pour élever un enfant dans la crainte de Dieu, et jamais éducation ne coûta moins que celle du jeune Stanislas. Le plaisir qu'il trouvoit à prier Dieu, faisoit assez voir le goût qu'il avoit pour la priere. On le voyoit les heures entieres à genoux au pied des Autels, et cela dans un âge où il faut amuser les enfans pour les arrêter à l'Eglise. Sa tendresse sur-tout envers la sainte Vierge fut sa dévotion favorite; elle se fit remarquer presque dès le berceau, et crut toute sa vie.

Stanislas avoit à peine huit à neuf ans, et sa piété faisoit déjà l'admiration de tout le monde; son ingénuité, sa docilité, sa modestie montroient assez son innocence; et l'on ne fut pas long-temps à s'appercevoir du goût qu'il avoit pour les austérités: il quittoit son lit pour coucher sur la dure; merveilleusement ingénieux à mortifier ses sens, peu d'heures dans le jour où il ne fit quelque petit sacrifice. Sa vie étoit un jeûne continuel, et quoiqu'il eût beaucoup de feu, on fut toujours étonné de son excessive abstinence. On peut dire qu'il avoit sucé avec le lait la charité pour les pauvres; on obtenoit tout de lui, pourvu qu'on lui promît de lui donner de quoi faire l'aumône; et rien ne lui étoit plus ordinaire que de donner aux pauvres ce qu'on lui donnoit pour son usage ou pour ses plaisirs.

Ses parens charmés de voir dans leur fils les fruits admirables des soins qu'ils avoient pris pour le bien élever, l'envoyerent faire ses études à Gnesne, et ensuite à Paris. Comme il avoit

l'esprit excellent, il y fit de merveilleux progrès. On voulut le faire Docteur dans cette premiere Université du monde; mais son humilité lui fit refuser cet honneur. Après avoir demeuré sept ans à Paris, il retourna en Pologne, où par la mort de son pere et de sa mere, il se trouva héritier d'une riche succession.

Le désir de ne plus penser qu'à son salut, lui fit distribuer tous ses grands biens aux pauvres. Il fut quelque temps à délibérer s'il se feroit Religieux; mais Lambert, Evêque de Cracovie, qui prévoyoit combien la vertu de Stanislas devoit être utile à tout le Clergé, le porta à embrasser l'état Ecclésiastique; il lui donna les Ordres sacrés, et le pourvut d'un Canonicat de son Eglise.

Notre Saint ne se vit pas plutôt engagé au sacré ministere des Autels, qu'il ne pensa plus qu'à en soutenir les fonctions par une vie encore plus exemplaire. Persuadé qu'un Chanoine est obligé de régler ses mœurs et sa conduite selon la perfection des saints Canons, il redoubla sa ferveur et ses austérités; il s'interdit tout commerce avec les mondains; l'étude, la priere et les œuvres de charité occuperent tout son temps. Sa piété et sa modestie édifioient tout le public; et dans peu de jours il devint un parfait modele de la vie que doivent mener des Chanoines.

Sa vertu ne fut pas oisive; quoiqu'il aimât la retraite, il se prêta toujours aux besoins du public; il prêchoit avec tant de force et d'onction, qu'il suffisoit de l'entendre prêcher pour être converti. Aussi la réformation générale des mœurs à Cracovie et dans tout le pays voisin, fut le fruit de ses prédications et des exemples de sa vertu, et tout le Diocese changea de face.

L'Evêque Lambert ne pouvant se lasser de bénir Dieu du choix qu'il lui avoit fait faire d'un si excellent sujet, commença dès-lors à le regarder

comme son successeur; il voulut même le presser d'agréer qu'il fît la démission de son Evêché en sa faveur ; mais son humilité en fut alarmée : tout ce qu'il put obtenir, fut qu'il se déchargeroit sur lui de la prédication de la parole de Dieu, et de presque toute l'administration de son Diocese.

Mais l'intervalle ne fut pas long. Le Siege Episcopal venant à vaquer par la mort de Lambert, toutes les voix du peuple et du Clergé s'unirent à demander Stanislas pour Evêque. Il n'en fallut pas moins pour vaincre son humilité. Devenu le Pasteur de ceux qu'il avoit si bien édifiés, il en devint le pere; il s'appliqua tout de nouveau à instruire son peuple, et son zele, sa charité et sa sollicitude pastorale ne lui laisserent plus de repos.

Il ne se contentoit pas de visiter tous les ans toutes les Paroisses de son Diocese, il descendoit dans le détail des besoins spirituels et corporels des particuliers; il y pourvoyoit avec tant de charité, qu'on disoit communément, que l'Evêque de Cracovie n'avoit des revenus que pour les pauvres. Il prenoit tant de plaisir à faire l'aumône, et il la faisoit si libéralement, que sa maison ne désemplissoit point de gens affligés et nécessiteux; peu de jours se passoient qu'il ne visitât quelques pauvres malades ; nul où il ne donnât des marques de son grand zele et de son ardente charité.

Sa vigilance sur-tout et son attention étoient sur les Prêtres; il ne se contentoit pas que leur vie ne fût point scandaleuse, il vouloit encore qu'elle fût édifiante, et que leurs mœurs répondissent à la sainteté de leur état ; sa douceur gagnoit tout le monde, et son affabilité désarmoit les plus obstinés.

Bien loin que la sublime dignité de l'Episcopat lui servît de prétexte pour relâcher quelque chose de

de sa vie austere, dès qu'il se vit Evêque, il redoubla ses austérités; ses jeûnes devinrent continuels, et ses pénitences excessives, et il se revêtit d'un rude cilice qu'il porta jusqu'à la mort; on ne l'appeloit plus que le saint Evêque, et toute la Pologne le regardoit avec admiration et avec respect.

Le Prince qui régnoit alors en Pologne, étoit Boleslas II, dont les débauches outrées faisoient gémir tous les gens de bien, et scandalisoient tout le Royaume. Nul Prélat n'eût osé lui représenter le tort qu'il faisoit à sa gloire, et le danger où il mettoit son salut; notre Saint fut le seul qui entreprit de lui remontrer avec respect la grandeur du scandale qu'il donnoit aux Grands de la Cour, et à tout le peuple; et se jetant à genoux, le supplia, fondant en larmes, d'appaiser la colere de Dieu par une prompte et sincere conversion.

Le Roi, quoiqu'irrité de la liberté de son discours, se retint par la considération de la haute vertu du saint Evêque; il feignit d'être touché, et parut se rendre à ses salutaires remontrances; mais il n'eut pas plutôt perdu le Saint de vue, que sa colere se ralluma; il se plaignit en présence de ses Courtisans de la hardiesse du saint Evêque; son ressentiment crut avec ses débauches, il fit enlever une des plus vertueuses Dames du Palatinat de Sirard, appelée Christine. Un attentat si criant irrita toute la Noblesse, tout le Clergé en fut indigné; mais ni l'Archevêque de Gnesne, quoique Primat, ni les Evêques qui se trouvoient à la Cour n'oserent rien témoigner, de peur de s'attirer la colere du Prince. Il n'y eut que saint Stanislas, qui touché d'un scandale si pernicieux, n'estimant point sa vie plus précieuse que lui-même, résolut comme un autre Jean Baptiste, de dire respectueusement à ce malheureux Prince qu'il ne lui étoit pas permis de retenir la

femme d'autrui ; il le fit avec tout le respect dû à la Majesté Royale.

Boleslas en fut furieusement irrité, et en le quittant brusquement, résolut de s'en venger et de le perdre. La vie du saint Evêque étoit trop édifiante, et sa haute vertu trop universellement reconnue pour donner prise à la mauvaise volonté du Roi ; il fallut recourir à la calomnie.

Saint Stanislas avoit acheté d'un Gentilhomme nommé Pierre, la terre de Piotravin dans le Palatinat de Dublin : il en avoit payé le prix en présence de témoins, et l'avoit donnée et unie à son Eglise ; le Roi en avoit lui-même ensaisiné le contrat ; et le Saint étoit depuis près de trois ans paisible possesseur de cette Terre. L'envie de chagriner le saint Evêque fit trouver dans cet achat de quoi lui susciter un procès. Le Roi fit dire aux héritiers de Pierre que s'ils vouloient recouvrer cette Terre, ils n'avoient qu'à faire appeler l'Evêque en Justice par-devant lui. Ces Gentilshommes animés du désir de rentrer dans l'héritage de leur oncle, citerent l'Evêque de Cracovie devant le Roi, qui ordonna qu'il comparoîtroit au jour de la convocation qu'on nommoit le Colloque.

Notre Saint s'y trouva : ses parties demanderent de rentrer dans leur bien comme leur ayant été usurpé. Saint Stanislas soutint que la Terre avoit été achetée du vivant de leur oncle, et bien payée ; on nia le fait ; le saint Evêque allégua des témoins ; on les fit paroître ; mais comme on les avoit menacés de la mort s'ils disoient la vérité, aucun n'osa la soutenir, et tous se parjurerent. Saint Stanislas se voyant prêt à être condamné, eut recours à Dieu, et plein d'une sainte confiance en sa protection, dit au Roi, en présence de toute cette grande assemblée, qu'il produiroit dans trois jours un témoin qu'on seroit obligé de croire, et que ce seroit Pierre lui-même, quoiqu'il fût mort depuis trois ans.

La proposition étoit trop étonnante pour n'être pas reçue. Le Roi lui accorda ces trois jours de délai, que notre Saint passa en jeûnes et en prieres. Le jour où l'on attendoit l'exécution de sa promesse étant arrivé, le Saint dit la Messe; et revêtu de ses habits pontificaux, il marcha au milieu d'un peuple infini vers le tombeau du Gentilhomme; il le fit ouvrir, et le corps se trouva tout réduit en poudre. L'Evêque après une fervente priere accompagnée de beaucoup de larmes, toucha ces cendres, et, au nom du Pere, du Fils, et du Saint-Esprit, il commanda au mort de revivre pour rendre témoignage à la vérité; aussitôt le mort ressuscité sortit de son sépulcre. Le miracle fit pousser de grands cris de joie et d'admiration à tous ceux qui étoient présens. Alors saint Stanislas prenant le mort ressuscité par la main, suivi d'une foule incroyable de peuple, le mene devant le grand Autel pour remercier Dieu, et ensuite devant le Roi, dans l'assemblée générale, pour détruire la calomnie. Ce prince, et tous ceux qui composoient l'assemblée, furent si épouvantés de ce spectacle, que pas un n'osa dire mot. Alors le Saint s'adressant au Roi: Sire, lui dit-il, voici le témoin irréprochable que je m'étois engagé de produire; c'est de lui-même que Votre Majesté apprendra la vérité. Oui Sire, répond alors le mort ressuscité d'une voix qui fut entendue de toute l'assemblée, j'ai vendu ma terre de Piotravin à l'Evêque Stanislas; j'en ai reçu le prix, et mes neveux ont tort de l'inquiéter sur cet article. Il s'éleva d'abord un grand murmure qui marquoit assez l'indignation qu'on avoit de l'injure faite au Saint. Le Roi fut effrayé, et en même-temps outré d'un secret dépit; mais la justification étoit trop éclatante pour oser la contredire. Il confirma le Saint dans la possession de la Terre, et le saint Prélat accompagné des principaux de l'assemblée générale,

ramena tranquillement le ressuscité à son tombeau, où étant rentré, il mourut de nouveau, et l'on fit pour lui beaucoup de prieres. Le Concile de Basle produisit ce fait miraculeux contre le quatrieme article des Hussites, qui soutenoient que l'Eglise ne devoit point avoir de revenus, ni posséder du temporel.

Le miracle suspendit quelque temps la fureur du Roi contre le Saint; mais le calme ne fut pas long. Tous les Ordres du Royaume gémissant sous la tyrannie du plus dissolu Prince qui fut jamais, et personne ne voulant se charger de lui faire quelque humble remontrance, on eut encore recours au généreux Stanislas, qui alla pour la troisieme fois lui représenter combien il avoit à craindre la colere de Dieu irrité par tant de crimes. Le Roi parut d'abord touché par la modération respectueuse et par les larmes du saint Prélat; mais le Saint le pressant de se convertir, ce malheureux Prince ne voulut plus l'écouter, et se replongea plus que jamais dans les derniers désordres.

Saint Stanislas en gémit devant Dieu, il ne cessoit jour et nuit de demander à Dieu sa conversion, ajoutant de nouvelles austérités à ses prieres et à ses larmes. Voyant que tous les remedes ne servoient de rien, il crut devoir enfin employer la sévérité des censures; il le retrancha de la communion des Fidelles, et lui interdit l'entrée de l'Eglise. Boleslas en devint plus furieux, et résolut de se défaire du saint Evêque. Ayant su qu'il s'étoit retiré dans la Chapelle de Saint-Michel, à quelques pas de la Ville, il l'y suivit pour exécuter son dessein, et sachant qu'il disoit la Messe, il ordonna à ses gardes de l'aller massacrer à l'Autel. Le Saint qui se regardoit depuis long-temps comme une victime prête à être immolée, ne fut point effrayé à la vue des assassins; mais eux le furent si fort, qu'ils sortirent

de l'Eglise, et avouerent au Roi qu'ils avoient été saisis d'une crainte si respectueuse à la vue du saint Prélat, qu'ils n'avoient jamais pu lever la main pour le frapper. Alors ce malheureux Prince plein de fureur, entre lui-même dans l'Eglise le sabre à la main, et il en déchargea un si grand coup sur la tête du Saint, qu'il l'étendit mort sur l'Autel même où il offroit le divin Sacrifice, le 8 du mois de Mai de l'an 1079.

Ce Roi impie devenu plus furieux par le crime horrible qu'il venoit de commettre, fit tirer hors de l'Eglise le saint corps, et l'ayant fait mettre en pieces, en fit exposer les membres dans les champs pour être dévorés par les oiseaux de proie; mais Dieu prit soin de ces saintes reliques; on vit un aigle qui écarta jour et nuit tous les animaux carnaciers, jusqu'à ce que toutes les pieces de ce saint corps ayant été ramassées par les Chanoines, on l'enterra sans bruit devant la porte de l'Eglise de Saint-Michel, où le Seigneur ne tarda pas de faire éclater la gloire du saint Evêque.

Le Pape Grégoire VII ayant reçu la nouvelle de ce sacrilege parricide, jeta l'excommunication sur le Roi Boleslas et sur tous ses complices, et envoya l'ordre à l'Archevêque de Gnesne et à tous les Evêques de Pologne de les dénoncer nommément excommuniés, et de fermer toutes les Eglises. Le Roi parut d'abord s'en moquer; mais Dieu ne laissa pas long-temps impuni ce mépris; ce malheureux Prince devenu l'exécration de tous les peuples, se vit accueilli de toutes sortes de malheurs; il perdit dans moins de six mois toutes les conquêtes qu'il avoit faites sur ses ennemis; la guerre civile et le dérangement des saisons ravagerent tout le Royaume.

Mais aucun de ces malheurs ne le toucha si sensiblement, que d'apprendre les miracles qui se faisoient au tombeau du Saint; il voulut voir

lui-même s'il étoit vrai qu'il parût une clarté miraculeuse sur ce tombeau durant la nuit. Etant monté sur le château de Cracovie, et voyant cette lumiere éclatante, il fut saisi d'une telle frayeur, qu'il en perdit presque la raison; le trouble de sa conscience augmentant tous les jours avec les disgraces, il quitta la Pologne, et se retira en Hongrie auprès du Roi Ladislas; mais la justice de Dieu le poursuivant par-tout, il perdit tout-à-fait l'esprit; et s'étant sauvé, il fut errant quelque temps dans les champs, où il mourut misérablement, et son corps devint la proie des bêtes farouches.

Ces lumieres miraculeuses parurent toutes les nuits sur le tombeau du Saint durant près de dix ans, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'on transporta solemnellement son corps dans la Cathédrale de Cracovie, où on lui dressa un magnifique mausolée, et Dieu l'honora d'un grand nombre de miracles qui rendirent son nom célebre par tout l'Univers, et le firent déclarer un glorieux Martyr par le Saint Siege.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, pro cujus honore gloriosus Pontifex Stanislaus gladiis impiorum occubuit; præsta, quæsumus, ut omnes qui ejus implorant auxilium, petitionis suæ salutarem consequantur effectum. Per Dominum, etc.

O DIEU, pour l'honneur duquel le glorieux Stanislas fut mis à mort par le glaive des impies; faites, s'il vous plaît, que tous ceux qui implorent son secours obtiennent l'effet salutaire de leurs demandes. Par Notre Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 5.

STABUNT Justi in magna constantia adversùs eos qui se angustiaverunt, et qui abstulerunt labores eorum. Videntes turbabuntur timore horribili, et mirabuntur in subitatione insperatæ salutis, dicentes intra se, pœnitentiam agentes, et præ angustia spiritûs gementes: Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum, et in similitudinem improperii. Nos insensati vitam illorum estimabamus insaniam, et finem illorum sine honore. Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei et inter Sanctos sors illorum est.

LES justes s'éleveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'afflictions, et qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux. Les méchans à cette vue seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur; ils seront surpris d'étonnement, en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés. Ils diront en eux-mêmes, étant pénétrés d'un vif regret, et jetant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs. Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple des personnes dignes de mépris. Insensés que nous étions, leur vie nous paroissoit une folie, et leur mort honteuse: et cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu, et leur partage est avec les Saints.

Quelques écrivains de ces derniers siecles, comme aussi quelques anciens Peres ont douté si ce Livre avoit été véritablement écrit par Salomon, quoique tous conviennent que c'est l'ouvrage du Saint-Esprit. Mais outre que saint Cyprien, saint Augustin, Origene, etc. les versions anciennes, les Rabbins et les Grecs reconnoissent ce Roi pour auteur de ce Livre, il n'y a qu'à lire les versets 7 et 8 du chapitre neuvieme, pour en être convaincu.

RÉFLEXIONS.

Insensés que nous étions, leur vie nous paroissoit une folie, et leur mort honteuse; cependant les voilà donc élevés au rang des enfans de Dieu. Les illusions aveuglent durant cette vie, mais l'aveuglement ne passe jamais jusqu'à l'autre; les préjugés finissent avec nos jours. Qu'il est triste de ne connoître l'erreur que quand on en porte la peine! Un regret est bien cuisant quand il ne doit jamais finir.

Toutes les erreurs ne sont pas dans l'esprit. Le cœur a ses égaremens, ses illusions sont ses maladies; peu qui ne soient incurables, nulle qui ne soit volontaire; les suites en sont toujours fâcheuses. On ne s'égare jamais à demi quand on s'égare par inclination.

L'amour propre est la source féconde des illusions du cœur; on ne s'en défie jamais, parce qu'elles plaisent toujours; à peine regnent-elles dans l'ame, que la raison, pour ainsi dire, perd sa liberté. Esprit, naturel, éducation, tout suit leur impression, tout leur cede. Les passions ne font du progrès et du dégât qu'à la faveur des brouillards que ces illusions causent. Les erreurs même de l'esprit n'ont guere d'autre principe. Il faut guérir le cœur, si l'on veut faire tarir la source la plus ordinaire des illusions de l'esprit.

Peu de personnes qui soient exemptes de ces prestiges de volonté, encore moins qui s'en défendent. Quelle condition si heureuse, quel état si parfait, qui soit à l'abri de ces erreurs: les Grands naissent d'ordinaire avec des préjugés en leur faveur, dont ils guérissent rarement; le peuple se repaît volontiers de tout ce qui le flatte; le monde est la véritable région des illusions du cœur; peu de mondains qui n'en soient préoccupés, et quel empire n'ont-elles pas sur un

esprit et sur un cœur qui en font la regle de leur dévotion, de leur conduite, et quelquefois de leur Religion !

Insatiabilité d'ambition, fonds inépuisable de cupidité, opiniâtreté dans l'erreur, entêtement de parti, aigreurs intarissables, haines éternelles, hypocrisie de profession, égaremens sans remords, élôignemens sans retour : ce sont les effets ordinaires des illusions du cœur; nul vice qu'elles ne flattent, peu qu'elles ne rendent plausibles, et qu'elles n'adoptent; et cette artificieuse sécurité où vivent bien des gens dont la conscience a de si grands sujets d'être alarmée, quoiqu'elle le soit si peu, est le fruit le plus naturel et le plus ordinaire de ces illusions volontaires.

Nos insensati. Insensés que nous sommes ! il est bien temps d'ouvrir les yeux quand tout est éteint; il est bien temps d'avouer, de détester l'erreur quand on est dans le précipice : il falloit se défier de son propre esprit qui étoit la dupe du cœur; il falloit écouter sans prévention les conseils salutaires de ceux que Dieu avoit préposés pour nous conduire; il falloit écouter l'Eglise, et ne pas devenir les esclaves de sa passion, de sa vanité, de son propre sens. Insensés que nous étions : voilà le refrein de tous les libertins, de tous les hérétiques dans l'autre vie : *Nos insensati;* aveu infructueux, confession fort inutile : il falloit l'avouer, il falloit le croire quand on vous le disoit, quand vous étiez en état de vous corriger.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 15.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Ego sum vitis vera : et Pater meus agricola est. Omnem palmitem in me non ferentem fructum, tollet eum : et omnem qui fert fructum, purgabit eum, ut fructum plus afferat. Jam vos mundi estis propter sermonem, quem locutus sum vobis. Manete in me : et ego in vobis. Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, nisi manserit in vite : sic nec vos, nisi in me manseritis. Ego sum vitis, vos palmites : qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum : quia sine me nihil potestis facere. Si quis in me non manserit : mittetur foràs sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet. Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint : quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Je suis la véritable vigne, et mon Pere est celui qui la cultive. Toute branche qui sera en moi sans porter de fruit, il l'ôtera ; et toutes celles qui portent du fruit, il les nettoyera, afin qu'elles portent plus de fruit. Pour vous, vous êtes déjà nets à cause de ce que je vous ai dit. Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme la branche ne peut d'elle-même porter de fruit qu'elle ne demeure unie à la vigne, ainsi vous n'en pouvez point porter que vous ne demeuriez unis à moi. Je suis la vigne, et vous êtes les branches : celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit ; car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il deviendra sec : on le ramassera, on le jettera au feu, et il brûlera. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce qu'il vous plaira, et vous l'obtiendrez.

MÉDITATION.

Le malheur d'une vie oisive et inutile.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ le vrai sens de ces paroles : Toute branche qui sera en moi sans porter de fruit, mon Pere l'ôtera. Il ne suffit pas que la branche tienne au tronc, il faut qu'elle ne soit pas infructueuse ; on la coupe avec toutes ses feuilles quand elle ne porte rien, on la jette au feu, et elle brûle : voilà justement le sort d'une vie inutile.

A quoi doivent donc s'attendre ces personnes qui vieillissent dans une molle oisiveté, dont les jours vides ne sont, pour ainsi dire, que des jours d'hiver et stériles. De quelle utilité est pour le Ciel la vie toute païenne de ces personnes mondaines qui ignorent jusqu'aux premiers principes de la Religion, ou si elles en sont instruites, elles vivent sans en faire aucun exercice.

Certainement à voir ce qui fait aujourd'hui comme le fonds des occupations ordinaires de la plupart des gens du monde, n'auroit-on pas sujet de demander s'il suffit dans le monde d'être Chrétien pour n'avoir rien à faire ; ou si la mollesse et l'inutilité de la vie passent pour une vie chrétienne parmi les Chrétiens ? Combien de gens oisifs, ennuyés même de leur oisiveté, qui n'ont pas cependant le loisir, ou pour mieux dire, la patience de prier Dieu, et d'assister au divin Sacrifice. On diroit qu'à force de paroître peu religieux, peu Chrétien, on cesse de l'être. Assemblées d'oisiveté, visites inutiles, entretiens vides, amusemens frivoles, parties de jeu,

promenades, spectacles, plaisirs : voilà à quoi se passe presque toute la vie, au moins jusqu'à ce qu'un revers de fortune, ou un âge usé et dégoûtant condamne les gens à la retraite ; et encore alors c'est une oisiveté chagrine, hargneuse qui prend la place d'une molle fainéantise. Les derniers jours de la vie sont plus inquiets et inquiétans, mais ils ne sont pas moins vides. On est oisif par nécessité, après l'avoir été par plaisir.

On diroit qu'il suffit d'être riche, d'avoir un rang, d'être de qualité, d'être jeune, d'être en place pour avoir droit de perdre le temps ; l'inquiétude même où l'on est pour savoir à quoi on perdra le temps, est d'ordinaire le seul soin qui occupe. Une femme dont la fortune du mari supplée à l'obscurité de la naissance, croiroit faire preuve de roture si elle travailloit ; on laisse le soin d'une famille et d'un domestique à des surveillans à gage. Les assemblées, les visites, les promenades, les spectacles, le jeu absorbent toute la journée ; quelques superficielles apparitions à l'Eglise, quelques risibles grimaces de dévotion, appaisent les remords d'une conscience justement alarmée ; et voilà le plan de vie de ces personnes qui font profession d'être Chrétiennes, c'est-à-dire, qui suivent une Religion qui condamne jusqu'à la moindre parole oiseuse, et qui exige indispensablement de tous ses Sectateurs une vie pure, laborieuse, mortifiée, et des jours si pleins, que ce n'est qu'aux bonnes œuvres qu'on donne la couronne : joignez ces deux extrémités, et comprenez ce Mystere. Hélas ! il n'est que trop aisé à comprendre : toute branche qui ne porte point de fruit sera coupée, elle sera jetée au feu, et brûlera : examinons ici si nous n'avons rien à craindre.

SECOND POINT.

Considérez que la vie de ces gens de plaisirs, de ces oisifs de profession, ne fut jamais une vie chrétienne. Quand on n'auroit qu'une teinture de notre Religion, pourroit-on ignorer avec quelle sévérité elle réprouve l'oisiveté, et cette vie molle, fainéante, inutile. Le Ciel ne se donne qu'à titre de récompense : fut-il jamais le salaire des gens oisifs ? De combien de gens la réprobation est le partage !

Il est peu de gens qui n'ayent une famille à élever, et un domestique dont on doit rendre compte. Il n'est personne qui n'ait bien des devoirs à remplir, la grande affaire du salut à ménager, des talens à faire valoir, des jours comptés à sanctifier, et un compte terrible à rendre à Dieu de tous les momens de ses jours, et de toutes les actions de sa vie. Une telle croyance s'accorde-t-elle avec de telles mœurs ? et quand on a de pareilles obligations, a-t-on sujet de passer les jours sans rien faire ? a-t-on loisir de perdre le temps ? est-il permis à un seul Chrétien de vivre comme vivent aujourd'hui toutes les personnes mondaines ?

En matiere de mœurs, dans notre Religion tous les oracles sont des arrêts, les préceptes de morale vont de pair avec ceux de dogme. Quiconque ne porte pas sa croix tous les jours de sa vie (*a*), *Quotidie*, comme dit Jesus-Christ, se flatte en vain d'être son disciple. Veillez, priez sans cesse, hâtez-vous, faites tous vos efforts pour entrer dans le Ciel : *Contendite.* A moins de se faire une violence continuelle pour y arriver à temps, on n'y trouve point de place : on ne laisse pas même le loisir

(a) *Luc.* 24.

et la liberté de regarder derriere soi après avoir mis la main à la charrue ; et quelque pure, quelque irréprochable que fût la vie de ces vierges qui pour s'être endormies n'avoient pas fait leur provision à temps, ce seul défaut de prévoyance, effet de leur oisiveté, les prive pour toujours de la présence de l'Epoux, et leur attire sa disgrace. Les motifs même de l'arrêt qui met les Elus de Dieu en possession du bonheur éternel, ne roule que sur les œuvres de miséricorde : visite des pauvres malades et des prisonniers, aumônes répandues sur les malheureux, charités industrieuses et efficaces, zele toujours actif et toujours fructueux, précepte de veiller et de prier sans cesse ; toujours aux prises avec l'ennemi, toujours obligés de faire valoir les talens, toujours à la veille de rendre un compte exact de la recette : en bonne foi quel tort feroit-on à la plupart des gens du monde si on leur demandoit si cet Evangile est le leur ? et si c'est le leur, doit-il y avoir beaucoup de gens sauvés dans le monde ?

Je sens, mon Dieu, toute la force et tout le poids de ces réflexions ; que d'heures, que de jours, que d'années perdues ! Ne suis je point cette branche, mon Sauveur, qui demeure attachée à vous sans porter aucun fruit, et n'ai-je pas à craindre qu'elle ne soit ôtée pour être jetée au feu ? dans quelle oisiveté ai-je passé mes jours, et que n'ai-je pas à craindre ? Mais j'ose aussi tout espérer de votre infinie miséricorde, résolu que je suis, avec le secours de votre grace, de changer de conduite dès ce moment.

Aspirations dévotes durant le jour.

Adhæsit pavimento anima mea : vivifica me secundùm verbum tuum. Psal. 118.

Je suis accablé, Seigneur, du poids de mes

miseres à la vue de l'inutilité de ma vie, fortifiez-moi selon vos promesses.

Ecce mensurabiles posuisti dies meos. Psal. 38.

Vous ne m'avez donné, Seigneur, qu'une poignée de jours à vivre, et cependant j'ai perdu jusqu'ici ce peu de jours !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° *Qui sectatur otium, stultissimus est*, dit le Sage (*a*). Celui qui aime à ne rien faire; ou comme s'exprime l'Hébreu, celui qui s'attache à des gens oisifs, est très-insensé; il ne faut, ce semble, qu'avoir une teinture de notre Religion pour avouer que c'est la derniere et la plus criante des extravagances, de croire ce que nous croyons, de craindre ce que nous craignons, et de vivre dans l'oisiveté et dans la mollesse. Détrompons-nous: une vie molle, une vie oisive ne fut jamais une vie chrétienne; il n'y a ni condition, ni qualité, ni rang, ni âge qui vous dispense de l'obligation de travailler sans relâche à votre salut; de ne perdre pas un seul jour, pas une heure; de veiller, de prier, de combattre; de vous enrichir en bonnes œuvres, et de mettre tout à profit pour le Ciel. La loi est générale, et que signifient autres choses les paraboles des Vierges sages, et des insensées; du fermier industrieux, du domestique timide et paresseux; du figuier qui n'est chargé que de feuilles: le souverain Juge ne fait mention que des bonnes œuvres quand il punit, ou qu'il récompense pour toujours. Etes-vous du nombre de ces gens oisifs, de ces femmes dont toute la vie se passe à se parer, à se divertir, à ne rien faire? déplorez votre état, et gémissez sur votre sort; peu de marques plus sures de réprobation qu'une vie oisive, qu'une vie inutile: *Negotiamini dum venio* (*b*). Faites valoir, jusqu'à ce

(a) *Prov.* 12. (b) *Luc.* 19.

que je vienne, tous les talens que je vous ai donnés, toutes les graces que je vous ai faites : santé, loisir, commodités de la vie, jeunesse, âge plus avancé, prospérités, disgraces, tout doit être à profit. Que vous en semble, tous vos jours sont-ils pleins ? Le souverain Maître ne tardera pas à venir ; considérez aujourd'hui si vous avez du temps à perdre, et si celui qui vous reste suffira pour réparer l'inutilité de votre vie passée et perdue ? Quel malheur si après cet avertissement vos jours n'étoient pas plus pleins !

2.° La vie peut être inutile pour le Ciel sans être oisive : la vie de la plupart des gens du monde est très-laborieuse, mais quel fruit de tant de travaux ? l'oisiveté trouve rarement place, ou du moins n'est guere en repos dans une Maison Religieuse : les exercices de la vie Religieuse ne souffrent point de gens oisifs. On sait assez combien le zele du salut des ames bannit l'oisiveté ; rien n'est plus pénible que la vie de ces hommes Apostoliques. Souvenez-vous cependant qu'il n'arrive que trop souvent que ces hommes en apparence si riches, frappés du sommeil de la mort, ne trouvent plus rien dans leurs mains. Beaucoup de gens me diront en ce jour-là, dit Jesus-Christ : Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, n'avons-nous pas chassé les démons, et fait plusieurs miracles (*a*) ? et je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus. Oracle terrible, et qui prouve bien qu'on peut travailler beaucoup durant la vie, sans rien gagner pour le Ciel. Pour éviter ce malheur, ne faites rien par votre propre choix, par goût, par inclination naturelle. Vivez-vous sous un Supérieur : ne faites rien que par la direction de l'obéissance. Etes-vous dans le monde : ayez un réglement de vie qui soit comme le grand mobile de toutes vos actions ; défiez-vous sans cesse de votre amour-propre et

(a) *Matth.* 7.

de votre esprit : fuyez l'oisiveté ; mais n'ayez pas moins en horreur la vie inutile : tout arbre qui ne porte que des fleurs et des feuilles sera coupé et jeté au feu (*a*).

HUITIEME JOUR.

L'Apparition de S. Michel Archange.

Saint Michel Archange, le Chef, pour ainsi dire, de la Milice céleste, le premier de ces Esprits bienheureux qui assistent sans cesse devant le Trône de Dieu, et qui composent le huitieme Ordre de la céleste Hiérarchie, a toujours été regardé dans l'Eglise comme le protecteur spécial des Chrétiens, ainsi qu'il avoit été regardé avant la naissance du Christianisme comme le protecteur du Peuple Juif.

L'Ange que le Seigneur envoya au Frophete Daniel pour l'instruire du temps précis que devoit naître le Messie, et de plusieurs grands Mysteres de la Religion, parlant de ce qui devoit arriver pour éprouver la fidélité (*b*) des Elus de Dieu à la fin des siecles, lui dit qu'en ces temps-là Michel le grand Prince se levera, lui qui est le protecteur des enfans du Peuple de Dieu.

Dieu ayant donc donné pour protecteur à son Eglise, celui qui l'avoit été de la Synagogue, a voulu manifester aux Fidelles par des signes sensibles le mérite de cette protection, et les porter par différentes apparitions de cet Esprit bienheureux à avoir pour lui un culte plus religieux, et une dévotion plus affectueuse.

Il y a trois principales Apparitions de l'Archange saint Michel, qui ont été consacrées dans l'Eglise avec la plus grande célébrité, et qui ont fait autant de sujets de Fêtes publiques.

(a) *Matth.* 3. (b) *Daniel.* 12.

La premiere est l'Apparition à Chones en Phrygie, qui semble être la plus célebre de celles qui ont été connues des Grecs et des Orientaux. Saint Michel se fit voir sous une figure humaine à un homme de Laodicée, qui avoit une fille muette, laquelle recouvra la parole sur-le-champ. Ce miracle convertit le pere et la fille, et fut suivi de la construction d'un magnifique Temple en l'honneur de saint Michel; et pour consacrer la mémoire d'un miracle si éclatant, on établit une Fête particuliere par toute l'Eglise d'Orient en l'honneur de ce Prince de la Milice céleste: elle fut fixée au 6 de Septembre. La ville de Chones s'appeloit anciennement Colosses, si connue par la Lettre que saint Paul écrivit à ses habitans appelés Colossiens.

Mais de toutes les Apparitions de saint Michel, la plus célebre est celle qui fut faite au Mont Gargan, aujourd'hui Mont Saint-Ange dans la Province appelée Capitanate au Royaume de Naples. Ce fait miraculeux a eu tant d'éclat, que l'Eglise pour en conserver la mémoire, et pour renouveler de temps en temps la dévotion des Fidelles envers son illustre et puissant Protecteur, en a fait une Fête qu'elle a fixée à ce jour. Voici comme ce fait est rapporté.

Vers la fin du cinquieme siecle, sous le Pape Gelase, un Berger qui faisoit paître ses troupeaux sur le haut du Mont Gargan dans la Pouille, voulant faire sortir d'une caverne un jeune taureau qui s'étoit écarté, tira sur lui une fleche, laquelle ne fut pas plutôt arrivée près de l'antre, qu'elle se tourna miraculeusement contre celui qui l'avoit tirée, et revenant avec la même impétuosité qu'elle avoit eté décochée, blessa le Berger. Un fait si merveilleux étonna tous ceux qui en avoient été les témoins, et se répandit bientôt dans la ville de Siponto, qui est au pied de la Montagne appelée aujourd'hui Manfredonia. L'Evêque en

étant informé ne douta point que ce miracle ne renfermât du mystere ; et pour connoître ce que Dieu vouloit manifester par-là, il ordonna un jeûne de trois jours dans tout le Diocese, exhortant les Fidelles de joindre au jeûne la priere, et de demander instamment au Seigneur qu'il lui plût de leur apprendre ses volontés.

Le Saint Prélat fut exaucé. Saint Michel lui apparut au bout de trois jours, et lui déclara que Dieu vouloit que l'Ange tutélaire de l'Eglise fût singulierement honoré dans le lieu où venoit d'arriver cette merveille, afin de ranimer la dévotion et la confiance des Fidelles, et leur faire sentir plus particuliérement les doux effets de sa puissante protection.

L'Evêque pénétré des plus vifs sentimens de piété et de reconnoissance, assemble le Clergé et le peuple, et leur ayant exposé sa vision, va processionnellement avec eux au lieu où s'étoit fait le miracle. On y trouva une caverne spacieuse en forme de Temple dans le roc, la voûte naturelle fort exhaussée ; et sur l'entrée une ouverture propre à l'éclairer suffisamment. On n'eut besoin que d'y dresser un Autel pour y offrir le divin Sacrifice, après que l'Evêque en eut fait la consécration. Jamais Dédicace d'Eglise ne se fit avec plus de solemnité, ni plus de dévotion ; tous les peuples voisins s'y rendirent en foule de tous côtés ; la Fête dura plusieurs jours. La nouvelle Eglise enrichie d'offrandes et de dons précieux ne désemplit point durant quelque temps ; on y chantoit les louanges du Seigneur, on y célébroit l'Office divin avec beaucoup de piété en l'honneur du Patron titulaire de l'Eglise ; et la dévotion à l'Archange saint Michel augmenta tous les jours parmi les Fidelles depuis ce temps-là.

Le Seigneur ne tarda pas de faire sentir par de nouvelles merveilles combien la dévotion de ces peuples lui agréoit ; un nombre prodigieux de

miracles autorisa bientôt un culte si religieux. L'Oratoire du Mont Gargan devint l'objet d'un grand nombre de pieux pélerinages ; les graces qu'on y recevoit par l'intercession de saint Michel augmenterent pendant long-temps ce concours de toutes les Nations ; et l'on regarda comme un lieu saint la grotte où étoit arrivée la merveille.

Le célebre Pierre Damien, dit, que vers l'an 1002 l'Empereur Othon III ayant fait mourir Crescence Sénateur Romain, contre la foi qu'il lui avoit donnée, et déshonoré sa veuve au scandale de toute l'Eglise, touché d'un sincere repentir, vint se jeter aux pieds de saint Romuald, qui lui ordonna d'aller nus pieds depuis Rome jusqu'au Mont Gargan, visiter l'Eglise de Saint Michel pour expier ses crimes ; ce que l'Empereur fit par un esprit de pénitence, qui édifia merveilleusement le public : tout cela fait voir en quelle vénération étoit cette sainte Chapelle.

Ce fut aussi pour éterniser cette vénération, et pour conserver avec fruit la mémoire du miracle insigne par lequel Dieu a voulu manifester aux hommes la puissante protection de l'Archange saint Michel, et ranimer par cette apparition leur confiance, que l'Eglise en a fait une Fête qu'elle a fixée à ce jour, comme il paroît dans les anciens Sacramentaires.

Il y a eu dans l'Eglise d'Occident plusieurs autres apparitions de saint Michel, toutes fort célebres. Une des plus considérables dans l'Histoire, c'est celle qui se fit à Aubert Evêque d'Avranches, sur un rocher ou écueil appelé la Tombe, ou Péril de mer, situé dans son Diocese à l'entrée de la mer, dans le coude angulaire que font la Normandie et la Bretagne.

L'Evêque Aubert ayant appris un fait miraculeux arrivé sur le rocher appelé la Tombe, assez semblable à celui qui étoit arrivé sur le Mont

Gargan, crut devoir imiter l'Evêque de Siponto, ordonna des prieres et des jeûnes, pour connoître ce que Dieu vouloit lui apprendre ; mais ayant manqué de docilité, et refusant par une opiniâtre incrédulité, de se rendre aux signes peu douteux de la volonté de Dieu assez marquée, il en fut sensiblement puni. Le châtiment le rendit plus docile ; il reconnut que saint Michel vouloit être honoré particuliérement en ce lieu. Cette apparition arriva vers l'an 708. L'Eveque Aubert bâtit donc sur le haut du rocher une fort belle Eglise qui fut achevée l'an 709, et dédiée sous le nom de Saint-Michel le 16 d'Octobre, qui fut choisi depuis pour renouveler la mémoire de cette Dédicace par une Fête qui se célebre encore aujourd'hui avec beaucoup de solemnité. Le même Prélat óta les Hermites qui demeuroient auparavant sur ce rocher, et y établit douze Chanoines qui desservoient l'Eglise. Mais leurs successeurs ne menant pas une vie assez réguliere, et édifiant peu le public, en furent chassés par Richard I Duc de Normandie, qui fit de cette Collégiale un Monastere de Bénédictins, qui y vivent encore aujourd'hui avec une régularité fort exemplaire, et y entretiennent cette célebre dévotion, laquelle a fait perdre à ce lieu son premier nom ; on ne l'appelle plus que le Mont Saint-Michel ; c'est un des plus célebres pélerinages du Royaume. On y a vu aller par dévotion plusieurs de nos Rois, et l'on y voit encore tous les jours un grand nombre de Pélerins de toutes les parties de l'Europe.

L'Histoire Ecclésiastique rapporte plusieurs autres apparitions de saint Michel ; c'est une de ses apparitions qui fut l'occasion de la magnifique Eglise qu'on bâtit à Constantinople en son honneur. Le Pape Boniface en fit bâtir une à Rome sur ce qu'on appeloit la Masse d'Adrien, aujourd'hui le Château Saint-Ange. Le Pape Léon IV en

fit bâtir une autre au Vatican, après la défaite des Sarrasins, persuadé qu'on ne pouvoit pas trop multiplier tout ce qui peut réveiller notre dévotion envers celui qui présente au Juge souverain les ames des Fidelles au sortir de leur corps, et que Dieu a établi le défenseur et le Patron tutélaire de son Eglise.

La Messe de ce jour est en l'honneur de saint Michel.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui miro ordine Angelorum ministeria, hominumque dispensas : concede propitius ut à quibus tibi ministrantibus in Cœlo semper assistitur, ab his in terra vita nostra muniatur. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui dispensez par un ordre merveilleux les ministeres des Anges et des hommes, accordez-nous par votre bonté que nous soyons protégés durant notre vie sur la terre par ceux qui ne cessent jamais de vous rendre leurs services dans le Ciel. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de l'Apocalypse de saint Jean. Chap. 1.

IN diebus illis : Significavit Deus, quæ oportet fieri citò, mittens per Angelum suum servo suo Joanni, qui testimonium perhibuit verbo Dei, et testimonium Jesu Christi, quæcumque vidit. Beatus qui legit et audit verba Prophetiæ hujus : et servat ea quæ in ea scripta sunt ; tempus enim propè est.

EN ces jours-là : Dieu découvrit les choses qui devoient bientôt arriver, en envoyant déclarer ces Mysteres par son Ange, à Jean son serviteur, lequel, sur tout ce qu'il a vu, a rendu témoignage à la parole de Dieu, et c'est le témoignage de Jesus-Christ. Heureux celui qui lit les paroles de cette Prophétie, qui les écoute, et qui observe les

Joannes septem Ecclesiis quæ sunt in Asia. Gratia vobis et pax ab eo, qui est et qui erat, et qui venturus est; et à septem Spiritibus, qui in conspectu Throni ejus sunt; et à Jesu Christo, qui est testis fidelis, primogenitus mortuorum, et Princeps Regum terræ: qui dilexit nos, et lavit nos à peccatis nostris in sanguine suo.

choses qui y sont écrites; car le temps est proche. Jean aux sept Eglises qui sont en Asie. Que la grace et la paix soit sur vous, de la part de celui qui est, qui étoit, qui doit venir; et des sept Esprits qui sont devant son Trône; et de Jesus-Christ qui est le témoin fidelle, le premier né d'entre les morts, le Souverain d'entre les Rois de la terre; qui nous a aimés, et qui a lavé nos péchés dans son sang.

L'Apocalypse, c'est-à-dire, Révélation, contient en vingt-deux chapitres une Prophétie pleine de Mysteres touchant l'état de l'Eglise, depuis l'Ascension de Jesus-Christ au Ciel, jusqu'au dernier jugement: tout y est proposé en vision et d'une maniere très-sublime, selon le style des anciennes Prophéties, avec lesquelles cette révélation a un grand rapport.

RÉFLEXIONS.

Heureux celui qui lit les paroles de cette Prophétie, qui les écoute, et qui observe les choses qui y sont écrites. Ce n'est pas précisément pour lire l'Ecriture sainte, ni pour l'entendre qu'on est heureux: la félicité seroit à un trop vil prix; et notre Religion ne seroit qu'une momerie, si elle ne faisoit consister le mérite que dans la connoissance de la vertu. Heureux celui qui lit l'Ecriture, et qui observe les choses qui y sont écrites. La science du salut est une science pratique, les Démons savent l'Ecriture mieux que nous. Lire, ou entendre la parole de Dieu sans pratiquer ce qu'elle enseigne, c'est en faire moins de cas que de la parole des hommes qu'on respecte. Un serviteur défere peu à ce qu'on lui dit, quand il ne

croit pas que ce soit son Maître qui parle; mais quel mépris d'entendre la voix du Maître, et de ne rien faire de ce qu'il dit! On lit aujourd'hui avec avidité l'Ecriture sainte, peu de dévotes qui n'ayent cette dévotion; elle est louable, si cette pieuse lecture se fait avec le respect que la parole de Dieu demande, et si elle réforme les mœurs; mais si elle ne sert qu'à nourrir une secrete vanité, qu'à satisfaire une curiosité de distinction; si on la lit sans cette humble docilité, sans cet esprit de soumission qui fait en partie le caractere des ames justes, rien ne nous condamnera plus irrémissiblement que cette divine parole. *Si quelqu'un entend mes paroles sans les mettre en pratique*, dit le Sauveur du monde (*a*), *il a son Juge : les choses que j'ai dites le jugeront au dernier jour.* Quel fonds de réflexions pour ces gens qui écoutent et qui oublient! pour ces personnes qui ne vont entendre la parole de Dieu que par coutume, par bienséance, par caprice, et souvent même par oisiveté; pour ceux qui annoncent au peuple cette divine parole, s'ils la déshonorent par leur conduite, s'ils la décrient par l'irrégularité de leurs mœurs! Qui est plus à plaindre, ou l'hérétique qui se nourrit dans l'erreur par la lecture de l'Ecriture même dont il déprave le sens; ou le libertin qui persévere dans le déréglement, quoiqu'il ait sous sa main cette même Ecriture qui condamne si hautement ses désordres? *Mettez en pratique la parole*, dit l'Apôtre saint Jacques, *et ne l'écoutez pas seulement, vous trompant vous-même : car si quelqu'un écoute la parole sans la mettre en pratique, on le comparera à un homme qui voit son visage dans un miroir tel qu'il l'a naturellement; parce que dès qu'il s'est vu il se retire, et oublie aussi-tôt quel il étoit.* La parole de Dieu est ce grain mystérieux qu'on seme aujourd'hui de tous côtés : mais, bon

(*a*) *Joan.* 12.

Dieu!

Dieu! que de terres ingrates! Hélas, tout est rocher, tout est chemin, ou du moins tout est ronces; peu de ce grain qui leve, encore moins qui germe. Jamais tant de sermons, jamais tant de traductions et d'explications: le fruit répond-il à la culture? *Verbum meum*, dit Dieu par son Prophete (a), *non revertetur ad me vacuum*: Ma parole ne retournera point à moi sans effet. Elle est un fruit de salut pour ceux qui la reçoivent dans un cœur pur et docile; mais n'est-elle pas un sujet de réprobation pour ceux qui n'en profitent pas! *Væ vobis legis peritis* (b): Malheur à vous Docteurs de la Loi, parce que vous avez pris la clef de la science, que vous n'êtes pas entrés vous-mêmes, et que vous avez empêchés d'entrer ceux qui se présentoient. Malheur à qui écoute ou lit cette divine parole sans qu'il en devienne meilleur; mais au contraire: *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud* (c). Heureuses les personnes qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matth.
Chap. 18.

In illo tempore: Accesserunt Discipuli ad Jesum, dicentes: Quis, putas, major est in Regno Cœlorum! et advocans Jesus parvulum, statuit eum in medio eorum, et dixit: Amen dico vobis, nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in Regnum Cœlorum. Quicumque ergo humiliave-

En ce temps-là: Les Disciples s'approcherent de Jesus, et lui dirent: A votre avis qui est le plus grand dans le Royaume des Cieux! mais Jesus faisant venir un enfant le mit au milieu d'eux, et leur dit: Je vous le dis en vérité, si vous ne changez, et si vous ne devenez comme des enfans, vous n'entrerez point dans le Royaume des

(a) *Isai.* 55. (b) *Luc.* 11. (c) *Ibid.*

rit se sicut parvulus iste, hic est major in Regno Cælorum. Et qui susceperit unum parvulum talem in nomine meo, me suscipit. Qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis, qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris. Væ mundo à scandalis. Necesse est enim ut veniant scandala: verumtamen væ homini illi, per quem scandalum venit. Si autem manus tua, vel pes tuus scandalizat te: abscide eum, et projice abs te: bonum tibi est ad vitam ingredi debilem, vel claudum, quàm duas manus vel duos pedes habentem mitti in ignem æternum. Et si oculus tuus scandalizat te, erue eum, et projice abs te: bonum tibi est eum uno oculo in vitam intrare, quàm duos oculos habentem mitti in gehennam ignis. Videte ne contemnatis unum ex his pusillis: dico enim vobis quia Angeli eorum in Cœlis semper vident faciem Patris mei, qui in Cœlis est.

Cieux. Quiconque donc deviendra humble comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le Royaume des Cieux. Et celui qui recevra en mon nom un enfant tel que celui-ci, c'est moi-même qu'il reçoit. Mais si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, ce seroit un bien pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, et qu'on le jetât au fond de la mer. Malheur au monde à cause des scandales. Car c'est une nécessité qu'il arrive des scandales; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive. Que si votre pied ou votre main vous est une occasion de chute, coupez-le, et jettez-le loin de vous. Il vous est plus ayantageux de parvenir à la vie, étant estropié d'une main ou d'un pied, que d'être jeté dans le feu éternel ayant deux mains, ou deux pieds. Et si votre œil vous est une occasion de chute, arrachez-le, et jetez-le loin de vous. Il vous est plus avantageux de parvenir à la vie avec un œil seul, que d'être jeté dans l'abyme du feu ayant deux yeux. Gardez-vous bien de mépriser un seul de ces petits; car je vous dis que leurs Anges dans le Ciel voient continuellement la face de mon Pere céleste.

MÉDITATION.

Du Scandale.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ, qu'il n'est point de péché contre lequel le Sauveur ait lancé plus d'anathêmes que contre le péché de scandale, contre le scandaleux. *Malheur au monde à cause des scandales. Malheur à l'homme par qui le scandale arrive. Que si votre œil vous est une occasion de chute, arrachez-le, et jetez-le loin de vous.* Jugez par toutes ces expressions si vives et si effrayantes de la malice et de la griéveté de ce péché.

Nul qui tende plus naturellement à éteindre la charité chrétienne; nul qui fasse plus de tort à Jesus-Christ; nul qui ait une malice plus marquée. Les autres péchés n'irritent que la justice de Dieu; celui-ci s'en prend même à sa miséricorde; sa fin c'est de rendre inutiles, de détruire même pour ainsi dire l'ouvrage de la rédemption, et les travaux du Rédempteur.

Les autres péchés sont personnels; celui-ci tend des pieges à l'innocence de tous les hommes. Le poison de tous les autres est renfermé dans l'ame du pécheur; la contagion de celui-ci empoisonne tous ceux qui sont présens, et s'étend même au-delà de toutes les bornes. Il ne faut qu'un péché de scandale pour ébranler la foi, et pour blesser la piété de bien des gens; c'est l'écueil des foibles: et le nombre des forts, est-il bien grand? Combien de réprouvés doivent l'occasion, et comme la cause de leur damnation aux scandales! L'innocence se seroit conservée jusqu'à la mort dans combien de gens sans le mauvais

exemple ! Les leçons qu'on fait aux yeux sont toujours efficaces. Le moindre mal que fasse le scandale, c'est d'affoiblir l'ame, et de la désarmer, et dans ce pitoyable état sera-t-elle hors d'insultes ? mais sera-t-elle long-temps sans succomber ?

Le scandale se répand toujours en torrent qui entraîne tout ce qu'il rencontre ; peu d'arbres, pour ainsi-dire, qu'il ne déracine, peu d'édifices qu'il ne renverse, peu de digues même à l'épreuve de son impétuosité.

Les autres péchés ne donnent la mort qu'à l'ame du pécheur ; celui-ci est homicide devant Dieu de toutes les ames qu'on scandalise : les autres ne méritent qu'une peine déterminée ; celui-ci se charge de tous les crimes de ceux qui sont scandalisés. Péché monstrueux ! car quelle horreur de causer la mort à une ame qui, juste et innocente, étoit agréable et précieuse à Dieu ! Péché essentiellement opposé à la rédemption de Jésus-Christ, qui est mort pour tous les hommes ; la fin du péché de scandale est de les perdre, ces hommes ; et il ne tient pas au scandaleux que tous les hommes ne soient damnés. Comprenez de tout ceci, s'il est possible, quelle est la griéveté du scandale ; mais comprenez aussi avec quelle sévérité de jugement Dieu fera rendre compte au scandaleux de tous les péchés dont il aura été l'occasion, ou la cause.

Ces sollicitations ont perdu votre frere ; ces discours licencieux ont souillé sa pureté ; ces détestables maximes de libertinage ont gâté son esprit ; ces exemples de dissolutions ont empoisonné son cœur ; ces railleries pleines d'irréligion lui ont fait abandonner toutes ses pratiques de piété, et l'ont replongé dans ses premiers désordres : *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Homme scandaleux, vous me rendrez compte de la perte de cette ame. O mon Dieu, quel épouvantable péché !

SECOND POINT.

Considérez que le péché de scandale est d'autant plus à craindre qu'il est plus commun, qu'il est plus aisé à commettre, souvent on s'en rend coupable sans avoir même intention de le commettre ; il n'est pas nécessaire pour scandaliser les ames, de se proposer par un dessein formé leur damnation, ni d'avoir une volonté déterminée d'être au prochain un sujet de chute ; il suffit que je le sois par mes discours peu chrétiens, par mon irrégularité de mœurs, par mes mauvais exemples.

Un pere de famille, une mere, n'ont pas dessein de scandaliser leurs enfans ; mais leurs entretiens trop mondains, leur indévotion, leurs emportemens peuvent-ils n'être pas des péchés de scandale ? Quels exemples donne-t-on aux domestiques, et aux enfans ? On ne dit presque rien, on ne fait presque rien dans une famille où l'esprit du monde ne regne, rien d'irrégulier qui ne soit scandale. Quelle impression ne font pas dans l'esprit et sur le cœur des enfans ces discours tout païens ; on ne parle que de luxe, que de fortune, que de ce qui distingue dans le monde, que de vanité, on ne s'entretient que des maximes du monde ; c'est l'esprit du monde que l'on transmet de bonne heure à ses enfans. Peu de ces entretiens qui ne soient péchés de scandale.

Les parures mondaines de cette femme, son indévotion, sa paresse, son jeu, son oisiveté scandalisent et les enfans et les domestiques. On se leve tard, on ne va à l'Eglise que par bienséance ou par compagnie ; on y paroît avec peu de religion ; les visites, les spectacles profanes, les divertissemens, le jeu, partagent la journée. Un pere, une mere de ce caractere sont-ils pro-

pres pour faire honneur à la Religion, pour inspirer des sentimens chrétiens à leurs enfans, pour leur faire des leçons salutaires ? Le Fils de Dieu a beau dire : Faites ce qu'ils vous disent, et ne faites pas ce qu'ils font : les exemples entraînent ; on oublie aisément ce qu'on entend dire, quand on voit pratiquer aux diseurs même le contraire de ce qu'ils ont dit. Tout déréglement, tout défaut est scandale dans une personne qui est en place. Un pere de famille, un Maître, un Supérieur ont de terribles comptes à rendre, si toutes leurs actions ne sont pas des modeles de Christianisme, de Religion, de vertu. Ce seul péché damne plus de gens que bien d'autres, et cependant qui s'accuse de ce péché ?

Mon Dieu ! que n'ai-je point à me reprocher ? et quel fond de repentir dans toute ma conduite ! Je n'ai été peut-être jusqu'ici qu'un sujet de scandale par ma dissolution, et par mon peu de régularité. Faites, Seigneur, que je répare le passé par mes exemples, et que ma conduite désormais soit une preuve du repentir sincere que j'ai du passé.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ab occultis meis munda me : et ab alienis parce servo tuo. Psal. 18.

Purifiez mon ame, Seigneur, des taches que je n'y apperçois pas, et pardonnez-moi les péchés dont j'ai été la cause par mes scandales.

Christi bonus odor sumus. 2. Cor. 2.

Faites, ô mon Dieu, que toutes mes actions ayent une odeur de Jesus-Christ.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PEU de fautes de ceux qui sont en place, ou qui ont de l'autorité, qui ne soient scandale. L'on étudie les actions beaucoup plus que les paroles

de ceux qui ont droit de nous corriger; et l'on croit toujours qu'on doit plutôt les imiter que les croire : de-là vient que les personnes distinguées par leur naissance, par leur rang, par leur dignité, par leur mérite même, par leur condition, par leur âge; Princes, Prélats, Maîtres, Prêtres, personnes Religieuses, peres et meres de famille, Docteurs, Directeurs, Instructeurs, tous ces gens-là ne sauroient faire une faute en public qui ne soit un péché de scandale, et qui ne soit puni comme tel. Combien ce seul péché damne des gens! car qui en fait un crime capital? on ne pense pas même à s'en confesser, quoiqu'on n'ignore pas l'arrêt foudroyant déjà prononcé par Jesus-Christ contre ceux qui scandalisent. Aussi le Prophete David demandoit sans cesse pardon à Dieu des péchés d'autrui, c'est-à-dire, dont il avoit été l'occasion ou la cause par ses mauvais exemples. Voilà un grand sujet de crainte et d'examen pour vous : plus vous êtes élevé sur les autres, plus vous avez d'autorité, plus vous avez de personnes dépendantes; plus vous avez de mérite, plus vous êtes estimé, et plus aussi vos moindres fautes ont des conséquences. Paroles inconsidérées, saillies des passions, maximes peu chrétiennes, exemples peu édifians : ce sont autant de leçons d'iniquité : où est la pénitence? Examinez aujourd'hui votre conscience sur tous ces chefs. Quelque privée, quelque obscure que soit la vie des personnes dévotes, des Religieuses, des Religieux, la moindre irrégularité publique est un scandale. Voilà une ample matiere d'examen de conscience, de confessions et de regrets.

2.° Souvenez-vous que toutes les instructions, toutes les leçons de morale qui ne sont pas soutenues par l'exemple, ne servent qu'à endurcir l'ame dans le vice, qu'à la rendre insensible à la grace, et lui inspirer des sentimens d'irréligion? Quel mal ne fait pas un Prédicateur qui vit au-

trement qu'il ne prêche ! Voilà ce que font tous ceux qui ont de l'autorité, ou une réputation de savans et de gens de bien, et qui scandalisent. Pour éviter désormais ce qui perd tant d'ames, profitez des avis suivans : 1.° Vivez dans une attention, et une réserve continuelle en présence de vos enfans et de vos domestiques, et qu'il ne vous échappe jamais un mot, une action, un geste peu édifians. 2.° Ne souffrez jamais chez vous ni tableau peu décent, ni livre suspect soit pour les mœurs, soit pour le dogme. 3.° N'approuvez jamais les maximes du monde, ni tout ce que vous devez un jour condamner. 4.° Plus vous êtes distingué, plus aussi devez-vous paroître dans l'Eglise avec respect et avec modestie; la moindre irrévérence de ces sortes de gens est un scandale criant, et une impiété. 5.° Fréquentez les Sacremens en public, sur-tout les grandes Fêtes : vous devez cette édification au public ; ces communions invisibles peuvent passer pour une espece de scandale. On doit être Chrétien, et l'on doit paroître tel.

NEUVIEME JOUR.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, EVÊQUE.

SAINT GRÉGOIRE surnommé le Théologien, l'un des plus illustres ornemens de l'Eglise Grecque, étoit fils d'un pere et d'une mere Saints, et frere de sainte Gorgonie et de sainte Césaire. Il naquit, au commencement du quatrieme siecle à Arianze, qui est un Bourg dans le territoire de Nazianze en Cappadoce. Son pere nommé Grégoire avoit été Païen ; mais l'éminente vertu de sainte Nonne son épouse, sa douceur, ses exemples édifians, ses prieres, ses larmes le gagnerent si bien à Jesus-

Christ, qu'ayant été baptisé par saint Léonce Évêque de Césarée, il mérita d'être élevé à l'Episcopat, et d'être mis après sa mort au nombre des Saints.

Le jeune Grégoire fut le fruit des prieres de sainte Nonne, qui ne demandoit à Dieu un fils que pour le consacrer au service des Autels; aussi le reçut-elle comme un présent du Ciel qu'elle n'avoit qu'en dépôt. La sainte éducation qu'elle lui donna répondit à l'idée qu'elle en avoit. Grégoire ne sembloit être né que pour la vertu : cent petits exercices de dévotion furent les seuls amusemens de son enfance; le plaisir le plus doux pour lui c'étoit la priere; et la dévotion singuliere qu'il eut dès le berceau pour la Reine des Vierges, fut un présage de l'amour qu'il devoit avoir toute sa vie pour la virginité.

Il raconte lui-même qu'étant encore enfant, il vit en songe deux jeunes filles habillées de blanc, d'une beauté et d'une modestie charmante, qui lui dirent avec un air fort gracieux, qu'elles s'appeloient l'une la Chasteté, et l'autre la Tempérance : qu'elles étoient continuellement devant le Trône de Jesus-Christ, et qu'elles faisoient le principal ornement de ceux qui composoient sa Cour; et ayant dit ceci, elles disparurent. Grégoire s'étant éveillé se sentit épris d'un si grand amour pour la chasteté, que rien ne fut jamais capable de ternir en lui cette précieuse vertu.

Sa piété augmentoit avec sa raison; et les exemples domestiques, sur-tout depuis la conversion de son pere, firent tant d'impression sur son cœur, qu'il ne trouva plus de goût que dans les Livres Saints et dans la priere.

La vivacité, la pénétration, le brillant même de son esprit, et les grandes dispositions qu'il avoit pour l'étude des Belles-Lettres, obligerent ses parens de l'envoyer à Césarée en Cappadoce, et de-là en Palestine pour y étudier : par-tout il

se distingua par la supériorité de son génie, et par sa rare piété.

La réputation de l'école d'Athenes où florissoient encore les Beaux-Arts, l'y attirerent bientôt : il arriva après avoir essuyé une furieuse tempête, qui le dégoûta fort de cette gloire peu solide, et de cette brillante fortune dont son savoir et sa rare éloquence le flattoient. Ce fut dans cette célebre Ecole que saint Grégoire lia une si étroite amitié avec saint Basile, qui y vint étudier. Tous deux s'y distinguerent fort par leur esprit et par la régularité de leurs mœurs, dans un temps où la dissolution régnoit dans cette Ville. Leur réputation porta Julien cousin de l'Empereur Constance, si connu sous le nom d'Apostat, qui y étoit venu faire ses études, à avoir quelques conversations avec eux. Il rechercha leur amitié; mais il ne put pas surprendre leur religion : il eut beau déguiser ses sentimens, saint Crégoire découvrit le déréglement de son esprit et de son cœur, par l'irrégularité de sa contenance; et au sortir d'une conversation qu'ils avoient eue ensemble : Quel monstre, s'écria-t-il, l'Empire Romain éleve dans son sein!

Saint Basile ayant quitté Athenes, saint Grégoire ne put plus y faire un long séjour; il en sortit un an après, malgré tout ce que purent faire pour le retenir ceux dont il avoit acquis l'affection et l'estime. Etant arrivé à Nazianze, il y reçut le Baptême des mains de son propre pere, qui étoit déjà Evêque du lieu. Eclairé alors d'une nouvelle lumiere, il sentit aussi un nouveau courage; et démêlant le faux brillant du monde de la véritable gloire que la seule vertu donne, il résolut de mettre tout à profit pour le Ciel.

« J'ai tout donné, dit-il, à celui qui m'a » reçu : je lui ai consacré mes biens, ma santé, » et le talent qu'il m'a donné pour la parole;

» tout le fruit que je prétends tirer de tous ces » avantages, c'est d'avoir de quoi pouvoir lui » faire un sacrifice, et d'avoir quelque chose à » quoi je puisse préférer Jesus-Christ, qui dé- » sormais me tiendra lieu de tout. »

Le dégoût du monde fut bientôt suivi du désir de la solitude ; et l'exemple de son cher ami saint Basile, qui s'étoit retiré dans le Pont, l'y auroit bientôt attiré, si la grande vieillesse de ses parens ne l'eût retenu à Nazianze. Le tracas des affaires domestiques et le tumulte le firent bientôt repentir de sa condescendance ; il s'accusa d'avoir trop donné à la nature et au sang : il rompit ses liens, et s'enfuit dans le désert du Pont, où il se réunit à son ami, qui s'étoit déjà établi dans la solitude qui devoit leur être commune.

Jamais Anachoretes ne marcherent plus vîte dans les voies de la perfection, et la ferveur ne garda jamais moins de mesures : ils porterent l'austérité de vie jusqu'à l'excès ; les jeûnes, le cilice, la haire et cent autres macérations du corps en firent bientôt des squelettes ; la veille, la priere, l'étude de l'Ecriture Sainte n'étoient interrompues que par le travail corporel ; et le travail corporel n'interrompoit pas même la priere : leur piété se nourrissoit par des exemples mutuels, lorsqu'un accident imprévu vint troubler le repos de leur retraite.

L'Evêque de Nazianze pere de notre Saint s'étant laissé surprendre aux artifices des Ariens, signa comme plusieurs autres Prélats le formulaire de Rimini, qui contenoit sous des termes ambigus et déguisés le pur arianisme. Les Moines de Nazianze refuserent de communiquer avec lui, et tous les gens de bien suivirent l'exemple des Moines. Quelque douceur que saint Grégoire goûtât dans sa retraite, il n'eût pas plutôt appris cette division qu'il y courut pour l'étouffer. Il

découvrit d'abord au bon vieillard le piege que les Hérétiques lui avoient tendu ; et ayant reuni le Pasteur avec le troupeau, il eut la consolation de lui voir détester une erreur dans laquelle il n'avoit donné que par surprise.

Ce fut durant le séjour que notre Saint fit à Nazianze que son pere considérant les grands avantages que tireroit l'Eglise d'un si digne sujet s'il étoit élevé au Sacerdoce, résolut de lui conférer les Ordres sacrés, et de le faire Prêtre. Le Saint en fut alarmé ; une dignité si sublime l'effraya, mais il fallut se résoudre à une vocation si marquée. Il fut ordonné Prêtre le 6 de Janvier de l'an 362. Ce nouveau caractere augmenta sa ferveur ; et le désir de la retraite suivant celui de la perfection, il se retira secrétement dans la solitude du Pont, et alla retrouver saint Basile : mais il n'y fit pas un long séjour, l'extrême vieillesse de son pere, âgé de plus de 90 ans, les besoins de l'Eglise de Nazianze qui le redemandoit, le conseil même de son saint ami, l'obligerent de revenir après deux mois et demi de retraite. Il se montra aux Fidelles le jour de Pâques par le premier sermon qu'il y fit ; et comme jamais homme ne fut plus puissant en œuvres et en paroles que ce Saint, il prêcha avec tant d'énergie et d'onction, et il fit tant de fruit qu'on ne le regarda plus que comme l'Apôtre de Nazianze.

Son zele ne se borna point à la prédication. Julien l'Apostat persécutant l'Eglise avec fureur, avoit défendu aux Chrétiens d'enseigner les Belles-Lettres, et d'avoir des écoles, afin d'engager par-là la jeunesse à n'étudier que sous des maîtres Païens. Saint Grégoire rendit inutile cet artifice par un grand nombre de Poésies Chrétiennes qu'il composa, et qui dédommagerent avantageusement les Chrétiens des écoles qu'on leur avoit interdites.

Cependant saint Basile ayant été fait Archevêque de Césarée, et connoissant mieux que personne le mérite extraordinaire de notre Saint, résolut de l'élever à l'Episcopat sans avoir égard à son invincible répugnance. Le sacre se fit à Césarée par saint Basile même l'an 372. Il fut d'abord destiné pour l'Eglise de Sasimes, mais il n'en prit jamais possession ; et l'Evêque de Nazianze ne pouvant plus vaquer, à cause de son grand âge, aux fonctions de l'Episcopat, demanda saint Grégoire pour prendre soin de son Eglise.

Il y travailla avec ce succès qui accompagnoit par-tout toutes les fonctions de son ministere. La réformation générale des mœurs fut le fruit nécessaire de ses sermons ; et dans moins de six mois toute la ville changea de face.

La mort de son pere et de sainte Nonne sa mere, dont il prononça l'éloge funebre en présence de saint Basile et de tout le Clergé, réveilla en lui le désir de la retraite ; mais il ne put refuser encore ses services aux besoins de cette Eglise affligée, dont il prit soin, non comme Evêque titulaire, ainsi qu'il le déclare lui-même, mais comme Evêque étranger, protestant qu'il ne se chargeoit du troupeau qu'en attendant le Pasteur légitime. En effet les Evêques de la Province ne se pressant pas d'y pourvoir, il disparut tout d'un coup, et se retira à Séleucie en Isaurie, où il se renferma dans le Monastere des Moines de Sainte-Thecle. Il y passa près de six ans inconnu, uniquement occupé aux exercices de la priere et de la plus austere pénitence.

La mort de saint Basile arrivée l'an 379, le confirma dans le dessein qu'il avoit formé de ne plus sortir de sa retraite ; mais il en fut arraché peu de mois après pour venir au secours de l'Eglise de Constantinople, si désolée par les Ariens, qu'il n'y restoit plus d'Eglises aux

Catholiques. Le Siege étoit vacant ; et tout le monde convenoit qu'il n'y avoit que S. Grégoire digne de ce premier Siege : la difficulté étoit de le tirer de sa solitude, où à l'abri des traits de la calomnie et des persécutions qu'il avoit essuyées ailleurs, il goûtoit les douceurs d'une vie sainte et tranquille ; mais on lui fit un portrait si vif et si touchant du pitoyable état où les Catholiques étoient réduits, et l'on sut si bien lui déguiser le dessein qu'on avoit de le mettre sur ce grand Siege, qu'il fit un sacrifice de son repos ; et quoique courbé de vieillesse, usé d'austérités, accablé même de maladies, il se rendit à Constantinople.

« Ce fut un spectacle assez nouveau, dit notre » Saint, de voir un inconnu, mal-fait de corps, » de fort petite taille, la tête chauve, le visage » ridé et desséché de larmes et de jeûnes, » pauvre, mal-vêtu, sans équipage, sans poli- » tesse, sans appui, venir tout seul déclarer » la guerre à l'hérésie dans la Capitale de » l'Orient, où elle régnoit avec insolence et » avec sécurité, et où elle s'étoit fortifiée par » la réunion de toutes les sectes. »

Saint Grégoire ne fut pas plutôt arrivé à Constantinople, que tous les Hérétiques prirent l'alarme. Ariens, Novatiens, Macédoniens, Apollinaristes, Eunomiens, tous se réunirent contre l'homme de Dieu, et jurerent sa perte. Les premiers artifices qu'ils employerent furent les injures, les calomnies, les traits les plus malins dont ils essayerent de le noircir. On souleva le peuple, et sur-tout les femmes et les filles contre cet étranger ; on le fit passer pour corrupteur des mœurs, pour magicien, pour idolâtre ; on le traîna devant les tribunaux séculiers ; on le poursuivit plusieurs fois à coups de pierres. A tout cela il n'opposa que sa patience, sa modestie, sa douceur. Comme les Ariens

s'étoient emparés de toutes les Eglises de la Ville, saint Grégoire faisoit ses assemblées dans la maison de ceux qui le logeoient ; et ce fut cette maison qu'on appela dans la suite l'Anastasie, c'est-à-dire, la résurrection de la foi, laquelle devint peu après l'une des plus célebres Eglises de Constantinople.

Sa patience héroïque, ses manieres douces et honnêtes apprivoiserent les esprits ; les Hérétiques, les Païens même attirés d'abord à ses conférences par curiosité, l'écouterent avec admiration, peu qui ne s'en retournassent demi-Catholiques. Aussi le célebre Rufin, parlant de notre Saint, dit qu'il n'y eut jamais un homme plus éloquent, ni une éloquence plus noble, plus moelleuse, plus énergique que la sienne ; et que sa doctrine a toujours été reconnue si pure, que c'est se rendre suspect d'héresie que d'être opposé à ses sentimens.

Une si grande réputation attira à Constantinople des personnes de distinction de diverses Provinces ; saint Jérôme fut de ce nombre, et il fut aussi charmé de sa haute vertu et de sa rare modestie, que de son éloquence et de sa profonde érudition.

Cependant le nombre des Catholiques augmentoit tous les jours : ses disputes, ses entretiens, ses conférences attiroient les Ariens, et faisoient tous les jours de nouvelles conquêtes. Tant de merveilles porterent le Patriarche d'Alexandrie et les autres Evêques à mettre sur le Siege de Constantinople notre Saint. Il y fut solemnellement installé, avec l'applaudissement de tout le peuple et de tout le Clergé, malgré sa répugnance. La joie fut extraordinaire dans toute la Ville ; mais elle fut bientôt troublée par l'ambition du plus insigne fourbe qui fut jamais.

Maxime dit le Cynique, habile dans l'art de feindre et de tromper, après avoir couru plusieurs

Provinces, laissé par-tout diverses marques de ses crimes, pour lesquels il avoit été châtié, vint se faire disciple de notre Saint, et sut bientôt par ses artifices et sa dissimulation gagner et son estime et sa confiance. S'étant fait par-là quelque réputation, il forma le dessein de le supplanter; et il eut l'adresse d'emprunter une somme considérable d'argent, avec quoi il corrompit plusieurs de ceux qui avoient fait paroître d'abord le plus d'inclination et de zele pour saint Grégoire. Le Patriarche même d'Alexandrie fut prévenu, et une cabale d'Evêques Egyptiens prirent le temps que saint Grégoire étoit malade, pour ordonner furtivement Maxime. Le bruit de cet attentat souleva toute la Ville; saint Grégoire pénétré d'une vive douleur, et prévoyant ce qui pouvoit arriver, résolut d'abord de se retirer pour n'être pas un sujet de trouble à une Eglise qu'il avoit si heureusement rétablie. Il monta en chaire malgré son indisposition, comme pour dire adieu à son peuple; mais toute l'assemblée s'éleva contre lui; on employa les prieres et les larmes pour l'arrêter, et ayant de la peine à y consentir, on le garda à vue.

Le Cynique, quoique chargé de la malédiction publique, et chassé de la Ville, eut l'effronterie d'aller trouver l'Empereur Théodose à Thessalonique, avec cette poignée d'Evêques Egyptiens qui l'avoient ordonné, pour lui demander sa protection contre saint Grégoire. Mais l'Empereur ne voulut point l'écouter; et ce Prince étant venu à Constantinople, ne reconnut que saint Grégoire pour son légitime Pasteur, et lui donna toutes les marques de son estime et de sa bienveillance : il commença par le mettre en possession de toutes les Eglises que les Ariens occupoient; il lui fit rendre ses revenus que ces hérétiques avoient usurpés, et le rendit maître de son Palais Episcopal. On vouloit que le Saint

fit des recherches pour recouvrer son temporel ; mais il s'en défendit, et son désintéressement ferma la bouche à ses ennemis, et édifia toute l'Eglise ; sa modération n'empêcha pas cependant qu'on n'attentât à sa vie plus d'une fois ; mais sa présence désarma toujours ces assassins : non-seulement il leur pardonna, mais il les convertit, et ce fut là toute sa vengeance.

Le parti de Maxime ne cessant de remuer et de troubler l'Eglise, l'Empereur consentit qu'on assemblât à Constantinople un Concile, qui fut le second universel, où se trouverent 150 Evêques. La Foi de Nicée y fut confirmée ; l'Evêque Maxime y fut déclaré intrus, et saint Grégoire reconnu solemnellement Evêque de Constantinople par le Concile et par l'Empereur, et intronisé de nouveau avec grande acclamation du peuple, par saint Melece d'Antioche, qui présidoit à cette auguste assemblée. Le Saint eut beau apporter cent raisons, employer même les prieres et les larmes pour se faire décharger de ce pesant fardeau, on eut plus d'égard aux besoins de l'Eglise et aux vœux des gens de bien, qu'à son extrême répugnance.

Cependant saint Melece étant mort, saint Grégoire se vit à la tête du Concile. Ce nouveau rang d'honneur réveilla la jalousie de plusieurs Prélats, qui feignant d'ignorer que saint Grégoire n'avoit jamais pris possession de l'Evêché de Sasimes, et qu'il n'avoit jamais été titulaire de Nazianze, se plaignirent qu'on l'avoit établi Patriarche de Constantinople contre les Canons, puisqu'il étoit déjà Evêque d'un autre Siege. Il étoit aisé de prouver le contraire ; mais le Saint qui ne soupiroit qu'après la retraite, ennemi de toutes les grandeurs, prit occasion de ces contestations pour demander qu'il lui fût permis de se démettre. Il entra donc dans l'assemblée, où il déclara qu'il ne souhaitoit rien avec plus d'ardeur,

que de contribuer à la paix ; que puisque son élection causoit du trouble, il consentoit, comme un autre Jonas, qu'on le jetât dans la mer pour appaiser la tempête, quoiqu'il ne l'eût point excitée. A une proposition si peu attendue, tous les Evêques parurent interdits ; mais le Saint plaida sa démission avec tant d'éloquence, et sut si bien persuader, qu'il l'obtint. Fort joyeux de s'être déchargé d'un si pesant fardeau, il sort de l'assemblée, et sans donner le temps aux Peres du Concile de se repentir de leur facilité, il va trouver l'Empereur, et lui exposant son âge et ses infirmités, le prie de ne pas s'opposer à sa retraite. Théodose eut bien de la peine à y consentir ; et ce ne fut qu'à raison de ses infirmités qu'il lui permit de quitter le Siege de Constantinople. Le Saint ne perdit pas un moment ; il fit son adieu par un beau discours qu'il prononça dans la Grand'Eglise, en présence des Peres du Concile, qui ayant réfléchi, condamnoient déjà leur consentement, et pensoient à le rétracter ; mais notre Saint les prévint, il partit incessamment, et se retira en Cappadoce.

Etant à Nazianze, il y publia son testament, qu'il avoit fait à Constantinople avant sa démission ; il est daté du dernier jour de Décembre de l'an 381, et signé de sept Evêques : c'est peut-être la plus ancienne, ou du moins la plus authentique des pieces de cette nature que l'antiquité Ecclésiastique nous ait conservée. Le principal article regarde les pauvres de l'Eglise de Nazianze qu'il fait ses héritiers, et constitue l'un de ses Diacres, nommé Grégoire, son exécuteur testamentaire. Il prie ses nieces et ses autres parens de ne trouver pas mauvais qu'il donne tous ses biens aux pauvres : *Un homme d'Eglise*, dit-il, *ne doit point avoir d'autres héritiers.*

Sa piété et son zele ne se ressentirent jamais de ses continuelles infirmités ; il purgea la ville

de Nazianze des erreurs des Apollinaristes durant le peu de séjour qu'il y fit ; et ses infirmités croissant, il se retira à Arianze, lieu de sa naissance. Ce fut dans cette douce solitude, que loin du tracas des affaires, et à l'abri des tempêtes dont il avoit été jusqu'alors agité, il ne pensa plus qu'à se sanctifier par les exercices de la plus ardente piété, et par les excessives rigueurs de la plus austere pénitence : courbé de vieillesse, exténué de jeûnes, usé par des travaux infinis, Dieu permit qu'il fût encore exercé sur la fin de ses jours par de violentes tentations, qui en l'humiliant, le faisoient continuellement gémir, et l'obligeoient de redoubler ses prieres et ses pénitences.

Sa retraite à Arianze ne fut pas oisive ; il y composa ce grand nombre de Poésies Chrétiennes qu'il opposa aux ouvrages polis et séduisans dont les hérétiques remplissoient l'univers, et qui firent tomber des mains des Fidelles tous les mauvais livres. Ce fut dans cette solitude qu'il écrivit l'histoire de sa vie en vers ; il la finit par un précis des principaux événemens ; et il veut que cet abrégé soit comme son épitaphe.

» D'où vient, Seigneur, s'écrie-t-il, qu'à
„ mesure que la vigueur du corps s'éteint, je
„ sens que le feu des passions et les aiguillons
„ de la chair se réveillent ? ma vie n'a été qu'un
„ tissu de tempêtes, de contradictions, de com-
„ bats : mais vous m'avez soutenu par-tout par
„ votre grande bonté ; vous m'avez donné pour
„ mere une Sainte qui me regardant comme le
„ fruit de ses prieres, me voua et me consacra
„ tout à vous dès le berceau ; vous m'inspirâtes
„ dès-lors un ardent amour de la chasteté dans
„ un songe ; dès-lors vous n'avez point cessé de
„ me combler de vos faveurs ; je vous fis un sa-
„ crifice de tous mes biens, de ma réputation,
„ de ma santé, de ma vie. J'ai été Pasteur sans

„ troupeau, et je n'ai pas eu peu à souffrir des „ Pasteurs même. Voilà quelle a été la vie de „ Grégoire. Je laisse à Jesus-Christ le soin de „ l'avenir, comme il en a eu du passé. Il finit „ par ces paroles : *Exprimat ista lapis.* Qu'on „ grave tout ceci sur la pierre de mon tombeau. «

Saint Grégoire commençoit de goûter les douceurs de sa solitude, lorsque le Seigneur voulut couronner sa persévérance et récompenser ses travaux. il finit heureusement ses jours âgé de près de 80 ans, qu'il avoit passés dans l'innocence, dans la patience, dans la piété et dans les durs exercices de la plus austere pénitence. Les miracles qu'il avoit fait durant sa vie, et ceux qui se firent après sa mort à son tombeau, rendirent son culte fort célebre en Orient. Son corps qui avoit été d'abord enterré à Nazianze, fut transporté à Constantinople sous l'Empereur Porphyrogenete, et placé avec beaucoup de solemnité dans l'Eglise des douze Apôtres. Dans la décadence de l'Empire des Grecs, ce saint Corps fut apporté à Rome dans le Couvent des Religieuses Grecques, jusqu'à l'an 1580 que le Pape Grégoire XIII, ayant fait bâtir une magnifique Chapelle sous le nom de ce Saint, y transporta lui-même, avec beaucoup de pompe et de solemnité, ses Reliques.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui populo tuo æternæ salutis beatum Gregorium ministrum tribuisti... præsta, quæsumus, ut quem Doctorem vitæ habuimus in

O DIEU, qui avez instruit votre peuple du salut éternel par le ministere du Bienheureux Grégoire ; faites que l'ayant eu sur la terre pour

terris, intercessorem habere mereamur in cœlis. Per Dominum, etc.

un Docteur et pour Directeur de notre vie, nous méritions de l'avoir pour intercesseur dans le Ciel. Par Notre Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Épître de l'Apôtre saint Paul à Timothée. Chap. 4.

CHARISSIME : Testificor coram Deo, et Jesu Christo, qui judicaturus est vivos et mortuos, per adventum ipsius, et regnum ejus : prædica verbum, insta opportunè, importunè, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina. Erit enim tempus, cùm sanam Doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria, coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus : et à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple. Sobrius esto : ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die, justus Judex : non solùm autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus.

MON très-cher fils : Je vous en conjure devant Dieu, et devant Jesus-Christ, qui doit juger les vivans et les morts ; je vous en conjure par son avénement et par son regne, prêchez la parole, pressez dans l'occasion, sans occasion ; employez les réprimandes, les prieres, les menaces, sans manquer jamais de patience, ni cesser d'instruire : car un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine, mais que piqués de curiosité ils chercheront maîtres sur maîtres au gré de leurs désirs, et détournant l'oreille pour ne pas entendre la vérité, ils se tourneront du côté des fables. Pour vous, soyez vigilant, supportez toutes les peines qui vous arrivent ; acquittez-vous des fonctions d'un prédicateur de l'Evangile ; remplissez votre ministere ; vivez sobrement : car pour moi je vais être immolé, et le temps de ma mort est tout proche. J'ai combattu vaillamment, j'ai achevé ma course, j'ai été fidelle jusqu'au bout : du reste la couronne de justice se garde pour moi, et le Seigneur me la donnera en ce jour-là, lui qui est le juste Juge, non-seulement à moi, mais à ceux qui souhaitent son avénement.

Ce fut dans sa derniere prison que saint Paul écrivit pour la seconde fois à son cher Disciple Timothée qui étoit en Asie. Il ne lui écrivit pas seulement pour l'appeler auprès de lui, mais pour l'exhorter tout de nouveau à s'acquitter de tous les devoirs d'un Evêque. L'Apôtre étoit alors à la fin de sa vie, et à la veille de son martyre; aussi saint Chrysostôme dit que cette Lettre est comme son testament.

RÉFLEXIONS.

Un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine; mais que piqués de curiosité ils chercheront maîtres sur maîtres au gré de leurs désirs; et détournant l'oreille pour ne pas entendre la vérité, ils se tourneront du côté des fables. Les erreurs de l'esprit en fait de religion viennent d'ordinaire du déréglement du cœur. La foi se ressent toujours des maladies de l'ame; on cesse de croire avec soumission dès qu'on cesse de bien vivre; nulle passion qui n'aveugle. Qu'on rappelle la naissance de toutes les hérésies; l'aveuglement a toujours été l'effet de la corruption des mœurs. On a eu beau crier à la réforme, nul hérésiarque qui n'ait crié contre le relâchement et qui n'ait pris un masque de pénitence, et les déréglemens même les plus honteux ont presque toujours été le fruit de la nouvelle secte. Voilà où mene le dégoût de la saine doctrine, et ce dégoût est le symptôme d'un cœur gâté. Une orgueilleuse curiosité réveille l'appétit; mais un goût dépravé ne trouve du plaisir que dans des alimens qui nuisent. Trouve-t-on beaucoup de ces gens entêtés, et prévenus de quelque erreur, qui cherchent à s'instruire? ces sortes de malades ne cherchent pas à guérir, mais à se confirmer dans la pensée qu'ils se portent bien. Ils cherchent maîtres sur maîtres, dit l'Apôtre;

mais c'est toujours au gré de leurs désirs : marque visible que le cœur est le premier mobile. Quand la passion domine, on ne s'étudie pas à chercher la vérité, mais à avoir de quoi autoriser ses erreurs. Quand on s'est égaré, qu'importe qu'on aille à droite ou à gauche : le moyen d'être redressé, quand on aime son égarement ! Alors on détourne l'oreille pour ne pas entendre : on a beau crier qu'on n'est pas dans la bonne voie, que le chemin qu'on tient mene au précipice ; ou l'on est sourd, ou l'on fait semblant de l'être. D'où vient cette indocilité de notre orgueil ? on se tourne du côté des fables ; elles flattent, elles plaisent, elles enchantent, mais en sont-elles moins fables ! Mon Dieu, que gagne-t-on à être la dupe et la victime de son amour-propre et de ses passions ? Soyons piqués de curiosité ; mais que ce soit pour la science des Saints ; toute autre est peu nécessaire pour le salut ; toute autre même qui ne sert pas au salut, est inutile ; nous n'avons besoin que d'un Maître. Jesus-Christ seul a les paroles de vie. Nous trouvons dans l'Evangile de Jesus-Christ toutes les leçons ; les Saints sont nos modeles ; quelle folie de quitter cette voie pour suivre des sentiers qui égarent ! On diroit qu'on veut être l'artisan de son salut, puisqu'on prend des routes que Jesus-Christ n'a pas montrées. Dès qu'on ne souffre point la saine doctrine, on se forge un Evangile au gré de ses passions et de ses désirs : et quel sera le fruit de ce nouvel Evangile ? l'indocilité, l'orgueil, l'entêtement, et enfin la réprobation.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 5.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Vos estis sal terræ. Quod si sal evanuerit, in quo salietur ! ad nihilum valet ultrà, nisi ut mittatur foras, et conculcetur ab hominibus. Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi supra montem posita. Neque accendunt lucernam, et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt. Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est. Nolite putare quoniam veni solvere legem, aut Prophetas : non veni solvere, sed adimplere. Amen quippe dico vobis, donec transeat cœlum et terra, iota unum, aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant. Qui ergo solverit unum de mandatis istis minimis, et docuerit sic homines, minimus vocabitur in regno cœlorum : qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Vous êtes le sel de la terre ; que si le sel devient insipide, avec quoi lui donnera-t-on du goût ? il n'est plus bon qu'à jeter dehors, et qu'à être foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumiere du monde. Une ville bâtie sur une montagne ne sauroit être cachée, et quand on allume une lampe, on ne la met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumiere luise de la même sorte devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Pere qui est dans le Ciel. Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la Loi ou les Prophetes. Ce n'est pas pour les abolir que je suis venu, mais pour les accomplir. Car je vous le dis en vérité, avant que le Ciel et la Terre viennent à manquer, tout ce qui est de la Loi s'accomplira sans qu'il en manque un seul iota, ou un seul point. Celui donc qui violera un seul de ces préceptes, même des plus petits, et qui enseignera aux hommes à le faire, sera estimé le plus petit dans le Royaume des Cieux ; mais celui qui les gardera, et qui enseignera à les garder, celui-là sera estimé grand dans le Royaume des Cieux.

MÉDITATION.

MÉDITATION.

Du scandale que l'on prend pour persévérer dans ses fautes.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'on appelle ici scandale une action que l'on voit faire à des gens que l'on croit avoir le même intérêt que nous de faire leur devoir, et dont nous nous faisons un modele. Quelle conduite plus pitoyable! on voit faire une faute, et l'on croit qu'on ne sera point répréhensible si l'on en commet une pareille, parce qu'on ne donne pas le mauvais exemple, mais qu'on le suit. Depuis quand est-ce que les fautes d'autrui excusent, ou autorisent les nôtres? la violation de la Loi divine ne prescrit jamais. Plus la personne qui péche est distinguée par sa naissance, par son rang, par sa réputation de vertu, plus ses fautes sont scandaleuses. Quelle foiblesse de se laisser entraîner aux foiblesses d'autrui!

Cette personne qui passe pour vertueuse, se dispense sans scrupule de certains devoirs, se donne telle liberté, fait telle et telle faute: pourquoi ne ferai-je pas comme elle? Je ne suis pas appelé à une plus haute sainteté; j'ai sujet de croire qu'elle a plus de vertu que moi; pourquoi ne suivrai-je point son exemple?

Ces personnes si respectables par leur âge, par leur mérite, par leur probité, assistent aux spectacles, sont de toutes les parties de plaisirs, ont des manieres aisées, et même assez libres dans la conversation, suivent quelquefois le torrent, se dispensent peu des maximes et des lois du monde: croient-elles, en menant une vie

moins austere et peu réguliere, risquer leur salut? ont-elles moins d'envie que moi d'être sauvées? Je suis de même condition, j'ai les mêmes devoirs, je suis dans le même ordre : ce seroit blâmer tacitement leur conduite que de ne la pas suivre : ces sortes de distinctions sont des censures, et rien n'est plus odieux dans le commerce de la vie que d'être regardé comme censeur. Est-il possible, Seigneur, que ces pitoyables raisonnemens deviennent des principes de morale! si Jesus-Christ condamne ces spectacles, ces maximes mondaines, ces divertissemens peu chrétiens, quel homme peut les autoriser? et quel degré de mérite peut donner à des péchés la prétendue réputation des hommes? Quand ce seroit un Ange venu du Ciel, disoit saint Paul (*a*); qui vous annonceroit un autre Evangile que celui que nous avons annoncé, qu'il soit anathême : quand ce seroit un Ange venu du Ciel, pouvons-nous dire, qu'il sembleroit autoriser par sa conduite ce que l'Evangile condamne, gardez-vous bien de l'imiter. Nous n'avons point d'autre Maître que Jesus-Christ, ni d'autre modele. Les mauvais exemples peuvent bien nous enhardir; mais ils ne sauroient nous justifier. Le Seigneur ne nous a pas proposé pour modele les hommes vertueux; il nous a dit : Soyez parfaits comme votre Pere céleste est parfait lui-même. Il ne nous a pas ordonné de suivre les exemples de ceux qui nous instruisent; il nous a dit : Faites tout ce qu'ils vous diront; mais ne faites pas toujours comme eux. Et après cela on prétend autoriser, ou du moins excuser ses défauts par les fautes des autres. Mon Dieu, quelle confusion un jour, et quel regret!

(*a*) *Col.* 1.

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est rien de plus déraisonnable, rien de plus pitoyable que de vouloir autoriser sa faute par l'exemple d'autrui. Quoi! parce qu'une personne qui a les mêmes engagemens que moi, fait une faute, j'ai droit dès-lors d'en commettre une semblable, sans que je mérite d'en être puni? parce que ceux qui doivent me servir d'exemple, m'en donnent de mauvais, ce sera un mérite de les suivre? D'où vient qu'on ne raisonne pas de même, quand il s'agit de la vie, de sa réputation, de ses biens?

Une personne respectable par son âge, par son mérite, par son rang, donne dans un travers, se fait une mauvaise affaire auprès du Prince; pourquoi ses adorateurs ou ses partisans ne s'aviseront-ils pas d'en faire autant? l'exemple d'un homme si accrédité les autorise. Un ami s'est ruiné en entrant dans un parti, en faisant un tel commerce: pourquoi ne suit-on point la même route? dût-on perdre sa fortune, on a un exemple qui nous autorise. Et tandis que toute une famille se plaint et se récrie, sera-t-on bien reçu à dire: Un tel qui a passé pour un homme d'esprit, pour un homme sage, s'est ruiné en faisant ce négoce; pourquoi n'ai-je pas dû en faire autant? Hé, mon Dieu! ne sera-t-on déraisonnable que quand il s'agit du salut? on sent l'imbécillité de ces sortes de raisonnemens, quand il s'agit des biens, de la santé, de la vie; et l'on extravague tranquillement, quand il s'agit de la Loi de Dieu.

Le mal est toujours mal, et ce qui m'est défendu quand je n'en vois pas d'exemples dans les autres, ne m'est-il pas également défendu quand ils m'en donnent des exemples pernicieux? Quel mérite donne à l'infraction de la loi le nom, ou l'âge de celui qui la viole, et sera-t-on bien reçu

à dire devant Dieu : J'ai manqué à ce devoir, je n'ai pas observé cette regle, parce qu'un tel et un tel qui devoient être aussi religieux observateurs de la loi que moi, m'en ont donné l'exemple. On est indigné contre une pareille bêtise, et voilà cependant le grand écueil de la vertu naissante de la plupart des jeunes gens.

Quels reproches, Seigneur, n'ai-je pas à me faire sur cet article ! combien de fois ai-je prétendu autoriser ma foiblesse, mon ingratitude envers vous, et mes infidélités par l'exemple contagieux de bien d'autres ! Le regret que j'en ai est l'effet de votre grace ; daignez, mon Dieu, achever votre ouvrage : je suis bien résolu, moyennant votre grace, de ne me laisser plus entraîner par le mauvais exemple ; donnez-moi ce courage et cette force nécessaires pour y résister.

Aspirations dévotes durant le jour.

Da mihi in animo constantiam, ut contemnam : et virtutem, ut evertam. Judith. 9.

Donnez-moi, Seigneur, cette fermeté nécessaire pour n'être jamais ébranlé par le mauvais exemple, et la force pour ne m'y laisser jamais entraîner.

Custodi me à laqueo quem statuerunt mihi. Psal. 140.

Tous les mauvais exemples sont pour moi autant de pieges qu'on me tend : faites-moi la grace, Seigneur, de n'y être jamais pris.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Si une personne qui passoit pour un homme d'esprit et de probité s'étoit empoisonné, auroit-il beaucoup d'imitateurs ? et se croiroit-on bien autorisé si l'on suivoit son exemple ? On sent le ridicule et l'extravagance de cette propo-

sition ; agit-on moins imprudemment quand on ose autoriser son relâchement par l'exemple ? Souvenez-vous que vous n'avez que les Commandemens de Dieu et de l'Eglise, que l'Evangile pour regle de conduite, et que vous ne devez vous proposer pour modele que la vie des Saints, que Jesus-Christ. Estimez, honorez tout le monde, mais ne suivez que les bons exemples. Les personnes les plus vertueuses sur la terre ont des défauts, et elles peuvent se pervertir : imitez leurs vertus, mais ne vous faites jamais un modele de la personne. Judas, Tertullien, Origene avoient été dévots : Salomon avoit été sage : tenez-vous aux maximes de l'Evangile, aux exemples des Saints, et gardez-vous bien d'autoriser jamais votre relâchement par le relâchement d'autrui.

2.° Il est très-louable d'excuser jusqu'aux défauts de nos freres ; mais une action vicieuse est toujours blâmable ; et la charité chrétienne qui nous oblige d'excuser la personne qui péche, ne nous oblige pas d'approuver le péché. Sur ce principe, distinguez toujours les imperfections de la personne ; ayez du respect pour celle-ci, et du mépris pour celle-là. C'est une nécessité qu'il arrive des scandales ; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive (*a*). Soyez en garde contre les ruses de l'ennemi et les séduisantes sollicitations de l'amour-propre : regardez comme des tentations muettes, mais dangereuses, le relâchement de ceux qui vous avoient paru réguliers. Il est même nécessaire de prévenir de bonne heure les jeunes gens sur ce point ; les préservatifs sont importans : il faut les prémunir contre ces pieges répandus presque par-tout. Ces ames jeunes, et toutes neuves pour ainsi dire, qui entrent dans le monde avec les meilleures dispositions pour la vertu, se défendent difficilement de la contagion, à la vue de tant de mau-

(*a*) *Matth.* 7.

vais exemples, et les jeunes éleves de la Religion donnent bientôt dans des travers, s'ils déferent un peu trop au relâchement de ceux que le mérite, les emplois ou l'âge distinguent : *In lege quid scriptum est, quomodo legis !* Voilà quelle doit être la regle immuable de notre conduite, les exemples des Saints, les maximes de Jesus-Christ, l'Evangile : tenez-vous à ce qui est écrit.

DIXIEME JOUR.

SAINT ANTONIN, EVÊQUE.

SAINT ANTONIN nommé Antoine au Baptême, et à cause de la petitesse de sa taille appelé dans la suite Antonin, étoit fils de Nicolas Pierozzi, Notaire de la ville de Florence, et de Thomasie, tous deux d'une honnête famille, et tous deux respectables par leur exacte probité. Il naquit l'an 1389. Comme il étoit unique, et que ses parens étoient très-vertueux, on n'oublia rien pour lui donner une éducation chrétienne. Il ne fut pas difficile d'y réussir ; Antonin étoit né avec de si belles inclinations, qu'on eût dit que la dévotion lui étoit naturelle. On appeloit communément dans Florence le petit Antoine le petit Saint ; s'il n'étoit point au logis, on étoit toujours assuré de le trouver dans quelque église, et d'ordinaire à genoux devant l'Image de la Mere de Dieu. On ne remarqua jamais rien de puéril dans ses mœurs ; doux, affable, docile, modeste, on n'eut jamais rien à reprendre dans sa conduite. Il eut toute sa vie une si forte aversion pour le péché, qu'on ne doute point qu'il n'ait conservé jusqu'à la mort l'innocence du Baptême ; et c'est singuliérement à sa tendre dévotion à la sainte Vierge qu'il a dû, comme il le disoit lui-même, son inviolable pureté.

Appliqué de bonne heure à l'étude, il y fit de merveilleux progrès : un esprit vif et pénétrant, une mémoire heureuse, une assiduité étonnante au travail le rendirent habile dans un âge où les autres savent à peine les élémens des sciences ; mais son amour pour les Belles-Lettres n'égaloit point celui qu'il avoit pour la science du salut.

Il y avoit long-temps, que pour satisfaire l'inclination qu'il avoit eue dès ses plus tendres années de se consacrer au service de Dieu, toutes ses vues étoient tournées vers le Cloître. Celui des Freres Prêcheurs, où régnoient la Science, le zele de la Foi et une piété édifiante, fut l'objet de ses vœux. Il s'adressa au célebre Pere Jean Dominici, qui fut depuis Cardinal, Archevêque de Raguse, et Légat du Saint Siege en Hongrie, et lui demanda le saint habit. Ce célebre Prédicateur l'ayant examiné, fut charmé de la vivacité de son esprit, de la candeur et de l'innocence de ses mœurs, et de son empressement pour entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique ; mais le trouvant trop petit et trop jeune, il lui conseilla d'attendre encore quelques années ; et pour avoir une défaite, ayant su qu'il se plaisoit à lire le Décret de Gratien : Etudiez bien le Droit Canon, lui dit ce Pere, et quand vous le saurez tout par cœur, je vous promets que vous serez reçu. La condition étoit violente, et le Pere Dominici prétendoit bien par-là renvoyer son Prosélyte avec honneur, et lui ôter toute espérance d'être reçu ; mais il fut agréablement surpris, lorsque quelques jours après Antonin vint le faire souvenir de sa promesse, prêt à lui rendre compte de tout le Droit Canon. L'épreuve qu'on fit de sa mémoire et de son habileté obligea ces Peres de le recevoir, sans avoir égard à la délicatesse de sa complexion et au défaut de son âge ; et l'on ne fut pas long-temps

à connoître le prix et le mérite du sujet qu'on avoit reçu.

La ferveur du jeune Novice devint bientôt un objet d'émulation aux plus anciens Profès. On avoit d'abord craint qu'il ne succombât aux rigueurs de la discipline Religieuse : mais son courage lui donna des forces, et il parut en toutes rencontres le plus humble, le plus obéissant, le plus mortifié, le plus exact de sa Communauté. Ses abstinences et ses veilles, son détachement de toutes choses, son application à l'étude, son assiduité à la priere qui fut toujours son occupation favorite, sa tendre dévotion et son exacte régularité le firent regarder par les Freres comme un modele de perfection.

Le Sacerdoce augmenta sa piété; on ne le vit jamais à l'Autel que trempé de ces douces larmes que le feu du divin amour, dont il étoit embrasé, faisoit sans cesse couler de ses yeux. On eut beau l'obliger à modérer ses austérités, sa vie ne fut jamais qu'un exercice continuel de pénitence : sain ou malade, il couchoit toujours sur la dure; et quoiqu'élevé aux premiers emplois de son Ordre, il fit presque toujours ses voyages à pied.

La vertu suppléant à l'âge, il fut choisi, quoique fort jeune, pour gouverner le Couvent de Rome, et il le gouverna avec tant de sagesse, de douceur et de succès, qu'on le fit successivement Prieur des Couvens de Naples, de Gayete, de Cortone, de Sienne, de Florence, de Pistoie, de Fiesoli, et de plusieurs autres villes d'Italie, et par-tout il fit refleurir l'esprit primitif de la regle, encore plus par ses exemples que par ses discours.

Devenu Vicaire-Général de la Province de Toscane, et puis de celle de Naples, il ne relâcha rien de ses austérités : toujours plus humble à mesure qu'on l'élevoit, il commençoit toujours

la visite des maisons de l'Ordre par l'exercice des offices les plus humilians et les plus abjects. On voyoit d'ordinaire le Vicaire-Général confondu avec le moindre des Freres ; la ferveur le distinguoit.

Pendant que le Saint étoit occupé à la visite de la Province de Naples, le Siege Episcopal de l'Eglise de Florence vint à vaquer. Le choix d'un digne sujet occupoit fort le Pape Eugene IV, qui n'ayant point d'égard aux sollicitations et à la brigue, vouloit donner à cette Eglise un saint Prélat. Il ne délibéra plus dès qu'on lui eut parlé du Vicaire-Général des Freres Prêcheurs, il le nomma Archevêque de Florence. Saint Antonin en reçut la nouvelle en revenant de la visite d'une des Maisons de sa Province, et il en fut si effrayé, que se détournant, il quitta le chemin de Naples sans déclarer son dessein, et il s'enfuit du côté de la mer de Toscane, résolu de se retirer dans l'Isle de Sardaigne, et d'y vivre inconnu le reste de ses jours ; mais on s'opposa à son embarquement, et on le ramena à Sienne. Il mit tout en usage pour être délivré de cette dignité ; mais le Pape ne se laissa ni persuader par ses raisons, ni fléchir par ses prieres : il lui envoya ses Bulles, et lui ordonna de se faire sacrer au plutôt ; son obéissance fit qu'il se soumit, sa soumission en ce point fut pour lui un grand sacrifice, et durant la cérémonie du sacre, on connut assez par ses larmes qu'il ne trouvoit de la consolation que dans sa vertu.

Il commença par régler sa famille, dans laquelle, sans avilir la dignité Episcopale, tout parut toujours modeste et religieux. Les pauvres lui tenoient lieu d'équipage et de train. Il étoit persuadé que sa dignité ne lui donnoit de si gros revenus que pour les pauvres, et que rien n'en relevoit davantage l'éclat que ces charitables libéralités. Il défendit à ses domestiques de renvoyer

jamais aucun pauvre les mains vides ; et après avoir épuisé sa bourse en aumônes, on l'a vu donner ses meubles, et se réduire lui-même pour les pauvres à une extrême pauvreté. Il fonda le College de Saint-Martin, dans lequel il établit douze Administrateurs du bien des pauvres, en faveur des familles honteuses, qui, réduites à la derniere misere, ont honte de mendier. Dieu a si fort agréé la charité du saint Prélat, que cette fondation entretient aujourd'hui plus de six cents familles, et fournit à tous leurs besoins.

Son zéle répondoit à sa charité : il faisoit presque tous les ans la visite de tout son Diocese : sa modestie, sa douceur, sa piété convertissoient autant de gens que ses instructions. Puissant en œuvres, il le fut merveilleusement en paroles, les abus furent bientôt retranchés par-tout, et par-tout les différends accordés, les désordres abolis, par-tout les mœurs réformées. Rien ne put échapper à sa vigilance, ni éluder sa sollicitude : l'avarice et la cupidité avoient introduit à Florence des jeux de hasard qui ruinoient les familles ; le saint Prélat entreprit de les abolir, et il en vint à bout.

Un hérétique déguisé se servoit adroitement de l'accès que lui donnoit dans les maisons des particuliers la réputation qu'il avoit d'habile Médecin, pour semer ses erreurs, et singuliérement pour vomir des blasphêmes horribles contre la sainte Vierge. Notre Saint n'en fut pas plutôt averti, qu'il fit bien voir que quoique le vrai zele soit toujours doux, il sait agir avec fermeté, quand il s'agit des intérêts de la Religion, et ne connoît point de foiblesse. L'hérétique eut beau trouver des protecteurs, le saint Archevêque fut inflexible, et ce malheureux ne s'étant pas voulu convertir, fut condamné à être brûlé.

Comme l'Esprit de Dieu fut toujours le grand

mobile de toutes ses actions, saint Antonin ne se démentoit jamais dans sa conduite ; il dormoit très-peu, et quoiqu'il veillât fort avant dans la nuit, il prévenoit tous les jours ses Chanoines à Matines. A son retour il employoit à l'étude le temps qu'on accordoit aux autres pour reprendre du repos : après la Messe, qu'il disoit tous les jours avec une dévotion tendre et sensible, il se donnoit tout entier aux affaires de son Diocese jusqu'à l'entrée de la nuit, et il n'interrompoit les audiences qu'il donnoit au public, que pour aller visiter les pauvres dans les hôpitaux, ou pour porter les derniers Sacremens aux malades.

Visible à toute heure, affable, accessible à tout le monde, il se faisoit tous à tous pour les gagner tous à Jesus-Christ. Le pauvre et le paysan étoient écoutés comme le riche sans acception ; on trouvoit toujours en lui un Directeur, un Pasteur et un pere ; et rien ne fut jamais capable d'altérer sa douceur et sa tranquillité.

Le Conseil Souverain de Florence ayant fait arrêter un Officier du Pape, et le saint Archevêque n'ayant pas pu obtenir qu'il fût délivré, il fit cesser l'Office divin dans sa Cathédrale en présence des Magistrats, et mit l'Eglise en interdit. On eut beau le maltraiter, il fut inflexible, et montrant à ceux qui le menaçoient de le chasser, la clef de la cellule qu'il avoit occupée dans son Monastere de Cortone, et qu'il portoit toujours à sa ceinture : Quand on m'obligera, leur dit-il, de sortir de Florence, je trouverai toujours un asile pour me retirer.

Ses grandes occupations n'interrompirent jamais son recueillement intérieur et son esprit de priere ; on eût dit qu'il étoit toujours en retraite : outre l'Office ordinaire, les Pseaumes de la Pénitenee, et l'Office de la sainte Vierge qu'il disoit tous les jours, il récitoit l'Office des Morts deux fois la semaine, et le Pseautier entier les jours

de Fête. Des jours si pleins lui laisserent encore le temps d'enrichir l'Eglise de plusieurs beaux Ouvrages, qui sont sa Somme doctrinale ou de Théologie, sa Somme historique, la Somme de de la Confession, un Traité de l'Excommunication, un Ecrit sur les Disciples allant à Emmaüs, et un Traité des Vertus : on y trouve par-tout des marques de la pureté de sa foi, de la sainteté de sa morale, de sa haute piété, de son érudition et de son savoir.

L'opinion qu'on avoit de sa sainteté étoit si généralement répandue dans l'Italie, qu'on accouroit de tous côtés aux lieux où l'on savoit qu'il devoit passer pour recevoir sa bénédiction. Le Pape Nicolas V dit publiquement qu'il croyoit l'Archevêque de Florence aussi digne d'être mis au nombre des Saints de son vivant, que Bernardin de Sienne, qu'il venoit de canoniser, l'étoit après sa mort. Les Florentins le choisirent pour être à la tête d'une célebre Ambassade qu'ils envoyerent aux Papes Caliste III et Pie II; mais on remarqua que les honneurs qu'on lui faisoit le rendoient encore plus humble; on le pria d'accepter encore l'Ambassade auprès de l'Empereur Frédéric; mais il la refusa, parce qu'il ne put jamais se résoudre de sortir de son Diocese que pour les intérêts de l'Eglise.

Le Pape Pie II apprenant les grands biens que faisoit notre Saint à Florence, où avec un zele doux, mais sage et efficace, il avoit aboli les scandales publics, les jeux de hasard, et d'autres désordres invétérés, voulut qu'il fut du nombre de ceux qu'il avoit choisis pour réformer plusieurs abus dans Rome; mais Dieu se hâta d'appeler à la récompense éternelle son serviteur : il mourut de la mort des Saints le 2 de Mai de l'an 1459, après soixante et dix ans de vie, et treize d'Episcopat. Le Pape Pie II se trouvant alors à Florence voulut honorer ses funérailles de

sa présence, et accorda des Indulgences de sept années pour ceux qui viendroient honorer le corps du Saint à son tombeau. Il fut canonisé solemnellement soixante-quatre ans après le Pape Clément VII. Le Pape Innocent XI fixa sa fête au 10 de Mai. Ce saint Corps est honoré avec un grand concours dans l'Eglise des Peres Dominicains de Florence ; on en conserve quelques Reliques dans celle des Peres Jésuites de Munster.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Sancti Antonini, Domine, Confessoris tui atque Pontificis meritis adjuvemur : ut sicut te in illo mirabilem prædicamus, ita in nos misericordem fuisse gloriemur. Per Dominum, etc.

Accordez-nous, Seigneur, votre secours par les mérites de saint Antonin votre Confesseur et Pontife ; afin que comme nous publions combien vous êtes admirable dans votre serviteur, nous nous glorifions de sentir combien vous êtes miséricordieux envers nous. Par Notre-Seigneur, etc.

L'Epître.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 44 et 45.

Ecce Sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus : et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam. Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum

Voici ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui dans le temps de la colere de Dieu est devenu la réconciliation des hommes avec lui. Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la Loi du Très-Haut ; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son Peuple comme il le lui avoit promis par ser-

confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis : conservavit illi misericordiam suam : et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu Regum : et dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum : et dedit illi Sacerdotium magnum : et beatificavit illum in gloria. Fungi sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius : et offerre illi incensum dignum in odorem suavitatis.

ment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne ; il l'a connu, et il l'a béni ; il lui a conservé sa miséricorde ; il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois, et il lui a donné une couronne de gloire ; il a fait avec lui une alliance éternelle ; il lui a conféré le grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur et de gloire, afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

Le Livre nommé Ecclésiastique fut écrit en Hébreu par un Juif appelé Jesus fils de Sirach, du temps du Pontificat d'Onias III, sous le regne de Ptolomée Epiphane et d'Antiochus, et traduit en Grec par le petit-fils de l'Auteur nommé Jesus, sous le regne de Ptolomée Phischan, frere de Ptolomée Philometor. Saint Jérôme dit en avoir vu de son temps un exemplaire Hébreu qui avoit pour titre : Livre de paraboles.

RÉFLEXIONS.

Dieu l'a glorifié. Nulle autre véritable et solide gloire que celle qui vient de Dieu ; encore faut-il que ce soit Dieu qui la donne. Celle que les hommes se procurent, ou qu'ils se donnent les uns aux autres perd tout son mérite et son prix, par la malignité de son principe, et par la conduite de sa fin. Tout cet encens s'en va en fumée ; et que reste-t-il de la bonne odeur ? rien

n'est plus flatteur que la louange, et rien n'est plus frivole ni plus menteur. Ce n'est pas celui qui se fait valoir qui mérite d'être approuvé; mais c'est celui que Dieu fait valoir. Le vrai mérite brille trop de lui-même, le feu et le brillant d'un vrai diamant se montre : une happelourde a besoin qu'on prône et qu'on fasse remarquer son éclat. Voilà la véritable cause de ces grossieres et sottes vanteries que l'orgueil des hommes a inventées, pour flatter leur passion, pour amuser leur raison, et leur dérober la vue chagrinante de leur indigence.

Dieu l'a glorifié devant les Rois. Quelque humbles que soient les gens de bien, quelque obscure que soit leur condition, ou leur naissance; qu'ils soient persécutés, méprisés, maltraités : la véritable vertu se fait jour à travers les opprobres et la poussiere; elle brille jusque dans les cachots; elle fait valoir ses droits et sa supériorité jusque sur le Trône. On honore la vertu, et l'on peut dire qu'il n'y a proprement que la vertu Chrétienne qu'on honore. Nul homme raisonnable, nulle condition dans le monde qui ne soit obligée de payer, pour ainsi dire, cette espece de tribut. La fierté des Grands ne sauroit tenir contre la douceur et l'humilité des gens de bien. La piété seule est à l'abri de leur disgrace; la jalousie la plus maligne, la plus mordante envie respecte, pour ainsi dire, la vertu : elle peut bien la persécuter, la maltraiter; mais dans le fond, elle l'estime. Ce n'est même que la fausse piété qu'elle attaque; car pour ce qui est de la véritable vertu, nulle passion n'osa la noircir.

Bon Dieu! on est si fort avide des honneurs, on aime si passionnément la gloire, que ne la cherche-t-on où elle est? Les places les plus hautes ne sont pas toujours les plus tranquilles. La plus factueuse grandeur, la condition la plus brillante, la plus légitime supériorité exigent des

honneurs, imposent des devoirs, inspirent du respect et de la crainte; mais il n'y a que la vertu qui gagne le cœur et l'esprit. Qu'on soit Saint, tout plie, pour ainsi dire, devant la sainteté. On honore les personnes solidement vertueuses, on les respecte, on les estime, on ne sauroit refuser la confiance à leur droiture et à leur probité; a-t-on les mêmes égards et la même déférence pour les grandeurs mondaines? tous les hommes aiment la gloire, peu qui puissent raisonnablement aspirer à ces éclatantes fortunes; nul cependant qui ne puisse, avec le secours de la grace, se faire Saint. Quel sujet plus digne de l'ambition d'un cœur chrétien! quelle folie de soupirer après toute autre gloire!

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc: Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii verò unum: unicuique secundùm propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque: similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit

En ce temps-là: Jesus dit cette parabole à ses Disciples: Un homme allant faire un voyage hors de son Pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussitôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres; pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après le maître de ces serviteurs revint, et

Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui. Accessit autem, et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus. Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui.

compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens étant venu, en présenta cinq autres, et dit, Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

MÉDITATION.

De la Retraite spirituelle.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la retraite spirituelle qui consiste à passer quelques jours dans le silence et dans la solitude, loin du tumulte du monde et du tracas des affaires, pour ne vaquer qu'à la méditation des grandes vérités de la Religion, et à la grande affaire du salut : considérez, dis-je, que cette pieuse retraite est de toutes les pratiques de piété la plus propre et la plus nécessaire pour convertir une ame, et peut-être la seule dont on ne se sert jamais inutilement.

Il est aisé de n'être que foiblement touché des plus terribles vérités de notre Religion, lorsque tout contribue, ou à dissiper l'esprit, ou à corrompre le cœur : la foi n'a alors qu'une lueur à demi-éteinte ; la voix de Dieu est étouffée par le bruit, mais lorsqu'éloigné du tumulte et de l'embarras des affaires du monde, lorsqu'à la place de tant de faux brillans, et de cette multitude infinie de séduisans objets, on n'a devant les yeux que des images qui nous rapprochent ces vérités terribles qu'on n'avoit jamais bien pénétrées, et qui paroissent alors dans un nouveau jour ; peuvent-elles, ces grandes vérités, ne faire qu'une médiocre impression dans un temps où la grace ne fut jamais plus abondante, l'esprit jamais moins distrait, ni plus tranquille, et le cœur jamais mieux disposé.

La grace ne fut jamais plus abondante : c'en est déjà une bien précieuse que la retraite même ; mais si Dieu nous fait tous les jours tant de graces au milieu du monde le plus tumultueux ; s'il crie, s'il presse, s'il poursuit, s'il sollicite un pécheur lors même que ce pécheur le fuit : quelles seront les miséricordes de ce Dieu envers cette ame pénitente, lorsqu'elle se retire du monde pour chercher son Sauveur, pour pleurer ses péchés, pour fléchir sa justice, et appaiser sa colere? Ce Dieu si miséricordieux se retirera-t-il de la solitude, lui qui se fait sentir à l'ame jusque dans les compagnies, et qui nous dit par son Prophete ; que quoiqu'elle l'ait oublié, il la menera dans la solitude, et lui parlera au cœur?

On a durant la vie des désirs vifs et pressans de travailler à son salut : on fait durant ces intervalles de raison et de religion, de merveilleux projets de conversion : on est touché à un sermon ; une mort subite, un accident fâcheux, une maladie, une lecture alarment une conscience jusqu'alors un peu trop tranquille. On eût dit qu'à

ces Fêtes, qu'à cette Communion la conversion étoit conclue, la réformation des mœurs alloit commencer, l'ame étoit déjà convertie ; mais la foule des objets tentans, le tumulte d'une famille et d'une condition, l'importunité indispensable des affaires qui accompagnent et l'emploi et l'état, les vicissitudes chagrinantes de la vie, et le torrent du mauvais exemple rendent tout inutile : le grain est bon, mais ou il tombe dans les épines, et il est étouffé ; ou il tombe près du chemin, et il est foulé aux pieds, ou mangé par les oiseaux du Ciel. Bon Dieu ! que cela prouve bien l'indispensable nécessité de la retraite, sans laquelle il est bien difficile de se convertir !

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point d'état qui doive nous dispenser de cette pieuse pratique : ou vous vivez dans l'innocence et dans la ferveur, ou vous avez le malheur d'être dans le désordre : la retraite nourrit l'innocence, et elle produit infailliblement la conversion. Est-il possible de passer plusieurs jours dans la méditation de ces terribles vérités qui ont converti l'Univers, de ne perdre jamais de vue le tombeau, de descendre jusque dans ces gouffres de feu que la colere toute-puissante de Dieu allume pour punir les pécheurs, de pénétrer même jusque dans cette épouvantable éternité qui est la juste mesure des tourmens d'une ame réprouvée ? Est-il possible de faire comme passer en revue toutes ses iniquités, et voir de près ce cahos de crimes, tandis qu'on a devant les yeux tout ce que Jesus-Christ a souffert pour les expier ? Peut-on envisager de sang froid la contradiction qui se trouve entre notre croyance et nos mœurs ? Peut-on comparer les maximes du monde qu'on suit, avec celles de l'Evangile qu'on est obligé de suivre ? Peut-on

penser au petit nombre de gens sauvés, et à la foule de ceux qui se perdent? Peut-on faire toutes ces réflexions salutaires dans une solitude où tout contribue à nous rendre Chrétiens, et à nous désiller les yeux sur les vanités du monde, sans être touché, sans être converti?

Chose étrange! tout le monde convient de l'utilité, de la nécessité même de la retraite; mais peu de gens qui ayent le loisir et le temps: ce sont, dit-on, les affaires qui occupent, qui absorbent tout notre temps; est-ce que l'affaire de notre salut n'est pas une affaire? en aurons-nous jamais une qui nous touche de plus près, et qui nous soit d'une plus grande conséquence? Hélas, nous n'avons proprement que cette seule affaire! toute la vie ne nous est donnée que pour y travailler; Dieu n'a pas jugé que pour y réussir il y fallut donner moins de temps: et s'il faut trouver huit ou dix jours dans un an pour ne vaquer qu'à cette grande affaire, on n'a pas le temps. Si nous sommes malades, le soin de notre santé nous fait quitter tout autre soin: qu'on soit en danger de perdre un procès, qu'il survienne à un ami, à un parent une affaire fâcheuse, on quitte tout, on part brusquement, on passe les mois entiers à solliciter, on s'interdit toute autre affaire, et l'on ne pense qu'à celle-là. Dira-t-on que c'est alors une nécessité? et n'en est-ce pas une aussi pressante de sortir de l'état du péché, que de sortir d'une maladie? n'est-il pas aussi nécessaire de ne pas perdre le Ciel, que de conserver un héritage? quelle affaire nous intéresse plus que le salut de notre ame? on fait des retraites pour accommoder ses affaires; on en fait pour prendre des mesures justes, pour chercher des moyens de réussir dans une entreprise d'une longue haleine; on se retire à la campagne, on refuse toute visite au logis, et tout cela pour des affaires temporelles; et pour l'affaire du salut éternel,

pour son sort éternel, pour une félicité sans bornes, une retraite de huit jours c'est trop ! on n'a pas le temps de faire huit jours de retraite ! et l'on s'étonne après cela que le nombre des Elus de Dieu soit petit ! on s'étonne qu'il y ait tant de personnes réprouvées !

Je sens, mon aimable Sauveur, toute la force de ces vérités ; je comprends de quelle nécessité est une retraite, et pour faire valoir les talens reçus, et pour prendre de justes mesures pour l'éternité. Je ne compte, Seigneur, que sur votre miséricorde ; mais elle se signalera à l'égard d'un sujet si digne de pitié, sur-tout lorsqu'il prendra tous les moyens de vous plaire.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. Psal. 54.

Quelles raisons n'ai-je point, Seigneur, de fuir le tumulte du monde, et de méditer dans la retraite les grandes vérités de ma Religion.

Quis dabit me in solitudine diversorium viatorum : et derelinquam populum meum ! Jerem. 9.

Qui me fera trouver dans la solitude une retraite, afin que j'abandonne ce peuple, et que je me retire du milieu d'eux !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° De toutes les pratiques de piété, la retraite spirituelle est une des plus propres pour convertir un pécheur et pour rallumer la ferveur dans une ame ; c'est peut-être le seul remede efficace contre la tiédeur. Le Saint-Esprit n'est descendu visiblement que dans le désert, ou pendant la retraite des Apôtres dans le Cénacle ; et l'on peut dire que Jesus-Christ ne s'est retiré si souvent tout seul sur la montagne pour prier, que pour nous

apprendre par son exemple la nécessité qu'il y a de se retirer de temps en temps dans la solitude ; et ce fut dans la solitude qu'il fit sentir à trois de ses Apôtres un avant-goût des délices du Ciel, et qu'il les combla des plus grandes faveurs. Servez-vous de ce puissant moyen, et ne passez jamais une année sans faire une retraite spirituelle de huit ou dix jours : quelque affaire que vous ayez, dans quelque emploi que vous puissiez être, dérobez-vous, du moins pour quelques jours, à ces tumultueuses occupations, à ces assemblées séduisantes. Une fievre, un rhume, une migraine, un procès vous rendroient invisible à tout le monde : soyez-le pour votre salut durant quelques jours. Le temps de la Semaine-Sainte ou de la Pentecôte est très-propre pour vaquer à ces saints exercices ; choisissez le temps qui vous sera le plus commode ; et si vous ne pouvez pas vous retirer dans une maison de retraite, faites la retraite dans votre propre maison, vous le pouvez.

2.° C'est un pronostic bien funeste qu'une retraite spirituelle sans fruits : il faut qu'on soit bien mal, quand les remedes les plus efficaces n'operent rien. Souvenez-vous que le fruit qu'on attend des exercices de piété dépend beaucoup des motifs que l'on s'y propose, des dispositions qu'on y apporte, et des moyens que l'on prend pour s'en bien acquitter. Les motifs que vous devez vous proposer en faisant la retraite, doivent être, 1.° de régler les affaires de votre conscience par une confession qui répare les défauts des précédentes, et qui vous dispense de faire aucune confession extraordinaire à la mort ; 2.° de réformer vos mœurs ; 3.° de régler votre conduite ; 4.° de tendre efficacement à la perfection de votre état. Les dispositions qu'on doit y apporter se peuvent réduire à ces cinq : I. Un désir sincere d'en profiter. II. Une humble défiance de soi-

même, soutenue par une ferme confiance en Dieu. III. Un cœur libéral envers Dieu, déterminé à ne lui rien refuser de tout ce qu'il demande. IV. Une extrême exactitude à observer l'ordre qu'on se sera prescrit durant cette retraite. V. Une parfaite solitude et un recueillement parfait. Ajoutez à tout cela une véritable persuasion du besoin extrême que vous avez de cette retraite. Pour les moyens, c'est I. La dévotion à la sainte Vierge, lui faisant chaque jour une priere particuliere pour lui demander sa protection : II. L'usage des Sacremens : III. Un profond silence : IV. Regarder cette retraite spirituelle comme la derniere qu'on fera durant la vie, et de laquelle dépend en quelque maniere notre conversion et notre salut.

ONZIEME JOUR.

SAINT MAYEUL, ABBÉ DE CLUGNY.

SAINT MAYEUL fils de Foucher, l'un des plus puissans et des plus riches Seigneurs de la Provence, naquit à Valenzole, petite ville au Diocese de Riez, l'an 906. La piété exemplaire de ses parens lui fit donner une éducation qui répondoit et à sa religion et à sa naissance. L'inclination que le jeune Mayeul fit paroître dès le berceau pour la vertu, son naturel heureux, sa docilité, et les excellentes dispositions qu'il apporta à l'étude des Lettres, en firent bientôt un jeune homme accompli. Comme il avoit une mémoire heureuse, un esprit vif, pénétrant, et naturellement poli, et une application à l'étude peu ordinaire aux gens de son âge, il devint habile en peu de temps ; mais il devint encore plus saint par le soin qu'il eut de répondre aux grandes graces dont Dieu l'avoit prévenu dès son enfance.

L'amour qu'il fit paroître dès ses premieres années pour la chasteté, lui fit éviter avec soin tout ce qui pouvoit nuire à son innocence : il ignora les amusemens les plus ordinaires aux enfans ; il n'eut que du dégoût pour les jeux ; la priere, la lecture et l'étude firent ses délices ; sa tendre dévotion envers la sainte Vierge fut un présage sûr de la haute sainteté à laquelle Dieu l'appeloit. Sa vertu ne se démentit jamais, aussi eut-il grand soin de la nourrir par le fréquent usage des Sacremens, et par les pénibles exercices de la pénitence.

Il perdit ses parens fort jeune. La libéralité que son pere fit avant que de mourir, de plus de vingt belles Terres ou Villages à la nouvelle Abbaye de Clugny, ne fit qu'augmenter l'estime et l'amour qu'il avoit pour l'état Religieux. Les grands biens qui lui restoient, le tenterent peu : il méditoit une retraite dans ses propres Terres, lorsque les incursions que les Sarrasins venus d'Espagne firent dans la Provence, l'obligerent d'en sortir. Il se retira à Mâcon, près d'un de ses parens. Sa vertu, sa réputation, sa naissance le firent bientôt connoître à l'Evêque du lieu appelé Bernon. Ce Prélat ne l'eut pas plutôt vu, qu'il fut persuadé qu'un jeune homme si sage, si vertueux, et d'un mérite si distingué, n'étoit destiné que pour l'Eglise. Pour l'y engager, il le fit Clerc, et lui donna un Canonicat dans sa Cathédrale.

Notre Saint ne regarda point cette place comme un titre d'oisiveté ; il en comprit tous les devoirs, et il les remplit. Ayant obtenu du Chapitre la permission d'aller achever ses études à Lyon, où les écoles étoient alors fort célebres, il s'y fit admirer par sa modestie, par la régularité de ses mœurs, et par son rare savoir. Revenu dans son Eglise, il en fit bientôt l'admiration : jamais le Clergé et le peuple n'avoient trouvé tant d'édification

cation dans une personne de cette qualité et de cet âge, ce qui obligea l'Evêque de le faire avancer par les degrés de l'Ordination jusqu'au Diaconat, et forçant son humilité, il le fit Archidiacre de son Eglise.

Cette nouvelle dignité lui inspira un nouveau zele pour sa perfection, et pour le salut des ames. Il se proposa saint Etienne pour modele, et l'on peut dire qu'il en imita toutes les vertus : sa charité envers les pauvres fut si ardente, que non-seulement il leur distribuoit largement les aumônes des Fidelles, comme le demandoit son emploi, mais il répandoit à pleines mains ses propres revenus. On eut beau lui représenter que ses greniers étoient épuisés, il fit vendre ses meubles et plusieurs de ses Terres durant une famine, pour soulager les pauvres. Le Seigneur autorisa plus d'une fois par des miracles ses pieuses libéralités : la misere publique l'ayant dépouillé de tout, il trouva sur le seuil de la porte de son cabinet une bourse pleine de pieces d'argent ; un scrupule semblable à celui du saint homme Tobie lui fit craindre que cette bourse n'appartînt à quelqu'autre qu'à lui, il la fit publier par la Ville, et personne ne la réclama, elle fut bientôt distribuée aux pauvres.

Sa charité s'étendit encore plus loin ; on le pria de faire des leçons de Philosophie et de Théologie aux Clercs de l'Eglise de Mâcon, il le fit, et avec tant d'applaudissement et de fruit, que mêlant aux questions les plus seches les instructions les plus touchantes, il rendit ses écoliers encore plus saints que savans.

Une si éclatante vertu le fit connoître chez les étrangers. Les habitans de Besançon le demanderent pour leur Pasteur, après la mort de Guifred leur Archevêque ; il s'en défendit avec tant de force et de sincérité, qu'on désespéra de le pouvoir vaincre. Quoique victorieux, il fut

effrayé du danger, et pour mettre son humilité à l'abri, il résolut de se retirer dans le Cloître.

La célebre Abbaye de Clugny, si féconde en grands hommes et en grands Saints, passoit déjà sous Aymard son troisieme Abbé, pour la plus sainte retraite qu'il y eût en Europe. La discipline monastique y fleurissoit avec éclat, et l'esprit de pénitence qui y régnoit, faisoit déjà grand bruit dans le monde. Mayeul n'y étoit pas inconnu : aussi y fut-il reçu avec beaucoup de joie. Vertueux au point qu'il l'étoit, il n'eut presque rien à changer que d'habit : son détachement des biens créés, son esprit de recueillement, sa tendre dévotion, sa vie austere et sa profonde humilité le porterent bientôt au comble de la perfection, dans un lieu où toutes les vertus sembloient s'être réunies.

L'Abbé Aymard trouvant dans ce nouveau Religieux des vertus et des talens peu ordinaires, ne voulut pas qu'il les enfouît ; il le commit aux études du dedans, et le chargea en même-temps du soin de toutes les affaires du dehors, en le faisant Bibliothécaire et Apocrisiaire. Notre Saint s'acquitta avec beaucoup d'intégrité et de suffisance de tous ces emplois. Les voyages qu'il fut obligé de faire auprès des Grands dans diverses Cours de l'Europe, ne dissiperent point en lui l'esprit de retraite et de mortification ; aussi humble, aussi recueilli, aussi dur à lui-même à la Cour que dans son Monastere, il ne perdit jamais rien de sa premiere ferveur.

L'Abbé Aymard se trouvant fort affoibli par son grand âge, et perdant presque la vue, proposa à ses Religieux de lui donner notre Saint pour Coadjuteur. Le Chapitre n'eut qu'une voix ; Mayeul seul s'opposa à son élection, mais il fallut plier sous le joug de l'obéissance. Tous les Evêques voisins s'étant assemblés à Clugny avec plusieurs Abbés, il reçut la bénédiction solemnelle,

et en fut déclaré Abbé. Quoiqu'Aymard l'obligeât de prendre sa place, il ne se regarda jamais que comme le Vicaire de l'ancien Abbé. Celui-ci un peu trop sensible à un refus que lui avoit fait un Officier, demanda qu'on assemblât le Chapitre. S'y étant fait conduire, il s'adressa à l'Abbé Mayeul, et en présence de tous les Religieux, il lui demanda s'il étoit son Inférieur ou son Maître ? Le Saint avec sa douceur ordinaire lui répond qu'il se regarde comme le dernier de ses Religieux, qu'il fait profession de lui obéir en tout, et qu'il prétend l'honorer jusqu'à la fin comme son Pere. Si cela est, repart Aymard, quittez le rang d'Abbé, et reprenez votre ancienne place parmi les Freres. Mayeul obéit sur le champ, et Aymard se déclarant seul Abbé, se comporta comme le Juge et le Président du Chapitre; il accusa l'Officier qui l'avoit offensé, le mit en pénitence, et après avoir fait l'office de Juge pendant une demi-heure, il quitta la place d'Abbé, ordonna à Mayeul de la reprendre; et le Saint obéit avec la même indifférence qu'il avoit fait paroître lorsqu'il en étoit descendu. L'ancien Abbé ne survécut guere à cet acte de juridiction; et notre Saint se trouvant seul chargé du gouvernement de la Maison, ne s'appliqua plus qu'à y faire fleurir la discipline réguliere: il la porta à ce haut point de perfection qui rendit l'Abbaye de Clugny si célebre dans tout le monde. Les exemples qu'il y donna, et les réglemens qu'il y fit, renouvellerent la ferveur. Jamais l'Ordre de Saint-Benoît n'avoit porté la perfection religieuse si loin, et la vie monastique n'avoit peut-être jamais vu tant de Saints réunis ensemble; ce fut là comme l'ouvrage de notre Saint.

Sa réputation suivoit celle de son Monastere. Il fut particuliérement considéré des Papes, des Empereurs et des Rois de son temps.

Othon I et l'Impératrice Adelaïde sa femme le

prierent d'entreprendre la réformation des Monasteres d'Allemagne, et de quelques autres qui se trouvoient dans les Terres de l'Empire. Il s'en chargea avec d'autant plus de plaisir, qu'il prévit bien combien il y auroit à souffrir. Le succès repondit à ses travaux, et fit grand honneur à son zele. Le Saint fit recevoir le nouvel Institut de Clugny, qui n'étoit que la réformation de l'Ordre de Saint-Benoît, à Ravenne, à Pavie, dans la Souabe, et en Suisse. La France ne fut pas la derniere à ressentir les effets du zele de notre Saint; il rétablit l'ancienne discipline dans les Abbayes de Marmoutier en Touraine, de Saint-Germain d'Auxerre, de Moutier-Saint-Jean, de Saint-Bénigne de Dijon, de Saint-Maur des Fossés près de Paris; il fit encore recevoir la Réforme de Clugny dans le célebre Monastere de Lérins par ordre du Pape Benoît VII. De si grands changemens ne purent pas se faire en moins de dix ans sans miracles : il en fit presque par-tout; et son recueillement intérieur, son union intime avec Dieu, ses grandes austérités au milieu du tumulte et du tracas des affaires d'une si célebre Abbaye, peuvent passer pour une grande merveille.

Une de ses dévotions favorites étoit d'aller en pélerinage aux lieux où la sainte Vierge étoit honorée avec plus de célébrité. Il fut plusieurs fois à Notre-Dame du Puy en Velay, et fit quelques autres pélerinages à Notre-Dame de Lorette, et au tombeau des saints Apôtres à Rome, par-tout avec le même esprit et la même piété.

Passant par la ville de Coire au pays des Grisons, il rendit la santé à l'Evêque Albert, travaillé depuis long-temps de douleurs très-aiguës qui l'avoient réduit à l'extrémité; et le bienheureux Pierre-Damien dit que ce Saint voyant un de ses Religieux de Pavie, qui lui ayant désobéi lui en demandoit la pénitence, lui or-

donna de baiser un lépreux, lequel fut à l'instant guéri.

Ce fut au retour d'un de ses voyages de Rome que saint Mayeul fut rencontré par une troupe de Sarrasins qui couroient les Alpes, et infestoient tous les passages de l'Italie. Il fut pris avec les Religieux qui l'accompagnoient, au pied de la montagne qu'on appelle le grand Saint-Bernard, et fut retenu prisonnier dans le village de Pont-Ouvrier. On ne peut dire tout ce qu'il eut à souffrir de ces Barbares. Il ne relâcha rien de ses exercices de piété et de sa vie austere durant sa captivité : elle ne fut pas sans fruit ; car par ses exemples et ses exhortations il toucha plusieurs Sarrasins, les convertit, et il eut la consolation de leur donner lui-même le Baptême.

Délivré de cet esclavage moyennant une forte rançon, il apprit que l'Empereur Othon II travailloit efficacement pour le faire élire Pape. Cette nouvelle alarma son humilité ; le refus opiniâtre qu'il fit de cette dignité suprême, édifia merveilleusement toute la Chrétienté, et fit peut-être plus d'honneur au saint Abbé que ne lui en auroit fait la dignité même.

Connoissant par son grand âge et par ses grandes infirmités que sa fin approchoit, il fit choix de saint Odilon son disciple pour être son successeur; et l'ayant proposé à la Congrégation, saint Odilon fut élu Abbé du consentement général de tout le Chapitre.

Saint Mayeul déchargé par cette élection du poids et de l'embarras des affaires, ne pensoit plus qu'à se préparer à la mort par un redoublement de ferveur, ne paroissant plus en public, et goûtant les douceurs d'une profonde retraite, lorsque le Roi de France Hugues Capet, qui l'estimoit et l'honoroit parfaitement, le pria de venir à Paris pour mettre la Réforme dans

l'Abbaye de Saint-Denis. Les sollicitations réitérées du Prince, et son zele qui n'avoit rien perdu de sa premiere vigueur, l'empêcherent d'écouter la foiblesse de son corps, et les larmes de ses Freres, qui vouloient l'empêcher de partir. Il se mit en chemin; mais étant arrivé à Souvigni en Bourbonnois; l'un des cinq Prieurés de l'Ordre, il y mourut de la mort des Justes le onzieme jour de Mai de l'an 994, âgé d'environ 88 ans. Il fut enterré dans l'Eglise de Saint-Pierre : son tombeau devint bientôt glorieux par les miracles que Dieu opéra par son intercession.

L'an 1096, le Pape Urbain II se trouvant à Souvigni, leva son corps de terre, et en fit la premiere translation avec solemnité : il en fut fait une seconde sous le Pontificat d'Honorius IV. L'on conserve à Souvigni ces précieuses reliques, avec celles de saint Odilon son successeur.

La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des Abbés.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus Domine, Beati Majoli Abbatis commendet: ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum nostrum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession du Bienheureux Mayeul abbé, nous rende agréables à votre divine Majesté; afin que nous obtenions par ses prieres, ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

DILECTUS Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria Sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Glorificavit eum in conspectu Regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate ipsius Sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Audivit enim eum, et vocem ipsius, et induxit illum in nubem. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.

IL a été chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints; il l'a rendu célebre et redoutable à ses ennemis; il a appaisé des monstres par ses paroles. Le Seigneur l'a glorifié devant les Rois; il lui a donné sa Loi en présence de son peuple; il lui a fait voir sa gloire; il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur, et il l'a choisi d'entre tous les hommes: car il lui a fait entendre sa voix, et il l'a fait entrer dans la nuée; et il lui a donné publiquement ses Préceptes et sa Loi pour régler sa vie et ses mœurs.

Antiochus Epiphanes, le plus grand persécuteur qu'aient eu les Juifs depuis leur retour de captivité, monta sur le trône de Syrie en l'an 3828. *C'est probablement alors que Jesus fils de Sirach composa son ouvrage, au commencement de la persécution suscitée contre le Grand-Prêtre Onias. Notre Auteur prévient la ruine de sa patrie, et la désolation des choses saintes, en se retirant en Egypte; et c'est là où l'on croit qu'il a écrit.*

RÉFLEXIONS.

Il lui a donné publiquement ses préceptes et sa loi pour régler sa vie et ses mœurs. N'est-ce que de Moyse et des Saints que ces paroles doivent

s'entendre? n'est-ce qu'à eux que Dieu a donné ses préceptes et sa loi pour régler leur vie et leurs mœurs? et si cet ordre et ce fait regardent tous les Chrétiens, que doit-on penser de la vie si peu réguliere, et des mœurs si corrompues de la plupart des Fidelles?

La Loi de Jesus-Christ, cette Loi si sainte, si pure, si parfaite, est la seule regle des mœurs. Tout autre système est abusif; nous n'avons point d'autre morale: toute autre route égare. Bon Dieu, que cette vérité désespérera des gens à la fin de la vie! Les maximes de l'Evangile, la Loi de Jesus-Christ, sont la regle des mœurs des Grands du monde: c'est cet Evangile qui doit être la regle de leurs désirs, de leurs projets, de leur ambition, de leur somptuosité, de toute leur conduite.

C'est cet Evangile qui doit régler toutes les conditions, tous les états, tous les âges; on ne jugera point selon d'autres Lois, on ne consultera point d'autres maximes pour nous faire notre procès, on ne suivra point d'autre doctrine. Certainement toute notre raison se révolte, quand on pense que ces gens qui ne se repaissent que de vains projets de fortune, que de frivoles idées de grandeur, qui laissent aux gens de bien, et à ce qu'ils appellent peuple, le soin de remplir les devoirs de Chrétien; gens dont l'oisiveté épuise tout le loisir, et qui ne rougissent, ce semble, que de l'Evangile. Que ces personnes croient sincérement les vérités les plus terribles de notre Religion, et tout ce que Jesus-Christ dit de l'indispensable obligation de vivre selon ses maximes: qu'on croie que l'Evangile est la seule regle des mœurs, que tout autre système de vie porte à faux, que tout autre raisonnement est vain, qu'il n'est pas possible de trouver une autre voie pour le Ciel, ni dans les voies du Ciel une autre regle: et c'est

ce jeune libertin qui se fait une espece d'honneur de n'avoir point de religion, qui le croit; c'est cette femme mondaine qui n'a du goût que pour le luxe, et pour le plaisir; c'est cet avare qui ne met son cœur que dans ses trésors; c'est cet homme d'affaire qui n'a d'autre regle de conduite que son ambition; c'est cette personne livrée à la cupidité; c'est ce prétendu esprit fort qui raille sottement des plus respectables pratiques de piété, et des plus saintes maximes de l'Evangile. Voilà qui sont ceux qui croient que ce même Evangile est la seule regle de la vie et des mœurs. Voudroit-on être garant de cette foi? mais sur-tout voudrions-nous avoir le sort d'une conduite si peu chrétienne? Quelle monstrueuse contradiction de croyance, et de mœurs! On s'aime trop pour vouloir être damné; mais vit-on assez chrétiennement pour ne l'être pas? Il est étrange qu'il se trouve des Chrétiens qui s'efforcent de ne pas croire ce qu'ils craignent; mais est-il moins surprenant dans le Christianisme, qu'il se trouve des gens qui ne craignent point ce qu'ils croient? Lequel vaut mieux, ou ne croire presque rien de ce qu'on est obligé de croire, ou ne faire presque rien de ce qu'on croit?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 19.

In illo tempore: Dixit Simon Petrus ad Jesum: Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te: quid ergo erit nobis! Jesus autem dixit illis: Amen dico vobis, quòd vos qui

En ce temps-là: Pierre dit à Jesus: Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi: qu'y aura-t-il donc pour nous! Jesus lui répondit: Je vous dis en vérité qu'au temps de la résur-

secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius Hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim Tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

rection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le siege de sa Majesté; vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze sieges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

De la nécessité indispensable que chacun a de faire chaque année quelques jours de retraite.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que tout le monde ne peut pas quitter pour toujours ses affaires et sa maison, pour ne vaquer dans la solitude qu'à l'affaire importante de son salut, ce privilege n'est que pour les favoris. Une pareille vocation est une grande grace; mais peu de personnes qui ne puissent donner quelques jours dans l'année à la retraite: nul qui ne doive se soustraire en certain temps à ses affaires temporelles, pour ne vaquer qu'à l'affaire de son salut.

Une fête de plaisir, un mariage, la belle saison suspendent durant des mois entiers les occupations les plus intéressantes; et mon salut ne pourra pas trouver trois ou quatre jours! Se trouvât-on dans les premieres places de l'épée et de la robe, fût-on seul chargé du gouvernement de l'Etat, il y a

dans tous les emplois des jours de loisir, et des temps de relâche, n'en manquera-t-il que quand il faudra le consacrer à l'affaire importante du salut? cependant rien n'est plus nécessaire pour travailler efficacement au salut, que la retraite.

Voulez-vous vous convertir; voulez-vous mettre votre conscience en repos; voulez-vous sortir de cet état funeste de tiédeur; voulez-vous rompre ces liens, dompter ce naturel, vaincre cette passion, réformer ces mœurs, changer de vie: éloignez-vous pour quelques jours du tumulte du monde; choisissez un lieu de retraite dans quelque maison destinée à cela, où, séparé du commerce des hommes, débarrassé de toute affaire temporelle, et de tout soin domestique, seul avec votre Dieu, vous examiniez si vous êtes en état de paroître avec confiance devant le souverain Juge, et si vos mœurs, vos sentimens, votre conduite passée vous répondent de votre bonheur éternel. Sans ce secours peut-on régler sûrement les affaires de la conscience? Combien de fois avez-vous senti, avez-vous dit qu'il n'est pas possible de travailler efficacement à l'affaire du salut au milieu des embarras et du tumulte de la vie? Votre propre expérience prouve la nécessité de ces jours de retraite: il faut être bien ennemi de soi-même, être bien résolu de se perdre éternellement, pour penser et pour dire qu'on n'a pas le temps.

On ne le trouvera que trop, ce temps, à l'heure de la mort, dans les enfers, et durant toute l'éternité malheureuse: on sera alors dans cette affreuse retraite; on y méditera malgré soi ces éternelles vérités qu'on n'a pas voulu méditer durant la vie; on repassera alors toutes ses années dans une cruelle amertume, et tout cela sans fruit. Quelle folie, quel malice, quelle fureur

de ne vouloir pas prévenir ce malheur par une salutaire retraite !

SECOND POINT.

Considérez que la conversion est un ouvrage difficile. Il faut revenir de bien des préjugés que l'amour-propre avoit adoptés ; il faut condamner des sentimens qu'une longue habitude avoit autorisés ; il faut étouffer des désirs, réprouver des projets, s'interdire des usages, s'opposer à un penchant, éteindre des passions, renouveler enfin tout un cœur corrompu par le vice : et tout cela se peut-il faire sans de longues et de serieuses réflexions, sans approfondir les terribles vérités de la foi, sans développer les Mysteres de la Religion ? tout cela se peut-il au milieu d'un monde tumultueux, parmi les embarras d'un état tracassant, dans la servitude d'une vie ennemie du repos ? tout cela se peut-il sans retraite ?
Peu de personnes qui n'ayent besoin de réparer les défauts de bien des confessions ; les plus anciennes ne sont pas toujours les plus saintes : on manque de contrition, si l'on ne manque pas de sincérité. Le peu de fruit marque quelque défaut essentiel dans l'arbre. Quelle folie ! quel malheur d'attendre à réparer ces défauts, quand on n'est plus en état d'agir ! il faut du temps, du repos, des secours, du loisir : et où est-ce que cela peut se trouver, que dans une retraite ?

Jugeons de la nécessité de ce moyen, et par les fruits qu'on en tire, et par la répugnance qu'on y sent. Il paroît peu possible, du moins est-il bien rare qu'on fasse une retraite sans fruit ; nul pécheur qui ne se convertisse, s'il la fait avec sincérité. Les vérités de la Religion y paroissent dans un trop grand jour pour ne pas frapper ; et la grace y est trop abondante pour ne

pas convertir. Ou l'on interrompt ce saint exercice, ou la réformation des mœurs suit invinciblement la persévérance. On compte depuis long-temps les conversions par les retraites : et voilà la véritable cause de la répugnance qu'on sent, et des obstacles qu'on trouve dès qu'on pense à se servir de cette pratique de piété.

Le tentateur est trop ennemi de notre salut pour ne pas éloigner autant qu'il peut notre conversion ; c'est ce qui lui fait mettre tout en usage pour nous empêcher de faire la retraite. N'attribuez point à vos affaires, à votre état, à votre peu de santé, à certains accidens imprévus le refus que vous avez fait jusqu'ici de ce puissant moyen. Si la retraite que vous avez dessein de faire eût été une partie de plaisir où votre salut eût été en danger, nul de tous ces prétendus obstacles ne vous en eût empêché ; mais le démon a intérêt de grossir les difficultés, et d'en faire naître pour éloigner les gens de la pratique des retraites, si contraire à sa malice et à ses pernicieux desseins.

Je n'ai que trop expérimenté, Seigneur, cette ruse fatale de l'ennemi de mon salut; je sens que l'éloignement que j'ai eu jusqu'ici de la retraite spirituelle, est l'éloignement que j'ai eu de ma conversion. Ayez pitié, mon divin Sauveur, de mes égaremens et de ma misere : je comprends le besoin que j'ai de passer quelques jours dans la retraite; ne permettez pas que cette grace soit inutile ; donnez-m'en le temps, en rendant efficace ma résolution.

Aspirations dévotes durant le jour.

Deduc me in semitam mandatorum tuorum : quia ipsam volui. Psal. 118.

Conduisez-moi, Seigneur, dans la retraite que j'ai résolu de faire ; car c'est la seule

voie que je trouve pour régler ma vie selon votre Loi.

Melior est dies una in atriis tuis super millia. Psal. 83.

Un seul jour, Seigneur, que je passerai dans la retraite, me sera infiniment plus doux que mille autres que je passerois par-tout ailleurs.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° DE quelque condition qu'on soit, et quelque place qu'on occupe, il est peu croyable qu'on ne puisse pas trouver assez de loisir dans toute l'année pour faire une retraite spirituelle du moins de trois ou quatre jours. On en trouve toujours assez pour une partie de plaisir, pour un voyage : il n'en faut pas plus, il n'en faut pas même tant pour faire la retraite : rien ne manque pour ce saint exercice qu'un peu de bonne volonté. Mais enfin accordons à certaines gens que leur état, leur condition, leur emploi, leur peu de santé ne leur permettent pas de passer trois jours en retraite : qui peut raisonnablement s'excuser d'y passer du moins un jour chaque mois? Prenez-en aujourd'hui la résolution, et dès Dimanche prochain mettez-là en pratique. Ce saint exercice ne dérange point dans le monde comme dans l'état Religieux : sans vous dispenser de vos devoirs, vous pouvez aisément passer un jour en retraite : nulle pratique de piété plus utile, plus aisée, plus nécessaire. Faites-vous en une loi indispensable ; l'expérience vous fera voir qu'il n'est pas possible de faire régulièrement tous les mois un jour de retraite, et de n'être pas saint en peu de temps.

2.° Déterminez le jour que vous voudrez faire ce jour de retraite, et choisissez toujours celui où vous prévoyez avoir plus de loisir; prévenez, la veille, ce qui pourroit vous distraire davantage le jour; préparez-vous-y le soir par une courte

méditation sur la parabole du figuier que le Pere de famille veut faire couper, parce qu'il ne porte que des feuilles, et qu'on ne differe d'arracher que pour voir si avec une nouvelle culture il portera désormais quelque fruit ; appliquez-vous cette parabole : levez-vous avec diligence le lendemain, et après avoir adoré Dieu, et lui avoir demandé la grace de passer saintement un jour si important pour votre salut, faites une heure, ou du moins demi-heure de méditation sur quelqu'une des plus grandes vérités de notre Religion, en vous appliquant toujours ce que cette grande vérité vous enseigne. Lisez ensuite un chapitre du livre de l'Imitation de Jesus-Christ, et mettez une heure à repasser dans l'amertume de votre cœur vos années passées. Considérez vos désordres, vos iniquités, et l'usage que vous avez fait des Sacremens et des graces que vous avez reçues ; et préparez votre confession que vous devez faire, depuis votre derniere retraite, avec tant de contrition qu'elle puisse réparer tous les défauts des confessions particulieres depuis ce temps-là. Assistez à la Messe dans les mêmes dispositions, et communiez comme si ce devoit être en forme de Viatique. Faites une seconde méditation avant le dîner, et une troisieme vers les cinq à six heures. Faites des lectures choisies et touchantes dans des livres de piété, et passez demi-heure à prendre des mesures sûres pour rendre vos résolutions efficaces. Il faut vous trouver à la fin de ce jour comme vous voudriez être à l'heure de votre mort.

DOUZIEME JOUR.

LES SAINTS NEREE ET ACHILLÉE, SAINTE DOMITILLE, ET S. PANCRACE, MARTYRS.

LA mémoire de saint Nerée et de saint Achillée est fort célebre dans l'Eglise dès la fin du second siecle, et leur culte est des plus anciens; c'étoient deux freres, qui ayant été mis au service de la Princesse Domitille niece de l'Empereur Domitien, encore fort jeunes, eurent le bonheur d'être instruits à la foi, et d'être baptisés par saint Pierre même, avec toute cette sainte et illustre famille, qui eurent tous l'avantage de donner leur sang pour Jesus-Christ.

La piété édifiante de Nerée et d'Achillée les fit encore plus estimer de leur maîtresse, qui charmée de leur exacte probité, et de leur zele pour la Religion, les fit ses Chambellans, et leur donna toute sa confiance.

Les Actes les plus anciens de ces deux Saints disent que voyant un jour avec quel soin et quelle étude leur maîtresse se paroit pour paroître devant le Comte Aurélien, à qui elle venoit d'être fiancée, en furent vivement touchés; et animés d'un saint zele pour son salut, prirent la liberté de lui representer fort respectueusement combien ce désir de plaire à un homme mortel étoit indigne d'une ame qu'ils avoient toujours cru destinée à être Epouse de Jesus-Christ, et à augmenter par cette auguste qualité le nombre des Vierges. Cette remontrance respectueuse qui n'étoit que l'effet d'un zele sage et désintéressé, fit impression sur le cœur et sur l'esprit de la Princesse. Les deux Saints s'en étant apperçus, profiterent d'une si belle disposition; ils lui repré-

sentirent avec respect que sa religion et sa vertu lui promettoient une plus grande fortune; et prenant occasion du mariage qu'on lui proposoit, ils lui parlerent avec tant d'énergie de la vanité, des honneurs et des biens de ce monde, du vide qui se trouve dans tous les plaisirs, de la briéveté de nos jours, et singuliérement des amertumes et des durs assujettissemens de l'état du mariage; ils lui parlerent d'une maniere si vive et si pathétique du prix et du mérite de la virginité; ils lui firent un si magnifique portrait de tous les avantages de cette admirable vertu, que Domitille protesta qu'elle n'auroit jamais d'autre Epoux que Jesus-Christ, à qui seul désormais elle vouloit plaire; et s'adressant à ces deux Héros Chrétiens: Puisque Dieu s'est servi de vous, leur dit-elle, pour m'inspirer le désir d'être son épouse, hâtez-vous de m'obtenir encore l'honneur d'en porter les marques, et de m'engager solemnellement à n'avoir jamais d'autre époux que lui. Elle parloit de la bénédiction que recevoient dés-lors les Vierges, et du voile qu'elles portoient en signe du célibat.

Saint Nerée et saint Achillée tressaillant de joie, et charmés de la bénédiction que Dieu avoit donnée à leur zele, courent au Saint Pere Clément, qui avoit succédé à saint Pierre, et lui déclarent la résolution où étoit la Princesse Domitille de ne perdre jamais le précieux trésor de sa virginité. Le saint Pontife bénissant le Seigneur, se rend au logis de la Sainte, et la trouvant toujours plus déterminée à ne vouloir plus d'autre Epoux que Jesus-Christ, en renonçant aux nôces du Comte Aurélien : Avez-vous bien pensé, ma fille, lui dit le saint Pape, au rude combat que vous aurez à soutenir, et aurez-vous assez de courage pour remporter la victoire ? Votre amant irrité des refus que vous faites de son alliance, ajouta-t-il, ne manquera pas de vous accuser d'être Chrétienne auprès de l'Empereur : à quelles

furieuses tentations, bon Dieu ! n'exposera-t-on pas votre foi, et vous et nous pourrons-nous éviter le martyre ? Et n'est-ce pas, répond la Sainte, le plus grand bonheur qui puisse nous arriver ? je compte peu sur mes propres forces, mais j'attends tout de la grace toute-puissante de mon divin Epoux ; et la persécution ne fera qu'avancer notre bonheur et notre gloire. Saint Clément attendri par cette généreuse réponse, et encore plus édifié de l'empressement que la Sainte témoignoit d'être consacrée au Seigneur, la bénit avec solemnité, et lui mit le voile sur la tête.

La prédiction du saint Pape ne fut pas long-temps à s'accomplir. Aurélien informé du parti qu'avoit pris Domitille, en devint furieux, et après avoir employé inutilement et les promesses et les menaces, fit saisir tous ceux qu'il soupçonna avoir eu part à ce changement, les déféra tous comme Chrétiens, et employa tout son crédit pour les faire tous condamner au dernier supplice.

Saint Nerée et saint Achillée confidens de la Princesse furent les premiers saisis. Le Comte crut que s'il pouvoit les gagner, il viendroit bientôt à bout de la Princesse. Tout fut mis en œuvre pour surprendre leur religion, et pour tenter leur fidélité ; caresses flatteuses, espérances, promesses tentantes, sollicitations, rien ne fut oublié ; mais rien ne put ébranler la foi des serviteurs de Dieu : leur constance irrita son dépit. Il obtint qu'ils fussent dépouillés sur-le-champ, et déchirés à coups de fouet de la maniere du monde la plus cruelle. La joie qu'ils firent paroître dans cet horrible tourment fit perdre espérance au tyran de les pervertir. Ils furent déclarés Chrétiens, et par-là même ennemis de l'Empereur et de l'Etat. La crainte qu'on eut que leur fermeté dans la foi ne rendît plus persévérante la constance de Domitille, fit qu'on les envoya à

Terracine, afin que le Consul Minucius Rufus leur fît leur procès.

Il fut bientôt instruit, on leur ordonna de renoncer à Jesus-Christ, et d'offrir sur l'heure même de l'encens aux Idoles. Ils répondirent avec une hardiesse qui étonna le tyran, qu'ayant été baptisés par l'Apôtre saint Pierre, et éclairés des lumieres de la foi, ils ne reconnoissoient point d'autre Dieu que le Dieu des Chrétiens; qu'ils déploroient le malheur et l'aveuglement des Païens qui se forgeoient presque autant de dieux qu'il y avoit d'hommes; d'autant plus à craindre qu'ils n'adoroient dans tous ces faux dieux que leurs propres passions.

Une réponse si précise et si déterminée irrita la cruauté du Consul: il les fit mettre sur le chevalet; c'étoit une espece de torture qui faisoit bander les cordes sur lesquelles les corps des Martyrs étoient suspendus en l'air; et après leur avoir fait déchirer les côtés, fit brûler avec des torches leurs plaies. La violence de la douleur la plus aiguë ne servoit qu'à faire croître leur amour pour Dieu, et leur joie éclatoit même sur leur visage. Mais le tyran craignant que cette merveille ne fît trop d'impression sur l'esprit et sur le cœur des Païens, leur fit couper la tête. Leur glorieux martyre arriva le 12 de Mai de l'an 98; leurs Corps furent enlevés par Auspice, disciple de ces grands Saints, et enterrés sur le chemin d'Ardée à une demi-lieue de Rome, où l'on bâtit depuis une Eglise pour un monument éternel du triomphe de ces glorieux Martyrs.

La foi de l'illustre Vierge Domitille ne fut pas ébranlée par la mort de ces deux généreux Martyrs; sa naissance, son nom, sa beauté, son mérite porterent l'Empereur à l'épargner; il se contenta de reléguer la Sainte dans l'isle de Pontie proche de Terracine. Mais Aurélien ne désespérant point de la gagner, la fit rappeler quelque

temps après ; et ayant obtenu qu'elle seroit à Terracine, il trouva le moyen de mettre auprès d'elle deux jeunes Demoiselles sœurs de lait de la Sainte, nommées Euphrosine et Théodore, sages à la vérité, mais remplies de l'esprit du monde et du désir de s'établir. Les promesses qu'on leur fit de leur trouver un parti avantageux si elles déterminoient la Princesse à épouser le Comte, leur fit employer tout ce que l'art et l'esprit peuvent trouver de plus séduisant : tantôt elles lui demandoient si elles pouvoient être de sa religion, et si pour être sauvées dans sa religion il falloit nécessairement être vierges ; tantôt elles lui demandoient si le mariage étoit licite, et pourquoi refusoit-elle un établissement qui ne l'empêchant point d'être Chrétienne, pouvoit lui donner le moyen de rendre un jour son époux, sa famille et son domestique Chrétiens.

Sainte Domitille découvrit aisément l'esprit qui les faisoit parler, et ayant répondu à leurs questions d'une maniere à ne souffrir point de réplique, elle leur demanda à son tour, si ayant été promises à deux riches Seigneurs, elles seroient d'humeur d'écouter la proposition de mariage que leur feroient de vils esclaves ? Non certainement, répondent-elles ; et, à moins d'avoir perdu l'esprit, pourroit-on entendre sans indignation un pareil compliment ? Et pourquoi, reprit alors la Sainte, vous récriez-vous si je suis aussi sage ? En consacrant à Dieu ma virginité, je suis devenue l'épouse de son Fils unique Jesus-Christ ; cette auguste alliance doit durer pendant toute l'éternité ; les avantages de cet heureux état sont infinis. Que vous en semble ? honorée de cette illustre qualité, dois-je préférer au Fils unique du Dieu vivant, l'alliance d'un homme mortel ? dois-je écouter les dégoûtantes propositions qu'on me fait de mariage ? Elle parla avec tant de grace et de vivacité, qu'Euphrosine et

Théodore touchées et convaincues par ses raisons, parurent ébranlées; ne voulant pas se rendre cependant sitôt aux impressions intérieures de la grace : Si ce que vous dites est vrai, répliqua Théodore, j'ai un frere qui a perdu les yeux, faites que votre divin Epoux lui rende la vue. Votre frere est absent, répond la Sainte, le miracle viendroit trop tard ; mais vous avez une jeune fille qui vous sert, et qui est muette, faites-la venir, la puissance de Jesus-Christ éclatera plus promptement sur ce sujet, et vous en serez plutôt convaincue. La muette paroît ; sainte Domitille prie, et le premier usage que fait la fille de la parole recouvrée, fut de publier sur l'heure même qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que le Dieu des Chrétiens. A cette merveille Euphrosine et Théodore se jettent aux pieds de sainte Domitille, déclarent qu'elles ne veulent point d'autre Epoux que Jesus-Christ, et publient qu'elles sont Chrétiennes.

Le Comte Aurélien ayant appris ce qui étoit arrivé, résolut de pousser son ressentiment, et ne garda plus de mesures. Ayant gagné le Consul, homme cruel et ennemi mortel des Chrétiens, fit mettre le feu à la maison où étoit renfermée sainte Domitille avec ses deux éleves, qui furent toutes immolées comme de pures victimes au Dieu vivant, et consommerent ainsi leur glorieux martyre. Le Diacre saint Césaire étant venu le jour suivant pour ramasser leurs cendres, trouva ces précieuses victimes prosternées la face contre terre comme si elles prioient, sans que le feu qui avoit achevé leur sacrifice eût touché à leurs cheveux : il enterra ces saints Corps dans le lieu où l'on bâtit ensuite une Eglise.

Ce même jour l'Eglise joint à ces saints Martyrs la mémoire de saint Pancrace. C'étoit un jeune homme originaire de Synnades, ville de Pyrygie : il perdit sa mere peu de jours après

qu'il fut né, et son pere survécut peu de temps à sa femme. Il recommanda en mourant son fils Pancrace à son frere nommé Denis, et cet oncle lui servit et de tuteur et de pere. Denis venant s'établir à Rome y mena son neveu ; la providence permit que leur logis se trouva proche de celui qui servoit de retraite au saint Pape Marcellin durant le feu de la persécution que Dioclétien et Maximien avoient allumée contre les Fidelles. Quelques entretiens qu'ils eurent avec le saint Pontife, sa modestie, sa patience, sa douceur, sa piété charmerent si fort ces étrangers, qu'ils vinrent lui demander le baptême. Denis survécut peu de jours à sa conversion, et le jeune Pancrace, âgé seulement de quinze ans, fut arrêté comme Chrétien, peu de jours après la mort de son oncle. Les anciens actes de son Martyre disent que l'Empereur Dioclétien qui avoit connu son pere, voulut le voir, et qu'il n'oublia rien pour le faire retourner au paganisme : il essaya de le gagner par des promesses, il tâcha de l'intimider par des menaces, il employa la ruse ; mais rien ne put l'ébranler. Inutilement vous flattez-vous, Seigneur, de me faire perdre la foi, lui dit ce jeune Héros Chrétien, en me menaçant de me faire perdre la vie ; la mort n'a rien d'affreux pour les Chrétiens ; leur bonheur est de donner leur sang pour Jesus-Christ ; vos supplices hâtent leur éternelle félicité ; et expirer dans les tourmens, c'est remporter une glorieuse victoire. L'Empereur irrité ne voulut pas qu'il en dît davantage, et lui fit couper la tête sur l'heure même.

Le culte de ce Saint n'est guere moins ancien que celui des saints Nerée, Achillée, et Domitille, et l'Eglise joint dans un même Office la fête de tous ces Saints.

Saint Grégoire prononça une Homélie le jour de leur Fête sur leurs tombeaux. " Ces Saints, „ dit-il, devant le tombeau desquels nous

„ sommes, n'ont eu que du mépris pour le monde, „ et l'ont foulé aux pieds, lorsqu'une paix, „ lorsque la fertilité des saisons, l'abondance, „ une santé vigoureuse, de grandes richesses „ sembloient le rendre digne d'être aimé, ou du „ moins sembloient multiplier les difficultés „ qu'il y a d'en détacher son affection. „

Le Cardinal Baronius ayant pour titre de son Cardinalat l'ancienne Eglise des saints Nerée et Achillée, qui étoit toute ruinée, la rétablit, et y fit remettre par l'autorité du Pape Clément VIII la station des Fidelles qui s'y étoit abolie.

L'Eglise de Saint-Pancrace fut réparée par le Pape Honorius I. Le Pape Leon X y établit une station ; Innocent X y rétablit le titre Abbatial ; et enfin elle a été depuis donnée aux Carmes Déchaussés qui la possedent.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

SEMPER nos, Domine, Martyrum tuorum Nerei, Achillei, Domitillæ atque Pancratii foveat, quæsumus, beata solemnitas : et tuo dignos reddat obsequio. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que la sainte solemnité de vos Martyrs Nerée, Achillée, Domitille, et Pancrace, nous soit utile, et qu'elle nous rende dignes de votre service. Par Notre-gneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 5.

STABUNT Justi in magna constantia adversùs eos qui se angustiaverunt, et qui abstulerunt labores eorum. Videntes turbabuntur timore horribili, et mirabuntur in subitatione insperatæ salutis, dicentes intra se, pœnitentiam agentes, et præ angustia spiritûs gementes : Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum, et in similitudinem improperii. Nos insensati vitam illorum estimabamus insaniam, et finem illorum sine honore. Ecce quomodo computati sunt inter filiòs Dei, et inter Sanctos sors illorum est.

LES justes s'éléveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'afflictions, et qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux. Les méchans à cette vue seront saisis de trouble, et d'une horrible frayeur; ils seront surpris d'étonnement, en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés. Ils diront en eux-mêmes, étant pénétrés d'un vif regret, et jetant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs : Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple des personnes dignes de mépris. Insensés que nous étions, leur vie nous paroissoit une folie, et leur mort honteuse : et cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu, et leur partage est avec les Saints.

Nous avons peu de Livres de l'Ancien Testament plus instructifs que celui de la Sagesse, et jamais ouvrage ne mérita mieux ce titre ; les saints Peres ont eu raison de l'appeler le Livre de la sagesse Chrétienne : le seul Chapitre d'où cette Epître est tirée prouve merveilleusement ce sentiment. Rien ne développe mieux les cruels regrets qu'auront les réprouvés au jour du Jugement universel, et même au moment qu'ils expirent, que ce Chapitre.

RÉFLEXIONS.

Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum. Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos

nos railleries. Insensés que nous étions, leur vie nous paroissoit une folie, et cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu. Pourquoi ne pas penser, et ne pas raisonner durant la vie comme l'on pense et comme l'on raisonne à la mort? On raisonne alors sans préjugé, on juge sans passion; les objets sont rapprochés; on ne prend point le change. La foi, la religion, la raison rentrent, pour ainsi dire, dans tous leurs droits; tous les mysteres du cœur et de l'esprit sont développés; la vérité paroît dans tout son jour. O que le lit de la mort est un beau point de vue! Quelle impression ne font pas alors sur une ame, des réflexions qui ne produisent que de stériles regrets, et des regrets accompagnés d'une infinité, d'une éternité de supplices!

Hi sunt. Je raillois de la modestie de ce jeune homme, de la retenue de cette jeune femme, de l'exacte régularité de ces personnes de piété qui édifioient par leur vertu toute la Ville, tandis que j'en étois la fable.

Hi sunt. Je regardois en pitié ces chastes Epouses de Jesus-Christ; leur Cloître me paroissoit une affreuse prison; leur voile un pesant joug; leur sort, leur condition une vraie disgrace. Engagée dans le grand monde, liée à toutes les parties de jeux et de plaisirs, l'ame de tous les divertissemens, aurois-je voulu changer mon sort avec celui de ma sœur Religieuse! De quel œil voyois-je ces jeûnes et ces austérités, et avec quelle complaisance, avec quelle fierté soutenois-je mon luxe, ma vie molle et licencieuse, mon indévotion, mon impiété! *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei;* et cependant les voilà élevées au rang des enfans de Dieu; et moi condamnée à des feux éternels, et moi précipitée dans les enfers, et moi devenue durant toute l'éternité l'opprobre de tout l'Univers, le jouet

des démons, l'exécration de Dieu et des hommes?

Nos insensati. Insensés que nous étions, il est bien temps d'appercevoir ses erreurs, ses égaremens, sa folie, après la mort! il est bien temps de comprendre l'énormité du crime quand on est sur l'échafaud! il est bien temps après le dernier Jugement d'entrer en connoissance de sa cause! Il falloit durant ces jours qui étoient tous comptés, durant qu'une santé brillante, qu'une opulence tranquille, qu'une molle sécurité vous donnoit un loisir languissant, et une oisiveté ennuyante; il falloit alors reconnoître la malignité de ces maximes si contraires à l'esprit chrétien; il falloit découvrir le poison de ces conversations si peu chrétiennes, les pieges de ces assemblées mondaines, la contagion de ces parties de plaisir; il falloit alors voir les dangers de ces spectacles profanes, la vivacité de ces parures orgueilleuses, qui nourrissent et irritent toutes les passions; il falloit sentir le malheur de cette vie oisive, molle, toute païenne; il falloit prévoir les funestes suites de ces académies de jeu, de ces bals, de ces repas somptueux, de ces parties de campagne si pernicieuses à l'innocence; c'étoit alors qu'il falloit s'écrier: *Nos insensati.* Insensés que nous sommes de nous laisser entêter par des fleurs qui se fanent presque aussi-tôt qu'elles s'épanouissent; insensés de courir au précipice les yeux fermés; insensés d'être condamnés à mort et d'en rire.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 4.

In illo tempore : Erat quidam Regulus, cujus filius infirmabatur Capharnaüm. Hic cùm audisset quia Jesus adveniret à Judæa in Galileam, abiit ad eum, et rogabat eum ut descenderet, et sanaret filium ejus : incipiebat enim mori. Dixit ergo Jesus ad eum : Nisi signa et prodigia videritis, non creditis. Dicit ad eum Regulus : Domine, descende prius quàm moriatur filius meus. Dicit ei Jesus : Vade, filius tuus vivit. Credidit homo sermoni quem dixit ei Jesus, et ibat. Jam autem eo descendente, servi occurrerunt ei, et nuntiaverunt dicentes, quia filius ejus viveret. Interrogabat ergo horam ab eis, in qua melius habuerit. Et dixerunt ei : Quia heri horâ septimâ reliquit eum febris. Cognovit ergo pater, quia illa hora erat, in qua dixit ei Jesus : Filius tuus vivit : et credidit ipse, et domus ejus tota.

En ce temps-là : Il y avoit un Seigneur dont le fils étoit malade à Capharnaüm. Ce Seigneur ayant appris que Jesus étoit venu de Judée en Galilée, alla le trouver, et le supplia de venir guérir son fils, car il se mouroit. Jesus lui dit : Si vous ne voyez vous autres des miracles et des choses extraordinaires, vous ne croyez point. Il répondit à Jesus : Venez, Seigneur, avant que mon fils meure. Allez, lui dit Jesus, votre fils est plein de vie. Il crut ce que lui dit Jesus, et il s'en alla. Comme il étoit en chemin il rencontra ses serviteurs qui lui apprirent que son fils étoit plein de vie. Il s'informa d'eux à quelle heure le malade avoit été mieux, et ils lui dirent : La fievre le quitta hier, à la septieme heure du jour. Le pere vit que c'étoit l'heure même où Jesus lui avoit dit : Votre fils est pleiu de vie : et il crut lui et toute sa maison.

MÉDITATION.

Du soin que les parens doivent avoir de l'éducation de leurs enfans.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est point de devoir plus essentiel aux peres et aux meres que le soin de donner une éducation chrétienne à leurs enfans. L'obligation de les nourrir n'est pas plus indispensable que celle de les bien élever ; ils sont comme les tuteurs de leur salut dans un âge où les enfans reçoivent les premieres impressions qui sont comme les principes de leur éternelle destinée. On peut dire que rien ne contribue plus à la réprobation ou au salut des enfans, qu'une bonne ou une mauvaise éducation.

Nul pere, nulle mere ne sont dispensés de cet important devoir : et y en a-t-il peu qui s'en dispensent ? Combien d'enfans damnés doivent à leur mauvaise éducation leur malheur éternel ! voilà l'obligation qu'ils ont à leurs parens. Mais si la voix du sang d'Abel crie de la terre jusqu'à Dieu, quels cris continuels ne poussent pas du fond de l'enfer ces enfans réprouvés, pour demander à Dieu qu'il punisse ces parens dénaturés qui par leur pernicieuse négligence, et pour ne leur avoir pas donné une bonne éducation, leur ont procuré une mort éternelle !

Quel crime d'empêcher que ses enfans ne soient Chrétiens ! en est-ce un moindre d'être la cause que des enfans Chrétiens ne menent point une vie chrétienne ? Désabusons-nous : le salut des peres et des meres est attaché à celui de leurs enfans. Tel homme qui paroît fort réglé dans sa

conduite, qui seroit même un Saint s'il n'avoit point d'enfant, sera un réprouvé pour avoir négligé le soin de sa famille. Cette femme seroit irréprochable aux yeux de Dieu même, si elle n'étoit pas comptable à ce même Dieu de tous les désordres d'une fille qu'elle n'a pas eu soin d'élever dans la piété. Hélie étoit homme de bien pour sa personne, mais dans quel abyme de malheurs ne le précipita pas la molle indulgence qu'il eut pour ses enfans!

Négliger l'éducation de ses enfans, dit l'Apôtre, c'est avoir renoncé à la foi, c'est être pire qu'un Infidelle. Le Saint-Esprit n'outre jamais les vérités. Sera-t-on bien reçu à dire qu'on avoit remis ce soin à une gouvernante, à des étrangers? Le soin que ces étrangers prennent ne décharge point les parens; ils ne font tout au plus que partager la charge. Les enfans peuvent avoir des maîtres; mais ces maîtres ne dispensent point les parens du devoir de juger par eux-mêmes si leurs enfans sont bien élevés, encore moins de l'obligation indispensable de leur donner bon exemple. Les enfans copient plus aisément ce qu'ils voient, que ce qu'on leur dit: nulle faute visible dans les parens, qui ne soit un scandale.

Quel compte terrible, Seigneur, auront à rendre ces peres si peu chrétiens, et ces meres si peu édifiantes, qui à peine connoissent leurs enfans, tant ils les voient peu; ou s'ils les voient, ce n'est que pour leur donner des semences d'irréligion par leurs mauvais exemples. Ces parens qui ne se mettent pas plus en peine de l'éducation de leurs enfans, que s'ils ne leur appartenoient point, et qui croient avoir satisfait à leurs obligations après leur avoir donné un maître à danser, ou à écrire; et l'on s'étonne que les jeunes gens soient si corrompus! et devra-t-on être surpris de voir éclater la colere de Dieu sur tant de peres si négligens, et sur tant de meres si peu zélées pour

le salut de leurs filles ? ce seul article désespérera bien des peres et des meres à l'heure de la mort.

SECOND POINT.

Considérez que si Dieu, selon le Prophete (*a*), redemande à ses Ministres muets ou trop complaisans, le sang de l'impie mort dans son iniquité ; quel compte terrible ce même Dieu ne demandera point aux parens qui négligent de donner à leurs enfans une éducation chrétienne, si ces enfans se perdent faute d'éducation.

Dieu n'attend pas à l'autre vie de châtier l'indolence des peres et des meres qui ne donnent point une éducation chrétienne à leurs enfans. Ces chagrins si amers, ces déplaisirs si cuisans, ces divisions cruelles qui troublent, qui désolent, qui perdent les familles, sont les fruits malheureux de la mauvaise éducation des enfans, et un juste châtiment que Dieu se hâte de tirer de la négligence des peres.

On se plaint de la licence effrénée des jeunes gens ; on crie contre la corruption générale des mœurs ; on gémit à la vue de la dissolution, et de l'irréligion même de la jeunesse : que les peres et meres donnent une éducation chrétienne à leurs enfans, qu'ils ne s'en rapportent pas aux soins des étrangers, qu'ils soutiennent leurs instructions par leurs exemples, et le public sera bientôt réformé. Un mauvais naturel peut être redressé par une bonne éducation ; elle doit venir au secours de la naissance ; sans elle les meilleures qualités demeurent infructueuses : le meilleur fonds sans culture ne porte que des ronces, le plus beau naturel s'abâtardit sans éducation : les enfans sont comme des dépôts que Dieu confie aux parens. Quel crime de laisser ces jeunes plantes sans culture ! mais quelle cruauté, quelle malice de ne semer

(a) *Ezech.* 3.

dans ces nouvelles terres que du mauvais grain ! plusieurs ne sont peres, ce semble, que pour transmettre leurs vices à leurs enfans.

Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particuliérement de ceux qui sont dans sa maison, dit l'Apôtre, il a renoncé à la foi, et il est pire qu'un Infidelle. Ces peres de famille que les enfans ne voient que comme des étrangers, et en passant; ces meres qui uniquement occupées de parures ou de divertissemens, abandonnent le soin et l'éducation de leurs enfans à la bonne foi des domestiques, sont-ils exempts de ce reproche ?

Que sert de laisser aux enfans de grands biens, sans vertu, et souvent même sans religion; n'est-ce point mettre des armes entre les mains des furieux ? Quel honneur peut faire à des enfans mal élevés un riche héritage ? et quels fonds plus précieux peut laisser un pere à ses enfans qu'une excellente éducation ?

Quel fonds de regrets et de repentirs, Seigneur, ne me découvrent pas les réflexions que je viens de faire ! que n'ai-je point à me reprocher, soit à l'égard des enfans, soit à l'égard des domestiques, et de tous ceux que vous avez commis à mes soins ! donnez-moi le temps, Seigneur, et la grace de réparer une négligence si criminelle, par ma vigilance, mes bons exemples et mes soins.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ab ocultis meis munda me : et ab alienis parce servo tuo. Psal. 18.

Purifiez mon ame, Seigneur, de bien des taches que je n'y apperçois pas; et pardonnez-moi les péchés dont je suis coupable par ma négligence ou par mes mauvais exemples.

Dabis, Domine, servo tuo cor docile : ut populum tuum judicare possit. 3. Reg. 3.

Vous donnerez, Seigneur, à votre serviteur un

cœur docile à votre grace ; afin qu'il puisse élever selon votre esprit ceux que vous mettez sous sa conduite.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Si l'on avoit soin d'élever les enfans selon les principes de la Religion ; si un pere, si une mere, si tous ceux qui sont chargés de leur éducation tenoient cette conduite ; si les instructions qu'on leur donne dès leur bas âge étoient assaisonnées de quelques sentimens de piété, l'horreur du vice croîtroit avec l'âge, et la vertu deviendroit comme naturelle aux enfans. Mais à quoi applaudit-on dans un jeune enfant ; et qu'est-ce qu'une mere loue dans une jeune fille ? est-ce un air de modestie, une piété naissante, une horreur du vice, un esprit chrétien qu'elle lui a inspiré presque dès le berceau ? ce devroit être là le fruit de ses premieres instructions. Hélas ! elle lui donne peut-être des leçons bien contraires par ses exemples ; on loue une vivacité d'esprit prématurée, une répartie prompte et hardie, un air vain et suffisant, des manieres aisées et déjà trop libres, la bonne grace, l'effronterie même, un goût fin pour la mondanité : on loue la taille, la voix, l'agilité pour la danse ; on loue les parures, les divertissemens, et tout ce qui est profane et mondain ; les leçons de piété toujours fort seches ne sont que pour les enfans que l'on destine à l'Eglise et au Couvent. Cependant les premieres impressions durent ; les premieres leçons s'effacent difficilement : n'en donnez jamais à des enfans que de chrétiennes ; joignez à ces pieuses instructions une maniere douce et insinuante : une tendresse trop indulgente est aussi nuisible aux enfans qu'une sévérité outrée : on ne reprend jamais avec fruit quand on reprend avec passion ; la mauvaise hu-

meur et les emportemens du pere ou de la mere sont souvent plus répréhensibles que la faute des enfans qu'on châtie : une correction tranquille est toujours fructueuse ; il y en a quelquefois de muettes qui sont encore plus efficaces ; il faut qu'un motif de piété, qu'une raison de religion ayent toujours part à la correction.

2.° Il y a des naturels ardens qui prennent d'abord feu ; on ne les choque jamais qu'il n'en sorte quelque bluette : ces naturels se corrigent par un grand froid, il faut laisser éteindre le feu avant que de leur donner des leçons. Il y a des naturels impétueux et étourdis dont la vivacité prévient toujours la réflexion, et ne sert qu'à mettre dans un plus grand jour leur imprudence : ces naturels sont long-temps jeunes, il faut les corriger chaque fois avec douceur et tranquillité. Il y a des naturels foibles et timides qui craignent, pour ainsi dire, le jour ; tout les effraie ; ils prennent les leçons pour des corrections ; les bons exemples les désesperent : ceux-ci doivent être animés, encouragés ; et sans dissimuler leurs fautes, on doit les reprendre en les excusant par de bénignes interprétations. Il y a des naturels mous et indolens ; la paresse est leur passion dominante, ils n'ont de la vivacité que pour le repos et les plaisirs : il faut peu ménager ceux-ci, et s'ils ont de l'esprit, il faut même les surcharger sans écouter leur paresse. Il y a des naturels gais et enjoués, qui ne demandent qu'à folâtrer et à rire ; ennemis de toute contrainte, ils ne cherchent qu'à se mettre au large ; tout les divertit, jusqu'à la bagatelle : il ne faut rien passer à ceux-ci, il faut les corriger toujours dans le sérieux, et ne rire jamais de leurs badineries. On trouve des naturels sombres, mélancoliques, rêveurs ; il faut les ménager ; plus on les presse, plus on les épaissit : il faut à ceux-ci une correction douce, riante et flatteuse ; il faut gagner leur

cœur pour gagner leur esprit. Il y a des naturels fâcheux, bourrus, opiniâtres, on n'en peut rien tirer que par machines : ceux-ci doivent être réduits par l'amitié, il faut dissimuler, excuser, et ne s'appliquer qu'à louer ce qu'ils ont de bon : cette ruse gracieuse les apprivoise; et à force de leur faire accroire qu'on les estime, ils se rendent estimables en se corrigeant. Il y a enfin des naturels heureux; mais ils sont rares : ceux-ci doivent être cultivés avec soin, pour ne se pas abâtardir.

TREIZIEME JOUR.

SAINT JEAN LE SILENCIEUX, EVÊQUE.

SAINT JEAN, surnommé le Silencieux à cause du profond recueillement et du silence continuel qu'il garda durant plusieurs années, naquit à Nicopolis en Arménie, l'an 454. Son pere Encrace et sa mere Euphémie étoient aussi distingués dans l'Empire d'Orient par leurs grands biens et par leur ancienne noblesse, que par les emplois éclatans dont leurs ancêtres avoient été honorés, puisque l'un est l'autre comptoient des Généraux d'Armée et des Gouverneurs de Provinces dans leur famille : ils étoient encore plus illustres par leur édifiante piété; aussi eurent-ils grand soin de donner à leurs enfans une éducation fort chrétienne.

Notre Saint en profita si bien, que se trouvant, à l'âge de dix-huit ans, héritier d'une riche succession par la mort de ses parens, il ne voulut s'en servir que pour faire un plus grand sacrifice; la dévotion tendre à la sainte Vierge, qu'il avoit comme sucée avec le lait, lui fit bâtir à Nicopolis une magnifique Eglise en son honneur, et

un Monastere où il se renferma avec dix personnes choisies, qui ayant tout quitté ne vouloient penser comme lui qu'à leur salut.

Un début si généreux et si parfait fut bientôt suivi de la pratique de toutes les vertus ; l'humilité fut d'abord sa vertu favorite ; on eût dit qu'il n'avoit de l'esprit que pour s'humilier. Ses veilles, son abstinence, ses austérités dans un âge si tendre, nourrirent cette pureté de corps et d'esprit qu'il conserva toute sa vie avec un nouvel éclat. Sa ferveur et ses exemples étoient de touchantes leçons ; nul de ses Religieux qui ne sentît un nouveau désir de perfection en voyant le jeune Abbé le premier dans tous les exercices de la vie religieuse ; sa prudence, sa douceur, sa discrétion dans le gouvernement le faisoient autant admirer que sa haute vertu. Ayant le cœur et l'estime de ses inférieurs, il en devint aisément le modele ; et le nouveau Monastere de Nicopolis devint dans peu d'années le Séminaire des Saints.

Mais une si haute réputation de sagesse et de sainteté ne les laissa pas jouir long-temps de leur Abbé ; l'Evêque de Colonie étant mort, les vœux du peuple et du Clergé furent tous pour l'Abbé de Nicopolis ; mais comme l'on n'ignoroit point sa répugnance pour les dignités, il fallut user de stratagêmes pour la vaincre. L'Archevêque de Sébaste à qui il appartenoit comme au Métropolitain de pourvoir à cette Eglise, ne jugeant personne plus digne de remplir cette place que Jean, quoiqu'il n'eût encore alors que vingt-huit ans, l'envoya quérir sous un autre prétexte. La seule proposition qu'il lui fit d'être Evêque alarma son humilité jusqu'à l'excès ; mais le Métropolitain n'étoit pas d'humeur à céder à sa répugnance, elle autorisoit même son choix : il fallut obéir, et après avoir reçu tous les Ordres sacrés, il fut

sacré Evêque avec autant d'applaudissement que de solemnité.

Cette nouvelle dignité ne changea rien en sa maniere de vivre; il ne se dispensa d'aucune des austérités qu'il avoit observées auparavant dans son Monastere; même abstinence, même assiduité à la priere, même humilité; l'amour qu'il avoit pour la chasteté lui interdit pour toujours l'usage du bain, et l'Episcopat ne fit qu'ajouter à ses premieres austérités les travaux Apostoliques et la sollicitude Pastorale.

Sa charité, son zele et ses autres vertus firent bientôt refleurir dans son Diocese la piété; mais ses Diocésains ne furent pas les seuls qui profiterent de ses exemples, la sainteté de sa vie se fit admirer jusqu'à la Cour. Pergame son frere et Théodore son cousin, tous deux en très-grande considération auprès des Empereurs, en furent si touchés qu'ils réformerent leurs mœurs, et devinrent deux modeles de la perfection chrétienne dans le monde.

Mais la joie qu'il eut de la conversion de ces deux Seigneurs fut bien tempérée par la conduite bizarre et peu chrétienne de Pasinique son beau-frere; il étoit Gouverneur de l'Arménie, et au lieu de contribuer à tout ce qui pouvoit seconder les bonnes intentions et le zele du saint Prélat, il mettoit tout en combustion dans son Diocese, il empêchoit les Ecclésiastiques de remplir leurs devoirs, faisoit toutes sortes de vexations, et violoit le droit d'asile dans les Eglises. Le saint Evêque employa les prieres et les remontrances fort inutilement, et voyant que le mal empiroit, il résolut d'aller porter ses plaintes à l'Empereur Zenon, et partit pour Constantinople : il obtint justice de l'Empereur. Mais ces déboires ayant réveillé l'amour de la solitude et le dégoût des dignités, il mit ordre aux affaires de son Diocese,

qu'il avoit si sagement gouverné durant près de dix ans, fit secrétement la démission de son Evêché, et s'étant dérobé aux Ecclésiastiques qui l'accompagnoient, monta seul sur un vaisseau, et sans parler de rien passa en Palestine. Il s'arrêta quelques jours dans l'Hôpital de Jérusalem, priant Dieu avec larmes de le conduire dans le lieu le plus propre à y passer ses jours dans l'obscurité, uniquement occupé de l'affaire de son salut, et inconnu aux hommes.

Comme il étoit une nuit en oraison, il apperçut une étoile fort lumineuse qui avoit la forme d'une croix qui venoit vers lui. Ce phénomene l'étonna, et il entendit une voix qui lui disoit de le suivre : il ne délibéra pas un moment, et dans peu de temps ce guide lumineux le conduisit dans la Laure, c'est-à-dire dans le célebre Monastere de saint Sabas où vivoient cent cinquante Anachoretes.

Saint Sabas reçut notre Saint sans le connoître, et le mit sous l'obéissance de l'Econome, à qui il servit comme de valet. Les emplois les plus pénibles et les plus bas étoient le plus de son goût; il alloit quérir de l'eau dans le torrent, servoient ceux qui bâtissoient l'Hôpital ou l'Hospice pour les étrangers, portoit le mortier et les pierres. Sa douceur, son silence, sa dévotion et son recueillement charmoient tous ceux qui en étoient témoins. Il n'avoit encore que trente-huit ans lorsqu'on le chargea du soin de recevoir les hôtes. Mais saint Sabas reconnoissant quelque chose d'extraordinaire dans cet humble sujet, et admirant les dons singuliers dont Dieu l'avoit favorisé, lui donna une cellule pour demeurer en retraite, et s'y occuper à la contemplation : il y demeura trois ans sans être vu de personne les cinq premiers jours de la semaine, qu'il passoit presque sans nourriture; le Samedi et le Dimanche il alloit à l'Eglise, où sa tendre piété se mani-

festoit par les larmes, sur-tout durant le divin Sacrifice de l'Autel.

Les trois ans expirés, il fut fait Econome : la dissipation continuelle de cet emploi ne fut pas même pour lui une distraction. Cependant saint Sabas devenant tous les jours plus grand admirateur de la haute vertu de son Econome, ne crut pas qu'il y eût personne dans le Monastere plus digne du Sacerdoce que lui, et, sans le consulter, le mena au Patriarche de Jérusalem pour lui donner les Ordres sacrés, et le faire Prêtre. Ce Prélat, sur le témoignage d'un si saint homme qui l'assuroit qu'il n'avoit jamais eu un Religieux plus saint, plus capable et plus parfait, résolut de lui conférer les Ordres. Le serviteur de Dieu se voyant obligé de se déclarer, prie le Patriarche de lui donner une audience en particulier, et lui ayant demandé le secret, lui déclare qu'il est Evêque. La vue de mes péchés, ajouta-t-il, m'a obligé de faire ma démission, et de venir chercher dans le désert une retraite pour faire pénitence. Le Patriarche aussi surpris qu'édifié, appelle saint Sabas, et lui dit que ce Religieux lui avoit dit quelque chose en secret qui l'empêchoit de le faire Prêtre ; il lui recommanda de le laisser dans le silence, et de ne point souffrir qu'il y fût troublé.

Le saint Abbé fut sensiblement affligé de s'être trompé comme il croyoit dans le jugement avantageux qu'il avoit fait de ce Religieux, en l'estimant digne du Sacerdoce ; inquiet sur l'état intérieur de ce Religieux inconnu, saint Sabas se retira dans une grotte à une lieue de la grande Laure, et là redoublant ses austérités et ses prieres, supplia le Seigneur de lui faire connoître si le sujet qu'il avoit cru digne du sacré Ministere étoit un vase de miséricorde préparé pour la gloire, ou un vase de colere tout propre à périr. Dieu exauça sa priere : il entendit une voix qui lui dit

que ce Religieux étoit un vase d'élection, qui avoit le caractere Episcopal; que c'étoit un trésor caché dans son Monastere. Saint Sabas rempli de joie et d'admiration, court à la cellule du Saint; et l'embrassant avec tendresse et avec respect : Je viens me plaindre, mon Pere, lui dit-il, de ce que vous m'avez caché ce que vous êtes, et ce que j'ignorerois encore si Dieu ne me l'avoit révélé. Saint Jean ne put pas dissimuler le déplaisir qu'il avoit de se voir découvert; et sur ce qu'il témoignoit vouloir quitter sa demeure, saint Sabas le conjura de rester, lui promettant devant Dieu que jamais il ne le découvriroit à personne. Cette promesse le rassura; et s'étant renfermé dans sa cellule, il y demeura pendant quatre ans sans parler, et il n'en sortit même que pour assister à la solemnité de la Dédicace de la nouvelle Eglise dédiée à la très-Sainte Vierge, que saint Sabas avoit fait bâtir, et que le Bienheureux Elie Patriarche de Jérusalem vint sacrer. Ce Prélat voulut voir notre Saint : il fut autant charmé de son humilité que de son rare mérite.

Un esprit de division et de partialité s'étant glissé dans la nouvelle Laure, obligea saint Sabas de se retirer. Le Bienheureux Jean âgé alors de cinquante ans ne voulut avoir aucune part, ni aucun commerce avec les séditieux : il quitta la Laure, et se retira dans le désert de Rube, où il passa neuf ans ne parlant à personne, ne conversant qu'avec Dieu, et ne vivant que de fruits et de racines sauvages qu'il alloit cueillir dans cette vaste solitude.

Les Sarrasins sous la conduite d'Alamundar ayant fait une incursion dans cette contrée, mirent l'alarme dans le désert; la parfaite confiance qu'avoit le Saint en la protection du Seigneur le rassura, et l'empêcha d'aller chercher ailleurs un asile. Dieu récompensa sa foi en envoyant un lion qui ne l'abandonnoit point, et qui écartoit ces

Barbares. Saint Sabas étant revenu dans la Laure où les troubles avoient cessé, il voulut ravoir notre Saint : il vint le trouver, et le ramena dans sa premiere cellule. Il y demeura enfermé durant quarante ans, ne conversant qu'avec Dieu, et mettant tous ses soins à se rendre inconnu et invisible aux hommes.

Le Seigneur ne laissa pas de manifester la sainteté de son serviteur par bien des merveilles. Un Archevêque d'Asie nommé Athere, homme d'une éminente vertu, étant venu à Jérusalem pour visiter les saints Lieux, eut une vision durant sa priere, dans laquelle Dieu lui fit connoître qu'il vouloit qu'il allât visiter la Laure de saint Sabas pour y voir un vase d'élection dans la personne du solitaire Jean, qui étant Evêque s'étoit fait simple Religieux ; et devenu comme invisible aux hommes mortels, passoit les jours dans la pénitence et dans l'obscurité, méditant jour et nuit les vérités éternelles. Athere ne perdit pas un moment, il courut au désert, et s'étant jeté aux pieds du Saint, publia en présence de saint Sabas et de tous les Religieux, les merveilles que Jean leur avoit cachées.

Saint Sabas étant mort, apparut à notre Saint, et lui dit que quelque ardent que fût le désir qu'il avoit d'aller jouir de Dieu, le Seigneur le laisseroit encore quelque temps sur la terre pour consoler et fortifier ses freres dans la foi, durant une cruelle persécution que devoient exciter les hérétiques.

En effet, on ne peut dire ce que ces saints Religieux eurent à souffrir pour la défense de la vérité, contre ceux qui défendoient les dogmes d'Origene et de Théodore de Mopsueste : mais l'erreur ne put jamais pénétrer dans une société d'Anachoretes dont notre Saint étoit regardé comme le guide et le chef. On eut beau le persécuter : il se déclara hautement contre l'erreur,

et souffrit la plus dure persécution pour soutenir les Décrets de l'Eglise. Enfin comblé de jours, de mérites, âgé de cent et quatre ans, sans qu'il eût rien perdu de la vigueur de son esprit ni de cette douceur qu'il conserva toujours inaltérable, après avoir passé soixante-seize ans dans le désert, et presque tout ce temps dans une sublime contemplation, dans une étonnante austérité, et dans un continuel silence, il mourut dans sa cellule de la mort des Saints, l'an 558, et devint bientôt l'objet de la vénération du peuple.

La Messe en l'honneur de ce Saint, peut être celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des Confesseurs et Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DA, quæsumus, omnipotens Deus: ut Beati Joannis Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat et salutem. Per Dominum nostrum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous en cette vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife Jean, l'esprit de piété et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 44 et 45.

ECCE Sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus: et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus

VOICI ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui dans le temps de la colere de Dieu est devenu la réconciliation des hommes avec lui. Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la Loi du Très-Haut;

crescere in plebem suam. Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis : conservavit illi misericordiam suam : et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu Regum : et dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum : et dedit illi Sacerdotium magnum : et beatificavit illum in gloria. Fungi sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius : et offerre illi incensum dignum in odorem suavitatis.

aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son Peuple comme il le lui avoit promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne ; il l'a connu, et il l'a béni ; il lui a conservé sa miséricorde ; il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois, et il lui a donné une couronne de gloire ; il a fait avec lui une alliance éternelle ; il lui a conféré le grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur et de gloire, afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

Le Livre nommé l'Ecclésiastique que quelques Anciens ont appelé en Grec le Livre de toute vertu, avoit été composé en Hébreu, comme la Préface nous l'apprend, par un Juif nommé Jesus fils de Sirach, et fut traduit en Grec par son petit-fils, sous le regne de Ptolomée-Physcon, cent quarante-cinq ans avant Jesus-Christ ; ce Livre a été déclaré canonique dans le Concile de Rome sous Gelase, par le Décret d'Eugene, et dans le Concile de Trente.

RÉFLEXIONS.

Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la Loi du Très-Haut. Le vrai mérite de l'homme dépend de sa parfaite soumission à la Loi de Dieu. Nul honnête-homme s'il n'est Chrétien ; il n'y a même, à proprement parler, que l'homme

Chrétien qui soit parfaitement honnête-homme : la naissance, l'humeur, l'éducation, le naturel, le commerce du monde, la réflexion, la passion même peuvent rendre l'esprit souple, poli ; mais la véritable probité ne peut être le fruit que de la vertu chrétienne ; sans elle on peut être obligeant par inclination, gracieux par intérêt ou par orgueil, doux, civil, galant par étude ; mais ce ne sont-là que des dehors, des imitations, des images : on se met peu en peine dans le monde d'être honnête-homme, on tâche de le paroître : on peut savoir les bienséances et les pratiquer, tout comme un Acteur sait contrefaire le Roi sur le théâtre. L'honnêteté des hommes dans le monde, est une maniere d'agir juste, polie, bienséante, obligeante et civile, le monde n'en demande pas davantage : mais tout cela peut n'être que pure grimace ; et en effet ce prétendu honnête-homme si galant, si poli, si obligeant, si magnifique, n'est souvent derriere la scene qu'un fourbe, qu'un vicieux, qu'un brutal. Il en coûte trop au cœur pour être véritablement honnête-homme : il en faut guérir les enflures, adoucir les aigreurs, aplanir les inégalités, réprimer les saillies ; cette victoire ne peut être l'ouvrage que de la vertu : les passions si contraires à l'honnête-homme ne reconnoissent point d'autre Maître : l'étude, l'esprit, la politique et l'usage du monde peuvent les suspendre pour quelque temps ces passions ; mais elles savent bien se dédommager en particulier de la contrainte ; et de-là vient qu'on n'est honnête-homme dans le monde que par humeur, par intervalle, par caprice ; il n'y a que la vertu chrétienne qui apprenne à être honnête-homme par principes, à être honnête-homme pour les autres et pour soi : le parfait honnête-homme n'est point inégal, son mérite doit être vrai, et sa probité réelle : il doit connoître toutes les bienséances et les devoirs de la société,

et il doit les remplir. La fidélité à s'acquitter ponctuellement des obligations de son état fait un des plus beaux traits du portrait de l'honnête-homme. Seul bon pere, bon parent, bon maître, bon ami; sa probité indépendante du caprice, de l'intérêt, des circonstances, des personnes et du temps ne sauroit se démentir : sa droiture ne vieillit point, et sa politesse est toujours neuve. Supérieur aux vicissitudes de la vie, maître de ses passions, il ne dérange point l'ordre et l'économie de ses actions, parce qu'il n'a en vue que ses devoirs, et que la Loi de Dieu est la seule regle de sa conduite. Que vous en semble, l'éducation seule, l'esprit du monde, le seul bon sens suffiroient-ils pour faire un ouvrage de ce caractere et de ce prix; et peut-on sans la vertu avoir cette probité inaltérable, cette douceur toujours égale, cette honnêteté sans artifice et sans fard? On est honnête homme dans le monde, on a de l'honneur, de l'esprit, du brillant, on a de belles manieres, un air qui prend, une complaisance qui charme : mais si les mœurs sont corrompues, si la foi est affoiblie, si l'on a peu de religion, a-t-on beaucoup d'estime de cette superficielle honnêteté? auroit-on une grande confiance en cette artificielle probité? feroit-on grand fond sur ce masque, sur ce fantôme de sagesse? Quand on n'est honnête homme que par naturel, ou par art, on n'est pas honnête homme par-tout, ni long-temps.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 25.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii verò unum, unicuique secundùm propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque : similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui. Accessit autem, et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son Pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussi-tôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres ; pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres ; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens étant venu, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux

tradidisti mihi : ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus. Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui.

de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

MÉDITATION.

Des devoirs de son état.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est personne qui ne trouve dans son état tout ce qui est nécessaire pour se faire Saint : c'est une erreur grossiere, et cependant assez commune, de s'imaginer qu'on trouveroit moins d'obstacles, et qu'on auroit plus de moyens de se sauver dans toute autre condition que dans celle qu'on a embrassée : c'est une idée de malade qui croit que le changement de lit seroit d'un grand secours pour recouvrer la santé ; mais l'inquiétude est l'effet du mal qui est dans le sang. Pourquoi si l'on est établi dans le monde soupirer sans cesse après la facilité qu'on a dans l'état Religieux de se faire Saint ? Pourquoi même dans la Religion envier continuellement les avantages qu'ont certains Religieux de mener une vie plus parfaite ? Désirs inutiles, projets frivoles qui ne servent qu'à nous donner le change, et à nous rendre tous les jours plus imparfaits, en nous rendant moins réguliers.

C'est un effet de l'humeur bizarre des hommes de n'estimer que ce qui naît dans les pays étrangers, et de faire peu de cas de ce qui croît sous nos yeux, et que les seuls étrangers estiment :

cette bizarrerie de goût passe jusque dans l'esprit et le cœur chrétien. Pourquoi attacher à la condition ce qui dépend de la fidélité de la personne? nul état qui n'ait des devoirs; remplissez avec ponctualité ces devoirs, et vous n'aurez rien à envier aux ames les plus ferventes; plus les devoirs sont légers, plus il y a de mérite à les remplir. On ne refuse rien à Dieu quand on l'aime beaucoup; l'amour fait peu d'attention à l'importance, à la qualité du service; il ne considere que la volonté et le plaisir du Maître qu'on sert: voilà tout le secret de la perfection la plus sublime, et voilà la seule véritable vertu.

Votre état vous impose des obligations, c'est à les remplir que consistent la dévotion, la ferveur, le mérite: l'obscurité des devoirs ne diminue point l'éclat de la vertu, elle le rehausse. Dieu qui seul donne, pour ainsi dire, le prix et le mérite par son approbation; ce Dieu ne demande pas de ce pere, de cette mere de famille une assiduité constante à tous les Offices divins, une assistance continuelle au Chœur, une application éternelle à toutes les bonnes œuvres de la Ville: mais Dieu demande qu'ils prennent un soin particulier de l'éducation de leurs enfans, et de les édifier par leurs bons exemples: Dieu demande qu'ils veillent sur leurs domestiques comme devant rendre compte un jour de leur salut.

Dieu demande que ce Magistrat se rende habile par l'application et par l'étude; que cet homme d'épée serve Dieu et son Prince en remplissant ses devoirs avec bravoure et avec fidélité; que cette personne d'Eglise remplisse les obligations immenses de son état, et soutienne par-tout l'éminente sainteté de son caractere; que ces personnes Religieuses ne se dispensent d'aucune de leurs Regles: Dieu demande enfin que chacun remplisse tous les devoirs de son état, c'est-là

faire valoir tous ses talens. N'eût-on fait que cela, Dieu est content, Dieu n'en demande pas davantage ; mais il demande tout cela.

Mon Dieu, quels reproches ne me fait point cette importante vérité ! et quels regrets, quelles chagrinantes réflexions ne font pas naître ces reproches !

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de condition dans la vie, point d'état sur la terre qui n'ait ses devoirs. Etes-vous consacré au service des Autels, avez-vous pris le parti de l'Eglise : quelle pureté de mœurs plus exacte ! quelle régularité de conduite plus exemplaire ! quelle réforme plus indispensable ! Devoirs de bonnes œuvres ; obligations de l'Office, de la Priere ; usage saint de ses revenus. Que de divertissemens purement séculiers interdits ! que de compagnies profanes proscrites ! Etude propre de son état, science nécessaire pour s'acquitter dignement de son ministere : ce sont-là les devoirs de l'état Ecclésiastique, doivent-ils être négligés ?

Etes-vous dans le monde : mon Dieu, que d'obligations de conscience, qui sont autant de devoirs de Religion ! quelle droiture, quelle bonne foi dans le commerce, quelle probité dans toute sa conduite; quelle multiplicité de devoirs, et à l'égard de sa famille, et par rapport à ses domestiques ! quelle obligation de bons exemples ! que de regles de bienséance qui sont autant de devoirs ! Le monde est la région des passions ; et cependant il en devroit être le lieu de supplice, où on est obligé de les combattre et de les vaincre ! Le monde, par rapport au salut, est un pays ennemi où il faut être continuellement les armes à la main ; cet état demande-t-il des oisifs et des ames lâches ?

Enfin

Enfin avez-vous le bonheur d'avoir embrassé l'état Religieux, quelles plus étroites obligations, quels devoirs plus délicats ne vous imposent point vos vœux; et ne devez-vous regarder que comme de simples conseils toutes vos regles ? Vos Constitutions, votre Institut renferme bien des devoirs; vous n'avez pas pu les ignorer : le procès décisif de votre sort éternel ne se jugera pas sur d'autres pieces. Bon Dieu ! qu'une personne Religieuse peu réguliere, peu fervente est à plaindre ! et qui peut à la fin de sa vie la rassurer sur ses obligations ?

Nul état qui n'ait ses devoirs; et c'est à remplir ces devoirs que consiste tout le mérite : toute autre dévotion n'est qu'erreur, et c'est ce qui fait bien voir que la sainteté est à portée de tout le monde. Nous ne manquons jamais de graces nécessaires, proportionnées à nos besoins; mais nous manquons de fidélité à la grace. C'en est une, Seigneur, que celle que vous me faites de faire toutes ces réflexions; mais quel malheur pour moi si elles devenoient inutiles ! Ne le permettez pas, Seigneur, ma résolution est prise, toute mon application désormais, toute mon étude sera, moyennant votre grace, d'apprendre mes devoirs, et de les remplir.

Aspirations dévotes durant le jour.

Paratus sum, et non sum turbatus : ut custodiam mandata tua. Psal. 118.

Je suis prêt, Seigneur, à remplir désormais tous les devoirs de mon état, moyennant votre sainte grace, et rien ne me sauroit ébranler dans ma résolution.

In æternum non obliviscar justificationes tuas : quia in ipsis vivificasti me. Psal. 118.

Non, mon Dieu, je n'oublierai jamais mes devoirs, et en les remplissant je suis sûr d'accomplir votre Loi qui doit être ma force.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° VOICI un grand sujet d'examen, et de confusion en même temps pour toutes sortes de personnes. La plus haute vertu consiste à s'acquitter fidellement et constamment de tous les devoirs de son état; personne n'ignore ces devoirs, nul qui ne soit à la portée de chacun, nul qui n'en convienne; qui pourra excuser sa négligence, s'il n'est pas saint? Ne portons pas nos vains désirs et nos chimériques projets dans le Cloître, si nous sommes engagés dans le monde; ni dans les déserts de la Thébaïde, si nous avons le bonheur d'être dans la Religion: la vie mitigée même dans l'Ordre Religieux que nous avons embrassé, ne doit pas nous faire porter envie au sort de ceux qui ont choisi une vie plus austere: l'état que nous avons embrassé, la condition où nous sommes a des devoirs, cette société Religieuse a des Regles: voila ce que Dieu demande de vous; c'est de remplir exactement ces devoirs, c'est la parfaite observation de ces Regles. Le trésor de la félicité éternelle est, pour ainsi dire, dans notre fonds; il est caché pour bien des gens, qui ne veulent se faire Saints que là où ils ne sont pas, et qui veulent que la terre où ils sont ne puisse porter que des ronces. Qu'ils la cultivent, et elle portera à proportion des soins qu'on prendra de la cultiver. Convainquez-vous bien aujourd'hui de cette consolante vérité, et ne pensez plus qu'à vous faire Saint dans l'état fixe où vous êtes, en en remplissant ponctuellement tous les devoirs.

2.° Il est à propos de vous faire aujourd'hui un précis de tous ces devoirs. Etes-vous engagé dans le monde, voyez quels sont les devoirs de Chrétien dans votre état; soins personnels de la famille et des domestiques, attention sur leurs mœurs, vigilance sur leur conduite; respect,

modestie religieuse à l'Eglise ; fréquent usage des Sacremens ; priere du matin et du soir, bons exemples, etc. Parcourez tous vos devoirs, et prenez la résolution de les remplir. Etes-vous dans l'état Religieux, vous avez des Regles, et toute votre perfection consiste à les garder. Examinez aujourd'hui quelles sont celles que vous négligez, que vous violez ordinairement, et souvenez-vous que quoiqu'elles n'obligent pas sous peine de péché, vous saurez un jour que non-seulement la perfection, mais encore le salut des personnes Religieuses dépend en quelque façon de l'observation de leurs Regles. Il est bien difficile qu'on viole habituellement la plupart de ses Regles, et qu'on garde ses Vœux. Ne vous flattez pas sur de frivoles distinctions, au Tribunal de Jesus-Christ elles ne sont guere écoutées ; commencez dès ce jour par remplir les devoirs de votre état ; et par garder les Regles que vous avez le plus négligées jusqu'ici.

QUATORZIEME JOUR.

SAINT BONIFACE, MARTYR.

VERS le commencement du quatrieme siecle, sous l'Empire de Galere Maxime, on admira dans l'Eglise une de ces éclatantes conversions que le Seigneur opere quelquefois pour ranimer la confiance des pécheurs, et pour découvrir aux hommes les trésors de ses miséricordes.

Il y avoit à Rome une jeune femme de qualité, riche et puissante, nommée Aglaé, fille d'Acace qui avoit été Proconsul, de race de Sénateurs ; elle aimoit la vanité et le faste jusqu'à donner des jeux publics au peuple à ses dépens. Elle étoit Chrétienne, mais elle déshonoroit cette auguste

qualité par l'irrégularité de sa conduite : toute occupée de l'esprit du monde, elle étoit toute à ses plaisirs ; et donnant même dans la dissolution, elle étoit un grand sujet de scandale à tous les Fidelles.

Elle entretenoit un commerce criminel avec l'Intendant de sa maison : c'étoit un jeune homme bien fait, mais vicieux, adonné au vin, et à toutes les autres débauches. Il s'appeloit Boniface, il étoit Chrétien ; mais il n'en avoit que le nom qu'il déshonoroit si fort par son libertinage. Parmi tant de défauts, on admiroit en lui trois bonnes qualités, la compassion pour les misérables, la charité pour les pauvres, et l'hospitalité pour les étrangers.

Il y avoit long-temps que Boniface menoit cette vie si déréglée, lorsque le Dieu des miséricordes toucha son cœur par la conversion de celle qui l'avoit perverti. Aglaé prévenue d'une grace intérieure, ouvrit les yeux sur ses désordres, et effrayée à la vue du nombre et de l'énormité de ses péchés, le cœur brisé d'une vive et sincere douleur, résolut d'appaiser la colere de Dieu par ses aumônes, et par une prompte pénitence.

La conversion d'Aglaé fut bientôt suivie de celle de Boniface, et le scandale qu'ils avoient donné aux Fidelles, fut avantageusement réparé par le changement de mœurs, et les grands exemples de piété de tous les deux. Aglaé fit d'abord un sacrifice à Dieu de toutes ses parures et de tous ses bijoux ; elle s'interdit tous les divertissemens, et se bannit pour toujours de toutes les assemblées mondaines. La priere, le jeûne, le cilice, et plusieurs autres austérités succéderent à ses criminels amusemens ; et tâchant de racheter ses péchés par ses aumônes, elle s'ensevelit dans une profonde retraite, résolue de passer le reste de ses jours dans les gémissemens et dans les pleurs. Boniface de son côté n'oublioit rien pour

se rendre fidelle à la grace, et donnoit tous les jours de nouvelles preuves de la sincérité de sa conversion.

Aglaé ayant appris que l'Empereur Galere-Maximien continuoit en Orient la persécution contre les Chrétiens, qui avoit cessé depuis quelques années à Rome, et que chaque jour quelque généreux serviteur de Jesus-Christ y signoit sa foi de son sang, appela Boniface, et lui dit les larmes aux yeux : Vous n'ignorez pas le besoin que nous avons vous et moi de rechercher la protection des saints Martyrs qui sont si puissans auprès de Dieu. J'ai oui dire que si quelqu'un sert les Saints qui combattent pour Jesus-Christ, il mérite que ces Saints intercedent pour lui auprès du souverain Juge. La persécution devient tous les jours plus furieuse en Orient ; il s'y fait des Martyrs tous les jours : allez-y donc, et apportez-nous-en des Reliques, n'épargnez rien pour avoir le corps d'un de ces Martyrs ; vous me l'apporterez, je le recevrai avec honneur, et et je ferai bâtir en son honneur un Oratoire.

Boniface, ravi d'avoir une telle commission, fait un grand équipage : il prend une grosse somme d'argent, tant pour racheter les corps des Martyrs que pour assister les serviteurs de Dieu qui étoient dans les fers, et pour faire des libéralités aux pauvres ; et ayant douze chevaux, trois litieres, et divers parfums pour embaumer les corps des Martyrs, part pour la Cilicie. En prenant congé de sa maîtresse : Madame, lui dit-il en plaisantant, vous m'envoyez pour vous apporter le corps d'un Martyr ; et si Dieu me faisoit la grace de donner ma vie pour la Foi, et que l'on vous apportât mon corps, le recevriez vous comme une Relique ? Il n'est pas temps de plaisanter, lui repond Aglaé, la couronne du martyre n'est pas pour de si grands pécheurs : rendez-vous digne d'apporter un si saint dépôt, et

tâchez par votre piété de mériter la protection de celui dont vous apporterez les Reliques.

Ces paroles firent impression sur notre Saint : il s'interdit l'usage de la chair et du vin durant tout son voyage ; et joignant à cette abstinence des prieres continuelles qu'il faisoit à Dieu, et des larmes de contrition qu'il répandoit, il se disposoit à la grace du martyre.

Boniface étant arrivé à Tarse en Cilicie, envoya ses gens et son équipage à l'hôtellerie, et alla chercher dans la Ville des Chrétiens dont il pût apprendre ce qui s'y passoit. Il ne fut pas long-temps sans être instruit : étant arrivé à une grande place, il vit les Martyrs dans les tourmens ; ils étoient au nombre de vingt : les uns étoient pendus la tête en bas, ayant du feu dessous ; les autres étoient étendus sur quatre pieux, et déchirés d'une maniere horrible ; quelques-uns étoient écartelés, d'autres cloués, sciés, empalés, fustigés, prêts à expirer sous les coups, et tourmentés d'une maniere si cruelle, que les spectateurs, quoique Païens, en avoient horreur.

Saint Boniface, épris d'un nouveau désir du martyre, et animé d'un nouveau courage, plein de confiance en la miséricorde de celui qui le lui inspiroit, fend la presse, et s'approchant des Martyrs, les embrasse, les baise, en criant : Qu'il est grand le Dieu des Chrétiens ! qu'il est puissant le Dieu que ces saints Martyrs adorent, et pour la gloire duquel ils ont le bonheur de donner leur sang ! Je vous supplie, grands serviteurs de Dieu, Héros Chrétiens, je vous supplie de prier Jesus-Christ pour moi, et de m'obtenir la grace, quelque grand pécheur que je sois, d'avoir part à vos combats et à votre victoire. Ensuite assis à leurs pieds, il baisoit leurs liens, criant fort haut : Courage, Martyrs de Jesus-Christ, combattez pour celui qui combat avec

vous ; confondez tout l'enfer par votre foi et votre constance : vous n'avez plus que quelques momens à souffrir ; le combat est court, et la recompense est éternelle, elle est immense.

Le Gouverneur nommé Simplice, qui étoit présent, s'en étant apperçu, le fait amener devant son tribunal, lui demande qui il est, et ce qu'il prétend par ses enthousiasmes. Je suis Chrétien, répond notre Saint d'un ton ferme et hardi, et je porte envie à ces bienheureux Martyrs qui ont l'honneur de donner leur sang pour un Dieu qui s'étant fait homme pour nous racheter, a bien voulu donner pour nous et son sang et sa vie. Le Gouverneur surpris de cette hardiesse : Comment t'appelles-tu, lui dit-il ? Je vous l'ai déjà dit, répond le Saint, je suis Chrétien, et si vous voulez savoir mon nom vulgaire, je m'appelle Boniface. Tu es bien hardi, repart le Gouverneur, de venir m'insulter jusqu'au pied de mon tribunal, et à la vue même des supplices. Voilà un autel dressé pour que ceux de ta Religion qui voudront éviter les derniers supplices, puissent offrir leurs sacrifices à nos dieux ; sacrifie sur l'heure même au grand Jupiter, sans quoi tu vas être tourmenté en mille manieres. Vous pouvez faire de moi ce qu'il vous plaira, répond le Saint, je vous ai déjà dit plusieurs fois que je suis Chrétien, et que je n'ai garde d'offrir des sacrifices à des démons infames. Le Gouverneur furieusement irrité de cette réponse, le fait fustiger jusqu'aux os, et ayant fait aiguiser des bouts de roseaux, les lui fait enfoncer sous les ongles. La douleur étoit vive et aiguë ; le saint Martyr la souffrit avec un visage riant. Simplice se croyant insulté par cette sérénité de visage, ordonne qu'on fasse fondre du plomb, et qu'on le lui verse tout bouillant dans la bouche. Saint Boniface ne doutant point que ce supplice ne dût lui ôter la

parole, voulut le prévenir pour en consacrer à Dieu le dernier usage : levant donc les yeux au Ciel, il fit à Dieu cette priere :

Je vous rends grace, mon Seigneur Jesus-Christ, de ce que vous daignez agréer le sacrifice que je vous fais de ma vie ; venez au secours de votre serviteur, pardonnez-lui toutes ses iniquités ; faites qu'il les expie par son sang, et que ma mort me tienne lieu de pénitence ; soutenez-moi par votre grace, et ne permettez point que je sois jamais vaincu par les tourmens. Ayant achevé sa priere, il cria à tous les autres Martyrs : Je vous conjure, serviteurs de Jesus-Christ, de prier pour moi. Tous les Martyrs se recommanderent aussi tout haut à ses prieres. Le peuple fut attendri, et tout à coup il se mit à crier tout haut : O que le Dieu des Chrétiens est grand ! il n'y a point d'autre Dieu : le Dieu des Martyrs est le seul Dieu ; Jesus-Christ Fils de Dieu, sauvez-nous ; nous croyons tous en vous, ayez pitié de nous. En même-temps le peuple renverse l'autel, et prenant des pierres contre le Gouverneur, l'oblige à se cacher jusqu'à ce que la sédition soit appaisée.

Cependant saint Boniface fut conduit en prison, et le Juge l'ayant trouvé le lendemain aussi invincible que le jour précédent, le fit plonger dans une chaudiere d'huile bouillante. Le Martyr en y entrant fait le signe de la Croix, et la chaudiere s'ouvre de toutes parts, et la poix se répand en torrent sur les personnes qui étoient présentes. Le Gouverneur épouvanté de la puissance de Jesus-Christ, et craignant une nouvelle sédition, lui fit couper la tête. C'est ainsi que saint Boniface expia les fautes de sa vie en répandant son sang pour Jesus-Christ. Sa mort, qui arriva le 14 de Mai, fut suivie d'un grand tremblement de terre qui effraya les Païens, dont plusieurs se convertirent.

Cependant les gens de Boniface inquiets de ne l'avoir pas vu revenir à l'auberge depuis près de deux jours, cherchoient de tous côtés ; quelques-uns même soupçonnoient qu'il ne fût allé dans quelque cabaret, ou dans quelque lieu de débauche. Comme ils le réclamoient sous le nom d'un étranger venu de Rome, d'une taille médiocre, robuste, blond et frisé, portant un manteau d'écarlate, ils rencontrerent le frere du Geolier, qui sur le portrait qu'ils en faisoient, leur dit que c'étoit certainement celui qui ayant été arrêté comme Chrétien, il n'y avoit que deux jours, avoit eu la tête coupée. Ne pourriez-vous point, lui dirent-ils, nous faire voir son corps ? Vous n'avez qu'à me suivre, dit le frere du Geolier, nous le trouverons encore dans l'arene.

Ils ne l'eurent pas plutôt reconnu, que transportés d'admiration, de joie, et de regret des mauvais jugemens qu'ils avoient faits de lui, ils se prosternerent à ses pieds fondant en larmes. La tête du saint Martyr par un miracle éclatant, ouvrit les yeux, et les regardant avec un doux sourire, leur fit sentir intérieurement une componction consolante. Après avoir satisfait leur dévotion, ils demanderent à l'Officier qu'il leur fût permis d'emporter ce corps : il y consentit moyennant la somme de cinq cents sous d'or qu'ils payerent. L'ayant embaumé et enveloppé de linges précieux, ils le mirent dans une des litieres, et reprirent le chemin de Rome, ne cessant de louer Dieu de l'heureuse fin du saint Martyr.

Cependant Aglaé étant en priere entendit une voix du Ciel qui lui dit : Celui qui étoit votre domestique, est à présent notre frere ; recevez-le comme votre Seigneur ; et placez-le dignement ; car c'est singuliérement par son intercession que Dieu vous remettra tous vos péchés. Elle se leve promptement, et tressaillant de joie, rend graces

à Dieu de la miséricorde qu'il avoit faite à son serviteur, et ayant prié quelques pieux Ecclésiastiques de l'accompagner, va au-devant des saintes Reliques, faisant des prieres durant le chemin, portant tous des cierges et des parfums. A peine avoient-ils fait un quart de lieue, que le corps du Martyr arriva. On ne peut dire avec quelle vénération, et avec combien de larmes de joie il fut reçu. Comme c'étoit dans une des Terres d'Aglaé, elle y fit bâtir d'abord un riche tombeau, et quelques années après un magnifique Oratoire. Ayant entiérement renoncé au monde, elle donna tous ses biens aux pauvres, affranchit ses esclaves, et ne retenant avec elle que quelques-unes des filles qui la servoient, elle se bâtit un hermitage près de la Chapelle du saint Martyr, où elle vécut encore treize ans dans les exercices de la plus édifiante piété, et mourut saintement, le Seigneur ayant déclaré la sainteté de sa servante par plusieurs miracles.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DA, quæsumus, omnipotens Deus, ut qui beati Bonifacii Martyris tui solemnia colimus, ejus apud te intercessionibus adjuvemur. Per Dominum, etc.

ACCORDEZ-NOUS, s'il vous plaît, Dieu Tout-Puissant, qu'en célébrant la fête de votre Martyr Saint Boniface, nous sentions les effets de son intercession auprès de vous. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 5.

STABUNT Justi in magna constantia adversùs eos qui se angustiaverunt, et qui abstulerunt labores eorum. Videntes turbabuntur timore horribili, et mirabuntur in subitatione insperatæ salutis, dicentes intra se, pœnitentiam agentes, et præ angustia spiritûs gementes: Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum, et in similitudinem improperii. Nos insensati vitam illorum estimabamus insaniam, et finem illorum sine honore. Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei et inter Sanctos sors illorum est.

LES justes s'éleveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'afflictions, et qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux. Les méchans à cette vue seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur ; ils seront surpris d'étonnement, en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés. Ils diront en eux-mêmes, étant pénétrés d'un vif regret, et jetant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs. Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple des personnes dignes de mépris. Insensés que nous étions, leur vie nous paroissoit une folie, et leur mort honteuse : et cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu, et leur partage est avec les Saints.

Le Livre de la Sagesse est élevé et touchant en plusieurs endroits. Il inspire un profond respect pour Dieu, et un grand mépris de ce qui paroît le plus estimable dans le monde. Il trace une image si vive de l'effroi et du désespoir des méchans quand ils paroîtront devant Dieu, qu'il n'y a peut-être rien dans l'Ecriture qui soit plus capable de faire impression.

RÉFLEXIONS.

Insensés que nous étions, disent les mondains, les libertins, les gens de plaisir, les impies, à

l'heure de la mort ! C'est reconnoître bien tard ses égaremens ; et que sert alors cette connoissance, que produit cet aveu ? des troubles, des regrets cuisans et stériles, un dépit qui differe peu de la rage, un désespoir qui est suivi du malheur éternel. Quand on a été dans l'erreur et dans l'illusion, quand on a été, à proprement parler, insensé durant la vie, on devient sage à la mort ; mais c'est une sagesse muette, immobile, une sagesse purement spéculative qui vient trop tard, une sagesse qui découvre l'erreur sans la guérir, parce qu'il n'en est plus temps. Les démons et les réprouvés dans l'enfer ont cette sagesse, tout comme ils ont une foi effrayante, qui découvre la bêtise, qui fait trembler, mais qui ne convertit point.

C'est grand'pitié de voir avec quelle fiere sécurité, avec quelle complaisance même on s'égare. Pourvu que le cœur soit d'accord avec l'esprit, l'erreur n'a plus rien de suspect ; l'illusion passe pour vérité, et souvent même pour premier principe dans le monde. De là cette licence des mœurs, civilisée à la vérité et polie, mais qui corrompt, et qui perd l'ame avec d'autant plus de malice qu'elle le fait avec moins d'effroi.

On ne parle point ici de ces grossiers déréglemens, de ces libertinages de cœur et d'esprit qu'on n'envisage qu'avec horreur, et que tous les honnêtes gens condamnent. On parle de ces vices apprivoisés, de ces passions civilisées, dont si peu de gens se défient, et que l'amour-propre a trouvé l'art de faire régner en paix dans des gens même qui se flattent d'être dévots. La passion dominante, ce vice favori a d'ordinaire ce sort. Qu'elle fatigue, qu'elle tourmente, qu'elle use et le corps et l'esprit, on ne l'inquiete guere ; sa domination est toujours trop douce pour n'être pas tranquille ; on excuse, on autorise même jusqu'à ses excès. Rien de plus étonnant que les

systêmes qu'on se fait d'équité, de probité, de bienséance, de piété même à la faveur de l'illusion; toujours plus avides des biens, toujours plus ardens à les accumuler, esclaves d'une cupidité insatiable, on sacrifie tout à ses intérêts: repos, amitié, conscience, tout est immolé à cette idole. Que la Religion, que la raison, que la conscience crient à l'impiété, à l'injustice: rien n'est écouté dans ce tribunal que ce qui favorise la passion; tous les témoins sont corrompus; les Juges sont ses parties. L'amour-propre voulant, pour ainsi dire, élever sur le trône l'ambition, l'avarice, ou quelqu'autre passion pour laquelle le cœur a plus de penchant; a grand soin de gagner l'esprit; dès qu'elle a ses suffrages, non-seulement tout cede, mais tout concourt à rendre son regne tranquille. L'on ne s'applique plus à en découvrir la tyrannie, mais à en aimer le poids et la dureté. Voilà l'ouvrage des illusions, qui sont plus l'erreur du cœur que de l'esprit. L'égarement va jusqu'à une espece de folie. Qu'on leur fasse le portrait du vice dominant ou de la passion favorite le plus ressemblant et avec les couleurs les plus vives: ingénieux à l'appliquer à autrui, pas un qui s'y reconnoisse. On ne pense qu'au gain; on ne parle que d'affaires; on n'est rempli que d'expédiens: toute la vie se passe dans un travail dur et accablant, que l'illusion fait appeler prévoyance. Un succès mince qui frustre toujours l'espérance, allume tous les désirs, et n'en éteint aucun. Dans une disposition si peu chrétienne on vit sans remords, parce que le cœur et l'esprit sont d'intelligence. La prévention ferme toutes les avenues aux réflexions; rien ne sauroit percer les nuages. On est sourd aux avis salutaires, aux inspirations pressantes, dès que la conscience est muette; on ne s'apperçoit pas même du danger quand on vit dans l'erreur. Dès que le cœur de Samson est esclave,

Samson perd bientôt lui-même et la force et les yeux : image naturelle de nos illusions : *Nos insensati.* Que doit-on appeler folie, si la fausse sécurité de bien des gens ne l'est point ? A la mort les illusions disparoissent : on voit, on sent, on raisonne juste ; mais ce n'est que pour conclure qu'on est perdu : *Ergo erravimus.* Sincérité désespérante !

L'EVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Jean. Chap. 15.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Ego sum vitis vera : et Pater meus agricola est. Omnem palmitem in me non ferentem fructum, tollet eum : et omnem qui fert fructum, purgabit eum, ut fructum plus afferat. Jam vos mundi estis propter sermonem, quem locutus sum vobis. Manete in me : et ego in vobis. Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, nisi manserit in vite : sic nec vos, nisi in me manseritis. Ego sum vitis, vos palmites : qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum : quia sine me nihil potestis facere. Si quis in me non manserit : mittetur foràs sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet. Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint : quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Je suis la véritable vigne, et mon Pere est celui qui la cultive. Toute branche qui sera en moi sans porter de fruit, il l'ôtera ; et toutes celles qui portent du fruit, il les nettoyera, afin qu'elles portent plus de fruit. Pour vous, vous êtes déjà nets à cause de ce que je vous ai dit. Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme la branche ne peut d'elle-même porter de fruit qu'elle ne demeure unie à la vigne, ainsi vous n'en pouvez point porter que vous ne demeuriez unis à moi. Je suis la vigne, et vous êtes les branches : celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit ; car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il deviendra sec : on le ramassera, on le jettera au feu, et il brûlera. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce qu'il vous plaira, et vous l'obtiendrez,

MÉDITATION.

De la vie stérile en bonnes œuvres.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ tout ce que Dieu a fait pour notre salut; avec quel soin il a cultivé notre ame jusqu'à présent, pour nous faire porter des fruits; avec quelle bonté il nous a pressé, sollicité, fourni mille moyens de nous sanctifier.

Rappelez dans votre esprit cette parabole si instructive, mais si touchante, dont s'est servi le Sauveur, quand il a dit: que le Pere de famille étant venu chercher du fruit sur un figuier qu'il avoit planté dans sa vigne, et n'en ayant point trouvé: Vous voyez, dit-il au Vigneron, que depuis trois ans je viens chercher du fruit sur ce figuier, et que je n'en trouve point, coupez-le donc; pourquoi occupe-t-il inutilement cette place? Seigneur, lui répond le Vigneron, laissez-le, je vous en prie, encore cette année; je le cultiverai, et si mes soins sont toujours inutiles, vous le couperez.

Nous étions au monde comme un arbre non-seulement stérile, mais encore gâté et corrompu par le péché originel; Dieu par une miséricorde singuliere nous a préférablement à tant d'autres transplantés, pour ainsi dire, dans le champ fertile de l'Eglise, en nous faisant Chrétiens, ou dans celui de la Religion, si par une providence encore plus admirable, il nous a fait la grace d'embrasser cet état.

Avons-nous jamais bien conçu l'avantage qu'il y a d'avoir été comme transplantés dans une terre si sainte, cultivée par les travaux et arrosée des

sueurs et du sang même d'un Homme-Dieu ? c'est cette terre qui a porté ces illustres Héros du Christianisme, et qui porte encore tous les jours de si grands Saints de tout âge, de tout sexe et de toute sorte d'état. Ces grandes ames avec la même culture que nous avons, c'est-à-dire, avec les mêmes secours, ont porté et portent encore tous les jours des fruits dignes de la vie éternelle.

Ces grands Saints n'ont pas eu un autre Evangile ; ils n'ont pas eu d'autres Sacremens ; les graces ont été en tout temps aussi abondantes. Ils ont eu soin seulement de vivre selon les maximes de Jesus-Christ, de profiter du fréquent usage des Sacremens, de remplir avec ponctualité les devoirs ordinaires de leur état, de correspondre avec fidélité à la grace.

Si nous avons le bonheur d'être dans l'état Religieux, regardons ces Saints dont nous occupons les places, comme les modeles que nous devons imiter. Ils n'ont pas eu d'autres regles que celles que nous avons : ils ont eu seulement plus de fidélité à observer ces regles, et ce n'a été qu'en les observant qu'ils se sont faits de grands Saints ; nous avons même un avantage qu'ils n'avoient pas ; c'est le secours de leurs bons exemples. Ils ont passé les premiers ; ils nous ont appris combien il est doux, combien il est sûr de les suivre. Nous avouons qu'ils ont été sages, et qu'ils sont heureux d'avoir vécu comme ils ont fait : sommes-nous sages, pouvons-nous raisonnablement espérer d'être heureux en vivant comme nous faisons ? Bon Dieu ! quel fonds ici de réflexions et de regrets, peut-être même de craintes sur mes ingratitudes, ma lâcheté, mes infidélités passées ! et à quoi dois-je m'attendre si les réflexions que je fais ne produisent pas plus de fruit ?

SECOND POINT.

Considérez que les bienfaits communs et ordinaires que nous avons reçus de Dieu ne sont pas les seuls : chacun trouve dans son propre fonds de quoi se confondre à la vue des miséricordes singulieres du Seigneur, et de notre propre ingratitude. Rappelons encore dans notre esprit tous les soins que Dieu a pris de nous pour nous faire porter beaucoup de fruit.

Quelle Providence plus admirable dès le berceau ! quelle plus longue suite de secours et de puissans moyens durant toute la vie ! que de bonnes pensées, que de beaux sentimens depuis que nous avons l'usage de la raison ! Pourroit-on compter toutes les graces que Dieu nous a faites depuis que nous sommes au monde ? combien de fois nous a-t-il nourris du pain des Anges, c'est-à-dire, de sa propre chair, et de son précieux sang ? combien de fois s'est-il fait entendre au fond du cœur par des inspirations secretes ! Que de lumieres surnaturelles, que de sollicitations amoureuses, et que de fortes impressions ! que de graces dans ces communions, à ces sermons, pendant ces maladies, à la nouvelle de cette mort, à la vue de cet accident, durant cet entretien, en faisant cette lecture ! que de bons avis, que de bons exemples, et cent autres faveurs singulieres dont Dieu nous a comblés !

Il n'en falloit pas tant pour faire un grand Saint : il y a même plusieurs grands Saints dans le Ciel qui n'ont pas eu tous ces avantages ; ils ont cependant porté beaucoup de fruit, ils ont fait valoir leurs talens ; leur vie a été fertile en bonnes œuvres. Ni le faux brillant des grandeurs mondaines, ni la contagion des mauvais exemples, rien n'a pu ébranler leur constance. Ils ont travaillé efficacement à leur salut en correspondant

à la grace ; et comblés de mérites, ils jouissent à présent d'un bonheur éternel, qui est la juste récompense de leur fidélité. Que l'exemple seul de saint Boniface doit confondre de timides Chrétiens, et de lâches Religieux !

Considérez sérieusement et sans vous flatter, si ayant reçu les mêmes avantages que ces Saints, vous avez mené une vie aussi fructueuse, et si le sang de Jesus-Christ dont nous avons été arrosés comme eux, nous a fait porter beaucoup de fruit. Ne nous excusons point sur la mauvaise qualité des fonds ; nul qui ne soit ingrat. On voit naître par-tout des ronces, mais il faut de l'application, de l'assiduité, du travail.

Mon Dieu ! qu'il est bien vrai que je suis ce sarment qui n'est propre qu'à être jeté au feu ! quelle miséricorde, quelle bonté, que vous m'ayez souffert si long-temps ! que je suis sensiblement touché de votre patience ! Ne vous lassez pas, Seigneur, de m'attendre, et de me donner votre grace, car je me rends sur l'heure même, et rien ne sera plus capable de faire échouer ma conversion, moyennant votre sainte grace.

Aspirations dévotes durant le jour.

Tempus faciendi Domine : dissipaverunt legem tuam. Psal. 118.

Quel temps plus propre, Seigneur, à porter du fruit, et à cesser d'être un arbre stérile, que celui-ci, où vos commandemens sont si mal observés.

Benedictus es Domine : doce me justificationes tuas. Psal. 118.

Soyez à jamais béni, Seigneur, de m'avoir souffert si long-temps. A présent, Seigneur, je ne souhaite que d'être instruit de vos volontés, et je vous demande la grace de les accomplir.

PRATIQUES DE PIÉTE.

1.° On a beau tenir à Jesus-Christ comme au cep par la foi ; on coupe toute branche infructueuse (*a*) ; *Omnem palmitem in me non ferentem fructum tollet eum.* Il faut donner plus que des fleurs et des feuilles, il faut même que les fruits viennent en maturité. On a la foi : mais que sert la foi sans les œuvres ? et voilà ce qu'on appelle les fruits. Avez-vous fait valoir au double les talens reçus ? Avez-vous porté de dignes fruits de pénitence ? vos jours sont-ils pleins ? Vous avez été prévenu de mille bénédictions ; vous avez eu de grands secours ; vous avez reçu de grandes graces : quel fruit de tout cela ? quelle réformation des mœurs ? quel accroissement de ferveur ? quelle dévotion plus tendre ? Souvenez-vous qu'on punit le serviteur qui n'a pas fait valoir et qui n'a pas mis à profit le talent, quoiqu'il le rende en espece. Une vie inutile, infructueuse, est un sujet de condamnation.

2°. Il y a des fruits de plusieurs especes ; et il y a différentes qualités dans ces fruits. Il y en a qui sont toujours verts ; et qui ne mûrissent jamais ; il y en a qui sont âpres, et d'un goût fade ; quelques-uns sont vermoulus, plusieurs même n'ont qu'un beau dehors, qu'une belle apparence. Souvenez-vous que les actions les plus édifiantes se corrompent par un méchant motif. L'orgueil secret est un ver qui gâte la plupart des bonnes œuvres. Les passions sont ingénieuses : elles se déguisent avec art. On prend pour zele ce qui n'est souvent qu'une vivacité d'esprit, qu'une activité de naturel, à laquelle la vanité a toujours beaucoup de part, quoique le prétexte de la gloire de Dieu et du salut des ames semble servir de principal mobile. Il faut que les fruits

(a) *Joan.* 15.

spirituels que nous portons soient de la saison, pour être mûrs ; c'est-à-dire, qu'il faut que les vertus que nous pratiquons soient propres de notre état. Une mere de famille qui voudroit être tout le jour en priere à l'Eglise, déplairoit à Dieu, tandis qu'une Religieuse par son état peut y employer la plus grande partie de la vie. Voyez de quelle nature sont les bonnes œuvres que vous pratiquez, quel en est le motif, et quels en sont les fruits. Vos dévotions ne vous rendent-elles point chagrins ? il y a des gens qui ne sont jamais de plus mauvaise humeur que les jours qu'ils ont demeuré plus long-temps à l'Eglise. Combien de gens ne travaillent que pour le monde ! leur vie est laborieuse, mais infructueuse pour l'éternité : êtes-vous de ce caractere ?

QUINZIEME JOUR.

SAINT ISIDORE LE LABOUREUR.

SAINT ISIDORE, pauvre Laboureur par sa condition, mais par sa sainteté devenu le Patron de Madrid, le Protecteur de toute l'Espagne, vint au monde vers la fin du onzieme siecle. Il naquit à Madrid de parens pauvres, mais craignant Dieu, qui ayant une dévotion singuliere à saint Isidore Archevêque de Seville, voulurent que leur fils portât son nom. L'obscurité de sa famille nous a dérobé la connoissance des circonstances de son enfance : tout ce que nous savons, c'est qu'il fut prévenu presque dès le berceau des plus douces bénédictions du Seigneur, et d'une si tendre piété, que rien ne put jamais donner la moindre atteinte à son innocence.

Instruit bien mieux par l'Esprit-Saint que par les hommes, il eut une si haute et si claire idée

de la sainteté de notre Religion, il en goûta si fort toutes les vanités, il en pratiqua si bien toutes les maximes, que sa vie devint un modele de la perfection Chrétienne pour toutes sortes d'états, et sa piété dans l'état humble de Laboureur, l'admiration de toute la Ville.

Ayant épousé une vertueuse fille nommée Marie, il lui inspira bientôt ses sentimens et sa dévotion; et elle fit de si grands progrès dans la vertu, qu'elle a mérité après sa mort d'être honorée comme une Sainte. Le fils qui fut l'unique fruit de ce mariage se ressentit de la piété de ses parens, qui l'éleverent dans la crainte de Dieu, et lui laisserent de grands exemples de vertu pour tout héritage.

Saint Isidore voyant les pieuses inclinations de sa femme, lui proposa de ne vivre plus que comme frere et sœur; ils s'y engagerent par vœu, et les faveurs du Ciel sur ces deux chastes époux devinrent depuis ce temps-là tous les jours plus abondantes.

Obligé de s'entretenir du travail de ses mains, et de faire subsister sa petite famille, il prit à ferme la Terre d'un Bourgeois de Madrid nommé Jean de Vergas, laquelle il s'obligea de faire valoir à des conditions qui portoient qu'il rendroit tous les fruits de cette Terre à son Maître, moyennant des gages que celui-ci devoit lui payer par an pour son travail. Cet engagement ne lui fit rien ôter du temps qu'il donnoit chaque jour à ses dévotions. Il se levoit de grand matin, et avant que d'aller au travail, il alloit visiter quelques Eglises, et singuliérement celle de Notre-Dame d'Atocha où il entendoit tous les jours la Messe, et faisoit ses prieres avec une nouvelle ferveur.

Bien des gens ne manquerent pas de critiquer sa dévotion. Comme il étoit à gage, on fit entendre à son Maître qu'au lieu d'aller de bon matin au labeur, il alloit visiter les Eglises, que sa

Terre étoit négligée, et qu'il entretenoit un fainéant. Dom Jean de Vergas ayant examiné la vérité du rapport qu'on lui faisoit, trouva que son Fermier alloit tous les jours faire ses prieres dans plusieurs Eglises, et il jugea que sa Terre ne pouvoit pas manquer de souffrir d'une dévotion qui lui déroboit les premieres heures de chaque jour. Etant bien aise de le surprendre, lorsqu'il le crut arrivé aux champs, il s'y rendit fort en colere; mais il fut fort surpris de découvrir, d'aussi loin qu'il le put appercevoir, deux charrues à ses côtés, attelées de bœufs blancs qui labouroient avec lui. L'envie de savoir ce que c'étoit lui fit doubler le pas; mais dès qu'il se fut approché, les deux charrues disparurent. Ce qu'il avoit vu le radoucit; et le désir d'être éclairci croissant, il salue gracieusement le Laboureur; et d'un ton aisé et agréable: Parlez-moi ingénument, Isidore, lui dit-il, d'où étoient ces deux charrues qui labouroient avec vous, et qui ont disparu à mon arrivée? Je ne sache pas, répond le Saint, que j'aye d'autre secours que celui de Dieu, je l'invoque au commencement de mon travail, et je ne le perds guere de vue durant la journée. Dom Jean comprit ce que signifioit sa vision, et quel étoit le mérite de son Fermier; il l'exhorta à ne rien changer dans ses pratiques de dévotion, et reconnut que dans tout le territoire il n'y avoit point de champ mieux cultivé, ni de plus grand rapport que le sien.

Il avoit reçu un don d'oraison très-sublime, et sa priere étoit une continuelle contemplation. Un jour priant Dieu dans l'Eglise de Sainte-Magdelaine, on lui vint dire qu'il allât promptement au secours de sa jument qu'un loup alloit dévorer: il continua tranquillement sa priere; après laquelle, étant sorti de l'Eglise, il trouva la jument qui paissoit dans la prairie, et le loup étendu mort à ses pieds.

Sa dévotion à la sainte Vierge sembloit avoit prévenu l'âge de raison : l'*Ave Maria* étoit sa priere favorite ; il ne parloit de la Mere de Dieu qu'avec enthousiasme, et en des termes qui faisoient assez sentir l'ardeur de son amour.

Sa charité envers les pauvres étoit extrême, et l'on a regardé comme un miracle les aumônes qu'il leur faisoit, et Dieu en a fait même plusieurs pour autoriser et ses libéralités et sa confiance. Ayant un jour distribué aux pauvres tout ce qu'il avoit, il en survint un à qui il ne put se résoudre de refuser l'aumône ; sa femme ayant cherché par-tout avec soin, lui déclara l'impossibilité où ils étoient de l'assister. Vous manquez de confiance, lui dit le Saint ; recherchez avec un peu plus de foi, et vous trouverez de quoi faire l'aumone. L'événement vérifia la prédiction : une miraculeuse abondance se trouva sur l'heure dans la maison ; un grand nombre de pauvres furent reçus ; et cette sainte femme comprit combien la charité rend efficace la confiance.

Ce n'étoit pas seulement en faveur des pauvres que Dieu autorisoit sa charité, sa compassion même pour les animaux a été souvent accompagnée de miracles. Allant un jour pour faire moudre du bled, toute la campagne étant couverte de neige, il apperçut sur un arbre un grand nombre d'oiseaux prêts à mourir de faim ; il en fut touché, et ayant découvert un assez grand espace de terre, il y répandit une grande partie de son bled, en disant avec simplicité, et sa douceur ordinaire : Mangez, petits oiseaux, Dieu en donne abondamment pour tous. Un de ses amis qui l'accompagnoit, se moqua de sa simplicité, et la prit pour bêtise : mais il revint bientôt de son erreur, lorsqu'étant arrivés au moulin, les sacs de saint Isidore se trouverent plus pleins qu'ils n'étoient avant qu'il les eût

répandus ; et le malin censeur devint lui-même le prôneur de cette merveille.

Le bon ordre qu'il avoit mis dans sa petite famille, joint à la grande frugalité dans laquelle il vivoit, l'empêchoit non-seulement de tomber dans la nécessité, mais il lui fournissoit de quoi assister toujours quelques pauvres. Jamais la crainte de manquer ne lui fit user d'épargne, ou de réserve à leur égard; et ayant inspiré à sa femme la même confiance en Dieu, le même amour pour les pauvres, le même détachement à l'égard des biens et des commodités de la vie, il la rendit la compagne de ses bonnes œuvres, et l'imitatrice de ses vertus.

Saint Isidore vivoit dans cette bienheureuse obscurité, inconnu aux Grands du monde, confondu avec tous les pauvres Laboureurs, et regardé comme un homme disgracié de la fortune, lorsque Dieu voulut récompenser l'innocence, la dévotion et la charité de son serviteur, et confondre par les honneurs qu'il lui destinoit après sa mort, tout le faste et l'éclat des grandeurs mondaines.

Etant tombé malade, il prévit le jour heureux où le Seigneur vouloit terminer ses travaux. Il se prépara à cette derniere heure par une nouvelle ferveur; son air toujours riant et serein, sa dévotion plus tendre alors que jamais, sa douceur, sa patience, donnerent un nouvel éclat à sa sainteté. Il reçut les derniers Sacremens avec une piété qui fit l'admiration, et tira les larmes des yeux de ceux qui l'assisterent durant son agonie; enfin embrasé de l'amour de son Dieu, plein de vertus, et comblé de mérites, il mourut le 15 de Mai de l'an 1130, âgé d'environ cinquante-cinq ou soixante ans.

A peine fut-il expiré que Dieu manifesta la gloire de son serviteur par un grand nombre de miracles, qui rendirent son tombeau glorieux et

célebre

célebre par toute l'Espagne ; son corps néanmoins demeura l'espace d'environ quarante ans enterré sans distinction dans le cimetiere de la paroisse de Saint-André de Madrid, jusqu'à ce que le nombre de ceux qui venoient implorer son intercession augmentant tous les jours, Dieu voulut le glorifier, en tirant son corps de l'obscurité de ce tombeau, et le rendant ensuite glorieux partout le Royaume.

Saint Isidore apparut en songe à un pauvre homme qui l'avoit connu, et lui dit de faire en sorte qu'on tirât son corps du cimetiere de Saint-André pour le mettre dans un lieu plus décent dans l'Église. Celui-ci par timidité ou par défiance ayant négligé d'obéir, en fut puni sur le champ par une grieve maladie, dont il ne put être guéri que le jour de la translation du saint corps. Une vertueuse Dame à qui le Saint apparut, fut plus docile; elle avertit le Clergé et le Magistrat. On se rendit en procession au cimetiere, et dès le premier coup qu'on donna pour déterrer le corps, toutes les cloches de l'Eglise de Saint-André sonnerent d'elles-mêmes, et ne cesserent que quand la cérémonie finit. Ce miracle dont toute la Ville fut témoin fut suivi d'un autre aussi éclatant, et qui subsiste encore. Il y avoit quarante ans que ce saint corps étoit enterré dans le cimetiere : cependant il se trouva aussi entier, et aussi frais que s'il eût été encore en vie. Une odeur suave se fit sentir de tous les assistans ; et les sentimens de tendresse et de vénération allerent jusqu'aux larmes. Le corps fut enveloppé dans des étoffes précieuses, renfermé dans un cercueil nouveau, et transporté solemnellement dans l'Eglise de Saint-André, où depuis plus de 580 ans il est aussi palpable, aussi vermeil, aussi entier que le premier jour qu'on découvrit cette précieuse Relique.

Le temps qui s'est écoulé depuis cette trans-

lation n'a été qu'une suite continuelle de miracles opérés par son intercession, ce qui obligea le Pape Paul V, après toutes les informations et formalités ordinaires, de publier la Bulle de sa Béatification l'an 1619, par laquelle il permettoit d'en faire la Fête tous les ans dans les Terres de l'obéissance du Roi d'Espagne. Le zele que le Roi Philippe III avoit eu pour accélerer cette Béatification, fut bientôt récompensé. Le Roi revenant de Lisbonne, tomba si dangereusement malade à *Casarubios del Monte*, que les Médecins désespérerent de sa santé. Tous les remedes devenus inutiles, on eut recours à la puissante intercession du saint Laboureur. Tandis qu'on célébroit la Messe en son honneur dans l'Eglise de Saint-André en présence de tout le Clergé de Madrid et de tout le peuple pour la santé du Roi, un Courrier apporta la nouvelle que ce Prince étoit à l'extrémité, et qu'il avoit perdu toute connoissance. La consternation fut générale; mais la confiance en la protection du Saint modéra les pleurs, sur-tout quand on sut dans la Ville que par ordre des Magistrats on alloit porter la châsse du Saint chez le Prince malade.

Jamais cérémonie ecclésiastique ne fut plus pompeuse, ni plus solemnelle, elle ressembloit plutôt à un triomphe qu'à une procession. On mit la châsse sur un espece de char magnifiquement orné; toute la Noblesse et le Clergé à cheval portant un flambeau; un nombre prodigieux de carrosses suivoient avec plusieurs chœurs de musique, et un peuple infini qui grossissoit continuellement. A une demi-lieue de la maison royale, cette pieuse troupe fut jointe par plus de six mille personnes, soit Ecclésiastiques, soit Religieux ou Laïques; qui y étoient venus processionnellement des villes et villages voisins. Le Prince Infant vint avec toute la Cour recevoir la Relique à l'entrée du Parc, et l'accompagna

jusqu'à la chambre du Roi son pere où toute la Maison Royale étoit. La châsse portée par les quatre premiers Dignitaires de l'Eglise de Madrid, fut posée sur une riche estrade, ou espece de Trône sous le plus magnifique dais. Le Roi qui avoit été délivré miraculeusement de la fievre à l'instant même que la châsse sortit de l'Eglise de Saint-André, se trouva parfaitement guéri dès que la Relique entra dans la chambre. Elle fut rapportée en triomphe à Madrid; plus de six mille personnes à cheval avec des flambeaux en main accompagnant ce trésor au son de l'artillerie et des cloches. Jamais monarque ne reçut tant d'honneur qu'on en rendit au corps de ce saint Laboureur, tant la sainteté est respectable. L'année suivante on mit ce corps dans une plus riche châsse de métal, où il étoit entré plus de seize mille ducats d'or; et toute l'année se passa en solemnités publiques dans la ville de Madrid, avec une magnificence extraordinaire dans les décorations des rues et des Temples. Enfin le Pape Grégoire XV à la sollicitation de Philippe IV et pour satisfaire aux vœux de toute l'Espagne, célebra solemnellement sa Canonisation le 22 de Mars l'an 1622, et l'on ne peut dire quelle fut la joie et la magnificence des peuples dans la célébration de la fête de ce saint Patron de la ville de Madrid et de toute l'Espagne.

La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Confesseurs non Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui nos Beati Isidori Confessoris tui annuâ solemnitate lætificas : concede propitius, ut cujus natalitia colimus, etiam actiones imitemur. Per Dominum nostrum, etc.

O DIEU, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance en la solemnité du bienheureux Isidore votre Confesseur, faites-nous la grace qu'honorant la nouvelle vie qu'il a reçue dans le Ciel, nous imitions celle qu'il a menée sur la terre. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

BEATUS dives, qui inventus est sine macula : et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum ! Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna : qui potuit transgredi, et non est transgressus : facere mala, et non fecit. Ideo stabilita sunt bona illius in Domino : et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

HEUREUX celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie ! Celui qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, aura une gloire éternelle : qui a pu violer le commandement de Dieu, et ne l'a pas violé : qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait; c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Jesus petit-fils de Jesus fils de Sirach, Auteur de l'Ecclésiastique, traduisit ce Livre d'Hébreu en Grec sous le regne de Ptolomée Evergetes. Pour ce qui est de la traduction Latine, on n'en sait, à propre-

ment parler, ni l'Auteur, ni le temps. Il est certain cependant qu'elle est très-ancienne, et faite dès les premiers siecles de l'Eglise, puisqu'elle est citée par les premiers Peres, et elle est telle aujourd'hui qu'elle étoit alors.

RÉFLEXIONS.

C'est un paradoxe; mais il est vrai pourtant que la condition des riches n'est pas la plus heureuse : sans parler des soins, des chagrins, des inquiétudes dévorantes qui sont inséparables des richesses; quels obstacles, et que de dangers pour le salut !

A-t-on un nom, une place, un revenu qui distingue : ce n'est presque jamais en faveur de la piété qu'est la distinction. Une riche succession, un négoce heureux nous tire-t-il de la poussiere : on oublie bientôt sa premiere condition. On peut dire que l'amour-propre fait toujours fortune avec la personne. L'orgueil, la délicatesse, et le plaisir se separent rarement de la prospérité. On diroit que la mollesse, l'indévotion, l'oisiveté sont aujourd'hui des preuves de noblesse, surtout parmi les femmes du monde. L'abus est criant, il est vrai; mais est-il moins autorisé par le grand nombre ! Que le Sage a raison de regarder comme un prodige un homme qui conserve son innocence au milieu de l'éclat et de l'abondance ! désabusons-nous, tout est à craindre quand tout rit.

Tout tente, tout est danger dans une prospérité mondaine. L'autorité masque le crime, la somptuosité l'attire, la flatterie l'apprivoise, l'abondance le nourrit : et dans cette région de plaisirs doit-on attendre un prompt retour à la pénitence ? Il faut qu'un riche pécheur cesse de vivre en riche, pour vivre en pécheur converti, pour vivre en pénitent. Trouve-t-on aujourd'hui beau-

coup de pareilles conversions ? Selon l'esprit de l'Evangile, plus un Chrétien est riche, plus il doit être pénitent : c'est-à-dire, plus il est dans l'abondance et dans les délices, plus doit-il se retrancher les douceurs de la vie. Le pauvre n'a pas tant de sacrifices à faire : l'homme riche ne sauroit être Disciple de Jesus-Christ à une autre condition. Cette morale est-elle du goût de bien des gens ? mais est-elle moins la morale de Jesus-Christ pour être moins goûtée ? Toutes ces grandes maximes de renoncement, de dépouillement, de crucifiement, si nécessaires au salut, ne sont-elles que pour les pauvres déjà si dépouillés par leur état de ces précieuses superfluités ? Mais les riches à qui s'adressent ces oracles, les reconnoissent-ils pour un article de foi, tandis qu'ils ne mettent point de bornes à leur cupidité ; tandis qu'ils ne trouvent jamais assez de délicatesse dans leurs repas, assez de magnificence dans leurs ameublemens, assez de faste dans leur train, assez de somptuosité dans leur luxe ? On diroit que la mollesse, l'oisiveté, la bonne chere, l'irréligion, la licence doivent croître à proportion des biens ; du moins est-il vrai qu'elles n'ont pas ordinairement d'autre mesure, ni d'autre regle : *Væ qui opulenti estis in Sion, et confiditis in monte Samariæ.* Malheur à vous qui vivez en Sion dans l'abondance de toutes choses, et qui mettez votre confiance en la montagne de Samarie. Une vie délicieuse ne fut jamais une vie chrétienne. Les plaisirs de ce monde font en partie le caractere des réprouvés : *Væ vobis divitibus* (a). Malheur à vous riches, dit le Sauveur, car vous avez votre satisfaction. Chose étrange ! nulle condition dans le monde où il y ait plus de danger pour le salut, plus de violentes tentations, plus d'obstacles : précipices de tous côtés, nouvelles difficultés à tous les pas, et

(a) *Luc.* 12.

presque à tous les pas quelque chute ; et cependant nulle condition dans la vie ou l'on soit plus tranquille, nulle qui soit plus enviée, jusques à être obligé de dire aujourd'hui plus que jamais : *Heureux celui qui n'a point couru après l'or, et qui n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors : qui est celui-là, et nous le louerons, c'est un prodige.* Cela prouve-t-il qu'on a la foi, et qu'il y aura beaucoup de riches sauvés ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris. Et vos similes hominibus expectantibus dominum suum quando revertatur à nuptiis ! ut cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi, quos cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes : amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati : quia quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : ayez la ceinture serrée sur les reins ; ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le Maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à sa ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir ; que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or, songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

Quels sont les fruits que Dieu attend de nous.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que par les fruits que Dieu demande de nous, on n'entend pas certaines pratiques de dévotion seches et stériles, ni certains dehors de vertu qui ne servent le plus souvent qu'à amuser les personnes imparfaites, et à les entretenir dans une vie tiede, dans laquelle, à la faveur de ces prétendues montres de piété, elles vivent dans de grossieres imperfections, et meurent souvent dans l'impénitence. Les vertus apparentes de ces sortes de gens sont tout au plus des feuilles, c'est-à-dire, de beaux dehors qui imposent aux yeux des hommes, et qui trompent encore plus ceux-mêmes qui en sont les acteurs. Qu'il est aisé de s'y méprendre! quand on n'a qu'une dévotion superficielle, on prend pour vertu ce qui n'est que l'effet d'une passion déguisée, ou tout au plus du naturel ou de l'éducation.

Par ces sortes de fruits que saint Jean appeloit de dignes fruits de pénitence, et que saint Paul appelle des fruits du Saint-Esprit, on entend les effets d'un amour réel et sincere pour Dieu, et d'une charité parfaite envers le prochain : on entend ces fruits que produit la solide piété, c'est-à-dire, une horreur extrême des moindres péchés, une faim insatiable de la justice, une mortification généreuse et constante, une humilité de cœur très-sincere, une grande ponctualité à tous les devoirs de son état; on entend une véritable aversion de tout ce que Jesus-Christ a haï, une estime singuliere de tout ce que Jesus-Christ a aimé; on entend la victoire de ses passions, la réfor-

mation de ses mœurs ; on entend une vie constamment chrétienne : voilà quel est le sens de ces paroles : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ :* Produisez de dignes fruits de penitence ; c'est-à-dire, montrez par vos bonnes œuvres et par toute votre conduite que vous êtes véritablement convertis.

Considérez maintenant si vous avez porté jusqu'ici beaucoup de ces sortes de fruits. Les jours, les années s'écoulent rapidement, plusieurs sont déjà à la vue du tombeau ; combien qui ne finiront point cette année, et quelle provision a-t-on fait pour l'éternité ? a-t-on fait valoir ses talens ? Le souverain Juge est à la veille d'instruire le procès : l'on dort, et l'on se divertit, et l'on pense à toute autre chose. Mon Dieu, que d'arbres prêts à être coupés et à être jetés au feu !

SECOND POINT.

Considérez avec quelle bonté, avec quel soin Dieu nous a cultivés. Il y a plus de trois ans, il y en a peut-être plus de dix que Dieu travaille à nous rendre fertiles en bonnes œuvres. Beaucoup moins de graces auroient déjà fait de grands Saints ; et toutes ces graces ensemble n'ont peut-être pas encore fait un véritable Religieux, ni même un vrai Fidelle. Ce n'est pas la faute de la terre où je suis, elle est sainte, elle porte au centuple ; et combien trouverois-je de gens parmi ceux-mêmes avec lesquels je vis, qui avec beaucoup moins de secours portent beaucoup de fruits.

Quel avantage ai-je tiré de tant de Messes, de tant de confessions, d'un si grand nombre de communions ? une seule est capable de convertir le plus grand pécheur, d'élever une ame à une perfection sublime. Hé, Seigneur ! j'ai peut-être communié plus de deux cents fois ; j'ai offert le

divin Sacrifice plus de mille, et je ne me suis pas encore corrigé d'un seul défaut. Après tant de pieuses lectures, après tant de sérieuses réflexions, après tant de pratiques de piété, après tant de bons exemples, en suis-je devenu plus humble, plus charitable, moins âpre à mes propres intérêts, plus exact, plus régulier, plus mortifié ? en suis-je devenu plus religieux, plus Chrétien ?

Que sont devenus tant de beaux sentimens que j'ai eus autrefois ? j'avois fait de si beaux projets de conversion ; j'étois si détrompé, si dégoûté des vanités du monde. Qu'est devenue cette piété tendre, cette délicatesse de conscience si exquise? Où est cette ferveur des premieres années de ma conversion ? Je goûtois Dieu ; le moindre péché me faisoit horreur ; j'étois sensiblement touché des vérités terribles de notre Religion : à présent rien ne me touche ; sont-elles aujourd'hui moins vérités ? et ces vérités sont-elles moins terribles ? le péché est-il devenu un moindre mal ? et ce Dieu qui nous comble chaque jour de nouveaux bienfaits, mérite-t-il moins d'être servi ? en est-il devenu moins aimable ? O Dieu ! quel compte terrible ai-je à rendre de tant de graces dont j'ai abusé, de tant de temps que j'ai perdu, de tant de talens que j'ai rendus inutiles !

Ces réflexions alarment ; mais quel en sera le fruit ? On impose au public, on s'impose à soi-même par l'éclat de quelques bonnes œuvres passageres, par une ostentation de piété, par quelque légere réforme dont nous nous parons, et à quoi nous nous bornons, confondant les inspirations et les graces de conversion avec la conversion même. Et voilà à quoi se réduit tout le zele que nous nous flattons d'avoir pour notre salut.

Daignez, Seigneur, éclairer par votre grace mon esprit, et toucher si vivement mon cœur à la vue de la stérilité de ma vie, que je commence

à être un arbre moins inutile, et à porter des fruits propres à vous être présentés. Faites par votre grace que les résolutions que je fais aujourd'hui de vous aimer et de vous servir, soient efficaces, et que je n'occupe plus inutilement une place que j'ai si mal remplie jusqu'ici.

Aspirations dévotes durant le jour.

Adhæsit pavimento anima mea : vivifica me secundùm verbum tuum. Psal. 118.

Je suis accablé, Seigneur, du poids de mes miseres ; fortifiez-moi selon vos promesses.

Concupivit anima mea desiderare justificationes tuas in omni tempore. Psal. 118.

Oui, mon Dieu, mon ame ne pense plus qu'à réparer ses négligences passées par une exacte observation de votre Loi le reste de mes jours.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° DIEU ne demande pas de nous des fruits étrangers ; il n'y a que ceux qui naissent dans notre fonds, pour ainsi dire, qui soient de son goût. Il ne faut point sortir de sa condition, ni de son état ; il ne faut pas chercher un autre emploi que celui que la Providence nous a donné ; il ne faut pas attendre un âge plus mûr, ni une situation plus tranquille : à chaque jour et à chaque heure on peut présenter à Dieu quelque nouveau fruit ; tantôt c'est un acte de charité qu'on exerce, tantôt c'en sera un de mortification ou d'humilité ; ici c'est une victoire sur une passion, là c'est un sacrifice de l'amour-propre : peu d'heures où l'on ne puisse pratiquer quelque acte de vertu ; et combien dans une heure d'actes de patience. Bon Dieu, qu'on deviendroit aisément riche en biens spirituels, si l'on savoit profiter de tout ! Ne négligez rien, et rendez vous familiere

cette pratique ; passez peu d'heures sans offrir à Dieu quelque fruit, ne fût-ce qu'un acte d'amour de Dieu, qu'on peut et qu'on doit faire plusieurs fois dans chaque heure. C'est le moyen de rendre votre vie fructueuse et vos jours pleins.

2.° Voyez quelle est votre passion dominante; elle vous fournira plus d'occasions que toute autre de faire des actes de vertu : prévoyez ses sollicitations, prévenez ses saillies, et mettez tout à profit. N'avez-vous point quelque jalousie, quelque antipathie, quelque aversion? rien n'est plus propre pour faire mourir ces sortes de fruits spirituels. Dieu en fait grand cas ; n'en négligez point la culture ; ne lisez point de livres de piété sans en tirer quelque fruit; et pour cela déterminez-le en finissant votre lecture. Profitez des bons exemples et des mauvais : une personne zélée pour sa perfection a cent industries pour mettre tout à profit. Prenez garde que les instructions qu'on vous fait, et les leçons qu'on vous donne ne soient infructueuses. Ayez la consolation et l'avantage de ne faire jamais ni confession ni communion sans quelque fruit.

SEIZIEME JOUR.

SAINT UBALD, EVÊQUE.

SAINT UBALD naquit à Eugubio, ville de l'Ombrie en Italie, vers l'an 1084, d'une des plus nobles familles de tout le Pays, et des plus distinguées. Ayant perdu son pere presque dès le berceau, il fut mis sous la tutelle d'un oncle nommé Ubald comme lui, qui avoit été son parrain, et qui se distinguoit encore plus par sa piété que par sa noblesse. Après lui avoir donné lui-même les premieres leçons d'une éducation

chrétienne, reconnoissant dans le jeune Ubald d'excellentes dispositions pour la vertu, et un génie très-propre à exceller dans les Belles-Lettres, il le mit en pension chez le Prieur de l'Eglise de Saint-Marien et de saint-Jacques, pour être élevé parmi les jeunes Clercs. Il y fit de grands progrès dans les sciences humaines et divines; mais on peut dire qu'il avança encore plus dans celles du salut.

Son innocence eut de rudes combats à soutenir au milieu d'une corruption des mœurs presque générale. Lassé enfin et rebuté de la vie licencieuse que l'on toléroit dans les jeunes Clercs de sa compagnie, il quitta la Communauté de l'Eglise de Saint-Marien, et entra dans celle de Saint-Second, qui étoit beaucoup plus réglée, il y acheva ses études. Devenu plus savant, il devint aussi tous les jours plus dévot. Son dévouement tendre et affectueux pour la Mere de Dieu lui inspira un si grand amour pour la pureté, que quoique fort jeune, et héritier d'une riche succession, il résolut de renoncer à toutes les vanités, et fit vœu de chasteté perpétuelle.

Une vertu si peu ordinaire dans un jeune homme de qualité, riche, bien fait, et qui avoit beaucoup d'esprit, dans une Ville où les bons sujets étoient si rares, obligea son Evêque saint Grammairien de l'attirer auprès de lui, et sachant qu'il avoit embrassé le célibat, il le fit Prieur du Chapitre de sa Cathédrale, qui étoit l'Eglise de Saint-Marien, où il avoit passé ses premieres années.

Ce Chapitre à la tête duquel Ubald se vit dans un âge si peu avancé, vivoit dans la licence et le désordre depuis plusieurs années. Il n'y avoit aucune régularité; le Service divin y étoit abandonné, et l'Office Ecclésiastique de cette Cathédrale ne consistoit presque plus qu'au son des cloches. Le Cloître des Chanoines étoit ouvert à

tout le monde indifféremment ; la débauche s'y faisoit nuit et jour, et peu de ces Ecclésiastiques qui ne menât une vie scandaleuse. Une situation si déplorable fit gémir notre Saint ; il en versa des torrens de larmes devant Dieu, et ajoutant à ses prieres les jeûnes et les autres macérations du corps, il ne cessoit jour et nuit de demander à Dieu la conversion de ses Confreres.

Le mal étoit grand, et la cure étoit difficile. L'innocence et la piété du jeune Prieur, l'avoient d'abord fait regarder comme un censeur incommode et comme un odieux réformateur ; sa modestie, ses honnêtetés, son silence même aigrissoient les esprits bien loin de les gagner. Sa vie étoit un reproche trop vif de la leur pour le pouvoir voir tranquillement à leur tête. Leur premier dessein avoit été de l'obliger par les chagrins à quitter sa place ; sa patience, sa douceur et sa politesse les avoient rendus plus traitables, il n'y avoit que ses exemples qui le désespérassent, aussi ne le voyoient-ils jamais sans dépit.

Saint Ubald connoissant la nature du mal et le caractere des malades, se contentoit de remplir ses devoirs, et de ne leur faire des leçons que par ses exemples. Il commença par gagner trois de ces Chanoines qui étoient des moins vicieux ; il leur persuada de se joindre à lui, et de vivre ensemble de telle sorte qu'ils n'eussent qu'une retraite, qu'une table, qu'un dortoir, et un chœur en commun. Cette vie exemplaire édifia toute la Ville, et fit comme revivre le premier esprit de ferveur dans le Clergé. Cependant notre Saint ayant entendu parler avec éloge d'une nouvelle Communauté de Clercs sous le nom de Chanoines Réguliers, établie par un grand serviteur de Dieu nommé Pierre de Honestis, dans l'Eglise de Sainte-Marie du Port au territoire de Ravenne, il s'y en alla, et demeura parmi eux l'espace de trois mois, pour prendre l'esprit de régularité, et

observer leur discipline. Cet Institut lui plut, il en porta les Réglemens à Eugubio, et ils furent si au gré des Chanoines de sa petite société, qu'ils résolurent tous de les suivre. Dieu bénit leur persévérance et le zele de notre Saint; tout le Chapitre se convertit, embrassa le nouvel Institut, et devint en peu de temps une des plus édifiantes sociétés de Chanoines Réguliers qu'il y eût dans l'Eglise.

Un incendie qui embrasa quelque temps après la plus grande partie de la Ville, ayant consumé sa maison canoniale avec le cloître, saint Ubald crut que Dieu lui offroit cette occasion pour se décharger de son Prieuré, et pour satisfaire le désir qu'il avoit depuis long-temps de se retirer dans la solitude. Ne voulant rien faire sans conseil, il alla trouver le bienheureux Pierre de Rimini, Prieur du désert de Font-Avelle, pour lui communiquer son dessein. Le serviteur de Dieu l'en dissuada, lui déclarant que c'étoit une tentation, et un piege que le démon lui tendoit pour détruire son nouvel Institut, et ruiner sa réforme. Il lui conseilla de retourner incessamment à son Eglise, l'exhorta de la rebâtir, et de rétablir son Chapitre. Saint Ubald obéit, et Dieu benit si bien sa soumission et ses travaux, qu'on vit en peu de temps un des plus saints, et des plus florissans Chapitres d'Italie.

Mais la réputation de notre Saint étoit trop universelle pour le laisser long-temps en repos. L'Evêque de Perouse étant mort, le peuple et le Clergé nommerent d'une commune voix saint Ubald pour remplir la place vacante. Notre Saint en ayant eu avis, sortit secrétement de la Ville, et s'alla cacher dans un lieu fort retiré. Les Députés de Perouse s'en étant retournés, S. Ubald qui avoit une répugnance extrême pour les dignités Ecclésiastiques, partit pour Rome, alla se jeter aux pieds du Pape Honorius II, et le

supplia de n'avoir point d'égard au choix qu'avoit fait de lui l'Eglise de Perouse. Il versa tant de larmes, il fit jouer tant de machines, il dit tant de raisons pour être dispensé de l'Episcopat, que le Pape se laissa fléchir, et rendit nulle l'élection de ceux de Perouse.

Mais son humilité ne triompha pas long-temps. Etienne Evêque d'Eugubio étant mort deux ans après, et le Clergé de la Ville ne s'accordant point dans le choix d'un nouvel Evêque, il fut contraint en qualité de Prieur, ou Doyen du Chapitre de la Cathédrale, de faire un second voyage à Rome pour prier le Pape de terminer ces contestations. Le Pape qui s'étoit toujours su mauvais gré d'avoir acquiescé à sa répugnance, le nomma Evêque d'Eugubio; il eut beau employer les raisons, les prieres, les larmes, il fallut se soumettre à une nomination à laquelle tout le Clergé et le peuple avoient si fort applaudi. Il fut sacré par le Pape même l'an 1129. On reconnut le choix de Dieu dans cette ordination; et le nouveau Prélat le justifia bientôt par ses grands exemples de piété, et par les fruits merveilleux de son zele.

Persuadé que la vertu du simple Prieur ne suffisoit pas à un Evêque, il redoubla sa ferveur, sa dévotion et ses austérités. Quelque sobre qu'il fût, il rendit sa table encore plus frugale, raffina, pour ainsi dire, sur sa modestie, son abstinence, et sur sa pauvreté. Il faut, disoit-il, qu'un Evêque se rende plus respectable par sa piété que par son train et par ses équipages. S'il a des revenus plus qu'un Chanoine, ajoutoit-il, c'est plus pour nourrir des pauvres que des valets. Il étoit dans une mortification continuelle à l'égard de tous ses sens, et dans un détachement général de toutes choses. Infatigable dans les travaux de la pénitence et dans ceux de son ministere, il veilloit sans cesse sur le troupeau qui

lui avoit été confié, dont il avoit toute la confiance. Sa douceur, son affabilité, sa patience lui gagnoient tous les cœurs. Ayant un jour représenté à un Maçon qu'il avoit tort d'élever une muraille dans le sol d'autrui, ce brutal, par un excès de fureur, le jeta dans du mortier de chaux éteinte. Le Saint Evêque s'étant relevé, se retira dans sa maison épiscopale sans dire mot. Le peuple ne fut pas si modéré, et demanda qu'on punît un outrage si insolent. Le saint Prélat craignant pour le coupable, le retira chez lui. Le Maçon touché d'un vif repentir s'offrit à expier sa faute par la mort même, mais il en fut quitte par un baiser de paix.

Ayant entrepris d'appaiser une sédition populaire, il se jeta à travers les épées nues. Le danger du saint Pasteur fit tomber les armes des mains des deux partis, et la réconciliation fut l'effet de sa seule présence. Jamais homme n'eut plus d'autorité sur les esprits et sur les cœurs. L'Empereur Fréderic Barberousse ayant réduit les Romains, et saccagé Spolette, venoit pour en faire autant à Eugubio; mais le saint Evêque lui étant venu au-devant, le désarma. Fréderic plein de vénération pour sa vertu, quitta tout le faste qui l'environnoit, se prosterna aux pieds du Saint, et lui ayant demandé sa bénédiction, pardonna à la Ville.

Malgré ses continuelles et douloureuses infirmités, qu'il dissimula toujours par un air riant, doux et tranquille, il ne cessa jamais de faire tous les ans la visite de son Diocese, et de nourrir ses ouailles tous les jours du pain de la parole de Dieu. Comme jamais Pasteur ne fut plus aimé de son peuple, jamais peuple aussi ne fut plus docile à la voix du Pasteur. Le culte divin partout rétabli dans son premier éclat, les abus corrigés, les mœurs réformées, furent les fruits du zele de saint Ubald, qui usé par ses austérités et

par ses travaux, affoibli par ses infirmités, connoissant que le temps de sa mort étoit proche, se fit transporter à l'Eglise de Saint-Laurent, où il demeura comme en retraite jusqu'à l'Ascension pour se préparer à la mort. Il se fit reporter ensuite à l'Evêché, où il continua de donner des instructions tant qu'il eut la liberté de la parole. La veille et le jour de la Pentecôte s'étant trouvé plus mal, chacun vint avec empressement au pied de son lit recevoir sa derniere bénédiction ; on n'entendoit que pleurs et que gémissemens par toute la Ville : enfin la nuit suivante qui étoit celle du 16 de Mai, le saint Prélat alla jouir de la gloire des Bienheureux, pleuré, regretté universellement de tout le Clergé et de tout le peuple. Il mourut l'an 1160, âgé de 76 ans, dont il en avoit passé trente-un dans l'Episcopat.

La nouvelle de sa mort attira en foule autour de son corps tous les peuples voisins ; ses funérailles avoient plus l'air d'un triomphe que d'une pompe funebre. Les grands miracles que Dieu fit par son intercession en présence de ce saint corps, et ceux qui se firent dans la suite à son tombeau, porterent le Pape Célestin III à le canoniser l'an 1192. Quatre ans après on fit la translation de son corps que l'on porta dans l'Eglise Cathédrale de Saint-Marien et de Saint-Jacques sur la montagne hors de la Ville, que l'on a depuis appelée le Mont Saint-Ubald, où l'on a bâti une magnifique Eglise sous son nom, et où la dévotion du peuple est tous les jours plus fervente et plus solemnelle.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

AUXILIUM tuum nobis, Domine, quæsumus, placatus impende; et intercessione Beati Ubaldi Confessoris tui atque Pontificis contra omnes diaboli nequitias dexteram super nos tuæ propitiationis extende. Per Dominum, etc.

ACCORDEZ-NOUS, Seigneur, s'il vous plaît, par votre miséricorde, votre secours; et défendez-nous par votre toute-puissance de la malice du démon, par l'intercession du Bienheureux Ubald votre Confesseur et Pontife; nous vous en supplions. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 44 et 45.

ECCE Sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus: et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam. Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum, confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis: conservavit illi misericordiam suam: et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu Regum: et dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum: et dedit illi Sacerdotium magnum: et beatificavit illum in gloria. Fungi sacerdo-

VOICI ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui dans le temps de la colere de Dieu est devenu la réconciliation des hommes avec lui. Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la Loi du Très-Haut; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son Peuple comme il le lui avoit promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne; il l'a connu, et il l'a béni; il lui a conservé sa miséricorde; il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois, et il lui a donné une couronne de gloire; il a fait avec lui une alliance éternelle; il lui a conféré le grand Sacerdoce, et il l'a

tio, et habere laudem in nomine ipsius : et offerre illi incensum dignum in odorem suavitatis.

comblé de bonheur et de gloire, afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

On ne convient pas du temps auquel le livre de l'Ecclésiastique a été écrit. 1°. *Ceux qui avoient cru que ce Livre étoit l'ouvrage de Salomon, le rapportent au regne de ce Prince.* 2.° *Quelques-uns le placent sous le Pontificat d'Eléazar, et le regne de Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte.* 3.° *Le sentiment commun est que l'Auteur écrivoit au temps d'Onias troisieme, sous le regne d'Antiochus Epiphanes, Roi de Syrie.*

RÉFLEXIONS.

Il lui a conféré le Sacerdoce pour en exercer les fonctions, pour chanter les louanges du Seigneur, pour annoncer en son nom sa gloire à son peuple, et offrir sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable. Voilà ce que Dieu s'est proposé en élevant les hommes à la sublime dignité du Sacerdoce ; il a voulu qu'ils en exerçassent les fonctions, *Fungi Sacerdotio ;* c'est-à-dire, qu'ils offrissent tous les jours en sacrifice l'Agneau sans tache : *Sacrificia ipsius comsumpta sunt igne quotidie* (a) : que leur occupation, que leur office fût de chanter les louanges du Seigneur, et d'annoncer la parole de Dieu à son peuple ; et parce qu'un caractere si sacré, qu'un ministere si saint demandent une vie pure et exemplaire, qui soit en tout temps, et à l'égard de tous la bonne odeur de Jesus-Christ ; Dieu exige d'eux une régularité de mœurs la plus

(a) *Eccles.* 45.

exacte, une piété la plus exquise, une ferveur qui ne se démente jamais; ce sont des personnes sacrées par leur caractere, dévouées au ministere des Autels par état, acquises au Seigneur par un titre particulier, choisies pour être les oracles du Dieu vivant, les interpretes de ses volontés, les dépositaires des mérites et du Sang même de Jesus-Christ, ses favoris, ses Ministres, chargés des prieres du peuple par leur emploi, obligés de servir de lumiere par devoir, destinés à louer jour et nuit le Seigneur par office; leur vie cachée en Jesus-Christ ne doit plus présenter aux yeux du public, selon l'expression de l'Apôtre, que la vie de Jesus-Christ même; leurs jours ne sont plus à eux; celui qui les a pris à son service, se les est tous réservés; toute occupation profane leur est interdite; tous leurs jours sont féries, c'est-à-dire, fête et solemnité; motifs, actions, désirs, délassemens, leur loisir même, tout doit être saint et sacré; respectables aux Anges même par leur caractere, le doivent-ils être moins aux hommes par leur conduite et par leur sainteté?

Quelle désolation, s'écrie le Prophete, et quel malheur, si les prieres du Sanctuaire si dignes de notre vénération tant qu'elles sont à leur place, se trouvoient dispersées par tous les coins des rues, foulées aux pieds, et regardées avec mépris depuis qu'elles ne servent plus à leur destination!

Quel scandale, si ces Ministres du Seigneur qu'on ne devroit trouver qu'entre le vestibule et l'Autel pleurant leurs péchés et ceux du peuple, se trouvoient tous les jours dans des assemblées profanes, assidus aux académies d'oisiveté, l'ame des parties de plaisirs, le nœud de celles de jeu, passant leurs jours dans une scandaleuse mollesse!

Hélas! ne s'en trouve-t-il point de ces merce-

naires, de ces intrus qui font un tort infini à la Religion, et décrient leur ministere ? Ne s'en trouve-t-il point de ces indignes sujets qui n'ont d'autre vocation pour l'état qu'ils ont embrassé, que celle que donne un gros revenu, et qui regardent un Bénéfice comme un supplément de légitime ? O Dieu ! quel compte terrible à rendre au souverain Juge, et de l'usage du revenu et des obligations de son état, et de tous les jours d'une vie passée dans l'oisiveté, quoiqu'il n'y eût pas un moment qui dût être inutile !

Une vie molle et oisive a ses amusemens, peu qui soient innocens ! nul qui ne soit indigne d'un homme d'Eglise ; les oisifs de ce caractere en ont peu qui ne soient criminels. Devenus nécessaires pour les divertissemens d'autrui, la conversation languit, les parties de jeu sont imparfaites s'ils sont absens ; les visites, les promenades, les entretiens, les spectacles absorbent tout leur loisir ; quelques momens, et toujours les plus reculés, échappés à leur plaisirs, sont destinés à réciter précipitamment quelques Pseaumes. Ce seul devoir de Religion si imparfaitement accompli paroît encore un fardeau trop pesant. La sainteté de leur état leur est à charge, et peu s'en faut qu'un gros revenu, avec obligation de prier Dieu, ne leur paroisse un Bénéfice à titre onéreux.

N'est-on séparé du peuple, n'est-on de la famille même de Jesus-Christ, que pour avoir place dans les assemblées mondaines ? Quelle scene plus scandaleuse, plus risible même, que celle qu'on donne au public ! on fait toujours une triste figure quand on fait un personnage qui ne nous convient point : on ne sort jamais de son état sans se rendre risible ; le ridicule n'est-il point encore plus sensible dans un homme d'Eglise ? Mon Dieu ! qui peut rassurer à la mort un homme chargé de devoirs, tous plus essentiels, tous

plus indispensables ; tous plus sacrés, et qui meurt sans s'être peut-être jamais acquitté avec ponctualité d'un seul de ses devoirs ? Seuls à l'abri des miseres du temps, seuls affranchis des travaux et des soins inséparables de toutes les conditions, riches du bien des pauvres, n'a-t-on du loisir que pour être de toutes les assemblées mondaines ? n'a-t-on un caractere sacré que pour être de toutes les parties de plaisirs ? n'a-t-on de revenus que pour avoir un grand train, et un magnifique équipage ? n'est-on homme d'Eglise que pour être plus dans le monde ? Quel compte à rendre devant Dieu !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo ; alii verò unum : unicuique secundùm propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque : similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son Pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussi-tôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres ; pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres ; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens étant

nem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui. Accessit autem, et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus. Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui.

venu, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur : puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

MÉDITATION.

A quel danger on s'expose en menant une vie inutile.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ en quel danger nous nous exposons en menant une vie vide et inutile, et combien il est à craindre que nous n'attirions sur nous les châtimens d'un Dieu justement irrité, et cette terrible sentence de réprobation qui est portée contre l'arbre infructueux.

Il y a plusieurs années que Dieu ne cesse de nous cultiver ; inspirations, graces, secours, instructions, accidens imprévus, lectures, tout tend à nous convertir ; le Seigneur depuis long-temps cherche

cherche des fruits, et il ne trouve que des feuilles, ou des fruits semblables à ceux du terroir de Gomorrhe, qui sous une belle écorce n'ont que de la pourriture ou de l'âpreté. Quel sera donc notre sort ? et à quoi devons-nous nous attendre ? l'arbre stérile est condamné au feu ; un Chrétien vide de bonnes œuvres, sans dévotion, et qui n'a qu'un superficiel dehors de Chrétien, aura-t-il le Ciel en partage !

Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci ei ! Qu'ai-je dû faire à ma vigne, dit-il par son Prophete (*a*), que je n'aie pas fait ? Rappelez tous les secours que je vous ai donnés, toutes les graces que je vous ai faites. Après tant de soins n'avois-je pas sujet d'attendre que cette vigne porteroit de bons fruits ? et cependant elle n'a porté jusqu'ici que quelques méchans raisins sauvages.

Nunc ergo habitatores Jerusalem, et viri Juda, judicate inter me et vineam meam. Jugez vous-mêmes, hommes ingrats, si j'ai raison de me plaindre de vous ; j'ai fait pour vous plus que vous n'eussiez pu espérer, plus en quelque maniere que vous n'en pouvez croire, plus que vous n'en eussiez osé souhaiter : vous convenez vous-mêmes de mes bienfaits ; mais m'en avez-vous servi avec plus de fidélité, m'en avez-vous aimé davantage ?

N'avons-nous point sujet de craindre le juste châtiment dont il menace la vigne stérile ? *Auferam sepem ejus, et erit in direptionem.* J'arracherai la haie dont je l'avois entourée, et je la laisserai en proie à tous les passans ; elle sera foulée, et deviendra un chemin public ; on ne la cultivera plus ; il n'y croîtra plus que des ronces et des épines, et pour comble de malheurs, je ne ferai plus pleuvoir sur une terre si ingrate, sur une vigne qui ne porte point de fruits. Il est aisé d'entendre ce que ces expressions signifient. On avoit fait les plus belles résolutions à ces Fêtes de Pâ-

(a) *Isai. 5.*

ques, on avoit vu le danger de ces assemblées mondaines, de ces parties de plaisirs, de ces académies de jeu, de ces conversations, de ces habitudes, le nouveau plan de vie avoit été le fruit de la douleur, on avoit conclu à la réforme; peu de jours après Pâques tout a échoué : et ce Dieu si justement irrité continuera-t-il ses soins? répandra-t-il toujours ses faveurs avec profusion? laissera-t-il cette haie que vous vous efforcez vous-mêmes d'arracher? Vous comblera-t-il toujours de nouveaux bienfaits, de nouvelles graces?

SECOND POINT.

Considérez quel malheur pour une ame que Dieu punit par cette juste, mais effrayante soustraction. Cette haie étant ôtée, c'est-à-dire, ce recueillement intérieur étant perdu, cette crainte salutaire des jugemens de Dieu étant affoiblie, ces talens ne produisant plus rien, ces rechutes étant réitérées, l'ame se répandra indifféremment sur toutes sortes d'objets, et sera comme en proie à toutes les passions; mille soins tumultueux occuperont tout l'esprit; Dieu ne se fera plus entendre que foiblement au fond du cœur; les avertissemens salutaires d'un Directeur sage et zélé ne feront presque plus d'impression; on n'aura plus que du dégoût pour la vertu, le joug du Seigneur deviendra trop pesant, la source des graces semblera tarie, et que deviendra une ame en si pitoyable état?

On se flatte sur ce qu'on ne vit pas dans le dernier déréglement; mais souvenons-nous que le serviteur lâche et paresseux n'est pas condamné pour avoir perdu le talent, mais pour ne l'avoir pas fait profiter. On espere de se relever aux premieres Fêtes. Hélas! qu'il est à craindre que, si la confession de Pâques a été sans fruit, celle qu'on fera à la Pentecôte ne soit pas plus fruc-

tueuse ; cependant le temps s'enfuit, et nous touchons peut-être déjà au terme fatal de la vie : *Jam enim securis ad radicem posita est* (a). Voici peut-être la derniere sollicitation de la grace ; voici peut-être la derniere fois que Dieu nous avertira, que Dieu nous touchera, que Dieu nous pressera de sortir de cet état stérile et infructueux ; après quoi n'avons-nous point à craindre qu'il ne prononce contre nous le même arrêt que le Pere de famille prononça contre le figuier stérile : *Succidite illam : ut quid terram occupat* (b)? Qu'on coupe au plutôt ce mauvais arbre, et qu'on le jette au feu ; à quoi bon souffrir plus long-temps qu'il occupe la place d'un autre qui porteroit des fruits exquis et qui feroit honneur à la culture ?

Chose étrange ! nous faisons toutes ces réflexions, plusieurs même de ceux qui les font seront frappés de ces vérités ; nul qui ne convienne du danger qu'il y a de moner une vie inutile pour le Ciel ; et combien y en aura-t-il à qui toutes ces réflexions seront inutiles !

Ne permettez pas, Seigneur, que je sois de ce nombre infructueux : jusqu'ici j'ai rendu inefficaces toutes vos graces, et inutiles tous vos soins ; ne vous lassez pas, Dieu de miséricorde ; continuez, je vous en supplie, continuez de cultiver cette ame par votre grace, et j'espere que désormais elle portera des fruits.

Aspirations dévotes durant le jour.

Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi. Matth. 18.

Donnez-moi encore du temps, Seigneur, vous payerez tout.

Domine Deus, ostende hodie quia tu es Deus Israël, et ego servus tuus. 3. Reg. 18.

(a) *Matth.* 3.
(b) *Luc.* 13.

Mon Seigneur et mon Dieu, faites voir en ce jour que vous êtes mon bon Maître, et que je commence d'être votre fidelle serviteur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Si vous avez compris le danger où l'on s'expose quand on mene une vie molle, oisive, inutile, il vous sera aisé d'éviter ce danger par l'horreur que vous concevrez de cet état; mais prenez garde que tout ne se réduise à de vains projets et d'inutiles désirs qui tuent le paresseux; faites que le fruit de toutes vos méditations soit toujours pratique, c'est-à-dire, qu'il se réduise toujours à la réformation de vos mœurs, à régler votre conduite, à la pratique de la vertu. Votre vie a été inutile jusqu'ici, du moins il y a de grands vides dans votre vie; faites que désormais tous vos jours soient, comme parle l'Ecriture, des jours pleins. Commencez par celui-ci, faites aujourd'hui toutes les bonnes œuvres qui conviennent à votre état; faites une visite aux pauvres malades dans l'hôpital, consolez-les par vos paroles, assistez-les par vos secours. Si vous ne pouvez pas visiter les pauvres dans les hôpitaux, visitez-en quelques-uns de ceux de votre Paroisse. Il y a des familles honteuses qui manquent de tout, et à qui une partie de votre superflu rendroit l'abondance et la vie; faites-leur libéralement des aumônes; employez aujourd'hui en charités ce que vous auriez dépensé à un repas trop somptueux dont vous vous priverez, à une parure peu nécessaire dont vous ferez un sacrifice, à un nouveau meuble dont vous vous passerez. Goûtez cette pratique.

2.° Fuyez ces sociétés de gens oisifs, et ces assemblées où l'oisiveté regne; ayez toujours de quoi vous occuper : une Dame Chrétienne doit toujours avoir quelque ouvrage qui l'occupe :

qu'au travail succede la priere ou la lecture d'un livre de piété ; rendez fructueux jusqu'à votre loisir, par de pieux entretiens qui nourrissent la vertu et qui édifient ; accoutumez-vous à élever de temps en temps votre cœur à Dieu par de courts, mais fervens actes d'amour, ou par de courtes oraisons jaculatoires ; c'est une pratique de piété bien utile de réciter l'*Ave Maria* toutes les fois qu'on entend sonner les heures ; une vie si chrétienne ne sera jamais inutile ; ce sont-là de ces petites industries spirituelles avec quoi on s'enrichit.

DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINT PACOME, ABBÉ.

SAINT PACOME, si célebre dans tout le monde Chrétien, et qu'on peut regarder comme le véritable Instituteur de la vie Religieuse et Cénobitique, c'est-à-dire, de ceux qui sous la même Regle vivent en commun dans un Monastere, sous un Supérieur, vint au monde vers l'an 278 dans la Haute Thébaïde. Etant encore enfant, il fut mené un jour par ses Parens, qui étoient Païens, dans un Temple des Idoles. Sa présence rendit muet le démon, qui déclara qu'il ne diroit mot tant que cet enfant seroit présent. Cet événement fit croire que Pacome seroit un jour l'ennemi des dieux, et l'on n'en douta plus, quand on lui vit vomir le vin qui avoit été offert aux Idoles. Cela n'empêcha pas que ses parens ne prissent soin de son éducation ; ils le firent instruire dans la science des Anciens, et eurent soin qu'il apprît en perfection la langue Egyptienne.

Pacome étoit à peine sorti de ces exercices, qu'il fut enrôlé de force avec quelques autres

jeunes gens pour servir dans l'armée de Constantin contre le tyran Achillée. On les embarqua sur le Nil ; ils débarquerent le soir dans une Ville presque toute Chrétienne. Les bontés extraordinaires que leur témoignerent les habitans, leur douceur, leur charité, leur humilité, leurs empressemens charmerent Pacome. Il s'informa de son Hôte qu'est-ce qui leur inspiroit tant de charité pour des étrangers : on lui répondit que c'étoit la Religion Chrétienne dont on faisoit profession dans cette Ville. Il demanda en quoi consistoit cette Religion, quels en étoient les dogmes, et quelle en étoit la morale. Ce qu'on lui en apprit lui inspira un si grand désir d'être Chrétien, qu'il résolut dès-lors que dès qu'il auroit son congé, il demanderoit le Baptême.

La guerre d'Egypte finie, Pacome eut son congé, et il exécuta son dessein : il vint se présenter à l'Eglise du Bourg de Chenobosque où il se fit Cathécumene. Comme il avoit l'esprit excellent et les mœurs pures, il fut bientôt instruit, et peu de jours après baptisé. Il ne fut pas plutôt Chrétien, qu'il résolut de se faire grand Saint, en pratiquant ce qu'il y avoit de plus parfait dans l'Evangile. Comme il étoit en peine de trouver les moyens les plus convenables au dessein qu'il avoit conçu, il apprit qu'un saint Vieillard nommé Palémon servoit Dieu dans le fond du désert : il l'alla trouver, et le pria de le recevoir pour son disciple. Le saint homme lui répondit de sa cellule qu'il louoit sa résolution, mais qu'il lui conseilloit d'aller chercher un autre Maître de la vie solitaire ; que plusieurs comme lui dégoûtés du monde, lui étoient venus faire la même priere, et qu'aucun n'avoit persévéré. Comme Pacome insistoit : Vous ne sauriez, mon fils, répliqua le saint Vieillard, vous accommoder de ma maniere de vivre : je ne mange que du pain et du sel, et je n'use point d'huile : je ne bois point de vin ; je

veille la moitié de la nuit, et je l'emploie à psalmodier, ou à méditer l'Ecriture-Sainte; quelquefois même je passe la nuit entiere sans dormir, l'employant toute à la priere. Ce discours fit trembler Pacome, mais il ne le découragea point. Plein de confiance en Dieu, j'espere, mon Pere, lui dit-il, que le Seigneur qui m'a envoyé à vous, me donnera la force de vous suivre. Le saint Vieillard, charmé de sa foi et de son courage, lui ouvrit la porte de son hermitage, et lui donna l'habit de Solitaire.

Le Disciple atteignit bientôt la perfection du Maître, et il la surpassa. Sa ferveur ne lui fit jamais rien trouver de trop rude : jeûnes, veilles, macérations du corps, travail des mains, fatigues, tout lui fut aisé. Lorsqu'ils disoient l'Office de la nuit, et que le Vieillard voyoit Pacome pressé du sommeil, il le menoit dehors, et lui faisoit porter du sable d'un lieu à un autre pour le réveiller, lui recommandant toujours de ne jamais séparer la priere du travail, ni le recueillement de la priere.

Un jour de Pâques, saint Palémon dit à Pacome d'apprêter à manger pour la solemnité de la Fête. Pacome crut qu'il devoit ajouter un peu d'huile à leur nourriture ordinaire. Saint Palémon s'en étant apperçu : Eh quoi, s'écria-t-il, mon Sauveur Jesus-Christ a été crucifié, et je rechercherois de l'adoucissement dans ma nourriture ! Pacome ne voulut pas être moins mortifié que Palémon.

Un Solitaire d'un désert voisin les étant venu voir, leur demanda s'ils avoient assez de foi pour marcher sur les charbons ardens comme lui. Saint Palémon découvrant un grand fond d'orgueil dans ce Solitaire : Mon frere, lui dit-il, si nous avons la foi, nous aurons beaucoup d'humilité. La fin tragique de ce Solitaire orgueilleux rendit notre Saint encore plus humble, et Dieu lui ayant fait

entendre dans une révélation que la vérité ne pouvoit être que dans l'Eglise Catholique, il eut toute sa vie en horreur les Hérétiques et les Schismatiques, et sur-tout les Marcionites et les Mélétiens.

Il y avoit déjà plusieurs années qu'il demeuroit avec saint Palémon, lorsque s'étant un jour fort éloigné de sa cellule, il se trouva dans un lieu fort désert nommé Tabenne, où s'étant mis en prieres, il entendit une voix qui lui dit : Pacome, fixez ici votre demeure, bâtissez-y un ample Monastere, pour y élever dans la vie Religieuse, selon la Regle que je vous donnerai, tous ceux qui viendront à vous pour apprendre la voie du salut. Aussitôt un Ange lui apparut, et lui donna une table où étoit écrit cette Regle qui y fut observée depuis avec tant de fruit. Saint Pacome ayant raconté à saint Palémon ce qui lui étoit arrivé, ils se retirerent tous deux au désert de Tabenne ; ils n'y bâtirent d'abord qu'une petite cellule, qui fut l'origine du célebre Monastere de Tabenne sur le bord du Nil.

La mort de saint Palémon qui survint peu de temps après, priva saint Pacome d'un grand secours ; il fut consolé par l'arrivée de Jean son frere aîné, qui touché de Dieu vint se joindre à lui, et embrassa le même genre de vie. Ils demeurerent quelques années seuls, travaillant à filer du poil, dont ils faisoient des sacs qu'ils vendoient pour avoir du pain, et de quoi nourrir les pauvres à qui ils donnoient chaque jour ce qui leur restoit du fruit de leur travail. Ils portoient une robe de toile fort grossiere, et ne changeoient d'habit que pour le laver.

Notre Saint ne quitta jamais un rude cilice qui lui descendoit jusqu'aux genoux. Il passa quinze ans sans se coucher. S'il étoit obligé quelquefois de dormir, c'étoit toujours assis sur une pierre, sans s'appuyer même contre la muraille. Il prioit d'ordinaire les mains étendues en croix, et passoit quelquefois les nuits entieres en cette posture.

Il eut beaucoup à souffrir de l'humeur âpre et chagrinante de Jean son frere, qui mourut peu à près; mais il eut encore plus à exercer sa patience dans les tentations humiliantes dont il fut attaqué, et à l'égard des illusions importunes que le démon employa pour surprendre sa bonne foi, ou pour lasser sa patience. Il est étonnant de voir les ruses dont l'ennemi du salut se servit pour le tromper; mais l'humilité du Saint, son assiduité à la priere les rendirent inutiles. Il fut fortifié durant ces rudes combats par un saint Solitaire nommé Apollon, qui l'encouragea fort, l'exhortant de mettre toute sa confiance en Dieu et en la protection de la sainte Vierge, lui promettant une entiere victoire. En effet, avec le secours de la grace, il triompha de tout l'Enfer; sa vertu en reçut un nouvel éclat, et Dieu la manifesta bientôt par le don des miracles. On le voyoit marcher sur les serpens sans en recevoir aucun mal, et on l'a vu souvent passer le Nil porté sur des crocodiles.

Quelque impression qu'eût fait sur l'esprit et le cœur de Pacome la premiere vision, il fallut un nouvel avertissement d'en haut pour le porter à assembler des disciples, et les former dans la vie Religieuse selon la Regle qu'il avoit reçue de l'Ange. Cette Regle étoit fort courte, proportionnée à la foiblesse humaine, pleine de sagesse, et toute propre à porter une ame à la plus haute perfection.

Elle ordonnoit qu'il fût permis à chacun de se nourrir selon ses besoins, et de jeûner selon ses forces; mais aussi que chacun fût obligé de travailler à proportion de ce qu'il mangeroit, voulant que la fainéantise et l'oisiveté fussent bannies du Monastere; que les Freres logeroient trois à trois dans chaque cellule; qu'il n'y auroit qu'une cuisine et un réfectoire; que pour ne se pas voir durant le repas, ils abaisseroient leur capuce; que le silence y seroit inviolablement gardé, et la

modestie des yeux singuliérement observée : que leur habit seroit une tunique de toile de lin ; qu'ils porteroient tous une ceinture et un manteau blanc de poil de chevre ; qu'ils garderoient l'un et l'autre en mangeant et en dormant, mais que quand ils iroient à la sainte Communion, ils n'auroient que la tunique et le capuce : que les Novices ne seroient point admis à la compagnie des Freres qu'après une épreuve de trois ans, durant lesquels toute autre étude que celle de la priere, de l'humilité et de la mortification, leur seroit interdite : que le silence seroit éternel, et qu'une obéissance aveugle au moindre signe du Supérieur, feroit le caractere de distinction de tous les Freres ; que la Communauté seroit partagée en vingt-quatre bandes ou familles différentes, selon le nombre des lettres de l'Alphabet Grec, chaque bande portant le nom d'une de ces lettres, avec un rapport secret aux mœurs et au naturel de ceux qui la composoient. Les plus dociles, par exemple, étoient rangés sous l'*iota* ou l'*i* ; les plus difficiles à gouverner sous le *xi*, dont la figure bizarre, Ξξ composée de plusieurs traits irréguliers, exprime parfaitement le génie de ces imparfaits, et les irrégularités de leur conduite : enfin, que l'on feroit douze fois la priere durant le jour, autant sur le soir, et douze fois durant la nuit ; et sur ce que saint Pacome jugeoit que ce n'étoit pas assez, l'Ange lui dit que la Regle étant plus pour les foibles que pour les parfaits, il falloit avoir plus d'égard à la lâcheté des uns qu'à la ferveur des autres, et n'exiger de ceux-là que ce qu'ils sont obligés de faire, laissant à ceux-ci la liberté de faire au-delà de ce qu'ils sont obligés.

Les premiers qui vinrent se ranger sous sa conduite, furent Psenthessus, Suris et Obris ; ceux-ci furent suivis de tant d'autres, qu'il fallut faire de nouveaux bâtimens, et le nombre des disciples du Saint monta en peu de jours à plusieurs mille.

Les instructions de saint Pacome, ses soins, ses prieres, et sur-tout ses exemples allumerent partout la ferveur : on le voyoit toujours le premier dans tous les exercices de Communauté ; il servoit à table, travailloit au jardin, balayoit la maison, servoit jour et nuit les malades : nulle prérogative, nulle distinction que celle de vivre plus austérement que les autres, et d'être le plus humble de tous.

Jusqu'à ce que ses Religieux fussent élevés aux Ordres sacrés, il faisoit venir des Prêtres des villages voisins aux jours de Fêtes pour célébrer les saints Mysteres dans le Monastere ; et ayant appris qu'il y avoit dans son voisinage des Bergers en grand nombre qui étoient privés de la parole de Dieu et de la participation des Sacremens, il en conféra avec saint Aprion, Evêque de Centyre, dont ils étoient les Diocésains, et leur bâtit une Eglise, où il alloit lui-même faire l'office de Lecteur, et leur expliquer l'Evangile. La seule présence du saint Abbé inspiroit de la dévotion, et son air gracieux, quoique exténué, sa modestie, sa douceur, sa piété convertirent à la Foi plusieurs Païens, et ramenerent à l'Eglise un grand nombre d'Hérétiques.

Ce fut en ce temps-là que saint Athanase, Patriarche d'Alexandrie, visitant les Provinces dépendantes de sa Juridiction, vint voir le célebre Monastere de Tabenne. Saint Pacome alla au-devant de lui avec tous ses Religieux, partagés selon leurs vingt-quatre troupes, qui faisoient autant de chœurs; ils le reçurent au chant des Hymnes et des Pseaumes ; et notre Saint qui n'appréhendoit rien tant que la distinction, sut si bien se cacher, que saint Athanase ne le distingua point de la foule.

La sœur de saint Pacome ayant appris une partie des merveilles de sa vie, vint à son Monastere pour le voir ; mais le serviteur de Dieu lui refusa

cette consolation, lui faisant dire par le Portier, qu'elle devoit être contente de savoir qu'il étoit en vie et en santé; qu'il la prioit de s'en retourner en paix; que si touchée du Seigneur, elle vouloit passer ses jours dans le désert, il feroit bâtir un Monastere, où elle et les autres qui voudroient suivre son exemple, pourroient se retirer. Cette vertueuse fille, touchée jusqu'aux larmes du détachement de son frere, reçut l'offre qu'il lui faisoit comme un ordre du Ciel, et fit résolution de servir Dieu le reste de ses jours dans la solitude. Le Saint lui fit bâtir par ses Religieux un Monastere éloigné du sien, la riviere du Nil entre deux, où en très-peu de temps elle devint la Mere d'un grand nombre de Religieuses, à qui saint Pacome donna un Directeur et une Regle, leur prescrivant une forme de vie presque semblable à celle que gardoient ses Religieux. Lorsqu'une Religieuse étoit morte, les autres préparoient tout ce qui étoit nécessaire pour la sépulture, et la portoient sur le bord du fleuve qui séparoit les deux Monasteres, chantant des Pseaumes selon la coutume de l'Eglise. Alors les Moines passoient avec des rameaux de palmes et d'oliviers, et en chantant la portoient de l'autre côté, et l'enterroient avec beaucoup de cérémonies dans le cimetiere.

Le don de Prophétie, celui des Langues, et le don des miracles dont Dieu favorisa saint Pacome, le rendirent si célebre dans tout l'Orient, et sa haute réputation de sainteté lui attira tant de Disciples, qu'il fallut bâtir plusieurs autres Monasteres, auxquels le Saint donna des Supérieurs particuliers, et qu'il visitoit toutes les années. Le nombre de Moines devint si prodigieux, que tout ce vaste désert se trouva peuplé de Saints, et on en comptoit jusqu'à plus de vingt mille.

Le saint Abbé avoit une attention singuliere à

éloigner de tous ses Monasteres tout esprit de nouveauté. Inutilement les Hérétiques firent tous leurs efforts pour y faire entrer leurs erreurs ; saint Pacome rendit vains tous leurs artifices. L'horreur particuliere qu'il avoit d'Origene et de ses écrits, lui en fit interdire la lecture à tous ses Religieux sous de grieves peines, et ayant trouvé un jour un livre d'Origene, il le jeta dans la riviere, disant qu'il l'auroit jeté dans le feu, s'il n'eût vu que le nom de Dieu y étoit écrit.

Un jeune Gentilhomme nommé Théodore, âgé seulement de quatorze ans, fils unique, et héritier d'une grande succession, se sentit si fort touché de ce qu'il avoit oui raconter de saint Pacome et de ses Disciples, que renonçant à toutes les vaines espérances dont le monde le flattoit, que se dérobant à la tendresse de sa mere, il vint prier le saint Abbé de le recevoir au nombre de ses enfans. Pacome prévoyant que Théodore seroit un jour l'ornement et le Pere de ces Moines, le reçut. La mere eut beau le réclamer, le Novice refusa de la voir, et les réponses qu'il lui fit faire par le Portier du Couvent, la toucherent si fort, que renonçant au monde sur le champ, elle distribua en œuvres pies tous ses biens, et vint se ranger sous la conduite de la sœur de saint Pacome. La joie qu'avoit le Saint de toutes ces prospérités spirituelles fut modérée par une vision qu'il eut sur le sort que devoit avoir son Institut. Il prévit que la ferveur de ses enfans se relâcheroit et que ce funeste relâchement arriveroit par la négligence et la faute des Supérieurs, qui relâchés eux-mêmes et peu intérieurs, ne gouverneroient plus que par raison humaine et par politique; qu'ils laisseroient introduire bien des abus, négligeroient les plus petites observances religieuses, et par leur foiblesse dans le gouvernement, par leur indévotion, et par leurs exemples, perdroient la régularité, et avec elle l'esprit de l'Ordre.

ans, dont il en avoit passé trente-cinq dans son Monastere de Tabenne. Il y fut enterré avec toute la célébrité que méritoit un si grand Saint.

La Messe de ce jour, est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus Domine, Beati Pacomii Abbatis commendet: ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum nostrum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession de saint Pacome, Abbé, nous rende agréables à votre divine Majesté; afin que nous obtenions par ses prieres ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Paul aux Ephésiens. Chap. 5.

FRATRES: Videte quomodò cautè ambuletis: non quasi insipientes, sed ut sapientes: redimentes tempus, quoniam dies mali sunt. Propterea nolite fieri imprudentes: sed intelligentes quæ sit voluntas Dei. Et nolite inebriari vino in quo est luxuria: sed implemini Spiritu Sancto, loquentes vobismetipsis in Psalmis, et Hymnis, et Canticis spiritualibus, cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino, gratias

MES Freres: Prenez garde à marcher avec précaution, non comme des gens sans raison, mais comme des personnes raisonnables, rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais. C'est pourquoi n'agissez point imprudemment, mais comprenez bien la volonté de Dieu. Gardez-vous des excès du vin qui menent à l'impudicité: mais faites en sorte que vous soyez remplis du Saint-Esprit, vous entretenant vous-mêmes de Pseaumes, d'Hymnes

agentes semper pro omnibus, in nomine Domini Jesu Christi, Deo et Patri.

et de Cantiques spirituels; adressant ces Cantiques et ces Pseaumes au Seigneur dans le fond de vos cœurs, rendant sans cesse pour toutes choses des actions de graces à Dieu le Pere au nom de Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Saint Paul écrivit cette Lettre de Rome où il étoit en prison, aux Fidelles d'Ephese, à la conversion desquels il avoit travaillé avec tant de peine et tant de succès. Ce fut l'an de Notre-Seigneur 62. On peut dire que cette Epître renferme en abrégé la vie Chrétienne.

RÉFLEXIONS.

Mes freres, prenez garde à marcher avec précaution; non comme des gens sans raison, mais comme des personnes raisonnables, rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais. Est-ce aux Chrétiens de nos jours que ces paroles s'adressent! et si cet avis de l'Apôtre regarde et intéresse tous les Fidelles, quel cas en font les Chrétiens de nos jours! Tout est plein de pieges, tout est danger pour le salut: nous vivons, pour ainsi dire, en pays ennemi: l'air est contagieux, les exemples sont séduisans; nous devons nous défier de notre propre cœur, et nos passions sont toujours à craindre: une route si difficile, si dangereuse, si fameuse en naufrages et en écueils, demande-t-elle des précautions! et aujourd'hui en prend-on beaucoup! on s'expose, on se livre en riant au danger. Assemblées mondaines, conversations galantes, parties de plaisir à la ville et à la campagne, divertissemens tous plus contagieux; amitiés dangereuses, inclinations empoisonnées, assiduités suspectes, par-tout objets tentans: et quelles précautions, quels préservatifs, quelle crainte! les ennemis du salut sont-ils enchaînés!

les passions sont-elles désarmées? Les ames les plus innocentes craignoient sous le cilice, et dans le désert: on ne craint pas même aujourd'hui dans la fournaise: qui nous enhardit? qui nous rassure? on est bien malade quand on ne sent pas son mal. La délicatesse de conscience, la crainte, accompagnent toujours l'innocence: quand l'esprit est gâté, quand le cœur est corrompu, on ne craint plus rien. Les personnes pieuses, dit-on, ces gens si réservés, si religieux, sont plus susceptibles des impressions que font les objets sur les sens, que les mondains que l'habitude rend moins sensibles: erreur grossiere, raison pitoyable, misérable illusion! Quand on s'est apprivoisé avec le péché, on n'en a plus horreur: on ne distingue plus guere les sentimens criminels, quand l'habitude les rend ordinaires: termes trop significatifs, libertés trop polies, démonstrations de tendresse au-delà de la civilité; tout passe sous le nom de manieres aisées; on ne condamne pas dans tout le monde ces sentimens tendres, parce qu'ils sont naturels; il n'y a que les crimes grossiers qui réveillent: tant de fleurs dans le monde étourdissent; les faux brillans éblouissent, et dès que les passions ne sont plus contraintes, elles achevent d'aveugler. De là vient que les grands libertins, que ces mondains qui vieillissent dans l'iniquité, n'ont presque rien à dire dans le tribunal de la pénitence; peu d'heures dans leurs jours sans péché; et ils ne se reconnoissent coupables que de peu de péchés après plusieurs années. D'où viennent ces connoissances si bornées? quand les lumieres de la foi sont presque éteintes, on n'y voit pas beaucoup avec celles de la raison. Désabusons-nous; la foi s'affoiblit toujours avec la délicatesse de conscience. Mon Dieu, qu'une licence des mœurs muette et tranquille est suivie de troubles accablans, de cruelles frayeurs et de repentirs

bien amers ! on voit, on sent alors avec quelle précaution il falloit marcher au milieu de tant de précipices durant cette vie. Ceux qui auront lu ceci, et qui auront fait toutes ces réflexions, seront-ils plus en garde ? en seront-ils plus avisés ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus turbis : Adhuc modicum lumen in vobis est. Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant : et qui ambulat in tenebris, nescit quò vadat. Dum lucem habetis, credite in lucem, ut filii lucis sitis. Hæc locutus est Jesus : et abiit, et abscondit se ab eis.

En ce temps-là, Jesus dit au peuple : Vous avez encore de la lumiere pour un peu de temps. Marchez tandis que vous avez de la lumiere, de peur que la nuit ne vous surprenne : celui qui marche dans les ténebres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumiere, croyez en la lumiere, afin que vous soyez des enfans de lumiere. C'est ce que dit Jesus : ensuite il se retira, et se déroba d'eux.

MÉDITATION.

Que la perte du temps est irréparable.

PREMIER POINT.

Considérez qu'il n'y a rien de plus précieux que le temps, et rien peut-être dont on appréhende moins la perte. On peut remédier à bien des choses : mais la perte du temps est irréparable ; c'est-à-dire, que quoi qu'on fasse, on ne pourra jamais recouvrer un seul moment perdu.

A des personnes capables de réflexions, et qui

veulent être sauvées, il n'en faudroit pas davantage pour leur faire voir de quelle importance est le bon usage du temps.

Il est certain que tous les momens de notre vie sont comptés : que nous employions bien ou mal ces précieux momens, nous n'en augmenterons pas le nombre ; ce nombre est déterminé, et il décroît à tout moment ; il y a une heure que nous avions plus de temps à vivre, et par conséquent à travailler à notre salut, et nous en aurons encore moins dans un quart d'heure.

Vivons aussi saintement qu'un saint Pacome : ne perdons pas un seul moment du temps qui nous reste ; il est toujours vrai que le temps passé ne reviendra jamais, et que celui que nous n'aurons pas employé pour le salut est perdu sans ressource.

Le bon emploi du temps à venir peut bien nous tirer du danger où nous nous étions précipités par la perte du temps passé ; mais il ne peut pas faire que nous n'ayons fait cette perte, et qu'en perdant tant de beaux jours, nous n'ayons perdu toutes les graces que Dieu avoit attachées au bon usage de ces heures perdues, et tous les mérites que nous pouvions acquérir en les employant comme il faut. O Dieu, quelle perte !

Nous passons le temps : c'est ainsi qu'on appelle le temps que l'on perd à de vains amusemens, à des divertissemens souvent peu chrétiens ; au jeu, à la promenade, à la campagne. Mon Dieu, que ce langage sied mal à un Chrétien ! nous passons le temps ; mais ce temps passé, ce temps misérablement perdu reviendra-t-il ? pourra-t-il être réparé ? Quoi ! le temps de mon enfance est perdu pour toujours ! ces beaux jours, ces années fleuries de ma jeunesse sont éteintes ! De deux ou trois mille jours que j'ai vécu, combien en puis-je compter de pleins, et de bien employés à mon salut ?

Chose étrange ! le temps est si précieux et si court, et cependant nous ne soupirons, pour ainsi dire, qu'à voir passer le temps ; nous ne sommes pas plutôt arrivés à une saison, que nous voudrions être déjà arrivés à l'autre. D'où vient cette inquiétude ? est-ce que l'on vit trop long-temps ? est-ce qu'on s'ennuie de vivre ? non sans doute : personne ne sent plus cette espece d'ennui que ceux qui vivent plus délicieusement, et qui trouvent plus de plaisir à vivre. La grande raison de cette inquiétude involontaire, c'est que le mauvais usage qu'on fait du temps nous inquiete ; la pensée, et peut-être l'inclination naturelle de mieux employer le temps à venir, fait qu'on le désire. C'est à proprement parler cette perte que nous sentons, qui nous rend si inquiets, et qui nous trouble ; il n'y a ni plaisir, ni divertissement qui puisse nous délivrer de cette inquiétude ; elle nous accompagne par-tout où nous perdons le temps ; mais ce qu'il y a de plus désolant, c'est que cette inquiétude ne sauroit nous dédommager de cette perte. Faut-il, Seigneur, que nous soyons si âpres au gain, si esclaves de nos intérêts, et si insensibles cependant à la plus irréparable de toutes les pertes !

SECOND POINT.

Considérez de quel prix ne paroît pas à la mort ce temps qui s'est tout écoulé ! mais de quelle conséquence ne paroît pas alors la perte irréparable que nous avons faite de ce temps ! Ennuyante oisiveté, que tu m'as fait perdre de trésors ! inutiles visites, frivoles et fades entretiens, pitoyables séances de plusieurs heures au jeu, profanes spectacles, ah que vous me coûtez ! O si j'avois une heure de ce temps si mal employé, mon Dieu, quel usage n'en ferois-je pas ! Mais j'ai eu ce temps, je les ai eu ces beaux

jours ; ô si j'eusse connu alors comme je le connois à présent, la valeur de ces précieux momens ! Mais ne l'avois-je pas médité ? n'en connoissois-je pas le prix ? et n'est-ce pas à ma pure malice que je dois la perte que j'en ai faite ? O si au lieu de ces longues matinées consommées dans une sensuelle mollesse, ou à me parer, j'avois employé du moins une demi-heure à méditer les vérités éternelles ! ô si au lieu de cette fainéantise de profession, au lieu de ces assemblées mondaines, où l'ennui, le désagrément, la jalousie, le chagrin, le dépit rongent le cœur sans dire mot, j'avois employé une demi-heure à la lecture d'un livre de piété, à la visite de Jesus-Christ dans le Saint Sacrement, ou à quelque autre bonne œuvre, quels fonds de consolation et de confiance ne trouverois-je point à présent dans ce bon usage que j'aurois fait du temps ? je l'ai perdu ce temps ; la perte est de la derniere conséquence : et je meurs. Ainsi pensera-t-on, ainsi raisonnera-t-on à l'heure de la mort. Prévenons ces stériles et désespérans regrets, tandis que nous sommes en vie.

Un saint Pacome n'a pas plutôt connu les vérités de notre Religion ; il n'a pas plutôt reçu les lumieres de la Foi ; il n'est pas plutôt Chrétien, qu'il va s'ensevelir dans le désert, et qu'il emploie tous les momens de sa vie à l'affaire de son salut, jusqu'à plaindre une ou deux heures de sommeil qui ne le dispensoient pas même du dur exercice de la pénitence : et nous passons toute la vie dans un éternel oubli de Dieu ! on compte par le nombre de nos années les jours perdus, et l'on est tranquille !

Vous avez encore de la lumiere pour un peu de temps, marchez tandis que vous avez de la lumiere. Souvenez-vous qu'il viendra un temps où nous ne pourrons plus profiter du temps, parce qu'il ne sera suivi que de l'éternité : *Et tempus non erit*

amplius. Faisons donc un bon usage du peu de temps qui nous reste, et n'en perdons pas un moment : *Ergo dum tempus habemus, operemur bonum.*

Si lorsqu'on va dans ces assemblées mondaines où regnent la mollesse et l'oisiveté, on pensoit au désir qu'ont inutilement tant de damnés d'avoir quelques momens de ces heures qu'on va perdre dans ces conversations inutiles; si l'on pensoit au regrèt même qu'on aura à la mort, et peut-être durant toute l'éternité, d'avoir perdu des momens si précieux, feroit-on de sang froid et avec plaisir une si grande perte?

Quelle faveur, mon Dieu, quelle grace, si vous donniez quelque jour à cette personne qui est déjà damnée, ou à celle qui meurt à ce moment dans le péché! quel usage feroient-ils de ce temps? Vous me la faites à moi cette grace, vous m'accordez encore ce jour, peut-être même ce mois, cette année : aussi vous promets-je, avec le secours de votre grace, de ne jamais perdre un moment.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quot sunt dies servi tui : quando facies de persequentibus me judicium! Psal. 118.

Seigneur, combien me reste-t-il encore de jours à vivre? et quand est-ce que vous me délivrerez de ces passions qui mettent si fort en danger mon salut?

Anni nostri sicut aranea meditabuntur : omnes dies nostri defecerunt, et in ira tua defecimus. Psal. 89.

Notre vie est comme le fragile travail de l'araignée qu'un souffle de vent détruit; hélas! que sont devenus nos jours; mais que deviendrons-nous, si vous nous jugez dans votre colere?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il n'est personne qui n'ait sujet de regretter le temps perdu, parce qu'il n'en est point qui n'ait perdu beaucoup de temps durant sa vie, et qui puisse réparer la perte qu'il a faite de ce temps : tout ce qu'on peut faire avec le secours de la grace, c'est de faire un bon usage du peu de temps qui nous reste. Pour cela comprenez aujourd'hui le prix et le mérite de ce temps : considérez quelle grace, quelle insigne faveur ce seroit, quel miracle de la miséricorde si Dieu donnoit à une ame damnée une demi-heure de ce temps : hélas ! il ne lui en faudroit pas davantage pour sortir de l'enfer, pour mériter le ciel, pour être sainte. Dieu me la fait cette grace, cette faveur, ce miracle ; ce n'est pas seulement une demi-heure qu'il me donne pour mon salut, c'est ce jour, c'est peut-être encore demain, peut-être encore cette année : assuré cependant que chaque moment peut être le dernier, je perdrai un moment de ce temps ! Voilà de quoi vous devez vous convaincre ; et pratiquez ce qui suit :

2.° En faisant votre priere du matin, considérez de quel prix est le jour que vous commencez, et lequel est peut être le dernier pour vous, comme il le sera certainement pour bien d'autres. 3.° Soyez attentif à l'emploi que vous faites du temps (*a*). Toutes choses ont leur temps : il y a un temps de travailler et un temps de se reposer ; mais et le travail et le repos doivent être utiles ; le délassement d'esprit et de corps doit être méritoire par le motif. 4.° Ne soyez jamais entiérement oisif ; ayez toujours sur vous quelque petit livre de piété, il peut être d'usage en plusieurs rencontres. Ne pouvez-vous rien faire, priez : *Sine intermissione orate* (b). 5.° Il y des occupations

(a) *Eccl.* 3. (b) 1. *Thess.* 5.

qui sont une véritable perte de temps ; les personnes mondaines, les indévots sont souvent peu oisifs : un jeu, un entretien, une lecture, une partie de plaisir occupent ; mais se saura-t-on un jour bon gré d'avoir ainsi employé le temps ?

DIX-HUITIEME JOUR.

SAINT FÉLIX DE CANTALICE, CAPUCIN.

SAINT FÉLIX surnommé de Cantalice, du lieu de sa naissance, vint au monde à Cantalicio, petit village dans le territoire de Citta-Ducale en Ombrie, l'an 1513, de parens pauvres, mais craignant Dieu. Son pere s'appeloit Saint de Caratto, et sa mere Sainte ; soit que ce fût là véritablement leur propre nom, soit que ce nom leur eût été donné à cause de leur exacte probité et de leur piété exemplaire : Félix fils d'un pere et d'une mere surnommés Saints, le devint lui-même presque dès le berceau, par l'innocence qu'il ne perdit jamais, par son ardent amour de Dieu, et par sa tendre dévotion à la sainte Vierge.

Obligé dès son enfance à garder des troupeaux, on le voyoit à genoux au pied d'un chêne sur lequel il avoit gravé l'image de la Croix, dire plusieurs fois le jour son chapelet ; et souvent même y passoit-il une partie de la nuit en prieres.

Dès qu'il se vit assez robuste pour travailler à la terre, il se mit au service des Laboureurs. Ayant entendu lire un jour chez un de ses maîtres la vie des Saints, et singuliérement de ces saints Solitaires, qui ensevelis dans le désert avoient passé leurs jours dans les exercices de la pénitence et de la priere, il conçut un désir ardent de les imiter, et commença dès-lors à s'enquérir s'il ne se trouvoit plus de ces hommes extraordinaires :

naires : on lui dit que sans aller chercher bien loin des hommes morts au monde et crucifiés, il trouveroit dans la nouvelle Congrégation des Peres Capucins tout ce qu'on avoit le plus admiré dans les Solitaires.

Il n'en fallut pas davantage : Félix court au Couvent de Citta-Ducale, et demande d'être reçu. Le Gardien voulant éprouver sa vocation, lui fit un détail affreux de toutes les austérités de la Regle ; et lui montrant un Crucifix tout ensanglanté : Voilà, lui dit-il, le modele qu'un Capucin se propose. Ce spectacle joint aux instructions fit fondre en larmes le Postulant ; il se jette aux pieds du Gardien, et prend le Ciel à témoin qu'il ne vient que pour mener une vie crucifiée. Charmé de sa ferveur, on le reçut pour être Frere Lai ; et on l'envoya faire son noviciat au Couvent d'Acoli. Il avoit vingt-huit ans, et dès le premier jour on comprit à quelle haute sainteté arriveroit bientôt le Novice.

Il n'y avoit encore que vingt ans que Dieu avoit suscité dans son Eglise cette nouvelle Réforme de l'Ordre Séraphique de Saint-François, et elle s'étoit déjà répandue presque par-tout l'Univers, et par-tout elle faisoit revivre ces anciens prodiges d'abnégation, de dénuement, de pénitence, et d'humilité des premiers siecles ; déjà ces zélés Missionnaires puissans en œuvres et en paroles ; déjà ces invariables défenseurs de la foi, ennemis de toute nouveauté, ces Héros de la pauvreté évangélique, en vénération chez tous les peuples, et respectables même aux ennemis de la Religion, édifioient comme ils font encore aujourd'hui tout le monde chrétien par leur ferveur, par leur exacte régularité, et par une piété exemplaire.

Il est aisé de comprendre quels progrès dans la vertu fit notre Saint dans une telle école. Une fièvre assez opiniâtre eût obligé ses supérieurs à

le renvoyer comme incapable de pouvoir jamais soutenir les pénibles travaux de son état, si les preuves qu'il avoit déjà données de sa haute vertu n'eussent prévalu sus les accidens de sa maladie. Ayant recouvré la santé, il fut envoyé au Couvent de Rome pour y remplir l'emploi de Quêteur; et il le fit durant quarante ans avec tant d'édification, il donna tant de preuves de sa modestie, de son recueillement intérieur, de sa mortification, et de son humilité, que dans la Bulle de sa béatification on y fait une mention fort ample des vertus qu'il a pratiquées durant sa quête.

Sa douceur et sa modestie imposoient aux plus libertins, son air humble et religieux, sa dévotion peinte sur son front, sa retenue, ses paroles faisoient impression sur les cœurs, et convertissoient des pécheurs obstinés. On ne le voyoit dans la Ville que les yeux baissés, le chapelet à la main, marchant toujours uni à Dieu et en silence. Courage, mon frere, disoit-il quelquefois à son Compagnon; ayons les yeux en terre, l'esprit au Ciel, et en main le Rosaire. Comme sa commission étoit de faire la quête du pain et du vin pour la maison, la charge qu'il en rapportoit tous les jours lui faisoit dire souvent en admirant la conduite de la divine Providence, qu'il étoit entré chez les Capucins avec la résolution de ne plus manger de pain, et de ne plus boire de vin, mais que Dieu pour l'éprouver l'avoit rendu comme le maître de tout ce qu'il y avoit de pain et de vin dans Rome.

Cette abondance qu'il mettoit tous les jours dans son Couvent ne servoit qu'à augmenter le mérite de ses mortifications et de ses abstinences; on ne peut guere les pousser plus loin. Il n'accordoit jamais rien à la satisfaction de ses sens; il jeûnoit au pain et à l'eau, les trois carêmes de son Séraphique Pere saint François, et il ne mangeoit jamais que le reste du pain des Freres;

son lit n'étoit qu'une natte sur de simples ais, un fagot de sarment pour oreiller, ne dormant jamais plus de deux heures; il se disciplinoit cruellement trois fois chaque nuit, et il ne quittoit guere le cilice. Quelque pénible que fût son emploi, sur-tout sur la fin de sa vie, où son corps usé de travaux, exténué de pénitences, et accablé d'infirmités, avoit bien de la peine de se soutenir, il ne voulut jamais aucun soulagement. Etant un jour chez le Cardinal de Sainte-Severine, Protecteur de l'Ordre, et qui avoit une vénération singuliere pour notre Saint, il entendit que son compagnon prioit Son Eminence de faire décharger de la quête le frere Félix; ce Cardinal lui ayant demandé son sentiment: Il faut, Monseigneur, répondit le Saint, que le soldat meure l'épée à la main, et l'âne sous sa charge: à Dieu ne plaise, ajouta-t-il, que je soulage jamais un corps qui n'est bon qu'à souffrir.

Quelque austere qu'il fût à lui-même, il étoit extrêmement doux envers les autres: on étoit même surpris qu'ayant été élevé à garder des troupeaux, et dans le labourage, il fût si honnête, et même si poli. Quelque ardent que fût son zele, ce fut toujours un zele sage, humble, et on ne le vit jamais sortir des bornes de son état; c'étoient plutôt des prieres qu'il faisoit aux gens, que des avis qu'il leur donnoit. Ayant appris les mauvaises dispositions où étoient certains jeunes hommes, il va les trouver, et se mettant à genoux à leurs pieds: Je vous supplie, mes freres, leur dit-il en pleurant, d'avoir pitié de votre ame. Ce seul mot éteignit, pour ainsi dire, leurs passions criminelles, et les convertit.

Sa simplicité n'eut jamais rien de rebutant, elle avoit même quelque chose de spirituel et d'agréable. Etant un jour chez un Magistrat, à qui on venoit d'apporter un veau pour présent; et ce veau ayant mugi: Entendez-vous, Monsieur,

dit-il en souriant, comme cet animal vous demande un arrêt favorable pour celui qui vous l'a donné. Ses réflexions étoient justes, et pleines d'onction. Un célebre Avocat lui montrant sa bibliotheque où le Saint avoit apperçu un Crucifix, lui demanda ce qu'il pensoit de cette multitude de livres : Je pense, répond le Frere Félix, que tous ces livres ne doivent être que pour nous faire bien entendre ce grand livre, en montrant Jesus-Christ sur la croix; ce livre, ajouta-t-il, est l'abrége de la loi, et doit être la regle de notre vie.

Ayant appris un jour de carnaval qu'une foule de gens couroit à la comédie, son zele s'alluma; il prie le pere Lupe, célebre Prédicateur capucin, de se joindre à lui pour dissiper cette multitude. La présence du frere Félix chargé d'une pesante croix, et tenant en main une tête de mort, interdit toute l'assemblée, et le discours pathétique que leur fit le pere Lupe les toucha. Le théâtre fut abandonné, et de tout le carnaval on ne parla plus de comédie.

Il s'étoit fait une loi de ne regarder jamais une femme en face, et il la garda. Sa délicatesse en matiere de pureté étoit excessive, et on avoit coutume de dire que le Frere Félix sembloit tenir plus de la nature des Anges que des hommes, tant il avoit mortifié tous ses sens.

La charité envers les malades et les pauvres honteux fut toujours sa vertu favorite. Ayant obtenu la permission de ses Supérieurs de leur faire tout le bien qu'il pourroit, il ne quêtoit pas seulement pour ses Freres, mais encore pour les pauvres malades, et pour les pauvres honteux. Peu de ces malheureux qui échappassent à son zele; il visitoit le jour les pauvres de la ville, et la nuit les malades qui étoient dans le Couvent, et jamais nulle de ces visites de charité sans quelque aumône, ou quelque rafraîchissement. Peu

de pauvres filles en danger, peu de familles dans la désolation, pour qui la charité du Frere Félix ne fût une ressource. Il passoit tous les Dimanches et les Fêtes dans les hôpitaux; et tous les hôpitaux de Rome lui durent les supplémens de revenus dans une générale disette.

Cette ardente charité pour les pauvres venoit de ce parfait amour qu'il avait pour Jesus-Christ; il seroit difficile d'exprimer jusqu'où alloit sa tendresse. Comme il avoit l'amour de Jesus si avant dans son cœur, il en avoit sans cesse le nom à la bouche, et il ne le prononçoit guere sans verser des larmes de joie. Il servoit tous les jours la premiere Messe, avec une dévotion qui en donnoit aux assistans. Durant les premieres années, il ne communioit que trois fois la semaine; mais les quinze dernieres années de sa vie il communioit tous les jours, et toujours avec de si grands transports de ferveur qu'il ne pouvoit plus dire le *Confiteor* par l'abondance des larmes qu'il répandoit; et cette grace de dévotion sensible lui étoit si ordinaire qu'on n'avoit qu'à prononcer devant lui le Nom de Jesus, ou à lui dire: *Deo gratias*, Frere Félix, pour voir son visage tout enflammé.

La tendresse qu'il avoit pour la Mere répondoit à l'amour qu'il avoit pour le Fils. Il jeûnoit au pain et à l'eau la veille de toutes les fêtes de la Sainte Vierge: il récitoit tous les samedis le Rosaire, et tous les jours le chapelet avec tant de dévotion, que ses transports l'obligeoient souvent de l'interrompre. On l'appeloit communément le Favori de la Sainte-Vierge: aussi en reçut-il de singulieres faveurs.

Priant une nuit dans l'Eglise il se sentit si embrasé du divin amour, que se levant au milieu de sa priere, il court au maître-Autel où étoit l'image de la Sainte-Vierge, et là n'écoutant plus que les amoureux transports de son cœur, il

supplie cette Mere de miséricorde de vouloir bien pour un moment lui donner à baiser son cher Fils. La Sainte-Vierge lui apparut, et lui remit entre les mains l'Enfant Jesus. Il n'est pas possible de dire quels furent les sentimens d'amour, et quelle fut l'abondance des larmes de notre Saint durant les précieux momens de cette extase : avec quelle ardeur, avec quels sentimens de tendresse il embrassoit, il chérissoit, il baisoit son divin Sauveur ! enfin il fallut rendre ce précieux dépôt; mais l'impression qu'avoit fait sur son cœur cette signalée faveur, fut éternelle; et l'on a eu raison d'en faire comme son emblême, ainsi qu'on le voit dans ses portraits.

Son humilité et son obéissance étoient, et les effets et la preuve de sa haute vertu. Il s'anéantissoit par respect devant ses Supérieurs, et devant tous les Prêtres; et lorsqu'on lui demandoit pourquoi il poussoit si loin ses égards et sa déférence, il ne répondoit autre chose, si ce n'est : Vous êtes Prêtres, et je ne suis qu'un pauvre Frere Lai. Au retour de la quête, son plaisir étoit de faire les offices les plus bas et les plus pénibles du Couvent. Reconnu universellement dans Rome pour un Saint, respecté, honoré du peuple, des Princes, des Cardinaux, des Papes même, il s'estimoit si peu, qu'il ne pouvoit comprendre comment on le souffroit dans la Religion. Sa soumission étoit aveugle; les ordres de ses Supérieurs étoient pour lui des arrêts.

Dieu voulant épurer sa vertu et augmenter ses mérites, lui envoya de cruelles coliques sur la fin de ses jours; plus les douleurs étoient aiguës, plus son visage étoit serein, et sa joie sensible. Le Médecin lui ayant demandé pourquoi il ne se servoit pas du nom de Jesus pour être soulagé, lui qui avec ce sacré Nom en guérissoit tant d'autres : Je m'aime trop, répondit-il, pour me priver de ce qui fait mon plaisir.

Mais le Seigneur voulut mettre fin à ses travaux, et couronner ses mérites. Il eut révélation de sa mort, et il s'y prépara par un accroissement de ferveur et de dévotion, qui fit bien voir qu'il n'ignoroit pas sa derniere heure. Il tomba malade le dernier jour d'Avril; et quoiqu'il ne pût presque plus se remuer, il fallut un commandement exprès pour l'empêcher de se traîner plusieurs fois le jour à l'Eglise. Toute sa maladie, qui dura dix-huit jours, ne fut qu'une oraison continuelle. A peine eut-il reçu les derniers Sacremens, qu'il entra dans une espece d'extase: ses yeux étoient fixés sur un objet que personne ne voyoit que lui; ses élans d'amour et de joie, et ses bras étendus vers ce même objet, faisoient assez connoître qu'il se passoit quelque chose de fort extraordinaire dans son ame. Un frere nommé Urbain, qui étoit auprès de lui, lui ayant demandé ce que c'étoit: Hé, ne voyez-vous pas, lui dit-il, ma chere Mere la Sainte Vierge accompagnée de tant d'Anges, qui me comble de joie? Un quart-d'heure après étant revenu à soi, et s'appercevant qu'il falloit qu'il eût parlé, il pria le Pere Gardien qu'on le laissât seul: enfin, le 18 de Mai de l'an 1587, sans avoir été presque à l'agonie, il quitta la terre pour aller recevoir la récompense de ses travaux dans le Ciel, âgé de 72 ans.

La nouvelle de sa mort attira au Couvent toute la Ville, chacun voulant avoir la consolation de baiser ce saint corps, et avoir quelque chose de ses Reliques. Le grand nombre de miracles qu'il avoit faits durant sa vie, et ceux qui se firent à son tombeau, lui attirerent bientôt la vénération publique. Le Pape Sixte-Quint, sous le Pontificat duquel saint Félix mourut, promettoit d'en attester lui seul dix-huit par son propre témoignage; il voulut le béatifier lui-même; mais il n'eut pas le temps. Paul V

fit travailler au procès de sa béatification ; et le Pape Urbain VIII en fit la cérémonie l'an 1625, l'ayant solemnellement déclaré Bienheureux, et permis aux Peres Capucins d'en faire l'Office. Enfin, l'an 1712, le Pape Clément XI l'a mis avec solemnité au nombre des Saints, et cette Canonisation a été célébrée chez tous les peuples avec une magnificence et une dévotion extraordinaire.

La Messe de ce jour en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des Saints Confesseurs non-Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

ADESTO, Domine : supplicationibus nostris, quas in Beati Felicis Confessoris tui solemnitate deferimus : ut qui nostræ justitiæ fiduciam non habemus, ejus qui tibi placuit, precibus adjuvemur. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, écoutez favorablement nos humbles prieres que nous vous faisons dans la solemnité de votre Bienheureux Confesseur Félix ; afin que ne mettant point notre confiance en notre justice, nous soyons assistés, par les mérites de celui qui a eu le bonheur de vous plaire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître du Bienheureux Paul, Apôtre, aux Philippiens. Chap. 3.

FRATRES : Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta. Verumtamen existimo omnia detrimentum esse, propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei : propter quem omnia de-

MES Freres : J'ai regardé pour Jesus-Christ comme des désavantages les avantages que j'avois, et même je compte toutes choses pour un désavantage, eu égard à l'excellente connoissance de Jesus-Christ mon Seigneur, pour qui j'ai renoncé à tout,

trimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam, et inveniar in illo, non habens meam justitiam quæ ex lege est, sed illam, quæ ex fide est Christi Jesu: quæ ex Deo est justitia in fide, ad cognoscendum illum, et virtutem resurrectionis ejus, et societatem passionum illius: configuratus morti ejus: si quo modo occurram ad resurrectionem, quæ est ex mortuis. Non quòd jam acceperim, aut jam perfectus sim: sequor autem, si quomodò comprehendam, in quo et comprehensus sum à Christo Jesu.

et je regarde tout comme du fumier, afin de gagner Jesus-Christ, et que je me trouve en lui, non avec la justice qui me venoit de la loi, mais avec celle qui vient de la foi en Jesus-Christ; avec la justice qui vient de Dieu par la foi, pour connoître ce qu'il est, quelle est la vertu de sa résurrection, et la part que j'ai à ses souffrances, exprimant en moi l'image de sa mort. En sorte que je puisse parvenir à ressusciter d'entre les morts; non que j'aie déjà atteint jusques-là, ou que je sois déjà parfait: mais je suis ma route, afin de pouvoir gagner le terme, pour lequel aussi j'ai été gagné par Jesus-Christ.

On sait que les Chrétiens de Philippes en Macédoine qui avoient donné en plusieurs rencontres à saint Paul des preuves de leur affection et de leur libéralité, lui donnerent de nouvelles marques de leur charité lorsqu'ils surent qu'il étoit prisonnier à Rome. Ils lui envoyerent Epaphrodite leur Evêque, et ce fut par son retour que saint Paul leur écrivit cette admirable Lettre, dans laquelle il leur donne de si salutaires et de si importantes instructions.

RÉFLEXIONS.

Je compte toutes choses pour un désavantage, eu égard à l'excellente connoissance de Jesus-Christ. C'est le langage de tous les Saints, ce sont-là leurs véritables sentimens: sont-ce là les nôtres? Mais les Saints sont-ils d'une autre Religion que nous? ont-ils eu une autre morale? Mais si nous avons des sentimens tout opposés aux leurs, si notre morale est si contraire à l'esprit et aux

maximes de l'Evangile, pouvons-nous dire que nous soyons de la même Religion qu'eux ? Il n'est peut-être rien de plus monstrueux ; disons mieux, de plus insensé que le système des gens du monde en fait de Religion. Comme ils veulent passer pour Chrétiens, ils admettent tous les principes de foi, ils passent toutes les vérités chrétiennes ; mais pour la morale, celle de Jesus-Christ les révolte ; leur regle des mœurs n'est pas celle de l'Evangile, tout se fait au gré des passions. *J'ai renoncé à tout*, dit saint Paul, *et je regarde tout comme du fumier, afin de gagner Jesus-Christ.* En effet, que sert à un homme de gagner tout l'univers s'il perd Jesus-Christ, puisqu'en le perdant il se perd lui-même ? Que donnera-t-il en échange pour soi-même ? Comprend-on aujourd'hui cette vérité ? la croit-on ? Quelle idée a-t-on aujourd'hui dans le monde de tout ce qu'on appelle fortune, héritage, dignités ? Quelle probité à l'épreuve de l'intérêt, sur-tout lorsqu'on est né dans l'indigence ; et ceux-mêmes qui sont nés dans l'abondance, sont-ils plus désintéressés ? Compte-t-on pour beaucoup l'excellente connoissance de Jesus-Christ, quand on fait si peu de cas de sa Loi et de ses maximes. Quelle énorme disproportion de conduite, de sentimens et de mœurs de sœur à sœur, de frere à frere ! l'un va s'ensevelir dans un Cloître, parce qu'il regarde pour Jesus-Christ, comme des désavantages, les avantages qu'il avoit ; l'autre brille dans le monde, prime dans les assemblées, et devient comme l'ame de tous les plaisirs : il ne trouve du goût que dans ce qui flatte les sens, n'estime que ce qui nourrit la cupidité, et regarde les biens temporels comme les seuls biens, et les seuls avantages. Tous ne sont pas faits, dit-on, pour être Religieux, mais tous doivent être Chrétiens ; c'est-à-dire, que tous doivent mener une vie pure et édifiante ; tous sont obligés de mener même une vie mortifiée ; les états de la vie sont

différens, mais la regle des mœurs est la même. Les maximes du monde ne sont pas moins interdites à ceux qui font profession d'être Disciples de Jesus-Christ dans le siecle, qu'à ceux qui servent Jesus-Christ dans le Cloître. Il n'y a qu'une vraie Religion, il ne peut y avoir qu'une morale. Tous ces systêmes de probité, de raison, de vertu, de conduite, qui ne sont pas conformes à l'Evangile, sont des illusions qui font pitié.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Vendite quæ possidetis, et date eleemosynam. Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis: quò fur non appropiat, neque tinea corrumpit. Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.

En ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: Ne craignez point petit troupeau; car il a plu à votre Pere de vous donner le Royaume; vendez ce que vous possédez et donnez l'aumône: faites en sorte d'avoir deux bourses qui ne s'usent point; un trésor inépuisable dans le Ciel, d'où les voleurs n'approchent point, où le ver ne gâte rien; car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

MÉDITATION.

Du petit nombre de ceux qui sont sauvés.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que dans tous les âges du monde les Elus de Dieu ont toujours fait le petit troupeau. Qu'est-ce qu'une famille de huit personnes comparée à tous les habitans de l'Univers ? c'est pourtant cette seule famille qui échappe aux eaux du déluge ; et de cinq grandes villes trois ou quatre personnes qui échappent au feu du Ciel. Dieu n'est connu et adoré que dans un coin du monde durant plus de vingt siecles. La Religion Chrétienne s'est répandue par-tout l'Univers : mais combien d'Hérétiques ! et parmi même les Catholiques, ceux à qui il a plû au Pere des miséricordes de donner le Royaume, sont-ils le grand troupeau ? que vous en semble, doit-il y avoir beaucoup de gens sauvés ?

Il n'y a que deux voies pour aller dans le Ciel : l'innocence et la pénitence. Le nombre de ces ames pures que le péché grief n'a jamais souillées, de ces ames privilégiées dont l'innocence du Baptême n'a jamais été flétrie, le nombre en est-il bien grand ? et ceux qui après avoir eu le malheur de perdre l'innocence font une vraie et salutaire pénitence, sont-ils en grand nombre ? La corruption des mœurs s'est répandue dans tous les âges et dans tous les états ; le péché a inondé toute la terre : et y a-t-il beaucoup de vrais pénitens ? Beaucoup parmi les Grands du monde où le vice regne souvent avec sécurité et avec éclat ? Beaucoup parmi les femmes du grand monde que le seul nom de pénitence révolte ? Beaucoup parmi les gens d'épée ou de robe, qui se dispensent

même des Lois de l'Eglise les plus universelles ? Beaucoup parmi ces gens de quelque distinction qui veulent être ménagés jusque dans le sacré tribunal de la pénitence ? Beaucoup enfin parmi le peuple à qui la vraie pénitence est un fruit inconnu ?

Toute chair a souillé ses voies : et où sont les jeûnes, les macérations du corps, où sont les larmes ? Un seul péché mortel ravit en un moment tout le mérite de la plus longue et de la plus sainte vie, si la mort accompagne le péché. Vit-on aujourd'hui dans une grande innocence ? Que de crimes secrets ! Que de péchés de jeunesse qui échappent ! Combien de péchés griefs qu'on regarde comme légers ! O Dieu, que de pécheurs ! nul qui soit sûr de sa pénitence : concluez de tout cela s'il y aura beaucoup de gens sauvés.

Pourvu qu'on garde aujourd'hui certaines apparences de Religion et je ne sais quels dehors de vertu et quelles bienséances ; chacun se fait d'abord son système de conscience, à l'abri duquel on est tranquille sur l'affaire du salut ; mais ignorons-nous que les Hérétiques se font aussi leur système, et qu'ils sont souvent plus grands observateurs de certaines cérémonies que nous. Nous croyons qu'ils se perdent avec toute leur prétendue qualité d'honnêtes gens, avec toutes leurs bienséances, et nous devons le croire ; et sur quelle révélation, sur quel nouvel Evangile fondons-nous cette téméraire assurance que nous tâchons d'avoir de notre salut ? Nous sommes, dira-t-on, dans la bonne Religion, et eux ont le malheur de s'être égarés, il est vrai ; mais en matiere de salut lequel vaut mieux, ou ne croire presque rien de ce qu'on doit faire, ou ne faire presque rien de ce que l'on croit ?

SECOND POINT.

Considérez que de toutes les vérités de notre Religion il n'en est point de plus effrayante, ni de plus sensiblement démontrée que celle-ci. Consultez les Ecritures, Prophéties, figures, exemples, tout nous prouve qu'il y a peu de gens sauvés. Consultez Jesus-Christ lui-même. Quoi de plus clair ! quoi de plus précis ! quoi de plus effrayant que ce qu'il dit de ce petit nombre ! *Pauci, pauci electi.* Vérité que la raison, que l'expérience même démontrent : vérité terrible ! cependant en est-on beaucoup touché ?

Quand il seroit vrai que de dix mille personnes il ne devroit y en avoir qu'un seul de damné, je devrois encore trembler et craindre que je ne fusse ce malheureux. Hélas ! peut-être de dix mille à peine s'en trouvera-t-il un seul de sauvé, et je vis en repos ! et je ne crains rien ! Mais n'ai-je point d'autant plus de sujet de craindre que je crains moins ? Ma sureté là-dessus ne peut être qu'un effet de mon erreur et de mon aveuglement, qui me cachent le danger où je suis, me mettent hors d'état ou de m'en tirer ou de le prévenir.

Chose étrange ! que la contagion soit dans le pays, tout le monde craint, tout le monde court aux préservatifs, quoique la contagion ne doive pas faire mourir tout le monde. Qu'on dise qu'un vaisseau a péri : combien de gens sont en peine ; et quoiqu'il y ait plus de dix mille bâtimens en mer, la nouvelle du naufrage d'un seul fait craindre tous ceux qui négocient. Et quoi ! nous savons que de tous ceux qui vivent à présent sur la terre, très-peu arriveront au port du salut éternel ; que la plupart feront un triste naufrage. Qui m'a dit que je ne serai pas du nombre de ces malheureux !

Si le Fils de Dieu avoit dit que tous les Chrétiens seront sauvés ; et qu'il l'eût dit aussi distinctement qu'il a dit que les Elus seront en petit nombre, vivrions-nous dans une plus grande sécurité sur l'affaire de notre salut éternel ? Nous convenons que tout est plein d'écueils, que nous sommes en grand danger de nous perdre : nous sommes cependant tranquilles. Qui nous rassure ? avons-nous moins à craindre pour être moins sur nos gardes ? et pour avoir été moins avisés, moins sages, moins sensibles à notre perte, en serons-nous moins malheureux si nous sommes damnés ?

Hélas ! quand nous n'aurions d'autre sujet de craindre que cette fatale sécurité, que cette étrange insensibilité où nous vivons, n'y en auroit-il pas encore trop pour nous faire trembler sur notre sort ?

On n'y pense pas ; et à quoi est-ce donc qu'on pense, si l'on ne pense pas à l'éternité ? Est-ce qu'on ne la croit point ? On la croit ; mais peut-on la croire sans la craindre ? et peut-on la craindre sans y penser ?

Il est vrai, Seigneur, que j'ai suivi la foule jusqu'à présent, j'ai marché par la voie large ; mais, mon Dieu, je suis bien résolu de marcher désormais par le chemin étroit, pour être du petit nombre ; et ne dût-il y en avoir qu'un seul qui dût être sauvé de ceux qui vivent, puisque vous voulez que je le sois, je compte si fort sur votre grace, et je vais vivre de telle maniere que j'espere que je le serai.

Aspirations dévotes durant le jour.

Tuus sum ego, salvum me fac. Psal. 118.

Je suis à vous, Seigneur, par toutes sortes de titres, sauvez-moi.

Salvum fac servum tuum, Deus meus, sperantem in te. Psal. 85.

Sauvez un serviteur, ô mon Dieu, qui met en vous toute sa confiance.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NE craignez point, petit troupeau; car il a plu à votre Pere de vous donner le Royaume, dit le Sauveur du monde (*a*). La multitude, la foule n'a pas cet avantage, pourquoi? Parce que le chemin qui mene à la vie est étroit, et il y a peu de gens qui en trouvent l'entrée (*b*); au lieu que le chemin qui mene à la perdition est spacieux, et le nombre de ceux qui y passent est grand. Faites profession d'être du petit troupeau, du petit nombre dans tout ce qui regarde la Morale Chrétienne et la perfection. Peu de gens qui reglent leur conduite sur les maximes de Jesus-Christ, tandis qu'on suit en foule celle du monde. Peu de gens qui ayent une véritable dévotion: prenez la résolution aujourd'hui d'en augmenter le nombre. On distingue aisément dans les Communautés religieuses les personnes régulieres et ferventes; et l'on peut dire que le nombre de celles-ci n'est pas toujours le plus grand. Mettez désormais tous vos soins, toute votre gloire, toute votre étude à être de ce petit nombre; c'est à eux que le Royaume du Ciel est promis.

2.° En fait de morale, la pratique doit toujours suivre de près les résolutions. Commencez dès ce jour par retrancher certaines parures trop mondaines, certains divertissemens peu chrétiens, certains meubles ou superflus, ou peu conformes à votre état, à vos vœux, à vos regles. Si vous êtes dans l'état Religieux. Gardez-vous bien de craindre l'irréligieuse censure des imparfaits et

(a) *Luc.* 12. (b) *Matth.* 7.

des libertins, et encore moins de rougir de votre réforme. Vous ne serez plus à la mode, vous ne serez plus des parties de plaisir, vous ne serez plus du goût du monde ; mais vous serez du goût de Jesus-Christ. Ne renvoyez pas à demain cette déclaration de réforme et de ferveur ; mais enrôlez-vous dès aujourd'hui dans le petit troupeau à qui est donné le Royaume.

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT PIERRE CÉLESTIN, PAPE.

SAINT PIERRE, surnommé de Mourron du nom de la montagne où étoit son hermitage, surnommé ensuite Célestin, qui est le nom qu'il prit quand il fut élevé au Souverain Pontificat, naquit vers l'an 1221, sur les confins de la Pouille et de l'Abbruzze dans un lieu nommé Isermia, proche de la Terre de Labour en Italie. Ses parens, comme il le dit lui-même dans l'histoire de sa vie qu'il a écrite de sa propre main, étoient d'une honnête famille, et d'une probité universellement reconnue, se distinguant sur-tout par leur hospitalité. Ils eurent douze fils, dont notre Saint étoit l'onzieme.

A l'âge de cinq ans il perdit son pere : mais il trouva dans sa mere une tendresse jointe à une sagesse, à une piété qui le dédommageoient de la perte qu'il avoit faite. Un jour cette vertueuse mere s'entretenant avec sa famille : Seroit-il possible, dit-elle, que j'eusse mis tant d'enfans au monde, et qu'il n'y en eût pas un qui fût un grand serviteur de Dieu : Pardonnez-moi, ma chere mere, répond le petit Pierre, ce sera moi ; car je veux être un Saint. Cette réponse jointe à la sagesse prématurée de cet enfant, et la facilité

qu'il avoit à apprendre, la déterminerent à le faire étudier. Comme il n'y avoit pas de bien dans la famille, et que ses autres freres étoient obligés de travailler, ils regarderent le parti du cadet comme une vocation de fainéantise. Le démon se servit de leur jalousie, et du murmure de quelques-uns de ses parens pour arrêter ses études ; mais Dieu qui avoit ses desseins, ne permit pas que la vertueuse mere déférât à leurs plaintes. Pierre se rendit habile dans les Sciences ; mais il fit encore plus de progrès dans la science du salut. Dieu le favorisa de plusieurs visions, et le combla de tant de graces singulieres, que le monde lui devint fade et dégoûtant, et il ne pensa plus qu'à la retraite.

Il n'étoit encore âgé que de vingt ans, lorsque se dérobant de la maison paternelle il se retira sur une montagne, où il trouva une roche qui lui parut assez propre à ses dessins. Il creusa dessous, et s'y fit une petite loge, dans laquelle il pouvoit à peine s'étendre, ou demeurer debout : il y passa trois ans dans des austérités étonnantes, et dans de continuelles tentations. Tous les objets tentans qu'il avoit vus dans le monde se présentoient jour et nuit devant ses yeux. Le démon lui apparut souvent sous de dangereux spectres. La priere, les pénitences, et sa confiance singuliere en la protection de la sainte Vierge, furent les armes dont il se servit dans ces rudes combats, et la grace de Jesus-Christ lui fit remporter une glorieuse victoire. Il eut beau se cacher, sa vertu le manifesta ; il fut visité de bien des gens, qui considérant quelle étoit sa sainteté, lui conseillerent de se faire Prêtre, et l'obligerent d'aller à Rome pour y prendre les Ordres sacrés.

La neige dont toute la montagne étoit couverte l'ayant arrêté, l'idée de la sublime dignité du Sacerdoce l'effraya, et la vue de son indignité lui fit prendre la résolution de ne se faire jamais

Prêtre. Dans cette triste perplexité un vénérable Vieillard habillé de blanc lui apparut, en lui disant : Dites la Messe, mon fils, dites la Messe. Notre Saint lui ayant répondu que saint Benoît et plusieurs autres Saints n'avoient jamais osé recevoir les Ordres sacrés : et comment un pécheur comme moi en seroit-il digne ! Digne, mon fils, repart le saint Vieillard, et qui est-ce qui en fut jamais digne ! Dites la Messe avec dévotion et avec respect, dites la Messe. Et en disant ceci le Vieillard disparut. Il ne délibere plus un moment, il va à Rome, où ayant reçu la Prêtrise, il retourna dans la Pouille, résolu de mener une vie qui répondît à la sainteté du caractere dont Dieu l'avoit honoré ; il se retira sur la montagne de Mourron, et y choisit pour sa demeure un antre qui ressembloit fort à un sépulcre, dans lequel il y avoit un monstrueux serpent, qui en sortit dès que le Saint y entra.

Le nouveau Solitaire passa cinq ans dans cet affreux désert, vivant plutôt en Ange qu'en homme ; mais voyant qu'on abattoit les bois qui environnoient sa demeure, pour en cultiver la terre, il l'abandonna pour s'en aller sur la montagne de Magelle, qui lui fournit une vaste et profonde caverne où il se retira avec deux autres Solitaires, qui voulant vivre sous sa conduite, s'étoient attachés à lui, et ne vouloient plus le quitter ; mais l'ennemi du salut prévoyant les grands biens qu'alloit faire cette Société naissante sous un tel Maître, n'oublia rien pour les en chasser, ou du moins pour troubler leur repos.

Les injures de l'air, les incommodités du lieu, les étonnantes austérités de la vie ne furent pas leur plus grande tentation ; il n'est point de ruse et de stratageme que le démon n'employât pour les dégoûter. Les deux Compagnons de notre Saint en étoient deja effrayés ; mais leur saint Directeur leur en découvrit si bien les illusions, qu'ils obtinrent la persévérance.

Leur nombre s'accrut bientôt. Quelque industrieux que fût le Saint pour se tenir caché, la réputation de sa sainteté s'étoit répandue par toute l'Italie; et plusieurs vinrent se mettre sous sa conduite, quoique son humilité refusât toujours d'en gouverner aucun.

Telle fut la naissance de ce nouvel Ordre Religieux des Célestins, si saint et si respectable par les grands exemples de pénitence, de solitude et de piété qu'il donne au public depuis plus de quatre cents ans, et qui selon son Institut réunit admirablement l'esprit du désert avec la perfection de la vie cénobitique. Il ne prit le nom de Célestin que depuis que son saint Fondateur l'eut choisi, en devenant le digne successeur de saint Pierre.

A peine notre Saint eut consenti d'avoir des Disciples, qu'il lui en vint de toutes parts; on bâtit des cellules, on forma un Cloître, on bâtit une Eglise où la modestie et la sainteté peinte sur leur front touchoient tous ceux qu'une sainte curiosité y attiroit, et faisoient chaque jour des conversions insignes.

Ces nouveaux Cénobites n'eurent d'abord d'autres regles que les exemples de leur saint Directeur, c'étoit pour eux un modele tracé sur la perfection même de l'Evangile. Le Saint employoit presque tout le jour, et la plus grande partie de la nuit à prier, et sa priere étoit toujours accompagnée de larmes; lorsqu'il cessoit de prier, il s'occupoit de quelque ouvrage laborieux. Il s'interdit l'usage du vin, et ne mangeoit point de chair lors même qu'il étoit malade; il jeûnoit tous les jours; et comme si cette abstinence continuelle n'eût pas suffi, il faisoit par an quatre Carêmes; il en passoit trois au pain et à l'eau, et il enchérissoit encore sur les austérités des trois durant le quatrieme. Il poussa même une fois sa pénitence jusqu'à l'excès; car il se con-

damna à passer les quarante jours dans une fosse, n'ayant pour toute provision que dix pains et huit oignons. Durant tout ce temps auquel il s'étoit condamné à ne voir personne, il tomba tant de pluie et de neige, et le froid fut si violent que ses habits étoient roides et tout glacés; il ne laissoit point cependant de chanter continuellement les louanges de Dieu; et il n'y eut que son ardent amour de Dieu qui pût l'empêcher de mourir. A la fin de ce Carême ses Disciples l'étant venu voir dans sa fosse, le trouverent à demi-mort. On l'en tira, et l'on vit qu'il lui restoit encore cinq pains, et qu'il n'avoit pu vivre que par miracle. On l'obligea de modérer ces inimitables austérités; mais la modération qu'il y apporta fut peu sensible à ceux qui furent les témoins de ses pénitences. Il portoit un cilice de crin tout semé de nœuds, et une chaîne de fer sur la chair nue; il couchoit sur la plate terre ou sur des ais, sans autre chevet qu'une pierre. Au milieu de ces étonnantes austérités, il eut toujours un visage serein, un air gai, et une douceur charmante pour les autres.

Cependant le nombre de ses Disciples augmentant tous les jours, et ayant appris que toutes les Congrégations Religieuses qui n'avoient pas été approuvées par le Saint Siege, seroient cassées dans le Concile général qui devoit bientôt se tenir à Lyon, il alla avec deux de ses Disciples trouver le Pape Grégoire X. Il en fut reçu avec cette vénération que la véritable sainteté exige. Le Souverain Pontife confirma sa nouvelle Congrégation, lui donna pour Regle celle de Saint-Benoît, et accompagna son approbation de grands éloges. Notre Saint étant de retour à Magelle, rassembla tous ses Religieux, leur donna des Constitutions, et dès-lors ce saint Ordre prit de tels accroissemens, qu'en très-peu de temps on le vit composé de plus de seize cents Religieux, en trente-six Monasteres.

Les miracles que Dieu opéroit sans cesse par les prieres de son serviteur, et la singuliere vénération qu'on avoit pour lui dans toute l'Italie, lui attiroient des gens de tous côtés. La foule étoit si grande que ne pouvant parler à tous en particulier, il montoit sur quelque lieu élevé pour ne refuser à personne la satisfaction qu'on cherchoit à l'entendre. Cependant son amour extrême pour la retraite et le silence, lui rendoit l'affluence du monde insupportable, et le séjour de la montagne de Magelle fâcheux. Il résolut de le quitter; et ayant pris un petit nombre de ses Religieux avec lui, il se retira secrétement dans un lieu fort désert, appelé Saint-Barthelemi-de-Loge; mais il y fut bientôt découvert, et la foule y fut encore plus grande. C'est ce qui l'obligea de s'enfuir avec un seul de ses Religieux, et de s'aller cacher dans une caverne presque inaccessible, sur le haut de la montagne de Magelle; mais plus cet humble serviteur de Dieu se déroboit aux yeux des hommes, plus Dieu prenoit plaisir de le manifester. Sa nouvelle retraite ne fut pas plus tranquille, on l'y découvrit, et la foule fut encore plus grande : cela lui fit croire que Dieu ne le vouloit point dans ce désert, il retourna sur la montagne de Mourron, et y reprit sa premiere cellule. Il y avoit déjà quatorze mois que le Saint Siege étoit vacant par la mort du Pape Nicolas IV, et il s'en écoula encore treize, sans que les Cardinaux assemblés à Perouse pussent convenir sur l'élection de son successeur, lorsque las d'un délai qui faisoit gémir tout le monde Chrétien, par une secrete inspiration, le Cardinal d'Ostie Latin Malabranca proposa le saint Solitaire Pierre de Mourron, comme l'homme le plus saint qu'on connût alors dans le monde. Tout le Sacré College applaudit à un si digne choix, et une élection si désintéressée et si légitime édifia et réjouit en même temps toute l'Eglise;

mais la plus grande difficulté n'étoit pas surmontée, puisqu'il restoit à vaincre son humilité. On lui envoya l'acte de son élection par l'Archevêque de Lyon ; et les Evêques d'Orviete et de Port, avec deux Notaires Apostoliques, le suppliant par une lettre fort énergique et très-respectueuse de ne se pas opposer à la volonté de Dieu, en s'opposant à son élection, et le priant en même-temps de se rendre au plutôt à Perouse.

Cette nouvelle l'accabla, et sans écouter les raisons des Députés, ni les pressantes sollicitations des Rois de Sicile et de Hongrie qui s'étoient rendus auprès de lui, il prit la fuite : mais il étoit observé par trop de gens pour n'être pas arrêté. Il fut contraint de céder à tant de prieres ; il partit pour se rendre à Aquilée, où se devoit faire son Ordination ; n'ayant jamais voulu monter qu'un âne, quelque instance que lui fissent les Princes et les Cardinaux d'en user autrement, il fut sacré et couronné dans la ville d'Aquila le 29 d'Août l'an 1294, en présence de plus de deux cent mille personnes accourues de toutes parts. Il prit le nom de Célestin V, nom qui fut donné depuis aux Religieux de son Ordre, lequel s'étoit appelé jusqu'alors la Congrégation de Saint-Damien.

La dignité suprême ne changea rien dans les austérités de sa vie, ni dans ses sentimens d'humilité. Il se fit faire dans son Palais une petite cellule de bois assez semblable à celle de son hermitage. L'éclat et le tumulte de la Cour, la multitude et le tracas des affaires furent pour le saint Pontife une pesante croix ; mais rien ne put jamais altérer sa tranquillité et sa paix intérieure ; son union continuelle avec Dieu fut toujours plus intime, et sa haute vertu se fit encore plus admirer sur le Saint-Siege que dans le Monastere de Mourron.

Après son sacre le Roi de Sicile fit tant par ses

prieres et ses instances, qu'il lui persuada d'aller à Naples. Il y créa divers Officiers pour remplir les Charges du temporel de l'État Ecclésiastique et de la Cour de Rome : il pourvut d'excellens sujets plusieurs Eglises qui manquoient de Pasteurs ; il fit une promotion de douze Cardinaux ; tous d'un mérite distingué, sept de France, et cinq d'Italie, entre lesquels il y en avoit deux de son Ordre, dont il avoit éprouvé la vertu dans le Monastere. Tout faisoit bénir Dieu d'avoir donné à l'Eglise un si saint Pontife, lorsque son inclination pour la solitude s'étant réveillée, il ne soupira plus qu'après le désert.

Son humilité d'accord avec son inclination lui fit croire que l'Eglise ne pouvoit pas manquer de souffrir de son peu d'expérience dans les affaires, et de son inhabileté ; qu'il n'étoit point propre pour remplir un si haute place ; et soupirant toujours plus après sa chere retraite, il résolut de se déposer. Il ne trouva pas beaucoup de résistance auprès des Cardinaux ; quelques-uns cependant lui firent un scrupule sur l'abdication volontaire qu'il méditoit : mais il fut rassuré par la favorable décision de plusieurs autres ; il fit même un Décret pour déclarer qu'un Pape pouvoit se démettre lui-même ; et malgré les instances que plusieurs François et Italiens, qui ne s'arrêtoient qu'à la sainteté d'un si grand Pontife, lui faisoient pour le maintenir sur le Saint-Siege, il résolut de renoncer au Pontificat. Le bruit s'en étant répandu, un grand nombre de Prélats, tout le Clergé de Naples, les Religieux et le peuple vinrent en procession jusqu'au Palais. Le Pape ayant paru à sa fenêtre pour leur donner sa bénédiction, un des Prélats le supplia à haute voix, au nom de tout le Clergé et de tout le peuple, de ne jamais penser à quitter une place qu'il remplissoit si dignement. Malgré tout cela il renonça solemnellement au Pontificat en plein Consistoire,

Consistoire, le 13 Décembre, cinq mois et huit jours depuis son exaltation. Il en quitta dès le même jour toutes les marques, reprit son nom de Pierre, avec son habit de Religieux, et alla se prosterner aux pieds des Cardinaux pour les prier de remédier au plutôt, par le choix d'un digne successeur de saint Pierre, à toutes les fautes qu'il avoit faites durant son Pontificat. Un exemple si rare tira les larmes des assistans. Saint Pierre Célestin étant ainsi descendu du Trône Apostolique, avec plus de joie qu'il n'y étoit monté, ne pensa plus qu'à retourner à son Monastere.

Cependant le Cardinal Benoît Gaëtan ayant été élu à Naples onze jours après pour lui succéder, et couronné à Rome le 16 de Janvier suivant, sous le nom de Boniface VIII, crut devoir s'assurer de son Prédécesseur, et lui refusa la permission que notre Saint lui demandoit à deux genoux de s'en retourner dans son désert, pour s'ensevelir le reste de ses jours dans sa cellule. Ce refus fit croire au Saint qu'on vouloit le retenir toujours à la Cour; il s'enfuit secrétement et se rendit à son Monastere : il y fut reçu avec des sentimens de joie et de respect que méritoit sa vertu. Cette fuite fit craindre au nouveau Pape qu'on ne se servît de sa simplicité pour former quelque schisme; il envoya incessamment après lui un de ses Camériers avec l'Abbé du Mont-Cassin pour le faire revenir. Le Saint l'ayant su, alla se cacher avec un seul de ses Religieux dans une obscure forêt, où il passa tout le Carême. Sur le bruit de l'arrivée de ceux que le Pape avoit envoyés pour le faire revenir, il monta sur une barque pour passer la mer Adriatique : le vent contraire l'ayant obligé de relâcher au port de Vieste, il y fut arrêté et conduit à Anagni où étoit le Pape. Ce voyage fut célebre, et par la foule du monde qui accouroit de toutes parts

pour le voir, et par les miracles qu'il fit sur sa route. Le nouveau Pape qui donnoit à sa fuite d'autres motifs que ceux qu'il avoit eus, crut être obligé de le faire garder dans le château de Fumone. Une différence si sensible de condition n'altéra point sa tranquillité : J'aurois tort de me plaindre, disoit-il en souriant ; j'ai désiré une cellule, et l'on m'en a donné une.

Le séjour qu'il fit dans cette nouvelle solitude ne fut pas long ; son âge, ses excessives austerités qu'il n'adoucit jamais, la foiblesse de sa santé déjà usée, tout l'avertit que sa fin n'étoit pas loin ; et le jour de la Pentecôte de l'année 1296, après avoir acheve la Messe avec une extraordinaire ferveur, il dit aux deux des Religieux de son Ordre qui étoient avec lui, qu'il mourroit certainement dans l'Octave. Il tomba malade le lendemain ; il se fit donner l'Extrême Onction, étendu sur les simples ais sur lesquels il avoit toujours voulu coucher, et mourut de la mort des Saints le 19 de Mai, en prononçant ce verset du dernier Pseaume des Laudes : *Omnis spiritus laudet Dominum :* Que tout ce qui respire, loue le Seigneur. Il étoit âgé d'environ 75 ans ; il n'y avoit que dix-sept mois qu'il avoit renoncé au Pontificat, et dix qu'il étoit à Fumone.

Le Pape Boniface fit célébrer ses funérailles avec une grande solemnité dans l'Eglise de Saint-Pierre, et dans celle de Saint-Antoine près de Ferentino, où il fut enterré. Dieu continuant de manifester tous les jours davantage la sainteté de son serviteur par de nouveaux miracles, le Pape Clément V, l'an 1305, fit travailler au procès de sa canonisation, qui fut célébrée à Avignon le 5 de Mai de la même année avec une solemnité extraordinaire. Le Pape non-content d'officier pontificalement, fit encore l'éloge public du Saint, et fixa au 19 de Mai la célébration de sa fête. Ses Reliques sont à Aquila dans l'Eglise des

Célestins ; il y en a une portion dans celle des Célestins de Paris, et quelques parcelles dans d'autres Eglises.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui Beatum Petrum Cœlestinum ad summi Pontificatûs apicem sublimasti, quique illum humilitati postponere docuisti : concede propitius, ut ejus exemplo cuncta mundi despicere, et ad promissa humilibus præmia pervenire feliciter mereamur. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui avez appris au Bienheureux Pierre Célestin à préférer l'humilité à la dignité suprême du souverain Pontificat auquel vous l'aviez élevé ; faites-nous la grace de mépriser à son exemple toutes les choses du monde, afin que nous méritions d'arriver heureusement à la gloire que vous avez promise pour récompense aux humbles. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 44 et 45.

ECCE Sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus : et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam. Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum confirmavit super caput ejus, Cognovit

VOICI ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui dans le temps de la colere de Dieu est devenu la réconciliation des hommes avec lui. Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la Loi du Très-Haut ; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son Peuple comme il le lui avoit promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de

eum in benedictionibus suis : conservavit illi misericordiam suam : et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu Regum : et dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum : et dedit illi Sacerdotium magnum : et beatificavit illum in gloria. Fungi sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius : et offerre illi incensum dignum in odorem suavitatis.

tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne ; il l'a connu, et il l'a béni ; il lui a conservé sa miséricorde ; il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois, et il lui a donné une couronne de gloire ; il a fait avec lui une alliance éternelle ; il lui a conféré le grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur et de gloire, afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

On a dit que le Livre de l'Ecclésiastique appelé indifféremment Livre de la Sagesse, a été composé en Hébreu, et traduit en Grec par le petit-fils de l'Auteur, sous le regne de Ptolomée Phiscon. Saint Jérôme dit en avoir vu de son temps un exemplaire Hébreu qui ne portoit pas le titre d'Ecclésiastique, mais celui de Parabole.

RÉFLEXIONS.

Voici ce Grand Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie. Ce n'est que parce qu'il a plu à Dieu durant sa vie qu'il est grand ; toute autre idée de grandeur est abusive ; la naissance donne un grand nom ; les richesses un grand crédit ; les belles actions la bravoure ; une grande réputation les emplois ; et les dignités une haute place ; mais à proprement parler, rien de tout cela ne donne une véritable grandeur ; ce nom reste dans les archives, ou sur quelque vieux parchemin, ce crédit se perd avec l'argent, cette réputation s'efface, elle est oubliée, elle s'éteint avec le temps ;

cette place voit successivement passer les créatures du Prince, le Prince lui-même se voit dépouillé de tout son éclat, et sa grandeur est ensevelie avec lui dans le tombeau. Que le monde nous fasse voir le solide et l'immutabilité de ses prétendues grandeurs tant vantées; on peut avoir un grand nom, un grand équipage, de grands revenus, une grande dignité sans être grand; la grandeur, à proprement parler, doit être une qualité de la personne. Quelle grandeur sans mérite! et quel mérite sans vertu! toute grandeur qui se fond, qui s'évanouit à la fin de la vie, ne mérite pas ce nom; ce n'est qu'une fausse grandeur qui doit tout ce qu'elle a de flatteur à l'opinion, et qui ne subsiste guere que dans l'idée des hommes. Dieu seul est grand; et ce n'est que par rapport à Dieu qu'on doit mesurer la grandeur des hommes; fût-on né laboureur, on devient véritablement grand en devenant saint. Les serviteurs de Dieu n'ont besoin ni de places ni de dignités pour être grands, la grandeur va les chercher jusque dans leurs abaissemens, jusque dans leur humilité la plus profonde. Eminences, excellences, grandeurs, titres pompeux, respectables dignités, rangs augustes, allez-vous bien loin au-delà de la mort? et faites-vous beaucoup valoir vos droits en l'autre monde? Désabusons-nous, ce privilege n'est dû qu'à la vertu chrétienne; la sainteté seule a ce droit, c'est à elle que les Grands du monde rendent hommage: qu'un domestique, qu'un vil esclave soit saint, on verra le Monarque prosterné à ses pieds, trop heureux s'il peut mettre sous sa protection sa personne, sa famille, son Royaume: *Il a plu à Dieu;* on ne dit pas: Il a été d'une naissance illustre, il a occupé les premieres places, il a obtenu les premieres dignités; il s'est distingué par la pénétration, la vivacité, la justesse de son esprit; il a eu une table splendide, un train magnifique;

jamais Prélat, jamais Favori ne fut plus grand. L'Esprit-Saint a un autre langage ; Dieu pense tout autrement : *il a plu à Dieu*, et voilà ce qui l'a rendu si grand Pontife : il a fait de grandes aumônes, et voilà ce qui l'a fait véritablement grand. On convient de cette vérité, quand suivra-t-on cette morale ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 19.

In illo tempore : Dixit Simon Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis ! Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius Hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centupium accipiet, et vitam æternam possidebit.

En ce temps-là : Pierre dit à Jesus : Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi : qu'y aura-t-il donc pour nous ? Jesus leur répondit : Je vous dis en vérité, qu'au temps de la Résurrection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le Siege de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze sieges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

Que nous devons tout quitter et tout sacrifier pour Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que puisque nous sommes indispensablement obligés d'aimer Dieu de tout notre cœur et de toutes nos forces, c'est-à-dire sans ménagement et sans réserve; par-là même nous devons être prêts à tout quitter, à tout sacrifier pour lui obéir et pour lui plaire : cette obligation suit nécessairement de ce premier des Commandemens.

Nous ne tenons aux créatures que par le cœur; les affections et la complaisance sont des liens; plus il y a de nœuds, moins est-on libre; on sacrifie sans peine tout ce qu'on aime peu. S'il est donc vrai qu'on aime Dieu de tout son cœur; s'il est vrai qu'on l'aime de toutes ses forces, doit-il coûter beaucoup de faire un sacrifice des créatures, à qui l'on tient si peu!

Les renoncemens aux plus chers amusemens du monde, les sacrifices ne trouvent des difficultés, et ne sont sensibles que par les liens qu'il faut rompre : l'amour de Dieu brûle ces liens, sans douleur et sans résistance. Tout devient aisé, rien ne coûte quand on aime beaucoup.

Mais Dieu mérite-t-il ce grand détachement, ces sacrifices? Cette demande fait pitié. Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu de Dieu? et que possédons-nous qui ne lui appartienne? ces biens dont nous sommes idolâtres sont à lui, nous ne les avons qu'en dépôt, tout au plus qu'à ferme. Avons-nous des talens, c'est lui qui nous les a

donnés, encore n'est-ce que pour les faire valoir; aussi doit-il nous en demander compte : nous n'en avons le maniement et l'usage que pour un temps : ce n'est que pour peu de jours que nous avons le crédit; nous ne sommes, à proprement parler, que les fermiers du Pere de famille. Quelle extravagance, quel dérangement de cœur et d'esprit! quelle folie, de ne vouloir pas se dessaisir quand le Maître nous demande ce qui lui appartient!

Admirons la bonté de notre Dieu : il veut que nous lui donnions par don ce qui lui appartient par justice. Il veut nous faire un mérite de nos devoirs; il veut recevoir comme un présent ce qui est une dette : et certainement de nous-mêmes qu'avons nous à lui donner, à lui sacrifier qui ne soit à lui? Dieu ne récompense en nous que ses propres dons. Quelle indignité, Seigneur, et quelle injustice de ne vous donner qu'avec peine, qu'avec regret? qu'il faille des raisonnemens infinis, des commandemens exprès, des menaces même pour nous obliger de vous faire un sacrifice de ce qu'un accident peut nous enlever à toute heure! Quelle honte, disons mieux, quelle irréligion, d'avoir de la peine à donner pour l'amour de lui! que dis-je, pour l'amour de lui, de lui donner à lui-même une légere aumône de ses propres biens. Et l'on s'étonne si ces maisons si opulentes s'écroulent; si ces grands héritages ne passent guere jusqu'à la troisieme génération; si les pirates ou les naufrages absorbent dans une heure le fruit de l'industrie de six ans; si un infidelle débiteur emporte tous ces grands biens dont nous refusions à Dieu une portion modique!

SECOND POINT.

Considérez que non-seulement il est de la justice de tout quitter pour Dieu, ou du moins d'être dans la véritable disposition de lui tout sacrifier quand il l'exige, mais que c'est encore de notre intérêt. Dieu ne nous demande que pour nous donner : nous ne lui donnons rien qu'il ne paye au centuple, et qu'il ne paye promptement.

Personne ne quittera pour moi et pour l'Evangile sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou ses enfans, ou ses héritages, qu'il ne reçoive le centuple dès-à-présent, et ensuite la vie éternelle. Il a voulu, ce divin Sauveur, expliquer ce centuple qu'on auroit pu confondre avec la bienheureuse éternité, et faire bien entendre qu'il ne differe pas si loin ses récompenses en faveur de ceux qui le servent avec générosité ; c'est dès-à-présent, dans cette vie même, qu'il récompense nos petits sacrifices : nulle bonne œuvre sans salaire. Le Ciel lui-même se donne à la fin du jour, et le centuple durant la journée ; et à la fin de la journée il semble qu'il ne compte pour rien le centuple qu'il a donné.

Ce ne sont pas les seules personnes Religieuses qui ayant tout quitté d'un renoncement effectif, reçoivent visiblement ce centuple dès-à-présent ; ce sont encore tous ceux qui, obligés par leur état de retenir l'usage des biens temporels, en font à Dieu un sacrifice de cœur par un renoncement parfait et sincere : qu'un cœur ne tienne à rien, Dieu lui tient compte, pour ainsi dire, de tout ; son détachement affectueux tient lieu de sacrifice. C'est encore à ceux-ci que Dieu promet et la vie éternelle à la fin du jour, et le centuple dès cette vie : de-là ces bénédictions spirituelles et même temporelles, qui sont comme l'apanage

des gens de bien ; de-là ces ressources inopinées qui relevent si fort le courage ; de-là ces prospérités si peu espérées qui sont les fruits de la religion et de la piété des parens. Mon Dieu, que la mort révélera de mysteres !

On n'expérimente pas ce contuple, dit-on ; mais fait-on ces grands sacrifices ? donne-t-on de grand cœur ? ne quitte-t-on rien sans regret ? ne soupire-t-on jamais après ce qu'on a laissé dans l'Egypte ? ce fond de cupidité, cet esprit de convoitise, cette âpreté au gain, cette désolation qui suit les pertes, ces restitutions différées malgré tant de remords, ce salaire si long-temps disputé, cette difficulté à faire l'aumône, tout cela prouve-t-il un grand détachement ? tout cela nous démontre-t-il que nous sommes tout prêts à faire les plus grands sacrifices ? Le cœur est attaché, on multiplie tous les jours les liens, et l'on se plaint de ne pas recevoir de centuple !

Mon Dieu ! quand pourrai-je dire avec votre Apôtre : Voilà que j'ai tout quitté. Quand profiterai-je du grand exemple de détachement que saint Pierre Célestin me donne ? Qu'attends-je ? que la mort m'ait tout enlevé, pour vous dire que je veux vous suivre ? Non, mon divin Sauveur, le regret et le repentir seroient trop inutiles ; je ne veux plus tenir à rien de créé, je quitte tout, je veux vous suivre, et je ne veux pas attendre que la mort vienne rompre mes liens.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quid mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram ? Psalm. 72.

Qu'ai-je à désirer dans le Ciel, et que puis-je aimer sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu !

Domine, ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes. Joan. 6.

A qui irons-nous, Seigneur ? vous avez les paroles de la vie éternelle.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° JESUS-CHRIST a donné jusqu'à sa vie pour vous : quel sacrifice avez-vous fait pour lui ? Chose étrange ! nous n'avons rien que nous n'ayions reçu de Dieu ; biens, honneurs, esprit, santé, vie : toutes les créatures nous prêchent ses dons ; nous n'attendons que de sa pure libéralité, que de sa bonté tout ce qui fait l'objet de notre espérance : et ne refusons-nous rien à Dieu ? Garde-t-on avec beaucoup de respect et de ponctualité ses commandemens et toutes ses volontés ? et les Religieux sont-ils tous exacts observateurs de leurs Regles ? Voilà bien de quoi confondre et de quoi alarmer. Les volontés de Dieu nous sont assez manifestées par l'Eglise, par nos Supérieurs, par nos Directeurs, par nos Regles : considérez si vous les exécutez avec fidélité : ne refusez-vous rien à Dieu ? cette mortification, ce ressentiment, ce sacrifice sont depuis long-temps l'objet de vos résolutions ; quand le seront-ils de la pratique ? Ne passez pas ce jour sans exécuter ce que vous promettez inutilement depuis si long-temps.

2.° Il y a peu de jours, et dans ces jours peu d'heures où l'on ne trouve quelque occasion de faire quelque petit sacrifice à Dieu : un mot, un coup d'œil, un acte fort mince de mortification peuvent être souvent d'un grand mérite. Ne passez aucun jour de la vie sans faire quelque petit sacrifice à Dieu ; et à la priere du matin, déterminez quel sera ce petit sacrifice : tantôt ce sera un mets, un fruit dont vous vous abstiendrez ; tantôt ce sera un habit, une parure, un ornement dont vous vous priverez ; quelquefois ce sera une visite, un divertissement, une satisfaction dont vous ferez à Dieu un sacrifice ; ou bien ce sera une visite d'honnêteté et d'amitié que vous rendrez à une personne pour qui vous res-

sentez quelque froideur, ou qui vous a désobligé. Ne passez pas ce jour sans avoir fait quelqu'un de ces petits sacrifices; ce sont là de ces industries spirituelles qui font les Saints. On a dit ailleurs combien est agréable au Seigneur la pratique de ceux qui tous les ans tirent au sort le fruit dont ils se priveront pour Dieu durant toute l'année. L'amour de Dieu est ingénieux.

VINGTIEME JOUR.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE, DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS.

SAINT BERNARDIN, l'une des plus éclatantes lumieres de l'Ordre de Saint-François, l'un des plus brillans ornemens de son siecle, étoit de l'illustre famille des Albizzeschi de Sienne en Toscane. Son pere nommé Tolle, et sa mere Nera, encore plus distingués par leur piété que par leur noblesse, faisoient des vœux à la sainte Vierge depuis long-temps pour avoir un fils. Leurs prieres furent exaucées; ce cher fils vint au monde le 8 de Septembre, jour de la Nativité de la sainte Vierge, l'an 1380, à Massa, ville de l'Etat Siennois, où le Seigneur Tole étoit Bailli. Ayant perdu sa mere à l'âge de trois ans, et son pere à l'âge de six; il fut mis sous la tutelle d'une tante maternelle nommée Diane, femme de beaucoup de vertu, qui l'éleva avec soin, et qui s'étudia sur-tout à lui inspirer de bonne heure la piété envers Dieu, et une dévotion particuliere envers la sainte Vierge. Elle n'eut pas de peine à y réussir; son génie, ses inclinations, son naturel, tout le portoit au bien. Il mettoit tout son plaisir à être à l'Eglise, à parer les Autels, à entendre la parole de Dieu;

et il répétoit avec tant d'agrément les sermons qu'il avoit ouïs, qu'on ne pouvoit assez admirer dès-lors les belles dispositions qu'il avoit pour la chaire. La beauté de son visage annonçoit la candeur de son ame ; il avoit un esprit excellent, un air doux et toujours serein ; la pudeur brilloit sur son front, ses manieres étoient aisées et naturellement polies ; une noble ingénuité le rendoit aimable à tout le monde, et sa modestie le faisoit admirer.

Ses oncles paternels Christophe et Ange Albizzeschi le firent venir à Sienne à l'âge d'onze ans, et lui donnerent des Maîtres pour le rendre habile dans les sciences. Il apprit la Grammaire et les Belles-Lettres sous Onuphre, et la Philosophie sous Jean de Spolete, qui charmés de la beauté, de l'esprit, de l'application, et encore plus de la vertu du jeune Bernardin, ne cessoient d'en faire l'éloge.

L'innocence et la pureté de ses mœurs se faisoient connoître dans toutes ses actions. S'il échappoit à quelqu'un de ses compagnons quelque parole trop libre, il en rougissoit pour eux. Quoique jeune, on respectoit sa vertu ; sa modestie imposoit aux plus libertins, et sa présence interdisoit tout discours peu honnête : Voici Bernardin, disoit-on, ne parlons plus de ce qui pourroit blesser la pudeur.

Ayant achevé son cours de Philosophie, il étudia la Théologie et le Droit Canon, et il fit de si grands progrès, qu'il devint un des plus habiles Théologiens de son siecle. Plus il devenoit savant, plus il devenoit Saint. Sachant que l'innocence se nourrit de la mortification, il pratiqua dès l'âge de quinze ans des austérités qui effraient. Il jeûnoit trois fois la semaine, portoit le cilice presque tous les jours, couchoit sur la dure sans se déshabiller, dormoit peu pour prier beaucoup ; et quelques-uns de ses compagnons l'ayant ob-

servé, s'apperçurent qu'il se déchiroit cruellement le corps par de sanglantes disciplines, se servant même quelquefois de faisceaux d'orties.

Sa tendresse pour la sainte Vierge croissoit avec sa ferveur. Un jour étant allé voir une de ses cousines, c'étoit une jeune veuve du Seigneur Ptolomée, d'une éminente vertu, il lui dit, en la quittant, qu'il alloit rendre visite à une Dame d'un mérite infini et d'une beauté sans égale; aussi, ajouta-t-il, l'aimé-je avec passion. Sa cousine étonnée d'une pareille confidence: Eh quoi, mon cousin, lui dit-elle, un jeune homme de votre piété va voïr les Dames. Sans doute, repartit-il en souriant, et je serois bien fâché de me retirer jamais sans avoir rendu mes devoirs à celle à qui je fais assidument la cour. Sa cousine ne répliqua point, et Bernardin sortit: mais elle fut bientôt rassurée; car l'ayant suivi de loin, elle vit qu'il alloit faire sa priere devant une statue de la sainte Vierge dans une Chapelle hors la Ville, où il alloit tous les soirs avec une grande édification du public.

Dégoûté du monde avant même qu'il l'eût bien connu, il s'enrôla à l'âge de dix-sept ans dans une Confrérie qu'on appeloit des Disciplinés de la sainte Vierge, établie dans l'Hôpital de la Scala à Sienne, célebre par plusieurs grands personnages qui y ont été enrôlés. Les soins et la charité édifiante de cette pieuse Société à servir les pauvres malades, et les grandes austérités qu'on y pratiquoit, furent fort du goût de notre Saint. Un peu moins gêné, il donna une libre carriere à sa ferveur; mais rien ne manifesta davantage sa grande vertu que les grands exemples de charité qu'il donna dans cet Hôpital durant quatre mois que la peste désola la ville de Sienne. Il étoit jour et nuit au chevet des malades, les servoit, les consoloit, les ensevelissoit, quoiqu'ils mourussent par troupes. Le Saint n'y prit

point de mal ; mais après que la contagion eut cessé, Bernardin épuisé des fatigues de charité, tomba malade chez une de ses tantes fort vertueuse et fort âgée, devenue depuis quelque temps aveugle et paralytique ; et sa convalescence se passa à rendre les derniers devoirs de charité à la malade qu'il ne voulut plus quitter jusqu'à sa mort.

Bernardin se voyant libre se retira dans une maison des fauxbourgs de Sienne pour vivre dans la solitude et dans la pénitence. Il s'y fit construire un Oratoire, et se donna pour cloître de sa retraite les murs de son jardin dans lequel il travailloit ; mais considérant les avantages qu'avoit un Religieux, lié par des vœux, sur un Solitaire qui suit en tout sa propre volonté et son propre génie, il résolut d'embrasser un état si parfait. Les Religieux de Saint-François de l'étroite Observance établis à Sienne furent ceux qu'il choisit ; cette célebre Réforme qui faisoit revivre le premier esprit du saint Fondateur, et qui faisant profession de suivre la premiere Constitution à la lettre, avoit déjà rallumé la ferveur dans cet auguste Corps, retraçant, pour ainsi dire, dans les arrieres-petits-fils ces grands exemples de pauvreté évangélique et de dénuement, ces prodiges de pénitence et de rigidité, ces effets merveilleux de zele et de magnanimité, en un mot, cette haute idée de perfection et de sainteté qu'on avoit admirées dans leurs premiers Peres. Ce fut dans ce saint Ordre que saint Bernardin se retira, il avoit vingt-deux ans : il n'eut qu'à se présenter, il fut reçu, et envoyé dans le Couvent de la Colombiere pour y faire son noviciat. Arrivé déjà à un si haut degré de perfection, on ne le regarda dès le premier jour que comme un parfait modele ; on étoit surpris qu'on pût apporter du monde une si grande innocence et un si grand fond de vertu.

Après l'année de probation, il fit solemnellement ses vœux le 8 Septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge, jour de sa naissance, de son entrée dans le noviciat, de sa profession, et jour encore auquel il célébra sa premiere Messe l'année suivante. La ferveur qu'il avoit fait paroître dans le noviciat, loin de se ralentir après sa profession, augmenta tous les jours. On étoit dans un étonnement continuel à la vue des rigueurs qu'il exerçoit sur lui-même. Jamais homme n'aima avec plus d'ardeur les mépris, les rebuts, les insultes, et toutes sortes d'humiliations; et Dieu permit qu'il en trouvât toujours quelque nouvelle, sur-tout de la part de ses parens qui ne pouvoient souffrir qu'il eût embrassé cet état de vie.

Cependant ses Supérieurs connoissant ses rares talens, ne voulurent pas qu'une si grande lumiere demeurât plus long-temps sous le boisseau. Il eut beau demander qu'on le laissât étudier aux pieds du Crucifix les grandes vérités de la Religion, il fallut rompre son silence: on l'envoya prêcher à Milan. Il n'eut pas plutôt paru en chaire, qu'on ne parloit plus que de la sainteté et de l'éloquence du nouveau Prédicateur, et singulierement des grandes conversions qu'il faisoit.

Ces succès merveilleux lui firent croire que Dieu le destinoit au ministere de la parole; il le pria de lui dénouer la langue qu'il avoit naturellement grasse, et de lui donner la facilité de parler; il fut exaucé miraculeusement sur l'heure: jamais homme n'eut la voix plus agréable et plus claire, jamais homme ne parla avec plus de facilité, ni avec plus de force et d'onction. Il n'en falloit pas moins pour prêcher avec fruit dans un temps où la corruption des mœurs étoit répandue dans toute l'Italie: la licence soutenue par les divisions faisoit triompher par-tout le libertinage. On ne voyoit par-tout que fourberie,

qu'usure, qu'inimitiés, que meurtres, que débauches, qu'impureté; la dissolution avoit pénétré jusque dans le lieu saint, et le relâchement jusque dans les Maisons Religieuses : voilà les monstres que notre Saint eut à combattre, et il les défit.

Du Milanez il est rappelé en Toscane, et après avoir prêché quelque temps à Sienne avec le même succès, il va annoncer la parole de Dieu avec le même fruit à Plaisance, à Bergame, à Bresce, à Verone, à Vicence, à Venise, à Mantoue, à Ferrare, à Bologne, à Rhege, à Modene. On n'avoit pas vu depuis les Apôtres un Prédicateur plus puissant en paroles et en œuvres; on ne parloit par toute l'Italie que des fruits surprenans de ses prédications, de conversions miraculeuses, de réformations de Monasteres, de renoncemens au monde, de suppressions d'abus, de changemens universels de mœurs : peu de ses sermons qui ne fussent interrompus par les larmes et les sanglots des auditeurs; nul qui ne vît quelque réconciliation; nul qui ne fît changer de face à toute la Ville : on apportoit à ses pieds avec empressement l'argent pour faire les restitutions; on voyoit dans les Eglises même les plus mortels ennemis se demander pardon mutuellement et s'embrasser; les plus avares répandoient leurs trésors en aumônes. La fureur des deux factions des Guelphes et des Gibellins, qui mettoient en combustion toute l'Italie, fut étouffée, tous les lieux de débauches détruits, un grand nombre d'Hôpitaux fondés, le luxe réformé, l'usage des Sacremens rétabli, et dans moins de dix ans la réformation des mœurs fut générale dans toute l'Italie.

On voulut même que ce nouvel Apôtre passât dans les pays étrangers; son Général l'ayant fait Commissaire de la Terre-Sainte, il s'y rendit, il fut fait Gardien du Couvent de Bethléem. Son

zele étoit miraculeux par-tout ; il avoit déjà fait revivre la ferveur dans ces pays orientaux ; mais les besoins de l'Europe le rappelerent ; il fallut retourner à Venise, parcourir de nouveau toute la Lombardie, la Romanie et la Toscane. Après avoir prêché en Apôtre à Florence et à Lucques, à Perouze, à Arezze, à Assise, à Spolette, et en quelques autres villes de l'Ombrie et de la Marche d'Ancone, et par-tout avec les mêmes succès, il eut ordre de venir prêcher à Rome. Cette Capitale du monde fut un nouveau théâtre où la sainteté du serviteur de Dieu parut encore avec plus d'éclat.

Son amour pour le Sauveur du Monde étoit le grand ouvrier, comme il le disoit lui-même, de toutes ces merveilles ; il est vrai qu'il est difficile d'aimer Jesus-Christ avec plus d'ardeur, avec plus de tendresse que l'aimoit notre Saint. Il ne disoit jamais la Messe que son visage tout allumé, et ses larmes, depuis la consécration, ne manifestassent le feu divin dont son ame étoit embrasée. Comme il portoit le saint Nom de Jesus si profondément gravé dans le cœur, il n'est pas surprenant s'il l'avoit sans cesse à la bouche, sachant qu'il n'est point sous le Ciel d'autre Nom accordé aux hommes, en vertu duquel nous devions être sauvés ; qu'il n'y a point de salut en nul autre : ses sermons, ses entretiens familiers, ses ouvrages, tout étoit assaisonné de ce saint Nom. Il portoit même pendu à sa ceinture un petit tableau où le Nom de Jesus étoit peint, et qu'il montroit souvent au peuple pour ranimer leur confiance ; et si toutes ses prieres étoient si efficaces, c'est qu'il ne demandoit jamais rien qu'en ce saint Nom.

Les conversions éclatantes, et les autres merveilles qu'il fit à Rome, armerent tout l'enfer contre lui ; on se déchaîna contre le Prédicateur en calomnies et en injures. Comme on ne trou-

voit rien à dire contre la pureté de ses mœurs ; on se récria contre sa morale et sa doctrine ; on l'accusa auprès du Pape de porter trop loin la dévotion au Nom de Jesus, et l'on prétendit même qu'il enseignoit sur cet article des erreurs. Sa morale étoit trop pure pour n'être pas aussi critiquée ; on blâmoit la douceur qu'il avoit pour les pécheurs, et on lui faisoit un crime de la bonté avec laquelle il les recevoit à la pénitence.

Le Pape Martin V voulut l'entendre dans ses défenses ; il fut si satisfait de ses raisons et de toute sa conduite, que l'embrassant tendrement, il l'exhorta à continuer l'ouvrage du Seigneur, et à répandre par-tout les fruits de son zele. Ce fut peu de jours après sa justification qu'il fut nommé à l'Evêché de Sienne. La profonde humilité du Saint l'emporta sur les vœux de tous les Cardinaux et du Pape même. Il y avoit longtemps que les villes de Genes, de Savone et d'Arbenga le demandoient : il y prêcha, et les plus insignes pécheurs furent convertis. Il alloit commencer une nouvelle mission à Milan, lorsque l'Evêché de Ferrare vint à vaquer. Le nouveau Pape Eugene IV, qui connoissoit le mérite de notre Saint, ne crut pas qu'on pût trouver un meilleur sujet ; il l'accorda aux vœux du peuple et du Clergé ; mais on ne put jamais obtenir le consentement de saint Bernardin : le Pape céda à ses prieres et à ses larmes.

Ses travaux apostoliques ne modérerent point ses austérités ; il prêchoit plusieurs fois le jour, et il ne relâcha rien de ses veilles et de ses jeûnes. On a de la peine à comprendre comment un seul homme a pu faire tant de merveilles, ou ne pas succomber à tant de travaux. Outre ses courses apostoliques et ses missions, nous avons encore de lui d'excellens ouvrages de piété : tels sont ses Traités de la Religion Chrétienne, de l'Evangile

éternel, de la Vie de Jesus-Christ, du Combat spirituel, des Méditations sous le titre de Sermons, où l'on découvre encore ce fond de dévotion qui faisoit en partie son caractere.

L'Empereur Sigismond allant à Rome, voulut que notre Saint l'accompagnât, et qu'il assistât à la cérémonie de son couronnement. On fit encore de nouveaux efforts pour l'engager dans l'Episcopat : le Pape voulut le faire Evêque d'Urbin ; mais le Saint fut inébranlable dans sa premiere résolution, et ce fut le troisieme triomphe que saint Bernardin remporta sur ceux qui cherchoient à l'élever aux dignités Ecclésiastiques. Il ne put pas cependant refuser la charge de Vicaire-Général de tous les Couvens de l'Observance. Cet important emploi donna une nouvelle carriere à son zele : il rétablit la réforme daus plusieurs Couvens d'hommes et de filles, où la premiere ferveur commençoit à se ralentir. Il fit des fruits merveilleux dans le Royaume de Naples, où le Roi René vouloit l'arrêter, lorsque le Pape Eugene lui ordonna de venir en Toscane pour se trouver au Concile général qu'il avoit transporté de Ferrare à Florence. Notre Saint eut la consolation d'y voir la réunion de l'Eglise Grecque avec la Latine ; il prêcha devant les Grecs, et quoiqu'il ignorât la langue Grecque, il la parla avec tant d'élégance, que les Grecs même en furent dans l'admiration.

A la vérité le Saint n'avoit pas seulement le don de la parole, il avoit encore le don des miracles : on l'a vu traverser un lac auprès de Mantoue avec son compagnon sur son manteau ; on a vu des malades subitement guéris en touchant seulement le bord de sa robe ; mais quelque grand que soit le nombre de ses miracles, rien n'égale les merveilles qu'il a faites dans ce nombre prodigieux de conversions. Il est certain que quand il prit l'habit, on ne comptoit pas plus de vingt Monas-

teres de l'Observance dans toute l'Italie, et tout au plus deux cents Religieux ; et que lorsqu'il mourut, cette illustre Réforme avoit plus de six mille Religieux, et plus de trois cents Couvens de l'Observance dans l'Italie.

Quoique la santé de notre Saint fut fort usée par ses continuelles fatigues, et par ses excessives austérités, il alla encore prêcher à Ferrare, à Vérone, à Vicence, à Padoue, à Mantoue, à Lodi, à Crémone. Instruit sans doute du jour de sa mort, il prit congé de ceux de Sienne dans un sermon fort pathétique ; il en partit le 29 d'Avril de l'an 1444, pour retourner dans le Royaume de Naples. Ses voyages étoient des missions ; il prêcha le 3 de Mai dans l'Isle du lac de Perouse, huit jours après à Spolete, le jeudi suivant à Citta Ducale. Il y avoit déjà quelques jours qu'il se trouvoit mal ; mais son zele suppléoit à sa foiblesse : il fallut enfin se rendre ; on le transporta à Aquila, où quatre jours après, épuisé de fatigues et de pénitences, comblé de mérites, et consommé des flammes du divin amour, après avoir reçu les derniers Sacremens avec une dévotion sensible, il expira tranquillement en prononçant les saints Noms de Jesus et de Marie, le 20 de Mai de l'an 1444 ; veille de l'Ascension, dans le même temps que ses freres chantoient l'Antienne de Vêpres : *Pater, manifestavi nomen tuum hominibus, etc.* Mon Pere, j'ai fait connoître votre nom aux hommes ; je vais maintenant à vous. Il étoit âgé de 64 ans.

Le bruit de cette mort attira une multitude incroyable de monde à ses funérailles, tant de la ville que des lieux d'alentour. Le grand nombre de miracles qu'il avoit faits durant sa vie, et qui se faisoient tous les jours à son tombeau, firent demander sa canonisation avec instance. Les informations commencerent sous le Pape Eugene IV qui avoit été témoin de ses vertus ; elles conti-

nuerent sous le Pape Nicolas V son successeur; par les soins de saint Jean de Capistran son Disciple; et l'an 1449, cinq ans après sa mort, le Pape célébra solemnellement sa canonisation le jour même de la Pentecôte, avec une extraordinaire solemnité. Son corps fut mis l'an 1481 dans une belle châsse d'argent que le Roi de France Louis XI avoit envoyée. Les Religieux de Saint-François de l'Observance le regardent avec raison comme leur second Fondateur.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DOMINE Jesu, qui Beato Bernardino Confessori tuo, eximium sancti nominis tui amorem tribuisti, ejus quæsumus meritis et intercessione spiritum nobis tuæ dilectionis infunde: Qui vivis et regnas, etc.

SEIGNEUR Jesus, qui avez donné au Bienheureux Bernardin votre Confesseur un si grand amour pour votre saint Nom : nous vous supplions par ses mérites, et par ses prieres, de répandre en nous l'esprit de votre divin amour : Vous qui étant Dieu vivez et régnez, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

BEATUS dives, qui inventus est sine macula: et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum! Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi

HEUREUX celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie!

gloria æterna : qui potuit transgredi, et non est transgressus : facere mala, et non fecit. Ideo stabilita sunt bona illius in Domino : et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

Celui qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, aura une gloire éternelle : qui a pu violer le commandement de Dieu, et ne l'a pas violé : qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait; c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Le livre de l'Ecclésiastique, d'où cette Epître est tirée, n'étoit point reçu dans le Canon des Hébreux ; ils ne le regardoient point comme inspiré, quoiqu'ils l'estimassent. Toute l'Eglise l'a toujours regardé comme canonique, et nul des Saints Peres qui ait douté de son authenticité, avant même qu'elle fût déclarée par les Conciles.

RÉFLEXIONS.

Heureux celui qui n'a point couru après l'or, et qui n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. Qui est celui-là ! et nous le louerons, parce qu'il va faire des œuvres merveilleuses durant sa vie. Certainement la convoitise est aujourd'hui une passion si commune et si universelle, que le Sage a raison de regarder comme une merveille un homme qui ne met point son espérance dans ses trésors. L'avarice regne par-tout ; l'Ecclésiastique comme le séculier, le Prêtre quelquefois même plus que le laïque, ne sont que trop esclaves de cette sordide passion; elle étend son empire sur presque tous les cœurs ; et en subjuguant, elle aveugle. Qu'un peu de réflexions sur la nature du mal, préviendroit de repentirs ! mais entre toutes les passions, celle qui est la plus ignorée de ceux qui en sont possédés, c'est la passion des richesses, c'est l'avarice : les avares ne se croient jamais tels : les uns déguisent leur avarice sous le nom d'économie, les autres sous

celui de prévoyance ; quelques-uns sous le spécieux titre de modestie, de sagesse ; et plusieurs sous celui de nécessité. Cette sordide passion a honte d'elle-même ; elle est naturellement si déraisonnable et si odieuse, qu'elle n'ose jamais paroître sous son nom. On a honte de s'en voir accusé.

En effet, n'y a-t-il point de l'imbécillité d'esprit dans cette insatiable cupidité ? prendre de toutes mains, accumuler trésor sur trésor ; se faire même de ses seules épargnes de gros revenus, et avec cela crier toujours à la faim, avec cela se croire toujours le plus pauvre ; c'est une maladie, il est vrai ; mais quel remede ?

User ses forces et sa santé, donner même la torture à son esprit pour trouver tous les jours de nouveaux expédiens, pour découvrir de nouveaux moyens d'épargner, de nouveaux artifices pour s'enrichir, de nouveaux secrets, et de raffiner sur la lésine même ; voilà la sérieuse occupation, voilà l'étude continuelle d'un avare ; mais quel plus sordide trafic !

Mettre pour ainsi dire son domestique sous contribution ; ne rendre que des services lucratifs ; mettre à profit jusqu'au salaire des ouvriers ; trembler à la seule proposition, à la seule pensée de la moindre dépense ; plaindre celle qu'on est forcé de faire pour s'empêcher de mourir ; au milieu de l'abondance faire preuve de mendicité ; porter peut-être ses regrets jusque sur les frais qu'on doit faire un jour pour ses funérailles ; dur aux autres, aussi dur à soi-même ; passer ses jours dans la tristesse, dans les chagrins et dans l'obscurité, quoiqu'on soit puissant en revenus, en capitaux, en terres ; qu'est-ce qu'imbécillité d'esprit, si ce n'est pas ici folie ! Qu'on a bien raison de dire, qu'un avare n'a rien laissé à faire à la mauvaise fortune : pourroit-elle lui faire pis ! Si du moins cette pitoyable passion proposoit

un

un motif capable d'imposer, elle trouveroit place parmi les autres erreurs qui séduisent les gens ; mais de quel avantage même apparent nous flatte une avarice outrée ? fatigues excessives ; déboires infinis ; vie dure et honteuse ; pénitence sans mérite ; huées populaires ; bassesses odieuses ; objets de risée ; réprobation peu douteuse : voilà l'apanage des avares, et tout cela pour laisser un riche héritage, et souvent même un tas, un tissu d'injustices à des gens qui doivent divertir le public des risibles industries de leur bienfaiteur : fut-il jamais une plus insigne folie ? et certes lequel des deux vaut mieux, ou s'imaginer qu'on est riche, qu'on est puissant, qu'on est Prince ; en contrefaire les manieres, en affecter le langage et les airs, en vouloir même imiter la magnificence, quoiqu'on soit d'une condition vile, et qu'on manque de tout ? ou se croire toujours pauvre, vivre en avare, donner une ridicule scene au public par ses lésines, quoiqu'on soit opulent, et d'une condition honorable ? Laquelle des deux manies approche plus de la folie ? Quoi de plus pitoyable ? être dans l'abondance, et se faire faute de tout.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 19.

In illo tempore : Dixit Simon Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis ? Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius Hominis in sede

En ce temps-là : Pierre dit à Jesus : Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi : qu'y aura-t-il donc pour nous ? Jesus lui répondit : Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le siege de sa Majesté, vous

majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim Tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze sieges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

De la dévotion au saint Nom de Jesus.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le saint Nom de Jesus a toujours été l'objet de la vénération des plus grands Saints, et de la confiance de tous les vrais Fidelles. Il n'y a point de Saint en nul autre, disoient les Apôtres (*a*). Car sous le Ciel il n'est point d'autre Nom accordé aux hommes, en vertu duquel nous devions être sauvés : le temps viendra, disoit saint Pierre (*b*), que quiconque invoquera le Nom du Seigneur sera sauvé. C'est par la vertu de ce saint Nom, c'est par la confiance en ce saint Nom que le boiteux de naissance marche droit (*c*), que les malades sont guéris, que les morts sont ressuscités, que les Apôtres, et tous les Saints ont fait tant de miracles. Le Sauveur s'est abaissé lui-même, dit l'Apôtre, ayant été obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur la croix; c'est pour cela aussi que Dieu l'a élevé et lui a donné un Nom qui est

(a) *Act. Apost.* 4. (b) *Act. Apost. chap.* 2.
(c) *Act. Apost. l.* 3.

au-dessus de tout nom ; afin qu'au Nom de Jesus tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre, et dans les enfers, fléchisse le genou. Quel respect, quelle dévotion ne doivent pas avoir pour ce sacré Nom tous les Fidelles !

C'est un nom tout divin, que le Pere Eternel a donné, que l'Ange a apporté, et que le Sauveur du Monde a mérité par sa mort et par ses souffrances. Comme il renferme dans Jesus-Christ toutes les qualités du Sauveur, on ne sauroit le prononcer qu'il ne réveille en nous les plus doux motifs de confiance. Le Nom de Jesus, dit saint Bernard, en signifiant que le Fils du Très-Haut est mon Sauveur, me dit que ce même Sauveur est mon Roi, qu'il est le bon Pasteur, qu'il est mon Pere ; il me dit que cet aimable Sauveur est venu chercher singuliérement les pécheurs, que c'est pour eux qu'il a fait tant de frais : pour eux qu'il a donné son Sang, que c'est dans ce Sang que doivent être noyés tous nos crimes. Quel sujet de confiance ne trouvé-je pas dans ce saint Nom !

Qu'on m'effraie, en me disant que ce Dieu sera mon Juge : ce Sacré Nom me rassure, en pensant que ce Juge Souverain c'est Jesus lui-même, c'est-à-dire, mon Sauveur. Quelle est, bon Dieu, notre indigence ! Hélas, Seigneur ! de quoi n'avons-nous pas besoin ? Biens spirituels et temporels, graces puissantes, secours particuliers dans les dangers, bénédictions, faveurs, indulgences ; tout se trouve, tout se mérite, tout s'obtient en vertu de ce saint Nom. Mon Dieu, que nous serions riches, que nous serions puissans, si nous savions profiter de ce trésor, si nous savions nous servir de ce remede ! Le Nom de Jesus, dit saint Bernard, est une huile salutaire, comme parle l'Ecriture, c'est-à-dire, qu'il en a toutes les qualités et la vertu : *Oleum effusum nomen tuum.* L'huile éclaire, nourrit

et guérit : *lucet, pascit et ungit.* Le nom de Jesus fait tout cela : il allume le feu du divin amour, et il le nourrit ; c'est un baume divin qui guérit les plaies de l'ame. Il ne faut pas être surpris si tous les Saints l'ont eu continuellement à la bouche, en le portant gravé dans le cœur. Saint Paul le répete cent fois à toutes les pages ; saint Ignace le Martyr le joignit presque à toutes ses paroles ; saint Bernardin ne présentoit que ce saint Nom au peuple ; et, par la vertu de ce Nom, les plus insignes pécheurs étoient convertis.

Bon Dieu ! quel secret plus puissant ! quel remede plus aisé ! quelle dévotion plus intéressante, et plus à la portée de tout le monde ! quel regret ne dois-je pas avoir d'avoir négligé une dévotion si salutaire, et de n'avoir pas su profiter de ce trésor caché !

SECOND POINT.

Considérez l'efficace toute-puissante de ce saint Nom pour ceux qui croiront en moi, dit le Sauveur du monde (*a*) : voici les miracles qu'ils feront : Ils chasseront les démons en mon nom ; en mon nom ils parleront de nouvelles langues ; ils manieront les serpens, sans que les serpens leur nuisent, et s'ils boivent quelque chose capable de faire mourir, cela ne leur fera point de mal. Enfin, la vertu de mon Nom fera toutes sortes de miracles, et ils n'auront qu'à mettre les mains sur les malades, et les malades se porteront bien. Que ne pourroit-on point, que ne feroit-on pas, si animé d'une vive foi l'on avoit une véritable dévotion au sacré Nom de Jesus ?

Nous pouvons peu, nous faisons encore moins, parce que nous manquons et de foi et de dévo-

(a) *Marc.* 16.

tion en ce saint Nom : En vérité, je vous le dis, dit le Sauveur du Monde (*a*), si vous demandez quelque chose à mon Pere en mon Nom, il vous le donnera ; quelle promesse plus consolante, et qui doive exciter davantage notre confiance ; mais quel motif plus pressant d'avoir une très-tendre dévotion au Sacré Nom de Jesus. Quoi que ce soit que nous demandions de raisonnable au Pere éternel, Jesus-Christ nous assure, avec une especè de serment, que nous l'obtiendrons. Quelle confiance pour ceux qui portent ce saint Nom gravé dans leur cœur, qui le respectent avec tendresse par un culte de Religion, et qui ne le prononcent jamais sans un nouveau goût, et sans quelque nouvelle grace.

Nos besoins sont tous les jours plus grands, nos infirmités croissent avec nos jours, nous prions, et nos prieres sont peu efficaces, parce que nous manquons de dévotion et de confiance en ce saint Nom. Jusqu'ici, nous dit cet aimable Sauveur (*b*), vous n'avez rien demandé en mon nom, et voilà pourquoi vous n'avez rien reçu. Demandez, ajoute-t-il, et vous recevrez ; mais que ce soit toujours en mon Nom que vous demandiez. C'est à la faveur de ce Nom que nous serons bien reçus, et qu'on écoutera favorablement nos prieres : ce Nom nous donne un titre et un droit à être exaucés.

Le Sacré Nom de Jesus, dit encore saint Bernard, n'est pas seulement une lumiere qui éclaire, c'est encore un mets délicieux qui fortifie : *An non toties confortaris quoties recordaris !* Ne sentez-vous pas une nouvelle force toutes les fois que vous le prononcez ! Tout autre mets est fade et insipide, s'il n'est assaisonné de cette huile et de ce sel.

Jesus mel in ore, continue-t-il ; quel miel plus doux à la bouche que le saint Nom de

(a) *Joan.* 16. (b) *Ibid.*

JESUS ! quel son plus agréable à l'oreille, et quel tressaillement de joie ne cause point dans le cœur ce saint Nom ? Vous arrive-t-il quelque chagrin, vous trouvez-vous dans quelque danger, avez-vous besoin d'un prompt secours : recourez à ce saint Nom avec confiance. Mon Dieu ! quelle dévotion plus propre à nous inspirer une véritable et sincere piété !

Quel regret, mon divin Sauveur, n'ai-je pas d'avoir eu jusqu'ici si peu de dévotion pour votre saint Nom ! je l'aurai désormais si profondément gravé dans mon cœur ce saint Nom, que je l'aurai sans cesse à ma bouche ; et j'espere que vous me ferez la grace qu'il sera ma consolation et mon refuge à la mort.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domine Dominus noster : quàm admirabile est nomen tuum in universa terra ! Psal. 8.

Que votre Nom, Seigneur, notre souverain Maître, est admirable dans toute la terre !

Juvenes, et virgines, senes cum junioribus laudent nomen Domini : quia exaltatum est nomen ejus solius. Psal. 148.

Que les jeunes hommes, que les filles, que les vieillards, que les enfans exaltent le nom du Seigneur, qui seul est grand dans l'Univers.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LE très-saint Nom de JESUS ne doit pas être seulement l'objet de notre dévotion et de notre respect, il doit encore ranimer notre confiance. Ce saint Nom renferme comme en abrégé tout ce que le Sauveur du monde a fait pour notre salut ; ce seul nom signifie, pour ainsi dire, tous les Mysteres de sa vie. Il n'est point sous le Ciel d'autre nom accordé aux hommes, en vertu du-

quel nous devions être sauvés. Il est étonnant que tous les Fidelles n'ayent point pour ce saint Nom une dévotion très-tendre. Cette dévotion consiste, 1.° A avoir souvent à la bouche, et encore plus affectueusement gravé dans le cœur ce saint Nom, qu'on ne doit jamais prononcer qu'avec respect et avec des sentimens d'amour et de reconnoissance. 2.° A réciter tous les jours avec dévotion quelques prieres en son honneur, comme les Litanies du saint Nom de Jesus, et les Hymnes que l'Eglise chante en son honneur. 3.° A ne rien entreprendre, ni rien commencer que sous les auspices, pour ainsi dire, et en vertu de ce saint Nom.

2.° C'est une pratique de piété bien louable, et qui a été familiere à bien des Saints, de ne jamais rien refuser, autant qu'il est possible, de tout ce qu'on nous demande au Nom de JESUS : aumônes, services, bienfaits. A votre réveil, et le soir en prenant votre repos, commencez et terminez la journée par les saints Noms de JESUS et de Marie : cette sainte pratique vous le fera prononcer avec confiance à la mort. Plusieurs saintes ames n'entendent jamais prononcer le Nom de JESUS qu'ils ne le saluent par une inclination de tête, ou du moins intérieurement par quelque acte d'amour de Dieu, et avec des sentimens de tendresse et de reconnoissance. Portez votre vénération pour ce Nom sacré jusqu'à respecter tout ce qui le porte écrit. Ayez dans votre cabinet ces paroles de l'Apôtre écrites en gros caracteres, et exposées à vos yeux : (a) *In nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum :* Qu'au Nom de JESUS tout ce qu'il y a dans le Ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchisse le genou.

(a) *Philipp.* 2.

VINGT-UNIEME JOUR.

SAINT HOSPICE OU SAINT SOSPIS, RECLUS DE PROVENCE, CONFESSEUR.

SAINT HOSPICE, que le vulgaire appelle communément saint Sospis, fleurissoit en Provence vers le milieu du sixieme siecle. Il étoit François; mais on ignore le lieu de sa naissance. Ayant entendu parler de la sainteté et de la vie austere des Solitaires d'Egypte, il se sentit embrasé du désir de les imiter : quoique jeune, il résolut de passer les mers, et d'aller apprendre de ces Maîtres de la vie spirituelle la science des Saints, et les voies sures de la vie parfaite.

Animé de ce désir, il passe en Egypte, et étant entré bien avant dans le désert, il visita une grande partie de ses saints Anachoretes. Il est aisé de comprendre quelle impression ces grands exemples de vertu firent sur un cœur si bien disposé : il admiroit dans les uns ces innocentes cruautés dont ils macéroient leur corps; dans les autres, ce silence perpétuel; et dans tous, ce dénuement universel, cet esprit de mortification, ce pur et ardent amour de Jesus-Christ, et cette constante assiduité à la priere. Ayant fait, pour ainsi dire, son noviciat de la vie ascétique, il revint en France, résolu de mettre en pratique les grands exemples qu'il avoit vus, et les belles leçons qu'il avoit apprises. Ayant débarqué au port de Villefranche, à l'extrémité de la Provence, il trouva une vieille tour abandonnée en une presqu'isle à une lieue de Nice, qui lui parut très-propre pour satisfaire le désir qu'il avoit de vivre dans une profonde solitude, d'enchérir encore sur les austerités des Solitaires d'Orient.

Plein de cette confiance, et de ce courage qu'inspire le pur amour de Dieu, il s'enferme dans cette masure affreuse, résolu de ne s'occuper plus que de Dieu, et de pousser l'abstinence, le jeûne et les autres macérations du corps aussi loin qu'il le pourroit avec le secours de la grace : il le fit, et sa vie fut regardée dès-lors comme un prodige.

On le voyoit continuellement chargé de chaînes de fer fort pesantes, sous un rude cilice tout hérissé de pointes qui le piquoient sans cesse dans les endroits que les chaînes ne meurtrissoient point. Sa demeure étoit plutôt un tombeau qu'une cellule ; il jeûnoit tous les jours, et ne vivoit que de pain et de dattes. Il redoubloit ses pénitences durant le Carême ; il ne vivoit durant tout ce saint temps que de certaines racines d'Egypte fort dégoûtantes et fort ameres, dont les Anachoretes se servoient, et qu'il faisoit venir par le moyen des Marchands qui alloient négocier à Alexandrie. Il travailloit quelques heures du jour à faire des ouvrages de jonc et de feuilles de palmier, et passoit le reste du jour, et presque toute la nuit en prieres. Son corps n'étoit presque qu'une plaie, déchiré par ses instrumens de pénitence, et rongé par les vers dont il étoit couvert ; il ne vivoit que par miracle.

Le bruit se répandit bientôt sur toute la Côte qu'il y avoit un homme merveilleux dans la tour : son air, ses paroles et sa pénitence firent connoître à tout le monde le prix et le mérite de ce trésor caché ; et Dieu lui-même prit plaisir de manifester la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles. On vint de tous côtés pour voir l'Anachorete d'Occident, qui, comme on le disoit, surpassoit en abstinence, en dévotion et en austérités, les Solitaires de l'Egypte. La foule continuelle des étrangers l'obligea de faire murer l'entrée de sa tour, et il n'y laissa

qu'une petite fenêtre assez élevée par où il recevoit le peu de nourriture dont il subsistoit, et par où il parloit à ceux qui venoient le consulter et se recommander à ses prieres.

Il y avoit à une demi-lieue de l'hermitage de notre Saint un célebre Monastere, dont les Religieux tiroient un grand fruit des entretiens spirituels qu'ils avoient avec ce saint Reclus. Comme ils le venoient visiter souvent, et qu'ils en recevoient tous les jours de nouveaux secours pour leur perfection, ils ne l'appeloient que leur Pere et leur Abbé, et c'est ce qui a fait dire à quelques Ecrivains que saint Hospice avoit été Supérieur de ce Monastere. Doué du don de Prophétie, il prédit l'invasion que les Lombards devoient faire dans les contrées de la France qui joignoient les Alpes, incontinent après la mort de Cleb ou Clephis leur Roi; laquelle, selon lui, devoit arriver dans peu de jours. Il en avertit les Paysans dès que Dieu lui eut fait connoître l'approche de ces peuples barbares, afin que tous les peuples de la campagne pussent prendre leurs précautions, et avoir le loisir de se renfermer avec leurs meubles et leurs bestiaux dans les Villes.

Il donna les mêmes avis aux Religieux du Monastere voisin de son hermitage, et leur conseilla de se retirer au plutôt, et d'emporter avec eux les vases sacrés. Les Moines à leur tour voulurent lui persuader de quitter sa cellule, et de se retirer avec eux; mais il ne voulut point sortir de sa retraite; et comme ils persistoient à dire qu'ils ne le quitteroient point! Allez, mes enfans, leur dit-il, mettez-vous à l'abri de cette tempête, et ne soyez point en peine de moi; les Barbares me feront mille outrages, mais ils ne m'ôteront point la vie; pour vous, vous avez tout à craindre si vous ne fuyez.

L'événement vérifia bientôt la prédiction. Les

Barbares ayant passé les Alpes, se répandirent le long de la Côte de Gênes et de Provence vers l'an 576. Une bande s'étant avancée vers Nice, arriva au pied de la tour où étoit le Saint. Au premier bruit qu'ils firent, saint Hospice parut à la fenêtre, les Barbares l'ayant apperçu, entourèrent la tour, et n'y trouvant point de porte pour y entrer, firent monter deux des leurs sur le toît, par où ils descendirent dans sa cellule. Ils furent également surpris de sa tranquillité et de sa demeure; mais ayant apperçu sous son cilice les chaînes qui lui serroient le corps, ils le prirent pour quelque insigne scélérat qu'on avoit renfermé dans cette tour, et le regardant avec horreur, le chargerent d'injures. Ayant fait venir un Interprete, ils lui demanderent quel crime il avoit fait ? Le Saint leur avoua qu'il étoit tel qu'ils le croyoient, et qu'il n'y avoit point de crime dont il ne se jugeât lui-même coupable. Alors un des Barbares leva le sabre pour lui fendre la tête; mais son bras demeura roide, sans qu'il lui fût possible de le plier : il laissa tomber le sabre à terre, et son bras resta toujours levé; ce que voyant ses compagnons, ils jeterent de grands cris; s'adressant au Saint, ils lui demanderent ce qu'il y avoit à faire en cette rencontre. Saint Hospice fit approcher le soldat, et par le signe de la Croix il rétablit son bras en son premier état, et par un miracle encore plus éclatant il convertit à la Foi ce Barbare, lequel au lieu de suivre ses compagnons, voulut rester auprès du Saint, et s'étant fait Religieux dans le Monastere voisin, y vivoit encore avec édification lorsque saint Grégoire Evêque de Tours écrivoit cette histoire.

Les Barbares s'étant retirés, la tranquillité revint, et la vénération pour notre Saint s'accrut si fort, qu'on venoit de toutes parts pour se recommander à ses prieres. L'événement de tout

ce qu'il avoit prédit, la merveilleuse conversion du soldat, les miracles qu'il faisoit tous les jours, le rendirent célebre par toute l'Italie, et dans toute la France.

Un Bourgeois d'Angers ayant perdu la parole et l'ouie par une violente maladie qui l'avoit réduit à l'extrémité, résolut d'aller en pelerinage à Rome, espérant d'y trouver quelque soulagement au tombeau des saints Apôtres et des saints Martyrs; il se joignit à un Diacre qui faisoit le même voyage. Etant arrivés en Provence où l'on ne parloit que des miracles que Dieu faisoit tous les jours par les prieres de notre Saint, ils eurent envie de le voir. La fievre ayant repris le malade, il fut contraint de rester dans le logis, et le Diacre vint seul visiter saint Hospice. Après lui avoir dit le sujet de son voyage, il le supplia de vouloir bien se souvenir dans ses prieres de son compagnon. Amenez-le-moi, répond le Saint. Le Diacre part dans le moment, et lui amene le malade. Saint Hospice avançant le bras hors de la fenêtre, le prend par les cheveux, et le fait approcher; puis lui mettant quelques goutes d'huile bénite sur la langue, et en versant sur sa tête: Que tes oreilles soient ouvertes, s'écria-t-il, au nom de Notre-Seigneur Jesus-Christ, et que la même Puissance qui a chassé le démon de l'homme sourd et muet, te rende la parole. Ensuite il lui demande comment il s'appeloit. Le malade tressaillant de joie de se voir guéri, lui dit son nom d'une voix haute et claire, et en même-temps levant les mains au Ciel: Béni soit à jamais le Seigneur, s'écria-t-il, de la merveille qu'il vient d'opérer par son serviteur. J'allois à Rome pour chercher auprès des saints Apôtres quelque soulagement, j'ai trouvé en Provence un saint Pierre, un saint Paul, un saint Laurent dans la personne de ce saint Hermite.

A peine étoit-on revenu de la profonde admi-

ration que ce miracle avoit causée, qu'on vit arriver un homme qui étoit né aveugle, appelé Dominique, qui avoit passé trois mois dans le Monastere par le conseil de notre Saint. Le serviteur de Dieu lui demande s'il veut recouvrer la vue. Hélas, repond cet aveugle, je ne sais ce que c'est que la vue, puisque je n'ai jamais eu l'usage des yeux; mais on en dit tant de bien, que j'aurois grande envie d'en faire moi-même l'expérience. Alors le Saint faisant le signe de la Croix sur ses yeux avec de l'huile bénite, dit ces paroles: Qu'au nom de Jesus-Christ notre Rédempteur tes yeux s'ouvrent. A l'instant ses yeux furent ouverts; mais cet homme fut si épris d'admiration et d'étonnement à la vue de la lumiere et de tout ce qu'il découvroit, qu'il demeura quelque temps tout interdit et comme immobile, chaque objet étant pour lui un nouveau sujet d'admiration. Ce second miracle fit encore plus de bruit que le premier. On voyoit venir des malades de l'extrémité de l'Orient, et tous s'en retournoient en louant le Seigneur, et en publiant par-tout sa haute sainteté, et le crédit qu'avoit auprès de Dieu ce nouveau Thaumaturge.

Il y avoit déjà plus de quinze ans que saint Hospice vivoit plutôt en Ange qu'en homme dans sa tour, lorsque Dieu lui fit connoître que sa fin étoit proche. Il en avertit le prieur du Monastere, le pria de venir faire ouvrir la porte de la tour; et de faire savoir à Austade Evêque de Nice, qu'il mourroit dans trois jours; qu'il le prioit de le venir voir, sans doute pour lui venir administrer les derniers Sacremens, et pour pourvoir à sa sépulture.

Le bruit de la mort prochaine du Saint s'étant répandu dans Nice, un des Bourgeois nommé Crescent accourut promptement à la tour du Saint, et le considérant par la fenêtre de sa cellule, il fut effrayé de voir l'état où il se trou-

voit : touché jusqu'aux larmes, comment se peut-il faire, lui dit-il, qu'étant ainsi chargé de chaînes et rongé de vers, vous ayez pu endurer de si longs et de si cruels tourmens durant tant d'années? Celui pour l'amour duquel je me suis réduit dans cet état, répond le Saint, a bien pu me donner les forces pour le supporter, et il a bien su en adoucir toute l'amertume.

Sentant que sa fin approchoit, il se fit ôter toutes ses chaînes, il passa ensuite plusieurs heures en oraison, prosterné contre terre, et fondant en larmes; puis s'étant relevé, il s'étendit sur un banc, et les mains élevées vers le Ciel, le visage doux et serein, il rendit graces à Dieu de toutes les faveurs qu'il lui avoit faites, et lui recommandant son ame, il expira tranquillement le 21 de Mai de l'an 581. Incontinent après qu'il eut expiré, les vers dont il étoit couvert disparurent, et son corps devint net. L'Evêque Austade eut soin de le faire enterrer avec toute la pompe que méritoit un si saint homme.

Saint Grégoire de Tours assure que c'est de la propre bouche de celui qui étant sourd et muet avoit été miraculeusement guéri par S. Hospice, qu'il avoit appris tout ce qu'il en dit dans la vie qu'il en a écrit. Il ajoute dans un autre de ses Ouvrages, que dans le temps qu'on l'enterroit, un homme prit de la terre de la fosse où étoit ce saint Corps, pour la porter dans le Monastere de Lerins, et que s'étant embarqué sur un vaisseau qui alloit à Marseille, il n'osa pas déclarer son dessein, ayant appris que le Maître du navire, le Pilote, et presque tous les Matelots étoient Juifs; mais dès qu'ils furent arrivés vis-à-vis l'Isle de Lerins, le vaisseau s'arrêta, quoiqu'il eût le vent en arriere, et que le vent fût frais. Un événement si merveilleux étonna tout l'équipage. Alors le Passager déclara qu'il étoit Chrétien, et qu'il portoit au Monastere de Lerins de la terre du

tombeau du Bienheureux Hospice, et qu'il ne doutoit point que ce ne fût par la vertu de ces Reliques que Dieu avoit arrêté leur vaisseau, qui certainement ne branleroit point qu'ils n'eussent tourné vers l'Isle. On tourna les voiles et le gouvernail, et le vaisseau fit droite route sur l'Isle de Lerins, où le Passager ayant débarqué, le vaisseau passa outre. Ce fut cette merveille qui a fait mettre ce Saint au nombre des Patrons et des Saints tutélaires de l'Isle.

Les Reliques de ce Saint se gardent encore précieusement dans la Cathédrale de Nice; l'on en montre aussi quelques parties dans les Eglises Paroissiales de Villefranche et de Torbie; et la Péninsule où étoit la tour du Saint, se nomme encore aujourd'hui de son nom San-Sospis.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison à l'honneur de saint Hospice est celle qui suit.

Deus, qui nos Beati Hospicii Confessoris tui annuâ solemnitate lætificas: concede propitius, ut cujus natalitia colimus, etiam actiones imitemur. Per Dominum nostrum, etc.

O Dieu, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance en la solemnité du bienheureux Hospice votre Confesseur, faites-nous la grace qu'honorant la nouvelle vie qu'il a reçue dans le Ciel, nous imitions celle qu'il a menée sur la terre. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon du Prophete Jérémie. Chap. 15.

DOMINE, inventi sunt sermones tui, et comedi eos, et factum est mihi verbum tuum in gaudium et in lætitiam cordis mei: quoniam invocatum est nomen tuum super me, Domine Deus exercituum. Non sedi in consilio ludentium, et gloriatus sum à facie manûs tuæ: solus sedebam, quoniam comminatione replesti me.

SEIGNEUR, j'ai trouvé vos paroles, je m'en suis nourri; et votre parole est devenue la joie et les délices de mon cœur, parce que j'ai été reconnu pour homme véritablement inspiré, et l'on m'a reconnu pour votre serviteur, ô Seigneur Dieu des armé. Je ne me suis point trouvée dans les assemblées de jeux et de divertissemens; je ne me suis glorifié que d'avoir été choisi de vous, et comme conduit par la main dans les voies de la perfection. Je me suis tenu retiré et solitaire, parce que vous m'avez effrayé par vos menaces.

Jérémie fils d'Helcias étoit natif d'Anathot, Bourgade de la Tribu de Benjamin, d'une famille Sacerdotale. Non-seulement Dieu le choisit avant même sa conception, non-seulement il le consacra Prophete dès le sein de sa mere, comme parle l'Ecclésiastique; mais il lui déclara, lorsqu'il n'avoit encore que quinze ans, qu'il l'établissoit son Ministre sur les Nations et sur les Royaumes; qu'il lui mettroit lui-même les paroles à la bouche, afin qu'il ne s'excusât plus sur ce qu'il étoit enfant. Jérémie commença de prophétiser l'an du monde 3375, *c'est-à-dire*, 629 *ans avant Jesus-Christ.*

RÉFLEXIONS.

Je ne me suis point trouvé dans les assemblées de jeux. Il faut que ces assemblées de jeux soient bien désagréables à Dieu, puisque le Prophete

se sait si bon gré de n'y avoir jamais assisté, et qu'il s'en fait même un mérite. Ce n'est pas d'aujourd'hui que Dieu réprouve ces sortes de divertissemens ; l'habitude du jeu est une passion criminelle. Que le monde l'autorise tant qu'il voudra par l'usage et par la publicité, notre Evangile la proscrit, Dieu la réprouve. Cependant le jeu est aujourd'hui l'occupation la plus ordinaire et la plus universelle des personnes de qualité, et de tout ce qu'on appelle honnêtes gens ; et que deviendroit cette multitude de gens oisifs, si l'on ne jouoit plus ? que deviendroient toutes ces jeunes femmes mondaines ? Mais est-ce là une raison qui puisse autoriser la passion du jeu, tandis que la Religion la condamne ? Envisageons-la, cette habitude, avec des yeux même moins spirituels, et à la faveur de la seule raison chrétienne.

On peut dire que le jeu est de tous les divertissemens celui qui a fait le plus de progrès, et si on l'ose dire, le plus de fortune dans le monde, parce qu'il amuse avec plus d'empire, et qu'il laisse à l'esprit moins de loisir de nous fatiguer par des réflexions chagrinantes, et au cœur moins de liberté de sentir ses chagrins. Il est vrai que le jeu n'est guere plus un divertissement, c'est une étude qui desseche, c'est un travail stérile et ingrat qui épuise ; c'est une passion à laquelle on sacrifie son bien, son ame, son repos. On se récrie contre l'application d'esprit qu'on veut être inséparable des exercices de piété. Hélas ! une séance au jeu demande plus d'application, épuise plus que plusieurs méditations, plus qu'un grand nombre de jours passés dans une retraite spirituelle. Quelle contention, bon Dieu ! pour suivre un projet, pour profiter toujours du sort, pour captiver, pour ainsi dire, le hasard, pour éluder l'habileté et la ruse ; enfin quelle application, quelle étude pour découvrir les desseins et les

pensées même d'un autre aussi habile que soi ! quelle attention pour supplanter son adversaire !

On n'a qu'à se représenter une assemblée de Joueurs; rien n'est si grave, rien n'est si sérieux ; une triste et âpre sévérité est répandue sur leur visage. Interdits pour tout autre raisonnement que pour celui du gain, ils roulent continuellement dans leur tête quelque incident qui les favorise, et ils n'interrompent ce silence inquiet et chagrin qui les accompagne, que pour témoigner la crainte qu'ils ont de perdre, ou la douleur qu'ils sentent d'avoir perdu ; toujours abstraits jusqu'à une espece d'aliénation d'esprit, ils oublient les devoirs les plus ordinaires de la vie civile, on leur pardonne toutes incongruités, paroles offensantes, brusqueries, emportemens, comme à ces malades qu'une trop grande dissipation d'esprit, ou un sang trop agité fait tomber en démence : leur mauvaise humeur dure jusqu'au-delà de la séance ; et un entêtement indiscret, pour ne pas dire une espece de fureur de perpétuer le gain ou de réparer la perte, renoue sans cesse les parties, et rend plus violente la passion ; et voilà ce noble divertissement, l'ame de toutes les assemblées, la science de tous les âges, le charme de tous les gens oisifs, le nœud de toutes les intrigues. Voilà ce qu'on appelle délassement d'esprit, récréation innocente, amusement des honnêtes gens ; il faudroit encore ajouter passion dominante de ces personnes qui n'ignorent point qu'ils doivent rendre compte à Dieu de tous les momens de la vie ; de ces personnes qui refusent à Jesus-Christ une demi-heure par jour, tandis qu'elles prolongent jusque bien avant dans la nuit leurs scandaleuses séances. On dit que toutes les passions suspendues cedent à une seule, et c'est à celle du jeu : ne parleroit-on pas plus juste si l'on disoit que le jeu fait naître, nourrit, réveille toutes les passions,

tandis qu'il endort, pour ainsi dire, la raison, et qu'il affoiblit toutes les bonnes qualités de l'ame ? Combien de gens par-tout ailleurs civils, honnêtes, polis, d'une douceur charmante, ne paroissent avoir du fiel qu'au jeu, et semblent par leurs manieres brusques et leurs emportemens furieux y devenir d'autres hommes. Rien n'est plus propre, ce semble, à étouffer tous les sentimens de piété et de religion même, avec moins de défiance que la passion du jeu.

Mais si la qualité de joueur et de joueuse de profession doit faire rougir toute personne Chrétienne, que doit-on penser de ceux qui par un sordide trafic, si contraire aux bonnes mœurs, font de leur maison une académie de jeu ? Quelle condition plus à plaindre? fournir, pour ainsi dire, au libertinage une retraite, à tous les libertins un rendez-vous public, à tous les vices un asile ! Mon Dieu ! quel aveuglement pour ces ames basses et mercenaires de vouloir se rendre responsables de tous les crimes des Joueurs qu'on assemble, et de vouloir se charger, comme par provision, de l'iniquité de tout le public ! Ce n'est pas le plaisir d'avoir compagnie qui fait sacrifier et sa maison et son repos aux divertissemens et à l'oisiveté de cent inconnus ; ce n'est pas non plus une inclination obligeante de faire plaisir à des gens souvent qu'on hait et qu'on méprise : jamais humeur officieuse n'alla si loin sans intérêt. Ce ne peut être donc qu'un indigne trafic de cartes et de dés aux dépens des bonnes mœurs et de la conscience : gain réel à la vérité, capable d'entretenir une famille obérée, et de fournir même au luxe ; mais gain pernicieux, qui attire mille malheurs sur les familles, et qui réduit tôt ou tard les enfans à la derniere mendicité. Heureux encore s'ils en étoient quittes pour un tel châtiment ; mais peu de ces sortes de gens qui se convertissent.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 16.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Amen, amen dico vobis : quia plorabitis, et flebitis vos. Mundus autem gaudebit : vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium. Mulier cùm parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus : cùm autem pepererit, puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum. Et vos igitur nunc quidem tristitiam habetis : iterùm autem videbo vos, et gaudebit cor vestrum, et gaudium vestrum nemo tollet à vobis.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous serez affligés vous autres, et vous pleurerez. Pour le monde il se réjouira ; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Quand une femme accouche, elle souffre, parce que son temps est venu ; mais quand elle est accouchée d'un fils, de la joie qu'elle a qu'un homme soit né, elle oublie aussi-tôt ce qu'elle a souffert. De même donc vous êtes maintenant dans la tristesse : mais je vous reverrai, et vous aurez la joie dans le cœur, et personne ne vous ôtera votre joie.

MÉDITATION.

Des Divertissemens.

PREMIER POINT.

Considérez qu'un Chrétien ne devroit trouver de divertissement que dans la pénitence ; ce devroit être, pour ainsi dire, le seul fruit doux à tout homme pécheur. Les plaisirs ne sont guere de saison dans un pays ennemi, et dans un temps de combat. Qui peut divertir un exilé dans le

lieu de son exil, où tout inspire de la tristesse ? Assis sur le bord du fleuve de Babylone nous répandions des torrens de larmes au souvenir de Sion (*a*) disoient les Israélites bannis de la sainte Cité. Accablés d'ennui au milieu d'une ville barbare, nous suspendons aux saules, disoient-ils, nos instrumens de musique, et nous nous abandonnons aux pleurs. Ceux qui nous ont amenés captifs nous pressent de leur chanter nos cantiques: Chantez-nous, nous disent-ils, quelqu'un des cantiques que vous chantiez à Jérusalem. Mais comment pourrions-nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangere ! Ainsi parloient les Juifs soupirant après leur retour à Jérusalem : ainsi l'ame chrétienne doit gémir des miseres de son exil sur la terre, et soupirer après la céleste Jérusalem sa patrie. La joie mondaine ne fut jamais l'apanage des Elus de Dieu. Vous pleurerez vous autres, leur dit le Sauveur ; pour le monde, il se réjouira ; vous serez dans la tristesse, et le monde dans la mollesse, dans l'oisiveté, dans les divertissemens. Jesus-Christ fait ici le caractere de distinction de deux sortes de gens, des Elus et des réprouvés, de ses serviteurs et de ceux du monde. Vous autres, c'est-à-dire, vous bien-aimés de mon Pere, vous qui êtes demeurés constamment avec moi dans les épreuves que j'ai eues, vous petit troupeau, vous serez dans la tristesse; pour le monde, c'est-à-dire, pour ces ames sensuelles qui n'ont de chrétien que le nom ; pour ces femmes mondaines qui ont si peu de religion ; pour cette multitude qui court à sa perdition par la voie large, elle ne soupirera qu'après les divertissemens ; une joie artificielle et toujours amere fera toute sa pitoyable félicité, et un enchaînement de plaisirs fades et tumultueux sera son partage. Tristes esclaves de la vanité, victimes gémissantes du luxe, gens du

(a) *Psal.* 136.

monde, vantez bien haut vos divertissemens ; dites que votre vie est un continuel printemps : beaucoup de feuilles, beaucoup de fleurs, mais quels fruits pour l'autre vie ? Vos ris vont se changer en pleurs ; vos cris d'alégresse en cruels gémissemens ; votre joie si superficielle, si courte, en une éternelle tristesse : tandis que la tristesse apparente des gens de bien va se changer en une joie pleine, rassasiante, pure, qui ne doit jamais finir. O mon Dieu ! fut-il une condition plus à plaindre que celle des gens de plaisirs ? et quel présage plus funeste, qu'une vie qui se passe dans la mollesse et dans les divertissemens ?

SECOND POINT.

Considérez que les divertissemens ne sont pas tous interdits : il y en a de licites ; mais nul de ceux qui sont permis, qui ne doive être chrétien. Les divertissemens ne doivent être que des délassemens de l'esprit, qu'un travail trop continu lasse, et qui s'épuise par une trop longue application. Mais quelle sérieuse application, quel travail fatigue ceux qui ne sont occupés que de parties de plaisirs, que de jeux, que de divertissemens, que de bagatelles. Chose étrange ! ces personnes mondaines si affamées de divertissemens, sont toujours les plus oisives : délivrées de tous les soins, elles ne sont en peine que de savoir à quoi elles perdront le temps ; leur oisiveté les fatigue. On comprend que les divertissemens multipliés charment leur oisiveté et les amusent ; mais n'est-ce point-là cette joie de malédiction qui est la semence d'une tristesse éternelle. Toute la vie s'use en visites, en jeux, en promenades, en bonne chere ; non-seulement on ne rougit point d'une vie si opposée aux maximes et à la loi de Jesus-Christ, mais on en fait gloire. De quoi s'entretient-on aujourd'hui dans le monde, si ce

n'est de ce qui auroit fait horreur aux premiers Fidelles ! on ne parle, et l'on ne sait parler que de parties de jeu et de plaisirs, que de divertissemens, de parures, de spectacles. O qu'il est vrai que dans le monde nul ne mérite moins de se divertir, que ceux qui se divertissent ! pécheurs, plusieurs même libertins, quelques-uns même impies, rien ne leur convient que les pleurs et la pénitence : tout divertissement, pour ainsi dire, devroit leur être interdit.

Cependant tout le contraire arrive : un enchaînement de jeux et de divertissemens fait la plus sérieuse et presque l'unique occupation des gens du monde ; et ces gens du monde ne sont pas toujours les plus réglés. On ne se divertit plus pour vivre ; on vit pour se divertir. On regarde en pitié ceux qu'une disposition plus chrétienne rend moins avides de ces frivoles divertissemens ; on se croit malheureux, si l'on n'est pas de toutes les parties de plaisirs. La crainte d'avoir quelque heure vide inquiete : à la promenade succede le jeu, et au jeu le spectacle. C'est à cette continuité d'amusemens que se réduisent tous les empressemens des gens du siecle, et leur félicité la moins imaginaire consiste toute à n'avoir nul repos : et après cela on se récrie quand on demande s'ils sont Chrétiens ! Ce sont là ces honnêtes plaisirs, ces divertissemens innocens, dont peu s'en faut qu'on ne veuille se faire un mérite. Jesus-Christ a beau crier à la mortification, à la pénitence, il n'y a plus pour les gens du monde de combats à donner, ni de violence à se faire ; ce ne sont plus que des passions à nourrir et à contenter ; une vie molle et oisive a pris la place de cette vie laborieuse et pénitente que le Sauveur veut être l'appanage, et comme le caractere de distinction de ses enfans. Tout ce qui a l'air de retraite, de modestie, de régularité, alarme ; le seul mot de dévotion révolte. Une partie du

temps se passe à s'étudier à plaire, et l'autre à ne chercher que ce qui plaît. Qu'un malade est à plaindre, et qu'il est en danger quand il ne trouve du goût que dans ce qui lui nuit ! et l'on s'étonne que le Seigneur soit irrité, que tout l'Univers gémisse sous de nouveaux fléaux, que l'erreur trouve tant de partisans, que le vice inonde partout, que l'enfer se remplisse de Fidelles !

Seigneur, qui daignez par votre miséricorde me faire faire toutes ces réflexions, ne permettez pas qu'elles me soient inutiles. Je suis sûr d'avoir mérité l'enfer, et je ne suis pas sûr de ma pénitence ; je suis peut-être, ô mon Dieu ! dans votre disgrace, et je pense à me divertir. Non, Seigneur, cet état de joie ne me convient point, et je suis bien plus résolu désormais à faire pénitence le reste de ma vie.

Aspirations dévotes durant le jour.

Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. Isaï. 38.

Bien loin de me divertir, ne dois-je pas, Seigneur, repasser toutes mes années dans l'amertume ?

Quomodo cantabimus in terra aliena ! Psal. 136.

Comment pouvons-nous nous divertir dans ce triste exil, si éloignés de notre céleste patrie ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'ESPRIT a besoin de relâche comme le corps a besoin de repos ; mais et le relâche et le repos nuisent à tous les deux, si on les prend sans regle : l'esprit s'appesantit et s'épaissit, et le corps plein d'humeurs en devient malade. Les divertissemens les plus licites font le même effet, s'ils ne sont pris avec sobriété. N'en prenez point qui ne soit chrétien ; et qu'il n'y

n'y ait que la raison chrétienne, et jamais la passion, qui vous les fasse prendre. Fuyez les divertissemens mondains et tumultueux, et gardez-vous bien de placer vos divertissemens aux jours de Fêtes. Quel abus! quel désordre! quelle impiété, de faire du saint jour de Dimanche, c'est-à-dire, du jour du Seigneur, un jour de plaisir, un jour d'oisiveté, un jour de jeu, un jour de bals, un jour de divertissemens profanes. Ayez horreur de cette irréligion, et dans tous les divertissemens que vous prendrez, ayez égard au temps, au motif, à la durée. Souvenez-vous que la fin doit toujours régler les plaisirs: un esprit trop long-temps appliqué demande quelque délassement; un corps lassé par le travail a besoin de quelque relâche. Les divertissemens doivent distraire, mais ils ne doivent pas occuper; ils doivent laisser de la joie, et jamais du repentir; un trop long usage les rend nuisibles; la passion n'en doit être ni l'ame ni la regle; et pour être licites, il faut qu'ils soient toujours chrétiens. N'oubliez jamais ces avis, et mettez-les en pratique.

2.° Ayez soin que vos divertissemens conviennent à votre état, à votre condition, et à votre profession, à l'idée même avantageuse qu'on a de vous, à votre âge. Interdisez-vous tout divertissement qui peut vous être une occasion de péché; et dans les divertissemens que vous prenez, paroissez-y toujours chrétien, religieux, civil, poli, honnête homme; ne vous livrez jamais au divertissement, prêtez-y votre esprit, et jamais votre cœur, les plaisirs le débauchent. Faites-vous une loi de faire un certain nombre d'actes d'amour de Dieu durant le divertissement; cette pratique de piété vous les rendra avantageux en les rendant chrétiens, et l'honnêteté et la politesse que vous ne devez jamais oublier dans le jeu et dans les divertis-

semens, vous les rendront plus doux et plus agréables. Le naturel et la vertu se développent dans les divertissemens.

VINGT-DEUXIEME JOUR.

SAINTE JULIE, VIERGE ET MARTYRE.

GENSERIC, Roi des Vandales en Afrique, l'un des plus ardens protecteurs de l'Arianisme, ayant surpris Carthage l'an 439, exerça les dernieres cruautés principalement sur les familles les plus considérables de cette grande Ville. Résolu de s'y établir, il voulut se défaire de tout ce qui pouvoit lui faire ombrage. La Noblesse éprouva d'abord l'inhumanité du tyran : il fit périr, ou mit en fuite ceux qui avoient les charges, ou qui étoient en crédit; dépouilla les riches de leurs biens, et les Eglises de leurs ornemens; enleva tous les vases sacrés; et non-content d'avoir réduit les plus illustres citoyens à la mendicité, il les rendit esclaves. Les femmes et les filles de qualité furent vendues à des Marchands, et durant plusieurs jours la Ville fut au pillage.

Parmi ces illustres captives, il se trouva une fille de la premiere qualité, nommée Julie, qui élevée avec soin dans les saintes maximes de la Religion Chrétienne, avoit fait de merveilleux progrès dans la vertu, et étoit l'admiration de de toute la Ville. Arrachée du sein de sa famille, elle fut vendue à un Marchand Païen nommé Eusebe qui la mena en Syrie. Il est aisé de comprendre combien Julie sentit cet affreux changement de condition : accoutumée à être servie, et à vivre délicatement, elle se vit obligée de servir, et à vivre en vile esclave.

Ce ne fut que dans sa propre vertu et dans la religion qu'elle trouva à se consoler. La vue de Jesus-Christ sur la Croix tempéra l'amertume de son cœur et arrêta ses larmes ; elle comprit qu'elle n'étoit pas moins la servante de Jesus-Christ en servant un maître Païen ; aussi s'étudia-t-elle à remplir parfaitement tous les devoirs de son état, et à se sanctifier dans l'humble et pénible condition de servante. Son air, sa modestie, ses manieres, son application la firent bientôt admirer ; son maître en conçut une si haute estime qu'il la regardoit avec vénération, et disoit assez souvent qu'il aimeroit mieux perdre tous ses biens que de perdre son esclave.

Julie ne profitoit des bonnes graces de son maître que pour pratiquer avec plus de liberté et de ferveur les exercices de sa religion ; elle jeûnoit rigoureusement tous les jours ; son maître voyoit avec peine toutes ces grandes austérités, et toutes les instances qu'il lui fit pour la porter à manger et à prendre plus de soin de son corps, ne la purent faire relâcher qu'en faveur du Dimanche. Son amour pour la chasteté se faisoit sentir dans toute sa conduite : on ne peut guere porter plus loin la délicatesse pour cette vertu ; et quoique sa beauté eût dû la mettre en danger au milieu des Païens, elle s'étoit rendue si respectable par sa sagesse et par sa piété, que les Païens même étoient extrêmement réservés en sa présence.

Lorsqu'elle avoit fait ce qui étoit de son devoir dans la maison, (car sa dévotion ne fut jamais oisive) elle donnoit tout son temps à la lecture des livres de piété qu'elle avoit eu l'adresse de sauver du pillage de sa maison, et à la priere.

Comme si le pénible tracas du service n'eût pas suffi pour faire souffrir une jeune fille de qualité nourrie dans l'abondance et dans la délicatesse, elle ajoutoit aux travaux accablans de

son état, des macérations du corps étonnantes. Le crucifix qu'elle portoit sur son cœur réveilloit chaque jour sa ferveur, et lui donnoit chaque fois qu'elle le contemploit un nouveau goût pour les pénitences. A la vérité le Seigneur répandoit si abondamment dans son ame les plus douces consolations, qu'on la voyoit toujours avec un visage riant, et peu de ses prieres qui ne fussent accompagnées de douces larmes.

La vertu édifiante de Julie faisoit l'éloge de sa Religion; en la pratiquant elle la faisoit estimer; et son maître, quoique Païen, ne pouvoit s'empêcher de louer continuellement la Religion Chrétienne. Notre Sainte avoit un vrai plaisir en voyant la justice qu'on rendoit à sa Religion; une seule chose l'affligeoit dans cette douce prospérité, c'est que cela même sembloit l'éloigner tous les jours davantage du martyre. L'espérance qu'elle avoit toujours eue de donner son sang pour Jesus-Christ la soutenoit dans sa triste condition; cette pensée la consola dès qu'elle se vit esclave. Ce n'étoit pas seulement l'objet de ses vœux, c'étoit encore la fin ordinaire de ses prieres; c'étoit la grace singuliere qu'elle demandoit sans cesse à Dieu par l'intercession de la sainte Vierge, à laquelle elle avoit une si tendre dévotion : elle la supplioit instamment tous les jours de lui obtenir de son cher Fils la palme du martyre.

L'humble servante de Dieu étoit trop agréable aux yeux de la Mere et du Fils pour n'être point exaucée. Il y avoit déjà quelques années qu'elle étoit en Syrie, lorsque son maître Eusebe qui faisoit un grand négoce des plus riches marchandises du Levant dans les Gaules, étant obligé de faire un voyage en Provence, résolut de mener notre Sainte avec lui. Julie étoit trop soumise à celui qui avoit droit de lui commander, pour refuser de le suivre; elle s'embarque, ne doutant

point que Dieu n'eût ses desseins dans un voyage qui ne pouvoit que lui procurer de grandes occasions de souffrir, et peut-être même celle du martyre. Elle ne fut pas long-temps sans la trouver. Etant arrivés au Cap de Corse, son maître fait jeter l'ancre, et ayant appris des habitans de l'Isle qui étoient tous Idolâtres, qu'on y célébroit ce jour-là une fête en l'honneur de leurs fausses divinités, il voulut y assister, et descendit à terre avec tout son monde.

Eusebe entre avec ses gens dans le temple pour sacrifier un taureau au démon, et le sacrifice fut suivi de la débauche de table à l'ordinaire. Cependant sainte Julie qui étoit demeurée sur le bord avec une partie de l'equipage, soupiroit du fond de son cœur, et gémissoit amérement devant Dieu, déplorant l'aveuglement de ces malheureux Idolâtres. Quelques-uns des domestiques de Félix Gouverneur de l'Isle, étant venus à bord, et ayant vu sainte Julie à genoux, demanderent ce que faisoit là cette fille. On lui dit que c'étoit une esclave du Seigneur Eusebe, laquelle traitoit toutes leurs cérémonies et tous leurs sacrifices de vaines superstitions, et ne pouvoit souffrir leurs idoles. Les domestiques du Gouverneur étant à terre, ne manquerent point de rapporter à leur maître qu'il y avoit sur le bord d'Eusebe une jeune fille qui se moquoit du culte des dieux, et qui condamnoit les sacrifices.

Félix qui étoit l'un des plus entêtés et des plus ardens défenseurs des superstitions païennes, demanda à Eusebe pourquoi tout son monde ne se trouvoit pas aux sacrifices avec lui, et ce que c'étoit qu'une fille de son équipage qui condamnoit si hautement toutes leurs cérémonies. C'est une fille Chrétienne, lui répondit Eusebe, mon esclave, à qui je n'ai jamais pu faire changer de Religion, quelque moyen que j'aye pu employer pour l'y obliger; mais d'ailleurs elle est irrépro-

chable dans ses mœurs ; elle me sert très-bien ; et je suis charmé de sa sagesse ; c'est elle qui a soin de tout mon domestique, et j'admire tous les jours davantage sa fidélité. Obligez-la cependant, repart le Gouverneur, de venir rendre ses devoirs à nos dieux, ou défaites-vous d'elle. Je ne pourrai ni l'un ni l'autre, répond Eusebe ; le meilleur parti est de la laisser en paix. Livrez-la moi donc, replique Félix, pour le prix que vous souhaiterez : ou si vous n'en voulez point d'argent, choisissez dans mon domestique quatre de mes meilleures servantes qui vous agréeront le plus. Tout votre bien, repart Eusebe, ne suffiroit pas pour payer ce qu'elle vaut ; et je perdrois plutôt tout le mien que de la perdre. Le Gouverneur vit bien qu'il ne viendroit pas à bout de la lui ôter de gré, mais qu'il falloit avoir recours à l'artifice. Il fit un grand repas auquel il invita Eusebe, et il eut soin de l'enivrer ; dès qu'il l'eut mis en cet état, il envoya ses gens à bord, et fit enlever Julie. Lorsqu'elle parut devant lui : Ne croyez point, ma fille, lui dit le Gouverneur, qu'on veuille vous insulter : je sais quelle est votre vertu, vous avez trop de mérite pour rester plus long-temps esclave ; je veux avoir soin de votre fortune ; tout ce que je vous demande, c'est de venir faire vos dévotions dans le temple, et de sacrifier aux dieux ; je payerai votre rançon à votre maître ; si vous voulez rester dans l'Isle vous y trouverez un parti digne de vos belles qualités et de votre mérite ; si vous voulez aller ailleurs, je me charge de tous les frais.

La Sainte lui répondit d'un air modeste, mais d'un ton hardi et déterminé, qu'elle se croyoit vraiment libre tant qu'elle auroit l'avantage de servir Jesus-Christ ; qu'elle étoit contente de sa condition, qu'elle n'avoit point d'autre fortune à faire que pour le Ciel. Mais à l'égard du culte que

vous me proposez, ajouta-t-elle en élevant la voix : sachez que j'ai trop d'horreur de vos abominables superstitions pour ne pas frémir à la seule proposition que vous me faites : je suis Chrétienne, et mon plus grand bonheur c'est de donner ma vie pour Jésus-Christ.

Félix irrité d'une réponse si hardie, la fit souffleter en sa présence : on lui mit toutes les joues en sang. Mon Sauveur, dit alors notre Sainte, a voulu être soufflété ; quel honneur pour moi de souffrir un traitement semblable ! Felix ne se possédant pas, la fit pendre par les cheveux et ordonna qu'on la rouât de coups. Elle devoit expirer sous le bâton, si Dieu ne lui eût conservé la vie par miracle. On l'entendoit s'écrier au milieu de ce cruel tourment : Soyez éternellement béni, mon Sauveur, de la grace insigne que vous faites à votre servante ; heureuse si je pouvois avoir quelque part à vos souffrances ; mais quelle disproportion, Seigneur, on m'arrache les cheveux, et je vois une couronne d'épines sur votre tête ; je suis brisée de coups, il est vrai, et votre corps adorable est déchiré à coups de fouet ; on vomit des malédictions contre moi, et vous êtes rassasié d'opprobres. On la voyoit triompher de joie au milieu des plus cruels tourmens, lorsque le Gouverneur craignant que le Seigneur Eusebe ne s'éveillât, pour prévenir l'obstacle qu'il auroit pu apporter à ses cruels desseins, fit dresser vîtement une croix ou gibet pour y pendre la Sainte. La vue de la croix la combla de joie. Je souhaitois ardemment, mon Sauveur, s'écria-t-elle, de mourir pour vous ; mais je n'eusse jamais osé me flatter d'avoir l'honneur et la consolation de mourir sur la croix comme mon divin Maître. Daignez, Seigneur, recevoir le sacrifice que je vous fais de ma vie ; ayez pitié de ces pauvres aveugles, et pardonnez-leur ma mort. A peine avoit-elle prononcé ces paroles, qu'elle fut

pendue à la croix. Elle venoit d'expirer, et de recevoir la couronne du martyre lorsqu'Eusebe parut; il eut beau se lamenter, sainte Julie étoit morte, et ses plaintes furent inutiles aussi-bien que son ressentiment.

Au moment que la Sainte expira, une terreur secrete saisit tous ces impies qui avoient contribué à sa mort, ou qui en avoient été les témoins. Chacun se retira avec précipitation, tandis que les Anges avertissoient les saints Moines d'une Isle voisine, qu'on nomme l'Isle Marguerite, autrement Gorgone, de ce qui s'étoit passé, leur ordonnant de la part de Dieu de venir lever le corps de la Sainte. Ces saints Religieux s'étant embarqués, arriverent bientôt au Cap, où ils trouverent le corps de la Sainte encore pendu à la croix, d'où l'ayant détaché ils l'embarquerent, ayant tous une palme en main et chantant les Pseaumes. Les Moines de l'Isle de Capraria ou Cabrera, qui est encore plus proche de Corse, vinrent au-devant du saint Corps pour lui faire honneur, et l'ayant accompagné comme en triomphe jusqu'au port de leur Monastere, ils le laisserent emporter dans celui de Gorgone, où il fut enfermé dans un magnifique tombeau, jusqu'à l'an 763 que Didier Roi des Lombards le fit transporter à Besce, ville de ses Etats, et aujourd'hui de la Seigneurie de Venise, et le fit déposer dans l'Eglise du beau Monastere de Filles qu'il avoit fait bâtir, et dont Angelberge sa fille devoit être Abbesse. Les Religieuses ayant fait bâtir une seconde Eglise, beaucoup plus magnifique que la premiere, sous le nom de Sainte Julie, y transporterent son corps, où il est honoré par un grand concours de peuple. Ce fut le 22 de Mai que cette illustre Sainte remporta la couronne du Martyre. On voit une fontaine miraculeuse dans le lieu où elle fut attachée à la croix, et l'on y a bâti une Chapelle en l'honneur de la Sainte, où il arrive tous les jours de nouveaux miracles.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

On trouve dans les anciens Actes de cette Sainte l'Oraison suivante.

DEUS, Creator et Conservator, omnium gentium, misericordiam tuam humiliter postulamus, ut hunc diem beatæ Martyris tuæ Juliæ congruis actionibus celebrantes sempiternâ quoque exercitatione lætemur. Per Dominum, etc.

O DIEU, Créateur et Conservateur de tous les peuples, nous supplions humblement votre miséricorde, que tandis que nous célébrons le mieux qu'il nous est possible le jour du triomphe de la Bienheureuse Julie votre Martyre, nous puissions participer à la joie éternelle dont elle jouit. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée du Livre de Tobie. Chap. 3.

AD te Domine faciem meam converto, ad te oculos meos dirigo. Peto Domine ut de vinculo improperii hujus absolvas me, aut certè desuper terram eripias me. Tu scis Domine, quia nunquam concupivi virum, et mundam servavi animam meam ab omni concupiscentia. Nunquam cum ludentibus miscui me: neque cum his, qui in levitate ambulant, participem me præbui.

SEIGNEUR, je tourne vers vous mon visage, et j'arrête mes yeux sur vous. Je vous demande, Seigneur, que vous me délivriez de cette infamie à quoi je me vois exposée, et que vous me retiriez de dessus la terre. Vous savez, Seigneur, que je n'ai jamais désiré un mari, et que j'ai conservé mon ame pure de tous les mauvais désirs : je ne me suis jamais trouvée avec ceux qui aiment à se divertir ; et je n'ai jamais fréquenté les personnes qui se conduisent avec légèreté:

Les deux Tobie pere et fils sont les Auteurs de ce Livre (a) *que l'Ange Raphaël leur ordonna d'écrire pour apprendre à la postérité les merveilles du Seigneur. Comme ce fut dans le pays des Assyriens et des Medes où ils étoient captifs qu'ils écrivirent cet ouvrage, on ne doute point qu'ils ne l'ayent écrit en Chaldéen. Saint Jérôme l'a traduit en Latin. Tobie le pere fut emmené captif à Ninive par Salmanazar Roi d'Assyrie, l'an du monde 3274, c'est-à-dire, environ 790 ans avant Jesus-Christ.*

RÉFLEXIONS.

Je ne me suis jamais trouvée avec ceux qui aiment à se divertir. Si les divertissemens des gens du monde sont tous innocens, comme ils le disent ; s'il n'y a point de mal de se divertir comme ils font, si une vie de plaisirs est louable, pourquoi Sara se fait-elle un mérite de ne s'être jamais trouvée avec ceux qui aiment à se divertir ? cependant cet enchaînement, ce tissu, cette continuité de divertissemens fait le fond et comme tout le plan de vie de la plupart des gens du monde. Les jeunes gens, et les femmes mondaines regardent en pitié toutes celles qui ne sont point de leurs parties de plaisirs.

L'esprit esclave des passions s'épuise à trouver de quoi amuser les inquiétudes d'un cœur toujours plus affamé. Les visites, le jeu, les spectacles absorbent tout le temps ; et il suffit aujourd'hui dans le monde d'avoir un nom, d'être aisé, d'être en place pour que les divertissemens durent toute la vie.

Le Seigneur assure qu'il en coûte pour être sauvé, qu'il faut faire bien des efforts pour entrer dans le Ciel, que la voie qui conduit à la vie est étroite : certainement si la plupart des gens

(a) *Chap.* 22.

du monde sont sauvés, ne démentent-ils point cet oracle ? Quels efforts fait pour entrer dans le Ciel cette multitude brillante de Chrétiens, dont tous les jours sont des jours de plaisirs, et toute la vie un tissu de divertissemens exquis et de fêtes ?

Qu'aura coûté cette pierre précieuse à ces gens nourris dans la mollesse, et ennuyés de leur propre oisiveté, à qui le seul nom de mortification fait horreur ? qu'aura coûté cette riche couronne à ces personnes mondaines, qui ne s'occupent qu'à raffiner sur les plaisirs, et à en perpétuer la durée ? Certainement, à moins que cette vie molle, oisive, délicieuse ne soit une pénitence, on ne voit pas quelle sera la pénitence de la plupart des gens. Mais pourquoi ce furieux épanchement au dehors ? pourquoi cette vie si tumultueuse des personnes mondaines ? Disons-le : on ne se répand tant au-dehors que parce qu'on se sent trop cruellement déchiré au dedans par mille regrets, par mille remords auxquels l'ame est en proie. L'origine de ces tumultueuses occupations des hommes, c'est qu'ils aiment à s'éviter : le silence et le repos sont le supplice d'une ame mondaine : chaque passion est une furie, et chaque idée un spectre à qui vit dans le péché. Le désir d'éviter la vue de soi-même est la source de cette agitation continuelle ; et le plaisir de s'oublier, pour ainsi dire, quelques heures, est la seule douceur, ce semble, que goûtent les mondains dans cette inquiete multiplicité de divertissemens : et de là vient que les dernieres heures, les derniers jours de la vie causent une agonie si affreuse. Mais on ne fait point de mal, dit-on, dans ces divertissemens. Et quoi ! une vie usée en mille inutilités ; une vie lassée de mollesse et d'oisiveté fut-elle jamais une vie chrétienne ? et si elle n'est pas chrétienne, n'est-elle pas un grand mal ? On se divertit, parce que,

dit-on, on ne sait que faire. Et quoi, parce qu'on est à son aise, qu'on est de qualité, qu'on est encore jeune, on n'a point de devoirs à remplir ; et les seules obligations du Chrétien permettent-elles jamais de n'avoir rien à faire ? Ah ! qu'on pense bien autrement à la fin de la vie ! le lit de la mort est un beau point de vue d'où l'on découvre bien des devoirs : mais croit-on alors que les divertissemens soient une honnête occupation ? se sait-on bon gré d'avoir mené une vie si peu chrétienne ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 6.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Lucerna corporis tui est oculus tuus. Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit. Si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit. Si ergo lumen quod in te est, tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt !

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Votre œil est le flambeau de votre corps. Si vous avez l'œil net, tout votre corps aura de la lumiere ; mais si vous avez l'œil gâté ; tout votre corps sera dans les ténebres : si donc la lumiere que vous avez n'est que ténebres, que sera-ce des ténebres mêmes ?

MÉDITATION.

De l'aveuglement intérieur.

PREMIER POINT.

Considérez que la connoissance est la lumiere de l'esprit, comme l'œil est le flambeau du corps : ôtez à l'homme ce flambeau, il est dans les ténebres ; ôtez cette connoissance à l'ame,

elle tombe dans l'ignorance; ce sont les ténebres matérielles qui causent l'aveuglement du corps, comme c'est l'ignorance qui cause l'aveuglement de l'esprit; c'est elle qui vous fait tout à la fois et commettre et ignorer le péché, soit en autorisant la passion, soit en ôtant l'attention.

On péche, dit-on, parce qu'on ne fait pas assez d'attention pour éviter le péché; on péche, parce qu'on ne pense pas qu'il y ait du mal à se divertir, à jouer, à vivre dans une honnête oisiveté, et dans la mollesse. On ne pense pas : et à quoi pense-t-on, si la loi de Dieu, si les devoirs du Chrétien, si l'Evangile de Jesus-Christ, si l'affaire si importante et si épineuse du salut n'attirent point toute notre attention, et ne fixent point nos désirs et nos pensées!

On a beau s'étourdir pour ne pas voir le danger, le danger lui-même nous éveille. Ces ténebres épaisses viennent du cœur. On ignore la griéveté du mal, parce qu'on l'aime. On veut qu'il n'y ait point de mal dans cette vie molle et oisive, dans ces amusemens qui plaisent un peu trop, dans ces divertissemens multipliés, dans ces jeux de professions, dans ces joies, dans ces repas, dans ces spectacles, dans ce luxe. On le veut; mais pour le vouloir, fait-on qu'il n'y ait point de mal! Et cette prétendue ignorance du mal, canonise-t-elle une vie que l'esprit de la Religion, que l'Evangile, que Jesus-Christ déclare criminelle. On ferme, on bouche toutes les avenues par où la lumiere peut entrer : et l'on crie qu'on n'y voit pas. On excite une fumée épaisse, et l'on se rassure, parce qu'on ne distingue point les objets : on desseche le cristallin, on s'arrache les yeux par passion, par folie, par fureur; et l'on est en repos, parce qu'on est aveugle. L'esprit n'est plus malade dès que le cœur est sain. Que le cœur soit pur, et l'esprit sera sans brouillards, sans illusions, sans ténebres.

En bonne foi, croyons-nous que Dieu ne nous juge que selon notre système ? Les passions prennent le dessus, elles s'emparent du cœur, elles maîtrisent la raison, tout se juge à leur tribunal, rien n'est de mise que ce qu'elles approuvent. Tout ce qu'elles condamnent est réprouvé ; ce sont elles qui forgent ce bizarre système de conscience ; et l'on prétend que Dieu ne doit consulter que cet ouvrage des passions, quand il s'agira de décider de notre sort. L'on prétend que Dieu excusera alors nos foiblesses. Quelle idée, Seigneur, aurions-nous de votre justice et de votre sagesse, si des illusions, des erreurs si volontaires devenoient la regle des mœurs !

SECOND POINT.

Considérez que c'est d'ordinaire la passion qui cause l'aveuglement. La passion ne raisonne point, elle est toujours aveugle ; si elle a des yeux, ce n'est que pour voir les objets sous les couleurs qu'elle leur donne. On hait une personne : tout ce qui vient de sa part déplaît.

Les Pharisiens haïssoient le Sauveur : dès-là toute la vertu éclatante du Sauveur n'est pas capable de les adoucir. Ils empoisonnent tout ce qu'il dit, ils condamnent tout ce qu'il fait. Ressuscite-t-il les morts à leurs yeux, c'est le démon, selon eux, qui fait tous ces miracles. La maladie des Pharisiens a passé aujourd'hui chez les gens du monde ; c'est la passion, et non pas la raison ou la Religion qui décide. On a, dit-on, de l'horreur du péché ; mais on ne veut pas qu'il y ait du péché dans ce qui flatte. On a assez de lumiere pour découvrir un atome qui ne nous intéresse point, ou qui se trouve dans l'œil du prochain ; mais on n'en a pas assez pour appercevoir une poutre, dit le Sauveur, qui nous creve les yeux, qui nous aveugle. Les Pharisiens n'osoient entrer

dans le Palais de Pilate de peur de se souiller : la délicatesse de conscience est exquise ; et dans ce même-temps il demandent sans scrupule la mort de Jesus-Christ. De combien de gens cette criminelle conduite est l'image !

Mais l'aveuglement de l'ame n'est pas seulement un grand mal, il est souvent l'effet du péché même. Vous avez long-temps résisté aux lumieres de la grace : elles s'éteignent. Vous n'avez pas fait valoir votre talent : on vous le redemande. Vous avez étouffé les plus fortes inspirations : elles ne font plus d'impression. Vous avez fermé les yeux au Soleil : il se cache ; et que de faux pas alors, bon Dieu ! que de pitoyables égaremens ! que de séduisantes illusions ! que de fausses idées ! Le jour a douze heures, dit le Sauveur, si quelqu'un marche le jour, il ne bronche point ; mais si quelqu'un marche la nuit, il bronche, parce que la lumiere lui manque. Marchez, continue-t-il, tandis que vous avez de la lumiere, de peur que la nuit ne vous surprenne. Celui qui marche dans les ténebres ne sait où il va.

Mon Dieu ! que cet aveuglement volontaire est pernicieux, et qu'il est universel ! Quel aveuglement dans les personnes mondaines de croire en Jesus-Christ et à l'Evangile, et de vivre comme l'on vit ! Quel aveuglement dans les personnes d'affaires, quand il s'agit de leurs intérêts ! quel aveuglement dans les Grands du monde, de ne suivre presque en tout que leur ambition et leur cupidité ! quel aveuglement dans la jeunesse, de donner impétueusement dans une si effrénée licence des mœurs ! quel aveuglement dans les gens âgés, de n'employer pas un reste de vie à l'importante affaire du salut ! quel aveuglement dans les personnes dévotes, de donner dans tant d'illusions ! enfin quel aveuglement même dans les personnes religieuses qui

négligent la perfection de leur état, et menent une vie peu réguliere !

Délivrez-moi, Seigneur, par votre miséricorde d'un mal qui mene au dernier malheur. Et puisque vous me faites encore la grace de voir le danger, faites que je l'évite, et que je travaille sérieusement à mon salut tandis que le jour luit.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domine ut videam. Marc. 10.

Faites, Seigneur, que j'y voie, et que je ne marche plus dans les ténebres.

Illumina oculos meos ne unquàm ob dormiam in morte. Psal. 12.

Eclairez-moi, Seigneur, afin que découvrant les artifices de mes ennemis, je puisse éviter le coup de la mort qu'ils me destinent.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'AVEUGLEMENT intérieur est d'autant plus funeste, qu'il est toujours volontaire, et par-là plus difficile à guérir. L'aveugle de Jéricho crioit de toutes ses forces : Jesus fils de David, ayez pitié de moi : et le Sauveur lui demande ce qu'il souhaite qu'il lui fasse, pour lui faire dire : Maître, que j'y voie. On ne demande guere d'être guéri, quand on ne se croit pas malade. Peu de ces aveugles d'esprit et de cœur qui croient l'être; peu aussi qui reviennent de leur aveuglement. De là cette opiniâtreté dans l'erreur, cet entêtement de parti, cet attachement à son propre sens et à ses idées, qui étant toujours l'ouvrage de quelque passion, ferment toutes les avenues à la conversion, en les fermant aux lumieres et aux impressions de la grace. Regardez cet état comme le comble de tous les

malheurs; et pour cela défiez-vous de votre propre sentiment, de votre opinion, de vos lumieres, que vous devez toujours soumettre avec docilité non-seulement à l'Eglise, sans quoi il n'y a point de salut; mais encore à ceux qui vous gouvernent, sans quoi il y a grand danger qu'on ne donne dans l'erreur, et qu'on ne s'égare. Vous serez docile, si vous êtes humble : l'aveuglement intérieur est toujours l'effet de l'orgueil de l'esprit, et de la corruption du cœur.

2.° L'Evangile est la regle des mœurs : dans quel aveuglement vivent ceux qui ne goûtent et qui ne suivent que les maximes du monde; et de là naît leur fatale sécurité dans leurs égaremens. Toutes les passions aveuglent; défiez-vous de tout ce qui a quelque affinité avec elles, et gardez-vous bien de juger de quoi que ce soit dans leur tribunal. Observez les avis suivans : 1.° Un enfant, un sujet, un domestique vous ont désobéi, vous vous sentez ému : dissimulez et suspendez la correction jusqu'à ce que vous soyez rassis et tranquille; un demi-jour, plusieurs jours même sont nésessaires pour laisser éteindre la passion, et ce délai est toujours utile. 2.° Gardez la même pratique à l'égard de tous ceux qui vous désobligent; après la tempête et dans le calme on voit les choses tout autrement, et il est aisé alors d'agir en Chrétien, en homme sage. 3.° Ayez une soumission aveugle et entiere à toutes les décisions de l'Eglise, et une déférence parfaite à tous les ordres de vos Supérieurs; l'indocilité est le premier fruit de l'aveuglement, et l'esprit particulier en est la preuve. 4.° Condamnez toutes les maximes du monde, et ayez en horreur son esprit. Il n'y a que l'aveuglement intérieur qui puisse autoriser son luxe, son oisiveté, ses divertissemens, ses jeux, ses spectacles, ses assemblées. 5.° Ayez un Directeur saint, ou savant, et désintéressé, et ne faites

rien que par son conseil et par ses ordres. *Ne innitaris prudentiæ tuæ* (a), dit le Sage : Ne vous appuyez point sur votre prudence. Nous voyons tous les autres, mais nous ne voyons point notre propre visage ; il n'est pas étonnant que nous ne voyions pas nos défauts.

VINGT-TROISIEME JOUR.

SAINT JEAN DAMASCENE OU DE DAMAS, CONFESSEUR.

SAINT JEAN DAMASCENE, que sa vertu ne rendit pas moins illustre que sa doctrine, l'un des plus célebres défenseurs de la foi, l'ornement et l'appui de l'Eglise Grecque, naquit à Damas, Ville Capitale de Syrie, vers l'an 676, sous la domination des Sarrasins. Ses ancêtres étoient toujours demeurés fermes dans la foi de Jesus-Christ, et s'étoient encore plus distingués par leur zele pour la Religion et par leur exacte probité, que par les emplois éclatans dont les Princes Sarrasins les avoient honorés, et par leur ancienne noblesse. Serge Mansur, pere de notre Saint, surpassa encore ses aïeux en puissance et en crédit comme en piété. Son mérite l'éleva aux premieres charges. Il étoit riche ; mais le principal usage de ses biens étoit de racheter les Chrétiens captifs, et de nourrir dans la Palestine les saints Solitaires. Il n'eut point d'autre enfant que notre Saint. Et toute son application fut de lui donner une éducation qui répondît et à sa Religion et à sa naissance.

Il ne lui fut pas difficile d'y réussir ; l'esprit excellent et le riche naturel de Jean, abrégerent fort les préceptes ; mais quoiqu'il fût né avec de

(a) *Prov.* 3.

si heureuses dispositions, il n'auroit pas fait de grands progrès dans les sciences, dépourvu des secours des maîtres dans un pays où l'ignorance dominoit autant que le Mahométisme, si la Providence ne lui en eût préparé et amené un très-capable de l'instruire. Son pere passant dans la place publique, remarqua au milieu d'une troupe de captifs enlevés sur les côtes de la Calabre, un homme vêtu en Moine, dont l'air grave et modeste le frappa. Il fut surpris de le voir répandre des larmes; car plein d'une foi vive, il ne croyoit pas qu'un Chrétien, et sur-tout un Religieux, dût s'affliger de rien. Il s'approcha du captif, le consola d'une maniere fort chrétienne, et lui demanda quelle étoit sa profession. Je suis un Prêtre Italien qui m'appelle Cosme, répond le Captif, ce n'est point la misere de la captivité, ni la crainte d'une mort prochaine, ajouta-t-il, qui m'arrachent ces pleurs, je regrette seulement d'avoir passé ma vie dans la pénible étude de toutes les sciences, espérant former quelque disciple utile à l'Eglise, c'est le seul fruit que j'attendois de mes travaux; je ne m'étois proposé autre chose, et je vais mourir dans la captivité. Munsar regarda cette aventure comme une occasion favorable d'avoir un habile Maître pour son fils, et ce savant Captif comme un présent que le Ciel lui faisoit. Il l'acheta et l'affranchit en même-temps. C'est sous ce savant maître que Jean Damascene, et Cosme le Poëte Lyrique son frere d'adoption, à qui l'Eglise Grecque doit la meilleure partie de ses Hymnes, firent des progrès si surprenans dans toutes les Sciences, que le Religieux Italien reconnoissant de bonne foi qu'il ne pouvoit plus rien leur apprendre, demanda son congé, l'obtint, et se retira dans la Laure de saint Sabas en Palestine, où il passa saintement le reste de ses jours.

Le mérite de notre Saint fut bientôt reconnu

du Calife Heschan, Prince des Sarrasins, qui le fit Chef de son Conseil, et Grand-Trésorier après la mort de son pere. La modestie avec laquelle il refusa d'abord ces grands emplois, ne fit qu'augmenter l'estime que le Prince faisoit de sa sagesse. Jean ne soupiroit qu'après la vie monastique : il fit plusieurs tentatives auprès du Calife : mais ce Prince tous les jours plus charmé de la probité et de l'habileté de son Ministre, bien loin de consentir à sa retraite, lui donna encore le Gouvernement de la ville de Damas, et le fit comme le Surintendant de toute la Province.

Cet accroissement d'honneurs et de dignités ne servit qu'à augmenter sa piété et son zele. On ne vit jamais tant de modestie, ni tant de religion dans un Grand. Sa tendresse sur-tout et sa vénération pour la Mere de Dieu furent toujours sa dévotion favorite. On voyoit l'Image de la sainte Vierge dans tous les appartemens de son hôtel, et elle faisoit d'ordinaire le sujet de ses poésies. Son affabilité, sa douceur et ses belles manieres lui gagnoient tous les cœurs, et Jean croissoit tous les jours en crédit et en faveur auprès du Prince. Cette élévation sembloit rompre les desseins de la Providence, et rendre inutiles à l'Eglise les talens dont saint Jean étoit doué, et les sciences qu'il avoit acquises ; mais rien ne dérange les projets éternels de la Sagesse divine. Une disgrace favorable étoit, ce semble, nécessaire pour jeter le Saint dans le port où il pût tranquillement s'occuper à remplir les desseins de Dieu, et cette disgrace arriva.

L'Empereur Léon, surnommé l'Isaurien, venoit d'exciter une persécution sanglante contre ceux qui révéroient les Images de Jesus-Christ, de la sainte Vierge et des Saints ; mais il eut dans le Gouverneur de Damas un adversaire encore plus redoutable que le saint Patriarche et

les Docteurs de Constantinople. Saint Jean, quoique hors des Etats de ce Prince impie, crut qu'il étoit obligé de secourir ses freres dans un mal si pressant. Comme il étoit très-éclairé dans l'antiquité de l'Eglise et dans la Théologie, il écrivit fortement contre cette impiété. Dans ses deux premiers discours il fait voir la différence qu'il y a entre honorer les Images et les adorer; il démontre visiblement que les Fidelles depuis les Apôtres ont toujours honoré les saintes Images, mais qu'ils n'ont jamais pensé de les adorer; il prouve même invinciblement qu'il n'est rien de plus grossier, rien de plus mal imaginé que cette fade calomnie qu'on fait à l'Eglise. « Dieu dé-» fend, dit-il, de faire des Images pour les » adorer, mais non pas pour honorer en elles les » Saints qu'elles représentent; il a ordonné même » qu'on en fît dans le Temple de Jérusalem et » dans l'Arche. Otez donc, conclut-il, toutes » sortes d'Images, et déclarez-vous contre celui » qui les a fait faire : ou recevez-les toutes cha-» cune comme il lui convient. » Il découvre visiblement, sur-tout dans le second discours, la malignité de ces erreurs, et la grossiéreté de cette hérésie. « Le démon, dit-il, faisoit adorer au-» trefois jusqu'aux Images des bêtes; maintenant » ce même imposteur porte les hommes ignorans » et impies à refuser aux Images des Saints le » culte religieux qui leur est dû. » Le troisieme discours qu'il donna au public n'est proprement qu'une exposition des raisons des deux autres. Saint Jean envoya ces écrits à tous ses amis et aux Prélats de la Grece et de la Syrie, leur recommandant de les rendre publics. Comme ils étoient solides, concluans, pleins d'instructions, et d'une éloquence vive et moelleuse, ils firent tout l'effet qu'on en attendoit, ils confirmerent les Fidelles dans la Foi, et confondirent les Hérétiques.

Mais comme l'esprit de l'hérésie porte à faire périr ceux qu'elle ne peut pas corrompre, et qu'au défaut des raisons elle a toujours recours aux calomnies, l'Empereur Grec ne pouvant souffrir qu'un homme d'une si haute réputation par tout l'Orient, combattît avec tant de force et de succès toutes ses erreurs, eut recours, pour s'en venger et pour le perdre, au plus honteux et au plus infame artifice. Ayant trouvé le moyen d'avoir une de ses lettres, signée de la main du Saint, il fit si bien étudier son caractere par un Ecrivain très-habile en l'art de contrefaire et de falsifier une écriture, qu'il étoit impossible de distinguer la véritable de la fausse. Sûr de l'habileté du fourbe, il lui fit écrire la lettre suivante; feignant que c'étoit le Saint qui la lui adressoit, pour lui offrir de lui livrer Damas, dès qu'il s'en seroit approché avec une armée. Voici comme la lettre étoit conçue :

Seigneur, puisque je suis Chrétien, je crois être obligé de rendre en cette qualité à l'Empereur des Chrétiens le service que Dieu et ma conscience exigent de moi, contre les ennemis de la Religion que je professe. Dans cet esprit, je donne avis à Votre Majesté que cette ville de Damas est mal gardée, et que la garnison des Sarrasins y est si foible, qu'elle n'est nullement en état de résister aux premieres insultes qu'on lui fera. Je la conjure au nom de Dieu, de ne pas perdre une si belle occasion de délivrer de la tyrannie des Barbares une si florissante Ville; il ne faut pour cela que faire avancer les troupes que vous avez sur la frontiere. Comme c'est moi qui commande dans la Ville, je vous engage ma foi de Chrétien que je donnerai si bon ordre à tout, qu'elles la surprendront sans aucune résistance aussi-tôt qu'elles paroîtront. J'attends sur cela les ordres de Votre Majesté pour l'exécution d'une entreprise qui lui sera si glorieuse,

et qui ne peut manquer, si vous suivez le conseil que je prends la liberté de vous donner. Je suis avec le plus profond respect,

JEAN le très-humble et très-fidelle serviteur de Votre Majesté.

Cette Lettre fut envoyée par un homme sûr au Calife de Damas, à qui l'Empereur Grec écrivoit par le même Messager en ces termes :

La diversité de Religion ne peut jamais donner droit aux Princes de faire un crime et une lâcheté en violant la foi qu'ils se sont mutuellement donnée dans un traité de paix. Pour vous montrer que je la veux inviolablement garder de mon côté, je vous envoie la Lettre qu'un scélérat, quoique Chrétien, auquel vous vous fiez, et qui vous trahit, m'a écrite; vous jugerez par-là de la perfidie de ce traître, et de la sincérité de mon procédé, qui pourra vous persuader qu'il ne tiendra qu'à vous, si vous en usez comme moi, que je ne sois toujours votre ami et votre allié.

LÉON.

L'artifice étoit trop caché pour ne s'y pas méprendre. Le Calife ayant reçu ces deux lettres parut interdit. Aussi surpris qu'irrité il fait venir le Saint, lui montre la lettre. Jean encore plus indigné que surpris, crie à la fourberie, et proteste de son innocence ; mais le Barbare s'abandonnant à sa colere, sans vouloir l'entendre, ordonne qu'on lui coupe sur le champ la main droite, et qu'elle soit exposée dans la place publique ; ce qui fut exécuté.

Sur le soir notre Saint persuadé que la colere du Prince seroit ralentie, le fit prier qu'on lui rendît sa main pour l'enterrer. Le Calife à qui on avoit déjà fait entrevoir la fourberie de l'Empereur Grec, revenu de son emportement, con-

damnoit sa précipitation qui l'avoit empêché de découvrir la calomnie : il fut touché de cette demande, et consentit qu'on lui rendît sa main. Alors le Saint plein d'une vive confiance, entre dans son Oratoire, et prosterné devant l'Image de la sainte Vierge : Mere de mon Dieu, s'écrie-t-il, refuge assuré et la consolation la plus douce de tous les Fidelles, vous savez que ce n'est que pour avoir défendu le culte dû à vos Images, à celle de votre Fils et des Saints, que j'ai perdu cette main ; confondez aujourd'hui l'erreur, en confondant la calomnie : faites que cette main se rejoigne à son bras pour n'être plus employée qu'à combattre les ennemis de vôtre Fils et les vôtres, et pour servir de témoignage à la vérité. En disant cela, il rapproche sa main du bras, laquelle fut à l'instant si bien rétablie, qu'on n'eût jamais pu croire qu'elle eût été coupée, si pour rendre visible le miracle, Dieu n'y eût laissé un filet rouge qui en marquoit la séparation. Le Saint, plein de reconnoissance et de dévotion, passa le reste de la nuit à chanter les louanges du Seigneur avec tous ses domestiques.

La merveille étoit trop éclatante pour ne pas faire du bruit ; le Calife en étant averti, voulut s'en convaincre par ses propres yeux : et embrassant le Saint, le pria de lui pardonner son emportement, et de lui demander tout ce qui pourroit lui faire plaisir, jurant qu'il lui accorderoit sa demande. Le Saint qui depuis son enfance ne soupiroit qu'après la solitude, profita de cette occasion pour obtenir son congé. La demande qu'il en fit affligea le Prince, qui mit tout en œuvre pour le retenir ; mais le Saint le sommant de sa promesse et de son jurement, obtint enfin la permission de se retirer. A peine S. Jean se vit déchargé de ses emplois, qu'ayant donné la liberté à ses esclaves, et distribué ses grands biens aux pauvres, aux Eglises, et à ses

parens,

parens : il quitta le monde, n'ayant retenu qu'un seul habit, et s'en alla à Jérusalem, et de là dans la Laure de saint Sabas en Palestine.

La différence d'une Laure et d'un Monastere consistoit en ce que les Monasteres étoient semblables aux nôtres ; c'étoient de grands bâtimens dont les Moines occupoient les chambres. Les Laures étoient de petits villages dont chaque maison séparée étoit habitée par un ou deux ou trois Religieux. Notre Saint étant arrivé à la Laure de saint Sabas sans y être connu, y fut reçu et mis sous la conduite d'un des plus sages et des plus anciens Moines ; mais celui-ci ayant découvert le grand esprit et la profonde érudition de cet inconnu, refusa de se charger d'un homme d'un si grand mérite. Plusieurs autres firent la même réponse en faisant le même refus. Il y en eut un fort âgé, qui joignant beaucoup de simplicité à une longue expérience et à un savoir plus que médiocre, accepta cette commission ; il mena Jean dans sa cellule, et lui donna pour premieres instructions qui devoient servir de fondement à toutes les autres : 1.° De ne rien faire de sa propre volonté. 2.° D'offrir souvent à Dieu en sacrifice son travail, ses peines, son silence et ses prieres. 3.° De bannir de son esprit toutes les pensées du monde ; de ne se glorifier ni de son savoir, ni du sacrifice qu'il avoit fait, ni d'aucune autre chose. 4.° De renoncer à toute vanité ; de ne désirer ni visions, ni révélations, ni dons extraordinaires. 5.° De se défier toujours de soi-même. 6.° D'être toujours en garde contre ses propres passions, de vivre dans un recueillement intérieur, de n'écrire à personne, de ne parler jamais de soi ni de tout ce qu'il avoit appris hors du Monastere ; de garder inviolablement le silence ; et d'être persuadé que c'est mal fait de dire même des choses bonnes, lorsqu'on les dit sans besoin.

La ponctualité avec laquelle saint Jean garda toutes ces instructions lui fit faire en peu de temps de merveilleux progrès. Le saint Vieillard ne cherchant qu'à rendre tous les jours plus parfait son éleve, et sur-tout à dompter son orgueil naturel, et à éteindre son amour-propre, l'envoya vendre un grand nombre de corbeilles à Damas, où il avoit paru autrefois avec tant d'éclat; il lui détermina le prix qui étoit le triple de ce qu'elles valoient. Notre Saint partit sur l'heure, sans rien objecter. Il parut dans le marché de Damas mal vêtu, le visage exténué, et avec un air simple. Le changement étoit trop grand pour qu'on s'avisât jamais de le prendre pour l'ancien Gouverneur; le prix excessif de ses corbeilles porta les gens à se moquer de lui; on le prit pour un niais, et il devint bientôt le jouet de la populace, lorsqu'un de ses anciens domestiques l'ayant reconnu, acheta les corbeilles au prix qu'il en demandoit, sans néanmoins se faire connoître.

Un Religieux qui demeuroit auprès de sa cellule étant mort, laissa un frere qui étoit Moine de la Laure, dans une extrême affliction. Celui-ci pria notre Saint de vouloir composer quelques vers sur la mort qui pussent le consoler. Saint Jean le fit par un motif de charité, sans penser à l'ordre qu'il avoit de ne point écrire; mais le Vieillard qui le conduisoit l'ayant su, ne voulut plus de lui, et le fit sortir de sa cellule. Le Saint reconnut sa faute, il en pleura, il en gémit; mais ni ses prieres, ni ses larmes ne purent jamais fléchir le Directeur rigide, qu'à condition qu'il iroit vider lui-même toutes les immondices du dedans et du dehors de la Laure durant plusieurs jours.

Le Saint n'eut pas plutôt reçu cet ordre, qu'il se mit à l'exécuter avec joie et avec ferveur; une si grande humilité et une soumission si parfaite

charmerent le saint Vieillard ; il vint l'embrasser, et le conduisit lui-même dans sa cellule.

Cependant saint Jean gardoit à la lettre tous les avis que son Maître lui avoit donnés, enseveli dans la retraite, humble, recueilli et mortifié, lorsque la sainte Vierge apparut en songe au bon Vieillard, et lui ordonna de ne plus retenir l'eau vive dans sa source, en empêchant son Disciple de faire valoir les riches talens que Dieu lui avoit donnés ; qu'elle lui ordonnoit d'écrire et de crier contre les erreurs du temps, et de défendre par ses écrits la foi de l'Eglise. Le saint homme averti par cette vision appela saint Jean, et lui ayant déclaré ce qui lui étoit arrivé, lui dit qu'enfin le temps étoit venu de faire part à tout le monde Chrétien des trésors dont Dieu l'avoit enrichi, de ne plus retenir ces eaux vives dont les Fidelles étoient altérés, d'écrire contre les ennemis de Jesus-Christ et de ses Saints, et de confondre par ses écrits les nouveaux Hérétiques.

Saint Jean reçut ce commandement comme un ordre venu du Ciel. Il composa divers excellens Ouvrages pleins d'érudition et de piété, entr'autres le grand Traité concernant la vénération des saintes Images ; plusieurs savans Discours pour la défense de la foi ; un grand nombre de petits Traités de dévotion pleins d'une onction et d'une éloquence divine, sur-tout quand il parle de l'excellence et des grandeurs de la Mere de Dieu. Les admirables Discours qu'il a composés sur la glorieuse Assomption de la sainte Vierge, font assez voir que l'Anteur étoit, pour ainsi dire, inspiré, et que l'Esprit-Saint a présidé à tous ses Ouvrages. On peut dire à la gloire de saint Jean Damascene, que la Providence divine, pour faire passer surement jusqu'à nous la tradition de l'Eglise Grecque, a eu soin de renfermer les témoignages de la plus vénérable antiquité dans les

Ouvrages de notre Saint. Dieu qui voyoit l'état déplorable où les conquêtes des Sarrasins avoient déjà réduit l'Egypte et la Syrie, et connoissant que toute l'Asie et la Grece même subiroient un jour le même sort, et que plusieurs écrits des Peres seroient ensevelis dans les débris de l'Empire d'Orient, forma notre Saint pour rassembler ce qu'il y avoit de plus précis touchant le dogme dans un si grand nombre de volumes, pour le transmettre à la postérité. C'est encore ce grand Saint qui a été le premier, et peut-être l'unique entre les Grecs, qui ait réduit la Théologie en méthode ; il semble même qu'il ait donné la naissance, ou du moins l'occasion à la Scholastique des Latins, qui est d'un si grand secours dans l'Eglise contre les artifices et les subtilités des Hérétiques.

Vers l'an 740 le Patriarche de Jérusalem étant venu à la Laure, obligea notre Saint à prendre l'Ordre de Prêtrise : il l'ordonna, mais il ne survécut pas long-temps à son ordination. Il tomba malade, et usé de pénitences et de travaux, après avoir enrichi l'Eglise d'un grand nombre d'excellens Ouvrages, plein de mérites, il mourut au mois de Mai, vers l'an 770, âgé de plus de quatre-vingts ans, et révéré dès-lors comme un des plus savans et des plus saints Peres de l'Eglise.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle des Confesseurs non Pontifes.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de l'Ecclésiastique. Chap. 9.

FILI, ne respicias mulierem multivolam : ne fortè incidas in laqueos illius. Cum saltatrice ne assiduus sis : nec audias illam, ne fortè pereas in efficacia illius. Virginem ne conspicias, ne fortè scandalizeris in decore illius. Ne de fornicariis animam tuam in ullo : ne perdas te, et hæreditatem tuam. Noli circumspicere in vicis civitatis, nec oberraveris in plateis illius. Averte faciem tuam à muliere compta, et ne circumspicias speciem alienam. Propter speciem mulieris multi perierunt, et ex hoc concupiscentia quasi ignis exardescit.

MON fils, ne regardez point la femme volage, de peur que vous ne tombiez dans ses filets. Ne vous trouvez point avec une femme qui danse ; et ne l'écoutez pas, de peur que vous ne périssiez par la force de ses charmes. N'arrêtez point vos regards sur une fille, de peur que sa beauté ne vous devienne un sujet de chute. Ne livrez point votre ame aux femmes de mauvaise vie, de peur que vous ne perdiez vous et votre bien. Détournez vos yeux d'une femme parée, et ne regardez point curieusement une beauté étrangere. Plusieurs se sont perdus par la beauté de la femme ; car c'est par-là que la concupiscence s'embrase comme un feu.

Saint Jérôme dit que les Anciens nommoient le Livre de l'Ecclésiastique du nom Grec Panaretos, *qui signifie* toute vertu, *parce qu'en effet il n'y a point de vertu dont cet excellent Livre ne donne des regles. C'est une morale universelle, qui combat tous les vices, qui conduit à toutes les vertus, et qui forme les mœurs de toutes sortes de personnes.*

RÉFLEXIONS.

Que tous ces avis salutaires que nous donne ici l'Esprit-Saint, condamnent hautement les perverses maximes des gens du monde ! A com-

bien de gens cette seule Epître fait le procès ; le luxe des femmes fût-il jamais plus outré, et leurs parures plus séduisantes, plus exquises. Les pieges ne sont plus cachés ; l'art de tenter est aujourd'hui l'étude la plus ordinaire des femmes ; on n'est pas à l'abri aux pieds des Autels ; aujourd'hui tout est piege ; et quelles précautions, quels préservatifs, quelles armes contre tant d'ennemis, contre tant d'artifices, contre tant de dangers ?

Mais si les pieges qu'on tend à l'innocence sont répandus par-tout, ne se trouvent-ils pas tous réunis aux spectacles ? Dira-t-on après ce que vient de nous dire le Sage, que les spectacles sont permis, qu'on n'y fait point de mal ? Est-il possible qu'il se trouve encore des Chrétiens qui croient qu'on peut sans péché assister aux spectacles ? Qui ne voit que le spectacle n'est plus un amusement vide, muet et oisif ? C'est un assemblage vif et séduisant de tout ce qui peut plaire, qui ne tend qu'à enchanter l'esprit et les sens par mille charmes, et à attendrir le cœur par tout ce que les passions ont de plus fin et de plus insinuant ? Le théâtre perdroit son agrément sans ce délicieux artifice : on veut être ému et touché par le spectacle ; la scene languit si elle n'irrite quelque passion ; tout y concourt à séduire l'ame et à l'amollir : le cœur conduit par les yeux et par les oreilles, s'attache à tout ce qui le charme ; la raison interdite par tant d'enchantemens, se tait, la Religion n'est pas entendue dans un si grand fracas de plaisirs ; rien n'est du goût que ce qui flatte les sens : et parmi tant d'objets si capables de plaire, et qui plaisent en effet, l'ame sera-t-elle maîtresse de ses désirs ?

Les spectacles profanes ne sont, à proprement parler, qu'une savante école de toutes les passions. On y fait avec éclat et avec succès des leçons publiques de galanterie, de fourberie,

d'ambition : et comme ce sont des leçons flatteuses auxquelles les Acteurs et les Actrices donnent un merveilleux relief, quel progrès une passion vive et ardente, insinuée avec tant d'artifice, ne fait-elle point dans un cœur où elle trouve déjà de si grandes dispositions, et si prêt à prendre feu. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend sur le théâtre, ne s'adresse qu'aux sens et à la cupidité : parures, décorations, chants, harmonie, assemblée, tout tente ; et à force de goûter ce qui enchante, on trouve des charmes dans les pieges, et on se sait bon gré d'être tenté.

On s'apprivoise aisément avec ce qui plaît, quelque danger qu'on y trouve ; la douceur du poison en fait oublier les funestes suites : on ne voit plus rien de honteux dans les passions, dès qu'elles ont été déguisées sur le théâtre, et embellies par l'art, et à force d'admirer et d'applaudir, on y apprend à ne rougir de rien ; mais ces éternels admirateurs, et ces prôneurs perpétuels du théâtre ne savent que trop combien ils y ont appris. En sort-on avec une conscience plus délicate ? Y apprend-on à être plus retenu et plus en garde ? en apporte-t-on des idées plus pures, des façons de parler moins libres, des manieres d'agir plus chrétiennes ? Et au sortir des spectacles reste-t-il beaucoup de goût pour la dévotion ? Peut-on disconvenir que cette licence effrénée du siecle, cette affreuse corruption des mœurs dans tous les âges, ce dégoût de la piété si universel dans le monde, cette indifférence, pour ne pas dire ce mépris de la Religion, réduite presque dans la plupart aux seules bienséances : peut-on disconvenir que tous ces malheurs ne soient le fruit nécessaire de ces spectacles profanes ? Et l'on demande ensuite quel mal c'est d'y assister ; consultez ce que vous dit le Sage dans cette Epître : consultez l'Evangile, consultez-vous vous-même si vous êtes Chrétien.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 18.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Si manus tua, vel pes tuus scandalizat te ; abscide eum, et projice abs te : bonum tibi est ad vitam ingredi debilem, vel claudum, quàm duas manus vel duos pedes habentem mitti in ignem æternum. Et si oculus tuus scandalizat te : erue eum, et projice abs te : bonum tibi est cum uno oculo in vitam intrare, quàm duos oculos habentem mitti in gehennam ignis.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Si votre pied ou votre main vous est une occasion de chute, coupez-le, et jetez-le loin de vous. Il vous est plus avantageux de parvenir à la vie étant estropié d'une main, ou d'un pied, que d'être jeté dans le feu éternel ayant deux mains et deux pieds. Et si votre œil vous est une occasion de chute, arrachez-le, et le jetez loin de vous. Il vous est plus avantageux de parvenir à la vie avec un œil seul, que d'être jeté dans l'abyme du feu ayant deux yeux.

MÉDITATION.

De la fuite des occasions.

PREMIER POINT.

Considérez le sens et l'énergie des expressions dont se sert Jesus-Christ pour nous éloigner des occasions dangereuses. Quoi de plus cher que les yeux, quoi de plus utile que le pied et la main ? Cependant l'un et l'autre vous deviennent-ils occasion de péché, coupez, arrachez ce qui vous est une occasion de chute. La raison de ce commandement est sensible. N'est-il pas plus

avantageux de parvenir à la vie éternelle avec un œil seul, que d'être jeté dans l'abyme du feu avec les deux yeux ? Parlons sans figure : est-ce une douce consolation à un misérable damné de penser que durant la vie il a été de toutes les parties de plaisirs ; qu'il s'est trouvé assidument dans ces assemblées où tout étoit tentation ; qu'il a assisté sans remords à ces profanes spectacles, où tout conspiroit à réveiller et à exciter les passions, où tout concouroit à allumer le feu de la concupiscence ? Se saura-t-on bon gré durant la malheureuse éternité d'avoir été dans ces cercles, dans ces académies d'oisiveté et de galanterie, d'avoir lu ces historiettes, ces lettres galantes, ces livres empoisonnés, à quoi l'on verra qu'on doit la source de sa réprobation ? Le souvenir de toutes ces occasions dangereuses, pernicieuses, criminelles, où l'on s'est volontairement exposé, et où l'on a fait de si funestes chutes ; ce souvenir, dis-je, consolera-t-il cette femme damnée ? Ce Grand du monde précipité pour toujours dans les flammes dédommagera-t-il ces tristes victimes de la colere de Dieu, de la perte qu'elles ont faite en perdant Dieu ? et au contraire les Saints dans le Ciel regretteront-ils ces divertissemens dangereux dont ils se sont privés, ces jeux publics qu'ils s'étoient interdits, ces conversations trop libres dont ils avoient horreur, ces spectacles profanes, l'écueil fatal et nécessaire de l'innocence ? Se savent-ils mauvais gré d'avoir mené une vie privée, retirée, solitaire même, plutôt que de s'exposer à des occasions de chute ? Se repentent-ils de n'avoir pas été de toutes ces fêtes de gens du monde, pour mettre leur vertu à l'abri ? Combien y en a-t-il à présent dans le Ciel qui s'applaudissent, qui triomphent de joie d'avoir jeté, pour ainsi dire, dans la mer tout ce qu'ils avoient de plus tentant et de plus précieux, parce que cela pouvoit leur être une occasion de

naufrage ! Cette jeune fille, aujourd'hui dans le Ciel, et durant sa vie sous un voile noir, dans un Cloître, porte-t-elle envie à sa sœur précipitée dans l'enfer pour s'être trop exposée dans le grand monde à toutes les occasions de péché ? Mon Dieu ! que ne pense-t-on à présent, que ne raisonne-t-on sur les occasions de péché comme l'on fait alors dans le bienheureux séjour de la gloire ?

SECOND POINT.

Considérez que quoique le démon soit un ennemi formidable, il ne l'est pas tant aussi que nous nous l'imaginons : il ne peut attaquer que les dehors de la place ; notre cœur est un sanctuaire, où il ne peut pénétrer si nous ne l'y introduisons. C'est un lion rugissant ; mais c'est un lion à l'attache qui peut rugir, mais qui ne peut mordre et dévorer que ceux qui s'en approchent ; il est invisible, et nos tentations les plus dangereuses viennent des objets sensibles, nous lui fournissons nous-mêmes les armes dont il se sert contre nous ; il doit sa force à notre lâcheté et à notre foiblesse, ou plutôt à notre témérité et à la légéreté, à la facilité avec laquelle nous nous engageons dans les occasions. Soyons moins présomptueux et nous serons plus forts, et lui sera plus foible ; il aura peu de prise sur nous, si nous ne lui en donnons nous-mêmes, en nous jetant dans les dangers de pécher. Notre cœur est comme une place que le démon assiege, mais qu'il ne peut pas tant emporter par force que par surprise, ou par des intelligences secretes, qu'il a avec les sens et avec nos passions. Il tâche toujours de les gagner par la vue de quelque intérêt, ou par l'attrait de quelque plaisir, ou par l'éclat de quelque honneur ; mais tous ses objets n'ont nulle force, tant qu'ils sont éloignés ; c'est l'occasion qui les rapproche. Fuyons les occa-

sions, et cette beauté fera peu d'impression : fuyons les occasions, et ce respect humain aura moins de force pour nous faire transgresser la Loi ; fuyons les occasions, et cent objets qui nous tentent, cent prétextes qui nous imposent, cent fausses raisons qui affoiblissent nos meilleures résolutions, n'ébranleront point notre fidélité. C'est pour cela que saint Paul appelle l'aiguillon de la chair, l'envoyé du démon. Ce n'est que par la négociation, par ruse et par artifice qu'il a quelque avantage : soyons en garde, et avec le secours de la grace la victoire est certaine. Nous allons nous jeter de plein gré dans ses pieges ; nous donnons étourdiment dans ses panneaux, et nous disons : Le démon m'a tenté. Quelle force, quelles ruses aura à reprocher au démon ce jeune homme qui s'expose aux plus tentantes occasions avec les personnes du sexe ; cette femme qui a de si fréquentes et de si secretes conversations avec ce jeune homme, ces gens du monde si assidus à ces assemblées brillantes où la vanité étale avec tant de pompe tout ce qu'elle a de plus séduisant, où l'art de tenter et de plaire a coutume de triompher, où les passions allumées par tant d'endroits font tous les jours de si funestes conquêtes. Le tentateur a peu à faire aujourd'hui à l'égard de la plupart des gens : les occasions les plus dangereuses auxquelles on se livre avec impétuosité, avec fureur, par profession, avec une impudente effronterie, laissent peu à faire à l'ennemi du salut.

Hélas ! Seigneur, je n'en ai que trop fait la malheureuse expérience ; mais puisque par votre miséricorde vous m'en découvrez tout le danger, j'espere que vous me ferez la grace que je vous demande, de fuir si fort toutes les occasions de chute, que mon attention et ma vigilance seront une preuve de ma fidélité, et l'effet de la résolution que je fais en ce jour par votre grace.

Aspirations dévotes durant le jour.

Non sedi cum concilio vanitatis, et cum iniqua gerentibus non introibo. Psal. 25.

Oui, mon Dieu, je l'ai résolu, et j'aurai la consolation de le dire à la fin de la vie, que je ne me serai plus trouvé dans ces assemblées où la mondanité regne, et que je n'ai plus eu de société avec ceux qui me sont une occasion de péché.

Iniquos odio habui, et legem tuam dilexi. Psal. 118.

J'ai en horreur tout ce qui m'est une occasion de péché, et toute mon attention est de garder votre Loi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° FUYEZ le péché comme un serpent, dit l'Ecclésiastique; car si vous vous en approchez, il se saisira de vous. Ce n'est guere que pas l'horreur qu'on a des occasions de péché, qu'on peut connoître celle qu'on a du péché même. La fuite des occasions conserve l'ame dans l'innocence. David n'eût pas commis un adultere, n'eût pas donné dans les derniers déréglemens, s'il eût fui les occasions. Ne comptez point sur votre ferveur, ni sur vos résolutions; défiez-vous de votre propre cœur; c'est présomption de s'exposer au danger, et c'est à leur orgueilleuse présomption que plusieurs Héros Chrétiens doivent leur chute. Les plus vertueux, les plus généreux, les plus sages ne se sont allés ensevelir dans les plus affreux déserts que pour y trouver un abri à leur vertu. Quelque fervent, quelque mortifié que vous soyez, fuyez les occasions du péché. Eussiez-vous vieilli dans les plus pénibles exercices de la pénitence, eussiez-vous presque le pied dans

le tombeau : frémissez à la vue de l'occasion du péché, et cherchez votre salut dans la fuite. Fuir l'occasion du péché, c'est sagesse, c'est vertu, c'est magnanimité. N'oubliez jamais cette doctrine.

2.° L'ennemi du salut est rusé : faut-il exposer l'ame au danger ? Il est fécond en raisons, en motifs spécieux, en prétextes : soyez en garde contre ces illusions. Tantôt c'est une raison de bienséance, ou un motif de charité qui vous portera à faire une visite qui pour vous sera un vrai danger ; tantôt ce sera un prétexte de nécessité, de dévotion même qui vous exposera à la tentation : fuyez, fuyez avec vivacité tous ces pieges. Avez-vous quelque domestique dangereux et tentant : renvoyez-le sans miséricorde. Interdisez-vous les entretiens trop fréquens, trop longs, fût-ce même les plus spirituels et les plus dévots, avec les personnes de différent sexe. La modestie des yeux est absolument nécessaire pour se conserver dans l'innocence. J'ai fait un accord avec mes yeux, disoit Job (*a*), pour ne pas seulement penser à une fille ; car autrement quelle union Dieu auroit-il pu avoir avec moi, et quelle part le Tout-Puissant me donneroit-il à son céleste héritage ? Gardez cette pratique.

VINGT-QUATRIEME JOUR.

SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS, CONFESSEUR.

LA vie de saint Jean-François Régis, de la Compagnie de Jesus, né parmi nous, et presque de nos jours, est trop édifiante pour ne pas contribuer à augmenter dans le cœur des François, la vénération et la piété pour un Saint de la na-

(a) *Job.* 31.

tion, laquelle depuis plus de trois cents ans n'avoit pas eu l'avantage de voir aucun de ses enfans mis au nombre des Saints, et proposé à la vénération des Fidelles.

Ce célebre Missionnaire, si connu dans tout l'Univers par ses admirables vertus, et par un si grand nombre de miracles, naquit le 31 de Janvier de l'an 1597, à Foncouverte, petite ville dans le Diocese de Narbonne. Il eut pour pere Jean Régis, de la noble et ancienne Maison de Déplas, et pour mere Magdelaine Darcis fille du Seigneur de Segur, tous deux encore plus recommandables par leur exacte probité, que par leur naissance. Régis parut chéri de Dieu, et formé pour sa gloire dès sa plus tendre enfance : plus d'une fois le Ciel veilla miraculeusement à sa conservation ; et n'ayant encore que quatre ans, une main visible le retint au moment qu'il alloit tomber dans un précipice. Une dévotion tendre prévint l'âge de la raison : son riche naturel, et son inclination pour la vertu, laisserent peu à faire à l'éducation ; il ne fut presque jamais enfant, et il n'eut jamais que du dégoût pour les jeux, et les amusemens de son âge.

Ses parens charmés de ses belles qualités, l'envoyerent à Béziers pour étudier dans le College des Jésuites : il s'y distingua bientôt par son esprit, et par sa piéte.. La priere et l'étude occupoient tout son temps. Il s'interdit d'abord les plaisirs les plus permis : on ne le vit jamais paroître dans les jeux publics, ni dans les lieux de promenade : il passoit d'ordinaire à l'Eglise le temps de ses délassemens : on respectoit son innocence, et sa pudeur ; sa modestie faisoit impression sur les plus indévots, et l'on ne pouvoit assez admirer une si prématurée piété dans un écolier de son âge.

Comme il avoit sucé avec le lait une dévotion tendre envers la sainte Vierge, il ne fut pas

plutôt au College qu'il demanda avec empressement d'être reçu dans une de ces pieuses assemblées qu'on nomme Congrégations, qui étoient établies avec tant de fruit et d'édification dans les Maisons des Jésuites. Sa piété y brilla d'abord, et ses exemples rallumerent bientôt la ferveur dans cette vertueuse jeunesse. Il se lia particuliérement avec quelques-uns des plus réglés, dont il forma une espece de petite société, qui devint en peu de temps l'admiration de tout le College.

Une ame prévenue de si douces bénédictions n'étoit pas faite pour le monde. Régis n'eut pas plutôt connu les Peres de la Compagnie de Jesus, qu'il fut persuadé que Dieu l'appeloit dans cette religieuse Société. Le zele de la gloire de Dieu et du salut des ames furent les principaux motifs de sa vocation ; il demanda avec empressement d'entrer dans cette Compagnie, et il y fut reçu avec joie. En changeant d'état, il n'eut à changer ni de sentimens, ni de mœurs ; il n'eut qu'à perfectionner une vertu déjà bien avancée. Jamais Novice ne porta la ferveur, la ponctualité, et la mortification plus loin ; on l'appela dès-lors la regle vivante ; sa douceur et sa modestie rendoient aimables jusqu'à ses austérités. On ne fut pas long-temps à découvrir le penchant et l'amour qu'il avoit pour les pauvres ; la charité fut toujours sa vertu favorite ; rien ne lui faisoit plus de plaisir que d'aller servir les pauvres à l'Hôpital.

Appliqué à l'étude de l'Eloquence et de la Philosophie après son Noviciat, il ne perdit rien de sa premiere ferveur. L'éducation de la jeunesse dans les classes, donna un nouvel éclat à sa vertu ; il enseigna les Belles-Lettres à Billon, à Auch, et au Puy ; et par-tout il fut regardé avec admiration, par-tout appelé l'Ange du College. Il regardoit sa classe comme sa mission ;

en rendant ses écoliers habiles, il les rendoit encore plus saints ; ses soins s'étendoient également sur tous ; mais on remarqua toujours quelque prédilection pour les plus pauvres.

Persuadé que le temps des études peut aisément altérer la piété, il eut grand soin de se précautionner contre cet écueil, par les saintes pratiques qu'il joignit à ses études : visites fréquentes du très-saint Sacrement ; dévotion ardente et affectueuse envers la Mere de Dieu ; prieres assidues ; lectures édifiantes ; communions ferventes ; pratiques secretes de mortification : ce furent-là les préservatifs dont il se servit contre la dissipation d'esprit et la sécheresse de cœur, que produisent naturellement des connoissances abstraites.

Le zele du fervent Jésuite n'attendit pas la saison ordinaire pour produire des fruits. A peine étoit-il hors du Noviciat, que se trouvant dans le Bourg d'Andance près de Tournon, on lui fit faire le Catéchisme ; le concours fut extraordinaire, et le fruit prodigieux. Il réforma les mœurs dans tout le Bourg ; il y établit l'adoration perpétuelle du saint Sacrement ; et l'on se souvient encore aujourd'hui des impressions que firent sur les cœurs ses instructions et ses exemples.

Appliqué aux études de la Théologie à Toulouse, il y donna bientôt des preuves d'un excellent esprit et du talent éminent qu'il avoit pour les hautes sciences ; mais plus il y faisoit de progrès, plus les applaudissemens que son beau génie lui attiroit, lui étoient insupportables ; et il tenta souvent de se rendre méprisable en contrefaisant l'ignorant. Averti par ses Supérieurs de se préparer à la Prêtrise, on ne peut dire combien il fut frappé de son indignité : l'obéissance ayant enfin banni la crainte que son humilité lui inspiroit, il reçut les Ordres sacrés, et offrit le divin Sacrifice avec tant de dévotion, que ses larmes, qui depuis ne cesserent jamais de couler tout le temps

qu'il étoit à l'Autel, en inspiroient à tous ceux qui entendoient sa Messe. La peste ayant affligé la ville de Toulouse la même année, le nouveau Prêtre obtint enfin, par des instances réitérées, la permission d'assister les pestiférés : son zele s'y distingua ; et s'il n'eût pas le bonheur de mourir en exerçant cet acte héroïque de charité, comme plusieurs de ses freres, c'est que la Providence le conservoit pour le salut de beaucoup plus de gens : en effet, le Ciel le destinoit à de plus grands travaux. Les Missions avoient pour lui de grands attraits; il demanda, il sollicita, il pressa pour obtenir la permission de s'y employer tout-à-fait, et sa vocation parut aux Supérieurs si marquée, qu'ils consentirent enfin qu'il prévint le temps ordinaire de s'y consacrer. Il demanda avec instance d'aller au Canada, parce qu'il savoit combien les Jésuites y souffroient ; mais le Seigneur l'avoit destiné pour sanctifier nos Provinces, et pour renouveler de nos jours les merveilles des hommes Apostoliques des premiers temps.

Il commença les exercices de ses Missions par Foncouverte, lieu de sa naissance, et l'on peut dire qu'il a été peut-être le seul Prophete qui ait été estimé et honoré en son pays. Il est difficile d'imaginer une vie plus dure, plus laborieuse, ni des jours plus pleins que les siens. Il se rendoit à l'Eglise avant le jour, où après la priere du matin il faisoit une instruction pathétique au peuple ; il disoit ensuite la Messe, et prêchoit deux ou trois fois chaque jour ; il passoit au Confessionnal tout le temps qu'il n'étoit pas en Chaire. La visite des malades lui tenoit lieu de délassement ; peu de distractions qui ne fussent une nouvelle bonne œuvre : à peine prenoit-il deux ou trois heures de repos sur le plancher, ou appuyé sur une chaise. Il s'interdit, dès les premieres années de sa vie apostolique, l'usage

de la viande, du poisson, des œufs, et du vin; sa nourriture ordinaire etoit de pain et d'eau; et s'il étoit forcé de prendre quelquefois du lait, il se reprochoit sa trop grande délicatesse. Il ne quitta point le cilice durant les dix dernieres années de sa vie, qu'il consacra aux Missions. La plus grande rigueur de l'hiver, dans ces pays affreux, étoit toujours pour lui la plus belle saison, parce qu'il avoit plus à travailler et à souffrir qu'en tout autre temps de l'année. Les glaces, les neiges, les pluies, les frimats, les torrens, les précipices même, et les orages les plus violens, rien ne put modérer son zele; ses Compagnons eurent beau lui représenter que c'étoit tenter Dieu : *J'ai éprouvé trop souvent que le Seigneur prend soin de moi*, répondoit-il en souriant, *pour me ménager : je lui ferois tort de rien craindre.* Sa confiance en Dieu étoit sans bornes; et Dieu faisoit bien des miracles en sa faveur. S'étant un jour rompu la jambe par une chute, il fut guéri sur l'heure même, sans aucun secours naturel.

Le Languedoc ne fut pas le seul theâtre de la charité immense de cet Apôtre; nul bourg, nul village dans le Vivarez; nul hameau même dans le Velai, qui pût échapper à son zele : il n'avoit pas plutôt paru en Chaire que tout l'auditoire étoit attendri. Les larmes des plus grands pécheurs publioient hautement leur conversion; et ce qui est singulier, de ce nombre infini de pécheurs convertis, nul à qui il n'ait obtenu la persévérance. Il établit des Maisons de refuge à Toulouse, à Montpellier, à Sommieres et au Puy, où les femmes de mauvaise vie demandoient d'être renfermées. Ces conquêtes lui firent bien des ennemis. Quelques libertins résolurent de l'assassiner; ils le firent appeler pendant la nuit dans l'Eglise du College du Puy : l'homme de Dieu instruit, par révélation, de leurs mauvais desseins, va au devant d'eux, leur parle, les touche, les con-

vertit ; et eux se jetant à ses pieds, ne lui répondent que par leurs larmes.

Les succès que Dieu donna à la Mission qu'il fit à Cheylard, parurent incroyables à ceux-mêmes qui en étoient témoins : Lachau, Privas, Saint-Aggreve, Saint-André, Fangas, Marlhes, et tous les lieux circonvoisins, firent bien voir ce que peut un Prédicateur animé de l'esprit apostolique. Les hérétiques ne pouvant résister à un homme si puissant en paroles et en œuvres, embrasserent la foi ; et tout ce pays, encore plus affreux alors par le déréglement des mœurs que par ses montagnes et ses bois, devint le séjour de la piété et de l'innocence. Il est vrai que jamais Prédicateur ne soutint mieux, par la sainteté de sa vie, la sainteté de son ministere ; son visage exténué par la rigueur qu'il exerçoit sur son corps ; une modestie qui prévenoit ; un profond recueillement ; une douceur charmante ; tout prêchoit en lui.

Ne pouvant soutenir l'ardeur du feu divin dont son cœur étoit embrasé, on l'entendoit souvent s'écrier dans les sacrés transports de son amour : *O Dieu ! l'amour et les délices de mon cœur, que ne puis-je vous aimer autant que vous méritez d'être aimé, et que je désire de vous aimer !* Dieu se communiquoit aussi d'une maniere bien singuliere à cette grande ame ; les distractions inséparables de son ministere n'interrompoient point son union intime avec Dieu ; et au milieu de ses plus grands travaux on l'a vu souvent ravi en extase.

De ce vif amour dont son cœur étoit pénétré pour Jesus-Christ, naissoit cette compassion tendre qu'il sentit toujours pour les pauvres ; on ne le voyoit guere qu'au milieu d'eux ; son confessionnal en étoit toujours environné ; il les regardoit comme la plus chere portion du troupeau de Jesus-Christ, et ses plus douces complai-

sances étoient pour les pauvres de la campagne ; son zele n'avoit point de bornes ; et dès qu'il s'agissoit de sauver une ame, tout lui paroissoit aisé. On peut dire que le grand théâtre de cette charité immense, fut le Puy ; il y fut envoyé l'an 1636, pour y faire le Catéchisme dans l'Eglise du College, et pour aller faire de temps en temps des courses apostoliques aux environs. Le concours fut si grand à ses Catéchismes, qu'il fallut prendre des précautions pour empêcher qu'on n'y étouffât ; les fruits qu'il y fit répondirent à l'idée qu'on avoit conçue de sa sainteté, et dans moins de trois mois, toute la Ville changea de face. La retraite de toutes les femmes de mauvaise vie, et la conversion sur-tout d'une fameuse Courtisane, lui attirerent bien des persécutions. Il fut plusieurs fois insulté, souffleté, bâtonné, foulé aux pieds, traîné par terre ; mais sa douceur et sa patience désarmerent les plus furieux, et convertirent les plus libertins : ce ne furent pas là cependant les plus rudes épreuves du saint Jésuite.

Dieu permit qu'un nouveau Recteur du College du Puy exerçât furieusement sa vertu ; prévenu contre le Saint, il désapprouva son épanchement au dehors ; il limita son zele, et le restreignit dans des bornes bien étroites ; il modéra les visites qu'il faisoit à l'hôpital, il lui interdit plusieurs autres bonnes œuvres ; il en vint même jusqu'à le mortifier avec affectation ; il le reprenoit en public et en particulier ; tout étoit relevé ; et rien ne fut jamais capable d'arracher de la bouche du Saint la moindre parole qui eût l'air de murmure ou d'apologie. Le Pere Régis obéit avec la derniere exactitude et avec joie ; il souffrit tout sans se plaindre. L'exercice fut rude, mais il ne fut pas long ; le Recteur fut blâmé, il condamna lui-même les violences dont il avoit usé envers le serviteur de Dieu ; il fut tiré de son

emploi, et celui qui lui succéda laissa au Saint le libre exercice de ses fonctions, et ne mit plus de bornes à son zele. Il eut été difficile d'en agir autrement, le Ciel autorisant visiblement, par des miracles même, la charité de notre Apôtre.

La ville du Puy se trouvant dans une extrême disette de blé, le Pere Régis entreprit de nourrir lui seul tous les pauvres. Il ramassa avec des peines incroyables tout le blé qu'il put, le mit dans un grenier, et en chargea une vertueuse Dame, nommée Marguerite Baud : la provision fut bientôt épuisée ; le Saint averti qu'il n'y avoit plus ni blé, ni argent pour en acheter, ne laissa point d'envoyer à la charitable Dame une pauvre femme chargée de plusieurs enfans, avec ordre de lui en donner pour sa subsistance. La Dame étonnée de cet ordre, va trouver le serviteur de Dieu, et lui dit qu'elle trouvoit étrange que sachant qu'il n'y avoit plus de blé, il lui ordonnât d'en donner. Le saint homme souriant : *Allez*, lui dit-il, *et n'en refusez à personne.* A son retour au logis, le grenier se trouva plein. Toute la Ville fut témoin de cette miraculeuse multiplication, qui arriva jusqu'à trois fois durant le temps de la disette. Ce ne fut pas le seul miracle que le Saint fit durant sa vie. Etant encore jeune Régent au Puy, il guérit sur le champ un de ses Ecoliers qui avoit reçu les derniers Sacremens ; et nulle de ses courses apostoliques qui ne fut célebre par quelque prodige.

Le zele de ce saint Missionnaire étoit trop immense pour être renfermé dans une Ville ; nul village, nul bourg, nul hameau dans les Dioceses du Puy, de Vienne, de Valence, de Viviers, enclavés dans le Velay, que le saint homme ne parcourût durant l'hiver, les quatre dernieres années de sa vie. Fai, Marlhes, Saint-Sauveur, Saint-Pierre des Machabées, Saint-Bonnet-le-Froid, Vourey, Monregard, Mon-

faucon, Rocoulles, Marcou, Chambon, la Louvesc, ne cesseront jamais de publier les travaux surprenans, et les fruits merveilleux du zele de ce nouvel Apôtre. Il guérit à Fai deux aveugles; il délivre à Marlhes un possédé; il convertit à la foi à Monregard la célebre Dame de Romezin; il s'expose au service des pestiférés à Monfaucon et y fait cesser la contagion par ses prieres. Les succès répondoient par-tout à son zele et à ses désirs; ce qui l'obligea d'écrire au Pere Général de la Compagnie la Lettre suivante, dont on garde à Rome l'original dans les archives de la Maison Professe; elle est datée du premier avril 1640.

J'ai recours aujourd'hui à vous, Mon très-Révérend Pere, avec d'autant plus de confiance que je suis persuadé que la priere que j'ai l'honneur de vous faire ne vous déplaira pas; c'est que vous ayiez la bonté de me permettre de consacrer ce qui me reste de vie et de force à l'instruction des peuples de la Campagne. Je ne puis expliquer les grands biens que ces sortes de Missions produisent. J'en parle par expérience, l'ayant vu de mes yeux; et plût à Dieu qu'il fût permis de l'éprouver plus souvent. Je vous conjure donc, Mon très-Révérend Pere, pour l'amour de Dieu, de m'accorder la permission d'employer au moins six mois par an dans ce divin Ministere. Monseigneur l'Evêque du Puy m'a donné tous ses pouvoirs; plusieurs Curés et plusieurs Peuples demandent la Mission avec de grands empressemens. Le Pere Recteur croyant avoir besoin de moi dans son College, m'y retient de temps en temps, malgré les extrêmes besoins de tant de peuples qui languissent dans les villages, destitués de secours. Je vous prie de faire attention que les habitans des Villes ont le pain avec abondance, pendant que les peuples de la Campagne pâtissent de la faim, faute d'une main charitable qui leur distribue le pain de la parole de Dieu. J'espere de

votre paternelle bonté que vous ne refuserez pas la grace que je vous demande, quand ce ne seroit que pour me consoler du refus que vous m'avez fait d'aller en Canada. Si votre réponse est favorable à mes vœux, elle me comblera de joie, etc.

Le Pere Général souscrivit avec plaisir aux désirs du Pere Régis ; et le Provincial qui se trouvoit au Puy lorsque la réponse vint, fut fort aise que le Général approuvât ce qu'il lui avoit lui-même déjà permis. Le serviteur de Dieu ayant sanctifié tout le canton de Monfaucon, de Rocoulles et de Veirines, annonça la Mission de la Louvesc pour la veille de Noël ; il se rendit au Puy les derniers jours de l'Avent, pour se préparer à la mort par trois ou quatre jours de retraite, car Dieu lui avoit fait connoître clairement que cette Mission devoit terminer ses travaux : il les passa sans avoir communication avec personne qu'avec Dieu. Uniquement occupé de la pensée de l'éternité, il déclara à un Pere du College en qui il avoit une particuliere confiance, qu'il avoit un secret pressentiment de sa mort ; ce Pere, de qui l'Auteur de cette Vie l'a appris, eut beau faire pour l'empêcher de partir : *Dieu m'appelle à la Louvesc*, lui répondit le Saint, *il faut que je m'y rende.* Ayant terminé sa petite retraite par une confession générale, il partit tout seul pour sa chere Mission, l'avant-veille de Noël. Le temps fut si horrible dans le pays du monde le plus affreux, qu'il s'égara ; tout ce qu'il put faire, fut de se retirer dans une vieille masure ouverte à tous les vents. Il y passa la nuit exposé à une bise violente et très-froide ; il fut attaqué d'une pleurésie accompagnée d'une fievre très-ardente, avec laquelle il se traîna jusqu'à la Louvesc. Il alla droit à l'Eglise, où malgré ses douleurs et son accablement, il ouvrit la Mission par un Sermon, après lequel il confessa jusque bien avant dans la nuit, résolu de consacrer les derniers mo-

mens de sa vie au salut des ames. Son zele suppléant à la foiblesse de son corps, il prêcha trois fois le jour de Noël, autant le lendemain, et confessa près de vingt-quatre heures; le zele céda enfin à l'épuisement, il tomba en défaillance; on le porta au logis du Curé. Cette grande ame ne pouvant se rendre, entendit encore la confession de quelques paysans qui l'avoient suivi; une seconde défaillance l'obligea enfin de se mettre au lit.

Les Jésuites d'Annonay, qui n'est qu'à trois lieues de la Louvesc, avertis par un exprès, se rendirent auprès du malade. Le Médecin qu'ils avoient amené jugea que le mal étoit sans remede; à cette nouvelle on ne peut dire quelle fut la joie du moribond. Avant que de recevoir les derniers Sacremens, il voulut faire de nouveau sa confession générale au Pere Lascombe, quoiqu'il n'y eût que huit jours qu'il l'avoit faite au Puy. Il reçut le saint Viatique et l'extrême-Onction en homme tout embrasé de l'amour divin; on lui apporta un bouillon; il le refusa, disant qu'il souhaitoit d'être nourri jusqu'à la mort comme les pauvres, et qu'on lui feroit plaisir de lui donner un peu de lait au lieu d'un bouillon gras. Il pria le Pere Lascombe de le faire porter dans une étable, afin d'avoir la consolation d'expirer dans un lieu où Jesus-Christ étoit né, puisqu'il ne pouvoit pas, comme lui, mourir sur la Croix: mais on lui fit entendre que la foiblesse extrême où il étoit, ne permettoit pas de le satisfaire. Le Frere Bideau, son compagnon ordinaire, qui à la premiere nouvelle de sa maladie s'étoit rendu auprès de lui, et qui ne bougeoit d'auprès de son lit, dit que tout ce temps fut pour l'homme de Dieu une oraison continuelle. Le soir du dernier jour de Décembre, peu avant minuit, le Sauveur voulut combler son serviteur d'une joie indicible, qui étoit un avant-goût des joies du Ciel. Jesus

et

et Marie lui apparurent visiblement ; cette apparition céleste le ravit tellement, que ne pouvant contenir ses transports : *Ah ! mon cher frere*, dit-il au Frere Bideau, *quel bonheur, et que je meurs content ! je vois Jesus et Marie qui daignent m'inviter au doux séjour des Bienheureux.* Et un moment après, joignant les mains, les yeux fixés sur son Crucifix, *Jesus-Christ mon Sauveur*, s'écria-t-il, *je vous recommande mon ame, et la remets entre vos mains.* En achevant ces paroles, il rendit doucement l'esprit entre les mains de son Créateur, vers le minuit du dernier jour de l'année 1640, âgé seulement de quarante-trois ans et onze mois, en ayant passé vingt-quatre dans la Compagnie, et de ces vingt-quatre en ayant passé les dix dernieres années dans les Missions.

A peine fut-il expiré, que toutes les montagnes voisines retentirent de ces paroles : *Le saint est mort.* Les larmes de tous les peuples circonvoisins furent le pompeux appareil de ses funérailles. On délibéra quelque temps sur le lieu de sa sépulture : les Peres étoient d'avis qu'il falloit transporter le Corps au College du Puy ou de Tournon, pour rendre aux Jésuites un dépôt qui leur appartenoit; mais tous ces peuples alarmés protesterent qu'ils ne souffriroient jamais qu'on leur enlevât un trésor que le Ciel leur avoit donné. Ils l'enterrerent dans l'Eglise auprès de l'Autel, et on eut la précaution de le mettre plus de douze pieds en terre. Le nombre infini de miracles qui se sont faits depuis, et qui se font encore tous les jours par son intercession, ont rendu son tombeau glorieux ; et la Louvesc, qui n'étoit qu'un vil hameau, est devenu un village peuplé et fameux par la foule de Pélerins qui y viennent des Provinces les plus éloignées, pour y honorer les cendres du saint Apôtre. On y court de tous côtés comme à un remede assuré contre les maladies les plus désespérées, et l'heureuse expérience

d'une infinité de guérisons miraculeuses, que le Saint n'a point cessé d'opérer depuis plus d'un siecle qu'il a fini sa course apostolique, ranime tous les jours dans toutes les parties du Monde la piété des Fidelles, et la confiance en son intercession ; c'est ce qui a porté le Souverain Pontife Clément XI, après un examen juridique de ses vertus et de ses miracles, à le déclarer Bienheureux, le 8 de Mai 1716, et le Pape a fixé le jour de sa fête au 24 du même mois, auquel jour on fit à Rome, avec une célébrité extraordinaire, la solemnité de sa Béatification.

Le corps du Bienheureux fut levé avec grande solemnité le 31 de Septembre de la même année, par Monseigneur Berton de Crillon Archevêque de Vienne, dans le Diocese duquel est la Louvesc, et fut exposé le même jour dans une châsse sur l'Autel à la vénération des Fidelles. On eût eu de la peine à trouver ce saint Corps, tant on avoit eu soin de le cacher, si l'on n'avoit trouvé dans les Registres des Baptêmes, Mortuaires et Mariages, tenus par M. Bayle, Curé de la Louvesc, l'endroit où ce saint Missionnaire avoit été enterré. Voici l'extrait de ces Registres tel qu'il a été tiré de l'original avec toutes les formalités.

Ce dernier jour du mois de Décembre l'an mil six cent quarante, environ le minuit, est décédé en ma chambre et dans mon lit le Révérend Pere Jean-François Régis, Jesuite du Puy, où il avoit été malade six jours, et a été enterré le 2 Janvier mil six cent quarante-un dans la Chapelle et au-dessous la grande Cloche de notre Eglise de la Louvesc : en foi de ce, me suis soussigné ce troisieme du susdit mois et an.

BAYLE, Curé.

Il s'est fait dans cette Translation une distribution authentique de quelques portions de ses Re-

liques. On conserve une côte du Saint dans l'Eglise des Jésuites du Puy, une autre dans celles des Jésuites de Tournon et d'Annonay, et une quatrieme dans l'Eglise du College de Vienne. On voit à Lyon, dans l'Eglise du grand College des Jésuites, une vertebre du même Saint, enchâssée dans un riche buste d'argent, et une pareille Relique dans les Eglises des deux autres Maisons des mêmes Peres. La ville de Perouse en Italie a pris ce grand Saint pour un de ses Patrons. Et Monseigneur l'Archevêque de Vienne ayant fait présent d'un os du bras du Saint au College des Jésuites d'Avignon, l'on ne peut dire avec quelle piété, avec quelle vénération, et quelle bénédiction il y est honoré des Fidelles. Dieu continue plus que jamais de glorifier son serviteur par un nombre infini de miracles qui se font tous les jours par son intercessions. La seule terre qui a été tirée de son tombeau, et qu'on emporte comme une Relique, appliquée aux malades, opere continuellement un grand nombre de miraculeuses guérisons; et le pouvoir qu'a ce Bienheureux auprès de Dieu se confirme chaque jour par de nouveaux prodiges : c'est ce qu'a reconnu le Souverain Pontife Clément XI qui gouvernoit pour lors l'Eglise avec tant de sagesse et de dignité, dans son Décret pour la Béatification du Bienheureux Jean-François Régis, donné à Rome le 8 de Mai de l'année 1716.

" Le Saint-Esprit nous avertit, dit ce grand
„ Pape, qu'on doit un tribut de louanges à ces
„ hommes glorieux, qui riches en vertus se sont
„ rendus illustres dans leurs nations, c'est-à-dire,
„ aux Saints et aux Elus du Seigneur, que la di-
„ vine Providence a pris plaisir d'orner des dons
„ les plus éclatans de ses différentes graces,
„ Comme parmi ces hommes illustres la divine
„ Providence a fait éclater par-tout la gloire du
„ Serviteur de Dieu Jean-François Régis, Prêtre,

„ Religieux de la Compagnie de Jesus, lequel
„ revêtu de la vertu d'en haut, et portant le joug
„ du Seigneur dès sa jeunesse, a toujours uni
„ l'austérité de la pénitence avec la candeur de
„ l'innocence ; homme vraiment apostolique,
„ dont l'Esprit-Saint a sans cesse dilaté le cœur,
„ afin qu'il se montrât en tout, comme il a fait,
„ un digne Ministre du Seigneur, par beaucoup
„ de patience dans les tribulations, dans les be-
„ soins, dans les extrêmes afflictions, sous les
„ coups, parmi les travaux, par les veilles et
„ par les jeûnes, par la science, par la douceur,
„ et sur-tout par une charité sincere pour Dieu
„ et pour le prochain, de laquelle il fut merveil-
„ leusement embrasé. Nous manquerions aux de-
„ voirs du Pontificat où il a plu au Seigneur de
„ nous élever, quoique cette dignité soit fort
„ au-dessus de nos mérites et de nos forces, si
„ nous n'employions le pouvoir que nous avons
„ reçu d'en haut à augmenter le culte et la véné-
„ ration de ce Serviteur de Dieu, pour la gloire
„ du Seigneur, pour l'ornement de l'Eglise Ca-
„ tholique et pour l'édification du peuple Chré-
„ tien. Ayant donc examiné et pesé avec soin et
„ maturité toutes les procédures et informations
„ juridiques faites par nos vénérables Freres les
„ Cardinaux de la Congrégation des sacrés Rits
„ sur la sainteté et les vertus héroïques du Ser-
„ viteur de Dieu Jean-François Régis, et sur les
„ miracles qu'on assuroit que Dieu avoit faits
„ par son intercession, et pour manifester aux
„ hommes sa sainteté... Nous accordons... par
„ l'autorité Apostolique, et la teneur de ces
„ Présentes, que ledit Serviteur de Dieu Jean-
„ François Régis soit désormais appelé Bienheu-
„ reux ; que son Corps et ses Reliques soient
„ exposées à la vénération des Fidelles... Et que
„ chaque année, le 24 de Mai, on en récite l'Of-
„ fice, et qu'on en dise la Messe de Confesseur

„ non Pontife le 31 de Décembre, jour auquel
„ le Serviteur de Dieu a rendu l'esprit à son
„ Créateur, et plusieurs autres suivans, comme
„ l'on sait, se trouvant occupés, etc. „

La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Confesseurs non Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit; elle a été composée par le Pape même.

Deus, qui ad plurimos pro salute animarum perferendos labores Beatum Joannem Franciscum Confessorem tuum mirabili charitate et invictâ patientiâ decorasti: concede propitius, ut ejus exemplis instructi, et intercessionibus adjuti, æternæ vitæ præmia consequamur. Per Dominum nostrum, etc.

O Dieu, qui avez rendu illustre le Bienheureux Jean-François votre Confesseur, par une charité merveilleuse et une invincible patience à soutenir beaucoup de travaux pour le salut des ames; faites par votre grace qu'instruits par ses exemples, et aidés de ses intercessions, nous obtenions les récompenses de la vie éternelle. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

Beatus dives, qui inventus est sine macula: et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic et laudabimus eum! Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna: qui potuit transgredi, et non est trans-

Heureux celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a pas couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. Qui est celui-là, et nous le louerons! parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Qui a été ainsi éprouvé, et trouvé parfait, il aura une gloire éternelle; qui a pu

gressus : facere mala, et non fecit. Ideò stabilita sunt bona illius in Domino : et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

violer le Commandement de Dieu, et ne l'a pas violé ; qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait ; c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur ; et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Saint Jérôme dit dans une de ses lettres qu'il avoit vu un exemplaire Hébreu de ce Livre dont cette Epître est tirée, non sous le titre d'Ecclésiastique, mais sous celui de Paraboles ou Proverbes ; et saint Augustin a remarqué dans son Livre 17 de la Cité de Dieu, que l'Ecclésiastique ne donne pas seulement des instructions pour les mœurs, mais qu'il prophétise encore en plusieurs endroits.

RÉFLEXIONS.

Heureux celui qui n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. Il faut avoir bien peu d'esprit, et encore moins de religion pour s'appuyer sur des fonds si caducs. Quel mérite donnent les richesses à qui n'a ni génie ni vertu ? eût-il même de l'esprit, quel mérite peut-il avoir, s'il n'a pas de la probité ? une statue d'or n'est jamais qu'une statue. Quel état plus dangereux pour le salut que celui des gens riches ? Les honneurs enchantent, l'abondance étourdit, la douceur d'une vie délicieuse enivre. J'ai voulu dissiper tous ces prestiges, dit Dieu par son Prophete, et vous faire revenir de vos égaremens ; je vous ai parlé lorsque tout vous rioit : *in abundantia*, lorsque vous étiez le plus dans l'abondance, *et dixisti, non audiam*, et vous avez toujours été sourds à ma voix : les jours heureux selon le monde ne sont guere des jours de conversion ; le temps de la prospérité n'est guere la saison de la pénitence, les conseils les plus salutaires, les exhortations les plus pathétiques,

les réflexions les plus concluantes pénetrent rarement jusque dans un cœur plein de ses trésors : *Pauperes evangelizantur.* La docilité à la foi et à la grace ne fut jamais la vertu des hommes vains. Une femme mondaine, un riche heureux laissent au peuple l'estime et la pratique des maximes de l'Evangile ; celles du monde sont plus de leur goût. Quel sera donc leur sort éternel ? le Ciel, ce séjour fortuné des Bienheureux, sera-t-il leur partage ? Mon Dieu ! qu'on connoît peu les avantages d'une vie obscure ! le seul nom de pauvreté effarouche ; la condition des pauvres cependant peut être un grand fonds de mérites et de félicité : les pauvres moins exposés aux dangers qui accompagnent les riches, sont humbles même par nécessité, et plus dépendans de Dieu, parce qu'ils vivent de sa providence. De quels obstacles du salut ne sont-ils pas exempts ? s'ils connoissoient le mérite de leur état, ils s'estimeroient heureux de n'être pas nés dans la splendeur et dans l'abondance. Les richesses produisent plus d'épines que de roses : on n'en sauroit même cueillir les fleurs sans se piquer. Ignore-t-on que la condition des pauvres a été ennoblie par le choix que Jesus-Christ en a fait ? Il ne tenoit qu'à lui de naître et de vivre dans l'opulence ; il a préféré l'état de pauvreté : est-ce par ignorance, ou par foiblesse ? et si c'est par un effet de sa divine sagesse, les pauvres sont-ils les moins bien partagés ? ont-ils sujet de se plaindre de leur état ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris. Et vos similes hominibus expectantibus dominum suum quando revertatur à nuptiis ! ut cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi, quos cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes : amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati : quia quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : ayez la ceinture serrée sur les reins ; ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le Maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à sa ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir ; que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or, songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

De la charité pour les pauvres.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la charité, dans le sens où on la prend ici, est, à proprement parler, l'effet d'une vertu morale et chrétienne, qui consiste à secourir son prochain de son bien, de ses conseils et de ses assistances en toutes ses nécessités. Cette vertu, selon la doctrine de Jesus-Christ même, naît de l'amour qu'on a pour Dieu, et selon cette même doctrine, doit caractériser tous les Chretiens; *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis.* La marque à laquelle tout le monde connoîtra que vous êtes mes Disciples, c'est si vous vous entr'aimez. Cette charité bienfaisante et libérale a toujours les mains ouvertes pour soulager la misere d'autrui; la Providence a voulu entretenir la charité parmi les hommes par le commerce des secours et des assistances naturelles qu'ils se rendent: ce n'est pas même un simple commerce de bienveillance, c'est un devoir indispensable de justice. Vous ne devez ni à votre industrie, ni à votre mérite, si vous êtes né dans l'abondance et dans la splendeur: c'est Dieu qui fait la diversité des conditions, et en faisant naître les uns dans l'indigence de toutes choses, il a pourvu en même temps à leurs besoins, en chargeant ceux qu'il a fait naître dans l'opulence d'y pourvoir; en favosisant ceux-ci des biens de la fortune, il n'a pas oublié ceux-là, puisqu'il impose l'indispensable obligation aux riches d'en avoir soin. Les richesses sont des bénéfices à titre onéreux; les pauvres y ont droit, et ce

n'est, pour ainsi dire, qu'à condition qu'on leur fera part des revenus, que la divine Providence les a donnés aux riches, pourvoyant par-là aux besoins de tous. Dieu est le souverain Maître de nos biens, et par conséquent nous lui en devons le tribut; or ce tribut, il ne veut pas le recevoir par lui-même, mais il l'affecte aux pauvres. Ce n'est pas seulement par titre de charité qu'on doit soulager les malheureux, c'est encore par titre de justice, puisque Dieu ne vous a pas fait riches précisément pour vous-mêmes, mais pour les pauvres. Mon Dieu! que cette vérité est peu connue, qu'elle est peu goûtée, et qu'il y a peu de charité! et cela étant, Jesus-Christ a-t-il aujourd'hui beaucoup de vrais Disciples?

SECOND POINT.

Considérez que la charité ne se répand pas seulement en aumônes; elle a bien d'autres industries pour soulager les affligés : au défaut des richesses, elle a des services, des empressemens et des soins; son activité ne la laisse jamais oisive : la honte a beau ensevelir les familles dans l'obscurité, elle découvre les miseres les plus invisibles : rien n'échappe à sa vigilance et à ses soins, les malades les plus dégoûtans et les plus abandonnés ont des attraits pour elle; elle pénetre dans les prisons, et jusque dans les plus profonds cachots. Que ne peut pas, que ne fait pas un zele que la charité anime! les besoins spirituels excitent encore plus sa compassion que les corporels : c'est cette charité chrétienne qui allume cette lampe mystérieuse, avec laquelle les vrais Disciples de Jesus-Christ éclairent ceux qui sont dans les ténebres du péché. Ce zele ardent, infatigable, généreux, qui dévore pour ainsi dire les serviteurs de Dieu, est l'effet le plus ordinaire de cette charité chrétienne. Considérez les

travaux immenses de ces hommes Apostoliques, qui ont sacrifié leur repos, leur santé, leur vie même pour le salut des ames. Le seul bienheureux Régis suffit pour vous faire comprendre ce que peut une ardente charité. Avec un jeûne austere et continuel, dans des pays affreux, durant la plus rigoureuse saison; avec des fatigues inimaginables, il cherchoit à instruire les pauvres gens, à les sanctifier: voilà le motif de son zele. Ce n'étoit point l'éclat des fonctions de son ministere, ni la conversation des personnes chez qui le charitable Missionnaire travailloit, qui pussent lui servir d'attrait, et exciter son zele: des chaumines dans des montagnes affreuses, habitées par de pauvres paysans; voilà le théâtre de sa charité, mais d'une charité toute surnaturelle: car quel autre feu eût pu embraser ce grand cœur, et nourrir ce zele héroïque, que le feu de l'amour divin? Comparons cette charité à la nôtre; et si elle doit être la marque de distinction par laquelle l'on connoît les vrais Chrétiens, pouvons-nous espérer que Jesus-Christ nous reconnoîtra pour ses Disciples?

Obtenez-moi, bienheureux Régis, cette ardente charité pour mon prochain, que vous avez possédée dans un degré éminent: votre intercession auprès du Seigneur, et votre crédit ne se bornent pas aux besoins temporels, les spirituels vous touchent encore davantage: obtenez-moi du Seigneur cette charité parfaite, par laquelle j'aime mon Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain pour l'amour de mon Dieu.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beatus qui intelligit super egenum, et pauperem: in die mala liberavit eum Dominus. Psalm. 40.

Heureux celui que sa compassion rend attentif aux besoins du pauvre et de l'affligé! s'il tombe

lui-même dans l'affliction, le Seigneur viendra à son secours.

Ure renes meos, et cor meum Domine. Psal. 25.

Embrasez mon cœur du feu de votre amour, ô mon Dieu.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° La marque d'une belle ame c'est d'avoir de la compassion pour les affligés ; les ames dures sur les miseres d'autrui, ne sont guere plus sensibles aux bontés de Dieu : la charité envers le prochain montre une ame tendre et qui aime Dieu ; il faut que cette vertu soit la vôtre. Ayez un cœur tendre et compatissant sur-tout envers les pauvres ; mais souvenez-vous que la véritable compassion qui est le premier fruit de la charité, ne s'arrête point à des attendrissemens extérieurs ni à de simples larmes ; elle demande des secours effectifs. La compassion qui accompagne l'aumône, est un don plus grand que l'aumône même ; joignez ces deux fruits de la charité ; aimez les pauvres, honorez-les comme la portion choisie du troupeau de Jesus-Christ, et ne laissez passer aucune occasion de les soulager.

2.° Il y a divers moyens de soulager les pauvres, l'aumône n'est pas le seul secours qu'on peut leur donner : on peut les assister par ses conseils, par son crédit, par des instructions salutaires. Une visite de charité console de pauvres prisonniers, de pauvres honteux, des malades ; toutes ces œuvres de miséricorde sont des aumônes : Dieu nous en tient compte, et ce seront les titres, pour ainsi dire, dont il se servira au grand jour des récompenses, pour gratifier ses Elus.

VINGT-CINQUIEME JOUR.

SAINTE MAGDELAINE DE PAZZI, VIERGE, CARMELITE DE L'ANCIEN INSTITUT.

SAINTE MAGDELAINE, de l'illustre famille de Pazzi de Florence, si recommandable par sa vie réguliere, et par sa sainteté, étoit fille de Camille de Geri de Pazzi et de Marie-Laurence de Bondelmont. Elle naquit à Florence le second jour d'Avril de l'an 1566, et fut nommée au Baptême Catherine. On s'apperçut bientôt que Dieu l'avoit prévenue dès le berceau de ses plus douces bénédictions; jamais jeune fille ne fut moins enfant : sa raison prévint l'âge, et la grace, pour ainsi dire, prévint sa raison. Exempte des plus ordinaires foiblesses des enfans, ses amusemens étoient la priere : vouloit-on la divertir, on n'avoit qu'à lui lire la vie des Saints, ou la mener à l'Eglise. Sa dévotion lassoit celle de sa gouvernante, et faisoit l'admiration de ses parens.

Elle avoit le naturel si heureux, et l'esprit si pliant, accompagné d'un air si sérieux et si réservé, et d'une douceur si prévenante, qu'elle se faisoit aimer et admirer de tous ceux qui la connoissoient; on eût dit qu'elle étoit née avec un amour ardent pour Jesus-Christ, et une tendresse extrême pour la sainte Vierge, tant sa dévotion étoit sensible pour tous les deux. Dieu la favorisa du don d'oraison, avant même qu'elle fût en âge d'apprendre à lire : elle y passoit les heures entieres; et lorsqu'on lui demandoit ce qu'elle faisoit à son oratoire : Je demande au bon Dieu, disoit-elle, de m'apprendre ce qu'il faut que je fasse pour lui plaire, et ce qui est le plus agréable à ses yeux.

Elle n'avoit encore que sept à huit ans, et le Pere de Rossi Jésuite, qui commença dès-lors d'être son Confesseur, et en qui elle eut depuis une entiere confiance, la trouva toute formée dans l'exercice de l'oraison. Ce fut sans doute dans ce commerce spirituel qu'elle entretenoit avec son Dieu, qu'elle apprit ces petites industries pour se mortifier, par lesquelles elle éludoit l'attention de sa gouvernante. La sobriété qu'elle pratiquoit la conduisit bientôt à l'abstinence; il falloit l'observer pour lui faire interrompre ses jeûnes; et toute l'application de son Directeur et de sa mere n'alloit qu'à modérer ses austérités.

Mais rien ne faisoit plus souffrir cette sainte fille que de ne se voir pas encore en âge d'être admise à la table de Jesus-Christ; et elle portoit une sainte envie à ceux à qui un âge plus avancé donnoit ce privilege. Son désir, sa vertu, sa raison déterminerent son Confesseur de lui permettre la communion à l'âge de dix ans; après cette grace elle ne crut point de bonheur comparable au sien; ne sachant comment le reconnoître, elle résolut de lui consacrer sa virginité; elle en fit un vœu à Dieu, et elle ne se regarda plus dès-lors que comme son épouse.

Cette nouvelle qualité lui fit naître un nouveau désir des souffrances. Pour se rendre plus agréable à son divin Epoux, elle commença dès l'âge de douze ans de coucher sur la dure, et de macérer son corps par toutes sortes d'austérités. La vue de Jesus-Christ sur la croix lui inspiroit chaque jour quelque nouvelle mortification; outre la haire qu'elle portoit continuellement, elle se fit une couronne d'épines fort pointues qu'elle serra sur sa tête, et passa toute une nuit dans ce douloureux tourment. Jamais l'amour de Dieu ne parut plus ingénieux que dans les industries qu'eut cette jeune fille pour mortifier ses sens: elle trouvoit par-tout quelque matiere de sacrifice,

Cependant le Grand-Duc ayant donné le Gouvernement de la ville de Cortone à son Pere Camille, notre Sainte obtint de sa famille, par le conseil du Pere Blanca, Recteur du College des Jésuites, la permission de rester en pension dans le monastere des Religieuses de Saint-Jean de Florence. Sa retraite augmenta sa ferveur; et l'avantage de pouvoir adorer Jesus-Christ à toute heure dans le Saint Sacrement, lui faisoit appeler le couvent, le Paradis terrestre. Elle eût passé les nuits entieres dans le chœur; c'étoit toujours avec violence qu'on l'arrachoit du pied de l'Autel; ses délices étoient de faire assidument la cour à Jesus-Christ; aussi ne la cherchoit-on jamais qu'à l'Eglise. Il fallut cependant quitter un si doux séjour, au retour de ses parens; cette sortie coûta bien des larmes et aux Religieuses et à la fille: la douleur fut réciproque; mais rien ne l'affligea tant que la résolution qu'on prit de l'établir. Elle n'avoit encore que quinze ans, et sa vertu la faisoit encore plus rechercher en mariage que ses grands biens, sa beauté et sa naissance; mais toutes les sollicitations échouerent: elle déclara à ses parens qu'elle avoit fait vœu d'être Religieuse, et de n'avoir jamais d'autre époux que Jesus-Christ. Ses parens étoient trop vertueux, et sa vocation étoit trop marquée pour trouver des obstacles à sa résolution. On lui laissa le choix du Couvent, et elle ne préféra les Carmélites à toutes les autres Communautés Religieuses que parce qu'elles communioient tous les jours. Elle entra donc dans le Couvent de Sainte-Marie des Anges l'an 1582, âgée d'environ seize ans et demi; et après quelques jours d'épreuves, lorsqu'elle se croyoit à la veille de recevoir le saint habit, elle se vit rappelée par ses parens, et obligée de retourner dans la maison paternelle. Elle y eut durant trois mois de rudes combats à soutenir;

mais rien ne put ébranler sa résolution victorieuse ; elle rentra dans le Couvent, où ne voulant plus rien retenir de tout ce qu'elle avoit eu dans le siecle, elle oublia jusqu'à ses parens, et quitta même le nom de Catherine pour celui de Magdelaine; et ne voulant plus ni voir, ni être vue d'aucune personne de dehors, elle fit du cloître son tombeau, où elle voulut être comme ensevelie.

Le sacrifice de sa propre volonté accompagna son dépouillement. Quelque longue, quelque louable même que fût l'habitude quelle avoit dans le monde de faire de grandes austérités, et de passer plusieurs heures en oraison, elle ne délibéra pas un moment quand il fallut se réduire à la vie commune des Novices ; elle soumit toutes ses dévotions particulieres à la regle, et eut en aversion toute singularité. Jamais Novice ne commença avec plus de ferveur ; nulle aussi ne fit en moins de temps plus de progrès. Sa dévotion, son union intime avec Dieu, sa ponctualité, sa mortification en firent dans moins de six mois une Religieuse parfaite. Sa vertu désespéroit la ferveur des plus anciennes ; et Magdelaine encore Novice étoit proposée comme un modele de perfection, que chacune devoit s'efforcer d'imiter : elle soupiroit tous les jours après la consommation de son sacrifice ; une rude maladie qui la réduisit à l'extrémité en hâta la cérémonie. Elle fit sa Profession le jour de la Sainte-Trinité 27 de Mai, avec tant de dévotion, et embrasée d'un si ardent amour de Dieu, qu'elle fut durant plusieurs heures ravie en extase. Ce ne furent là que les préludes de ces graces si extraordinaires et de ces fréquens ravissemens dont Dieu la favorisa. Durant les deux années depuis sa Profession, il y eut peu de jours qu'elle ne fût les quatre et les six heures en extase : on la voyoit quelquefois immobile, les yeux élevés vers le

Ciel, ou attachés sur un crucifix avec un visage tout embrasé du feu du divin amour, et un air doux et riant qui faisoit assez voir de quelles douces consolations son ame étoit inondée; on l'entendoit souvent s'écrier : O amour! ô amour! se peut-il faire que l'on vous connoisse, ô mon divin amour, et que l'on ne vous aime pas! Les larmes qu'elle versoit en abondance durant ses amoureux ravissemens, disoient assez combien son ame étoit embrasée de ce feu divin que le Sauveur est venu apporter sur la terre. On la voyoit quelquefois durant ces transports d'amour courir toute la maison et les allées du jardin, le visage tout allumé; disant avec l'Epouse des Cantiques : Je cherche mon bien-aimé, n'avez-vous point vu celui qu'aime mon ame? je ne cesserai de chercher celui que j'aime. Je vis, s'écrioit-elle quelquefois, je vis, non ce n'est plus moi qui vis, c'est Jesus-Christ qui vit en moi. On ne vit jamais des effets plus sensibles du divin amour que dans cette bienheureuse fille; on fut souvent obligé de lui faire tenir les mains dans l'eau glacée pour tempérer ces divines ardeurs.

Il semble que Notre-Seigneur prenoit plaisir d'instruire lui-même cette ame pure dans ces intimes communications. Revenue un jour d'une longue extase, le Confesseur et la Supérieure lui ordonnerent de leur dire ce que Dieu lui avoit fait connoître durant ce ravissement, et les instructions qu'il lui avoit données; elle obéit : Mon divin Maître, leur dit-elle, m'a ordonné de conserver avec un soin et une vigilance extrême la pureté de cœur, et la simplicité; et il m'a donné une si haute idée du prix et du mérite de la virginité, ajouta-t-elle, que je ne saurois l'exprimer par mes paroles; il m'a ordonné de faire chaque action en particulier, comme si ce devoit être la derniere de ma vie; d'ignorer tout ce que

font les autres, et de ne m'occuper que de mes devoirs ; d'avoir une égalité d'humeur inaltérable, et une grande douceur avec toutes sortes de personnes, et de ne jamais dire un mot qui sente la flatterie ou la vanité ; de souhaiter passionnément de faire la charité, et de rendre service à mes Sœurs, et de me regarder comme la servante de toutes ; d'estimer infiniment les plus petites regles, d'être persuadé qu'elles sont toutes de conséquence, et que la plus éminente vertu dépend de la fidélité qu'on a à les observer avec ponctualité ; de ne parler des graces qu'il me fait, et de ce qui se passe dans mon intérieur qu'aux personnes qui sont chargées de ma conduite ; de n'avoir plus de volonté que celle de mon divin Maître ; et de ne perdre jamais de vue la Passion de Jesus-Christ ; enfin d'avoir une faim insatiable de la divine Eucharistie ; de m'en approcher chaque fois avec un nouveau goût ; et de faire chaque jour dans les vingt-quatre heures trente-trois visites au très-Saint Sacrement, à moins que je n'en sois détournée par l'obéissance.

Elle vint dire un jour à sa Supérieure que le Seigneur vouloit qu'elle ne se nourrît plus que de pain et d'eau ; la Prieure n'approuvant point cette singularité, lui ordonna de suivre la vie commune : elle obéït sans réplique ; mais il lui fut impossible de retenir un seul moment toute autre nourriture ; et dès-lors elle n'en eut point d'autre le reste de ses jours. Elle obtint la permission de marcher les pieds nus, et quelque rigoureux que fût l'hiver, elle ne relâcha rien de cette pénitence. Quoique son corps foible et délicat fût assez matté par les maladies continuelles, elle coucha toujours sur la dure, souvent à plate terre, sans quitter jamais une rude haire et une chaîne de fer qu'elle portoit toujours.

Mais ce ne fut pas là ce qu'elle eut de plus dur

à souffrir, Dieu voulut épurer encore cette grande ame dans le feu de la tribulation, et augmenter par-là son mérite. Livrée durant cinq ans à toutes les plus violentes tentations et aux plus rudes épreuves, elle se vit comme en proie à toute la fureur des démons ; elle sembla oublier toutes les faveurs dont Dieu l'avoit comblée ; elle se trouva dans des sécheresses extrêmes : un dégoût violent pour tous les exercices de piété, un ennui accablant dans la priere, une révolte générale de toutes les passions, et de plusieurs même très-humiliantes qu'elle avoit jusqu'alors ignorées : dégoût involontaire de sa vocation, pensées affreuses, imaginations fatigantes, tentations de blasphême et de désespoir, douleurs dans tout son corps très aiguës, spectres horribles qui ne lui laissoient point de repos jour et nuit ; sans adoucissement, sans consolation, désolée, méprisée, abandonnée, on a raison de douter s'il y eut jamais un plus cruel martyre. La grace à la vérité la soutenoit ; mais elle n'étoit pas sensible dans un si triste état. Magdelaine ne se démentit en rien ; tout son secours après Dieu étoit sa confiance en la protection de la Sainte Vierge. On la voyoit quelquefois dans ces excès de désespoir et de désolation courir aux oratoires qui étoient dans la maison, et fondant en larmes, embrasser étroitement quelque statue de la Sainte Vierge : mais ce qui marque la magnanimité de cette grande ame, on l'entendoit s'écrier dans le fort de ses peines : Quelque douce que la mort me paroisse pour mettre fin à mes souffrances, non, mon Dieu, ne me faites pas encore mourir ; mais faites-moi davantage souffrir : *Non mori, sed pati.*

Plus ses souffrances étoient extrêmes, plus elle étoit fidelle dans tous ses exercices de piété. Elle avoit demandé les plus bas et les plus vils emplois de la Maison, et elle les faisoit tous ; elle étoit jour et nuit auprès des malades, et leur

rendoit les services les plus humilians ; son plaisir étoit d'obéir même aux Sœurs Converses dans leurs offices. Elle honoroit si fort toutes ses Sœurs, qu'elle se prosternoit souvent pour baiser la terre par où elles avoient passé. On ne peut guere porter plus loin la charité, la mortification et l'humilité qui a fait cette Sainte ; aussi ne s'en trouve-t-il peut-être point que Dieu ait comblée de plus insignes faveurs.

Le calme ayant succédé à la tempête, et la sérénité à ce temps nébuleux, Jesus-Christ lui apparut, et les consolations intérieures qui accompagnerent sa présence sensible, lui firent bientôt oublier tout ce qu'elle avoit souffert. Ce ne furent plus que transports, qu'excès du divin amour : elle en étoit continuellement embrasée d'une maniere même sensible. Sa grande maxime c'étoit, *Aimer Dieu, et se haïr soi-même.* Voilà, disoit-elle, en quoi consiste la perfection. Quelque ardent que fût son désir de faire et de souffrir de grandes choses pour Dieu, le Seigneur lui ordonna de fuir désormais toute singularité, et de se réduire à la vie commune ; elle le fit, mais elle releva le mérite des actions ordinaires par des motifs si parfaits et si purs, qu'à chaque moment elle croissoit en sagesse et en grace. On l'entendoit souvent s'écrier dans ses oraisons, et durant ses extases : Qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ (*a*) ? sera-ce la tribulation, la tentation, ou les angoisses ? je regarde tout comme du fumier, afin de gagner Jesus-Christ. Le Seigneur m'instruit de ses conseils, il veille à ma conservation, qu'est-ce que je craindrois ? On la vit un jour durant un de ces ravissemens courir à l'Autel de la Sainte Vierge ; là, le visage tout allumé du feu divin qui embrasoit son cœur, elle fit cette priere : Très-pure Vierge, Mere de Dieu, je m'offre et me dévoue toute à vous pour toujours

(a) *Rom.* 8.

et sans réserve ; vous serez désormais ma chere mere ; en vous je mets après Dieu toute ma confiance : daignez me regarder comme la derniere de vos filles, je n'en serai pas moins la plus humble de vos servantes : Jesus et Marie, voilà tout mon trésor, et toute ma consolation.

Jamais Religieuse n'eut une plus haute ni plus juste idée du bonheur de l'état Religieux : elle baisoit plusieurs fois le jour les murs de la clôture, et disoit que si l'on comprenoit la douceur, la félicité et tous les avantages de cet état, le siecle séroit bientôt désert. Le zele du salut des ames la dévoroit : elle faisoit tous les jours des prieres et des pénitences pour la conversion des pécheurs, et le temps du Carnaval étoit pour elle la saison des pleurs et des jours de martyre.

Quoique fort jeune encore, et toujours infirme, on la chargea des principaux offices de la Maison, elle fut Directrice des jeunes Religieuses, et des Novices assez long-temps, et choisie enfin par toute la Communauté pour Sous-Prieure. On ne peut assez admirer sa vigilance, son exactitude, sa discrétion, sa douceur, et sa charité à s'acquitter de toutes les obligations de ces divers emplois ; et elle fit bien voir que la régularité et la ferveur regnent bientôt dans une maison Religieuse, quand ceux qui la gouvernent instruisent encore mieux par leurs exemples que par leurs paroles. Tout est bientôt en regle quand les Supérieurs sont des Saints.

Dieu favorisa notre Sainte des plus grands dons surnaturels : elle eut le don des miracles et de prophétie ; et au moment que saint Louis de Gonzague, de la Compagnie de Jesus, expira à Rome, sainte Magdelaine vit durant une extase le sublime degré de gloire où il étoit élevé dans le Ciel.

Cependant ses douleurs et ses maladies augmentoient tous les jours, et l'on ne peut pas compren-

dre comment un corps si foible et si délicat pouvoit résister à tant de maux. Sa derniere maladie en augmenta la violence : elle souffroit des douleurs excessives dans tout le corps, sans pouvoir recevoir le moindre adoucissement : J'espere, disoit-elle, qu'à l'exemple de mon divin Sauveur, j'expirerai sur la croix. Vous avez bonne grace, répondit-elle à celles des Sœurs qui la vouloient soulager, de vouloir que j'en descende. Il n'y avoit que la divine Eucharistie qui suspendît chaque fois pour quelques momens ses vives douleurs, lesquelles cependant ne purent jamais altérer sa douceur, sa tranquillité et sa patience. Enfin cette bienheureuse victime consommée bien plus par les ardeurs du feu divin que par ses souffrances, rendit son esprit à son Créateur, et alla jouir de la haute récompense qui lui étoit préparée. Ce fut le 25 de Mai de l'an 1607, âgée de quarante-un ans, dont elle en avoit passé vingt-cinq dans le Monastere.

Dieu donna incontinent après sa mort des marques de la gloire dont elle jouissoit dans le Ciel, non-seulement par les miracles éclatans qui se firent à son tombeau, et qui continuent, mais encore par l'incorruptibilité de ce saint corps qui est devenu l'objet de la vénération publique, depuis sur-tout que le Pape Urbain VIII l'eut béatifiée l'an 1626, et que le Pape Alexandre VII l'eut mise solemnellement dans le catalogue des Saints l'an 1669, avec les cérémonies ordinaires.

La Messe de ce jour est en l'honneur de cette grande Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS virginitatis amator, quæ Beatam Mariam Magdalenam Virginem, tuo amore succensam, cœlestibus donis decorasti: da, ut quam festivâ celebritate veneramur, puritate, et charitate imitemur. Per Dominum, etc.

O DIEU, amateur de la virginité, qui avez embrasé de votre amour, et orné des dons du Ciel la Bienheureuse Vierge Marie-Magdelaine: faites-nous la grace qu'en honorant sa mémoire par une fête solemnelle, nous imitions aussi sa pureté et sa charité. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Épître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 10 et 11.

FRATRES: Qui gloriatur, in Domino glorietur. Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est: sed quem Deus commendat. Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ meæ, sed et supportate me: æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni vero virginem castam exhibere Christo.

MES Freres: Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur; car ce n'est pas celui qui se fait valoir, qui mérite d'être approuvé; mais c'est celui que Dieu fait valoir. Je souhaiterois que vous supportassiez un peu ma folie, et en effet supportez-moi; car c'est que je suis jaloux de vous comme Dieu l'est: aussi vous ai-je engagés à un seul Epoux, qui est Jesus-Christ, pour vous remettre entre ses mains comme une Vierge sans tache.

Ce fut l'an de Jesus-Christ 57, que saint Paul écrivit de Macédoine cette Lettre aux Fidelles de Corinthe, comme on a déjà dit; elle fut envoyée par Tite et saint Luc, auxquels se joignit Apollon, qu'il envoyoit pour recevoir les aumônes que Timothée avoit dit à saint Paul être toutes prêtes.

RÉFLEXIONS.

Ce n'est pas celui qui se fait valoir qui mérite d'être approuvé ; mais c'est celui que Dieu fait valoir. Rien ne montre mieux la petitesse de génie et le peu de mérite de celui qui se loue, que la vanterie : cette vanité est trop grossiere pour ne pas rendre méprisable celui qui veut se faire valoir. La véritable vertu, le vrai mérite hait les louanges ; il ne se repaît point de vent, ni de flatteries étrangeres : il se nourrit, pour ainsi dire, de son propre suc.

La vanité est une sotte passion, elle est odieuse par-tout ; mais elle ne révolte jamais davantage que quand elle se déguise sous le masque de la piété, et qu'elle tâche de s'apprivoiser avec la dévotion. L'orgueil le plus subtil et le plus fin sait se glisser adroitement sous les plus vils haillons, pour ainsi dire, de l'humilité ; il contrefait l'air et le ton de cette vertu : il se prévaut et se nourrit même de ses privileges. Rien ne fait tant de personnages que cette artificieuse passion : il est peu de vertus qui ne doivent s'en défier ; c'est pourtant celle dont on se défie le moins. La vertu toute seule paroît insipide à qui n'en a que l'écorce; l'orgueil est comme le sel qui y fait trouver du goût.

On est dévot avec plaisir tant qu'on l'est avec succès : on a beau dire qu'on ne recherche que la gloire de Dieu, nous ne perdons guere de vue notre propre gloire : les œuvres de charité qui nous font le plus d'honneur, quelque pénibles qu'elles soient, nous paroissent toujours les plus aisées, du moins les juge-t-on toujours indispensables. Rien ne coûte dans la pratique de la vertu tant que la vertu est applaudie ; on ne sent le poids et la difficulté que de ce qui est obscur et secret. Chose étrange ! ceux qui crient le plus,

ou

ou qui écrivent le mieux contre la vanité ne sont pas toujours brouillés avec elle ; on s'emporte souvent par orgueil contre l'orgueil même ; ce venin se répand jusque dans ce qui lui doit servir de remede ; l'orgueil se trouve quelquefois jusque dans l'humiliation.

On ne veut rien faire par ostentation ; mais on n'est pas fâché qu'on s'apperçoive de la bonne œuvre. On cache, dit-on, le peu de bien qu'on fait, mais on pardonne aisément à ceux qui le publient : l'action fatigue, mais elle flatte, surtout quand la multitude de ceux qui recourent à nous est une preuve de leur confiance et de l'estime qu'ils font de nous ; on a une secrete joie de se voir nécessaire. Dieu est-il le seul objet et le seul motif de tant de fatigues? on prétend donner le fonds, mais on se réserve les fruits : l'orgueil nous suit jusque dans la victoire qu'on remporte de l'orgueil même ; tout lui sert d'aliment et de nourriture, jusqu'à l'humilité ; on parle de soi avec mépris, bien entendu que ces termes humilians dont on se sert nous tiendront lieu d'un nouveau mérite : aussi ne regarde-t-on pas de bon œil ceux qui sont un peu trop crédules sur cet aveu. La fausse modestie est le plus fin raffinement de la vanité, laquelle se fait valoir par la vertu même qui lui est opposée : on aime à passer pour humble sans l'être : ceux qui le sont véritablement ne s'en vantent pas ; ils sont même fâchés qu'on les croie tels. Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum decem Virginibus : quæ accipientes lampades suas, exierunt obviam sponso et sponsæ. Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes : sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum : prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente sponso dormitaverunt omnes et dormierunt. Medià autem nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt : Date nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes, dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis, ite potiùs ad vendentes, et emitte vobis. Dùm autem irent emere, venit sponsus : et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ virgines, dicentes : Domine, Do-

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des cieux est semblable à dix Vierges, qui prenant leurs lampes, s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages. Mais les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles ; les sages au contraire avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases. Or, comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillerent toutes, et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier : Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes les Vierges se leverent et accommoderent leurs lampes ; mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'Epoux arriva ; et celles qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte. Après cela les autres Vierges vinrent aussi, et dirent :

mine, aperi nobis. At ille respondens, ait : Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.

Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit: Je vous le dis en vérité, je ne sais qui vous êtes. Veillez donc, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure.

MÉDITATION.

De la négligence des petites choses.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est peut-être point d'erreur plus pernicieuse, et cependant plus commune, que de craindre peu les petites fautes, et de faire peu de cas des petits devoirs. On regarde une délicatesse de conscience comme une vaine frayeur d'une ame foible; et une ponctualité scrupuleuse dans les moindres choses passe souvent pour une preuve d'un génie borné. On prétend qu'un bon esprit perd de vue ces minuties, et que la véritable vertu ne dépendit jamais d'un tas de menues observances qui avilissent l'esprit, dit-on, rendent fatigant et même impoli le commerce de la vie, et dessechent la dévotion bien loin de la nourrir. Sur ce faux principe, on cede tout à l'amour-propre, on ménage les passions, on flatte les sens, on fuit la gêne. Les Vierges attendent l'Époux, mais elles négligent de pourvoir à leurs lampes; elles ne pensent pas que l'Époux doive venir si-tôt. La négligence après tout n'est pas fort grieve: et de quelle conséquence, bon Dieu, est-elle. L'Epoux ne veut plus les voir. Ce n'est rien, dit-on; c'est seulement une petite faute, une petite regle, une petite grace: quel danger y a-t-il de la négliger? Eh quoi! y

a-t-il quelque chose de petit dès-lors que cela a rapport à un Dieu si grand, et qu'il s'agit de lui plaire ou de lui déplaire ? Déplaire peu à Dieu, sera-ce peu par rapport à nous ? Il n'y a rien de petit dans ce qui peut contribuer à une aussi grande affaire qu'est celle de notre salut, ou de notre perfection ; il n'y a rien de petit dans ce qui peut nous faire mériter ou perdre un degré de gloire éternelle. Ce n'est pas une petite chose d'être constamment fidelle dans les choses les plus petites : c'est une marque d'un grand amour, de vouloir plaire en tout à celui qu'on aime, et de ne vouloir lui déplaire en rien, quelque léger qu'il soit. Ne vouloir plaire à Dieu que dans les grandes choses ; se contenter de garder les préceptes : c'est une marque qu'on craint beaucoup les châtimens de Dieu, mais qu'on l'aime peu, et souvent point du tout. On craint l'enfer d'une crainte servile, quand on veut garder les commandemens de Dieu, et qu'on lui déplaît de sang froid dans tout le reste ; mais ces serviteurs lâches et infidelles garderoient-ils les préceptes s'il n'y avoit point d'enfer ? Mon Dieu, combien de ces serviteurs lâches se trouveront n'avoir eu qu'une crainte purement servile, lorsqu'ils paroîtront sans déguisement et sans masque devant vous !

SECOND POINT.

Considérez qu'on se trompe lorsqu'on se flatte de garder tout ce qui est essentiel pour le salut, et qu'on ne fait nul cas des petits devoirs ; celui qui est infidelle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes, dit l'oracle de la vérité de Jesus-Christ. Vous dites que vous ne manquez à rien d'essentiel, quoique vous soyez peu régulier, peu exact ; et Jesus-Christ dit le contraire. La plus légere fluxion, quand elle est continue,

affoiblit la vue. On passe sur bien des défauts griefs, quand on en commet habituellement beaucoup de légers. Les plus grands incendies commencent souvent par une étincelle qu'on n'a pas étouffée. Nul édifice si solidement bâti, dit le Sage, qu'une gouttiere qu'on néglige ne ruine; l'eau venant peu à peu à pourrir la charpente du bâtiment, pénetre dans les murailles, en détrempe le ciment, et passant jusqu'aux fondemens, les mine et les cave de telle sorte, qu'enfin la maison s'écroule.

Saül pressé par une espece de nécessité, n'attend pas Samuël pour offrir le sacrifice : la faute paroît légere, ou du moins excusable; elle change pourtant le cœur de Dieu à son égard, et devient le commencement de sa réprobation. Quelles suites terribles n'eut pas un regard inconsidéré de David ? Les petites infidélités et les légers larcins de Judas nourrirent son avarice, et aboutirent enfin à lui faire vendre son Maître, et à se pendre lui-même par désespoir. Ce n'est qu'une petite chose, dites-vous, à quoi vous manquez : il vous en coûtera d'autant moins d'y être fidelle; et vous êtes d'autant plus inexcusable si vous la négligez. La difficulté des choses commandées peut être un prétexte à notre lâcheté; mais quelle excuse peut-on apporter quand elles sont aisées ? Si le Prophete, disoient les serviteurs de Naaman à leur Maître, vous avoit demandé quelque chose de difficile pour votre guérison, vous l'eussiez dû faire; mais puisqu'il vous demande une chose aussi aisée qu'est celle de vous baigner sept fois, comment pouvez-vous, sans une extrême imprudence, la négliger ? Certainement après ce que Jesus-Christ a fait et souffert pour nous, quand il nous demanderoit des choses grandes et difficiles, pourrions-nous, sans la plus noire des ingratitudes, nous en défendre ? La plupart des choses cependant qu'il nous demande sont si aisées,

si peu considérables en elles-mêmes, que nous n'oserions même les refuser à un ami, à un proche, à un étranger, à un homme qui est en place; et nous nous faisons un mérite de les refuser à Jesus-Christ.

Hé! Seigneur, quelle impression fera sur un Chrétien, sur un Religieux mourant cette habituelle négligence? qu'aurai-je à répondre, mon divin Maître, quand vous me reprocherez mon ingratitude, ma lâcheté, mes infidélités dans les plus petites choses, tandis que j'en attends de vous tous les jours de si grandes? Faites, ô mon Dieu! que la confusion et le regret que j'en ai me rendent désormais plus fidelle, en me rendant plus exact et plus reconnoissant.

Aspirations dévotes durant le jour.

In toto corde meo exquisivi te : ne repellas mè à mandatis tuis. Psal 118.

Oui, mon Dieu, je cherche de tout mon cœur à vous plaire; ne permettez pas que je m'éloigne jamais de votre volonté en quoi que ce soit.

Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam : et custodiam illam in toto corde meo. Psal. 118.

Faites que je connoisse tout ce qui vous plaît, ô mon Dieu! et quelque légers que me paroissent mes devoirs, je m'appliquerai à les remplir.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN ne nuit tant au salut que la négligence des petits devoirs; les plus funestes chutes n'ont point d'autre source; et la tiédeur naît toujours de cette infidélité. Ce mal est d'autant plus à craindre qu'il est moins craint. Ce n'est rien, dit-on, que cette faute si légere : on saura un jour de quelle conséquence elle aura été. Ce n'étoit tout au plus qu'une petite curiosité; ce

n'étoit rien, ce semble, de tourner la tête pour voir une Ville que le feu du Ciel consumoit; cependant la femme de Loth en est punie d'une maniere bien terrible. Négliger les petits devoirs, c'est déplaire continuellement à Dieu, en lui désobéissant presque à toute heure dans les choses les plus aisées; c'est lui refuser ce qu'on accorderoit sans peine à un ami, à un homme qui est en place.

Négliger les petits devoirs, être infidelle dans les petites choses, c'est, à proprement parler, déplaire à Dieu tous les jours, et tout le jour. Pensez aujourd'hui quels sont les petits devoirs de votre état que vous négligez le plus; quelles regles vous violez sous ce pernicieux prétexte qu'elles n'obligent pas sous peine de péché, et que c'est peu de chose que cette regle. Souvenez-vous qu'il n'est rien de petit au service de Dieu; que tout est respectable, que tout est grand dès que Dieu le commande; sa volonté met le prix à tout. Ayez toujours une haute idée de vos devoirs, des pratiques de dévotion, et de vos Regles.

2.° Avez-vous un réglement de vie, votre Directeur vous a-t-il prescrit certaines pratiques de piété certains exercices de mortification, certaines prieres: gardez-vous bien de rien négliger; ne vous dispensez d'aucune de vos pratiques de dévotion, quelque minces et quelque légeres qu'elles vous paroissent. Exacte modestie des yeux dans l'Eglise, inaltérable douceur à la maison, ponctualité constante à vous lever à la même heure, scrupuleuse délicatesse de conscience à ne pas dire un petit mensonge officieux, un mot qui altere la charité; à ne rien prendre hors du repas les jours de jeûne. Avez-vous des regles de conduite: n'en négligez aucune; soyez rigide à ne vous rien passer, à ne vous rien par-

donner en fait de morale. Ces minuties spirituelles nourrissent la piété, et contribuent merveilleusement à faire des Saints.

VINGT-SIXIEME JOUR.

SAINT PHILIPPE DE NERI, CONFESSEUR.

SAINT PHILIPPE DE NERI, Fondateur de la Congrégation de l'Oratoire en Italie, recommandable par le don de virginité, par le don de Prophétie, et par celui des miracles, naquit à Florence le 22 Juillet de l'an 1515. Son pere François de Neri, et sa mere de Lucrece de Soldi, encore plus considérables par leur piété que par leur ancienne noblesse, l'éleverent avec soin; le succès de leur éducation leur coûta peu. Philippe sembloit être né avec une inclination naturelle à la vertu, et les belles dispositions qu'il apporta du côté de l'esprit et du cœur, lui firent faire des progrès merveilleux en peu de temps, et dans la science du salut et dans les Belles-Lettres. Il perdit sa mere fort jeune; mais la bonté de son naturel, sa douceur, sa soumission, et singuliérement sa piété, lui en firent retrouver une autre dans les secondes noces de son pere. Sa belle-mere l'aima toujours comme son propre fils; son air modeste, ses belles manieres, son naturel affable et officieux lui firent donner dans Florence le surnom de Philippe le Bon. On ne parloit par-tout que des marques visibles de sainteté que chacun découvroit dans ce jeune homme.

Il n'avoit encore que huit à neuf ans lorsqu'il reçut une preuve éclatante de la protection divine dans une chute qu'il fit du haut du grenier sur le pavé, sans se faire aucun mal. Sa sagesse et sa

piété croissoient avec l'âge, et il commençoit à goûter la vie sainte et pénitente des Religieux, dont il hantoit souvent les Maisons, lorsque son pere fut obligé, pour des raisons de famille, de l'envoyer dans la petite ville de Saint-Germain qui est au pied du Mont-Cassin, chez un de ses oncles nommé Romule, qui n'ayant point d'enfant, et qui étant fort riche, le destinoit pour être son héritier. Cette riche succession le toucha peu. Philippe resta deux ans chez son oncle, édifiant toute la Ville par sa modestie et par ses grands exemples de vertu : mais il avoit à cœur une plus haute fortune ; plus il voyoit le monde de près, plus il soupiroit après la solitude. Il pria son oncle de le laisser aller achever ses études à Rome ; et quelque peine qu'eût Romule de perdre un si cher neveu, il craignit de s'opposer aux desseins de Dieu, s'il mettoit des obstacles à une vocation si marquée.

A peine Philippe fut à Rome qu'il s'y distingua par son esprit et par sa vertu. Il fit en peu de jours de si grands progrès dans la piété et dans les sciences, qu'on le regardoit déjà dans Rome comme un des plus habiles Théologiens de son temps, et comme un des plus grands Saints de son siecle. Sa sainteté éclatoit dans toute sa conduite, et rejaillissoit jusque sur son visage et sur tout son extérieur. Sa pudeur et sa modestie le rendoient respectable jusqu'aux plus libertins ; il s'en trouva cependant d'assez malins et d'assez effrontés pour oser tendre des pieges à son innocence ; mais ce fut toujours à leur confusion. Dieu permit qu'il eût à soutenir durant long-temps de pareils combats, pour éprouver sa vertu, et lui faire remporter un plus grand nombre de victoires. Les courtisanes les plus dangereuses feignant d'être malades, le faisoient appeler pour se convertir, et c'étoit pour le tenter ; mais avec le secours du Ciel, sa vertu en devint plus pure,

et toutes ces épreuves ne servirent qu'à le rendre plus humble, plus recueilli et plus mortifié.

Sa maniere de vivre étoit très austere; car il ne mangeoit pour l'ordinaire qu'une fois le jour, et s'il ajoutoit quelquefois quelques légumes au pain et à l'eau, il avoit soin qu'elles fussent si mal assaisonnées, que ce soulagement devenoit une vraie pénitence. Son oraison étoit continuelle; elle étoit peu interrompue par le sommeil. Après avoir visité chaque jour les sept Eglises de Rome, il alloit employer une grande partie de la nuit au cimetiere de Caliste, pour y continuer ses exercices de dévotion sur les tombeaux des Martyrs. Ce fut par ces pieuses pratiques que le feu du divin amour embrasa si fort son cœur, qu'il eut besoin dans la suite de demander à Dieu qu'il en modérât les divines ardeurs. Attiré tous les jours davantage à l'union intime avec Dieu, il s'interdit à l'âge de 23 ans tout commerce avec le monde, et se livrant tout aux bonnes œuvres, il résolut de ne travailler plus qu'à sa propre perfection, et au salut du prochain. Les hôpitaux, les prisons, les maisons de refuge devinrent le théâtre de sa charité; et comme s'ils n'eussent pas suffi à son zele, il n'y avoit point de jour qu'on ne le trouvât dans quelque lieu d'assemblée, au change, dans les Colleges, dans les places publiques, et les halles même, pour y porter tout le monde à la vertu par ses entretiens familiers, et par ses exemples. Dieu bénit de telle sorte une charité si agissante, que l'on vit un changement considérable dans tous les lieux qu'il fréquentoit. Les querelles, les obscénités, les blasphemes, furent bannis des lieux publics; et Rome s'apperçut avec admiration d'une réformation des mœurs avant même qu'elle eût connu l'auteur de cette réforme.

On commença dès-lors à révérer la vertu et le merite d'un si excellent ouvrier; plusieurs per-

sonnes de piété vinrent se joindre à lui pour avoir quelque part à ses bonnes œuvres ; ce ne furent pas seulement les enfans et les pauvres honteux qui ressentirent les effets de son zele ; sa charité se répandit sur tous les états ; on le voyoit continuellement dans l'action, pour procurer toutes sortes de secours aux Hôpitaux, aux prisonniers, et aux pauvres Maisons Religieuses.

Ce fut vers l'an 1550 qu'à la sollicitation et par le secours d'un saint Ecclésiastique son Confesseur nommé Persiano Rosa, il établit la célebre Confrairie de la sainte Trinité dans l'Eglise de Saint-Sauveur-del-Campo, pour le soulagement des pauvres étrangers, des pélerins, des convalescens qui n'avoient point de retraite. Philippe étoit l'ame de ce nouveau Corps ; et il avoit toujours la meilleure part à toutes les pénibles fonctions des Membres.

Persiano Rosa ne pouvant assez admirer les grands fruits que cette ardente charité de son pénitent produisoit dans l'Eglise, crut que son ministere deviendroit bien plus utile s'il entroit dans les Ordres sacrés. La seule proposition qu'il lui en fit alarma son humilité ; il fallut cependant obéir, et pour ne lui pas laisser le temps de faire tous les jours de nouvelles difficultés, il lui fit recevoir avec dispense, dans un interstice seulement de deux mois et demi, la Tonsure, les Ordres mineurs, le Sous-diaconat, le Diaconat et la Prêtrise. Philippe avoit trente-six ans ; la vue de son indignité l'ayant empêché jusqu'alors de penser au Sacerdoce. Jamais homme ne monta à l'Autel avec de plus saintes dispositions. Les graces extraordinaires qu'il reçut à sa premiere Messe, ne furent que les préludes, pour ainsi dire, des faveurs singulieres qu'il devoit recevoir dans la suite. Il disoit la Messe tous les jours, et tous les jours avec une nouvelle ferveur ; l'on eût dit qu'il étoit en extase depuis la consécration ; son

visage étoit tout allumé ; il restoit d'ordinaire les heures entieres immobile et sans sentiment ; et les douces larmes qu'il répandoit alors, faisoient assez connoître quelle étoit l'ardeur de l'amour divin qui embrasoit son ame : il ne s'arrachoit jamais du saint Autel qu'avec violence.

Etant obligé de dire la Messe dans une Chapelle domestique à cause de ses infirmités, et souvent même pour satisfaire à loisir sa dévotion, le Clerc avoit ordre de le laisser seul un peu avant la Communion, et de ne revenir qu'une ou deux heures après pour achever la Messe. Il est aisé de comprendre quelles étoient les communications intimes qu'il avoit alors avec Jesus-Christ, et de quelles délices spirituelles cette ame pure étoit inondée ; on le peut du moins conjecturer par ce qui lui arriva dans la suite.

Venant un jour d'achever la Messe, et se sentant pressé d'un plus ardent désir d'aimer Dieu, il demandoit à l'Esprit-Saint ce divin amour dont il est la source, lorsqu'il se sentit tout à coup si embrasé de ce feu divin, que son cœur se trouvant trop resserré, fit séparer deux côtes qui en s'élargissant laisserent au cœur un plus grand espace. Le Saint vécut encore cinquante ans depuis cette insigne faveur ; et après sa mort tout le monde fut témoin de ce miracle.

Sa tendresse pour la sainte Vierge répondoit à celle qu'il avoit pour son Fils ; il ne l'appeloit d'ordinaire que sa chere mere, ses délices, son amour. Nulle exhortation, nul entretien, nul discours où il ne fit entrer le nom de Marie : Honorez Marie, aimez Marie, mes enfans, disoit-il sans cesse aux Peres de sa Congrégation ; c'est la dispensatrice de toutes les graces ; nulle faveur du Ciel, pour ainsi dire, que par ses mains. Outre le Chapelet qu'il n'omit jamais de reciter tous les jours de sa vie, une de ses pratiques de piété qu'il conseilloit à tout le monde,

c'étoit de dire soixante-trois fois chaque jour la petite priere suivante : *Virgo Maria Mater Dei, deprecare Jesum pro me ; ô Virgo et Mater.* Vierge Marie Mere de Dieu, Vierge et Mere tout ensemble, priez Jesus pour moi. Il attribuoit à la toute-puissante intercession de la sainte Vierge toutes les conversions et les autres merveilles que Dieu opéroit par son serviteur, et il en recevoit lui-même tous les jours des faveurs insignes. Etant un jour malade à l'extremité, et prêt à rendre l'ame, la sainte Vierge lui apparut ; sa présence lui donna de nouvelles forces ; tous les assistans furent surpris de le voir tout à coup tressaillir de joie, et s'ecrier en se mettant sur son séant, et levant les mains et les yeux vers l'objet qu'il voyoit seul : Hé voilà ma bonne Mere ! Il fut sur l'heure même rétabli en santé, et sa joie l'emportant sur son humilité, il avoua qu'il devoit sa prompte guérison à la visite que lui avoit fait la sainte Vierge.

Cependant quelque abondante que fût la moisson dans la Confrérie de la Trinité, ce champ n'étoit pas assez vaste pour son zele. Il entra, sur l'avis de son Confesseur, dans la Communauté des Prêtres de Saint-Jérôme, qu'on appeloit de la Charité ; et il y fut employé à entendre les confessions. Philippe redoutoit ce formidable ministere, et ce ne fut qu'après une vocation bien marquée qu'il se détermina à confesser.

On ne peut dire quels biens infinis notre Saint fit dans ce sacré ministere ; on vit des conversions insignes dans toute sorte d'âge et d'état. Se confesser au Saint, et être converti, c'étoit la même chose. Embrasé du plus ardent amour de Dieu, le moindre mot pénétroit l'ame. Nul pécheur si endurci dans l'habitude du péché, nul libertin, nulle courtisane même qui ne fondît en larmes à ses pieds ; rien ne pouvoit tenir contre une exhortation de Philippe ; une seule

parole de ce Saint ramollissoit, et faisoit fondre les cœurs les plus glacés; tant de merveilleuses conversions étoient trop de son goût pour s'épargner. Après avoir passé une partie de la nuit en prieres, il disoit la Messe à la pointe du jour; et à peine avoit-il fait son action de grace, qu'il entroit dans le Confessionnal, et n'en sortoit souvent que bien avant dans la nuit, sans autre réfection bien des fois que le salut des ames.

Tant de merveilles ne pouvoient qu'alarmer tout l'enfer; l'envie s'éleva contre le Saint, et elle lui suscita des ennemis jusque parmi ses Confreres. On tendit mille pieges à sa prudence et à son zele; on attaqua sa réputation; on employa même, pour le surprendre, le ministere des personnes les plus débauchées et les plus impénitentes; on eut recours à la calomnie, on l'accusa devant le Vicaire de Rome de donner dans des nouveautés, et de conduire ses pénitens par des routes de dévotion jusqu'alors inconnues. Il fut cité, averti, observé; mais enfin son innocence et sa sainteté étant reconnues, l'orage fut conjuré, et le Saint confirmé dans son ministere.

Ayant appris les conversions miraculeuses que Dieu opéroit dans le Japon par le ministere des Peres de la Compagnie de Jesus, il eut la pensée de passer les Mers, et de s'aller joindre à tant de zélés Missionnaires; mais on l'en détourna, en lui faisant voir que la seule ville de Rome pouvoit lui tenir lieu de toutes les Indes, de tout le Nouveau Monde.

Ce fut vers ce temps là que le nombre de ses disciples croissant, et la multitude de ceux qui s'adressoient à lui devenant à charge à l'Eglise où se tenoient ses assemblées, il demanda aux Confreres de la Charité un lieu qui étoit au côté droit de leur Eglise, assez vaste, et qui ne leur étant d'aucun usage, pouvoit utilement servir à

ses fins; il l'obtint, et il y fit faire des instructions et des conférences de piété par ses Disciples à différentes heures du jour. Il y employa d'abord Taurusio et Modi, Fuccio, Baronius, depuis Cardinal, Bordini qui fut Archevêque d'Avignon, et Alexandre Fédeli, ses premiers Eleves. Ils s'en acquitterent avec tant de succès et de fruit, que le peuple et les gens de condition y vinrent bientôt en foule; on y courut de tous côtés, à toutes les heures du jour, et sur-tout à la conférence du soir; ce qui porta notre Saint à pratiquer un Oratoire dans le même lieu, où l'on faisoit à la fin de l'instruction la priere publique. Dieu bénit de telle sorte ce pieux établissement, qu'on ne parloit dans Rome que d'aller à l'Oratoire de Philippe de Neri. La moisson devenant plus abondante, Dieu eut soin d'augmenter le nombre des ouvriers, et ce fut alors que commença cette sainte Société, qui depuis plus d'un siecle édifie avec tant d'éclat toute l'Eglise.

Telle fut la naissance de l'illustre Congrégation des Prêtres de l'Oratoire de saint Philippe de Neri à Rome, si célebre par les grands hommes qu'elle produit, si estimable par la sagesse de ses Réglemens et par les vertus éclatantes de ses sujets, si utile à l'Eglise par les fruits continuels de son zele, aussi inviolablement attachée à la doctrine de l'Eglise, qu'éloignée de toutes nouveautés, et si avantageuse à la Religion, qu'il ne s'est peut-être jamais fait un plus saint ni plus utile établissement en Italie. Ce ne fut proprement que l'an 1564, que le Saint donna une forme réguliere à sa Congrégation, lorsqu'on le pressa de prendre la conduite de l'Eglise qui appartenoit à la nation Florentine. Il dressa alors ses Constitutions, approuvées du Saint Siege, et qui furent confirmées par un Bref exprès du Pape Grégoire XIII, daté le 15 de Juillet de l'an 1575. Ce grand Pape

instruit des grands biens que faisoit cette nouvelle Société, lui donna la nouvelle Eglise de Vallicelle. Il se fit bientôt plusieurs autres établissemens : cette Congrégation s'établit d'abord dans l'Etat Ecclésiastique, dans le Royaume de Naples, dans la Toscane et dans le Milanez ; mais elle n'a jamais passé les Alpes. Le Saint fut choisi d'une voix pour en être le Général, sans qu'on eût égard à sa répugnance.

La nouvelle Congrégation étoit trop sainte pour ne point souffrir de contradictions : l'enfer se déchaîna encore et contre les Membres et contre le Chef ; les calomnies les plus grossieres ne furent pas épargnées : mais la haute vertu du Saint se fit aisément jour à travers tous ces artifices de l'Esprit malin. On admiroit tous les jours davantage sa sainteté, que Dieu confirmoit journellement par le don de prophétie et des miracles. Ayant fait appeler un jour le Pere Baronius à une heure après minuit : Prenez la peine, lui dit-il, d'aller incessamment faire la visite des malades à l'hôpital. Ce Pere lui représentant que ce seroit y aller à une heure indue, et troubler leur repos : Allez-y sans délai, répliqua le Saint. Baronius ne fut pas plutôt entré dans une des salles, qu'il apperçut un homme qui se mouroit : il court à lui pour l'aider à faire une mort sainte, et il fut bien surpris d'apprendre qu'il ne s'étoit point encore confessé. Dieu lui donna le temps de le faire, et après avoir reçu les derniers Sacremens, il expira entre les bras de ce Pere.

La sainte amitié qui étoit entre saint Philippe de Neri, et saint Ignace de Loyola a passé jusqu'à leurs enfans ; l'estime et la vénération des deux Saints étoit réciproque ; et le saint Fondateur de la Compagnie de Jesus étant mort, saint Philippe n'entreprit plus rien de considérable qu'il n'allât implorer son secours auprès de Dieu à son tombeau. Enfin se sentant défaillir par son

grand âge, et par ses continuelles infirmités, il obtint du Souverain Pontife Grégoire XIV la permission de dire la Messe dans sa chambre ; c'eût été abréger ses jours que de le laisser un seul jour sans offrir le divin Sacrifice. Le 26 de Mai ayant dit la sainte Messe avec sa ferveur et sa dévotion ordinaire, il ne pensa plus qu'à se disposer à aller jouir de son Dieu. Instruit sans doute de l'heure qu'il expireroit, ce ne furent plus que des actes de l'amour de Dieu le plus ardent et le plus tendre ; et ce fut dans ces heureux transports de l'amour divin qu'il expira, l'an 1595, à la quatre-vingt-deuxieme année de son âge.

Son corps fut exposé trois jours à la vénération de toute la Ville, et renfermé ensuite dans un cercueil de bois de noyer, et déposé dans une petite Chapelle fermée d'une muraille de brique. Sept ans après il fut transporté avec beaucoup de pompe dans une magnifique Chapelle bâtie en son honneur. Son corps fut trouvé tout entier, quoiqu'il n'eut pas été embaumé. Il se fit tant de miracles à son tombeau, qu'on travailla au procès de sa Canonisation, qui fut solemnellement célébrée par le Pape Grégoire XV, le 12 de Mars de l'an 1522.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui Beatum Philippum Confessorem tuum Sanctorum tuorum glorià sublimasti : concede propitius, ut cujus solemnitate lætamur, ejus virtutum proficiamus exemplo. Per Dominum nostrum, etc.

O DIEU, qui avez élevé le Bienheureux Philippe à la gloire de vos Saints : accordez-nous par votre bonté que la joie que nous avons au jour de sa fête soit suivie de l'imitation de ses vertus. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 7.

OPTAVI, et datus est mihi sensus : et invocavi, et venit in me Spiritus Sapientiæ : et præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius. Nec comparavi illi lapidem pretiosum : quoniam omne aurum in comparatione illius arena est exigua, et tanquam lutum æstimabitur argentum in conspectu illius. Super salutem et speciem dilexi illam, et proposui pro luce habere illam : quoniam inextinguibile est lumen illius. Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius, et lætatus sum in omnibus : quoniam antecedebat me ista Sapientia, et ignorabam quoniam horum omnium mater est. Quam sine fictione didici, et sine invidia communico, et honestatem illius non abscondo. Infinitus enim thesaurus est hominibus : quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei, propter disciplinæ dona commendati.

J'AI désiré l'intelligence, et elle m'a été donnée : j'ai invoqué le Seigneur, et l'esprit de la Sagesse est venu en moi : je l'ai préférée aux Royaumes et aux Trônes, et j'ai cru que les richesses n'étoient rien au prix d'elle : je n'ai point fait entrer en comparaison avec elle les pierres précieuses, parce que tout l'or au prix d'elle n'est qu'un peu de sable, et que l'argent devant elle sera considéré comme de la boue. Je l'ai plus aimée que la santé et que la beauté ; j'ai résolu de la prendre pour la lumiere qui me doit éclairer ; parce que sa clarté ne peut jamais être éteinte. Tous les biens me sont venus avec elle, et j'ai reçu de ses mains des richesses innombrables ; et je me suis réjoui en toutes ces choses, parce que cette Sagesse marchoit devant moi, et je n'avois pas su qu'elle étoit la mere de tous les biens. Comme je l'ai apprise sans déguisement, j'en fais part aux autres sans envie, et je ne cache point les richesses qu'elle renferme : car elle est un trésor infini pour les hommes, et ceux qui ont su s'en servir, sont devenus les amis de Dieu, et se sont rendus recommandables par les dons de la science.

Si nous n'avons point le texte Hébreu du Livre de la Sagesse, il se pourroit bien faire que les Juifs ayent supprimé l'original de cet écrit, en haine des Chrétiens qui se sont toujours servis de son autorité pour les convaincre d'avoir accompli, en faisant mourir le Sauveur, ce qui en avoit été prédit dans ce Livre.

RÉFLEXIONS.

J'ai désiré l'intelligence (a), *et elle m'a été donnée.* Dieu ne la refuse guere à qui la veut et la demande avec sincérité. Paix et abondance de graces sur la terre aux hommes qui ont le cœur droit. Mais les passions ne s'accommodent point de tant de lumieres : l'amour-propre veut être au large, il aime à ignorer ce qu'il ne peut connoître sans gêne et sans trouble : *Noluit intelligere ut bene ageret.* On s'étudie à bannir de l'esprit tout ce qui nous rappelleroit nos devoirs : un trop grand jour incommode des yeux malades : une connoissance claire et distincte des vérités terribles de la Religion effraie toujours une conscience peu tranquille. L'esprit du monde, la passion, notre propre esprit ont beau nous dire que ce ne sont-là que de fausses alarmes : rien ne rassure. Que fait-on pour se mettre à l'abri et pour trouver le repos ? désire-t-on l'intelligence pour démasquer l'erreur, et pour découvrir le danger ? invoque-t-on le Seigneur pour obtenir cet esprit de sagesse préférable à tous les Royaumes et à tous les trésors ; cet esprit de sagesse qui dévoile si bien toutes les illusions de l'esprit et du cœur, et qui fait voir dans un jour si beau toute la vanité du monde ? On seroit bien fâché, ce semble, de l'obtenir ; aussi ne le demande-t-on que du bout des levres. On s'égare, et l'on peut dire que toute l'application et l'industrie de la plupart de ceux qui s'égarent, c'est

(a) *Luc.* 2.

d'empêcher, c'est d'éloigner tout ce qui peut faire connoître l'égarement : l'illusion ne tient jamais jusqu'au bout, les prestiges tombent et finissent avec nos jours ; la mort dissipe les brouillards, et les approches du jour éternel découvrent bien des mysteres. On ne consulte point les désirs du cœur pour nous donner l'intelligence : on a alors de la religion ; la raison mise en liberté se soumet à la foi, et approuve et aime cette dépendance ; toutes deux rentrées dans leurs droits, font voir, font sentir toute l'injustice de nos déréglemens, en faisant voir l'équité de la Loi qu'on a méprisée. Mais que produisent à la mort cette intelligence claire et distincte des plus grandes vérités, cette science du cœur humain, cet aveu sincere des égaremens ? Le temps est trop court pour la conversion ; le procès est déjà instruit, le Juge paroît, il faut comparoître. Hélas ! il ne reste plus que la confusion, le regret piquant, mais stérile, le désespoir, fruit naturel de ces connoissances tardives, de ces repentirs forcés, de ces réflexions hors de saison.

Chose étrange ! il n'est rien en quoi on se méprenne davantage que dans ses propres desseins. On prend le plus souvent pour volonté ce qui n'est qu'une pure connoissance. On connoît l'équité du commandement, la sainteté de la Loi, l'importance du devoir, les funestes fruits du péché, et le châtiment qu'il mérite ; la raison se rend, on approuve tout, on convient de tout sans réplique ; ce consentement, quoique tout intellectuel, est pris par l'artifice de l'amour-propre pour un acte de volonté, pour une détestation fort sincere. Rien n'est plus ordinaire que cette méprise ; de là vient cette foule, ou du moins ce nombre de désirs tous plus stériles ; et Dieu veuille que la même méprise ne se trouve point dans la prétendue contrition de bien des gens.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestris præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris. Et vos similes hominibus expectantibus dominum suum quando revertatur à nuptiis ! ut cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperient ei. Beati servi illi, quos cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes : amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi ! Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret, perfodit domum suam. Et vos estote parati : quia quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples, ayez la ceinture serrée sur les reins : ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à sa ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir ; que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or, songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

De la ferveur dans le service de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'on sert toujours mal quand on sert avec nonchalance. On aime peu un Maître quand on le sert avec dégoût et par pure crainte; la froideur et la lenteur dans le service marquent un grand mépris.

Qu'on serve les hommes avec indifférence et avec lâcheté, ce n'est pas une merveille, le cœur n'est pas à gages, et il n'entre pas dans le service; mais qu'on serve Dieu avec indifférence et avec tiédeur; que l'avantage, que l'honneur qu'il y a de le servir ne flattent point notre ambition, et ne nous inspirent pas du moins autant de zele et d'empressement à le servir, qu'on en a au service du Prince : n'est-ce point-là un sujet d'étonnement ! mais un jour, n'en sera-ce point un pour moi de regrets et de larmes !

Jacob ne compte pour rien sept ans de service, dans l'espérance d'avoir un jour Rachel. Dieu se donne lui-même pour récompense, pour le salaire de ses serviteurs, et Dieu n'est servi qu'avec nonchalance !

Avec quelle ponctualité, avec quel zele, avec quelle ferveur le Prince n'est-il pas servi ! On sacrifie son bien, son repos, tout ce qu'on a de plus cher, sa vie même à son service. Qu'un nom illustre, qu'une riche succession porte sur une seule tête; ce riche héritier, cette unique espérance de la famille, ce fils unique est le premier à courir au danger, à aller à l'assaut, à monter à la breche. Sert-on Dieu avec la même fer-

veur ! (a) *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant ; nos autem incorruptam.* Ces gens-là néanmoins le font pour recevoir une couronne qui se flétrit ; et nous pour en avoir une qui ne se flétrit point. Mon Dieu, quelle est notre conduite ! nous savons que Dieu compte pour rien les services extérieurs, si le cœur n'y a point de part. Comme il agit plus en Pere qu'en Maître, il veut aussi que l'amour soit le grand mobile qui fasse agir ses serviteurs ; et à la vérité quel Maître mérite plus d'être servi par amour et avec ferveur, qu'un Dieu à qui nous devons tout, et qui récompense si libéralement nos services ? Quelle ardeur ne devons-nous pas avoir pour lui plaire ? et avec quelle ponctualité, avec quelle ferveur, avec quel zele ne devons-nous point faire tout ce qui lui plaît ? nous le devons ; mais l'avons-nous fait ? mais le faisons-nous ? Bon Dieu ! quel sujet de regrets et de reproches !

SECOND POINT.

Considérez avec quelle lâcheté, avec quelle indolence Dieu est servi ; avec quelle facilité on se dispense de ses ordres ; avec quelle tranquillité on viole ses commandemens ; avec quelle liberté, avec quelle effronterie l'on péche. Les affaires temporelles, les objets des passions, l'amour du plaisir, l'esprit du monde épuisent l'esprit et le cœur, et absorbent tout notre temps. Quel temps, quelle place trouve le service de Dieu dans un homme du monde ? Une personne d'Eglise en trouve davantage ; mais l'emploie-t-elle mieux ?

Dieu est-il servi avec décence, avec empressement, avec ferveur dans sa propre Maison ? La modestie, le respect et la dévotion des adorateurs édifient-ils tous ceux qui entrent dans nos Temples ? Pénétrons même jusque dans le Sanctuaire

(a) 1. *Cor.* 9.

et jusqu'à l'Autel ; la ferveur et la dévotion font-elles le caractere de ses Ministres? Hé, Seigneur! avec quelle négligence, avec quelle tiédeur êtes-vous servi ! Trouve-t-on aujourd'hui un grand nombre de ces fidelles et fervens serviteurs de Dieu, qui pleins de sentimens de Religion, animés d'une foi vive et d'un ardent amour de Dieu, le servent comme leur souverain Maître, comme leur Dieu ? où est cette délicatesse de conscience dans tout ce qui intéresse le salut ? où est cette ardeur, cette activité dans tout ce qui regarde la soumission à la Loi ? où est la ferveur chrétienne dans le service d'un si bon Maître ? En bonne foi tiendroit-on long-temps à son service un domestique qui nous serviroit avec autant de tiédeur et de nonchalance que nous servons Dieu ?

Quelle monstrueuse différence de notre maniere de servir Dieu, et de celle des Saints! Considérez l'amour, la ferveur, la dévotion d'un S. Philippe de Neri. Nous regardons ces excès, ces transports de l'amour divin comme des miracles : hélas ! ils ne sont tels que parce qu'ils sont rares. Mais quand on connoît le Maître qu'on sert en servant Dieu, devroit-on le servir avec moins d'empressement, avec moins de ferveur, avec moins d'amour.

Quelle confusion n'ai-je pas, ô mon Dieu ! et quels regrets, quand je pense avec quelle indolence, avec quelle négligence je vous ai servi ? N'ai-je pas sujet de vous prier d'oublier mes services, puisqu'ils sont plus dignes de châtiment que de recompense ? Ne vous souvenez plus, mon divin Sauveur ! que de la ferveur que j'aurai désormais à votre service ; ce n'est que dès aujourd'hui que je commence à vous servir.

Aspirations dévotes durant le jour.

Pars mea Dominus, dixit anima mea : propterea expectabo eum. Thren. 3.

Le Seigneur est mon partage, dit mon ame en elle-

elle-même, c'est pourquoi toute ma confiance et mon espérance sont en lui.

Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutem! concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Psal. 83.

Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des armées! mon ame ne sauroit plus soutenir l'ardeur avec laquelle elle soupire près la demeure du Seigneur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN, ce semble, n'est plus injurieux à Dieu que de le servir avec nonchalance; elle est toujours un mépris formel de la Majesté divine et de sa bonté. On connoît Dieu, puisqu'on fait profession d'être à son service; mais ce Dieu connu n'est-il pas outragé par un service tiede et négligé? Garde-t-on long-temps à son service un domestique qui sert avec nonchalance et avec dégoût? Rien ne révolte tant que de voir un enfant qui n'a que de l'indifférence et de la froideur pour son pere: *Si pater ego sum*, dit le Seigneur par son Prophete, *ubi est honor meus! et si Dominus ego sum, ubi est timor meus* (a)? Si je suis votre pere, où est l'honneur que vous me rendez? et si je suis votre Seigneur, comme vous n'en doutez point, où est la crainte respectueuse que vous me devez? où est la ferveur que vous devez avoir à mon service? Mon Dieu! qu'une tiédeur, qu'une négligence habituelle au service de Dieu est une marque de réprobation peu équivoque, et d'autant plus à craindre, qu'elle semble fermer toutes les avenues au retour et à la conversion. Vous servez Dieu; peut-être êtes-vous même spécialement consacré par état à son service: le servez-vous, ce Dieu, avec ferveur? votre attention, votre empressement, votre zele

(a) *Malac.* 1.

publient-ils que c'est Dieu que vous servez ? N'avez-vous pas à craindre que vous n'ayez déshonoré Dieu jusqu'ici par vos services ; et que quand vous lui présenterez les offices que vous avez récités, les emplois que vous avez remplis, les prieres que vous aurez faites, les Messes même que vous aurez dites, il ne vous dise : *Vos inhonorastis me* (a). Vous m'avez déshonoré. Passez aujourd'hui une demi-heure à examiner sérieusement votre conduite sur cet article, et réparez-la.

2.° Servez Dieu désormais avec le respect, la ferveur, la fidélité qui lui est due. Quelque acte de Religion que vous fassiez, ne fût-ce que le signe de la Croix ; quelque priere que vous fassiez, ne fût-ce qu'un *Ave Maria ;* quelque action pour Dieu que vous puissiez faire, ne fût-ce que de balayer, que de lire un livre de piété, que de donner l'aumône, faites tout avec ce respect, avec cette application, avec cet air de Religion que nous inspire la foi ; prenez l'habitude de vous dire au commencement de toutes choses : C'est un Dieu que je sers, c'est un Dieu que je prie, c'est un Dieu que je veux gagner.

VINGT-SEPTIEME JOUR.

SAINT JEAN, PAPE ET MARTYR.

SAINT JEAN Pape, premier du nom, étoit fils de Constance ; il naquit à Florence sur la fin du cinquieme siecle. On ne sait rien de ses premieres années ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'étant venu à Rome encore fort jeune, il y fut élevé dans les sciences et dans la piété, il y fit de merveilleux progrès ; et il s'y distingua de telle

(a) *Joan.* 8.

sorte, qu'ayant été admis dans le Clergé, et élevé aux Ordres sacrés, il fut regardé comme l'un des plus saints et des plus savans Prêtres de l'Eglise.

Jean étoit l'oracle et le modele de tout le Clergé, lorsque le Pape Hormisdas étant mort le 6 du mois d'Août de l'an 523, sept jours après Jean fut élu d'un commun consentement pour gouverner l'Eglise. Elle avoit besoin d'un Souverain Pontife savant pour confondre les Hérétiques; saint pour édifier tous les Fidelles; intrépide pour n'être point intimidé par les menaces d'un Empereur Arien; zélé pour veiller sans cesse sur le troupeau, et pour le défendre dans un temps où la persécution des Ariens en Occident surpassoit celle des Empereurs Idolâtres. Le saint Pape possédoit éminemment toutes ces qualités. Saint Jean étoit tout cela, et il se vit bientôt dans la nécessité d'en donner des preuves.

L'Italie obéissoit alors à Théodoric Roi des Goths, l'un des plus puissans et de plus ardens défenseurs qu'eût l'Arianisme; et l'Empire d'Orient étoit sous la conduite de Justin, qui de simple soldat, tiré de la lie du peuple, étoit monté par tous les degrés d'honneur jusqu'au Trône Impérial, et plein de Religion et de piété avoit fait des Edits trés-séveres contre tous les Hérétiques, sans y comprendre néanmoins les Ariens qu'il avoit cru d'abord, par une fausse politique, devoir ménager de peur d'irriter Théodoric qui en étoit le plus puissant protecteur, et avec qui il avoit été obligé pour le bien de l'État de faire alliance. Mais considérant depuis que ce ménagement étoit contre la loi de Dieu, il résolut de ne plus excepter ces Hérétiques dans les Ordonnances qu'il publioit contre les autres: c'est pourquoi il ordonna que les Ariens qui vivoient dans l'Empire eussent à remettre inces-

samment toutes leurs Eglises aux Catholiques ; et à se soumettre aux Edits.

Les Ariens ne manquerent pas d'informer Théodoric des ordres séveres de l'Empereur Justin, et le supplierent de prendre en main la défense de leur secte. Ce prince furieusement irrité de la conduite de l'Empereur d'Orient, lui écrivit plusieurs fois, résolu de chasser tous les Catholiques de ses Etats s'il ne faisoit rendre aux Ariens leurs Eglises. L'Empereur toujours plus zélé pour la foi orthodoxe, et pour l'honneur de l'Eglise Catholique, ne crut pas devoir déférer aux prieres ni aux menaces du Roi Arien ; il lui répondit que sa consience ne lui permettoit point de révoquer ses ordres.

Théodoric ne se rebuta point, et voyant qu'il n'avoit rien pu obtenir par ses lettres, il résolut de lui envoyer une célebre ambassade, dont il voulut que le Pape Jean fût le chef. Il choisit les quatres principaux du Sénat ; et pour engager le saint Pape, lequel il soupçonnoit de s'entendre avec l'Empereur, à se charger de cette negociation, il le menaça, s'il le refusoit, de traiter les Catholiques dans l'Italie de la même maniere que Justin traitoit en Orient les Ariens. Ce saint Pape considérant la colere où étoit Théodoric, et le péril dont toute l'Italie étoit menacée, se vit contraint d'accepter une commission peu convenable au Souverain Pontife et si contraire à ses inclinations et à ses intérêts ; car ce Prince le chargea expressément de déclarer à l'Empereur que si l'on ne rétablissoit les Ariens dans les Eglises qui leur avoient été ôtées, il en coûteroit la vie à tous les Catholiques de l'Italie, et la liberté à la Religion. Les quatre Sénateurs Romains qu'il lui associa étoient Théodore, Importun et Agapet qui avoient été Consuls, et le quatrieme qui s'appeloit aussi Agapet, étoit Pa-

trice; et pour rendre cette ambassade encore plus célebre, il y joignit cinq Evêques, dont les principaux étoient Ecclesius de Ravenne, et saint Eusebe de Fano, à qui il déclara de nouveau ses intentions et ses volontés.

On ne peut dire quelle fut la désolation de toute la Ville, quand elle vit que son Pasteur la quittoit. La longueur du voyage, le sujet qui le lui faisoit entreprendre, la crainte de ne le plus voir, tout contribua à alarmer le troupeau, et l'on ne vit pas partir le Saint sans répandre beaucoup de larmes. Le saint Pontife fut touché de ces démonstrations de son peuple; il n'oublia rien pour le consoler, et après lui avoir donné sa bénédiction, il s'embarqua avec sa troupe.

Lorsqu'on sut à Constantinople la venue du Souverain Pontife, tout le peuple de la ville alla fort loin au-devant de lui, portant des croix, des bannieres et des flambeaux pour faire honneur au Vicaire de Jesus-Christ, le vrai successeur de saint Pierre. Ce fut une fête publique, et une joie universelle accompagnée de vénération et de respect; chacun vouloit recevoir sa bénédiction. L'Empereur se prosterna jusqu'à terre, lorsqu'il salua le saint Pape, et lui fit des honneurs infinis. Le Clergé surpassa en vénération la dévotion du peuple et du Prince : à la vérité le seul nom de Vicaire de Jesus-Christ, de Souverain Pontife, inspiroit à tous les Fidelles ce respect; mais la haute sainteté du Pontife qui se faisoit jour à travers la pauvreté de son équipage, ne contribuoit pas peu à cette générale vénération qu'on voyoit dans tous les âges et dans tous les états pour le Saint. Il est vrai que la haute réputation de la vertu de ce saint Pape étoit trop bien fondée pour faire moins d'impression : on n'ignoroit pas à Constantinople les miracles qu'il avoit faits durant son voyage; l'aveugle à qui il avoit rendu la vue en entrant dans la Ville publioit par-tout la

sainteté du Pontife Romain : personne n'ignoroit ce qui étoit arrivé lorsqu'il avoit passé par l'Isthme de Corinthe, où manquant de voiture un Gentilhomme lui prêta un cheval de main qu'il monta durant quelques lieues ; mais on fut fort surpris quand on vit que ce cheval jusque-là si docile, si doux, ne voulut plus souffrir personne : on le voyoit frissonner de tout son corps dès qu'on l'approchoit pour le monter ; il écartoit tout par ses hennissemens, par ses secousses, et il ne fut plus possible de le dompter.

Quoique l'Empereur eût été couronné par Jean Patriarche de Constantinople, il voulut recevoir de nouveau la couronne des mains du Pape ; la cérémonie se fit avec une magnificence digne d'un si grand Prince. Le Patriarche reconnut dans toutes les rencontres la prééminence du Souverain Pontife, et lui rendit tous les honneurs qui lui étoient dus. Le Pape officia pontificalement le jour de Pâques selon le rit Latin et l'usage Romain.

Ce saint Pontife, bien loin de traiter avec ce religieux Empereur comme Ambassadeur d'un Roi Arien, ne parla et n'agit que comme le Pasteur de l'Eglise Catholique ; et sans s'étonner l'un et l'autre des menaces de Théodoric, ils se fortifierent de plus en plus dans la généreuse résolution de préférer la gloire de Dieu à tous les intérêts temporels, et de défendre la pureté de la foi aux dépens même de la vie. Le Pape exhorta ce pieux Prince d'achever d'exterminer l'hérésie dans tous ses Etats, sans craindre la persécution que le Roi Arien menaçoit d'exciter en Italie. L'Empereur fut si animé par les vives exhortations de notre Saint, qu'au lieu de rendre aux Ariens les Eglises qui leur avoient été ôtées, il établit l'exercice de la Religion Catholique dans celles où il ne l'avoit pas encore été, et écrivit à Théodoric qu'il prendroit pour une ma-

nifeste infraction de la paix tous les mauvais traitemens qu'il feroit aux Catholiques. Cela n'empêcha pas que ce Prince barbare, sur des soupçons très-mal fondés et sur de pures calomnies, ne fît arrêter les deux plus grands hommes d'Italie, Symmaque et son gendre Boëce, encore plus recommandables par leur piété et par leur zele pour la Religion, que par leur science et par le rang qu'ils tenoient dans le Sénat, ayant été tous deux Consuls. L'illustre et religieux Philosophe Boëce eut la tête tranchée avant même le retour de notre Saint; Symmaque survécut peu de temps à son gendre. Leur zele pour la Religion fut la principale cause de leur disgrace; et le Seigneur vengea bientôt leur mort par la mort funeste de Théodoric.

Cependant notre Saint ayant obtenu de l'Empereur tout ce que le Roi Théodoric souhaitoit, et qui n'intéressoit point la Religion, s'embarque pour retourner en Italie. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que le Roi Arien jaloux des honneurs que l'Empereur Justin avoit rendus à notre Saint, l'envoya prendre comme il se disposoit à venir lui rendre compte de sa négociation; et sans avoir égard aux services qu'il lui avoit rendus auprès de l'Empereur, il le fit conduire dans les prisons de Ravenne : n'osant pas le faire mourir par l'épée, parce qu'il craignoit quelque soulevement, il résolut de le faire mourir de faim et de misere. Ce fut de cette affreuse prison qu'on dit qu'ayant appris les faux bruits que les hérétiques faisoient courir sur sa négociation, il écrivit aux Evêques d'Italie la lettre suivante.

« JEAN EVÊQUE, à tous les Evêques d'Italie : » Salut en Notre-Seigneur.

» Quoique j'aye des preuves certaines que » votre zele pour notre Religion s'augmente tous » les jours, et que votre foi triomphe, et con-

» sole merveilleusement tous les Fidelles, je
» ne laisse pas cependant de vous exhorter de
» vous armer du glaive de la parole de Dieu pour
» combattre la perfidie Arienne tant de fois con-
» damnée, et qui ne laisse pas de renaître tous les
» jours; afin qu'avec le secours du Seigneur, nous
» ayons la consolation de l'exterminer jusqu'à la
» racine : et pour cela ne craignez point de vous
» saisir, s'il est possible, de toutes les Eglises
» occupées par les Ariens, et rendez-les aux Ca-
» tholiques après les avoir purifiées. Nous en
» avons usé ainsi dans l'Orient par l'avis du très-
» Chrétien et très-religieux Empereur Justin,
» lorsque le Roi Théodoric nous força d'aller à
» Constantinople, tant pour les affaires de l'Eglise
» que pour celles de l'État. Ne craignez point les
» menaces qu'il fait de mettre tout à feu et à
» sang : souvenez-vous que Jesus-Christ nous dit
» de ne point craindre ceux qui ôtent la vie du
» corps, et qui ne peuvent ôter celle de l'ame; (*a*)
» mais craignez plutôt celui qui peut préci-
» piter dans l'enfer l'ame et le corps. Pour nous,
» nous avons des traverses en toutes rencontres,
» nous sommes persécutés (*b*); mais nous ne
» sommes pas abandonnés, etc. »

Théodoric irrité de la fermeté et de la constance du saint Pape, ordonna qu'on le fît périr de misere dans la prison. Il y succomba bientôt, et il y couronna par une mort précieuse devant Dieu, une sainte vie; ce fut le 27 de Mai de l'an 526, après deux ans et neuf mois de Pontificat. Dieu fit connoître dès le même jour la sainteté de son serviteur par de nouveaux miracles. Le saint Corps fut porté avec une pompe extraordinaire hors de la Ville, et mis dans un tombeau du cimetiere public. Quatre ans après, le Pape Félix son successeur le fit transporter à Rome : cette translation fut un véritable triomphe; le

(a) *Matth.* 1. (b) 2. *Cor.* 4.

corps de ce saint Pape que l'Eglise a toujours honoré comme Martyr, fut déposé dans l'Eglise de Saint-Pierre, où il est encore aujourd'hui.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui nos Beati Joannis Martyris tui atque Pontificis annuâ solemnitate lætificas : concede propitius, ut cujus natalitia colimus, de ejusdem etiam protectione gaudeamus. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance en la solemnité de votre Martyr et Pontife le Bienheureux Jean faites par votre bonté qu'honorant sa naissance dans le Ciel, nous ressentions avec joie les effets de sa protection. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Épître du bienheureux Paul Apôtre, aux Corinthiens. Chap. 1.

FRATRES : Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra : ut possimus et ipsi consolari eos qui in omni pressura sunt, per exhortationem quâ exhortamur et ipsi à Deo. Quoniam sicut abundant passiones Christi in nobis : ita et per Christum abundat consolatio nostra. Sive autem tribulamur pro vestra exhorta-

MES Freres : Béni soit Dieu le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, le Pere des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations ; afin que par les choses que Dieu nous dit pour nous encourager nous-mêmes, nous puissions aussi de notre côté consoler ceux qui sont accablés de toutes sortes de maux. Car plus nous avons de part aux souffrances de Jesus-Christ, plus nous en avons aux consolations qui nous viennent par

tione et salute, sive consolamur pro vestra consolatione, sive exhortamur pro vestra exhortatione et salute, quæ operatur tolerantiam earumdem passionum, quas et nos patimur : ut spes nostra firma sit pro vobis : scientes quòd sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis : In Christo Jesu Domino nostro.

Jesus-Christ. Or, soit que nous soyions affligés, c'est pour votre instruction et pour votre salut ; soit que nous soyions consolés, c'est pour votre consolation ; soit qu'on nous dise quelque chose pour nous encourager, c'est pour votre instruction et pour votre salut, qui vous fait supporter des afflictions semblables à celles que nous-mêmes nous souffrons : de sorte que l'espérance que nous avons pour ce qui vous touche est solide : étant persuadé que comme vous participez aux souffrances, vous participerez de même à la consolation : En Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Les artifices dont se servoient les faux Apôtres pour décrier saint Paul dans l'esprit des Fidelles de Corinthe, et faire accroire au peuple qu'il prêchoit sans mission, obligerent S. Paul de déclarer dès le commencement de cette Lettre, qu'il est Apôtre de Jesus-Christ. Il prend Timothée comme pour témoin de cette vérité, et la démontre par tout ce qu'il dit dans la suite. Peu de Lettres de ce grand Apôtre plus fortes, plus précises, plus insinuantes, plus morales, ni plus pleines d'instructions.

RÉFLEXIONS.

Comme vous participez aux souffrances, vous participerez de même à la consolation, en Jesus-Christ Notre-Seigneur. Rien n'est plus commun dans le monde que les adversités : les croix naissent partout ; ce sont des fruits de toutes les saisons, de toutes les conditions, de tous les âges : le monde est la région des pleurs ; on a beau cultiver cette terre ingrate, elle ne produit que des épines ; toutes les routes en sont pleines, on les foule aux pieds ; mais on se pique ; et les Grands du monde et les heureux du siecle qui marchent par

des voies plus unies et plus douces, les sentent naître dans leur propre fonds. Les chagrins, les inquiétudes, les souffrances, les adversités sont l'héritage de tous les hommes; nul du moins qui n'ait sa légitime; et si les portions sont inégales, la proportion est toujours parfaite entre les croix et les biens. D'où vient donc que les souffrances étant ce pain de larmes dont parle le Prophete (*a*), et dont chacun se nourrit, on ne s'étudie point à se les rendre utiles? On souffre en esclave, et non pas en enfant; on ne porte pas ses croix, on les traîne: la peine augmente par le dépit; on est ingénieux à multiplier ses chagrins et ses inquiétudes; notre esprit, notre imagination, nos passions suppléent même à la foiblesse et à la rareté des contradictions. Depuis le péché de notre premier pere, l'homme naît pour souffrir; nous avons grand tort de ne nous pas rendre les souffrances méritoires. Ne cherchons pas à les fuir, nous en trouverons toujours de plus ameres dans les conditions les plus privilégiées. Ce n'est proprement qu'au pied de la Croix de Jesus-Christ qu'on est à l'abri des croix. Le grand secret pour adoucir nos chagrins, pour en faire tarir même la source, c'est de regarder nos souffrances d'un œil chrétien; c'est de ne les pas considérer comme des tourmens, mais comme des moyens de salut: dès que nos peines passent, pour ainsi dire, à travers celles du Sauveur, elles perdent tout ce qu'elles ont d'amer. La Croix de Jesus-Christ est proprement ce bois mystérieux que Dieu montra à Moyse, lequel étoit d'une amertume mortelle, et qui jeté dans les eaux, leur ôta toute celle qu'elles avoient. La part qu'on prend aux souffrances de Jesus-Christ, en souffrant les nôtres avec patience, est un gage de l'éternelle félicité. Souffrons dans cette vie avec cette résignation, avec cette soumission, avec

(a) *Psal.* 79.

tant de patience chrétienne, qu'on puisse nous dire : *Comme vous participez aux souffrances, vous participerez de même à la consolation, en Jesus-Christ Notre-Seigneur.*

L'EVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Matthieu. Chap. 16.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat suam, et sequatur me. Qui enim voluerit animam suam facere, perdet eam : qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Quid enim prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ! Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua ! Filius enim hominis venturus est in gloria Patris sui cum Angelis suis : et tunc reddet unicuique secundùm opera ejus.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive. Car qui voudra sauver sa vie la perdra, et qui l'aura perdue pour moi la trouvera. Aussi que sert à un homme de gagner tout l'univers, s'il vient à se perdre ! Ou que donnera-t-il en échange pour soi-même ! Car le Fils de l'homme doit venir avec la gloire de son Pere, et accompagné de ses Anges : et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.

MÉDITATION.

De quelle conséquence est le salut.

PREMIER POINT.

Considérez, que sert à un homme d'avoir gagné tout l'univers, s'il vient à se perdre ! Que sert à ces Monarques si puissans, à ces Héros tant vantés, à tous ces grands hommes qui ont

fati tant de bruit dans l'univers, et qui tiennent un rang si distingué dans l'Histoire ; que leur sert à présent d'avoir conquis des Royaumes entiers, d'avoir été la terreur des Princes voisins, d'avoir porté l'effroi jusques aux extrémités du monde ? que leur sert à présent, et que leur servira-t-il à l'avenir d'avoir vu tout plier à leur volonté, d'avoir regorgé de biens, de plaisirs, de splendeurs, de dignités, d'avoir été comme les dieux de la terre ? que leur sert et que leur servira-t-il, s'ils sont damnés ? et que me servira-t-il à moi-même d'être ce que je suis, si je suis assez malheureux pour me perdre, pour me précipiter dans ces éternels supplices, pour me damner ?

Ces riches héritages qui auront passé en d'autres mains, ces magnifiques Palais qui seront à d'autres Maîtres, ce fastueux étalage de parures, de meubles précieux, de bijoux, seront-ils un grand sujet de consolation dans les enfers à qui est damné ? Le souvenir amer de ces plaisirs passés console-t-il beaucoup un réprouvé ? charme-t-il du moins durant quelques momens ces peines effroyables qu'il souffre ? Le souvenir désespérant de ce qu'on a été, de ce qu'on pouvoit être dans la suite, adoucit-il ce que l'on est alors ? Est-ce ensorcellement, est-ce fureur, est-ce folie ? Pour une poignée de jours, de quelques demi-plaisirs fades et humilians, se précipiter volontairement dans une éternité de toutes sortes de supplices ! Pour amasser des biens dont on ne jouit point, perdre le Ciel, perdre un bonheur infini, perdre un Dieu, et le perdre pour toujours, sans retour, sans ressource ! Est-il possible qu'il y ait des gens si extravagans ? Il y en a ; le nombre même de ces insensés grossit tous les jours ; tous les jours on regarde en pitié ceux qui suivent une autre route. Ces libertins, ces jeunes femmes mondaines que le monde a ensorcelés, et en qui la foi est presque éteinte, regardent en riant ces dangers, plaisantent même

sottement des vérités les plus terribles de la Religion, et de ceux qui les respectent et qui les craignent. O que la conduite de ces insensés, de ces impies, prouve bien la nécessité du Jugement universel !

SECOND POINT.

Considérez, que sert à un homme de gagner tout l'univers, s'il vient à se perdre ? Ce seul oracle bien pénétré vaut toute la morale chrétienne, du moins la renferme-t-il toute ; il ne seroit pas besoin d'autre sujet de Méditation pour se réformer.

Dites-vous à vous-même dans ces ambitieux projets de fortune, dans cette suite dangereuse de prospérités, dans ces routes fleuries et parfumées, durant ces jours si brillans et si doux, au milieu de ces divertissemens, la plupart atificiels, qui étourdissent au milieu de ces assemblées fastueuses, qui enchantent : *Quid prodest !* à quoi aboutira tout ceci ? quelles seront les tristes conséquences de toutes ces fêtes ? *Quid prodest !* que me servira tout ce monde flatteur un quart-d'heure après ma mort, une heure même avant que j'expire ? Mon Dieu ! que toutes ces réflexions sont pressantes, mais qu'elles sont vraies, et qu'elles feront un jour gémir ! A quoi employons-nous notre temps ? en quoi usons-nous notre esprit, et que nous sert notre raison, si nous ne réfléchissons pas cent fois le jour sur cet oracle ? Que sert à l'homme, que sert à ce Prince, que sert à ce Prélat, que sert à cet homme de condition, à cet homme d'épée, à cet homme de robe ; que sert à cette personne Religieuse, à cet homme d'Eglise ; que sert à cette femme ; que sert à ce Bourgeois, à cet Artisan ; que leur sert d'être ce qu'ils sont, de devenir même tout ce qu'ils peuvent être, si après le personnage qu'on fait sur la scene durant

quelques heures, on est damné durant toute l'éternité ?

Rappelons dans notre souvenir cette multiplicité de jours qui se sont écoulés depuis notre naissance, jours assez mêlés de joies et de chagrins, peu sans vicissitude ; démêlons même, s'il est possible, dans cette mer d'amertume ces gouttes de joie et de plaisirs la plupart si tumultueux, si inquiets ; que nous reste-t-il de tout cela ? Quand tout cela auroit été sans trouble, sans amertume, sans inquiétude, quelle consolation si cela même nous avoit jetés dans un affreux cachot, si cela devoit nous conduire dans quelques momens au dernier supplice ? on sent toute la pointe de ces remords supposés. Eh, mon Dieu ! quand sentira-t-on le danger où l'on est d'être éternellement en proie à tout ce que la rage et le désespoir ont de plus piquant et de plus horrible ?

Qu'eût-il servi au saint Pape Jean d'avoir préféré la faveur d'un Prince à son devoir et à sa Religion, s'il eût été assez lâche pour craindre ses menaces ? Mais, mon Dieu ! que m'ont servi tous ces indignes ménagemens que j'ai eus jusqu'ici pour le monde ? Non, Seigneur, dussé-je gagner tout l'univers, et être le plus heureux homme du siecle, rien ne sera jamais capable de me porter à vous déplaire ! Je n'estime et je ne veux plus que ce qui vous plaît.

Aspirations dévotes durant le jour.

In corde meo abscondi eloquia tua, ut non peccem tibi. Psal. 118.

J'ai votre Loi gravée dans le cœur, afin de ne vous jamais offenser.

Quid mihi est in Cœlo, et à te quid volui super terram ! Psal. 72.

Qu'ai-je donc à désirer dans le Ciel, et que puis-je aimer sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° A PROPREMENT parler, rien n'est important, rien n'est de conséquence durant cette vie; rien ne mérite même le nom d'affaire, que celle de notre salut. Négociations des Princes, intrigues de Cour, sieges de Places, batailles gagnées, maniement des finances, bâtimens superbes, établissemens avantageux, négoce intéressant, ouvrages d'esprit, tout cela n'est appelé affaire qu'improprement. Le salut est notre seule affaire, les autres nous sont étrangeres; ce sont, si vous voulez, les affaires de l'État, du Royaume, du Barreau, de la Guerre, du Négoce, de votre Communauté, de vos Amis, de votre Famille, de vos Enfans; mais ce n'est pas la vôtre: toutes les affaires du monde dussent-elles échouer, si vous avez fait votre salut, et que vous n'ayez pas réussi d'ailleurs, consolez-vous, votre fortune est faite, vous êtes heureux. Avez-vous eu jusqu'ici ces sentimens? avez-vous pensé ainsi de cette grande, de cette importante, de cette seule affaire? Il est surprenant que les hommes qui s'aiment tant, ayent fait si peu de réflexions sur cette vérité: faites-en aujourd'hui de sérieuses. Vous n'avez pas été oisif jusqu'ici; vous avez travaillé, sué, usé votre santé: mais qu'avez-vous fait, qu'avez-vous gagné de réel et de solide qui puisse du moins vous être de quelque utilité dans l'autre vie? Si vous n'avez pas travaillé pour votre salut, vous avez tout perdu jusqu'ici, vous n'avez rien fait. Ne vous occupez durant quelques jours que de cette pensée.

2.° Gravez non-seulement dans votre cœur et dans votre esprit cet oracle: *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, etc.* (a)! Que sert à un homme de gagner tout l'univers, s'il vient à

(a) *Matth.* 16.

se perdre ! mais ayez-le écrit à votre oratoire, ou dans votre cabinet, en sorte que vous le lisiez tous les jours : c'est une pratique de piété tres-louable de l'écrire à la premiere page de son livre d'Oraisons, et de se le dire après avoir fait un gain ou une perte considérable. La prospérité et l'abondance regnent chez vous, tout vous rit, tout vous succede : ne manquez pas de penser et de vous dire souvent ce que Jesus-Christ lui-même vous dit : *Quid prodest !* Vous venez de perdre un procès, un fonds, une charge : cet oracle bien pénétré est tout propre à vous consoler ; le salut est la grande ressource. Faites souvent cette leçon à vos enfans et à vos domestiques ; rien n'est plus propre pour former un esprit chrétien.

VINGT-HUITIEME JOUR.

SAINT GERMAIN, EVÊQUE.

SAINT GERMAIN, homme d'une sainteté éminente et d'un mérite singulier, en qui Dieu fit éclater le don des miracles, selon le témoignage que l'Evêque Fortunat en a rendu, naquit en Bourgogne dans le territoire d'Autun vers l'an 496. Son pere Eleuther et sa mere Eusebie étoient d'une famille distinguée dans le pays ; mais soit qu'ils fussent peu accommodés des biens de la fortune, soit que le nombre des enfans leur fût à charge, sa mere n'oublia rien pour faire mourir celui-ci dans son propre sein. Dieu en prit soin, et le conserva malgré la mauvaise volonté de sa mere, et depuis sa naissance il lui continua la même protection contre bien des dangers.

Germain ayant reçu une éducation assez négligée

durant quelques années dans la maison de son pere, fut envoyé au College de la petite ville d'Avalon avec un de ses cousins qui étoit du même âge, et qui s'appeloit Stratidius : on eût dit que tout avoit conspiré contre la vie de notre Saint. La mere de Stratidius, excitée par je ne sais quelle manie, ou par quelque motif de jalousie ou d'intérêt, résolut d'empoisonner Germain : elle fit préparer pour cela deux fioles pour leur déjeûner, l'une de vin ordinaire, et l'autre de poison. La Providence qui veilloit à la conservation de notre Saint, permit que la servante se méprît, et donnât le vin à Germain et le poison à Stratidius qui faillit à en mourir sur l'heure, et qui ne se tira du danger qu'en devenant lépreux.

Germain connoissant bien qu'il n'étoit pas fort bien venu dans la maison de son pere, ni dans celle de son cousin, se retira à Lazy, auprès de saint Scopilion son parent, qui le dédommagea bien par ses exemples et par ses soins des mauvais traitemens qu'il avoit reçus chez son pere.

Le beau naturel de Germain, son penchant pour la vertu, son bon esprit avoient suppléé abondamment à la négligence qu'on avoit eue de l'élever et de l'instruire. La maison de saint Scopilion fut pour lui une excellente école dont il profita : ils vivoient ensemble comme des Religieux dans les exercices de piété, s'excitant réciproquement à la vertu par leurs entretiens et par leurs exemples. Quoiqu'ils fussent éloignés de près d'une demi-lieue de l'Eglise, ils étoient si assidus à tous les Offices, que ni les pluies, ni la neige, ni les autres incommodités du temps le plus fâcheux ne purent jamais les empêcher d'y assister dans toute sorte de saison : le reste du jour étoit employé à la lecture des livres saints et à la priere. Saint Germain passa quinze ans dans cette solitude, n'étant occupé jour et nuit que de Dieu.

L'Evêque d'Autun, saint Agrippin, informé de la haute vertu et du mérite singulier de ce jeune homme, résolut de le faire entrer dans le Clergé. Il ne trouva d'obstacles que dans sa profonde humilité ; mais quelque ingénieuse qu'elle fût à trouver des défaites, il fallut obéir. Le saint Evêque lui conféra les Ordres sacrés, et trois ans après le fit Prêtre. Saint Agrippin étant mort, son successeur, saint Nectaire, ne l'eut pas plutôt connu, qu'il l'établit Abbé du Monastere de saint Symphorien dans les Faubourgs d'Autun.

Le nouvel Abbé gouverna cette Communauté avec tant de zele, de sagesse et de douceur, qu'on vit bientôt ce que peut la sainteté quand elle est en place. Ses exemples furent les premieres leçons qu'il fit à ses Religieux, et elles furent toutes efficaces. On vit refleurir la régularité et la ferveur ; la réputation de l'Abbaye suivit celle de l'Abbé ; on ne parloit que de la piété et de la régularité de ce Monastere, et de l'éminente vertu de celui qui le gouvernoit. Il est vrai que la vie exemplaire de notre Saint, ses austérités, sa piété, ses aumônes le rendirent célebre dans tout le royaume : on venoit de tous côtés pour voir le saint Abbé, et Dieu l'honora dès-lors du don de prophétie et de celui des miracles.

Sa grande charité pour les pauvres ne pouvant pas souffrir qu'on en renvoyât aucun sans secours, après avoir un jour tout donné, il fit distribuer le pain qu'on avoit réservé pour les Moines : cet excès de charité ne fut pas du goût de ses inférieurs ; les murmures, les plaintes vinrent jusqu'à lui ; il eut recours à la priere, et il ne se fut pas plutôt retiré dans sa cellule pour répandre son cœur devant Dieu, qu'une vertueuse Dame lui envoya deux charges de pain ; et l'on vit arriver le lendemain deux chariots chargés de toutes sortes de provisions pour le Monastere.

Cette merveille ferma la bouche aux murmures ; mais elle ne mit pas le Saint à l'abri des persécutions : sa vertu étoit trop éclatante pour n'être pas exercée. L'Evêque aigri par la calomnie, ou peut-être jaloux de la haute réputation du saint Abbé, le fit arrêter et le fit mettre dans les prisons de l'Evêché ; mais à peine l'eut-on enfermé, que les portes de la prison s'ouvrirent. Le Saint n'en voulut point sortir sans la permission de l'Evêque, qui changea sa jalousie en vénération. L'accident qui survint, et auquel le saint Abbé remédia, augmenta son estime. Le feu ayant pris au grenier à foin, alloit embraser tout le Monastere, lorsque le Saint y ayant jeté quelques gouttes d'eau-bénite, l'éteignit. Le bruit de ces miracles et d'un grand nombre d'autres que le Saint faisoit tous les jours, le rendit si célebre dans tout le Royaume, que l'an 554, Eusebe Evêque de Paris étant mort, saint Germain fut mis en sa place. Il eut beau apporter cent raisons pour refuser cette dignité, le Roi Childebert voulut absolument qu'il l'acceptât, et sans délai il fut sacré Evêque. Le Roi le fit son grand Aumônier, et lui donna toute sa confiance.

Toutes ces dignités ne firent aucun changement dans sa conduite ; Evêque comme Abbé il fut toujours aussi mortifié dans sa personne, aussi austere dans sa régularité, aussi humble, aussi charitable, aussi pauvre : ce n'étoit pas seulement frugalité dans ses repas, c'étoit abstinence, c'étoit jeûne. Après avoir donné tout le jour aux besoins de son peuple, il passoit presque toute la nuit en prieres, et souvent dans l'Eglise au pied des Autels. Sa maniere de vivre dans tout le reste étoit très-dure, et l'on étoit surpris de lui voir passer les hivers les plus rudes sans feu. L'une de ses pratiques ordinaires de mortification, c'étoit de souffrir toutes les incommodités des saisons sans chercher aucun soulagement. Quoiqu'il eût

toute la confiance du Roi, et que cette confiance lui donnât beaucoup de part aux affaires de l'Etat, il étoit tout à son peuple, il le visitoit, l'instruisoit, le soulageoit par ses paroles et par ses aumônes ; car sa charité pour les pauvres crut toujours avec ses revenus. Un jour le Roi lui mit entre les mains une bourse considérable pour être employée en charités, le Saint n'ayant pu trouver assez de pauvres pour la distribuer toute, voulut en rapporter la moitié qui lui étoit restée, pour avoir le lendemain de quoi continuer ses charités ; mais ce généreux Prince la lui fit reprendre, lui disant qu'il trouveroit toujours un fonds inépuisable dans ses trésors pour faire autant d'aumônes qu'il voudroit. Dieu ne tarda pas de récompenser la pieuse libéralité du Prince, en manifestant tous les jours davantage la sainteté de l'Evêque Germain. La guérison miraculeuse du Roi Childebert en fut une preuve éclatante, et ce Prince voulut laisser lui-même à la postérité des marques de la reconnoissance qu'il en avoit par de pieuses libéralités. Voici comme il s'en explique dans les Lettres-Patentes qu'il en fit expédier.

« (*) Notre Pere et Seigneur Germain, » Evêque de Paris, cet homme apostolique, nous » a appris par ses prédications que tant que nous » sommes dans cette vie nous devons continuellement songer à celle de l'autre monde ; il » nous a recommandé, entr'autres choses, de » prendre soin des Eglises et des Lieux saints, » et de faire beaucoup d'aumônes, dont il nous a » lui-même donné l'exemple. Ce Prélat sachant » que nous étions dangereusement malade au » château de Celles près de Melun, et que nous » avions inutilement employé toute l'industrie » des Médecins et tous les autres secours humains pour notre guérison, vint nous visiter,

(*) Vie des Saints, avec l'Histoire de leur culte, Mai 28.

» et passa toute la nuit à prier Dieu pour le ré-
» tablissement de notre santé; le lendemain il
» nous imposa les mains, et il ne nous eut pas
» plutôt touché que nous fûmes parfaitement
» guéri. En reconnoissance d'une grace si singu-
» liere que Dieu nous a faite par le ministere de
» son serviteur, nous donnons à l'Eglise de
» Paris, et à l'Evêque Germain qui la gouverne,
» la terre de Celles ou nous avons recouvré la
» santé, située dans le territoire de Melun,
» sur le confluent de la riviere d'Yonne et de
» la Seine. »

Childebert ne vécut pas long-temps après cette donation. Il avoit fait bâtir au retour de son expédition d'Espagne l'Eglise de Saint-Vincent, aujourd'hui de Saint-Germain, où il avoit choisi sa sépulture; il y avoit joint des édifices pour en faire un grand Monastere, sous la disposition et la conduite de saint Germain. Le saint Evêque remplit bientôt le nouveau Monastere de saints Religieux, auxquels il donna pour premier Abbé saint Droctovée ou Droté son Disciple. Ce fut-là le commencement de cette célebre Abbaye, qui a eu jusqu'ici tant d'illustres et saints Abbés, et distingués par la pourpre, par leur science, et par leur piété.

Saint Germain ne donna pas si absolument ses soins à la conduite des Religieux, qu'il ne s'appliquât encore avec soin à instruire le Clergé, et à se former de saints Prêtres. Son Séminaire étoit si renommé, qu'on y venoit des pays étrangers pour y prendre l'esprit ecclésiastique, et l'on vit bientôt sortir d'une si bonne école des hommes apostoliques qui porterent la ferveur et la réforme par-tout.

Saint Germain ne fut pas moins honoré et estimé du Roi Clotaire, qu'il l'avoit été de Childebert : mais son zele et sa fermeté pour la Religion l'obligerent de priver des Sacremens

Charibert Roi de Paris, fils de Clotaire, qui ayant répudié Ingoberge, avoit épousé Meroflede, et après la mort de celle-ci, avoit épousé publiquement Marcoueve, Religieuse et sœur de Meroflede, quoiqu'il eût pris une autre femme avant la Religieuse qu'il venoit d'épouser. Saint Germain n'oublia rien pour faire cesser un si grand scandale ; mais tout étant inutile, il se crut obligé de l'excommunier, aussi-bien que Marcoueve qui faisoit le sujet de tout le désordre. Dieu vengea bientôt par la mort précipitée de tous les deux le mépris qu'ils avoient fait des censures de l'Eglise. Notre Saint eut besoin de tout son zele, de toute sa sagesse et de toute sa vertu au milieu des troubles que causerent dans Paris l'ambition et la jalousie de Sigebert et de Chilperic. La foiblesse où il avoit réduit son corps par ses austérités, ne lui fit rien relâcher des exercices rigoureux de sa pénitence. Malgré son grand âge il travailla toujours avec une application infatigable à la conversion des pécheurs, jusqu'à ce que plein de jours et de mérites Dieu l'appela du monde pour le couronner dans le Ciel : ce fut le 28 de Mai de l'an 576, âgé de plus de quatre-vingts ans. Son corps fut enterré dans la Chapelle de Saint-Symphorien, qu'il avoit fait bâtir au bas de l'Eglise de Saint-Vincent. Dieu confirma bientôt par de nouveaux miracles l'idée qu'on avoit de sa sainteté. L'an 754, Lanfroi, Abbé de Saint-Vincent, transféra ce saint corps dans l'Eglise même de l'Abbaye avec beaucoup de solemnité, à laquelle assisterent le Roi Pepin et Charles son fils, qui furent témoins de plusieurs miracles. L'irruption des Normands en France fit qu'on enleva ces Reliques pour les soustraire à leur fureur. La translation de ces Reliques dans la nouvelle Eglise du Monastere fit qu'on lui donna le nom de Saint-Germain au lieu de celui de Saint-Vincent. Saint Eloi, depuis

Evêque de Noyon, à retourner fut le premier qui enrichit le tombeau de notre Saint d'or, d'argent et de pierreries. Guillaume l'Evêque, Abbé de Saint-Germain, fit faire une châsse d'argent très-riche l'an 1480; c'est celle qu'on voit encore aujourd'hui.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

EXAUDI, quæsumus Domine, preces nostras, quas in beati Germani Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus, et qui tibi dignè mernit famulari, ejus intercedentibus meritis, ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.

EXAUCEZ, Seigneur, les prieres que nous vous offrons en la fête de votre Confesseur et Pontife S. Germain: et comme il vous a dignement servi avec fidélité, délivrez-nous aussi de tous nos péchés, en considération de ses mérites. Par N. S., etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître du Bienheureux Paul, Apôtre, aux Hebreux. Chap. 5.

FRATRES: Omnis Pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis: qui condolere possit iis, qui ignorant, et errant: quoniam et ipse circumdatus est infirmitate: et propterea debet, quemadmodum pro populo, ita etiam et pro semetipso of-

MES Freres: Tout Pontife pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes dans les choses qui ont rapport à Dieu, afin d'offrir des présens et des sacrifices pour les péchés; de sorte qu'il soit capable de compassion à l'égard de ceux qui sont dans l'ignorance et dans l'égarement, parce qu'il est aussi lui-même environné de foiblesses; et c'est à cause de

ferre

ferre pro peccatis. Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo, tanquam Aaron. cela qu'afin d'expier les péchés, il doit offrir des sacrifices pour lui-même, comme il en offre pour le peuple. Or personne n'a droit de prétendre à un tel honneur, que celui qui est appelé de Dieu comme Aaron.

Saint Paul étant à Rome apprit la mort de saint Jacques, et avec quelle fureur les Juifs persécutoient les Juifs convertis à la Foi : ce qui lui fit écrire cette Lettre à laquelle il ne met point son nom, soit parce qu'il ne se disoit que l'Apôtre des Gentils, soit peut-être même parce qu'il regardoit cette Lettre moins comme une Lettre que comme un Livre, puisqu'il fait excuse de sa briéveté; en effet, elle est courte pour un Livre, mais elle est longue pour une Lettre : Etenim perpaucis scripsi vobis (*a*).

RÉFLEXIONS.

De sorte qu'il soit capable de compassion à l'égard de ceux qui sont dans l'ignorance et dans l'égarement : parce qu'il est aussi lui-même environné de foiblesse. Que cette instruction est pleine de sagesse! mais qu'elle est consolante, et que l'esprit de Jesus-Christ s'y fait voir dans un beau jour! Si des Anges exempts de nos foiblesses, ou des hommes privilégiés et affranchis de nos infirmités, eussent été établis Pontifes et Ministres de Jesus-Christ, chargés de réconcilier les pécheurs, rien n'eût pu modérer leur indignation à la vue de tant de péchés, ni tempérer leur zele. Enfans du tonnerre, ils eussent d'abord demandé que le feu du Ciel eût exterminé les pécheurs; et cette sévérité eût-elle procuré au Ciel beaucoup de joie! eût-elle converti beaucoup de pécheurs! eût-elle fait triompher la miséricorde! Je jure par moi-même, dit le Seigneur notre Dieu (*b*), que je ne veux point la mort de l'impie, mais

(a) *Chap.* 13. *v.* 22. (b) *Ezech.* 33.

que je veux que l'impie se convertisse, qu'il quitte sa mauvaise voie, et qu'il vive. Allez apprendre ce que signifie : Je veux la miséricorde, et non pas le sacrifice, dit le Sauveur (*a*) : car je ne suis pas venu appeler les Justes, ajoute-t-il, mais les pécheurs. Il falloit donc des Ministres de réconciliation, pleins de compassion et de douceur. Une sévérité outrée irrite, révolte et désespere. Le Fils de Dieu choisit saint Pierre pour Chef de son Eglise; mais ce n'est qu'après qu'il a fait une triste expérience de sa foiblesse : Pour vous, lui dit-il (*b*), quand une fois vous serez revenu à vous, affermissez vos freres. Il faut pour les pécheurs une douceur sage, une compassion tendre; il faut se souvenir qu'on est pécheur. Un zele dur et amer ne fut jamais du goût de Jesus-Christ : c'est le caractere propre de l'hérésie; nul Hérétique qui n'ait crié contre la trop grande indulgence de l'Eglise. L'amertume et la dureté sont toujours l'effet de l'esprit de parti : l'esprit de Jesus-Christ, un zele véritablement chrétien portent à haïr le péché, mais à avoir pitié du pécheur. L'esprit de l'hérésie confond toujours le pécheur et le péché. Que celui de vous qui est sans péché, dit le Sauveur (*c*), jette le premier la pierre contre cette femme adultere. Ce n'est pas la gloire de Dieu qui allume le zele amer; c'est la passion, c'est l'orgueil qui sont le grand mobile de ce zele chagrin, et la véritable source de ces torrens d'amertume. Ayons de la dureté, de la sévérité pour nous-mêmes, ce zele sera toujours pur et louable; mais qu'une douceur sage et discrete accompagne toujours le zele que nous avons pour le prochain. Rien ne manifeste mieux l'esprit de Dieu que cette douceur chrétienne. Un zele inquiet, âpre, dur et chagrin ne fut jamais le fruit de l'esprit de Dieu. Apprenez de moi, nous

(a) *Matth.* 9. (b) *Luc.* 22. (c) *Joan.* 8.

dit le Sauveur (*a*), que je suis doux et humble de cœur. Une douceur, une indulgence molle et lâche est un relâchement très-nuisible ; mais une sévérité outrée, indiscrete, orgueilleuse, est-elle un moindre mal ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Jean. Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus turbis : Adhuc modicum, lumen in vobis est. Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant : et qui ambulat in tenebris, nescit quò vadat. Dum lucem habetis, credite in lucem, ut filii lucis sitis.

En ce temps-là : Jesus dit à tous ceux qui étoient présens : Vous avez encore de la lumiere pour un peu de temps. Marchez tandis que vous avez de la lumiere, de peur que la nuit ne vous surprenne. Celui qui marche dans les ténebres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumiere, croyez en la lumiere, afin que vous soyez des enfans de lumiere.

MÉDITATION.

Du temps perdu.

PREMIER POINT.

Considérez qu'il n'est point de perte durant cette vie plus irréparable et de plus grande conséquence que la perte du temps. Je perds une heure, j'ai perdu un jour : la perte est sans retour ; j'ai perdu et cette heure et ce jour pour toujours. Nulle autre perte qui n'ait quelque ressource : une santé perdue peut se rétablir ; un vol, un

(*a*) *Matth* 11,

incendie, un naufrage ne sont pas sans remede; les affaires les plus délabrées laissent toujours quelque espérance de retour; la perte d'une bataille, ou d'un procès; la perte de sa réputation, une disgrace ne sont pas sans ressource. On sait qu'il y a dans la vie du haut et du bas; on peut se relever après les chutes. Après tout, il y a des secours surnaturels et miraculeux au défaut des ordinaires; le miracle peut suppléer à ces sortes d'impossibilités. Il n'y a que la perte du temps qui soit sans espérance de retour, sans ressource: Dieu ne peut pas faire que le jour d'hier ne soit passé, et que tant de belles années consommées en vos plaisirs ne soient perdues. Vous pourrez avoir encore quelques mois à vivre, Dieu peut prolonger vos jours tant qu'il lui plaira; mais il ne sauroit faire revivre les jours passés. Vous pourrez mieux employer les jours qui vous restent, mais vous ne sauriez réparer ceux que vous avez perdus: et comprend-on la grandeur, l'énormité, les conséquences de cette perte!

Avec ces jours mal employés, que de graces destinées, préparées, attachées même à ces jours, qui sont toutes perdues! de ces jours dépendoit peut-être notre conversion, la grace de la vocation, ou celle de la persévérance. Le soleil luisoit alors, et il est aujourd'hui dans son déclin; nous avions du chemin à faire, mais il étoit alors grand jour; nous nous trouvons aujourd'hui aussi éloignés, et le jour baisse; cette lumiere sans laquelle on ne sait où l'on va, est peut-être sur le point de s'éteindre. Il n'est plus temps de se mettre en chemin: on s'est éveillé trop tard. Il n'est pas temps sur le soir ou durant la nuit de courir au marché pour faire sa provision d'huile; l'Epoux arrive dans notre absence. Ces beaux jours d'une florissante jeunesse, ces brillantes années d'un âge plein de vigueur et de santé, cette belle saison de la vie qu'on a consommée

et perdue dans une molle oisiveté : tout ce temps si précieux ne nous avoit été donné que pour faire notre voyage. Le plaisir, la mollesse, les compagnies vous ont arrêté : sur le retour de l'âge, dans ces jours nébuleux, dans ces petits jours accompagnés de tant d'infirmités, on s'apperçoit qu'on s'est trop amusé, on se met en chemin quand il faut penser à se retirer. Gens du monde, femmes mondaines, jeunes gens, qui perdez les plus beaux jours de votre vie, appliquez-vous toutes ces allégories ; comprenez ce discours figuré.

SECOND POINT.

Considérez ce que peut être une perte de la derniere conséquence, quand elle est irréparable : et telle est la perte du temps. On fait cependant cette perte avec plaisir, on la fait en riant, on seroit bien fâché de ne la pas faire. Ces gens qui agissent de la sorte, sont-ils Chrétiens ? sont-ils même raisonnables ? Ne sont-ce point là des accès de folie ? en fut-il du moins une plus pitoyable ? mais en fut-il jamais qui soit suivie de plus cruels et de plus inutiles repentirs ?

Tout ce temps passé au jeu, à de vains entretiens, aux spectacles, est un temps malheureusement perdu ; tout ce temps employé à s'ajuster, à se parer, à raffiner sur la vanité, à suivre scrupuleusement une mode, est un temps perdu ; ce temps passé dans la mollesse, dans une indolente oisiveté, est un temps perdu ; tout ce temps employé à des affaires dont la cupidité, l'ambition, ou quelqu'autre motif purement naturel est le grand mobile ; ce temps enfin usé, employé à des inutilités spécieuses, à des riens ; tout ce temps est perdu, tout ce temps sera revendiqué par ce souverain Seigneur qui ne nous l'avoit donné que pour le mettre tout à profit pour l'autre vie.

O Dieu, quelle perte ! ô Dieu, quel compte à rendre ! ô Dieu, quel regret éternel !

On le perd ce temps si précieux, et on le perd sans remord ; la seule peine souvent qu'on a, c'est de ne savoir pas à quoi le perdre. Les gens de condition, ces personnes si distinguées par leurs richesses, par leur naissance, par leur rang, par leurs emplois, par leurs dignités, sont ceux qui en font d'ordinaire le plus mauvais usage. A la derniere maladie, c'est-à-dire, quand le temps va expirer, quand l'éternité se montre, quand il n'y a plus de temps, on court aux Ministres du Seigneur ; on a recours aux expédiens ; on veut faire dans quelques momens peu libres, et durant lesquels on sait si peu ce que l'on fait, on veut faire cette grande et epineuse affaire pour laquelle Dieu avoit donné toute la vie. N'est-ce point momerie en fait de Religion que toutes ces dévotions forcées de l'arriere saison, que toutes ces grimaces de repentirs, que toutes ces réflexions trop tardives ? On a toute la vie pour travailler à son salut ; nul âge, nulle saison, nulle condition, nul emploi qui nous dispense de cette obligation ; c'est l'unique et la grande affaire de toute la vie. Que diront, que penseront à cette derniere heure ceux qui à présent n'y pensent pas ?

Mon Dieu, je sens la perte que j'ai faite ; elle est irréparable : mais puisque par votre miséricorde vous me donnez encore quelques jours de vie, je suis résolu avec le secours de votre grace, de n'en pas perdre un moment.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ergo dum tempus habemus, operemur bonum. Gal. 6.

Tandis que c'en est le temps pour nous, faison tout le bien que nous pourrons.

Concupivit anima mea desiderare justificationes tuas in omni tempore. Psal. 118.

Mon ame désire avec une extrême ardeur d'observer vos commandemens tous les jours de ma vie.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Le temps est précieux, il est court, et la perte du temps est irréparable. Peut-on convenir de ces trois propositions évidentes, et perdre le temps ? Cependant ce temps se perd tous les jours, et la rapidité avec laquelle ce temps s'écoule ne sauroit modérer l'empressement que nous avons de le voir s'écouler. Comptez aujourd'hui vos années, supputez vos jours ; combien y en a-t-il de perdus, et combien y en a-t-il qui ne le soient point ? la perte est de conséquence : car enfin nos jours sont comptés, et pas un dont on ne doive rendre compte. Elle est irréparable cette perte : car quel moyen de réparer quinze ou vingt mille jours mal employés et perdus ? Nulle autre ressource que dans la miséricorde de Dieu, et dans le bon usage de ceux qui vous restent. N'en perdez pas un moment, et mettez en pratique les avis suivans :

2.° Chaque jour à la priere du matin et du soir, et à la Messe, demandez pardon à Dieu avec une douleur sincere du temps que vous avez perdu. 3.° Ne prenez aucun délassement, aucun divertissement, que vous ne le sanctifiez non-seulement par le motif, mais encore par l'exercice. Déterminez un nombre d'actes d'amour de Dieu que vous ferez durant ce temps de relâche ; faites de même durant le repas. 4.° Employez à la priere, ou en quelques bonnes œuvres, chaque semaine une demi-heure, ou une heure du temps que vous mettez à vous divertir, ou à vous reposer. 5.° Choisissez un jour chaque année que vous emploierez

tout entier à racheter le temps, comme parle l'Apôtre (*a*) ; c'est-à-dire, en prieres, en pénitence, en bonnes œuvres, faisant des aumônes plus amples, et ne perdant pas un instant de tout ce jour. L'anniversaire du jour de votre naissance est le plus propre pour cette sainte pratique. Ne manquez pas aussi dans toutes vos confessions de vous accuser du temps perdu ; c'est une faute assez grieve.

VINGT-NEUVIEME JOUR.

LA COMMÉMORATION DES FIDELLES TRÉPASSÉS.

L'EGLISE CATHOLIQUE a toujours considéré deux choses dans le péché : le péché en soi, comme une offense faite à la Majesté divine, et la peine que mérite le péché. Dieu seul peut remettre les péchés par les mérites infinis de son Fils, mais sa miséricorde qui les remet entiérement, quant à la coulpe, ne les remet pas toujours de même quant à la peine, laquelle demande toujours satisfaction ; de sorte que le pécheur après avoir reçu de la miséricorde de Dieu le pardon de ses fautes, reste encore coupable envers la justice de Dieu. La peine due à son péché est une dette qu'il faut payer ; et cette dette est une espece de souillure dont il a besoin d'être purifié ou en ce monde-ci, ou en l'autre, avant que d'entrer dans ce séjour des Bienheureux, où il n'entrera rien de souillé. Il est certain que plusieurs meurent en état de grace, c'est-à-dire, sans péché mortel ; mais il n'est pas moins vrai qu'ils s'en trouvent peu qui ne soient encore souillés en ce dernier moment de quelque péché véniel, et d'un grand nombre de dettes pénales, pour lesquelles il faut irrémis-

(a) *Eph.* 5.

siblement satisfaire a la Justice divine. C'est sur ce principe, qui est de foi, qu'outre le lieu destiné pour le supplice des réprouvés, et le lieu que le Sauveur a réservé pour les bien-aimés de son Pere, l'Eglise de Jesus-Christ a toujours cru et enseigné qu'il y a un troisieme lieu qu'elle nomme le Purgatoire, dans lequel les Elus de Dieu achevent d'être purifiés des taches qu'ils ont contractées dans cette vie, et de satisfaire à la Justice divine par une punition passagere, mais que Dieu exige dans toute sa rigueur, selon ce que Jesus-Christ dit par figure dans cet endroit de l'Evangile : *Je vous le dis en vérité, vous ne sortirez point de là que vous ne payez jusqu'au dernier sou* (a). C'est sur le même fondement que l'Eglise a toujours regardé la priere pour les Morts comme une chose sainte et salutaire, que les Apôtres nous ont enseignée, et que les Prophetes, ces hommes éclairés de Dieu, avoient apprise aux Juifs.

Les Juifs ont toujours reconnu le Purgatoire, quoiqu'ils ne se soient pas servis de ce mot; c'est-à-dire, qu'ils reconnoissent un lieu où les ames des Fidelles achevent d'être purifiées; il y a même une loi chez eux qui oblige l'enfant de réciter pour l'ame de son pere pendant un an entier une certaine priere nommée *Kadis*, afin de le tirer de ce lieu de souffrances; c'est ce qu'on peut voir dans leurs livres des Rits. Le Purgatoire, selon les Juifs, n'est point différent de l'Enfer; les mêmes flammes brûlent tous ceux qui meurent dans quelque péché que ce soit, ils sont tous tourmentés dans le même lieu; mais ceux qui ne sont pas morts dans le péché mortel, peuvent en sortir après quelque temps, secourus des prieres des Fidelles.

On sait assez que Judas Machabées (*b*) ayant recueilli d'une quête qu'il fit faire, douze mille

(a) *Matth.* (b) 2. *Machab.* 12.

dragmes d'argent, qui font la somme de quatre mille six cent vingt-sept livres de notre monnoie, les envoya à Jérusalem, afin qu'on offrît un sacrifice pour les péchés de ceux qui venoient d'être tués dans le combat. Et l'Historien ajoute (*a*), « que ce grand Capitaine considéroit qu'une grande „ miséricorde étoit réservée à ceux qui étoient „ morts dans la piété. C'est donc, conclut-il, „ une sainte et salutaire pensée de prier pour les „ Morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs pé- „ chés. »

Les Protestans qui ne veulent pas croire un Purgatoire, aveugles jusqu'à se flatter que, quelque criminelle que soit leur vie, ils se trouvent sans tache, sans dette à la Justice divine en cette derniere heure, et vont tout droit dans le Ciel; ces hérétiques, dis-je, rejettent ce second livre des Machabées, parce qu'il est trop concluant contre eux. Mais par quelle autorité rejettent-ils un livre qui non-seulement a été reçu unanimement de toute l'Eglise Grecque et Latine, mais qui semble même avoir été autorisé par Jesus-Christ (*b*), puisqu'il gardoit exactement la Fête de la Dédicace du Temple, instituée par Judas Machabee (*c*), laquelle se devoit faire au mois de Casleu, qui répondoit à notre mois de Décembre? et c'est ce que saint Jean (*d*) exprime quand il ajoute que c'étoit en hiver.

Saint Paul, dans sa premiere Epître aux Corinthiens, voulant confondre certains faux Docteurs de cette Eglise, qui étant de la Secte des Sadducéens, nioient la résurrection des morts: Que sera-ce de ceux qui reçoivent le baptême pour les Morts, leur dit-il! (*e*) si les Morts ne ressuscitent point, à quoi bon recevoir pour eux ce baptême? soit que ce baptême qu'on recevoit alors pour les morts doive s'entendre des bonnes

(a) *Ibid. v.* 45. (b) *Joan.* 10.
(c) 1 *Machab.* 4. (d) *Joan.* 10. (e) 1. *Cor.* 15.

œuvres et des pratiques de pénitence faites pour le soulagement des défunts, soit que l'Apôtre veuille parler d'un abus qu'il n'approuve pas, mais dont il se sert pour confondre ces hérétiques. Saint Paul parle de la superstition de ceux qui se faisoient baptiser pour un de leurs parens, ou de leurs amis, qui ayant demandé le baptême étoit mort sans l'avoir reçu, s'imaginant que ce baptême reçu, pour ainsi dire, par procureur, rendoit le Mort capable des prieres des Fidelles. De quelque maniere que ces paroles du Saint s'entendent, il est évident que du temps même de cet Apôtre, les Fidelles croyoient que les Morts pouvoient avoir besoin de prieres, et que c'étoit une charité chrétienne de prier et de faire des bonnes œuvres pour les Morts.

Le même Apôtre, dans sa seconde Epître à Timothée, parlant des charités qu'avoit eu pour lui Onésiphore mort depuis quelque temps : Que le Seigneur, dit-il, lui fasse trouver miséricorde auprès du Seigneur même : ce qui prouve évidemment l'usage et la sainteté de la priere pour les Morts.

Nul des Saints Peres qui n'ait eu la même dévotion. *Nous lisons*, dit saint Augustin, *dans le livre des Machabées, qu'on offrit un sacrifice pour les Morts ; mais quand on n'en trouveroit aucun témoignage dans les Écritures anciennes, la célebre coutume que l'Église universelle observe en cette occasion, ne doit pas avoir peu d'autorité sur nous ; puisque la recommandation des Morts a place parmi les prieres que le Prêtre, quand il est à l'Autel, fait au Seigneur.* De cura Mort. *chap.* 1.

Le même Saint Augustin, dans son troisieme Sermon sur les paroles de l'Apôtre, dit au sujet de la priere pour les Morts : *C'est une chose que toute l'Eglise observe, suivant la tradition des Peres, de prier pour ceux qui sont morts dans la communion du Corps et du Sang de Jesus-Christ, dans*

l'endroit du sacrifice où l'on fait commémoration d'eux, et de marquer que c'est aussi pour eux que le sacrifice est offert.

La priere que nous avons du même Saint, pour le repos de l'ame de sa mere, prouve bien quel a été depuis les Apôtres l'usage de l'Eglise, et la pratique de tous les Saints. Voici comme parle ce grand Docteur dans le 13.e chapitre du 9.e livre de ses Confessions : Quoique j'aye sujet de me réjouir en vous, Seigneur, et de vous rendre graces de tout ce que ma mere a fait de bien dans sa vie, je le laisse à part quant à présent pour vous demander pardon de ses péchés ! Exaucez-moi, je vous en conjure, par celui qui a bien voulu être attaché pour nous à la croix ; par ce divin Sauveur, dont le sang est le remede aux plaies de nos ames, et qui étant présentement assis à votre droite, ne cesse point de vous prier pour nous. Je sais qu'elle a pratiqué les œuvres de miséricorde, et qu'elle a pardonné de tout son cœur à ceux qui l'avoient offensée ; pardonnez-lui donc, ô mon Dieu ! les fautes par où elle a pu vous offenser, dans tout le temps qui s'est passé depuis son baptême jusqu'à sa mort ; pardonnez-lui, Seigneur, je vous en conjure, et ne la jugez point à la rigueur. Que votre miséricorde prévale sur votre justice à son égard, car elle ne souhaita de nous en mourant, sinon seulement que nous nous souvinssions d'elle à votre saint Autel, aux mysteres duquelle elle avoit assisté avec tant de dévotion tous les jours de sa vie ; où elle savoit qu'on dispense la victime sainte, par le sang de laquelle la cédule de mort que vous aviez contre nous, a été effacée. Souvenez-vous, Seigneur, que celle pour qui je vous prie, a toujours tenu son ame unie par le lien de la foi à ce Mystere adorable de notre rédemption.

Tertullien qui vivoit dans le deuxieme siecle, ne prouve pas moins évidemment que saint Au-

gustin l'usage universel de l'Eglise touchant l'utilité et le mérite de la priere pour les Morts ; Saint Cyprien et saint Chrysostome n'en parlent pas avec moins d'énergie. Rien n'est plus constant, rien n'est plus clair que la tradition des Peres de l'Eglise sur ce fait.

La dispute que les Grecs et les autres peuples de l'Eglise Orientale ont sur le Purgatoire avec les Latins, n'est, à proprement parler, qu'une dispute de nom ; car bien qu'ils assurent qu'il n'y a pas un lieu particulier appelé Purgatoire, ils ne laissent pas de reconnoître l'état du Purgatoire ; c'est-à-dire, qu'il y a des Justes dont les ames ont besoin d'être purifiées après cette vie, avant que d'être admises dans le séjour des Bienheureux. Les deux Eglises donc d'Orient et d'Occident conviennent que les ames de ceux qui meurent en état de grace, ont besoin la plupart d'être purifiées de beaucoup de petites taches, et que par conséquent elles sont retenues dans le cachot jusqu'à ce qu'elles ayent payé, comme dit l'Evangile jusqu'au dernier sou. Ce cachot obscur, cette fosse profonde, c'est ce que l'Eglise Latine appelle Purgatoire ; elle le nomme même Enfer dans la priere qu'elle fait d'ordinaire pour les défunts. Seigneur Jesus-Christ, le Roi de gloire, dit-elle, délivrez les ames de tous les Fidelles défunts des peines de l'Enfer, et de la fosse profonde ; délivrez-les de la gueule du Lion.

C'est donc une vérité de foi qu'il y a un Purgatoire ; c'est, et ça toujours été la doctrine de toutes les Eglises du monde depuis Jesus-Christ. Quelle dureté, quelle inhumanité plus criante que de savoir que nos amis, nos bienfaicteurs, nos proches sont la plupart détenus dans ces horribles cachots, traités par la justice divine avec une sévérité inimaginable ; qu'il ne tient qu'à nous d'obtenir de la miséricorde de Dieu leur soulagement et leur délivrance ; que nous avons en main

de quoi satisfaire pour eux, de quoi faire cesser leur peine : une priere, une pénitence, une aumône, une Messe ; il n'en faut pas quelquefois davantage pour tirer une ame de cette fosse profonde ; et l'on est assez ingrat, assez indolent, assez inhumain pour ne le vouloir point. N'est-ce pas de la justice de Dieu (*a*) que la justice soit exercée sans miséricorde envers celui qui n'a point usé de miséricorde ? Vous avez oublié ces ames affligées, Dieu permettra qu'on vous oublie, et que les secours que vous auriez pu vous procurer, ne vous soient point appliqués : *Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.*

La Messe est celle qu'on dit d'ordinaire pour les Défunts.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

FIDELIUM, Deus omnium Conditor et Redemptor, animabus famulorum, famularumque tuarum, remissionem cunctorum tribue peccatorum : ut indulgentiam quam semper optaverunt, piis supplicationibus consequantur : Qui vivis, etc.

O DIEU, Créateur et Rédempteur de tous les Fidelles, accordez aux ames de vos serviteurs et de vos servantes, la rémission de tous leurs péchés ; afin qu'elles obtiennent par les très-humbles prieres de votre Eglise, le pardon qu'ils ont toujours souhaité : Vous qui étant Dieu, vivez et régnez, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de l'Apocalypse. Chap. 14.

IN diebus illis : Audivi vocem de cœlo, dicentem mihi : Scribe : Beati mortui, qui in Domino mo-

AU même temps : J'ouis une voix qui venoit du Ciel, et qui me dit : Ecrivez : Heureux les morts qui meu-

(a) *Jac.* 2.

riuntur. A modò jam dicit Spiritus, ut requiescant à laboribus suis : opera enim illorum sequuntur illos.

rent dans le Seigneur. Dès-à-présent l'Esprit leur dit de se reposer après leurs travaux; car leurs œuvres les suivent.

L'Apocalypse, ou livre des révélations, contient en vingt-deux chapitres une Prophétie touchant l'état de l'Eglise, depuis l'Ascension de Jesus-Christ au Ciel, jusqu'au dernier jugement : et c'est comme la conclusion des saintes Ecritures. Tout y est proposé en visions, et d'une maniere très-sublime, selon le style des anciennes Prophéties, avec lesquelles cette révélation a un grand rapport.

RÉFLEXIONS.

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Voilà un bonheur bien réel, qui seul dédommage bien de toutes les adversités et disgraces de la vie. Mourir dans le Seigneur, mourir dans l'amitié de Dieu, mourir en prédestiné, mourir pour commencer à vivre éternellement dans le séjour des Bienheureux, pour entrer dans la joie du Seigneur, pour être comme enivré dans le Ciel de l'abondance des plus pures douceurs, d'un torrent des plus pures délices. Naissance illustre, faveur du Prince, brillante fortune, trésors immenses, places de distinction, emplois éclatans, charges, dignités, Prélatures, titres pompeux, grands noms qu'on encense avec profusion, que donnez-vous de permanent? que signifiez-vous de rassasiant, de solide? Si la mort de ces heureux du siecle n'est pas précieuse devant Dieu; si ces hommes illustres, si ces gens de plaisirs, si ces gens à grand train et à grand équipage ne meurent pas dans le Seigneur, quel est leur sort? ces objets d'envie le sont-ils à leur mort? L'odeur des fleurs que le monde cultive entête; la fumée de l'encens qu'on y brûle par-tout aveugle; le

tumulte qui y regne étourdit ; on ne pense point à la mort, on ne s'étudie qu'à chercher, qu'à déterrer, pour ainsi dire, les douceurs de la vie. Avons-nous cependant une affaire plus intéressante, un point plus critique, un ouvrage plus précieux et de plus grande conséquence, qu'une bonne mort ? mais remarquez qu'une bonne mort est comme le fruit d'une sainte vie : *Leurs œuvres les suivent*, dit l'Esprit-Saint. Ces conversions au lit de la mort viennent d'ordinaire, trop tard ; elles ne servent le plus souvent qu'à donner à une mort malheureuse un coloris fort superficiel, une bonté artificielle et apparente. Les œuvres suivent toujours au-dela du tombeau, elles accompagnent jusqu'au Tribunal du souverain Juge ; ce sont des témoins sûrs et incorruptibles, les seuls qui sont ouïs ; ce sont des pieces originales sans équivoque, sans ambiguités, sur lesquelles le procès est instruit. On voudroit bien se défaire de ces observateurs importuns, mais pas un qui se laisse corrompre. *Opera enim illorum sequuntur illos.* Les crimes les plus secrets, les actions les plus invisibles, les désirs les plus dissimulés, les intentions les plus déguisées, tout ce qui n'a pas été effacé par les larmes de la pénitence, tout ce qui n'a pa été pardonné, tout suit, tout dépose devant Dieu contre le mourant. Rien ne se perd ; le bien et le mal nous accompagnent. Quel bien suit ces personnes si peu chrétiennes, ces personnes mondaines, en qui à peine on trouve une teinture de religion ? gens livrés à leurs passions, à leurs plaisirs ; gens qui ne s'avisent d'avoir quelque retour sur leurs égaremens, que quand la nuit est tombée, que quand il n'est plus temps de revenir. Désabusons nous, toute la vie ne nous est donnée que pour travailler à faire une sainte mort.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 6.

In illo tempore : Dixit Jsus turbis Judæorum: ego sum panis vivus, qui de cælo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum : et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. Ligigabant ergo Judæi ad invicem, dicentes : quomodò potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum ! Dixit ergo eis Jesus : Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam ; et ego ressuscitabo eum in novissimo die.

En ce temps-là : Jesus dit à un grand nombre de Juifs : Je suis le pain vivant qui suis descendu du Ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Sur cela les Juifs disputoient entr'eux, disant : comment cet homme ici peut-il donner sa chair à manger ! Et Jesus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, à la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.

MÉDITATION.

De l'état où la mort nous réduit.

PREMIER POINT.

Considérez dans quel etat affreux nous sommes réduits à la mort : immobiles, sans connoissance, sans force, sans sentiment, bannis pour toujours du commerce des hommes, incapables de société, méconnoissables aux plus

proches parens, objets d'horreur à nos meilleurs amis; noms, rangs, emplois, qualités, plaisirs, honneurs, tout cesse; dépouillés de tout, abandonnés de tous, inutiles à tous, on n'est plus propre à rien dans le monde, on n'y est même plus compté pour rien.

Ce portrait est affreux; c'est pourtant le mien. Je serai un jour cette personne mourante, dépouillée de tout, devenue un objet d'horreur à tout le monde; je serai un jour cette personne morte, abandonnée, rejetée, oubliée, et destinée uniquement à pourrir dans un tombeau; et à quoi sera destinée mon ame?

Hé! mon Dieu, qu'est-ce que l'homme, et ne nous repaîtrons-nous jamais que de vaines idées de grandeur, que de frivoles amusemens, que de chimeres? La mort seule nous représente tels que nous sommes; tout autre portrait nous flatte, et nous trompe; mais qu'il est triste de ne se connoître qu'à la mort!

Il n'y a que quelques jours que cette personne pleine de santé goûtoit les douceurs d'un riche établissement, d'un nouvel emploi, d'une riante fortune; agréable, enjouée, elle brilloit dans toutes les assemblées de plaisirs; elle étoit l'ame de toutes les fêtes mondaines; entêtée de mille vains projets, elle prenoit de si justes mesures, elle se donnoit tant de mouvement pour satisfaire son ambition; et un accident d'apoplexie, un transport au cerveau, une fievre, une chute éteint en un instant tout cet éclat, renverse tous ces projets, rompt toutes ces mesures, anéantit toutes ces espérances, et change ce corps en un cadavre affreux.

Hé, Seigneur! quelle folie de compter beaucoup sur cette jeunesse, sur cet embonpoint, sur cet emploi, et sur tout ce qui se perd avec la vie! Mais quand est-ce que cet aveu nous rendra sages, et que nous ne nous repaîtrons plus de tout

ce qui s'évanouit à la mort ? Mon Dieu, qu'une personne mourante est une leçon bien éloquente pour nous développer tous les mysteres de l'ambition et de la vanité ! que cet un objet bien capable de désabuser un bon esprit de bien des préjugés ! Qu'est devenue cette fierté ? que sont devenus ces airs mondains ? où est cette splendeur, ce grand train ? que sont devenus ces plaisirs et ce grand faste ? tout s'évanouit, tout disparoît à la seule approche de la mort.

SECOND POINT.

Considérez l'étrange catastrophe de ces gens aisés, de ces heureux du siecle, de ces personnes à qui tout rioit.

A peine s'est-on apperçu qu'il ne reste plus à ce mourant que quelques momens, qu'un souffle de vie, que tous les respects se changent en sentiment de compassion. On ne regarde plus qu'en pitié celui qui peu de temps auparavant étoit un si grand objet. Et quel homme, fût-ce le plus vil et le plus abject, voudroit changer de sort avec ce grand du monde, avec cet heureux du siecle qui se meurt ?

Mais quel dépouillement et quel affreux abandon ! il n'est point encore expiré, et l'on s'est déjà saisi des clefs ; on s'est mis en possession de ses biens ; on cherche à se faire un autre patron, un autre ami ; on cherche à trouver un autre Maître : ceux qui le plourent avec moins de dissimulation et de grimaces, voudroient qu'il fût déjà enterré, ils voudroient être déjà arrivés au jour où la bienséance permet de faire cesser les pleurs.

Voyez-vous ces affreuses contorsions de bouche, ces yeux effarés, ces horribles convulsions de tout le corps ; voilà où se réduisent tous ces airs mous et étudiés, tous ces agrémens, toutes ces affectations de personnes mondaines.

Voyez-vous cette sueur froide qui coule lentement le long des joues, voilà la fin de tous les soins et de toutes les peines qu'on a pris pour acquérir de grands biens : entendez-vous ces soupirs et ces cris à demi formés du mourant, c'est-là où se terminent tous ces vains discours, tous ces entretiens peu chrétiens, tant de railleries piquantes ou libertines, le courage le plus intrépide, l'ambition la plus démesurée, la plus brillante fortune, tout vient se briser, tout vient se fondre au lit de la mort : c'est là l'écueil inévitable de toute la grandeur, de toute la félicité mondaine ; un peu plutôt, ou un peu plus tard, tout doit aboutir à ce terme fatal.

Que sert à présent à cet homme de mourir riche d'un million, c'est-à-dire, de laisser un million à ceux qui lui survivent, s'il meurt les mains vides de bonnes œuvres, et la conscience chargée de péchés ?

Que lui sert-il d'avoir fait bâtir cette magnifique maison, de l'avoir ornée de tant de riches ameublemens ? on va l'en tirer en peu d'heures ; ceux qui lui succedent vont incessamment se faire honneur de ses dépenses, de son économie, de ses dépouilles : pour lui il ne faut plus qu'un tombeau. On a déjà fait la destination de ses épargnes. Nul homme plus pauvre que lui ; un suaire, une biere lui vont tenir lieu de tout meuble ; on va le porter, ou pour mieux dire, le montrer par la ville ; mais c'est pour l'enterrer : ceux qui l'accompagnent ne sont plus à lui ; et toute la plus fastueuse magnificence se change en l'horreur du sépulcre : *Et solum mihi superest sepulchrum.* Voilà le dénouement de toute la piece ; voilà le terme fatal de tout.

Comptez beaucoup après cela sur cette vie, sur les belles qualités du corps et de l'esprit, sur les avantages de la naissance, sur les biens de la fortune ; comptez beaucoup sur la faveur des

Grands. Hé, mon Dieu! que nous sommes à plaindre, si nous perdons jamais de vue le lit de la mort! Hélas! Seigneur, je suis sûr d'être un jour cette personne que je viens de méditer et de plaindre; je servirai d'objet d'horreur et de méditation aux autres. Quel regret pour moi, quel malheur, si je n'avois pas profité des réflexions que j'ai faites en celle-ci! je compte sur votre grace, mon Sauveur, et sur la protection de votre Mere, en qui, après vous, je mets toute ma confiance, et durant la vie, et à la mort.

Aspirations dévotes durant le jour.

Paucitatem dierum meorum nuntia mihi. Psal. 101.

Faites, Seigneur, que j'aye sans cesse présent à mon esprit combien il me reste peu à vivre.

Moriatur anima mea morte justorum: et fiant novissima mea horum similia. Num. 23.

Que je meure de la mort des justes, et que la fin de ma vie ressemble à la leur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° La mort est un miroir fidelle qui, en nous montrant ce que nous serons un jour, nous fait voir en même-temps ce que nous sommes. Le tombeau est proprement notre véritable domicile: la pourriture, les vers, la cendre, voilà à quoi se réduit tout notre embonpoint. Cherchez dans ce reste d'ossemens calcinés, dans cette poignée de cendres tous ces titres magnifiques et orgueilleux, toutes ces splendides qualités, toute cette grandeur mondaine: rangs, dignités, emplois, Prélatures, agrémens, parures, beauté, tout se fond dans le tombeau; le tombeau seul nous fait continuellement la leçon la plus pathé-

tique ; mais personne ne veut entendre cette leçon. Le son lugubre des cloches, l'appareil funebre des convois, les funérailles même de nos amis et de nos proches ont beau rapprocher la vue du tombeau ; chacun regarde le tombeau d'autrui, peu s'arrêtent à considérer le leur propre ; c'est pourtant l'objet que nous devrions le moins perdre de vue. Nul remede plus efficace pour abaisser l'orgueil, pour guérir les enflures du cœur, pour refroidir l'amour du plaisir, pour éteindre même toutes les passions ; c'est un secret souverain pour nous faire prendre le parti de la vertu, et pour nous faire perdre le goût du monde ; servez-vous-en toutes les fois que vous entendez sonner l'horloge ; pensez que vous êtes plus près d'une heure du tombeau.

2.° Ne passez jamais la semaine sans être allé dans l'Eglise où vous devez être enterré : c'est une pratique qui a été familiere à bien des Saints, et qui l'est encore aujourd'hui à bien des personnes dévotes, de faire peu de méditation où l'on ne pense à la mort et au tombeau. Voyez-vous dans les Eglises ces tombeaux si bien bouchés, et maçonnés avec tant de soin ; c'est pour empêcher que la mauvaise odeur n'infecte toute l'Eglise : la précaution est nécessaire, mais qu'elle est propre à donner une juste idée du néant de l'homme, et à confondre notre délicatesse, notre amour-propre et notre orgueil. Dans ces splendides repas, dans cette somptuosité de table, pensez à ce que vous deviendrez dans le tombeau.

TRENTIEME JOUR.

SAINT FÉLIX, PAPE ET MARTYR.

SAINT FÉLIX PAPE, premier du nom, étoit Romain, fils d'un citoyen de la ville, nommé Constance; il vint au monde vers l'an 210. Il est probable que ses parens étoient Chrétiens, et qu'ils lui donnerent une éducation qui répondoit à leur probité, et à sa naissance. Des soins si assidus et si chrétiens, trouvant un naturel heureux, un esprit excellent, un cœur droit et docile, ne manquerent pas de produire tout le fruit qu'on en pouvoit espérer. Sa piété le distingua bientôt dans Rome, et son savoir l'y fit admirer. Avec de si belles dispositions il n'eut pas à délibérer long-temps sur le choix de vie. Il fut admis dans le Clergé, et en devint bientôt l'ornement. La pureté de ses mœurs, sa piété exemplaire, sa charité si généreuse pour les glorieux Confesseurs de Jesus-Christ, sa dévotion, sa foi, son zele, obligerent le Pape saint Denis de lui conférer les Ordres sacrés; et malgré les oppositions de son humilité, il le fit Prêtre. Cette nouvelle dignité donna un nouvel éclat à sa vertu. Félix n'étoit pas seulement l'exemple du Clergé, il en étoit comme l'oracle. Le Souverain Pontife se déchargeoit sur lui d'une partie du fardeau; et sa confiance en la sagesse, l'habileté et la vertu de notre Saint a fait dire à plusieurs anciens Historiens que le Pape saint Denis l'avoit fait son Vicaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce saint Pape étant mort le 26 de Décembre de l'an 270, Saint Félix fut élu Pape cinq jours après, avec un applaudissement universel de tous les Fidelles.

Le nouveau Pape trouva l'Eglise dans un état assez tranquille lorsqu'il monta sur le saint Siege; mais si elle jouissoit de quelque paix au dehors, elle étoit bien affligée au dedans, par les troubles domestiques qu'avoient excités en Syrie, depuis six ou sept ans, les hérésies de Paul de Samosate, Evêque d'Antioche.

Cet homme ambitieux qui s'étoit élevé sur le Siege Patriarcal par des voies indignes, s'y maintenoit par une conduite toute profane. Son orgueil le jeta bientôt dans le déréglement, et l'un et l'autre le précipiterent dans des erreurs monstrueuses dans les Mysteres de la Trinité, de l'Incarnation, et de l'Eucharistie. Les Evêques Catholiques d'Asie, de Syrie et d'Egypte crierent bientôt à l'impiété et à l'erreur. Le Pape saint Denis et le Patriarche d'Alexandrie écrivirent fortement contre lui; et dès l'an 264, l'on avoit assemblé un Concile à Antioche, où il n'avoit évité sa déposition qu'en protestant qu'il renonçoit à ses erreurs, et qu'il embrassoit la foi Catholique : mais on ne fut pas long-temps à reconnoître sa mauvaise foi; sa fourberie se fit jour à travers sa dissimulation, et ses déréglemens ayant éclaté, on tint un nouveau Concile à Antioche où il fut déposé, et Domne mis à sa place.

Cet hérétique qui avoit dans la ville un puissant parti, refusa de se soumettre au jugement du Concile, et se maintint par la force dans la Maison Episcopale de l'Eglise d'Antioche. On fut obligé d'avoir recours à la puissance séculiere pour l'en chasser : on écrivit à l'Empereur Aurelien, qui, quoique Païen, ordonna que la possession en demeureroit à celui des deux qui seroit confirmé par l'Evêque de Rome.

Les Peres du Concile écrivirent une Lettre synodique au Pape, par laquelle ils lui rendoient compte de tout ce qui s'étoit passé dans les deux Conciles, et singuliérement de l'hérésie de Paul, des

des questions qui lui avoient été proposées, et de la maniere dont il avoit été convaincu ; ils expliquoient aussi le déréglement de ses mœurs en ces termes : « Il étoit pauvre auparavant, et » maintenant il a des richesses immenses, qu'il » a acquises par des voies très-injustes, et par » des sacrileges et des concussions. Il marche » avec faste dans la place ; son arrogance et sa » fierté attirent l'envie et la haine contre la foi : » il paroît dans l'Eglise comme l'on feroit sur le » théâtre. Il a supprimé les Cantiques composés » en l'honneur de Notre-Seigneur Jesus-Christ, » comme étant nouveaux, et il en fait chanter » lui-même de tout profanes composés en son » honneur. Il ne veut pas confesser que le Fils » de Dieu soit venu du Ciel : mais ceux qui le » louent dans leurs cantiques et dans leurs ser- » mons, disent qu'il est lui-même un Ange » descendu du Ciel, et il ne l'empêche pas : » il souffre qu'on le dise même en sa présence, » l'insolent qu'il est. Sa vie est tout à fait scan- » daleuse : il a deux ou trois jeunes femmes bien » faites chez lui ; et quand on lui accorderoit » qu'il ne s'y passe rien de mauvais, qui peut » se défendre du soupçon que produit une telle » conduite ? Tous les gens de bien en gémissent ; » et nous le regardons tous comme un membre » pourri et gangréné, retranché du Corps de » l'Eglise comme un malheureux hérétique qui » a renoncé à nos Mysteres, et qui fait gloire » de l'infame hérésie d'Artemas. » Ensuite les Peres du Concile rapportent au long les dogmes impies de Paul, et comment ils avoient été réfutés ; et vers la fin de la Lettre ils marquent sa déposition, et l'élection de Domne ; et puis ils ajoutent : « Nous vous le faisons savoir, Saint » Pere, afin que vous écriviez à ce nouvel Evê- » que, et que vous le receviez en votre commu- » nion, en recevant ses lettres. Pour ce qui est » de Paul, qu'il écrive s'il veut à Artemas son

» Maître, et que les Sectateurs d'Artemas com-
» muniquent avec lui. »

Saint Félix fit en cette occasion tout ce qu'on pouvoit attendre du zele ardent et généreux d'un des plus saints Papes. Il avoit déjà excommunié Paul de Samosate, il l'anathématisa de nouveau, et confirma Domne. Non content de répondre en vrai Vicaire de Jesus-Christ à la lettre Synodique des Peres du Concile, il en écrivit une dogmatique à Maxime Evêque d'Alexandrie, où il explique le dogme catholique avec tant de précision et de clarté, qu'elle a fait en partie le fond de la doctrine du saint Concile de Chalcédoine, et de celui d'Ephese. Saint Cyrille en fait l'éloge dans son apologie, et appelle notre Saint le Docteur de l'Eglise. Le seul fragment qui nous reste de cette admirable Lettre, montre assez combien l'esprit de Dieu régnoit dans notre Saint. Voici comme le rapporte saint Cyrille dans son apologie.

Parlant de l'Incarnation du Verbe : Nous croyons fermement en notre Seigneur Jesus-Christ, dit-il, né de la Vierge-Marie : *Fide credimus in Dominum nostrum Jesum Christum, ex Maria Virgine natum.* Nous croyons que lui-même est le Fils éternel de Dieu, et le Verbe : *Quoniam ipse est æternus Dei Filius, et Verbum.* Non pas un homme que Dieu ait pris ; en sorte que cet homme soit un autre que lui : *Non autem homo à Deo assumptus ut alius sit ab illo, neque enim hominem assumpsit Dei Filius ut alius ab illo existat.* Mais le Fils de Dieu étant Dieu parfait, a été fait aussi homme parfait, s'étant incarné, c'est-à-dire, ayant pris chair de la Vierge : *Sed cùm perfectus Deus esset, factus est simul et homo perfectus, ex Virgine incarnatus.*

Le zele de ce grand Pape ne se borna pas à foudroyer les hérétiques d'Orient ; sa sollicitude pastorale se fit encore sentir à toute l'Eglise. C'étoit l'usage de l'Eglise depuis les Apôtres, d'offrir le divin Sacrifice sur le tombeau des

Martyrs, en sorte que la pierre de leur sépulcre servoit d'Autel ; ce qui semble être signifié par ces paroles de l'Apocalypse : *Je vis sous l'Autel les ames de ceux qui avoient été mis à mort pour la parole de Dieu, et pour avoir persisté dans leur témoignage* (a). Saint Félix craignant que dans la suite des temps on ne négligeât cet usage de tradition, en fit une Loi, et avec elle plusieurs autres Ordonnances très-salutaires. On lui attribue trois autres Lettres ; l'une écrite à Paterne co-Evêque, touchant les accusations qu'on peut faire contre les Clercs ; une autre touchant les accusations qu'on peut faire contre les Evêques, et de l'autorité du saint Siege, adressée à tous les Evêques des Gaules ; la troisieme est à l'Evêque Bénigne, touchant la Divinité de Jesus-Christ. On trouve dans les Pontificaux et dans les anciens Martyrologes qu'il a enterré jusqu'à 362 Martyrs.

L'Empereur Aurelien qui avoit paru assez favorable aux Chrétiens les premieres années de son Regne, ne garda point jusqu'à la fin la même modération. Il commença vers l'an 273, à les persécuter en Italie et dans les Gaules, et fit depuis des Edits rigoureux contre eux, qu'il avoit dessein de faire exécuter par tout l'Empire, si la mort n'eût arrêté une partie des effets de sa mauvaise volonté. Saint Félix n'oublia point ce qu'il devoit à son peuple durant cette tempête ; il travailla beaucoup à encourager les uns, à soutenir les autres, et à les affermir tous dans la foi. On ne peut dire tous les mouvemens qu'il se donna pour préparer tous les Fidelles au martyre : il baptisa plusieurs Cathécumenes, afin qu'ils fussent tout prêts pour le combat ; et au milieu même du feu de la persécution, il fit un grand nombre de conversions éclatantes.

Le saint Pape ne se contenta pas d'exciter ses ouailles au combat, il les y conduisit encore par

(a) *Apoc. cap.* 6.

son exemple. Il entra généreusement dans la lice, et en sortit victorieux des ennemis de la foi. Ce saint Pasteur n'eut garde d'abandonner son troupeau durant une si furieuse tempête ; des ruisseaux du sang des Martyrs couloient dans les rues de Rome : on ne vit jamais une pareille cruauté dans les Païens, ni une plus noble générosité dans les Fidelles. Leur empressement à donner leur vie pour la foi étoit supérieur à la fureur des Idolâtres. Durant cette cruelle boucherie saint Félix qui parcouroit toutes les prisons et les échafauds pour animer les saints Martyrs, fut arrêté. Les tyrans persuadés que si l'on pouvoit pervertir le saint Pape, le reste des Fidelles seroit du moins ébranlé, mirent tout en usage pour le séduire par les promesses, pour l'effrayer par les menaces, ou pour le vraincre par les tourmens ; mais ils reconnurent bientôt que la Religion Chrétienne avoit des Héros bien plus invincibles que tous ceux qu'ils s'étoient forgés par leurs fables. Saint Félix que ses grands travaux avoient usé, et que son grand âge devoit avoir affoibli, sentit une nouvelle vigueur dès qu'il se vit approcher du martyre. Sa fermeté dans la foi étonna les tyrans, et son intrépidité dans les supplices les interdit : plusieurs se convertirent en voyant sa constance. Enfin ce saint Pontife consomma glorieusement son sacrifice, en s'immolant pour la foi, et mérita par-là la couronne du martyre. Ce fut sur la fin de l'année 275, après avoir gouverné l'Eglise environ cinq ans. Il fut enterré dans le cimetiere de Calliste, d'où quelque temps après il fut transporté dans un autre cimetiere qui étoit sur le chemin de Porto et de Valere, où l'on bâtit ensuite une Eglise qui porta son nom. C'est probablement du jour de cette translation que la fête a été fixée au trentieme de Mai dans le Martyrologe.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INFIRMITATEM nostram respice omnipotens Deus : et quia pondus propriæ actionis gravat, Beati Felicis Martyris tui atque Pontificis intercessio gloriosa nos protegat. Per Dominum nostrum.

O DIEU tout-puissant, regardez notre foiblesse ; et parce que nous sommes accablés sous le poids de nos péchés, soutenez-nous par l'intercession de votre glorieux Martyr et Pontife le Bienheureux Félix. Par Notre Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Bienheureux Jacques, Apôtre. Ch. 1.

CHARISSIMI : Beatus vir, qui suffert tentationem : quoniam cùm probatus fuerit, accipiet coronam vitæ, quam repromisit Deus diligentibus se. Nemo cùm tentatur, dicat, quoniam à Deo tentatur : Deus enim intentator malorum est : ipse autem neminem tentat. Unusquisque verò tentatur à concupiscentia sua abstractus, et illectus. Deinde concupiscentia cùm conceperit, parit peccatum : peccatum verò cùm consummatum fuerit, generat mortem. Nolite itaque errare, fratres mei dilectissimi. Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est ; descendens à Patre luminum, apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio. Voluntariè enim genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus.

MES très-chers Freres : Heureux l'homme qui soutient de rudes épreuves, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de la vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. Que nul ne dise lorsqu'il est tenté, que Dieu le tente ; car Dieu n'est pas capable de tenter pour le mal : aussi ne tente-t-il personne. Mais chacun est tenté par l'attrait et les amorces de sa propre convoitise. Ensuite la convoitise ayant conçu, enfante le péché, et le péché, lorsqu'il est consommé, engendre la mort. Ne vous y trompez donc pas, mes Freres bien-aimés. Toute faveur insigne, et tout don parfait vient d'en haut et descend du Pere des lumieres, qui ne change point, et dans qui il n'y a pas même l'ombre du changement : Car de son plein gré, il nous a engendrés par la parole de vérité, afin que nous tenions en quelque sorte le premier rang parmi ce qu'il a créé.

C'est saint Jacques Evêque de Jérusalem, surnommé le Mineur, qui voyant qu'il y avoit des Juifs convertis à la Foi répandue déjà presque par toute la terre, leur adresse cette admirable Lettre, la premiere des sept Catholiques, c'est-à-dire universelles. L'Apôtre y recommande fort les œuvres, sans lesquelles il montre que la foi est vaine; et cela pour combattre l'erreur qui commençoit à s'élever dès-lors, qu'il suffisoit d'avoir la Foi.

RÉFLEXIONS.

Que nul ne dise, lorsqu'il est tenté, que Dieu le tente; mais chacun est tenté par l'attrait et les amorces de sa propre convoitise. Voilà la source de toutes nos tentations; nous ne trouvons par-tout tant de périls et tant de pieges, que parce que nous nous portons par-tout : à la vérité il y a des dangers plus pressans, des objets plus tentans, des occasions qui entraînent. Tous les pas ne sont pas également glissans; il y a des conditions où l'on peut aller, pour ainsi dire, de plain pied; il y a des abris dans la vie, Mais si la solitude la plus affreuse, si le désert le plus reculé, si l'état le plus saint ne sont pas sans danger, parce que nous portons l'ennemi par-tout où nous sommes; s'il faut être continuellement en garde, de peur d'être pris au dépourvu; et si malgré toute notre attention, notre cœur échappe bien souvent à notre vigilance, que doit-on penser de ceux qui, sans toutes ces précautions, sans armes, vont chercher les dangers les plus délicats, vont s'exposer aux traits les plus empoisonnés, vont pour ainsi dire, harceler un ennemi qui est toujours à craindre !

On ne parle point ici de ces dangers découverts et publics qui se présentent toujours tels qu'ils sont, et qui ne nuisent jamais par surprise : bals, spectacles, académies de jeu, intrigues, assemblées galantes, conversations trop enjouées, entretiens mystérieux et sus-

pects, etc. Il ne faut qu'une teinture de religion pour en voir toute la malignité ; on ne parle que de ces dangers muets et secrets qui n'effarouchent presque personne, et dont on ne se défie jamais.

L'art de plaire, et toutes ces belles qualités par où l'on plaît, ne sont pas les meilleurs asiles de l'innocence ; la plus dangereuse de toutes les passions s'en accommode trop pour ne pas faire voir combien elles doivent être suspectes : cependant s'en défie-t-on ? Hélas ! nul qui n'en soit charmé, nul qui ne porte envie à ceux qui les possedent : on regarde dans le monde comme disgraciés ceux qui n'ont pas ces agrémens et ces charmes ; cependant peu d'ennemis du salut plus à craindre, et nul qu'on craigne moins.

Non-seulement on n'évite point ce danger, mais on le recherche avec soin. Pour quelle fin et quel motif toutes ces parures et tous ces vains ajustemens ? est-ce pour devenir plus humble, pour être plus modeste et plus réservé ? Est-ce pour plaire à Dieu que cette femme mondaine passe les deux et les trois heures à se parer, et emploie tout ce que l'art a de plus séduisant et de plus exquis pour plaire ? On n'a nul mauvais motif, dit-on ; mais en est-ce un fort chrétien de vouloir plaire ? et quand on ne feroit, par cette vanité, que nourrir l'esprit du monde, n'y auroit-il point de danger ?

Un grand désir de se distinguer dans le monde expose à de grands dangers : quand on court une grande carriere, on peut faire bien des mauvais pas. La Religion a-t-elle beaucoup de part à tous ces ambitieux projets ? l'Evangile est-il alors la regle de toutes les mesures qu'on prend, et de toutes les démarches qu'on fait ? Les biens, la santé, la vie même n'est pas ce qu'on risque le plus. Quand on veut faire une grande fortune, le salut court toujours un plus grand danger. Que de

détours, que d'artifices, que de ruses pour avoir toute la faveur, pour gagner les devans ! mais les voies qu'on prend pour réussir sont-elles toujours les plus droites ? Que de secrets sentiers peu sûrs, que de chemins tortus, que de détours qui égarent ! Se défie-t-on de tous ces dangers ? s'éloigne-t-on de ces voies ? fuit-on ces précipices ? Hélas ! on y court en foule ; et l'on crie contre le tentateur ! L'on en fait plus soi-même pour se perdre, que le démon n'en sauroit faire pour nous tenter.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Luc. Chap. 14.

In illo tempore : Dixit Jesus turbis : Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam : non potest meus esse Discipulus. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus, qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum ; ne posteaquàm posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, dicentes : Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare ! Aut quis Rex iturus committere bellum adversùs alium Regem, non sedens priùs cogitat, si possit cum decem millibus occurrere

En ce temps-là : Jesus dit au peuple qui le suivoit : Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres et ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut être mon Disciple : et celui qui ne porte pas sa croix, et ne me suis pas, ne peut être mon Disciple. Car, qui d'entre vous ayant dessein de bâtir une tour, ne se met pas auparavant à examiner la dépense qu'il faudra faire, et s'il a de quoi achever ; de peur qu'ayant jeté les fondemens, et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne viennent à se moquer de lui, en disant : Voilà un homme qui a commencé à bâtir, et qui n'a pu achever : ou bien, quel est le Roi qui étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre Roi, ne se mette pas à penser auparavant, s'il peut avec dix

ei, qui cum viginti millibus venit ad se ! Alioquin, adhuc illo longè agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt. Sic ergo omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse Discipulus.

mille hommes aller au-devant de celui qui vient à lui avec vingt mille ! Autrement, lorsque celui-ci est encore éloigné, il envoie une ambassade, et demande la paix. Ainsi donc, quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut être mon Disciple.

MÉDITATION.

Le parallele de la mort et de la vie de la plupart des gens.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quelle différence il y a entre l'état où l'on se trouve à l'heure de la mort, et celui où l'on a été pendant toute la vie. Mon Dieu ! que ces yeux éteints, que ce teint livide, que cette voix mourante ressemblent peu à ces airs enjoués et mondains, à ce ton railleur et piquant, à cette vivacité, à cet esprit, à ce brillant dont on se faisoit honneur ; que cette tête penchée retient peu de cette fierté, de cette hauteur qui faisoient regarder tous les autres avec mépris.

Aux plaisirs succedent les pleurs et les repentirs ; aux beaux jours succede une nuit profonde, avec cette différence que les beaux jours ont passé comme un éclair et que la nuit reste ; que les plaisirs sont oubliés, et que les pleurs et les repentirs ne finiront point, si l'on meurt dans l'inimitié de Dieu, dans sa disgrace.

Mon Dieu ! que l'on voit distinctement sur le visage et dans les yeux d'un moribond l'image naturelle de la vanité de cette vie, et du néant sensible de toutes ces imaginaires grandeurs ! Que le ridicule de nos amusemens et de toutes les maximes du monde paroît dans un beau jour en ce der-

nier moment ! mais il est bien cruel de ne s'apercevoir qu'on s'est égaré que quand le jour finit.

Les libertins et les femmes mondaines regardent en pitié les gens de bien durant la vie, et les traitent tous de petits génies. Que de fades plaisanteries sur leur modestie, sur leur délicatesse de conscience, sur la régularité : à les entendre, il n'y a de bon sens que parmi ceux qui vivent selon les maximes du monde, Il faudroit demander à cette femme mondaine qui expire, à ce libertin qui se meurt, s'ils persistent dans leurs premiers sentimens, s'ils continuent de juger si désavantageusement des gens de bien, ce qu'ils pensent des maximes du monde. O mon Dieu ! quelle cruauté de les en faire ressouvenir alors ; mais quel désespoir, quelle rage de les avoir suivies !

De quelle frayeur n'est-on pas saisi au premier sentiment qu'on a de la mort ? et au moment qu'on s'affoiblit, on commence de perdre le monde de vue. Quel trouble, quelle crainte, quelle douleur ! Le Soleil ne luira plus pour moi. Hélas ! tout disparoît, toutes les créatures me fuient. Que m'importe à présent d'avoir primé, d'avoir brillé, d'avoir beaucoup fait pour le monde ? ce monde va finir pour moi. Mon Dieu, que ces réflexions sont concluantes !

SECOND POINT.

Considérez quelle horreur c'est, quand au milieu des derniers combats de l'ame qui se défend encore, on sent qu'on n'a pas assez bien vécu pour être sauvé ; que l'Ange exterminateur va nous appeler pour comparoître devant Dieu ; que dans moins d'un quart d'heure on sera dans cette immuable, invariable, épouvantable éternité. O Dieu ! quelle frayeur, quel trouble, quel regret, quel désespoir, quelle rage, sur-tout quand on fait ces tristes réflexions :

J'ai eu le temps de travailler à mon salut, et

ce temps est passé, et j'ai perdu ce temps : j'ai connu l'inutilité des soins que je prenois dans le monde ; j'ai senti le vide de ses faux plaisirs, le néant de ses imaginaires grandeurs, les dangers du salut que je courois à son service ; et ces pensées, et ces remords, et toutes ces salutaires réflexions ne m'ont pas fait plus sage. J'ai pensé, j'ai connu, j'ai médité, je me suis étourdi, et j'ai tout sujet de croire que je vais être damné.

Que sont devenues ces compagnies de plaisir? Hélas! elles subsisteront peut-être, mais je n'y paroîtrai plus; quelqu'autre a déjà pris ma place; les beaux jours sont passés; toutes les joies sont éteintes pour moi; parens, amis, enfans, sujets, je ne vous suis plus rien. Les horreurs de la mort me saisissent ; je me sens défaillir, je meurs : voici donc le moment décisif de mon sort éternel. O terrible situation ! ô dénuement épouvantable !

Pourquoi user mes forces et ma santé pour amasser du bien ? Hélas ! on ne m'ensevelira peut-être pas même avec le drap dans lequel j'expire; on en cherchera un plus usé. Falloit-il prendre tant de soin d'une beauté devenue déjà un objet d'horreur ? falloit-il faire tant de bruit pour mourir avec tant de regrets ?

Comparez ces manieres hautaines, impérieuses, méprisantes, qui sont si naturelles à bien des gens, à cet air mourant, à ces regards éteints, et à cet abattement d'esprit qui touchent de compassion jusqu'aux larmes.

Comparez ce dépouillement universel où se trouve un mourant, avec cette cupidité insatiable, cette âpreté au gain, cette ambition démesurée qui étoit le grand mobile de toutes les actions de la vie.

Comparez cette personne éteinte, et qui sent déjà le cadavre, avec la même personne enjouée, brillante, railleuse, divertissante. Comparez le suaire qu'on lui prépare, la biere qu'on travaille,

le tombeau ou le cimetiere qui va devenir sa maison jusqu'au grand jour du dernier jugement, avec ces meubles précieux et de si bon goût, ces appartemens si magnifiques, ces alcoves si riches, ces étoffes de si grand prix. Comparez cette Cour si nombreuse et si brillante, ces domestiques si choisis et si fastueux, avec ce convoi lugubre des funérailles, fût-il même somptueux. Tout s'éteint avec les flambeaux, tout se tait avec le son des cloches. Et si l'on n'a pas vécu en Chrétien, et si l'on est mort en réprouvé, qu'est devenue cette ame ?

O mon Dieu ! se pourroit-il faire que ceux qui en pleine santé liront cette méditation, qui feront ici toutes ces réflexions, qui seront même frappés d'une vérité si intéressante, se contentent de dire : Cela est vrai ! Toutes ces réflexions sont solides, elles sont touchantes; et nul autre fruit que cet aveu sec et infructueux.

O mon divin Sauveur ! qui, par votre miséricorde, voulez bien me donner la pensée, le temps et le désir de prévenir un tel malheur, daignez achever votre ouvrage : ne serois-je pas le plus coupable et le plus malheureux de tous les hommes, si, sentant à cette heure toute l'amertume de ces regrets, je ne les prévenois point par une conversion prompte et sincere.

Aspirations dévotes durant le jour.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas. Eccl. 1.

Vanité des vanités, et qu'il est vrai, ô mon Dieu, que tout n'est dans le monde que vanité.

Vidi cuncta quæ fiunt sub sole, et ecce universa vanitas. Eccl. 1.

Plus je considere tout ce qui se fait sur la terre, plus je suis convaincu que tout n'est que vanité.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On fait à la mort un personnage bien différent de celui qu'on fait durant la vie ; mais quel est celui des deux qui nous convient ? Est-ce cet air fier, ces manieres hautaines ? Est-ce cet air railleur et enjoué, cet étalage de magnificence et de plaisir ; ou cet air livide, cet air triste et mourant, ces soupirs, ces sanglots, cette humiliation et ces larmes ? Le personnage de pleurer, le deuil, le silence et la solitude sont les traits les plus naturels de notre portrait. Nous sommes dans un exil, nous vivons dans une région de pleurs, la joie y est étrangere ; c'est tout au plus un masque qu'on ne porte pas long-temps. Ne vous livrez jamais à ces joies tumultueuses : que la modération, la retenue regnent dans toutes vos fêtes, et qu'une modestie chrétienne assaisonne tous vos divertissemens. Une personne encore plus distinguée par sa piété que par sa naissance, faisant faire son portrait, ne voulut jamais souffrir qu'on la peignît avec des couleurs brillantes ; ni avec une draperie somptueuse, dans une attitude qui respire la grandeur et la mondanité ; mais il voulut qu'on le peignît mourant, des yeux éteints, n'ayant pour tout meuble qu'un Crucifix à la main, et un suaire. Voilà comme devroient se faire peindre toutes les femmes mondaines. Ces Grands du monde, au lieu de se faire peindre jouant une scene, pour ainsi dire, de si peu de durée, et éternisant leur luxe, leur vanité et leur ambition par leurs portraits, auxquels il ressemblent si peu quand ils meurent.

2.° Ne perdez guere de vue le tombeau, surtout dans les jours de récréation ou de réjouissance : on ne sauroit trop vous recommander cette pratique si salutaire. Si ces femmes du monde pensoient, en se parant, à la triste figure qu'elles feront un jour dans la biere ou dans le tombeau,

ce parallele rabattroit beaucoup de leur vanité et de leur luxe. Toutes les fois que vous prenez de l'eau bénite, pensez à celle qu'on jettera un jour sur vous et sur votre tombeau. Lorsque vous faites meubler vos appartemens, pensez quel est l'ameublement du tombeau. On joue la comédie dans ce monde : grands et fréquens changemens de scenes ; mais quel en sera le dénouement ?

TRENTE-UNIEME JOUR.

SAINTE PÉTRONILLE.

SAINTE PÉTRONILLE, que le vulgaire de France appelle communément sainte Perrine, et en quelques endroits sainte Pétronelle ou Pernelle, vivoit dans le premier siecle de l'Eglise. Cette antiquité si reculée, dans un temps où les Fidelles ne s'étudioient qu'à vivre et à mourir pour Jesus-Christ, et ne pensoient guere à écrire, fait que nous ne savons presque rien de sûr de la naissance, de la sainte vie, et de la mort précieuse devant Dieu de sainte Pétronille : et cette ignorance jointe au culte qu'on a rendu constamment à cette sainte Vierge dès le premier âge de l'Eglise, a donné lieu à plusieurs histoires apocryphes qui couroient déjà dans le monde du temps de saint Augustin, et que ce Saint réprouve. Voici tout ce qu'on en peut dire de plus certain.

Sainte Pétronille étoit une jeune fille Romaine, qui fut convertie à la foi étant encore fort jeune, avec sa famille, par saint Pierre, peu après l'arrivée de cet Apôtre dans cette Capitale du monde chrétien.

Comme Pétronille avoit eu le bonheur de recevoir le baptême dans un âge fort innocent, et que dès-lors elle avoit été instruite dans les maximes de la Religion par le Prince des Apôtres,

il est aisé de comprendre quel fut le merveilleux progrès qu'elle fit dans les voies de la perfection. Comme sa famille étoit chrétienne, et que saint Pierre en recevoit plusieurs petits secours, la jeune Pétronille imitant la Magdelaine aux pieds de Jesus-Christ, profitoit de toutes les occasions que la Providence lui fournissoit d'avoir de fréquentes instructions de saint Pierre. Comme elle avoit été baptisée par cet Apôtre, et par lui régénérée, elle se regarda toujours comme sa fille spirituelle, qualité qu'elle préféroit à tous les titres d'honneurs qu'elle eût pu porter. Ce nom de fille de saint Pierre, qu'on trouva sans doute depuis dans les actes anciens de quelques Martyrs, donna lieu de croire que sainte Pétronille Vierge étoit la propre fille de saint Pierre. Ce qui sembloit autoriser cette erreur, c'est qu'il est certain par l'Evangile même, que cet Apôtre avoit été marié; et nous apprenons des traditions de l'Eglise les plus anciennes, qu'il fit de sa femme une généreuse martyre de la foi de Jesus-Christ. Il n'est pas surprenant que dans la suite des temps la qualité de fille dont sainte Pétronille se faisoit honneur, ait fait croire que saint Pierre étoit véritablement son pere.

Comme cette sainte fille souhaitoit passionnément de souffrir pour un Dieu qui avoit tant souffert pour elle, l'objet de ses désirs et de ses prieres étoit la croix. Elle fut libéralement exaucée; une paralysie presque universelle l'attacha immuablement à un lit, qui fut bientôt pour elle une dure croix. On ne vit jamais une patience plus héroïque et plus chrétienne : une jeune fille, d'une rare beauté, d'un esprit vif, tourmentée par-tout le corps de douleurs très-aiguës, percluse de tous ses membres, et par-là même privée du moindre soulagement, sans qu'on pût appercevoir la moindre inquiétude dans un exercice si dur, sans qu'il lui échappât le moindre signe d'impatience, un front toujours serein,

un visage toujours riant, un air toujours égal ; une modestie, une douceur inaltérable. On regardoit la jeune Pétronille comme un miracle permanent de patience et de vertu ; on l'admiroit, on la proposoit aux Fidelles comme un parfait modele de la vertu chrétienne.

Toutes ces vertus étoient les effets de sa charité et de sa foi. Son ardent amour pour Jesus-Christ la faisoit soupirer sans cesse après le martyre ; et le désir de donner son sang pour sa Religion, lui faisoit trouver doux tout ce qu'elle souffroit. Sa tendre dévotion envers la Mere de Dieu répondit parfaitement à toutes ses autres vertus ; et l'on peut dire que toute la perfection chrétienne se rendoit sensible dans cette bienheureuse fille.

Comme la maison de sainte Pétronille étoit, pour ainsi dire, l'hospice de saint Pierre, et de la plupart des Chrétiens qui étoient à Rome, l'on assure que se trouvant un jour en assez grand nombre, prêts à se mettre à table, quelques-uns de cette sainte compagnie témoignerent être fort surpris, que tandis que la seule ombre de saint Pierre guérissoit les malades, ce grand Apôtre laissât la fille de son hôte paralytique dans un lit. Saint Pierre connoissant que cette surprise pouvoit affoiblir leur confiance et leur foi, ordonna à sainte Pétronille de se lever et de venir les servir à table. La Sainte obéit, et l'on eût dit qu'elle n'avoit jamais été malade. Toute l'assemblée bénit le Seigneur : mais le saint Apôtre leur ayant fait entendre que la maladie étoit plus avantageuse à Petronille que la santé, et que Dieu vouloit que sa vertu fût épurée encore quelque temps par cette douloureuse maladie, ordonna à cette sainte fille de retourner dans son lit, et de reprendre son premier exercice de patience. A ce moment elle se trouva percluse comme auparavant ; même foiblesse, même inaction, et toutes ses douleurs reprirent une nouvelle pointe.

On croit que sainte Petronille resta encore quelques années dans ce pénible état ; et qu'elle ne fut guérie miraculeusement qu'après le glorieux martyre du saint Apôtre.

Il est aisé de comprendre quelle dut être la sainteté de la vie que cette fille innocente mena dans Rome après la précieuse mort de son Pere spirituel. Instruite dans une telle école, formée par une telle main, conduite par un Directeur si habile, quel progrès ne fit-elle pas dans les voies de la perfection ? Ses austérités volontaires suppléerent aux douleurs de ses maladies : sa vie n'étoit qu'une priere continuelle, et un tissu d'actions de piété et de mortifications. L'Eglise jouissant de quelque intervalle de paix après la mort des glorieux Apôtres, sainte Pétronille donna l'essor à son zele et à sa charité : sa maison étoit l'asile des jeunes filles Chrétiennes ; et tous les Fidelles trouvoient auprès d'elle tous les secours spirituels et corporels. Elle n'avoit du bien que pour les pauvres, et elle ne travailloit que pour procurer quelque soulagement aux affligés. Sa maison étoit proprement un Monastere, et elle ne sortoit de sa retraite que pour consoler et aider les Fidelles qui étoient encore détenus dans les prisons, ou pour enterrer ceux qui avoient été martyrisés.

Le Seigneur ne tarda pas d'autoriser une si éminente vertu par le don et l'éclat des miracles. Nulle maladie qui ne cédât à ses prieres ; la seule volonté qu'elle avoit de prier Dieu pour la santé d'un malade, disent ses Actes, la lui obtenoit sur l'heure. Son humilité, sa modestie, son air, ses entretiens nourrissoient merveilleusement, dans tous ceux qui la voyoient, les leçons salutaires et ferventes que leur avoit faites le saint Apôtre : et l'on peut dire que Dieu se servoit de la piété exemplaire de cette sainte fille pour animer la foi et exciter la ferveur des Chrétiens.

Cependant ni ses austérités, ni ses longues maladies n'avoient point altéré sa beauté ; et les merveilles qu'on racontoit de sa vertu, de son esprit, et de cent autres belles qualités dont elle étoit douée, faisoient du bruit dans Rome. Flaccus, Gentilhomme Romain, ne l'eut pas plutôt vue qu'il en fut épris, et résolut de l'épouser ; et sans s'amuser à lui en faire faire la proposition par des étrangers, il fut lui-même chez elle, accompagné d'une grande suite de domestiques et de valets, pour la demander en mariage.

Quelque étonnnée que fût Sainte Pétronille d'une telle visite, et pour un tel motif, elle sut parfaitement dissimuler sa surprise. Elle reçut Flaccus avec beaucoup de politesse et de civilité ; elle lui dit combien elle se sentoit honorée de la proposition qu'il lui faisoit, qu'elle le prioit de vouloir seulement lui donner trois jours pour y penser, et pour mettre ordre à son domestique, après lesquels elle le prioit de lui envoyer des Demoiselles et des servantes pour l'accompagner. Le Gentilhomme, autant charmé des belles manieres de celle qu'il regardoit comme sa future épouse, que de sa rare beauté, se retira fort satisfait, et ne pensa plus qu'à se préparer aux noces.

Cependant notre Sainte qui, depuis sa plus tendre jeunesse, avoit consacré à Dieu sa virginité, résolue plus que jamais de n'avoir d'autre époux que Jesus-Christ, s'enferme dans sa maison avec une autre sainte Vierge, sa sœur de lait, nommée Felicule, et passe ces trois jours dans le jeûne, dans la priere et dans toutes sortes d'austérités. Animée d'une vive foi, et pleine d'une tendre confiance en Jesus-Christ qu'elle n'appeloit jamais que son divin Epoux, et en la sainte Vierge qu'elle nommoit sans cesse sa chere Mere, elle les sollicitoit tous deux à ne la pas laisser plus long-temps sur la terre exposée à

plaire à d'autres qu'à Jesus-Christ son divin Epoux : Ou que ma vie s'éteigne dans mon sang, disoit-elle, ou du moins dans mes larmes. Elle fut enfin exaucée. A peine le troisieme jour étoit commencé, que le saint Prêtre Nicodeme vint la trouver ; et après avoir dit la messe dans sa maison, et l'avoir communiée, il eut la consolation de la voir expirer tranquillement aux pieds de l'Autel, consumée par les flammes du divin amour. Peu de temps après les Demoiselles que Flaccus envoyoit étaut arrivées, au lieu de l'accompagner aux noces, se virent obligées de faire honneur à ses funérailles, en l'accompagnant au tombeau.

Son corps fut enterré dans un cimetiere qui a depuis porté son nom, sur le chemin d'Ardée, où l'on bâtit aussi une Eglise en son honneur. Le Pape Grégoire III y établit une station dans le huitieme siecle. Quelques années après le Pape Paul I, en tira le corps de la Sainte, et le mit dans l'Eglise de Saint-Pierre au Vatican, où il est encore aujourd'hui, et où l'on fait tous les ans sa fête avec une solemnité extraordinaire : on ne la fait pas avec moins de célébrité en France aux Quinze-vingts de Paris, et dans l'Abbaye de Sainte-Perrine ou Pétronille, près de Compiegne.

Quoique le Martyrologe Romain dise que sainte Pétronille étoit fille de saint Pierre, on ne doit pas inférer de-là qu'elle soit née de cet Apôtre selon la chair. Ce qu'il ajoute que Flaccus homme de qualité la rechercha en mariage, montre que tout le rapport qu'il y a eu entr'elle et saint Pierre, comme on a déjà dit, n'est autre que celui d'une alliance purement spirituelle. Sa condition et l'âge qu'elle auroit eu pour lors, en sont une bonne preuve. Le Bréviaire Romain ne dit rien de particulier de cette Sainte ; et Clément VIII en a ôté la leçon particuliere qu'elle y avoit autrefois.

La Messe de ce jour est en l'honneur de cette Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

EXAUDI nos Deus, salutaris noster, ut sicut de Beatæ Petronillæ Virginis tuæ festivitate gaudemus; ita piæ devotionis erudiamur affectu. Per Dominum, etc.

EXAUCEZ-NOUS, mon divin Sauveur, et faites que la joie spirituelle que nous sentons par la fête de la Bienheureuse Pétronille, votre Vierge, soit accompagnée des sentimens d'une vraie piété. Par Notre-Seigneur.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 7.

FRATRES: de Virginibus præceptum Domini non habeo: consilium autem do, tamquam misericordiam consecutus à Domino, ut sim fidelis. Existimo ergo hoc bonum esse propter instantem necessitatem, quoniam bonum est homini sic esse. Alligatus es uxori! noli quærere solutionem. Solutus es ab uxore! noli quærere uxorem. Si autem acceperis uxorem, non peccasti. Et si nupserit virgo, non peccavit. Tribulationem tamen carnis habebunt hujusmodi. Ego autem vobis parco. Hoc itaque dico, fratres: Tempus breve est: reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint: et qui flent:

MES Freres : Pour ce qui regarde les Vierges, je n'ai point sur cela de précepte du Seigneur : je ne fais que donner conseil, comme ayant reçu du Seigneur la grace d'être fidelle. Je pense donc, qu'eu égard aux miseres qui nous environnent, c'est un état avantageux : puisque c'est un avantage à l'homme de vivre de la sorte. Etes-vous engagé avec une femme par le lien du mariage ! ne cherchez point à vous dégager : êtes-vous sans femme ! n'en cherchez point. Que si vous avez pris une femme, vous n'avez point péché ; et si une fille s'est mariée, elle n'a point péché non plus : mais ces personnes-là auront à souffrir les tribulations de la chair. Pour moi, je vous

tamquam non flentes : et qui gaudent, tamquam non gaudentes : et qui emunt, tamquam non possidentes: et qui utuntur hoc mundo, tamquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi. Volo autem vos sine sollicitudine esse. Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt, quomodo placeat Deo. Qui autem cum uxore est, sollicitus est quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori, et divisus est. Et mulier innupta, et virgo, cogitat quæ Domini sunt ; ut sit sancta corpore, et spiritu, in Christo Jesu Domino nostro.

épargne là-dessus. Ainsi, mes Freres, j'ai ceci à vous dire : Le temps est court : du reste il faut que ceux qui ont des femmes soient comme s'ils n'en avoient point ; que ceux qui pleurent soient comme s'ils ne pleuroient point ; ceux qui sont dans la joie, comme s'ils n'y étoient pas ; ceux qui font des acquisitions, comme s'ils ne possédoient rien ; ceux qui usent des choses de ce monde, comme s'ils n'en usoient point ; car la figure de ce monde passe. Or, ce que je désire, c'est que vous n'ayez point de soins qui vous inquietent. Celui qui n'a point de femme donne ses soins aux choses qui regardent le Seigneur, et aux moyens de plaire à Dieu. Mais celui qui a une femme, donne ses soins aux choses qui regardent le monde, et aux moyens de plaire à sa femme, et il est partagé. De même une femme qui n'est point mariée, et une Vierge, pense aux choses qui regardent le Seigneur ; pour être sainte de corps et d'esprit, en Jesus-Christ N. S.

Saint Paul étant à Ephese reçut des lettres de Corinthe qui l'instruisoient de ce qui se passoit dans cette Eglise. Stephane, Fortunat et Acaïque l'y vinrent trouver et lui apporterent des lettres que les Fidelles de Corinthe lui écrivoient aussi pour le consulter touchant le mariage et la continence : à quoi le saint Apôtre répondoit par sa lettre.

RÉFLEXIONS.

La figure de ce monde passe. Grandeur mondaine, fortune brillante, dignités éclatantes, naissance illustre, qualités éminentes, délicieuse prospérité, vous n'avez rien de plus solide que le nom ; vous n'êtes, à proprement parler, que de flatteuses illusions, qu'un songe qui plaît, mais qui ne plaît que durant quelques momens, encore

ne plaît-il qu'à ceux qui dorment. On a beau vanter ce monde, c'est un fantôme après lequel on court, on se lasse, et l'on n'y trouve que de la confusion et des regrets ; c'est une idole qu'on s'est faite à plaisir, et qu'on encense sans cesse, plutôt par coutume que par raison ; c'est une figure très-superficielle qui se fane, qui se ternit, qui passe. Que reste-t-il de tout ce monde qui régnoit il y a cent ans ? Les portraits de ses adorateurs et de ses plus zélés partisans sont visibles : les modes sont les fruits du caprice bizarre du monde ; elles changent presqu'à toutes les saisons. Quelque gênantes, quelque ridicules, quelque désavantageuses qu'elles puissent être, il ne faut que l'idée effrontée d'une femme, il ne faut que la capricieuse détermination d'un esprit mondain et oisif, pour faire d'une mode une loi ; mais elle n'est tout au plus qu'annuelle. Le goût suit le caprice ; et la perpétuelle vicissitude de goût, de mode, de divertissement, de coutume fait comme le corps du fantôme après lequel on court. Le vent dont on se repaît, et la fumée qui entête et qui aveugle les mondains, ne passent pas plus vîte que le monde : sa figure passe ; et ce monde est-il autre chose que sa figure ? Ce n'est qu'une image fort superficielle dont les traits sont mal rangés, dont toutes les couleurs sont artificielles; le grand air les ternit. Tout n'est que dehors dans le monde, grands honneurs extérieurs, démonstrations outrées d'une amitié feinte, masque, dissimulations, grimaces ; tout cela passe : et quand tout cela a passé, que reste-t-il pour nourrir un esprit raisonnable, et contenter un cœur chrétien ? Le monde ne dure pas même, pour ainsi dire, toute la vie de l'homme mondain ; la moindre disgrace l'effarouche : on diroit qu'il quitte les plus grands partisans, qu'il les fuit dès leur premiere chute. L'âge même chasse le monde : on a beau, malgré les rides, les déboires et les rebuts, vouloit être

du beau monde ; le monde ne veut plus de nous ; le monde ne vieillit point, et il ne veut que des gens jeunes. Mais fût-on en faveur toute la vie, la durée n'est pas bien longue : à peine est-on malade que le monde a passé pour nous. Fouillez dans le tombeau des grands et des heureux du siecle, le monde brille-t-il parmi leurs cendres? Et que reste-t-il du monde à l'heure de la mort? Quelle extravagance, quel ensorcellement, quelle pitoyable folie d'aimer le monde, de servir en esclave ce monde, de se gêner, de se morfondre, de se ruiner pour suivre l'esprit et les maximes du monde! on crie, on s'emporte contre l'esprit et les maximes du monde ; on crie à l'injustice, à l'ingratitude, à la tyrannie, et chacun les suit. Que doit-on penser de cette conduite?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 13.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet ; et emit agrum illum. Iterùm simile est regnum cœlorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas. Inventa autem una pretiosa margarita, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est regnum cœlorum sagenæ missæ in mare, et ex omni genere, piscium congreganti. Quam, cùm, impleta esset, educentes,

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ : L'homme qui l'a trouvé, le cache, et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons ; quand il est plein les gens le tirent, et s'asséyant sur

et secus littus sedente elegerunt bonos in vasa, malos autem foras miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis, ibi erit fletus, et stridor dentium. Intellexistis hæc omnia! Dicunt ei: Etiam. Ait illis: Ideò omnis scriba doctus in regno cœlorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront : ils sépareront les méchans d'avec les Justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est là que l'on pleurera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses ? Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MÉDITATION.

Que l'oubli de la fin derniere est la source de tous les faux jugemens des gens du monde.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien le monde est aveugle et insensé dans les jugemens qu'il fait des biens et des maux de cette vie : à ne consulter que son esprit, à ne se servir que de ses lumieres, on diroit que les Saints se sont tous trompés, que l'Evangile, Jesus-Christ lui-même a manqué de lumiere et de discernement, et s'est trompé dans les principes.

On frémit d'horreur à la seule pensée de ces blasphêmes ; c'est cependant comme le monde pense, comme le monde parle tous les jours. On n'estime, on ne loue que ce que Jesus-Christ réprouve, que ce que tous les Saints ont eu en horreur. Le Sauveur a beau représenter les richesses comme des obstacles au salut : le monde en

en fait son idole ; on encourt sa disgrace dès qu'on est pauvre. D'où viennent tous ces déréglemens de l'oubli de notre derniere fin ?

D'où vient que le monde aujourd'hui, au milieu même du Christianisme, pense si peu chrétiennement ? Quelle est la source de l'aveuglement et de la folie du monde ? C'est qu'il juge du bonheur de l'homme uniquement par rapport à la vie présente, sans porter sa vue sur la vie future ; il regle ses jugemens, ses affections, ses désirs sur les biens présens et sensibles, sans songer à l'avenir ; il attache l'idée de bien à tout ce qui rend la vie présente douce ; sans en prévoir les funestes suites. Les sens sont ses oracles ; il met sa felicité dans les biens de cette vie, comme si c'étoit ici le lieu de son repos, et comme si les créatures étoient sa derniere fin ; et voilà la véritable folie du monde.

Cet objet est propre à contenter mes sens, à fatisfaire mes passions, à me plaire : c'est donc un bien, conclut-on. Parleroit-on autrement s'il n'y avoit point d'autre vie ? Il y en a une autre ; et cependant c'est ainsi qu'on parle. Cet objet, ce plan, cette place paroît un bien ; mais peut-être sera-t-elle la source du dernier malheur pour l'autre vie. Tout cela plaît durant quelques momens d'une vie fort courte : mais tout cela même ne sera-ce point la source des plus amers repentirs durant toute une éternité ?

Pour juger sainement du bonheur d'un homme qui doit vivre éternellement, en faut-il juger par rapport à une petite portion du temps, et non pas par rapport à l'éternité même ? ne faut-il pas comparer le temps à l'éternité ; les biens et les maux de cette vie, aux biens et aux maux de l'autre qui doit toujours durer ?

Chose étrange ! on se pique d'avoir de la raison, du bon sens, de l'esprit, et certainement on en a pour toute autre chose que pour le salut : mais s'agit-il du bonheur, ou du mal-

heur éternel, on ne raisonne plus, on extravague. D'où viennent ces intervalles de folie? de l'oubli de notre derniere fin. On s'égare étrangement, on se précipite, on se perd dès qu'on perd de vue cette étoile. Hé! Seigneur, que j'ai fait une funeste expérience de cette effroyable vérité, dans tous mes égaremens!

SECOND POINT.

Considérez qu'il faut regarder la vie présente et la vie future comme deux régions différentes où l'homme doit entrer successivement : une poignée de jours, une fumée qui s'évanouit, un songe est la mesure du temps de cette vie : l'éternité, c'est-à-dire, une durée infinie, interminable, est la mesure de l'autre. Quelle proportion entre ces deux durées! Mais quelle folie plus insigne, quelle plus grande extravagance que de ne s'occuper que de cette poignée de jours si peu sereins, si peu tranquilles, et de ne faire nul cas de cette éternité bienheureuse qui est notre fin derniere! Quelle folie de préférer les faux biens, les faux brillans de cette vie si fertile en miseres, à cette félicité éternelle pour laquelle nous sommes créés!

Mon Dieu, que l'imbécillité de l'esprit du monde, que la fausseté des jugemens des gens du monde, paroîtront dans un beau jour durant toute l'éternité! mais que cette folie deviendra alors sensible, évidente, palpable! Quoi! vivre quelques jours dans la liberté, dans la joie, et dans une joie aussi frivole, aussi superficielle, aussi mêlée, aussi interrompue, disons-le, aussi chagrine, aussi amere que l'est celle de cette vie : et cela pour vivre ensuite dans les regrets, dans les larmes, dans les supplices aussi effroyables que le sont ceux de l'autre vie; pour vivre dans ce gouffre, dans ce centre de tous les maux durant toute l'éternité! Optez, gens du monde; et si vous avez déjà pris votre parti, si la vie

présente a pour vous tant d'attraits, si vous ne vous mettez plus en peine de l'autre vie, êtes-vous sages ; pensez-vous juste ; jugez-vous en homme de bon sens ? Tel est le sort de tous ceux qui perdent de vue leur fin derniere.

Au contraire, vivre sur la terre quelques jours seulement dans les larmes, et dans des larmes aussi douces, aussi consolantes que celles que la pénitence fait couler, pour vivre ensuite éternellement dans la voie du Seigneur, dans cet océan des plus pures, des plus douces, des plus rassasiantes délices ; apanage sûr, sort heureux de ces ames fidelles ; que vous en semble, est-ce sagesse de prendre ce parti ? Et voilà ce que produit la vue continuelle de notre fin derniere.

Le monde est d'autant plus à plaindre qu'il s'applaudit jusque dans ses erreurs et ses faux jugemens. Ah ! qu'il est bien vrai ce que dit l'Apôtre : Que ce qui se dit de la Croix est une folie à l'égard de ceux qui sont dans l'état de perdition ; mais à l'égard de ceux qui sont dans la voie du salut, c'est la force de Dieu (*a*) : *Verbum enim Crucis, pereuntibus quidem stultitia est iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, Dei virtus est.* Que personne ne se trompe lui-même, ajoute l'Apôtre : s'il y a quelqu'un parmi vous qui passe pour sage selon le monde, qu'il se fasse fou pour être sage ; car la sagesse de ce monde est folie aux yeux de Dieu (*b*) : *Nemo se seducat : si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens, sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum.* Ce merveilleux changement est l'effet de la grace, et le fruit en quelque maniere de la vue continuelle de notre derniere fin.

Mon Dieu, que je sens de regret d'un aveuglement d'autant moins excusable qu'il a été en moi plus volontaire ! Hélas ! j'ai pensé, j'ai jugé, j'ai parlé jusqu'ici des biens et des maux

(a) 1. *Cor.* 1. (b) 1. *Cor.* 3.

de cette vie sur ces faux principes, et à la faveur des fausses lumieres du monde ; je reconnois et je déteste ma faute ; et je vous supplie, ô mon Dieu, de me donner cette véritable sagesse des vrais fidelles ; car je ne veux me glorifier désormais d'aucune autre que de la sagesse de la Croix.

Aspirations dévotes durant le jour.

Absit mihi gloriari nisi in Cruce Domini mei Jesu Christi. Galat. 6.

Dieu me garde de me glorifier d'autre chose que de la Croix de Jesus-Christ.

Quis sapiens, et custodiat hæc : et intelliget misericordias Domini ! Psal. 106.

Donnez-moi un homme véritablement sage, et il comprendra aisément ces grandes vérités, aussi-bien que les trésors qui sont renfermés dans cette véritable sagesse.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUAND on ne pense pas où l'on va, on s'égare ; quand on perd de vue sa fin derniere, on pense et l'on raisonne mal, parce qu'on ne raisonne alors que selon la passion. D'où vient que tant de personnes qui paroissent si sages aux yeux du monde, qui ont du bon sens, de l'esprit, du savoir, qui sont si propres à relever, à redresser en matiere de morale, extravaguent eux-mêmes pitoyablement dans leur propre conduite ? c'est qu'ils oublient leur derniere fin : dans leurs raisonnemens, ils ne manquent pas de lumiere, mais ils manquent de droiture ; ils détournent leurs yeux pour ne pas voir leur derniere fin. Evitez ce déréglement ; il est étrange qu'on marche jour et nuit les trente, les cinquante, les quatre-vingts ans sans penser où l'on va. Nous sommes tous des voyageurs ; pensons souvent durant le jour quel doit être le terme de notre voyage, et quelle doit être la fin de

toutes nos actions. Pensez tous les soirs que vous avez fait une journée, que vous êtes une journée plus près de votre fin. N'entreprenez rien que vous ne vous demandiez à vous-même : *Quid hæc ad æternitatem !* De quoi me doit servir ceci pour l'éternité ? C'étoit là la pratique de plusieurs Saints ; faites que ce soit la vôtre.

2.° Donnez-vous des instructions, faites-vous des leçons à vos domestiques, à vos enfans ; faites-vous en toujours une pareille à vous-même : reprenez-vous une faute, un défaut ; condamnez-vous une parole, une action ; gardez-vous bien de tomber vous-même dans la même faute. *Medice, cura te ipsum* (*a*) : Médecin, guérissez-vous vous-même. Voilà ce que disent tacitement ces enfans, ces domestiques, ces auditeurs à ceux qui leur font de si belles leçons de morale, dont ils ne profitent pas eux-mêmes. Commettre les fautes qu'on reprend, ne faire point ce qu'on conseille aux autres, c'est momerie en matiere de religion, c'est forfanterie ; et voilà ce qui révolte tout homme de bon sens. Quel regret, quelle confusion un jour pour ces Prédicateurs, pour ces indignes Directeurs qui auront montré le chemin sans le suivre ; qui auront lié des fardeaux pesans, et les auront mis sur les épaules des autres, sans vouloir eux-mêmes les pousser du doigt (*b*) ; qui n'auront été que comme de l'airain qui résonne, ou comme une cymbale qui ne fait que du bruit (*c*). Ayez honte de ne pas pratiquer vous-même ce que vous faites faire aux autres. *Cœpit Jesus facere, et docere* (*d*). Voulez-vous que vos instructions soient efficaces, faites vous-même ce que vous enseignez.

(a) *Luc.* 4. (b) *Luc.* 11. (c) 1. *Cor.* 13. (d) *Act.* 1.

Fin du mois de Mai.

TABLE

Des Titres contenus dans ce cinquieme Volume.

PREMIER JOUR.

SAINT JACQUES ET SAINT PHILIPPE, APÔTRES, Page 1
L'Epître de la Messe, 11
Réflexions sur l'Epître, 12
L'Evangile de la Messe, 14
Méditation. De la connoissance et de l'amour de Notre-Seigneur Jesus-Christ, 15
Pratiques de Piété, 19

SECOND JOUR.

S. ATHANASE, PATRIARCHE D'ALEXANDRIE, 22
L'Epître de la Messe, 34
Réflexions sur l'Epître, 36
L'Evangile de la Messe, 38
Méditation. De la crainte de Dieu, 39
Pratiques de Piété, 42

TROISIEME JOUR.

L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX, 44
L'Epître de la Messe, 52
Réflexions sur l'Epître, 53
L'Evangile de la Messe, 55
Méditation. Du mérite des croix, 56
Pratiques de Piété, 60

QUATRIEME JOUR.

SAINTE MONIQUE VEUVE, MERE DE SAINT AUGUSTIN, 62
L'Epître de la Messe, 71
Réflexions sur l'Epître, 72
L'Evangile de la Messe, 75
Méditation. De la sincere volonté d'être à Dieu, 76
Pratiques de Piété, 79

CINQUIEME JOUR.

SAINT PIE PAPE, CINQUIEME DU NOM, 82
L'Epître de la Messe, 91
Réflexions sur l'Epître, 92
L'Evangile de la Messe, 94
Méditation. Combien il est important de ne pas négliger les moindres choses, 95
Pratiques de Piété, 99

SIXIEME JOUR.

SAINT JEAN DEVANT LA PORTE LATINE, c'est-à-dire, LE MARTYRE DE SAINT-JEAN DEVANT LA PORTE LATINE, 101
L'Epître de la Messe, 108
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 110
Méditation. Que les plus grands déréglemens, et les chutes les plus funestes viennent souvent de la négligence qu'on a à s'acquitter des moindres devoirs, 111
Pratiques de Piété, 115

SEPTIEME JOUR.

SAINT STANISLAS, EVÊQUE ET MARTYR, 117
L'Epître de la Messe, 127
Réflexions sur l'Epître, 128
L'Evangile de la Messe, 130
Méditation. Le malheur d'une vie oisive et inutile, 131
Pratiques de Piété, 135

HUITIEME JOUR.

L'APPARITION DE SAINT MICHEL ARCHANGE, 137
L'Epître de la Messe, 140
Réflexions sur l'Epître, 143
L'Evangile de la Messe, 145
Méditation. Du Scandale, 147
Pratiques de Piété, 150

NEUVIEME JOUR.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, EVÊQUE, 152
L'Epître de la Messe, 165

Réflexions sur l'Epître, 166
L'Evangile de la Messe, 168
Méditation. Du scandale que l'on prend pour persévérer dans ses fautes. 169
Pratiques de Piété, 172

DIXIEME JOUR.

SAINT ANTONIN, ÉVÊQUE, 174
L'Epître de la Messe, 181
Réflexions sur l'Epître, 182
L'Evangile de la Messe, 184
Méditation. De la Retraite spirituelle, 185
Pratiques de Piété, 189

ONZIEME JOUR.

SAINT MAYEUL, ABBÉ DE CLUGNY, 191
L'Epître de la Messe, 199
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 201
Méditation. De la nécessité indispensable que chacun a de faire chaque année quelques jours de retraite, 202
Pratiques de Piété, 206

DOUZIEME JOUR.

LES SAINTS NERÉE ET ACHILLÉE, SAINTE DOMITILLE, ET S. PANCRACE, MARTYRS, 208
L'Epître de la Messe, 216
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 219
Méditation. Du soin que les parens doivent avoir de l'éducation de leurs enfans, 220
Pratiques de Piété, 224

TREIZIEME JOUR.

SAINT JÉAN LE SILENCIEUX, EVÊQUE, 226
L'Epître de la Messe, 233
Réflexions sur l'Epître, 234
L'Evangile de la Messe, 237
Méditation. Des devoirs de son état, 238
Pratiques de Piété, 242

QUATORZIEME JOUR.

SAINT BONIFACE, MARTYR, 243
L'Epître de la Messe, 251
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 254
Méditation. De la vie stérile en bonnes œuvres, 255
Pratiques de Piété, 259

QUINZIEME JOUR.

SAINT ISIDORE LE LABOUREUR, 260
L'Epître de la Messe, 268
Réflexions sur l'Epître, 269
L'Evangile de la Messe, 271
Méditation. Quels sont les fruits que Dieu attend de nous, 272
Pratiques de Piété, 275

SEIZIEME JOUR.

SAINT UBALD, EVÊQUE, 276
L'Epître de la Messe, 283
Réflexions sur l'Epître, 284
L'Evangile de la Messe, 287
Méditation. A quel danger on s'expose en menant une vie inutile, 288
Pratiques de Piété, 292

DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINT PACOME, ABBÉ, 293
L'Epître de la Messe, 303
Réflexions sur l'Epître, 304
L'Evangile de la Messe, 306
Méditation. Que la perte du temps est irréparable, ib.
Pratiques de Piété, 311

DIX-HUITIEME JOUR.

SAINT FELIX DE CANTALICE, CAPUCIN, 312
L'Epître de la Messe, 320
Réflexions sur l'Epître, 321
L'Evangile de la Messe, 323
Méditation. Du petit nombre de ceux qui sont sauvés, 324
Pratiques de Piété, 328

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT PIERRE CÉLESTIN, PAPE, 329
L'Epître de la Messe, 339
Réflexions sur l'Epître, 340
L'Evangile de la Messe, 342
Méditation. Que nous devons tout quitter et tout sacrifier pour Dieu, 343
Pratiques de Piété, 347

VINGTIEME JOUR.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE, DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS, 348
L'Epître de la Messe, 358
Réflexions sur l'Epître, 359
L'Evangile de la Messe, 361
Méditation. De la dévotion au saint nom de Jesus, 362
Pratiques de Piété, 366

VINGT-UNIEME JOUR.

SAINT HOSPICE OU SAINT SOSPIS, RECLUS DE PROVENCE, CONFESSEUR, 368
L'Epître de la Messe, 376
Réflexions sur l'Epître, ibid.
L'Evangile de la Messe, 380
Méditation. Des Divertissemens, ibid.
Pratiques de Piété, 384

VINGT-DEUXIEME JOUR.

SAINTE JULIE, VIERGE ET MARTYRE, 386
L'Epître de la Messe, 393
Réflexions sur l'Epître, 394
L'Evangile de la Messe, 396
Méditation. De l'aveuglement intérieur, ibid.
Pratiques de Piété, 400

VINGT-TROISIEME JOUR.

SAINT JEAN DAMASCENE OU DE DAMAS, CONFESSEUR, 402
L'Epître de la Messe, 413
Réflexions sur l'Epître, idid.
L'Evangile de la Messe, 416

Méditation. De la fuite des occasions, ibid.
Pratiques de Piété, 420

VINGT-QUATRIEME JOUR.

SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS, *de la Compagnie de JESUS*, 421
L'Epître de la Messe, 437
Réflexions sur l'Epître, 438
L'Evangile de la Messe, 440
Méditation. De la charité pour les pauvres, 441
Pratiques de Piété, 444

VINGT-CINQUIEME JOUR.

SAINTE MAGDELAINE DE PAZZI, VIERGE, CARMÉLITE DE L'ANCIEN INSTITUT, 445
L'Epître de la Messe, 455
Réflexions sur l'Epître, 456
L'Evangile de la Messe, 458
Méditation. De la négligence des petites choses, 459
Pratiques de Piété, 462

VINGT-SIXIEME JOUR.

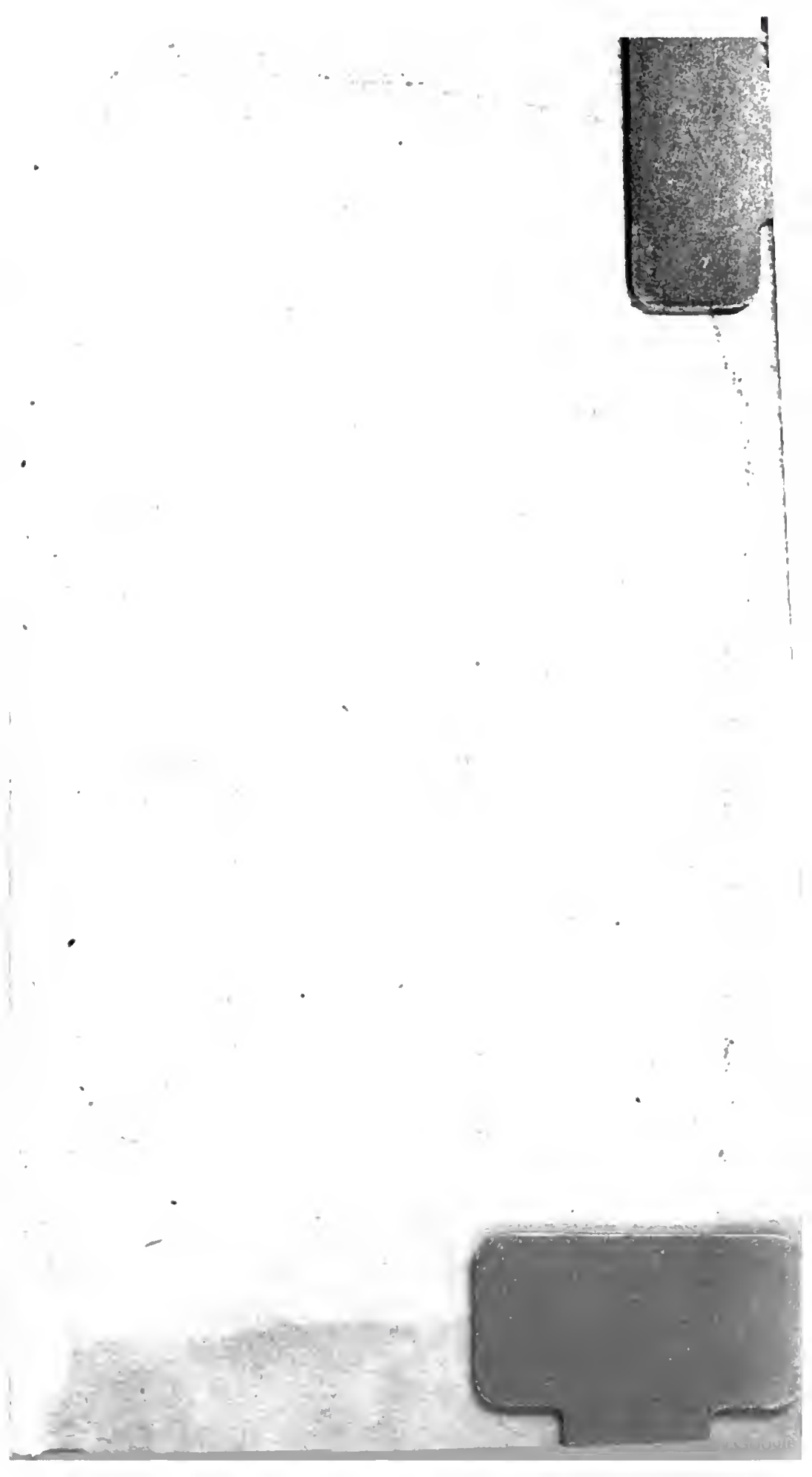
SAINT PHILIPPE DE NÉRI, CONFESSEUR, 464
L'Epître de la Messe, 474
Réflexions sur l'Epître, 475
L'Evangile de la Messe, 477
Méditation. De la ferveur dans le service de Dieu, 478
Pratiques de Piété, 481

VINGT-SEPTIEME JOUR.

SAINT JEAN, PAPE ET MARTYR, 482
L'Epître de la Messe, 489
Réflexions sur l'Epître, 490
L'Evangile de la Messe, 492
Méditation. De quelle conséquence est le salut, ib.
Pratiques de Piété, 496

VINGT-HUITIEME JOUR.

SAINT GERMAIN, EVÊQUE, 497
L'Epître de la Messe, 504
Réflexions sur l'Epître, 505



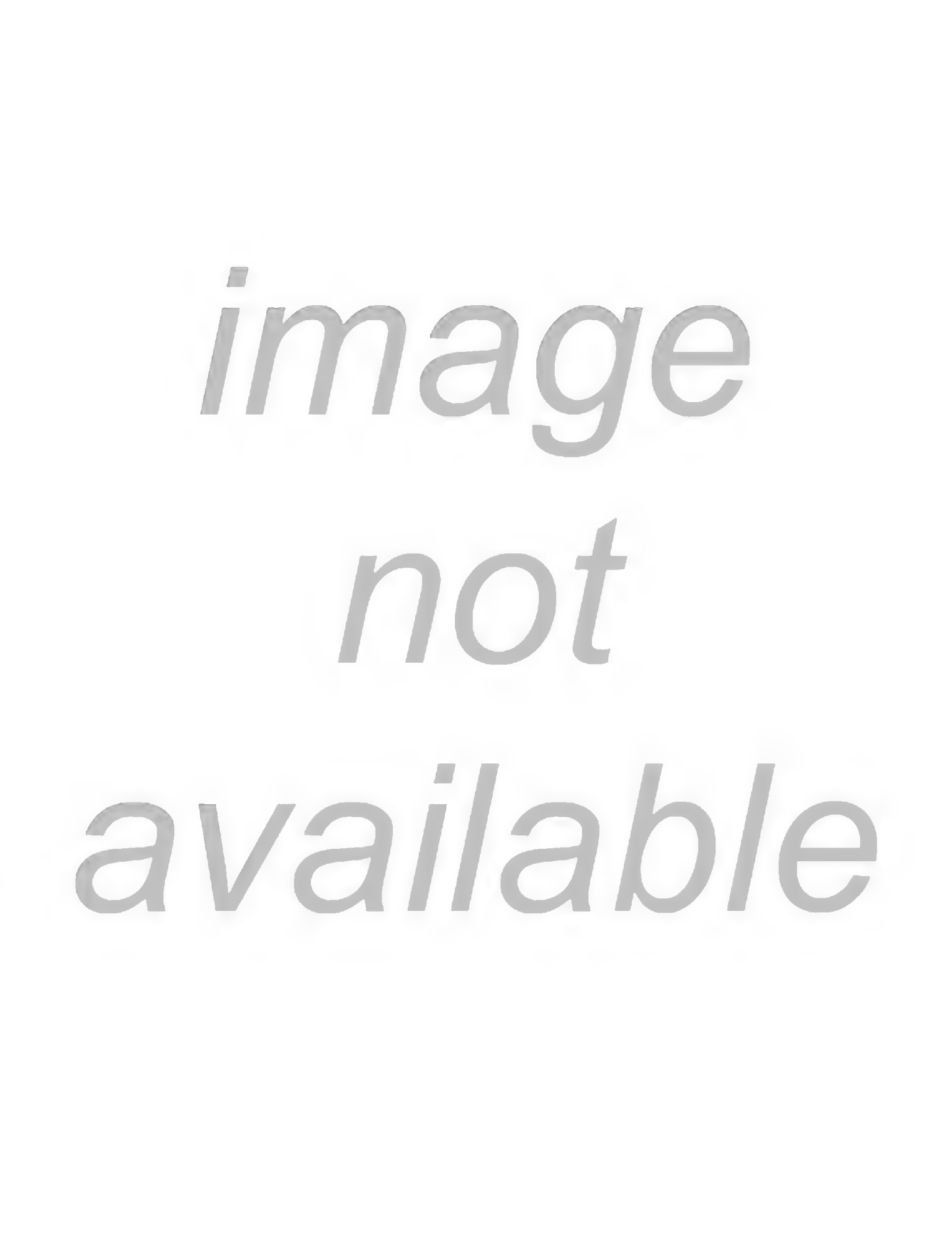


image
not
available